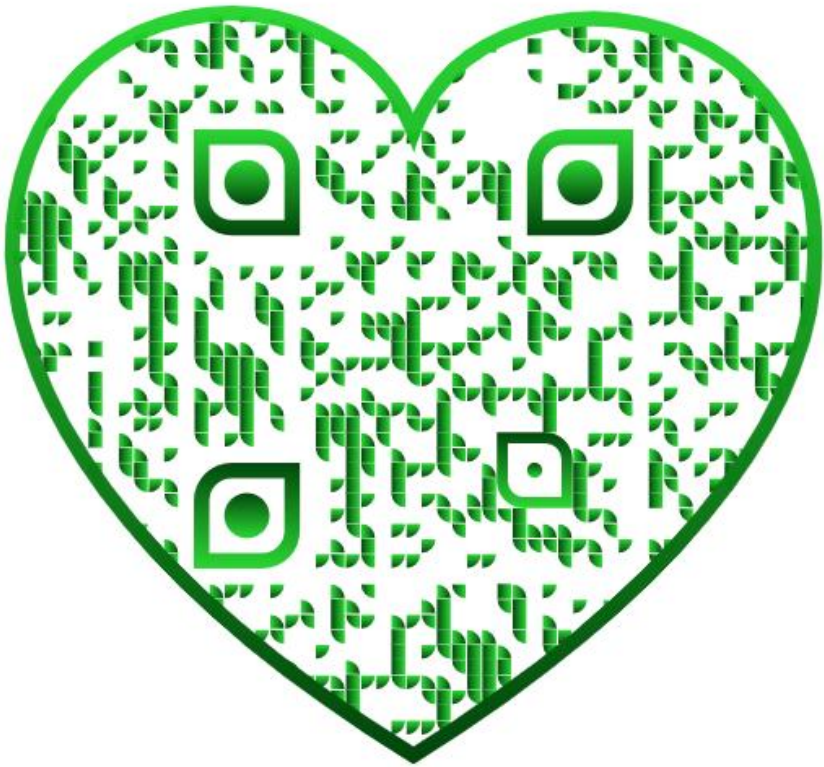
Dictionnaire amoureux de la Méditerranée



Richard Millet

PLON



Dictionnaire amoureux de la Méditerranée



Richard Millet

PLON

Dictionnaire amoureux de la Méditerranée



Richard Millet

Plon

Richard Millet

Dictionnaire amoureux de la Méditerranée

Dessins d'Alain Bouldouyre

PLON

Collection fondée
par Jean-Claude Simoën
et dirigée
par Laurent Boudin

La liste des ouvrages
du même auteur
figure en fin de volume.



© Éditions Plon, un département d'Édi8, 2015
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr

Dessins intérieurs d'Alain Bouldouyre
Agrigente, 1953, Nicolas de Staël © Christie's Images/Bridgeman Images
Graphisme : d'après www.atelierdominiquetoutain.com

EAN : 978-2-259-23036-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Préambule

En matière de Méditerranée, comme en presque toute chose, je suis un être paradoxal : fils d'une catholique et d'un protestant (mais un protestant toulousain en qui, d'une certaine façon, l'austérité de cette hérésie nordique est contrebalancée par une forme de chaleur méridionale, le goût de la bonne chère et l'humour), j'ai vu le jour sur un haut plateau granitique, en Corrèze, dans un dialecte, le patois limousin, qui appartient à la langue d'oc et se mêlait heureusement au français républicain. Un mélange, donc, c'est-à-dire quelque chose de très français par son universalisme, la France ayant été, après la Grèce et Rome, la troisième civilisation de l'Occident, avant le déclin de l'Europe et son affadissement dans la mondialisation américanisée. Un mélange qui a, pour moi, trouvé son accomplissement dans une enfance libanaise, sur l'autre rive, donc, et dans la langue arabe, ce qui m'a permis de comprendre, très tôt, d'abord intuitivement, puis de façon plus active, un certain nombre d'enjeux culturels, politiques, sociaux, religieux, du monde contemporain.

Contrairement à ce que l'on dit, çà et là, il n'y a pas des Méditerranées ; bien qu'elle reçoive des noms différents (le Grand Vert, pour les anciens Egyptiens, la mer Hinder ou de l'Ouest pour les Hébreux, Mare Nostrum, Notre Mer, pour les Romains, la mer blanche du milieu pour les Arabes, les Turcs la nommant Akdeniz, mer blanche ou mer du Sud, selon la couleur attribuée par eux à ce point cardinal, le nord, l'ouest et l'est étant respectivement noir, rouge et vert), parler de Méditerranées est trompeur : il prétend faire oublier la définition la plus simple (la Méditerranée existe où pousse l'olivier) autant que le profond mouvement d'unification civilisationnelle dont l'espace méditerranéen a été le centre, par le jeu du commerce, des échanges, des conquêtes, des guerres, de la dialectique fondamentale entre Orient et Occident, et qui recoupe en gros les deux bassins, l'oriental

et l'occidental, séparés par des hauts fonds, entre la Sicile et la Tunisie, avec des mers intérieures (mer de Marmara, mer de Crète, mer Egée, mer Tyrrhénienne, mer Ionienne, mer Adriatique, certains y ajoutant, grâce à l'histoire et à certaines ressemblances géographiques, la mer Noire).

Dans sa diversité comme dans ses oppositions ou ses contrastes, la Méditerranée est pourtant moins une civilisation en soi qu'un laboratoire qui a donné une double civilisation, ou deux civilisations en miroir : celle de l'Europe, et celle du Proche-Orient, d'où vient en grande partie l'Europe, par le commerce, par la philosophie et par l'art. L'originalité civilisationnelle s'est recentrée ailleurs, à partir du XVIe siècle, grâce à la suprématie navale de l'Angleterre et à la conquête du Nouveau Monde par les Ibériques, l'économie se déplaçant donc vers l'Atlantique, comme aujourd'hui vers l'Asie du Sud-Est, l'art, lui, résistant jusqu'au milieu du XXe siècle, notamment grâce à la France, détrônée en 1945 par les Etats-Unis : c'était le prix à payer pour la libération de l'Europe et le plan Marshall – seules la philosophie, la littérature et la musique savante permettant à l'Europe de garder la tête haute.

Le dernier courant méditerranéen à avoir irrigué la culture française, donc européenne (puisqu'on ne saurait négliger ce qu'on doit aux Espagnols, aux Portugais, aux Italiens), a eu lieu dans la première moitié du XXe siècle, de Maurras à Valéry et Joë Bousquet, de Cézanne à Giono, de Maillol à Reverdy et Char, de Milhaud à Audiberti et à Ponge), sans compter tous ceux qui sont venus chercher sur ce rivage ou dans les terres une lumière qui équivalait à une forme de paix : Van Gogh, Matisse, Bonnard, Picasso, de Staël, Fitzgerald, D.H. Lawrence, Katherine Mansfield, Gombrowicz, Delteil, Durrell, Miller, Graham Greene, la deuxième moitié du XXe siècle donnant naissance à des œuvres majeures, de Camus à Derrida, en passant par ce qu'on appelle la francophonie, c'est-à-dire des œuvres écrites en français par des natifs non français du bassin méditerranéen, regroupant les anciennes colonies et les protectorats mais aussi des territoires qui n'avaient pas été soumis à la politique extérieure de la France, comme l'Egypte, la Grèce (avec des philosophes qui se sont exilés sous le régime des généraux, à partir de 1967 : Kostas Papaïoannou, Cornelius Castoriadis, Kostas Axelos, par exemple) ; pour ne pas parler de la Roumanie, non strictement méditerranéenne

mais en grande partie latine par sa langue et sa religon, et donnant en français Istrati, Eliade, Cioran, Ionesco, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca, Ghérasim Luca…

L'opposition entre Orient et Europe est aujourd'hui moindre, hormis (et ce n'est pas une mince affaire) pour l'islamisme, dont on peut penser qu'il n'est, malgré les apparences et le terrorisme qu'il engendre, qu'un épiphénomène économique. Les deux rives de la Méditerranée sont condamnées à s'entendre, à garder vif ce qu'il reste d'universalité dans leurs apports respectifs, pourtant infiniment menacés, sinon déjà ruinés par la mondialisation, laquelle n'est qu'une Méditerranée dégradée.

Quant à nous, Européens, notamment ceux du Sud, nous savons devoir notre nom à la fille d'un roi phénicien, Europe, dont le frère, Cadmos, a introduit en Grèce l'alphabet qui est à l'origine du nôtre. Un fait fondamental, sur le plan symbolique et matériel. En cela, où que nous allions, et quelle que soit la puissance d'oubli et de frivolité que suscite le matérialisme contemporain, nous sommes et nous resterons peu ou prou des Méditerranéens. L'abondance des livres consacrés à cet espace le prouve, même s'ils sont rarement bons, à l'exception de ceux (pour nous en tenir au XXe siècle) de Fernand Braudel, de Predrag Matvejevitch et de quelques écrivains, au premier rang desquels D.H. Lawrence, Henry Miller, Paul Morand… Quant à mon rapport personnel, intellectuel, mémoriel, sensuel avec l'espace méditerranéen, il est forcément partial, négligeant certains éléments pour en privilégier d'autres : l'amour seul autorise ces partis pris, ces écarts, ces affinités, ces lacunes, ces silences qui sont en réalité les demi-teintes de la pudeur et de la préférence.



Abraham

D'une visite à Hébron, en Palestine, dans les années 1960, je me rappelle surtout le tombeau d'Abraham et de Sara, dans le sanctuaire de Haram el Khalil. J'étais impressionné par la solennité des cénotaphes couverts de calligraphies, mais davantage, quasi terrifié, par le couvercle d'argent marquant l'entrée du puits interdit qui recèle les ossements de ces patriarches devant lesquels, qu'ils fussent là ou non, il fallait se recueillir. En revanche, Abraham m'était un personnage familier ; le catholique que je suis le percevait comme l'annonciateur de Jésus-Christ. Je savais aussi qu'il est le père du monothéisme, l'ancêtre des Hébreux et des Arabes. On me lisait souvent des extraits de la Genèse, par quoi son histoire est connue : descendant de Sem, fils de Noé, il s'appelle d'abord Abram et finit par épouser Sara, sa demi-sœur, en compagnie de qui il quitte Our pour s'installer à Harran, en Anatolie. Loth, son neveu, les accompagne. Il est âgé de soixante-quinze ans lorsque Yahvé lui ordonne de quitter Harran. Il se rend à Sichem, au pays de Canaan, ensuite près de Hébron, au Chêne de Mambré, où Dieu lui promet une descendance nombreuse. Il poursuit sa route vers le désert du Néguev ; la famine l'en chasse, le pousse vers l'Egypte où la beauté de Sara est remarquée par le pharaon qui la prend pour femme, Abram ayant prétendu qu'elle était sa sœur ; mais les maux que Dieu envoie alors au pharaon contraignent ce dernier à chasser le couple qui se réfugie de nouveau à Hébron. Abram est, à présent, comme Loth, un riche éleveur ; pour ne pas entrer en rivalité avec son neveu, il lui suggère d'aller s'établir à Sodome. Abram reçoit une vision et conclut une alliance avec Dieu. Sara étant stérile, elle propose à Abram sa servante, Agar. Commence là une des plus belles histoires de la Bible. Agar enfantera Ismaël, père

du peuple arabe. Abram a quatre-vingt-quinze ans. Dieu lui offre une nouvelle alliance : il fera circoncire ceux qui Le reconnaissent pour Dieu unique. En échange, sa descendance sera innombrable puisque, malgré son grand âge, Sara enfantera un fils, Isaac. Abram reçoit alors le nom d'Abraham. Il est obligé de chasser Agar et Ismaël. Mais Dieu le met à l'épreuve : il doit sacrifier Isaac sur le mont Moriah. Au moment où il approche le couteau de la gorge de son fils, un ange apparaît qui lui demande de renoncer au sacrifice et d'offrir à Dieu un bélier qui s'était pris dans les buissons. Moment fondateur de la religion juive – et aussi, par anticipation, de la chrétienne – que celui où on renonce au sacrifice humain. Isaac épousera Rebecca. Sara meurt. On l'enterre à Hébron. Abraham épouse Ketourah qui lui donnera six fils. Il meurt à cent soixante-quinze ans, et repose à côté de Sara. A Hébron, on fabrique depuis des siècles un verre magnifique. Mes parents avaient acheté de longs vases de couleur bleue, d'autres couleur sable, quasi dorée ; je les regardais longuement, l'hiver, dans le soleil beyrouthin ; il me semblait qu'ils gardaient je ne sais quoi de l'air qu'avaient respiré les patriarches immémoriaux et qui était emprisonné dans les bulles du verre.

Adjani (Isabelle)

Il se peut que l'actrice française la plus représentative de sa génération soit non pas Catherine Deneuve ni Isabelle Huppert, mais une femme autrement fragile, née à Paris, en 1955, d'un père kabyle qui avait servi la France pendant la Seconde Guerre mondiale, et d'une mère allemande. Isabelle Adjani est en cela parfaitement exemplaire du brassage entre le Nord et le Sud qui caractérise la civilisation française. Un équilibre qu'on remarque dans sa beauté, qui unit le brun d'Afrique du Nord et les clairs yeux nordiques dans un visage d'un ovale allongé et pourvu d'une bouche dont le dessin un peu las et sensuel ne se trouve que chez les filles du Maghreb. On me pardonnera de renvoyer cette actrice à ses origines ; mais elle s'est parfois exprimée à ce sujet, et d'une façon ouvertement politique : n'a-t-elle pas lu au Festival de Cannes, par exemple, des extraits des *Versets sataniques* de Rushdie, alors sous le coup d'une fatwa ? On sait

qu'elle a grandi à Gennevilliers, qu'elle a fréquenté un collège de Courbevoie puis un lycée de Reims. Seul nous importe néanmoins son talent qui, adolescente, lui a fait jouer García Lorca (*La Maison de Bernarda Alba*), l'Agnès de Molière, l'Ondine de Giraudoux avant de la faire tourner, en 1970, dans un film d'enfants : *Le Petit Bougnat*. Puis, en 1974, avec Lino Ventura et Annie Girardot, dans *La Gifle* de Claude Pinoteau, qui la révèle au grand public. Dès lors, elle tournera avec le meilleur du cinéma européen : François Truffaut, André Téchiné, James Ivory, Andrzej Zulawski, Claude Miller, Roman Polanski, Patrice Chéreau, Werner Herzog, Benoît Jacquot, Carlos Saura, Jean Becker… Si elle représente une génération (celle qui, née dans les années 1950, est entrée de plain-pied dans le grand désenchantement européen), et si elle nous parle autant, c'est parce qu'elle a toujours incarné des personnages instables, perturbés, déments, voués à la passion ou à l'étrangeté tragique des relations humaines, voire au crime, que ce soit la reine Margot, Adèle Hugo, Emily Brontë, Camille Claudel, ou Ellénore (de l'*Adolphe* de Benjamin Constant), ou encore les femmes fatales de *L'Eté meurtrier* ou de *Mortelle Randonnée*. Sa vie, ses caprices, son mystère, son étrangeté, peut-être, lui ont valu le rang de star, là où une Isabelle Huppert, pour prendre une autre incarnation de l'actrice française, n'est qu'une grande actrice au destin parfaitement maîtrisé. Adjani a assez de folie en elle pour atteindre au sacrifice de toute carrière, par quoi on est immense. Peu de rôles, donc, mais marquants, comme la superbe vengeresse de *L'Eté meurtrier*, de Jacques Becker, sorti en 1983, et dont l'action se déroule dans un village provençal. Une vie en fin de compte secrète et une fragilité qui semble gouverner cette actrice à la beauté singulière, tout à la fois proche et lointaine, en qui luttent des passions sans doute inconciliables autrement que par l'art.

Adonis

Je n'évoquerai pas ici le fils de Cinyras, roi de Chypre, et de sa fille Myrrha : un des plus beaux garçons de l'Antiquité, aimé par Aphrodite, et mort sur les pentes du Mont-Liban, là où jaillit la source d'Afqa, d'une blessure occasionnée par un sanglier, une goutte de son

sang tombant sur le sol en même temps qu'une larme d'Aphrodite, ce qui aurait donné naissance aux anémones. Non, ce n'est pas de lui qu'il s'agira mais d'un poète syrien, le plus important du monde arabe, et qui a pris le nom d'Adonis pour pseudonyme : Ali Ahmed Saïd Esber, né en 1930, à Qassabine, non loin de Lattaquié, dans une famille alaouite pauvre. Il aide aux travaux des champs son père qui l'initie en même temps à la poésie. Une de ses traductrices, Anne Wade Minkowski, note que, dans ces champs peu éloignés de l'antique Ras Shamra, on trouvait de nombreux débris archéologiques, comme autant de livres brisés et mystérieux ; la poésie n'est-elle pas aussi une manière d'archéologie personnelle, en même temps qu'une lecture du monde ? La Syrie est sous Mandat français. A douze ans, le garçon est inscrit au lycée français de Tartous. Quand il a dix-sept ans, le président Choukri al-Kouwatli est en visite à Lattaquié : l'adolescent fait tout pour se faire entendre parmi les poètes officiels ; on le repousse : touché par ses cris et son opiniâtreté, le Président l'autorise à déclamer ses vers en son honneur. L'adolescent sera récompensé par une bourse d'études à l'université de Damas, d'où il sortira en 1954 avec une licence de philosophie. Militant du Parti national syrien, il est cependant arrêté et passe deux années en prison. Il quitte la Syrie pour Beyrouth, où il fonde avec Youssef el-Khal la revue *Chi'ir* (*Poésie*) qui aura une grande influence dans le monde arabe, tout comme celle qu'il fondera, en 1968, *Mawakif* (*Positions*), aussitôt interdite dans le monde arabe à cause de sa liberté de pensée. Il séjourne un an à Paris, où il rencontre Jouve, Follain, Michaux, du Bouchet, Celan, Paz, Bonnefoy. En 1980, il quitte le Liban en proie à la guerre civile pour, cinq ans plus tard, s'établir en France où il représente le monde arabe à l'UNESCO. Et il publie notamment *Feuilles dans le vent* (1958), *Chants de Mihyar le Damascène (*1961), *Tombeau pour New York* (1971), *Ismaël* (1983), *La Forêt de l'amour en nous* (2009). Son lyrisme est à l'opposé de celui d'un Mahmoud Darwich : plus retenu, plus moderne formellement, moins ancré dans la défense d'une cause, plus attentif aux problèmes de l'existence poétique (personnelle et littéraire), il n'en est pas moins un de ceux qui ont hissé la poésie arabe au niveau des poètes occidentaux, en partie d'ailleurs grâce à ces derniers, mais aussi en accueillant en lui le légendaire du Proche-Orient. Voici ce qu'il dit de cet Orient : « Géographiquement, j'appartiens à un pays situé dans la moitié orientale du monde.



Mais si je suis natif de cet Orient, c'est d'abord parce que je crée mon propre Orient. Je ne lui appartiens que dans la mesure où lui-même m'appartient. Cet Orient est tout à la fois mémoire et oubli, présence et absence. Il affirme le chaos dont on ne sait s'il est l'argile ou la main, la lumière ou la nuit, le rien ou le tout […] Lorsque je pense à lui, je m'interroge : la poésie, dans ses multiples façons, peut-elle ne pas signifier cet Orient ? » (traduction de Claude Esteban).

Aïda

Verdi a composé *Aïda* en 1870, à la demande du khédive Ismail Pacha, pour l'inauguration du canal de Suez, qui avait été achevé cette même année, mais que la chute du Second Empire avait reportée à l'année suivante. La première a eu lieu dans l'opéra du Caire, construit pour l'occasion. Il est remarquable que la percée de l'isthme de Suez par les Français, événement considérable pour la Méditerranée et le reste du monde, n'ait pas trouvé de compositeur français pour le célébrer. Il est vrai que Verdi régnait, avec Wagner, sur l'opéra, donc sur le chant mondial. On ne voit pas le maître allemand, tout occupé, à cette époque-là, de son propre chantier pharaonique – la construction de l'opéra-sanctuaire de Bayreuth –, composer un opéra égyptien. Il y avait bien l'obscur Félicien David, méridional né à Cadenet, et converti au saint-simonisme, qui avait effectué un voyage de trois années en Orient et qui, à son retour en France, avait composé un poème symphonique : *Le Désert* (1844), un oratorio : *Moïse* (1846), et un opéra-comique : *Lalla-Roukh* (1862) ; il n'était cependant pas à

la hauteur d'un tel projet, pour lequel il fallait une star. Bizet, alors ? Trop jeune ; et s'il donne bien, en 1872, un opéra « oriental », *Djamileh*, d'après le *Namouna* de Musset, il n'avait pas encore acquis la gloire de *Carmen*. La France n'est pourtant pas absente de *Aïda* puisque le sujet et les indications pour les costumes avaient été fournis par l'archéologue Auguste-Edouard Mariette, lequel, redoutant un échec, avait fait retirer son nom du livret. La création connaît un grand succès. C'est un des opéras les plus populaires de Verdi – le plus kitsch aussi, inévitablement, à cause des décors, de l'exotisme *égyptien*, et malgré des airs somptueux. Il met en jeu les amours tragiques d'un officier égyptien, Radamès, et d'une esclave, Aïda, fille du roi d'Ethiopie. Verdi n'est pas allé au Caire pour la création, hostile à l'idée que le grand public n'aurait pas accès à la salle, encore qu'on ne voie pas ce qu'aurait pu être le *grand public* égyptien de l'époque ottomane. L'Egypte antique a beau fasciner, sa représentation esthétique a quelque chose d'impossible, deux millénaires plus tard. On ne lit plus guère le *Roman de la momie* de Gautier. La *Cléopâtre* de Mankiewicz est un monument d'ennui, malgré Elizabeth Taylor et Richard Burton en Cléopâtre et Jules César. Toute reconstitution « égyptienne » souffre du côté trop évident et monumental, d'aucuns diraient stalinien, de l'art pharaonique. L'Egypte antique est irreprésentable autrement qu'en ses ruines. Quant à Aïda, elle existe bel et bien, aujourd'hui. L'Aïda que je connais est une belle Beyrouthine, une femme libre qui connaît ses désirs et ses dégoûts, et qui les assouvit ou les dompte avec l'autorité naturelle d'une princesse de cet Orient où toute femme qui se libère a quelque chose d'une reine qu'aucun homme ne réduira jamais en esclavage.

Aigues-Mortes

Cette petite ville du golfe du Lion, je l'ai visitée il y a trente ans, en compagnie d'une femme à présent morte, et je ne repense à la ville sans y songer, mesurant une nouvelle fois combien les femmes et les villes sont intimement liées dans notre mémoire, une ville comme Aigues-Mortes, où je ne suis resté que quelques heures, devenant un point d'intensité lumineuse de mes amours défuntes. D'Aigues-Mortes,

je connaissais la belle vue des remparts peinte par Frédéric Bazille, bon peintre montpelliérain, ami des Impressionnistes, tué à vingt-neuf ans, en 1870, à la bataille de Beaune-la-Rolande, et qui n'a donc pas eu le temps de devenir un grand peintre.



La ville en elle-même n'a guère d'intérêt, géométriquement à l'étroit dans le rectangle de ses remparts que Saint Louis, qui est parti de là pour la septième croisade, en 1248, puis pour la huitième, en 1270, a voulus semblables à ceux de Damiette, en Egypte : des rues perpendiculaires, aux noms fortement républicains – Rousseau, Hugo, Zola, France, Rolland, Blanc, Pasteur –, Aigues-Mortes voyant en août 1893 l'atroce lynchage par les autochtones de sept saliniers italiens. Les tours, en revanche, sont remarquables, puissantes (la tour Matafère, bâtie par Charlemagne, la tour Carbonnière et la tour de Constance, élevées par Saint Louis). Quant à l'église Notre-Dame-des-Sablons, les vitraux du peintre nîmois Claude Viallat en ont, en 1992, transfiguré la lumière. C'est du haut des remparts que l'on contemple le mieux cette petite ville au nom étrange (qui évoque en plein Midi la brumeuse *Bruges-la-morte* de Georges Rodenbach), une partie de la Camargue et surtout la Méditerranée à laquelle la ville est reliée par un bras de mer. Pour ma part, j'étais venu à Aigues-Mortes à cause du *Jardin de Bérénice*, roman de Maurice Barrès dont l'action se situe en grande partie dans la ville. Un roman plutôt fané, dont l'intrigue repose sur une campagne électorale dans le pays d'Arles, à la fin du XIXe siècle : quoi de plus volatil que la politique locale – et même nationale ? Restent l'émouvant personnage de Bérénice et le style de Barrès. Voici son évocation de la ville ; elle est digne de

Chateaubriand et explique en partie l'influence de Barrès sur des écrivains comme Drieu La Rochelle et Aragon, et beaucoup d'autres : « Les couchers du soleil sont prodigieux à Aigues-Mortes. Je n'y vis jamais rien de brutal : ses feux décomposés par l'humidité de l'air prenaient tous les coloris tendres de la gorge des colombes, mais avec une grandeur et une sublimité de désolation que Saint Louis, quittant ces rivages, ne dut pas retrouver égales dans les plaines de Damiette. Ici, rien de vulgaire, rien non plus qui date ; ce lieu, qui se présente naturellement sous un aspect d'éternité, met en un clair relief combien est furtive la grâce de Bérénice, combien fugitive chacune de mes émotions les plus chères. Aigues-Mortes est une pierre tombale, un granit inusable qui ne laisse songer qu'à la mort perpétuelle. »

Akhénaton

Voici, avec Ramsès II et Toutânkhamon, son fils, le pharaon le plus fascinant de l'Antiquité, l'une de ses figures les plus émouvantes, aussi. Il a vécu de 1356 à 1339 avant J.-C., sous la XVIIIe dynastie. L'Egypte est la plus grande puissance du temps. Son art en témoigne. Pline l'Ancien, Pausanias, Tacite disent que les colossales statues de Memnon, érigées à Thèbes par le père d'Akhénaton, Aménophis III, chantaient au soleil levant. Une puissance dont le territoire se mesurait à l'étroite bande fertile qui allait, le long du Nil, depuis les cataractes d'Assouan jusqu'au delta du fleuve, en Méditerranée, vérifiant la formule d'Hérodote, encore valable de nos jours, puisque 90 % de la population égyptienne vit le long du fleuve, sinon de lui : « L'Egypte est un don du Nil. » Le polythéisme y est en vigueur : Amon Râ est devenu le dieu protecteur de la royauté, comme on le voit au temple colossal qui lui est consacré à Karnak ou dans celui de Louxor. Celui qui ne s'appelle pas encore Akhénaton appartient à une importante fratrie. C'est son frère aîné, Thoutmôsis, qui devait régner ; il n'atteindra pas sa vingtième année. Sa sœur, Satamon, ne régnera pas davantage. On ne sait rien de la jeunesse du petit pharaon qui accède au pouvoir après le décès d'Aménophis III, celui-ci mourant d'obésité et d'abcès dentaires dans la trente-huitième année de son règne. Aménophis IV est âgé de dix ans. C'est un garçon bien en chair.

Dans la deuxième année de son règne, on trouve des allusions à une nouvelle entité divine : Rê-Horakhty, figuré en dieu à tête de faucon surmontée d'un disque solaire. Entre les ans III et IV de son règne, cette divinité est remplacée par le seul disque solaire : Aton, qui existe dans son rayonnement, comme on le voit sur les stèles qui nous restent de ce culte. Le tout jeune pharaon a treize ans ; il a épousé une jeune fille de son âge : Néfertiti, que nous connaissons par les figurations pariétaires et, surtout, par le buste célèbre qu'un archéologue allemand a exhumé à Tell el-Amarna, en 1912, et à présent dans un musée de Berlin : une pièce admirable pour une beauté qui ne l'est pas moins et qui fait de cette reine la plus belle femme de l'Antiquité, outre qu'elle correspond à nos canons esthétiques.



Le pharaon et son épouse s'aiment : on le voit sur des stèles qui les montrent ensemble de façon intime, avec leurs enfants dans les bras ou sur les genoux. Le pharaon, qui a pris le nom d'Akhénaton, fait édifier des sanctuaires en l'honneur du nouveau dieu, ce qui implique une rupture avec le clergé d'Amon et la fondation d'une autre capitale, à mi-chemin entre Thèbes et Le Caire, sur un territoire vierge : ce sera Akhetaton (c'est-à-dire « l'horizon d'Aton »). Le roi est cependant le seul serviteur d'un dieu unique qu'il ne cherche nullement à imposer à son peuple, lequel lui préfère d'ailleurs les anciens dieux. La nouvelle ville est délimitée, au bord du Nil, par quatorze stèles frontières définissant un quadrilatère de 13 kilomètres sur 19, où vivaient probablement 50 000 habitants. L'an XII est le plus brillant du règne.

Les dernières années, de XIV à XVII, sont marquées par des deuils : le pharaon perd deux de ses filles, puis sa mère Tiye, puis Kiya, l'épouse secondaire. Néfertiti meurt : sa fille aînée, Mérytaton, devient « grande épouse royale » d'un pharaon, son père, qui meurt sans doute la même année, Mérytaton devenant « pharaon » pour trois ans et rétablissant le culte polythéiste avant de mourir en laissant le pouvoir à son frère Toutânkhaton, âgé de sept ans, et qui deviendra bientôt Toutânkhamon. Celui-ci mourra à l'âge de seize ans. On sait dans quelles conditions Howard Carter retrouvera sa tombe, dans la Vallée des Rois, au début du XXe siècle. La ville bâtie par son père a été abandonnée, détruite, même, son souvenir persécuté, l'espèce de monothéisme qu'il avait instauré, et dont témoignent des hymnes souvent admirables, n'étant pas compréhensible par un peuple habitué au magisme polythéiste, encore moins par un clergé qui avait tout intérêt à se maintenir en l'état.

Al-Andalus

L'invasion puis la domination arabe sur la péninsule Ibérique, pendant cinq siècles, demeurent l'objet de discussions, de rêves multiculturels, voire de fantasmes irrédentistes de la part des djihadistes contemporains. C'est dire l'importance historique et civilisationnelle de cette conquête et de cette colonisation qui ont commencé en 711, les Arabes arrivant, *via* Gibraltar, dans le royaume wisigothique d'Hispanie, dont le souverain était Roderic (en espagnol Rodrigue), ultime roi wisigoth d'Espagne, tué à la bataille du Guadalete, près de Jerez de la Frontera, dans la région de Cadix, le 19 juillet 711, laissant Tāriq ibn Ziyād, gouverneur de Tanger et commandant d'une armée de 7 000 cavaliers, entrer dans Tolède, la capitale. L'arrivée des Arabes est généralement bien accueillie, les conquérants redistribuant çà et là des terres appartenant à la noblesse et au clergé, les esclaves pouvant recouvrer leur liberté pour peu qu'ils se convertissent à l'islam, la liberté de culte étant autorisée en échange d'impôts. En 714, la conquête se poursuit au-delà des Pyrénées, dans ce qu'on appelait la Septimanie wisigothique, et qui correspond à peu près au Roussillon et au Languedoc, jusqu'au Rhône

et aux Cévennes, Narbonne devenant Arbûna et l'une des cinq capitales d'Al-Andalus (d'où vient le nom d'Andalousie), avec Cordoue, Tolède, Mérida et Saragosse. Les Arabes progressant vers le nord, ils sont arrêtés à Poitiers par Charles Martel, en 732, qui les refoule vers le sud. Pépin le Bref achèvera en 759 la difficile reconquête de la Septimanie. Les Arabes se stabilisent d'autant mieux en deçà des Pyrénées qu'ils ont fort à faire sur un autre front, au-delà de la mer, au Maghreb, avec les révoltes berbères. C'est donc une colonisation pure et dure, avec immigration de bédouins d'Arabie, de Yéménites, de Syriens… L'histoire de ce territoire est trop complexe pour être résumée ici. On en retiendra surtout l'âge d'or du califat de Cordoue, pendant trois siècles, notamment sous le règne de Abd al-Rahman II (822-852) qui favorise les arts, les lettres et les sciences, les liaisons entre les diverses parties d'un empire qui s'étendait de Damas à Cordoue. Cette culture était essentiellement celle de passeurs (particulièrement de l'Inde et de la Grèce antique) plus que d'inventeurs (sauf en architecture, comme on le voit à Grenade, à Cordoue, à Séville), les traductions, adaptations, interprétations allant bon train, dans le domaine mathématique (al-Khwarismi, le père de l'algèbre), astronomique (Abbas ibn Firnas, Al-Samh, ibn Malik al-Khawlani), médical (Albucasis, Ibn Juljul), géographique (Al-Idrissi). L'éclatement du califat de Cordoue en petits royaumes autonomes, les taïfas, et l'usage de trois langues (latin, hébreu, arabe) ont permis la diffusion des arts et des sciences à Séville, Tolède, Grenade, puis dans toute l'Europe. Cependant la Reconquista était en marche, depuis 801, quand Charlemagne avait créé la Marche franque de Barcelone pour défendre son empire. Les Arabes avaient aussi affaire aux Vikings, d'abord leurs pourvoyeurs en esclaves, et bientôt des alliés trop gourmands. Le déclin véritable a eu lieu à partir de la bataille de Las Navas de Tolosa, le 14 juillet 1212, entre Muhammad an-Nâsir et une coalition d'Etats chrétiens de la péninsule auxquels s'adjoignaient des croisés européens. Le dernier territoire (taïfa) qui se soit maintenu avant l'expulsion des Morisques, en 1609, est le royaume de Grenade, qui n'a pu exister qu'à la condition d'être vassal des Castillans. Les trois figures majeures d'Al-Andalus sont le philosophe, mathématicien, théologien et juriste Averroès (Ibn Rochd), le philosophe et rabbin Maïmonide, le géographe et botaniste Al Idrissi, auteur du *Livre de Roger*, rédigé à l'intention de Roger II, roi normand de Sicile. Leurs

écrits font partie de l'histoire de la pensée universelle, particulièrement Maïmonide qui influencera saint Thomas d'Aquin, lequel le surnommait l'Aigle de la synagogue, Spinoza, Moïse Mendelssohn, et qui continue d'irriguer la pensée juive contemporaine.

Alaric

Celui que saint Augustin surnommait le « fléau de Dieu » (lui, et non Attila) était un aristocrate wisigoth, né vers 370, dans la place forte de Platei Plagir, dans les bouches du Danube. Il appartenait au clan des Balthes, une des deux lignées gothiques, avec les Amales (dont était issue la princesse burgonde Clotilde, qui deviendra l'épouse de Clovis). Les Wisigoths s'étaient fédérés pour entrer dans l'Empire romain afin de se protéger des Huns, puisqu'on trouve toujours plus barbare que soi, grâce à un traité signé en 332 avec l'empereur Constantin. Pourtant, ce sont les Romains qu'il affronte et vainc à la bataille d'Andrinople, le plus grand désastre impérial du IVe siècle. Voilà donc Alaric promu en 394 roi des Wisigoths. Théodose meurt l'année suivante, laissant à ses deux fils un empire bien mal en point : l'Orient à Arcadius, l'Occident à Honorius. Déçu de ne recevoir aucun commandement d'importance, Alaric envahit la Thrace, la Macédoine, le Péloponnèse, pillant les cités grecques dont il vend les habitants comme esclaves. Il est arrêté aux frontières de l'Elide par Stilicon, généralissime et régent de l'empire d'Occident. Pour neutraliser Alaric, Honorius le nomme préfet de l'Illyrie (un territoire qui correspond en gros à la Yougoslavie et à l'Albanie). Cela ne lui suffit pas. En 400, il marche sur Rome, dévastant le nord de l'Italie, mais est défait à Vérone par Stilicon : il revient en Illyrie, entraînant de Milan à Ravenne le déplacement de la capitale de l'empire – ce que Rome n'était plus depuis longtemps. Arcadius meurt en 408. Stilicon promet à Alaric les 2 000 kilos d'or que celui-ci réclame en échange de la paix. Mais Honorius, qui supporte mal l'importance de Stilicon, le fait assassiner, et les troupes romaines en profitent pour massacrer les familles des Wisigoths fédérés. Alaric franchit de nouveau les Alpes et assiège Rome dont les habitants, affamés, lui remettent l'or qu'il

réclame. En 409, on le retrouve de nouveau devant Rome ; il tente de négocier avec Honorius. Echec, puis troisième siège de la Ville éternelle qui tombe et qu'il met à sac pendant trois jours. Ce sac de Rome est un des épisodes les plus célèbres de l'Antiquité : il marque la fin de l'Empire romain, qui ne durera plus qu'une quarantaine d'années. Saint Jérôme et saint Augustin en furent bien plus frappés que nous l'avons été des attentats du 11 septembre 2001, aux Etats-Unis. « Horreur, l'empire s'écroule ! » disait l'un ; et l'autre : « On pleurait, sans pouvoir se consoler. » Alaric ne reste pas à Rome ; il souhaitait passer en Afrique, grenier à blé de l'empire. Il meurt des fièvres en Calabre. Pour l'enterrer, la légende dit qu'on détourna le fleuve Busento, ensevelit le roi barbare dans sa tombe, puis fit de nouveau couler l'eau. Le nom d'Alaric est demeuré en France, dans les Corbières, où il existe une montagne d'Alaric, ainsi nommée en raison du royaume que le beau-frère d'Alaric, Athaulf, avait fondé dans cette région, avec Toulouse pour capitale.

Albanie

Le pays des aigles (du nom albanais Shqipëria), je ne le connaîtrai pas autrement que par les livres, ceux d'Ismail Kadare, au premier chef (notamment son extraordinaire roman, *Le Général de l'armée morte*), qui suffisent à me donner de l'Albanie une image que je maintiens à hauteur de songe, ne voulant pas la laisser se défaire dans la dimension totalitaire où vécut le pays, pendant la dictature stalino-paranoïaque d'Enver Hoxha, une des pires de l'Europe, de 1944 à 1985, le dictateur, qui avait fait ses études à l'université de Montpellier, truffant le pays de petits bunkers antiatomiques dont on ne sait pas plus que faire, aujourd'hui où le système mafieux contrôle en partie l'économie, que de la pyramide élevée, après la mort de Hohxa, au centre de Tirana, à la mémoire du tyran et qui est devenue une discothèque, ce qui revient à passer de Charybde à Scylla… L'Albanie est un pays qu'on quitte, le plus souvent, pour l'abandonner à ses vendettas complexes et si archaïques, dans les montagnes, qu'on se croirait dans un roman du XIXe siècle. « Tout y semble faux, me dit une romancière d'origine albanaise, qui en revient ; trop bleue, la

mer ; trop blanches les ruines romaines, grecques, médiévales ; les gens trop riches ou trop pauvres ; la nourriture surabondante, pourtant… » Les cartes postales qu'elle me rapporte ont l'air trafiquées, elles aussi : trop turquoise, la mer à Ksamil ; parfaitement blanches, les maison étagées, derrière la petite mosquée, sur la colline de Berati ; trop bien restaurée, la forteresse de Kruja, dans son écrin de montagnes ; seul l'amphithéâtre de Butrinti semble garder un caractère de ruines antiques… J'en reviendrai donc à la littérature pour savoir ce qu'est ce pays aux noms étranges et où nul exilé ne veut retourner vivre parmi les aigles aux ailes rognées, mais qui reste encore préservé du tourisme de masse, ce qui en ferait l'ultime pays méditerranéen à garder quelque peu de son âme.

Alep

C'est la couleur qui étonne, ici, avant les odeurs et les bruits : il y a un gris d'Alep comme il y a les pins d'Alep. Tel est d'ailleurs son surnom arabe : ech-Chahba (la grisâtre), qui lui vient de la teinte terne de ses pierres ; de sa poussière aussi, qui semble chaudronner dans la cuvette où la ville est bâtie, au sein d'une plaine bordée par l'Oronte et par l'Euphrate, fleuves mythiques à l'horizon d'une des rares villes du monde à pouvoir se glorifier d'un passé multimillénaire sans avoir déchu du rang de cité en activité, comme on le dit d'un volcan. Une activité complexe, insaisissable, comme dans toute cité orientale. En vain tenterait-on de s'en faire une idée du haut des remparts de la citadelle arabe, qui couronnent les 50 mètres de l'éperon rocheux aux pentes ravinées par les pluies d'hiver ou par la neige (et le spectacle des minarets, des coupoles, des clochers et des toits d'Alep sous la neige m'a donné, un hiver, un bonheur incomparable). Cet éperon semble avoir accouché de la ville jusque vers le nord et l'ouest, où poussent depuis quelques années des blocs d'immeubles de cinq ou six étages, balcons, frontons et péristyles sculptés dans un goût assez kitsch, qui est au classicisme aleppin ce que le style nouille est à Versailles ; et que ces édifices soient vides pour la plupart donne à ces quartiers le mystère d'une cité abandonnée au bord d'une plaine immense où les balles de coton entreposées sous des bâches en forme

de tentes évoquent le campement d'une armée mongole venue du fin fond de l'histoire.

Alep est une affaire de rythme. Il faut avancer, errer, tantôt en recourant à l'un des innombrables taxis jaunes (aujourd'hui blancs) de toutes marques – les plus beaux étant, comme à Cuba, de grosses voitures américaines des années 1950 et des Peugeot 404 dont il ne reste plus que le châssis et la carrosserie, et que le génie mécanique syrien garde en état de marche –, le plus souvent en marchant, en acceptant de se perdre, de s'abandonner au temps oriental. Ma chambre donne sur une ruelle exclusivement occupée par des marchands de pneus : l'odeur écœurante du caoutchouc restera à jamais associée à mes premiers matins aleppins. J'écoutais les allées et venues, les voix, les cris, les palabres entre vendeurs et paysans venus de la campagne sur leurs tracteurs, le keffieh sur la tête, avec des pneus à rechaper, lancés dans des marchandages qui les menaient plus loin que leurs négociations : au temps des histoires familiales, du souvenir, de l'immémorial, même. Cette extraordinaire énergie, les souks, bien sûr, la portent à son plus haut degré : comme avec la parole, on ne s'égare dans ces labyrinthes que pour mieux s'y retrouver. Les Françaises y sont interpellées au nom de Catherine Deneuve ou d'Isabelle Adjani : on peut trouver pire manière de les inviter à se pencher sur les étoffes, les bijoux, les colifichets ; quant au mot « secrétaire », lancé aux seuls hommes, il est synonyme de maîtresse ou de favorite : il accompagne les harnachements de danseuse du ventre et des rêves d'amours faciles, sinon vénales. Les souks et les khans (caravansérails) de la ville sont une autre figure du Temps : l'éternité déclinée en odeurs et bruits innombrables, de la Bab Antakya (porte d'Antioche) à celle de Qinnasrin. On avance sous les voûtes basses parmi les étoffes, le cuir, les légumes, les odeurs de mouton ou de chameau grillés mêlées à celles des épices ou du savon.



Le savon est (avec le coton et les pistaches) l'or véritable d'Alep : composé d'huile d'olive et d'essence de laurier, il est découpé à la main puis empilé en lingots vert-brun, de toutes tailles, qui forment des murailles et des tours entre lesquelles veillent des vendeurs mélancoliques.

La nuit tombe vite. Besoin de retrouver le dehors, le boulevard qui dessine un bel ovale autour de la citadelle, comme pour se réorienter, avant de descendre vers la place de l'Horloge (Bab Al-Faraj), tandis que le muezzin de la Grande Mosquée (dont une salle conserve, dit-on, la tête de Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste) appelle à la prière du soir, relayé par les autres muezzins de la ville. Besoin de m'arrêter, de m'asseoir : par exemple dans le silence de la madrasa al-Firdaws (l'école du Paradis), au sud de la citadelle, ou bien, du côté de bab Qinnasrin, chez Julien Jalâl Eddine Weiss, le « cheikh blanc », maître de qanûn, ce cymbalum dont on joue en le posant sur une table ou sur ses genoux. Dans son palais mamelouk du XIVe siècle, décoré d'objets venus de tout le monde arabe, on pourra avoir, comme les visiteurs du prince dans *Le Salon de musique*, le beau film de Satyajit Ray, qui est à l'Inde ce que *Le Guépard* de Visconti est à la Sicile, la chance d'écouter cette autre forme de silence qu'est la musique classique arabe. Je reprends ma marche vers Jdeidé, le quartier arménien. J'aime ses églises, ses demeures patriciennes vétustes (mais la vétusté est une des manières d'être d'Alep, comme de tout le Proche-Orient), avec leurs arcades, leurs bow-windows de bois, leurs cours intérieures ombragées de figuiers et de palmes, ses rues sombres, ses échoppes profondes où dénicher des timbres anciens, des billets de banque, des cartes postales datant du Mandat français ; elle alternent avec des bijouteries vivement éclairées, des magasins de prêt-à-porter, des fast-foods, des

cinémas bruyants, de larges terrasses de café où, après les hijabs et les niqabs des autres quartiers, les visages des femmes sont une récompense. Un autre monde, assurément ; et cependant, c'est encore l'Orient : celui qu'on appelle aussi le Levant, une façon d'être ensemble, musulmans et chrétiens, alaouites, druzes et kurdes, dans ces villes qui ont drainé les races et les ethnies, les coutumes, les religions et les langues. Le français est encore un peu parlé, ici, et c'est dans cette langue, en buvant une fraîche bière syrienne, que je m'entretiens avec de très jeunes gens des noces de l'Orient et de l'Occident, des saints qui ont vécu dans les « villes mortes » du haut plateau calcaire, au nord d'Alep, certains sur des colonnes, entre la pierre et le ciel, comme saint Siméon, ou à l'est, entre le désert et le fleuve, et qui ont vu naître la ferveur chrétienne et les prémices de l'art roman. Nous parlons aussi des poètes et des mystiques qui ont habité la ville : l'immense Djalāl ad-Dīn Roumi, qui vécut quelque temps dans la madrasa Halawiyé, l'ancienne cathédrale byzantine Sainte-Hélène. Nous buvons à la gloire d'Alep, à sa beauté singulière, à son hospitalité qui rend, dit-on ici, le cœur de l'homme l'égal des plus secrets jardins.

Alexandre le Grand

Par ses victoires sur Athènes, aux Thermopyles (352), puis sur Thèbes, à Chéronée, en 338, Philippe II de Macédoine avait fait passer son pays de l'état de semi-barbarie (selon les Athéniens) à la maîtrise de la Grèce tout entière, unification qui est un facteur de modernité. Alexandre, son fils, né à Pella en 356 avant J.-C., a d'abord été éduqué par Léonidas, puis par Ménechme et surtout Aristote qui rédige pour lui une édition annotée de l'*Iliade* et lui inculque la conscience du rôle qu'il peut jouer pour la grandeur du monde grec. Il lit aussi Hérodote et Xénophon. Colérique, généreux, superstitieux, d'une volonté à toute épreuve, peu porté sur la sexualité, semble-t-il (et rien ne prouvant qu'il fût homosexuel), Alexandre se retrouve à la tête de la Macédoine après l'assassinat de son père, en 334.



Il consolide son royaume sur le Danube et en Illyrie avant de porter la guerre en Asie, jusqu'aux rives de l'Indus et de l'Oxus, en Bactriane, c'est-à-dire aux confins de l'univers, puisque l'Asie est, d'une certaine manière, ce qui n'a pas de fin, et l'extension tout à la fois naturelle et contradictoire de la Méditerranée, alors que l'Europe hyperboréale en serait la négation. Ce succès vertigineux, il le doit à son génie tactique (que seul Napoléon égalera), et à la phalange, cette armée de 4 400 cavaliers entourant 30 000 fantassins dont il a allégé l'armement, les débarrassant notamment de l'armure et du lourd bouclier, pour rendre la phalange aussi maniable et sûre qu'une arme de précision moderne. Alexandre ne reviendra jamais en Grèce. Fondateur de cités qui portent son nom, et en cela très moderne, la nomination du monde étant primordiale dans le mouvement de conquête, il meurt à trente-trois ans, dans Babylone dont il avait fait sa capitale. Pour moi qui ai grandi dans la décolonisation, le rapetissement de l'Europe, le déclin de l'idée de nation, les crises identitaires et économiques, la réduction de la Méditerranée à l'état de petite mer intérieure, mais aussi dans le culte des héros et des saints, je suis reconnaissant à Alexandre le Grand de m'avoir donné, enfant, dans ce Proche-Orient où beaucoup d'hommes portent son nom, arabisé en Iskandar, le goût de l'immensité et de l'universel, quoique ce qui me fascine aujourd'hui en lui, plus que chez tout autre conquérant, ce soit moins le génie du stratège et la puissance du conquérant que le moment où l'empire commence à se défaire, et avec lui la tentative de fusion des cultures grecque et orientale : le reflux, la grande loi de la décadence et de la désagrégation, ce qui se joue aux frontières comme à l'intérieur, par l'assimilation autant que par le

rejet, grâce aux femmes notamment, Alexandre en cela exemplaire au moment où il épouse Satira, la fille de Darius, célébrant ainsi les noces de l'Occident et de l'Orient (ce qui permettra au christianisme de s'épanouir, plus tard, sur les ruines des temples grecs), avant de mourir, lui, et d'accéder par sa légende au rang de demi-dieu, donc à une autre forme d'universalité, comme, bien des siècles plus tard, le petit caporal corse devenu empereur mourant dans la lointaine et pluvieuse Sainte-Hélène, sous la morne et implacable loi britannique, après avoir fait sortir la France du bourbier révolutionnaire et lui avoir donné la gloire des armes et des lois.

Alexandrie

Il y a un mystère alexandrin. La ville qui a donné le jour à deux des merveilles du monde antique, le phare et la bibliothèque, cette ville qui a été l'un des centres intellectuels de l'Antiquité, qui a vu naître Cavafy, Marinetti, Schehadé, Ungaretti, Jean de Menasce, Georges Cattaui, Alexandre Lagoya, Jean Cortot, Michèle Reverdy, pour ne pas parler de Dalida, d'Omar Sharif ou de Georges Moustaki, cette ville a aujourd'hui, malgré ses quatre millions d'habitants, quelque chose de provincial, par rapport à la démesure du Caire. C'est qu'Alexandrie est une ville secrète. Lawrence Durrell en a dressé le monument moderne, avec bien plus de profondeur que son compatriote E. M. Forster qui appartient, lui, à l'académisme britannique. *Le Quatuor d'Alexandrie* pénètre le mystère de la ville grâce à quelques personnages inoubliables : la Juive Justine, l'Egyptien Nessim, la Grecque Melissa, le kabbaliste homosexuel Balthazar, la blonde et douce lesbienne Clea, et d'autres, de moindre importance, mais inoubliables, eux aussi, comme Mnemjian, le barbier arménien, mémoire vivante d'une ville qui se souvient d'avoir vu vivre sur son sol Archimède, Callimaque, Euclide, Théocrite, Clément, Origène, Philon et les traducteurs de la Bible des Septante… Durrell écrit qu'elle est « la ville des sectes et des évangiles. Et pour un ascète elle a toujours produit un libertin religieux – Carpocratès, Antoine – prêt à sombrer dans les sens aussi profondément et aussi sincèrement que n'importe quel mystique par vocation ». Il dit aussi que la ville

compte « cinq races, cinq langues, une douzaine de religions » et que la « provende sexuelle » y déconcerte par sa variété et sa profusion. Le *Quatuor* est une tentative pour évoquer, sous quatre éclairages, cette provende et le mystère des âmes dans l'amour. On pourrait se croire dans le Beyrouth des années 1950, l'Istanbul de 1960, dans le Damas ou l'Alep d'aujourd'hui. Durrell dit aussi qu'Alexandrie est maintenant abandonnée aux mendiants et aux mouches. Ces mendiants, je les ai vus, en 1960, vêtus de pyjamas rayés, sur le quai auquel était amarré le bateau qui nous amenait au Liban, semblables à des mouches, en effet, et plus inquiétants par leur nombre, leurs cris et ces pyjamas incongrus que les clochards d'Europe ou les idiots des villages limousins.

Bien des années plus tard, je ferai une autre escale à Alexandrie. La ville s'est en partie transformée. Les plus pauvres ne vont plus vêtus de pyjamas mais portent l'uniforme de la misère internationale : joggings, jeans, savates, tongs. Bien des bâtiments, sinon la ville tout entière, semblent obéir au principe de la décrépitude institutionnelle, comme dans beaucoup de cités du Proche-Orient. On ne démolit pas, on ne rénove pas : le temps paraît le garant de l'incompréhensible. Cela vaut particulièrement pour des hôtels : le Pera Palace d'Istanbul, l'hôtel Baron d'Alep, l'hôtel Palmyra de Baalbek, et l'hôtel Cecil d'Alexandrie, qui semble resté tel quel depuis l'époque de Loti et de Mariette, avec ses frises kitsch, ses tapis usés, ses lustres opulents, ses serveurs nubiens, grands, maigres, aussi impénétrables que si la momie de Ramsès II avait quitté son sarcophage pour se retrouver devant vous qui n'osez leur demander quoi que ce soit. Dans les somptueuses demeures ottomanes et les villas à colonnades, bâties au début du XXe siècle, et dont beaucoup ont été réquisitionnées par Nasser, il n'est pas difficile d'évoquer le richissime Nessim ou Farouk Ier, avant-dernier roi d'Egypte, dont le fils, Fouad, né en 1952, régnera moins d'un an, en 1953. Je n'étais là que pour une nuit. Je l'ai passée chez un ami de L., dans un immeuble d'une dizaine d'étages, dont seuls trois appartements étaient achevés, entre le cinquième et le septième, l'ami de L. habitant le dernier : un vaste logement qu'il fallait gagner à pied, par des escaliers sans parois, le reste de l'immeuble n'étant qu'à l'état de structure ouverte au vent d'hiver, ainsi qu'à la pluie, particulièrement tempétueuse cet hiver-là. L'appartement était presque nu, dépourvu de mobilier – le strict

nécessaire n'étant, ici, qu'une définition euphémistique de l'adjectif spartiate, l'ami de L. vivant de maigres rentes dont on peine à imaginer comment elles lui parvenaient, ce qui donnait à ce jeune homme l'image d'un fils de famille doux et déchu, fasciné par l'opéra, et qui prenait des leçons de chant d'une vieille Française établie à Alexandrie depuis une cinquantaine d'années.

Alger

Irai-je un jour dans la capitale algérienne, qu'on surnomme au mieux la ville blanche, quand on ne préfère pas n'en rien dire ? Alger est prise dans notre imaginaire entre diverses images, presque toutes négatives : elle fut, pendant des siècles, la capitale de l'esclavage et des captifs européens qui servaient de monnaie d'échange, ou qui étaient rendus contre des rançons. Molière, et tant d'autres auteurs, dont Cervantes, qui y fut captif, lui, s'en font l'écho. Il y a aussi la guerre d'Algérie, notamment la terrible bataille d'Alger, remportée en 1957 par le général Massu ; et enfin la guerre civile algérienne des années 1990, qui a laissé des souvenirs non moins terribles. La corruption du régime au pouvoir en Algérie n'aide pas à modifier l'image que nous avons d'une ville somme toute moins séduisante que Tunis ou Marrakech, par exemple. Paul Morand, la visitant entre les deux guerres, ne s'attache qu'au port et à la Casbah.



Il est vrai que tout port est fascinant et que, vu de la mer, celui d'Alger, surmonté par les arcades et les beaux immeubles

haussmanniens de l'ex-boulevard de la République que domine, sur les collines, l'étagement des petites maisons blanches de la Casbah, n'est pas dépourvu d'intérêt. Se promener dans cette ville de deux millions et demi d'habitants est un peu déroutant, tant elle a été remodelée politiquement, rues et quartiers débaptisés pour effacer les emblèmes de la colonisation, comme l'ancienne rue Michelet devenue rue Didouche Mourad, l'une des principales artères de la ville, et le quartier Belcourt devenu Belouizdad. On aura, comme dans bien des anciennes villes colonisées par les Français, en Méditerranée ou en Afrique, l'impression de déambuler dans un temps double, en des couches temporelles qui se superposent, comme devant le beau bâtiment néomauresque de la Grande Poste. On marchera de la mer jusqu'aux hauteurs de la ville, vers les quartiers d'Hydra, El Biar, Ben Aknoun, Bouzareah. On pourra visiter la grande mosquée, la mosquée Ketchaoua (ancienne cathédrale catholique Saint-Philippe, devenue mosquée après l'indépendance), et la cathédrale du Sacré-Cœur, poème de béton armé, qui date de 1956. On s'attardera dans le Jardin d'essai, magnifique parc d'acclimatation bâti en amphithéâtre. On ira même voir les unités d'habitation Diar el Mahçoul, construites par Jean Pouillon. On y verra surtout une jeunesse nombreuse, pauvre, minée par le désir d'émigrer en Europe, ce qui est une sorte de damnation pour un pays où l'islamisation gagne sans cesse du terrain, à tel point que j'ai vu des Algérois venir en France pour manger de la charcuterie et boire du whisky en toute tranquillité, sans aucun désir de profanation mais bien celui d'être laïque et libre comme il semble qu'on ne puisse plus l'être dans cette capitale. Alger, dont le nom signifie peut-être les îles, en arabe, en raison de sa position intermédiaire entre ces deux immensités que sont le Sahara et la Méditerranée, nous sommes donc condamnés à la rêver, à partir notamment des textes des frères Goncourt (qui écrivaient à un de leurs amis, en 1849 : « Décidément, mon vieux, il y a deux villes au monde : Paris et Alger, Paris la ville de tout le monde, Alger la ville de l'artiste »), de Maupassant qui en rapportera des nouvelles, de Camus (il est loin le temps où ce dernier pouvait dire que la « douceur d'Alger est surtout italienne » ; il vaut mieux dire avec lui qu'elle « s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou une blessure »), mais aussi de Delacroix (combien ses *Femmes d'Alger dans leur appartement* nous ont inspiré de rêveries, à l'adolescence !) et des peintres orientalistes, de

Descamps à Gérôme en passant par Chassériau et Fromentin dont le nom avait été donné à un café, à l'entrée de la Casbah, où Camus aimait s'attarder avec ses amis.

Almodóvar (Pedro)

« Depuis mon enfance, j'ai une relation passionnée avec le cinéma. J'ai eu la vocation très tôt. J'ai toujours voulu faire des films. Enfant, je pensais que les acteurs étaient le cinéma. Plus tard, j'ai découvert qu'il y avait beaucoup d'autres éléments autour d'eux. Des gens, par exemple, qui inventaient une histoire et la racontaient. […] Je suis devenu réalisateur pour diriger les acteurs. » Telle est la profession de foi de celui qui incarne à lui seul le nouveau cinéma espagnol, et aussi la Movida, ce mouvement culturel par lequel l'Espagne est passée du franquisme à la monarchie constitutionnelle et à la modernité européenne. Amodóvar est né en 1949, à Calzada de Calatrava, dans la province de Ciudad Real. Il étudie chez les Franciscains, puis, comme Buñuel avant lui, chez les Jésuites. A dix-huit ans, il va vivre à Madrid, seul, pour y apprendre le cinéma. Franco vient de fermer l'école où il eût pu étudier. Employé de bureau le jour, il multiplie les expériences artistiques, fait du théâtre, écrit dans des revues underground, tourne des courts métrages en super 8. En 1980, il fonde avec son frère une maison de production et tourne son premier long métrage commercialisé : *Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier*. Suivront, de 1988 à 2013, entre autres, *Femmes au bord de la crise de nerfs, Talons aiguilles, Tout sur ma mère, Parle avec elle, Volver, Etreintes brisées, Les Amants passagers*… Des films hantés par les homosexuels, les travestis, les transsexuels, mais aussi par les rapports filiaux, familiaux, hétérosexuels, et qui en font l'universalité, Almodóvar produisant un cinéma qui joue sur divers codes populaires, du mélodrame au kitsch du roman-photo, sans s'interdire des clins d'œil à ses maîtres : Kazan, Mankiewicz, Hitchcock, Douglas Sirk. Un film comme *Parle avec elle* est à cet égard un des plus émouvants : il conte l'histoire d'un journaliste, Marco, qui tombe amoureux d'une femme torero, Lydia, qui entre le coma à la suite d'un combat où un taureau l'a blessée. A la clinique où elle est soignée, Marco est appelé par un

infirmier qui s'occupe d'une autre femme dans le coma depuis quatre ans : Alicia, dont il est secrètement amoureux, et qu'il finira par violer et engrosser avant de se suicider en prison. L'accouchement d'Alicia ramène celle-ci à la conscience. Lydia meurt. Marco et Alicia se rencontreront. Un mélo ? Certes ; mais quelle originalité dans l'étude des caractères d'une Espagne contemporaine, à l'écart de tout cliché, chaque personnage étant pris dans ce qu'il a tout à la fois de lumineux et de mystérieux…

Andorre

En ce temps de mondialisation forcenée, il faudrait faire l'éloge des micro-Etats, surtout ceux qui existent depuis des siècles, pour certains depuis le Moyen Age, comme le Vatican, Monaco, Saint-Marin, Malte, et bien sûr l'Andorre, sans doute le plus curieux de tous. A Toulouse, pendant mes premières années où l'outre-mer faisait encore partie de l'empire colonial français, l'Andorre représentait l'étranger : nous quittions la ville rose au petit matin pour nous rendre dans les Pyrénées, jusqu'à Andorra la Vella, qui faisait sonner à mes oreilles ce catalan que je trouvais assez proche du patois limousin. Pays méditerranéen enclavé dans les montagnes, donc sans accès à la mer (comme la république de Saint-Marin ou le Vatican), la principauté d'Andorre, un des plus petits Etats du monde, est régie par le paréage, un système de droit féodal remontant à Charlemagne et donnant le pouvoir à deux coprinces : l'évêque catalan d'Urgell et le président de la République française. L'hymne national andorran fait d'ailleurs entendre quelque chose de cette origine médiévale qui en appelle à la cohérence ethnique de l'Europe et commence ainsi : « Le grand Charlemagne, mon père, des Arabes m'a délivré. » J'aimais imaginer cet écho de la *Chanson de Roland* ou du *Cor* d'Alfred de Vigny dans ces vallées profondes et, à l'époque, moins fréquentées par un tourisme consumériste qu'attirent les marchandises détaxées. J'aimais passer la frontière ; une sensation qui ne me quittera plus : goût de l'ailleurs et de ce qui me révèle qui je suis dans le miroir de l'Autre. Je ne connaissais pas, alors, l'histoire de Boris Mihailovich Skossyreff ; elle aurait pu inspirer Hergé ou Pierre Benoit. Cet aventurier russe,

également détenteur d'un passeport néerlandais, était né à Vilnius, en 1896 (encore que l'inscription gravée sur sa tombe le fasse naître en 1900). Gigolo et probablement espion, il avait fui la révolution d'Octobre. Il erre dans l'Europe de l'Ouest, est expulsé de Majorque, arrive en Andorre l'été 1934. Le 6 juillet, il se fait proclamer par le conseil régional roi de ce petit pays alors très isolé, arriéré, même, où il décrète la liberté religieuse ; le 14 juillet, il est destitué par les coprinces, arrêté par la Guardia Civil, transféré à Barcelone, puis à Madrid, enfin expulsé au Portugal. Dès lors, il ira d'aventure en emprisonnement, ayant sans doute repris ses activités d'espionnage : France, Allemagne, Sibérie. Ce personnage douteux, à tous les sens du mot, mourra en 1989, dans la ville allemande de Boppard, sur la rive gauche du Rhin, non loin de la Coblence chère aux émigrés français de 1789, loin du territoire dont il avait été le roi pour quelques jours.

Ane

Une des choses qui ont à peu près disparu du Liban et sans doute du Proche-Orient, peut-être aussi du bassin méditerranéen, avec les tarbouches, la langue française, les dromadaires, les cultures en terrasse, la tolérance, le goût de rester soi, ce sont les ânes, remplacés par des automobiles japonaises ou coréennes : le beau et précieux petit âne gris ou blanc, d'origine égyptienne, naguère nombreux, sur les pentes du Mont-Liban, de l'Anti-Liban, en Syrie, en Turquie, en Grèce, les bâts emplis au-delà de l'imaginable, et mené à la trique, souvent cruellement, par des hommes au ventre souvent aussi gros que celui de leurs montures pour lesquelles je me sentais de la compassion.



Une compassion née au temps où je gardais les vaches dans les prés de mon village natal : il n'y avait là plus d'ânes ni de chevaux, à cette époque, dans le haut Limousin, mais des bovins qu'on liait encore au joug pour tirer des tombereaux ou des faucheuses mécaniques. Ces vaches méritaient tout autant ma compassion, lorsque l'aiguillade leur tombait durement sur l'échine ou les flancs. Les ânes, peu d'écrivains en ont parlé, sinon les évangélistes, l'âne se tenant à côté du bœuf dans la grotte où Marie a mis au monde Jésus qui a plus tard fait son entrée à Jérusalem sur un baudet, et puis Apulée, écrivain latin d'origine berbère, né en 125 de notre ère à Madaure, non loin de l'actuelle Constantine, dans son roman métamorphique et initiatique *L'Ane d'or*, où sont relatées les aventures mi-picaresques mi-féeriques de Lucius, un Grec transformé en âne qui doit manger des roses pour retrouver sa forme humaine et qui, en attendant, découvre le monde d'un point de vue inédit. Plus tard, il y aura la comtesse de Ségur avec ses *Mémoires d'un âne*, et Maurice Barrès dans *Le Jardin de Bérénice*, qui a magnifiquement évoqué leurs « beaux yeux résignés », sans oublier le très singulier Stevenson et sa randonnée à travers les Cévennes, entre Monestier et Saint-Jean-du-Gard, en compagnie de l'ânesse Modestine : randonnée pédestre dont un roman oublié de George Sand, *Le Marquis de Villemer*, lui a donné l'idée, et qu'il narrera dans son *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, où il rend à la marche à pied dans la nature une noblesse qu'elle avait en quelque sorte perdue depuis Rousseau.

Angelopoulos (Theo)

L'homme qui a donné au cinéma grec son éclat et sa modernité est né à Athènes, en 1935. Il fait des études de droit dans la capitale grecque avant de partir pour Paris, en 1961, pour étudier la philosophie à la Sorbonne. Il entre à l'IDHEC (Institut des hautes études cinématographiques) dont il est bientôt exclu pour « non-conformisme ». Il regagne Athènes, où il vit de critiques cinématographiques dans un grand quotidien. Le coup d'Etat des généraux, le 21 avril 1967, le force à renoncer à cette activité. Il se

lance dans la réalisation, à quoi il s'était essayé, trois ans plus tôt, avec un premier long métrage resté inachevé, et tourne en 1968 un court métrage, puis en 1970 son premier long métrage, *La Reconstitution*, qui est primé au festival de Thessalonique. Avec *Jours de 36*, il commence en 1972 une trilogie politique qui comprendra aussi *Le Voyage des comédiens* (1975) puis *Les Chasseurs* (1977). Des films politiques, qui se dressent contre la dictature des colonels, et qui seront suivis en 1980 d'*Alexandre le Grand*, dans lequel Angelopoulos réfléchit sur la dérive totalitaire du socialisme confronté à l'exercice du pouvoir.



Cette désillusion politique le fait se tourner vers l'exploration du monde intérieur, notamment celui de l'enfance, avec des films tels que *Voyage à Cythère, L'Apiculteur, Paysage dans le brouillard*, tournés entre 1983 et 1988, bientôt suivis du *Regard d'Ulysse*, du *Pas suspendu de la cigogne* et de *L'Eternité et un jour* (primé à Cannes en 1998). En 2004, il commence une autre trilogie avec *Eléni*, suivi de *La Poussière du temps*. Il était en train de tourner le troisième volet de cette trilogie, *L'Autre Mer*, en 2012, au Pirée, lorsqu'il est renversé par un motard de la police. Il décédera de ses blessures, la nuit même, laissant une œuvre marquée, comme chez le Hongrois Béla Tarr, par une esthétique de la lenteur, de longs plans-séquences, et une beauté plastique indiscutable, ainsi qu'on le voit dans *Le Voyage des comédiens*, qui évoque l'errance d'une troupe de comédiens dans la Grèce occupée par les nazis puis les Britanniques, et en proie à des troubles politiques considérables. Le film montre ces comédiens qui font tourner un mélo de ville en ville, dans une Grèce hivernale, archaïque, grise, de façon

non psychologique, les noms des rôles ne nous étant pas donnés, non plus que les caractéristiques psychologiques et morales des personnages qui représentent en quelque sorte le peuple grec dans l'une des périodes les plus difficiles de son histoire, entre 1922, date où Atatürk entreprend de débarrasser l'Asie mineure des Grecs, et la Libération, où les exactions des fascistes et des communistes se donnent libre cours. Un film difficile mais magnifique, qui donne une autre idée d'un pays aujourd'hui rongé par le tourisme et la crise financière.

Antigone

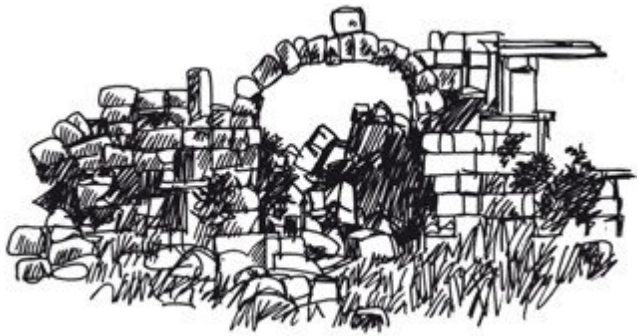
Le personnage le plus émouvant de la mythologie grecque est une femme. Le plus tragique et le plus actuel, aussi, parce que femme, et révoltée, qui se situe à la conjonction de la fatalité familiale et de l'horreur historique. Fille d'Œdipe et de Jocaste, le premier banni de Thèbes, la seconde suicidée, elle est donc le fruit d'un inceste, tout comme sa sœur, Ismène, et ses frères, Etéocle et Polynice. Elle est aussi la nièce de Créon, nouveau roi de Thèbes, et de son épouse Eurydice. Hémon, fils de Créon, est son fiancé. Etéocle et Polynice se sont entretués, leur rivalité ayant ouvert la guerre de Thèbes. C'est le sujet de la pièce d'Eschyle *Les Sept contre Thèbes*. Créon décrète Polynice traître à la cité et interdit qu'on lui donne une sépulture. Antigone s'insurge : elle commence à recouvrir de poussière le corps de son frère. En vain Créon aura-t-il tenté de l'y faire renoncer : elle mourra enterrée vive. Deux formes de nécessité se sont affrontées : celle du pouvoir royal, et le devoir envers un mort. « Quel est donc le principe auquel je prétends avoir obéi ? Comprends-le bien : un mari mort, je pouvais en trouver un autre et avoir de lui un enfant, si j'avais perdu mon premier époux ; mais mon père et ma mère une fois dans la tombe, nul autre frère ne me fût jamais né. Le voilà, le principe pour lequel je t'ai fait passer avant tout autre. Et c'est ce qui me vaut de paraître à Créon coupable, rebelle, frère bien-aimé ! » lui fait dire Sophocle, dans la pièce qui porte son nom (ici dans la traduction de Paul Mazon). Hémon se suicidera, tout comme Eurydice, l'épouse de Créon, qui se retrouve dès lors seul. Solitude du pouvoir.

Fatalité. Horreur de l'Histoire. Rébellion… Ce dernier mot aura la fortune qu'on sait, dans le vocabulaire contemporain, où il ne veut presque plus rien dire tant le rebelle est en réalité le consensuel, du moins en Europe occidentale ; car, sur l'autre rive, le rebelle est tout autre chose, surtout chez les femmes en révolte contre un ordre patriarcal, social et sexuel qui appartient aux seuls hommes. La figure d'Antigone est donc extraordinairement moderne, et elle a inspiré bien des textes, outre Eschyle et Sophocle : Robert Garnier, Jean Rotrou, Racine, Hölderlin, Alfieri, Cocteau, Brecht, Yourcenar, María Zambrano, Anouilh. C'est ce qui a fait le succès de la pièce de ce dernier, *Antigone* : créée à Paris, en 1944, sous l'occupation allemande, « en résonance avec la tragédie que nous étions en train de vivre », dit l'auteur, la pièce reprend celle de Sophocle, en un langage plus familier, et sans que les dieux y jouent un rôle.

Antioche

J'avais passé la matinée dans les ruines de la ville de Cyrrhus, en Syrie, cité fondée par un général d'Alexandre le Grand au flanc d'une montagne aride, et aujourd'hui entièrement détruite. Personne parmi ces pierres à l'écart de tout, non loin de la frontière turque ; le vent soufflait assez fort ; un chacal m'a regardé un instant, au plus haut des gradins de l'amphithéâtre où je me suis mis à déclamer en grec (j'avais dans mon sac une vieille édition scolaire d'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide) ce passage d'une strophe du chœur : « Heureux ceux qui, ignorant les excès d'Aphrodite, goûtent les plaisirs de la déesse avec modération et dans un calme étranger à ses violents transports, alors qu'Eros à la chevelure d'or décoche le double trait des voluptés, l'un pour nous procurer un heureux destin, l'autre pour bouleverser notre vie. » Ma voix se perdait dans le vent. Du sommet de la montagne, on devinait les hauteurs derrière lesquelles se trouve la vallée d'Antioche ; et j'ai été soudain pris du désir de passer la frontière pour aller voir cette ville célèbre, patrie de saint Jean Chrysostome, un des Pères de l'Eglise, et de saint Maron, fondateur de ce qui deviendra l'Eglise maronite. Antioche, ancien aboutissement de la route de la soie, n'est plus qu'une ville turque sans grand intérêt ; on y déambule comme si

on se trouvait dans une sous-préfecture française. Certes, on peut contempler l'Oronte, mais pas la mer, encore lointaine ; on peut admirer la très ancienne église troglodyte Saint-Pierre, la mosquée Habib Neccar, les cours intérieures des maisons à toits de tuile rousse, les ruines de l'aqueduc de Trajan, ce qu'il reste de la citadelle et des remparts qui étaient, dit-on, les plus longs du monde romain.



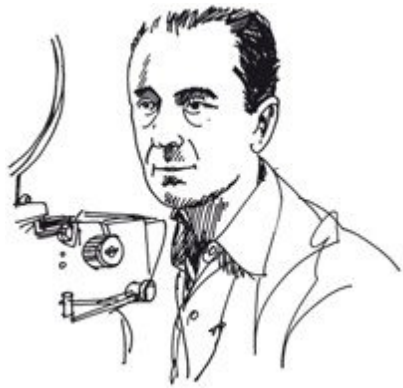
On peut enfin se rendre dans les ruines de Daphné ou sur le mont Moïse où des Arméniens résistèrent à l'armée turque, en 1915, pendant le génocide dont ce peuple fut l'objet : il est difficile d'imaginer la splendeur de cette cité qui prétendait rivaliser avec Alexandrie, à l'époque grecque, et qui fut un centre romain important, une ville plus importante encore pour les chrétiens (c'est là, nous disent les Actes des Apôtres, que fut pour la première fois donné le nom de chrétiens aux disciples du Christ), et une principauté pour les croisés, avant d'être arabe, puis turque : en 1918, la Société des nations confie à la France un mandat sur le sandjak d'Alexandrette, la Cilicie, la Syrie et le Liban. En 1939, tenant compte de l'importance de la population turque et soucieuse de se ménager les bonnes grâces de la nouvelle Turquie, la France organise un référendum d'autodétermination qui confie la région au gouvernement d'Ankara, au grand dam de la Syrie qui ne reconnaît pas cette souveraineté. Antioche, ou Antakya (ou encore Hatay), est à présent une cité sans âme. De retour en France, je trouverai dans un des sept précieux volumes de la *Correspondance d'Orient* de l'historien des croisades Joseph-François Michaud et de son collaborateur Jean-Joseph Poujoulat qui avaient entrepris le voyage d'Orient en 1830, cette évocation d'Antioche. Michaud venait de Laodicée (Lattaquié, en

Syrie). Antioche est, avec Jérusalem et Athènes, une des trois villes dont l'approche lui a fait battre le cœur : il loge chez un Grec, devant l'Oronte. Sa description de la ville ancienne est d'une précision remarquable, surtout pour tout ce qui a disparu depuis. S'il est hanté par la gloire des croisades, il n'est pas insensible à la nouvelle cité d'Antakya qui, « composée de petites maisons entremêlées d'arbres », « présente, du haut de la montagne, à la fois l'aspect d'un bois et d'une cité ; on la prendrait, à la première vue, pour un grand cimetière d'Orient, où chaque tombe a son cyprès ou son acacia, comme ici chaque maison a son mûrier, son figuier ou son platane ».

Antonioni (Michelangelo)

Le plus secret, le plus novateur des cinéastes italiens est un Ferrarais, né en 1912, dans une famille très modeste (sa mère est ouvrière). Antonioni se passionne très tôt pour le dessin et la musique : il devient même un violoniste précoce et dessinera toute sa vie. S'il fréquente le lycée technique de Ferrare, il se lie volontiers avec des éléments de la grande bourgeoisie, tel l'écrivain Giorgio Bassani. Après son baccalauréat, il s'inscrit à l'université de Bologne, où il obtient un diplôme de commerce – ce qui ne l'empêche pas de donner à une revue de Ferrare des articles critiques sur le cinéma. Il va ensuite vivre à Rome, où il poursuit son activité de critique avant d'entrer au Centro Sperimentale di Cinematografia. Il y rencontre une étudiante qui sera sa première épouse. C'est le début de la vague néoréaliste au cinéma. Entre 1942 et 1943, il est sous les drapeaux, dans les transmissions. Il collabore ensuite à un scénario de Rossellini, travaille comme assistant sur deux films, dont *Les Visiteurs du soir*, de Marcel Carné. C'est une époque difficile. Antonioni tournera néanmoins des documentaires, dont l'un concerne les gens du Pô, et un autre les monstres de Bomarzo. On connaît la coïncidence qui le fait tourner dans la plaine du Pô, à quelques kilomètres de l'endroit où Luchino Visconti tourne, lui, *Ossessione*, le premier film néoraliste, d'après le roman noir de James Cain, *Le Facteur sonne toujours deux fois*. Deux ans plus tard, c'est avec le même Visconti qu'il écrira deux scénarios, non réalisés. Son premier long métrage est *Chronique d'un*

amour, en 1950, avec la belle Lucia Bosè, suivi entre autres de *La Dame sans camélia*, des *Vaincus*, de *Femmes entre elles* (d'après une nouvelle de Pavese) et du *Cri*, films qui demeurent confidentiels. Il est vrai que l'art d'Antonioni a quelque chose de radical dans sa volonté d'égaler la littérature. Il lui faut attendre *L'Avventura*, en 1960, histoire de la disparition d'une femme lors d'une croisière en Méditerranée, pour que le succès arrive.



C'est le premier volet d'une tétralogie qui sera composée de *La Nuit* (1961), de *L'Eclipse* (1962), du *Désert rouge* (1964), filmés en grande partie dans des quartiers neufs de Rome ou de Milan, souvent déserts, avec Mastroianni, Delon, Richard Harris, mais aussi Monica Vitti, qui en est l'agent de liaison, et dont la beauté hautaine et touchante, distante et soudain si proche de la chute, donne à ces films leur profondeur, qui est énigmatique et va bien au-delà de la fameuse incommunicabilité entre les hommes et les femmes que les critiques accolent à Antonioni. Les personnages sont fournis murés en eux-mêmes, et les intrigues ont quelque chose de non linéaire, voire d'inachevé, qui participe du mystère de ce cinéma. Antonioni tournera encore, à Londres, l'étonnant *Blow-Up*, d'après une nouvelle de Julio Cortázar. L'Amérique le fera venir pour réaliser *Zabriskie Point*, en pleine vague hippie : c'est son film le moins convaincant. Il tournera *Chung Kuo, la Chine*, en 1972, puis, trois ans plus tard, *Profession : reporter*, et, en 1982, *Indentification d'une femme*. En 1985, un AVC le laisse partiellement paralysé et privé de la parole. Il n'en continuera pas moins à tourner, avec l'aide de son ami Wim Wenders : *Par-delà les nuages*, en 1995, dont un des volets (le plus beau, à mon sens) se passe

dans une Aix-en-Provence nocturne, puis la section d'un film à sketches, *Eros*, et enfin un documentaire sur lui-même. Il meurt à Rome en 2007, ayant donné au cinéma mondial, avec le Français Bresson, le Suédois Bergman et le Russe Tarkovski, une des œuvres les plus exigeantes et les plus remarquables.

Appelles

Sur les origines de la peinture antique, nous ne sommes renseignés que par Pline l'Ancien, ce qui est bien peu de chose et nous donne à croire que ce sont les Grecs qui l'ont inventée. S'ils ont été précédés par les peintres minoens et égyptiens, les premiers noms d'artistes connus sont bien grecs. Les renseignements restent donc rares, et nous sont fournis aussi par Hérodote, Pausanias, Lucien ou Athénée. Seuls les vases, innombrables, étant parvenus jusqu'à nous, nous en sommes réduits à rêver cette peinture à partir des descriptions qu'on a faites des plus fameuses, ou de ce qu'on peut en voir à Pompéi, à Herculanum, au musée de Naples. Appelles est le plus glorieux de ces peintres, et, bien que nous n'ayons plus rien de lui, sa gloire demeure exemplaire. Celui qui fut le peintre officiel d'Alexandre le Grand était né à Colophon, en Lydie, au IVe siècle avant J.-C. Appelles était, dit-on, touché par la grâce, cette *charis* qui donnait à la sagesse et à la beauté tout son sens. Les anecdotes à son sujet sont nombreuses. On rapporte qu'Alexandre, ayant demandé au peintre d'exécuter le portrait de Pancaspé, l'une de ses maîtresses, dont l'artiste tomba amoureux, la lui céda. Le même Alexandre, dont le manque de goût faisait rire les enfants qui broyaient les couleurs, critiquait son portrait équestre : on introduisit dans l'atelier le cheval qui hennit. La réponse du peintre, rapportée par Elien, est célèbre : « Il semble que le cheval est mieux peint que toi. » C'était un être d'une grande courtoisie, attentif à ce que faisaient les peintres de son époque, soucieux d'aider ceux qui n'avaient pas sa richesse, notamment Protogène. Ce dernier n'était pas chez lui, quand Appelles lui rendit visite ; pour signaler qu'il était passé, Appelles dessina un trait magnifique sur une toile. Protogène, à son retour, dessina une autre ligne à l'intérieur de celle d'Appelles avant de ressortir pour chercher Appelles qui, entre-temps, était

revenu chez Protogène : il dessina encore une ligne, plus belle que les autres. Pline raconte que ce dessin étrange fut conservé et vendu à un collectionneur romain. A l'un de ses élèves qui avait représenté Hélène de Troie magnifiquement vêtue, il déclara ceci, que rapporte Clément d'Alexandrie : « Comme tu étais incapable de rendre sa beauté, tu l'as peinte riche. » L'anecdote la plus connue est celle-ci, qui nous vient de Pline : Appelles, qui ne dédaignait pas le jugement des humbles, exposait ses toiles devant son atelier, se dissimulant derrière elles pour écouter ce qu'en disaient les passants ; un cordonnier signala une erreur sur une chaussure ; Appelles la corrigea ; mais le cordonnier se permit une autre critique, alors Appelles : « Cordonnier, ne juge pas au-delà de la chaussure ! » C'est aussi à lui qu'on doit cette expression devenue proverbiale : « *Nulle dies sine linea*. » Ce « pas un jour sans une ligne » vaut aussi pour les écrivains. De son œuvre nous n'avons hélas que des échos, notamment de son *Aphrodite sortant de l'eau*, que Strabon situe en un temple dédié à Asclépios, dans un faubourg de Cos, et que l'empereur Auguste fit transporter à Rome. Nous ne verrons jamais ce qu'a peint Appelles, nous sommes néanmoins émus de nous représenter malgré tout une peinture qui nous parle de temps très anciens, notre imagination suppléant à l'effacement de la couleur et de la forme.

Arabe (Langue)

Avec cette langue j'ai, à six ans, noué un rapport si intime qu'elle constitue, en plus du français et du dialecte limousin, la troisième de mes langues. Dès mon arrivée à Beyrouth, en janvier 1960, il m'a fallu me débrouiller, parfois en classe, mais surtout dans la cour de récréation et dans la rue, et même à la maison, avec des bonnes qui ne parlaient pas français. J'ai d'abord appris à compter en arabe, puis les indispensables insultes, ensuite à expliquer qui j'étais, c'est-à-dire de quoi me débrouiller dans une ville où chacun doit savoir d'où vient son interlocuteur, sinon qui il est, les noms laissant deviner à quelle religion, famille, région il appartient. Mes parents m'ont bientôt mis entre les mains d'une institutrice, la pulpeuse et haute en couleur Mme Barbour, qui m'enfonçait une épingle dans le bras ou la cuisse

pour me faire prononcer correctement les consonnes les plus difficiles de cette langue : le *qaf* et le *aïn*, qu'on va chercher au fond de la gorge et qui donnent à l'arabe sa dimension gutturale et solennelle, voire emphatique. L'année suivante, une autre institutrice, Joséphine Suleïman, m'apprendrait à écrire l'arabe ; d'autres, encore, me montreraient les éléments d'une langue que j'étudierais aussi, plus tard, à l'université de Vincennes et, bien des années après, auprès d'une lumineuse jeune femme, regrettant seulement que ces études n'aient pas été soutenues et que les aléas de l'existence m'en aient écarté. Je me débrouille cependant en arabe libanais et j'arrive à lire les noms des villes et des gens, ainsi que certaines phrases. L'arabe libanais fait donc partie de moi : il m'arrive souvent de jurer dans ce dialecte, quand je ne le fais pas en patois – et plus volontiers qu'en français. L'arabe littéraire, lui, a une dimension presque sacrée, en tout cas une beauté que je ne trouve qu'à l'allemand et à l'espagnol et, bien sûr, au français, quand ils sont parlés dignement ou qu'ils relèvent de la littérature. L'arabe est une des portes de mon enfance, et plus encore, aujourd'hui, que le patois limousin, celui-ci s'éteignant peu à peu et, depuis la mort de ma mère, avec qui je le parlais quelquefois, me laissant dans une solitude qui me fait rechercher de plus en plus l'arabe comme une lampe de veille sur mon enfance.

Arak

Fabriquée à partir du moût de raisin qu'on distille et à quoi on ajoute de l'anis vert, lors d'une deuxième distillation puis d'un troisième passage par l'alambic, avant de la laisser reposer longtemps dans des jarres profondes, cette boisson libanaise trouve des échos dans le raki turc, l'ouzo grec ou la mastika bulgare, et même en Arménie, ces alcools étant cependant, selon moi, loin de valoir l'arak, qu'on trouve aussi en Syrie, en Israël, en Jordanie.



Au Liban, on le fabrique un peu partout, y compris à domicile (*arak bayte*) ; mais l'excellence de l'arak recoupe celle des deux grandes régions culinaires du Liban : Zghorta, au nord, d'où une jeune étudiante a eu un jour la bonté de m'offrir une fabuleuse bouteille distillée par sa famille, et Zahlé, dans la plaine de la Bekaa (encore que, plus au sud, dans la même plaine, les vignobles de Kefraya donnent aussi, depuis quelques années, un excellent arak). Quand j'étais enfant, en Corrèze, la transformation du pastis par l'eau (avec parfois divers sirops qu'on y ajoutait, comme la menthe ou la grenadine) me fascinait autant qu'une opération alchimique ; le pastis, boisson marseillaise, n'est pas, malgré l'anis, à mettre sur le même plan que l'arak, à cause de la réglisse qu'il contient, sa finesse étant bien moindre, l'Anisette Gras ou la Marie Brizard s'en approchent néanmoins quelque peu. Au Liban, dès mon plus jeune âge, j'ai bu de l'arak – celui-ci pouvant être dilué dans l'eau à la guise du consommateur. Sa métamorphose en blancheur parfaite, avant l'introduction des glaçons, me ravissait, et me faisait aimer cette boisson que des âmes lyriques, à Zahlé, appellent lait de lionne ou larmes de la Vierge. Il me suffit de boire ou de humer un verre d'arak pour être transporté sur les pentes du mont Sannine, ou dans la montagne du Sud, à Marjayoun ou à Jezzine, c'est-à-dire en un temps où l'enfance est une sorte d'éternité contenue dans l'esprit d'un alcool, d'un parfum, d'une langue, d'un paysage.

Archimède

Pour moi qui ai confié aux lettres plutôt qu'aux chiffres le soin de décider de mon destin, la figure des mathématiciens incarne l'étrangeté maximale. Il m'a pourtant bien fallu me pencher sur Thalès de Milet, Euclide et Archimède. Ce dernier, surtout, me parlait, car objet de légende en même temps qu'auteur d'une œuvre considérable qui fait de lui le précurseur du calcul intégral, du calcul infinitésimal, et le père de la mécanique statique, douze de ses traités nous étant parvenus. On sait peu de choses de sa vie, sauf ce qu'en disent Polybe, Plutarque, Tite-Live, Vitruve. Il serait né vers 287 avant J.-C., à Syracuse, où il mourra en 212. On suppose que son père, Phidias, lui a enseigné l'astronomie et qu'il est allé achever ses études à l'école astronomique d'Alexandrie, fréquentée notamment par Erathostène, le premier à avoir proposé une mesure de la circonférence de la Terre, et aussi par Pappus, Euclide, Hipparque et Aristarque de Samos qui a suggéré que la Terre tourne sur elle-même. Il entre au service de Hiéron III, tyran de Syracuse, dont il devient l'ingénieur. Ses travaux portent sur la numération et l'infini, et, en géométrie, sur le cercle, les coniques, en particulier la parabole, la spirale, les aires et les volumes, notamment la sphère et le cylindre, figures dont il avait demandé qu'elles figurassent sur sa tombe. Il travaille aussi sur la méthode d'exhaustion, sur l'axiome de continuité, déjà présent dans les *Eléments* d'Euclide. Dans le domaine de la mécanique, il a travaillé sur le levier, le centre de gravité, la poulie, le palan, la vis (la vis sans fin, dite d'Archimède), la meurtrière, la catapulte, l'odomètre (appareil à mesurer les distances en temps), la roue dentée, l'écrou… On ne rappellera pas ici le principe d'Archimède sur les corps plongés dans un liquide, mais plutôt la légende selon laquelle, prenant un bain alors qu'il réfléchissait à un problème posé par Hiéron, il le trouve puis sort de son bain pour courir nu dans la rue en s'exclamant « *Euréka !* » (« J'ai trouvé ! »). Cette légende continue de nous ravir, tout comme le fait qu'il ait, grâce à de puissants miroirs de cuivre poli, mis le feu aux voiles des navires romains assiégeant Syracuse, lors de la deuxième guerre punique. La ville n'en a pas moins été prise et mise à sac. Le général Marcellus, héros des guerres gauloises, voulait épargner le vieux savant, âgé de soixante-quinze ans. Celui-ci dessinait sur le sol des figures géométriques ; il est tué par un soldat devant qui il refusait

d'obtempérer. Marcellus lui fait donner une belle sépulture que Cicéron retrouvera, deux siècles plus tard.

Aristote

Le plus grand des philosophes de l'Antiquité grecque, avec Platon, le « maître de ceux qui savent », comme l'appellera Dante, était un homme petit et trapu, aux jambes grêles, aux yeux enfoncés, qui avait un cheveu sur la langue et portait des bijoux et des vêtements voyants.



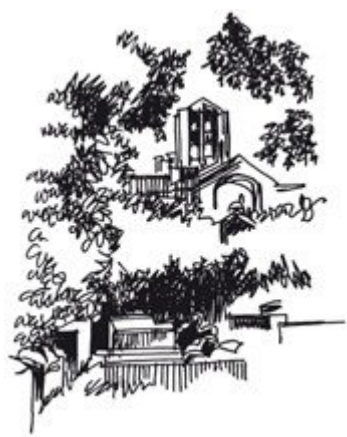
Il était né en 384 avant J.-C, à Stagire, en Macédoine. Il est le fils de Nicomaque, médecin du roi Amyntas III, et d'une sage-femme. A dix-sept ans, il part pour Athènes où il entre à l'Académie de Platon. Il y restera une vingtaine d'années, Platon lui faisant enseigner la rhétorique, Aristote composant des dialogues dont aucun, hélas, ne nous est parvenu. A la mort de son maître, en 348, n'obtenant pas la direction de l'Académie, il quitte Athènes pour la Mysie, où règne le tyran Hermias, un ami d'enfance. Il ouvre une école de philosophie. Mais Hermias est assassiné par les Perses en 344 ; Aristote part alors pour Lesbos où il aura Théophraste pour élève. En 343, Philippe II de Macédoine l'appelle à sa cour pour qu'il devienne le précepteur de son fils Alexandre, ce qu'il sera pendant deux ou trois ans. En 335, Aristote retourne à Athènes : la direction de l'Académie lui échappe une nouvelle fois, et il décide de fonder sa propre école, le Lycée (dont le nom vient de ce que l'établissement était voisin du temple

d'Apollon Lycien). Le Lycée possédait une bibliothèque et un musée financés par Alexandre le Grand, mais Aristote n'en était que le locataire : son statut de métèque (d'étranger) lui interdisait de rien posséder à Athènes. Les élèves ayant coutume de deviser en déambulant, ils reçoivent le surnom de péripatétitiens (ceux qui se promènent). La mort d'Alexandre rend sa situation fragile ; il court le risque d'être, comme Socrate, accusé d'impiété : « Je ne laisserai pas les Athéniens pécher deux fois contre la philosophie », déclare-t-il avant de se retirer à Chalcis, en Macédoine, et d'y fonder une autre école. Il meurt en 322, âgé de soixante-trois ans. Il laisse des livres écrits par lui mais surtout des notes prises en cours par ses élèves. Un corpus monumental, qui se divise en Métaphysique, Physique (*De l'âme, Traité du Ciel, Météorologiques, Du sommeil et de la veille, Des rêves, Histoire des animaux*), Organon (lui-même divisé en *Catégories, De l'interprétation, Premiers Analytiques, Topiques, Réfutations sophistiques, Seconds analytiques*), Science pratique (*Ethique à Nicomaque, Ethique à Eudème, Politique, Constitution d'Athènes*), Poétique (*Poétique, Rhétorique*). Cet inlassable questionneur du monde a fécondé la philosophie occidentale, dans la continuité de Platon mais aussi en s'opposant à lui, notamment sur la question de l'Idée. Ses écrits sont traduits à partir d'une édition allemande, procurée entre 1831 et 1836 par Immanuel Bekker. On racontait dans l'Antiquité que ses livres avaient longtemps moisi dans une cave avant d'être republiés. Son premier grand commentateur fut Alexandre d'Aphrodise, vers le IIe siècle après J.-C. Les plus anciennes copies manuscrites datent du IXe siècle. Les néoplatoniciens d'Alexandrie en donnèrent une synthèse au sommet de laquelle figurait néanmoins l'œuvre de Platon, Aristote n'étant que le savoir de base, en quelque sorte, et cela jusqu'au XVe siècle, où le Byzantin Gémiste montra que les deux œuvres étaient inconciliables. On réévalua les choses en faveur de Platon (notamment les néoplatoniciens de la Renaissance : Marsile Ficin, Ange Politien, Pic de la Mirandole). Mais Aristote circulait aussi au Proche-Orient, en grec et dans des commentaires et traductions de certains de ses textes en arabe (par Al-Fârâbî, Avicenne, Averroès) et en latin (par Boèce, notamment), ainsi que par des copies effectuées par les moines du Mont-Saint-Michel. Saint Thomas d'Aquin commenta Aristote avant que ce dernier ne soit critiqué par Bacon, Descartes, Hobbes, puis réévalué par la philosophie contemporaine.

Arles

Comme Avignon, Arles a d'abord une existence grammaticale, ce qui n'est pas insignifiant : les puristes soutiennent qu'il faut dire « en Arles », comme « en Avignon » ; cet usage semble aujourd'hui précieux et désuet. Un des plus beaux hommages à la ville d'Arles, outre sa beauté romaine et classique (ce clair classicisme méridional qu'elle partage avec Aix-en-Provence, Orange, Nîmes, Montpellier, Béziers ou Narbonne), c'est le poème de Paul-Jean Toulet, dont je me récite l'ouverture, en cette fin d'après-midi : « *Dans Arles où sont les Alyscamps, Quand l'ombre est rouge, sous les roses, Et clair le temps* », et qui se poursuit par un des plus beaux vers que ce natif de Pau ait donnés à la langue française : « *Prends garde à la douceur des choses.* »

L'ombre est quasi rouge, en effet, ce soir-là, dans la ville d'Arles. Il fait chaud. Je m'assieds contre un des sarcophages, sous les cyprès et les lauriers, et je songe que « Dans Arles » sonne aussi bien que « En Arles » : préciosité délicieuse. Le ciel tourne au violet pâle, comme s'il recevait la poussière des tombes qui m'entourent, ou plus exactement la couleur des âmes défuntes. J'aime les nécropoles antiques, et celle des Alyscamps est l'une des plus émouvantes.



Il semble que la douceur des choses y soit plus sensible qu'ailleurs, bien plus que sur la place des Arènes ou même au bord du Rhône d'où l'on a retiré, il y a quelques années, un buste de César qui donne de l'empereur une vision non seulement réaliste mais aussi, par ce surgissement du fleuve du temps, l'impression d'une réincarnation

inattendue, confirmant son statut divin. Il y a aussi la paix de l'ancienne cathédrale Saint-Trophime et de son cloître, et la splendeur de son portail aussi beau que ceux de Saint-Gilles-du-Gard, de Conques, de Moissac. Il y a enfin les rues, au crépuscule, où guetter ce que tout homme aspire à rencontrer dans Arles : l'incarnation exemplaire d'une ville à propos de laquelle Barrès disait que rien n'est vulgaire ; cette Arlésienne dont Michelet, qui avait compris le rôle fédérateur et assimilateur de la femme provençale, écrivait dans son *Histoire de France* : « Les vives et belles filles d'Arles et d'Avignon… ont pris par la main le Grec, l'Espagnol et l'Italien, leur ont, bon gré mal gré, mené la farandole. » Quant à moi, ma main restera solitaire : je chercherai en vain l'Arlésienne qui n'existe peut-être que dans le songe qu'on en fait, ou dans *L'Arlésienne* de Daudet, celle de Van Gogh qui disait qu'Arles lui paraissait aussi belle que le Japon, ou celle de Bizet dont je finis par fredonner un des thèmes en marchant lentement vers le Rhône, cessant de prendre garde à la douceur des choses pour mieux m'abandonner à elles.

Arménie

Quoi de plus éloigné de la Méditerranée, en apparence, que cette ancienne république soviétique située dans le Petit Caucase, sans accès à la mer, coincée entre la Turquie, l'Iran, la Géorgie et l'Azerbaïdjan, aux limites de l'Europe, voire, pour certains, en Asie ? C'est pourtant la première nation à adopter le christianisme comme religion d'Etat, ce qui la rend proche de nous, spirituellement et culturellement : les églises et monastères qui s'élèvent dans tout le pays proclament très haut une foi magnifique à laquelle nous autres, catholiques, sommes infiniment sensibles. D'où vient ce peuple singulier ? On dit qu'au VIIe siècle une tribu thraco-illyrienne passe en Asie Mineure pour s'installer dans l'ancien royaume de l'Urartu, dont il absorbe des ethnies, imposant sa langue, qui relève de l'indo-européen. A l'époque d'Alexandre le Grand, l'Arménie s'hellénise, mais conclut aussi des alliances avec les Perses. En 189 avant J.-C., Artaxias, général d'Antiochos le Grand, se rend maître de l'Arménie et en fait un Etat indépendant sur lequel il règne, donnant naissance à une dynastie. Le

pays reste fragile, son histoire étant dès lors une succession d'invasions, de soumissions, de retours à l'indépendance. Sous Tigrane le Grand, entre 95 et 55 avant J.-C., ce royaume s'étendra de la mer Caspienne et des Alpes pontiques jusqu'à la Méditerranée (Syrie et Judée), avec une nouvelle capitale, Tigranocerte, dont on ignore aujourd'hui l'emplacement exact. Ce royaume considérable indispose les Romains qui en reprennent une bonne partie tout en laissant à l'Arménie son indépendance, au moins jusqu'en 65 avant J.-C., où elle devient un protectorat. Entre l'an 1et l'an 53, Romains et Parthes se la partagent ; mais elle redevient romaine puis de nouveau autonome au IIe siècle, avant que les Perses ne l'envahissent et que les Romains n'y retournent, portant au pouvoir Tiridate IV qui se convertit au christianisme en 301. Le moine Mesrop Machtots crée l'alphabet arménien pour souligner l'identité nationale. Plus tard, elle sera envahie par les Arabes qui en feront l'émirat d'Arménie, avec pour capitale Ani qui devient un grand centre intellectuel et économique. L'Empire byzantin la reprendra aux Arabes, mais sans pouvoir la défendre contre les Turcs seldjoukides qui la ruinent en 1064, provoquant l'exil de milliers d'Arméniens en Moldavie, Transylvanie, Hongrie, Ukraine, Pologne, Chypre, et en Cilicie, où ils fondent en 1137 un royaume qui deviendra en 1375 le royaume arménien de Cilicie. Celui-ci s'alliera aux croisés jusqu'à l'invasion de la région par les Mamelouks. Reste donc la Grande Arménie, qui passe sous domination turque à partir du XIVe siècle, avant d'être partagée à la fin du XIXe entre la Russie et la Turquie, dont le sultan Abdülhamid II procédera entre 1894 et 1896 aux premiers massacres d'Arméniens : environ 250 000 morts ; massacres qui reprendront de plus belle en 1915, à l'instigation des Jeunes Turcs, pour aboutir au premier génocide du XXe siècle : près d'un million et demi de morts. Après le démembrement des Empires russe et turc, est créée une République arménienne, qui durera de 1918 à 1920, date à laquelle la jeune République sera contrainte de s'allier à la Russie soviétique pour se protéger des Turcs, et de devenir bientôt une république soviétique. Elle retrouvera son indépendance en 1991, déclenchant un conflit avec l'Azerbaïdjan à propos du Haut-Karabagh, majoritairement peuplé d'Arméniens. L'Arménie contemporaine est réduite à un dixième de son territoire, le mont Ararat, si important dans l'identité arménienne, se trouvant en grande partie en Turquie. Ce pays

montagneux, peu industrialisé, surtout pastoral, et qui a pour capitale Erevan, vit aussi de la collecte de fonds dans la diaspora : s'ils sont 3 300 000 en Arménie, les Arméniens sont 1 130 000 en Russie, un million aux USA, 620 000 en Iran, 500 000 en France, 250 000 en Géorgie, 190 000 en Syrie, 190 000 au Liban, où j'en ai beaucoup connu enfant, notamment ces belles Arméniennes qui venaient à la maison et avaient pour nom Sirane, Arsiné ou Sévane, qui continuent de me faire rêver et qui me font aimer le film du Marseillais Robert Guédiguian, *Le Voyage en Arménie*, sorti en 2006, dans lequel le voyage vers les origines familiales se double d'une méditation sur le devenir d'une société fortement traditionnelle, soumise aux tentations destructrices du capitalisme mondialisé.

Atatürk (Mustafa Kemal)

La personnalité du « Père des Turcs » (ou plus exactement du « Père turc », ce qui le place à un rang quasi mythologique) est sans doute mal comprise, aujourd'hui où les hommes politiques ne sont plus que des gestionnaires des affaires courantes. Mustafa Kemal est né en 1881, à Salonique, dans l'Empire ottoman, et il est mort Atatürk, à Istanbul, en 1938. Entre ces deux dates, cet homme exceptionnel a donné à la Turquie postimpériale un rang tout autre que celui de l'Autriche après le démantèlement, dans le même temps, de l'Empire austro-hongrois. Comme pour tous les grands hommes, sa vie est enseignée et révérée, sans être vraiment connue : cela s'appelle l'idéalisation, surtout pour les figures paternelles. Les épisodes principaux de cette existence prennent leur source dans le refus du Traité de Sèvres, qui démantelait l'Empire ottoman. Atatürk s'insurge contre les armées d'occupation arménienne, française, italienne, ensuite contre la Grèce. On ne lui pardonnera pas d'avoir, avec les Jeunes Turcs, tenté de régler la question arménienne par ce qui fut le premier génocide de l'Histoire, ni d'avoir chassé les Grecs d'Asie Mineure en en massacrant un bon nombre. Mais les grandes nations qui sortaient de la première boucherie de l'Histoire n'avaient pas d'états d'âme. Atatürk dépose le sultan en 1922, instaure une laïcité à la française (en l'occurrence la stricte séparation entre le pouvoir

politique : le sultanat, et religieux : le califat), décrète la République dont il déplace la capitale d'Istanbul à Ankara, et dont il devient le président, régnant sur un parti unique ; c'est la Révolution kémaliste, qui inspirera à Habib Bourguiba les réformes dont jouissait la société tunisienne jusqu'à ce que la révolution de Jasmin vienne bouleverser la donne en faisant accéder l'islamisme au pouvoir… Atatürk latinise l'alphabet arabe (ce qu'on peut regretter, car tout un pan de la culture turque est ainsi devenue illisible aux contemporains) et donne le droit de vote aux femmes. Il meurt d'une cirrhose du foie, laissant un pays que sa main de fer avait tourné vers la modernité en limitant considérablement les pouvoirs du clergé islamiste, lequel est devenu aujourd'hui un facteur de ruine de la Méditerranée, l'autre facteur de destruction étant l'américanisation. Atatürk parlait le français et l'allemand, l'Allemagne et la France étant ses deux sources d'inspiration politique. Il avait épousé en 1923 une femme remarquable, Latife Uşakligil, dont il se séparera en 1925. Il adoptera sept filles et un garçon. Il finira sa vie en s'adonnant au tabac, à l'alcool, aux femmes. Cette dimension du personnage est généralement passée sous silence, en Turquie, où le culte de sa personnalité est une affaire d'Etat. Un roman de Simenon, *Les Clients d'Avrenos*, évoque remarquablement l'atmosphère de la Turquie des années 1930, et plus précisément la fin d'Atatürk, à travers des êtres surgis de l'ex-Empire ottoman, notamment une femme légère, Nouchi, qui a couché avec le Ghazi, c'est-à-dire Atatürk ; des personnages en situation irrégulière, déclassés, en rupture de ban ou en fuite, tout à la fois attachants et noirs, comme souvent chez ce romancier au regard aigu. Le roman comme source de vérité : voilà qui rend confiance dans les pouvoirs de la littérature – laquelle, au moins sous sa forme romanesque, est une invention méditerranéenne.

Athènes

Que reste-t-il de ce qui fut la cité des cités, avec Jérusalem et Rome, celle dont Socrate, devant ses juges, disait qu'elle était « la plus grande cité du monde », « la plus renommée pour sa sagesse et sa puissance » ? Et que voir aujourd'hui dans Athènes, outre l'Acropole et

ses temples, et le Pirée, ce port au nom aussi doux que celui de la ville qu'il ouvre sur le monde ? C'est une des villes les plus polluées d'Europe, capitale d'un pays en proie à une crise économique qui risque de renvoyer la Grèce au rang de nation du tiers-monde, en tout cas à l'impossibilité d'être tout à la fois antique et contemporaine, laissant à cette capitale le charme incertain du désordre et de la vétusté, voire de l'insituable – cela même qui en fait une antichambre du Levant, quoique Athènes ne soit ni Beyrouth, ni Istanbul, ni Alexandrie, trop européenne pour maintenir ses archaïsmes dans la modernité, et trop archaïque pour s'adapter vraiment aux normes de l'Union européenne. Ironie de l'Histoire : c'est dans le berceau de la démocratie que se révèlent les impasses de celle-ci, notamment dans l'économie de marché, d'essence anglo-saxonne. La démocratie athénienne est-elle compatible avec la mondialisation économique et la surpopulation ? Comment continuer à penser la démocratie à l'aune des masses, de la génétique, du despotisme asiatique, de la tyrannie médiatique, de la ruine de la culture européenne ? Restent l'orthodoxie et son pouvoir intact de tradition, que l'on connaît mal en Europe occidentale, fortement déchristianisée. D'Athènes, j'aurai surtout aimé les nombreuses petites églises, bien plus, en tout cas, que l'Acropole où, dans la clameur muette de l'été, j'ai néanmoins songé aux orateurs grecs, Lysias, Démosthène, Isocrate, Eschine, Isée, dont mon adolescence fut abreuvée au cours d'études classiques. Je me suis aussi rappelé la *Prière sur l'Acropole* dans laquelle Ernest Renan relate la révélation qu'il a eue, en 1865, du « miracle grec », en ces lieux mêmes, devant le Parthénon, le plus haut point de la ville au nom de déesse.



Sa méditation est-elle encore lisible ? Peut-on encore entendre cet

hymne à l'harmonie, à la parfaite adéquation entre le sens du divin, la raison et la beauté ? Je me répète, peut-être un des derniers à l'entendre, ces phrases qui n'ont sans doute qu'un sens lointain, aujourd'hui : « O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. » Le soir de juillet tombe doucement sur Athènes, dans une chaleur difficile à supporter. La voix de Renan a rejoint celles de Démosthène, de Lycurgue, de Dinarque. Quelque chose s'est bel et bien perdu avec le sens de la beauté des langues. Demeurent les philosophes, les tragiques et ce que le Nouveau Testament a fixé dans la langue grecque, en Palestine, en Asie Mineure, à Patmos, en Egypte. Je relis aussi ces lignes d'un des plus grands penseurs du XXe siècle, Martin Heidegger, écrites lors d'un voyage en Grèce, à la fin de sa vie, sur la place (ou « séjour ») de l'homme dans le monde contemporain : « Pourquoi, au moment où nous approchions d'Athènes, tourner ainsi le regard vers le désert qui s'étend, vers le destin irrésistible de la terre, ce destin qui prive de séjour ? Il n'entrait ni désespérance ni comparaison détachée du présent avec le passé dans ces réflexions. L'unique question à laquelle elles se confrontaient était bien de savoir si un séjour chez lui serait encore accordé à l'homme comme a été accordé auparavant à l'hellénisme un séjour plus initial et plus grand, un plus riche et certes plus mesuré séjour. Il n'a pourtant eu qu'un temps et s'en est brusquement allé. Y revenir est hors de question. Mais il n'est pas non plus révolu à jamais, il est et reste le commencement… » (in *Séjours*, traduit de l'allemand par François Vezin).

Athos (Mont)

A ce massif montagneux de la Macédoine, en Grèce, à cette vingtaine de monastères répartis, depuis le Xe siècle, sur la presqu'île qui constitue le territoire autonome de la République monastique du mont Athos, spirituellement assujettie au Patriarche œcuménique de Constantinople, c'est le très singulier écrivain François Augiéras,

Périgourdin panthéiste et dernier amour d'André Gide, qui m'y a d'abord conduit, grâce à ses livres – son *Un Voyage au mont Athos* et ses *Lettres du mont Athos*. *L'Eté grec* de Jacques Lacarrière m'y a fait pénétrer autrement, d'une manière plus posée, agnostique, malgré la méfiance que m'inspire l'agnosticisme dès lors qu'il s'agit du christianisme. La nature y est préservée, le territoire interdit aux femmes et aux animaux femelles. J'aime l'absolu de ces restrictions, qui vont contre l'égalitarisme infantile de nos sociétés modernes, lesquelles ont renoncé à Dieu : elles marquent, ces interdictions, une volonté de rupture avec le monde – celui-ci se réduisît-il au couple homme/femme. Le paysage est ici à la hauteur de l'homme qui se dédie à Dieu, et qui vit selon des règles qui le délivrent de l'ennui temporel, que ce soit dans des monastères ou des skites, c'est-à-dire un petit groupement d'ermites vivant à l'écart d'un monastère dont ils respectent néanmoins scrupuleusement ces règles permettant de diviser les monastères d'Athos en deux catégories : les cénobitiques, qui obéissent à une vie communautaire, et les idiorythmiques, où chacun vit à son propre rythme la liturgie, dans les deux catégories, ayant lieu la nuit. Il y a aussi, et c'est là le plus fascinant (comme autrefois, pour les ermites du Proche-Orient), à la pointe de la presqu'île, dans des paysages désolés, des cabanes et des nids d'aigles où l'on n'imagine pas qu'un homme puisse vivre dans une solitude aussi grande, entre le roc, la mer, le ciel et Dieu.



« La splendeur naturelle et, pour les monastères, architecturale, du mont Athos pourrait susciter ta conversion à l'orthodoxie », me disait un ami, converti de la première heure. Et il est vrai que le monastère

Simonos Petras a, dans la vertigineuse hauteur de ses bâtiments, quelque chose du Potala de Lhassa, encore que me revienne à l'esprit cette lettre de François Augiéras, écrite en janvier 1965, et qui se clôt ainsi : « Le Mont Athos pendant l'hiver ressemble, non pas au Tibet, mais au Japon. Les bois dépouillés sont un peu tristes, mais très beaux ; l'air est pur, les sources sont d'une exquise fraîcheur, il y a beaucoup d'oiseaux dans les bois, peu craintifs. L'ensemble donne une impression de profond mystère. » A cet ami, je réponds que je ne saurais abjurer, que je serai catholique jusqu'à la fin, malgré la médiocrité de la messe en langue vernaculaire et la misère des chants modernes, si proches de la pire des variétés. Si, outre le sentiment mystique de la contemporanéité perpétuelle du Christ, quelque chose me trouble au plus profond de moi, dans l'Eglise orthodoxe, comme dans celles qui peuvent lui être apparentées : les Coptes d'Egypte, les Arméniens, les Ethiopiens, ce qui me trouble, donc, c'est le chant, que les Eglises d'Orient ont maintenu, elles aussi. Ces chants ont quelque chose de la voix des premiers siècles du christianisme. Le grec y sonne comme un écho de la musique de la Grèce antique, de même que les chants syriaques sont la trace du monde babylonien, que les hymnes et la musique coptes perpétuent l'Egypte des pharaons, et ceux des Ethiopiens l'union de Salomon et de la reine de Saba. Ces chants sont la vraie mesure du temps. Une théologie concrète où le Christ est le fondement de toute image visible, car il s'est incarné, et n'est plus seulement messie ; c'est pourquoi les croix d'Orient sont dépourvues du corps supplicié de Jésus, la mort ayant été vaincue par la Résurrection, la croix devenant ainsi un arbre de vie : un bouleversant témoignage de ce Royaume à venir et néanmoins déjà advenu.

Atlantide

Nous approchions de Santorin, la plus étrangement belle des îles grecques, un minuscule archipel, en vérité, avec la ville de Fira sur sa haute falaise de pierre ponce et l'ancienne forteresse vénitienne qui domine le cap Skaros. Devant le quai, la profondeur atteint, vertigineuse, 200 mètres. J'ai longuement contemplé ce paysage célèbre, puis j'ai frémi en me disant que le bateau se trouvait au

centre d'une caldeira, c'est-à-dire d'une cheminée de volcan ayant expulsé toute sa lave puis ayant été comblée par l'eau de mer : celle-ci était d'un bleu profond et calme, ce matin-là. Mon ami E. m'invitait à y plonger ; je ne l'aurais fait pour rien au monde : il m'eût semblé que j'aurais été happé par le monde des enfers, fait d'eau, de feu et de ténèbres mêlés, les dieux d'en bas m'empêchant de retrouver la lumière du jour… L'activité volcanique est d'ailleurs toujours en vigueur, au centre de la baie, dans la petite île de Néa Kaméni. C'était là que je m'étais promis de relire le *Timée* et le *Critias*, ces dialogues dans lesquels Platon évoque la légende de l'Atlantide, selon ce qui avait été rapporté à Solon par un vieux prêtre égyptien. L'île d'Atlantide était le nom d'un continent situé au-delà des Colonnes d'Hercule (Gibraltar) ; un empire « merveilleux et grand », qui avait entrepris d'asservir l'Egypte et la Grèce mais qui avait reculé devant la puissance hellénique. « Mais dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terrible toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île d'Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. » Il s'agit bien sûr d'un mythe, et les proportions de l'île y sont sans doute exagérées, si l'on se réfère aux hypothèses des archéologues, qui voient plutôt là une évocation de la civilisation rivale de la Grèce mycénienne : la civilisation minoenne, c'est-à-dire la Crète, et Santorin, détruites par les tremblements de terre et des tsunamis… Je regarde l'eau profonde, d'un bleu presque noir. Je contemple les falaises, la ville blanche, les coupoles bleues. Le soleil est déjà puissant. Je frémis : quelque chose a lieu en moi qui me vient de plus loin que de ce que j'ai sous les yeux – comme un signe des anciens dieux.

Augustin (saint)

Le plus considérable des Pères de l'Eglise, Aurelius Augustinus, voit le jour en 354, à Thagaste, qui est aujourd'hui Souk Ahras, en Algérie, dans ce qu'on appelait alors la Numidie, et où il passera sa vie, à l'exception de cinq années italiennes, cruciales, notamment pour les voix entendues dans un jardin de Milan et la découverte, sur une

table, des écrits de saint Paul : événements qui aboutiront à son baptême par saint Ambroise, en 387, et qui sont racontés, dans les *Confessions*, d'une manière qui nous rend extraordinairement proche cet homme auquel nul ne saurait rester indifférent – *proche* au sens de révélateur d'une vérité qui est en nous et qui fait d'Augustin un contemporain. Né dans une famille provinciale de la classe moyenne, il est élevé entre un père païen romanisé et une mère chrétienne, Monique, qui jouera dans son existence un rôle non négligeable. Les étapes de cette vie nous sont essentiellement connues par ses *Confessions*, livre majeur de la littérature mondiale, dans lequel le sujet parlant s'expose pour la première fois, en une linéarité exemplaire, à la lumière contrastée de la raison et dans son offrande à Dieu : enfance normale, jeunesse agitée, goût de la réussite sociale, études à Rome, foudroiement divin, conversion, mort de la mère en Italie, établissement en Numidie où il devient évêque d'Hippone, ville dans laquelle il meurt, en 430, alors que Rome été ruinée par les Barbares et que les Vandales assiègent Hippone, ces invasions mettant fin à la civilisation antique qui n'aura plus que les monastères pour survivre, les moines recopiant notamment l'œuvre considérable (du moins ce qui ne s'en était pas déjà perdu) de saint Augustin : outre les *Confessions* et l'impressionnante *Cité de Dieu,* maints traités philosophico-théologiques, dont le *De Musica* ou *De l'ordre ;* des textes qu'on lit avec le sentiment d'entendre une voix unique, puissante, extraordinairement convaincante, irrésistible, même, et qu'on peut aborder par les *Confessions* aussi bien que par les ultimes *Retractationes* : un livre où Augustin, âgé, porte un regard rétrospectif et critique sur l'ensemble de son œuvre, en même temps qu'il nous y introduit avec un sens du récit implacable. Un livre qui ne laisse pas indemne, qui ramène à la foi ou qui y ouvre, quand bien même celle-ci aurait le nom de littérature, au sens où Kafka et quelques autres l'ont pratiquée en lui demandant tout, voire comme un art du salut, même si on doit ne rien en attendre. La plus belle des traductions des *Confessions* restera celle de Robert Arnauld d'Andilly, dont un de ses récents éditeurs, Philippe Sellier, qui est aussi celui de la *Bible de Port-Royal*, a rappelé les mérites exceptionnels : « La vraie traduction est une résurrection. Un poème en prose comme les *Confessions* n'est pas *traduit* s'il ne devient pas, dans la langue française, puissance inspirée, souffle, magie rythmique, musique », Philippe Sellier rappelant en

outre que les écrivains du XVII[e] siècle vivaient à l'intérieur de la langue latine tout autant que dans la française…

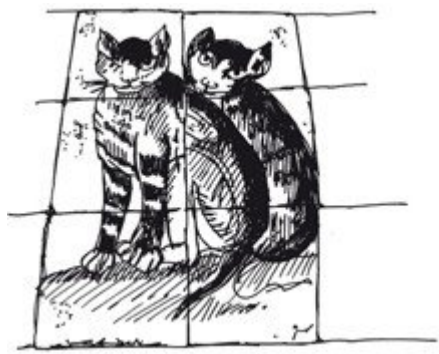


Ecoutons le début de ce texte magistral et bouleversant : « Seigneur, votre grandeur est infinie, et les plus hautes louanges sont infiniment au-dessous de vous. Votre puissance n'a point de limites, et votre sagesse est sans mesure et sans bornes ; et cependant, un homme ose vous louer, lui qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, qui est accablé du poids de sa misérable et de sa mortelle condition, et qui publie par cet état si funeste le crime qu'il a commis et la justice avec laquelle vous résistez aux superbes. Un homme, dis-je, qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures ose entreprendre de vous louer. Et c'est vous-même, ô mon Dieu, qui lui inspirez cette pensée, et lui faites goûter un plaisir secret dans ces louanges qu'il vous donne, parce que vous nous avez créés pour vous, et que notre cœur est toujours agité de trouble et d'inquiétude jusqu'à ce qu'il trouve son repos en vous. »

Azulejos

Tout le monde connaît ces petits carreaux de faïence, aux motifs géométriques ou figuratifs, qu'on trouve sur les façades des maisons, dans des églises, palais ou bâtiments publics, en Espagne et surtout au Portugal, dont ils sont quasi emblématiques. Contrairement à ce que leur bichromie traditionnelle bleu et blanc pourrait laisser croire, le mot ne vient pas d'azul (azur) mais d'un autre mot arabe : *al zulaydj*,

qui signifie « petite pierre polie », en référence à la mosaïque romaine dont les Maures se sont inspirés pour orner les palais et les mosquées qu'ils construisirent dans la Péninsule occupée. Cet art est donc né en Andalousie. Il est d'abord géométrique pour répondre à l'interdit musulman de la représentation. Le premier à les utiliser de façon figurative est un Italien, Francesco Niculoso, qui travaillait à Séville ou il appliqua aux azulejos la technique de la majolique, notamment dans l'Alcazar et en Estramadure, dans le monastère de Tentudia. Les Portugais prétendent l'avoir emprunté aux Maures lorsqu'ils ont pris la ville de Ceuta, sur la côte africaine, l'art des azulejos n'ayant fait qu'un détour par l'Espagne. Quoi qu'il en soit, cet art devient vite international, puisqu'on le trouve en Flandres, au Mexique, au Brésil, à Goa, à Macao.



Au Portugal, les plus beaux sont visibles dans le palais des marquis de Fronteira, à Lisbonne, dans le palais royal de Queluz, à Sintra, dans le monastère de Alcobaça, dans l'église Saint-Laurent d'Almancil, dans l'Algarve. L'art des azulejos n'est pas mort et ne s'est pas plus figé dans les couleurs bleu et blanc qu'il ne s'est arrêté au rococo du XVIIe siècle, puisqu'on en a orné la gare de Porto, au XIXe siècle, puis le métro de Lisbonne, et qu'on en trouve un peu partout dans les rues, avec des couleurs jaunes, vertes, ocre… Il est rare qu'un art décoratif ait une aussi longue tradition et que celle-ci demeure populaire au point de susciter un engouement que l'industrie sait répercuter pour le meilleur. Sans doute l'espace méditerranéen résiste-t-il par là, comme par sa cuisine et ses paysages, aux sirènes du mauvais goût mondialisé.



Bains

On se baigne partout, en Méditerranée, sauf peut-être en Libye. Les plages de l'Andalousie, de la Côte d'Azur et de la Corse, celles de Ligurie, de Sicile, de Sardaigne, de Dalmatie, les îles grecques, Malte, Chypre, les stations balnéaires de Turquie, de Lattaquié en Syrie, celles de Byblos et de Tyr, de Tel-Aviv, de Djerba, des Sablettes en Algérie, d'Al Hoceïma au Maroc, sont justement célèbres (et on s'interdira, hélas, d'évoquer celles de la mer Rouge, celles de l'Algarve au Portugal, de la mer Noire, de Madère ou des Canaries qui ont pourtant quelque chose de méditerranéen). Paul Morand a écrit un petit livre plein de notations exquises sur les lieux où il s'est baigné, en une époque où les touristes étaient rares : la Méditerranée y occupe une place de choix, et je me rappelle une amoureuse baignade, en Crète, au large de La Canée, non loin d'un lieu où Morand s'était baigné. Les bains de mer sont pourtant d'un récent usage dans les mentalités occidentales. Le Moyen Age était terrifié par la mer, laquelle répugnait au Grand Siècle et probablement aux Lumières. Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'on commence à s'y intéresser, grâce aux progrès de l'hygiénisme. Jules Michelet, dans un livre consacré à la mer, en 1861, note que « l'extrême rapidité des voyages en chemin de fer est une chose antimédicale ». Paris-Marseille se faisait pourtant en vingt heures, à l'époque. Et il donne en exemple Mme de Sévigné, qui mettait un mois pour se rendre de la Bretagne à la Provence où elle allait visiter sa fille, à Grignan : « Elle passait insensiblement de la zone maritime de l'ouest dans celle de l'est, dans le climat tout terrestre de la Bourgogne. Puis, cheminant lentement sur le haut Rhône en Dauphiné, elle affrontait avec moins de peine les grands vents, dans la Provence intérieure, hors du Rhône et hors des côtes,

elle s'y faisait Provençale de poitrine, de respiration. Alors, seulement alors, elle approchait de la mer. » Une approche quasi spirituelle, qui obéit en tout cas à une temporalité dont nous n'avons plus idée, et qui sera celle de Cézanne à L'Estaque, de Daudet en Camargue, de Barrès à Aigues-Mortes, de Maupassant croisant au large de Saint-Tropez, de la Corse, d'Alger sur son yacht *Le Bel Ami*. Les frères Goncourt ne s'en approchent pas, jugeant même le midi de la France une Italie ratée. La mer sera aussi celle des premiers « congés payés » du Front populaire, en 1936, bien des gens la découvrant à l'occasion de cette révolution sociale. La Méditerranée en a fait les frais, tout comme le rivage atlantique, entre La Baule et Biarritz. C'est donc en hiver qu'il faut retrouver les rivages de cette mer dont Michelet, encore lui, disait qu'elle « trempe admirablement l'homme. Elle lui donne la force sèche, la plus résistante ; elle fait les plus solides races. Nos hercules du Nord sont plus forts, peut-être, mais certainement moins robustes, moins acclimatables partout, que le marin provençal, catalan, celui de Gênes, de Calabre, de Grèce. Ceux-ci, cuivrés et bronzés, passent à l'état de métal. Riche couleur qui n'est point un accident de l'épiderme, mais une imbibation profonde de soleil et de vie. […] Les malades vraiment malades iront en Sicile, à Alger, à Madère, aux Canaries. Mais la régénération des faibles, des fatigués, des pâles populations urbaines, se fera peut-être mieux dans les climats moins égaux. Elle doit être attendue surtout des pays qui ont donné la plus haute énergie du globe – l'acier du genre humain, la Grèce –, et la race de silex, fine, aiguisée, indestructible, des Colomb et des Doria, des Masséna, des Garibaldi ». Il pourrait ajouter aujourd'hui que, les bains de mer s'étant confondus avec le divertissement planétaire, ils ont fait l'unité de la Méditerranée contemporaine, de la même façon que l'*otium* romain, après que Caracalla eut octroyé la citoyenneté romaine à tous les peuples qui le composaient, avait fait l'unité de l'empire.

Barceló (Miquel)

Barceló est sans doute un peintre heureux, non seulement parce que la reconnaissance lui est venue très tôt, mais aussi parce qu'il sait se renouveler sans pour autant renier ses précédentes manières. Il doit

beaucoup, sinon tout, à la Méditerranée. Né en 1957 à Félanitx, dans l'île de Majorque, d'un père d'origine rurale et d'une mère qui peignait des paysages, il passe son enfance et son adolescence dans l'île, étudiant à l'école des Beaux-Arts de Palma de Majorque. Ce n'est qu'en 1973 qu'il se rend à Paris pour la première fois ; il y découvre l'art brut et l'art informel : Dubuffet, Fautrier, et son compatriote Antoni Tàpies. L'année suivante, il expose à Palma de Majorque. En 1975, il est inscrit aux Beaux-Arts de la capitale catalane mais il en refuse l'académisme, après avoir été marqué par la découverte de Mark Rothko et de Lucio Fontana. La Méditerranée n'est pas seulement une source d'inspiration lumineuse, c'est un objectif politique : Barceló s'insurge contre un projet d'urbanisation touristique qui eût défiguré la petite île Baléare de Dragonera, devenue vingt ans plus tard un parc naturel régional. Son deuxième voyage à Paris a lieu en 1978, puis il se rend à New York où il est très frappé par les œuvres de Pollock, Twombly, Ryman et de Kooning. Peu après, il visite Miró à Barcelone, où il s'installe. Il n'est pourtant pas un peintre sédentaire : en 1983, il vit à Naples, puis au Portugal où il peint nombre de marines qui comptent parmi ses toiles les plus séduisantes, et enfin à Paris, avant de retourner à Majorque, trois ans plus tard. Il peint la coupole du marché aux fleurs de Barcelone. En 1988, il découvre l'Afrique au cours d'un voyage qui le mène d'Oran à Gaon, au Mali, où il passe six mois, en pays dogon, sur la falaise de Bandiagara, dans un village troglodyte. De retour à Paris, il partagera son temps entre la capitale française, son île natale, et l'Afrique, où il peint des portraits de Dogons. Il travaille la céramique traditionnelle de Majorque, réalise des sculptures de grand format, revient à la peinture en 2001, lors d'un séjour aux Canaries, où la mer l'inspire de nouveau. S'étant vu confier la décoration d'une chapelle dans la cathédrale de Majorque, il consacrera cinq années à ce travail, tout en voyageant à Naples et en réalisant des illustrations pour *La Divine Comédie*. Associé au modernisme comme au postmodernisme, son œuvre déjà abondante se divise en plusieurs périodes, qui vont de la période classique aux crucifixions (la part la plus célèbre et la plus émouvante de son œuvre), en passant par le « minimalisme désertique », les corridas, des aquarelles, des sculptures et de la céramique – l'ensemble immédiatement reconnaissable et souvent frappant par la qualité des forces qu'on y sent et par la lumière qui y point.

Barcelone

A Barcelone, il y a quarante ans, venu de France par un train emprunté à la frontière espagnole, l'écartement des voies n'étant pas le même en Espagne, et les wagons si misérables qu'ils ressemblaient à ceux de trains du tiers-monde, notamment à cause de toilettes tellement empouacrées qu'on n'osait pas s'y attarder, je déambulais en compagnie d'une jeune Française dans une ville que je trouvais sombre, vieillotte, presque sinistre, où il était impossible de prendre une chambre d'hôtel avec une femme dont on ne fût l'époux légitime, encore moins d'embrasser celle-ci dans la rue : le Caudillo n'était pas mort et des hommes de la Guardia Civil surgissaient en nous sommant de nous tenir convenablement. Barcelone offrait cependant sa modernité dans son port et son aéroport, où l'on s'embarquait pour les Baléares qui étaient un territoire plus *libre*. J'étais très jeune, il est vrai, et surtout soucieux de retrouver sur les Ramblas le souvenir de Georges Bataille et de Simone Weil, tels qu'ils étaient évoqués dans *Le Bleu du ciel*, ce roman de Bataille qui m'aura marqué bien plus que d'autres. Malraux aussi a hanté ces lieux, ainsi qu'Orwell, et Koestler. Je crois que ce qui me rendait la ville hostile, c'était mon incapacité à la regarder : j'étais en train de rompre avec ma jeune compagne, et tout me semblait sinistre. Je garde néanmoins la fugitive impression d'une ville ouverte à autre chose – le futur proche, sans doute, où la mort de Franco, quatre ans plus tard, la porterait à incarner, avec la capitale castillane, cette suite d'« années folles » que sera la Movida et que la crise économique semble aujourd'hui frapper de nostalgie, voire des signes de l'expiation, pour ne pas parler des velléités d'indépendance de la Catalogne.

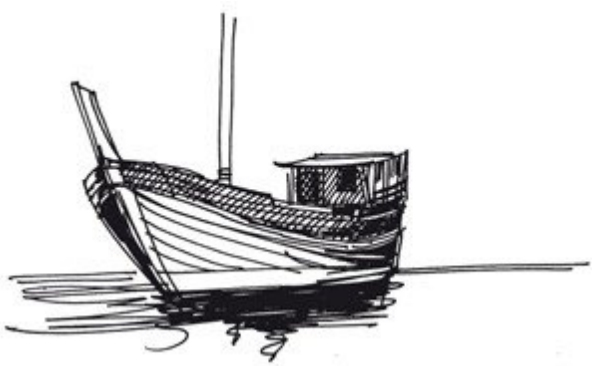


Au début des années 1970, je déambulais sur les Ramblas, dans les parcs, vers les hauteurs de Montjuïc, préférant à tout autre monument la cathédrale Sainte-Eulalie, dans le quartier gothique. On me jugera sévère pour cette ville aujourd'hui si *branchée* ; c'est que je me suis toujours méfié de ce qui semble aller de soi et des admirations *obligées*, et que je n'ai de goût par exemple ni pour Miró ni pour Gaudí, trouvant chez le premier à peu près tout ce que je déteste dans la peinture moderne, notamment la fausse ingénuité enfantine, et chez Gaudí ce que je n'aime pas en architecture : l'absence d'angles droits, les ondulations, l'asymétrie, l'infantilisme contemporain. Ses immeubles, ses maisons (la casa Vicens, la casa Batlló, la crypte de la Colonia Güell), sa Sagrada Familia, surtout, me paraissent l'œuvre d'un Facteur Cheval qui aurait les moyens démesurés de ses délires. J'y suis revenu, il y a peu ; j'avais quitté une ville espagnole provinciale : je retrouve une métropole qui est passée au catalan, le changement de langue et le nationalisme catalan faisant beaucoup pour me précipiter dans le temps et m'éloigner de Barcelone, ville où les mœurs, les horaires impossibles, le goût de la « fête » m'empêcheraient de vivre, bien qu'elle soit la capitale de l'édition en langue castillane. Mon Espagne est l'Espagne austère, sombre et mystérieuse de Tomás Luis de Victoria, Zurbarán, Jean de la Croix, Góngora, Gracián, Goya, de Falla, Unamuno, Saura, Buñuel, María Zambrano, Dalí, Tàpies, et du Catalan Federico Mompou, dont l'œuvre pour piano, évocatrice du lointain, m'introduit dans une Barcelone secrète et intime : celle des chambres profondes où l'on se souvient infiniment de son enfance, si bien qu'en écoutant *Suburbis, Fêtes lointaines, Chants magiques,* ou *Scènes d'enfants*, je me sens aussi bien dans une chambre barcelonaise que dans les profondeurs d'un appartement toulousain ou beyrouthin, où je tente d'exorciser la douleur que nous procure le temps qui passe et qui emporte tant d'êtres proches et une partie de notre moi.

Bateaux

Dans les années 1960, plusieurs lignes maritimes assuraient encore la traversée de la Méditerranée, de Marseille à Beyrouth, d'Alexandrie

à Trieste, ou d'Istanbul à Gênes, par exemple. Le voyage durait une semaine, avec des escales à Alexandrie, au Pirée, à Naples, à Syracuse. Ces navires étaient des paquebots de petite taille, quelquefois des cargos mixtes. Ils appartenaient à des lignes italiennes (l'*Esperia*, l'*Ausonia*), turques (le *Karadeniz*, et l'*Akdeniz* que j'ai revu, vingt ans plus tard, amarré à un quai d'Istanbul), ou américaines : l'*Exeter* et l'*Excalibur* – ce dernier ayant transporté, pendant la Seconde Guerre mondiale, depuis Lisbonne, Julien Green allant se réfugier en Amérique. Un de ces paquebots, le *Champollion*, des Messageries maritimes françaises, s'était échoué devant Beyrouth, en 1952, ayant pris pour le phare de Beyrouth ce qui était le feu du nouvel aéroport. La majeure partie du bateau avait été démantelée par des ferrailleurs : nous nous efforcions, enfants, de plonger pour voir ce qui restait de son épave. Son *sistership*, le *Mariette Pacha*, qui effectuait lui aussi la liaison entre Marseille et le Levant, avait été sabordé par les Allemands dans le port de Marseille, en août 1944. Des bateaux certes prestigieux pour l'enfant que j'étais, mais qui n'avaient pas le charme des caïques et des felouques que les romans d'aventures présentaient à mes yeux, ni surtout des boutres à la forme incurvée et aux couleurs vives que je contemplais avec ravissement, le dimanche soir, quand nous rentrions d'une excursion dans le nord du Liban et longions le port de Beyrouth, encore accessible aux promeneurs.



Traverser la Méditerranée en bateau, disait ma mère qui avait la phobie de l'avion, c'était accomplir le trajet de saint Paul et de saint Pierre. C'était surtout, pour moi, faire, comme au Liban, l'expérience du cosmopolitisme levantin, du patriotisme éclairé, de l'amour, de la

jalousie, des alcools forts, de la victoire sur le mal de mer, donc sur soi, et de bien d'autres choses, encore, que le passage à l'adolescence rendait fondamentales. Ces bateaux, l'avion les a remplacés, ceux qui naviguent encore en Méditerranée sont à présent des immeubles flottants qui relèguent l'idée de voyage spirituel aux catacombes de l'activité humaine et font de l'espace méditerranéen une sorte de Disneyland qui s'étend entre l'Orient et l'Occident.

Bel canto

Le *beau chant* désigne un style vocal qui privilégie le timbre, la virtuosité, les ornements, les trilles, les roulades, les notes piquées, les cadences improvisées dans une tessiture extrêmement étendue. C'est dans la tradition lyrique italienne qu'il a donné le meilleur de lui-même, du XVIIe siècle à la fin du XIXe, notamment dans l'opéra avec lequel il est né, sa monodie s'opposant au chant polyphonique, et sa liberté (notamment chez les castrats et les prima donna, au XVIIIe siècle) conduisant les compositeurs à endiguer les débordements, à transformer en art ce qui relevait de la prestation spectaculaire et de l'acrobatie vocale. Il atteint son apogée avec Bellini et Donizetti, dont j'ai du mal à écouter les opéras, qui me semblent tout entiers bâtis pour quelques airs qu'on pourrait en fin de compte isoler d'un ennuyeux contexte. Certains disent que le bel canto est mort avec la *Semiramide* de Rossini, en 1823 ; d'autres qu'on peut encore en entendre des échos dans les compositeurs véristes : Mascagni, Giordano, Leoncavallo, Puccini, Cilea ; mais on est loin, avec cette psychologisation naturaliste du chant, des pures, joyeuses et brillantes envolées des grands opéras de Rossini et de ses prédécesseurs. Ne boudons pas notre plaisir : écoutons les plus grandes, Maria Callas, Marilyn Horne, Joan Sutherland, Renata Tebaldi, Mirella Freni, Renata Scotto, Montserrat Caballé, Victoria de Los Angeles : elles nous mènent au bord des larmes, touchant en nous ce que seule la voix féminine peut émouvoir, et qui n'est ni le propre des mères ni celui des amantes : le chant, oui, l'incomparable pouvoir du chant féminin.

Beyrouth

Me voici une nouvelle fois devant Beyrouth, la grande ville de mon enfance, plus que jamais sensible à ce qui s'est joué pour moi, dès janvier 1960, dans cette capitale d'un pays impossible et cependant toujours entier, Beyrouth longtemps plongée dans la nuit équivoque et calme des cités travaillées par la guerre autant que par les démons asiatiques, surveillée par des armées étrangères, pleine de ces modernes esclaves que sont les travailleurs syriens au visage de cuivre qu'on loue souvent à la journée pour quelques dollars et, mieux lotis, les domestiques philippines, sri-lankaises, éthiopiennes ou africaines de l'Ouest. Une nuit qui m'a toujours semblé, ici plus qu'ailleurs, avoir partie liée avec ce que la langue appelle la nuit des temps, et dans laquelle on croit entendre le pas de toutes les armées qui se sont succédé sur ce rivage, depuis Ramsès II et Nabuchodonosor jusqu'aux armées de Damas et d'Israël, en passant par les croisés, les Ottomans, les Français, leurs ombres croisant celles des rois phéniciens, des docteurs de l'antique école de droit, des voyageurs d'Orient, des premiers archéologues ; les ombres, aussi, qui visitent les exilés de retour dans la ville de leur enfance, si bien qu'attendre l'aube beyrouthine, derrière une large fenêtre, sur la colline chrétienne d'Achrafieh, c'est accepter de se laisser inquiéter par la sourde rumeur des mythes et l'éclat des religions autant que par l'Histoire et les langues, avec lesquelles j'ai noué ici, enfant, un de ces pactes qui ont fait de moi un écrivain, me dis-je, ce matin, le visage tourné vers l'aube pluvieuse et les étagements de sombres nuages montant de la mer comme de monstrueux degrés grâce auxquels Beyrouth semble retrouver sa mythique épithète d'Echelle du Levant. Le printemps, en ce début d'avril, a fui vers les déserts de Syrie, de Jordanie et d'Irak, tandis que la neige tombe sur le Mont-Liban, les vieilles demeures du Chouf, les bois de cèdres du Nord et du Barouk, au sud, les vignobles de Kefraya, les hautes pinèdes de Jezzine, celle, plus bas, de Tibnine, et sur les temples de Baalbek. Je reste immobile devant la ville couleur d'argile détrempée et qui déjà s'agite, les Libanais commençant à travailler très tôt. Je laisse resurgir en moi les noms des quartiers qui s'étendent autour d'Achrafieh et, plus loin, invisibles, au bord de la mer : Ras el-Nabeh, Hôtel-Dieu, Basta, Dar El Fatwa, Verdun, Raouché, Hamra, Aïn el-Mreissé, Kantari, Clemenceau,

Patriarcat, Gemmayzé, Mar Nicolas, Nasra, Badaro, le quartier de mon enfance et, beaucoup plus loin, les banlieues de Dora, Bourj Hammoud, Sin el Fil, Furn el Chebbak, Ouzaï, et Khaldé où le premier long courrier du matin atterrit au-dessus des camps palestiniens de Sabra et de Chatila. Tout un paysage sonore, un cadastre à la fois officiel et imaginaire pour une ville en perpétuelle métamorphose, où les vocables durent plus longtemps que les édifices, et où les tours, surtout celles, démesurées, monstrueuses, de plus en plus hautes, bâties par les gens du golfe Persique et les Saoudiens, ou pour des habitants fantômes, semblent avaler les langues, en tout cas bannir la langue française au profit de cette forme dégradée de l'anglais qu'est le *globish*. Beyrouth a donc le charme des laides, me disait un jour une femme qui avait été belle. Et il faut l'avouer, sans autre monument que les quelques vestiges de ceux qui furent les maîtres de la ville, à travers les siècles, et les deux hauts rocs crayeux de la Grotte aux Pigeons, en pleine mer, devant la falaise de Raouché, Beyrouth n'est supportable que si l'on accepte qu'elle soit laide, ou qu'on y a à faire, ou qu'on y aime, ou encore qu'on lui tourne le dos pour rêver, par-delà la mer, aux modernes Carthages, ou bien pour contempler, en se retournant, la neige du mont Sannine dont la nef renversée pourrait, autant que le cèdre, servir d'emblème au Liban.



C'est que Beyrouth, sur son petit cap, dépourvue, quoique issue de l'antique Béryte, de l'orgueil des capitales définitives, et en proie à une sorte de malédiction biblique, entre mer et montagne, entre le génie phénicien et l'utopie arabe, la corruption générale et un certain souci de la culture, avec son faisceau de particularismes qui la

tournent vers l'Occident autant que vers l'Orient, Beyrouth demeure une abstraction sensible ; un lieu de spéculations identitaires, de négation de soi et de résurrection dans la coexistence des contraires, des ethnies, des religions, des langues, des intérêts et des passions idéologiques, tout cela ne se mêlant que pour mieux délimiter le jeu des frontières claniques, religieuses, politiques. Une ville douce et funèbre, puissante et fragile, intolérante et fataliste, qui se nourrit de ses excès autant que du dépit historique de n'être ni Damas, ni Jérusalem, ni Bagdad, ni Le Caire, tout de même qu'elle n'eut pas dans l'Antiquité la grandeur de Byblos, de Sidon ou de Tyr. Une cité réelle autant qu'imaginaire, avec, pour Flaubert, le pittoresque de ses maisons entourées de mûriers et de pins parasols ; une ville bleue et rose pour Barrès ; ocre, blanche, ou verte, aujourd'hui ; qu'importe la litanie descriptive des écrivains et des voyageurs : Beyrouth est bien une fiction, du moins un lieu propre à la fiction, avec ce qu'il faut d'absurde, de provincial, de traditionnel et de résolument moderne – d'occidental et donc de propre à l'ennui, au départ, à la nostalgie, à ce que la nostalgie me découvre de moi-même, à ce que les quinze années de guerre civile ont paradoxalement enfanté ou préservé, maintenu dans une enfantine vétusté, autour, par exemple, de la rue de Damas qui partageait la ville entre l'Est chrétien et l'Ouest musulman, et que je ne traverse jamais sans une espèce de frisson donné par les habitudes de guerre, alors que les bulldozers ont achevé de raser le vieux centre qui se reconstruit autrement, avec, hélas, la trop imposante et récente mosquée Muhammad al-Amin, qui déséquilibre la place des Martyrs, tandis qu'on a réhabilité les anciens souks, la rue des Banques, le quartier de Bab Idriss, et que s'est perdu là ce charme de l'époque du Mandat français qu'on peut néanmoins retrouver dans les immeubles au crépi ocre et les demeures ottomanes de Gemmayzé autant que dans les livres fanés d'Henri Bordeaux, de Pierre Benoit, des frères Tharaud. Beyrouth me rend à moi ce qui est, certes, bien peu de chose, et cependant la juste mesure d'un être qui a, ici, appris à voir, écouter, lire, rêver, aimer, avec cette insouciance qui est une forme de modestie, voire de grâce. Il ne pleut plus. J'ouvre la fenêtre : le jour se lève sur la Résidence des Pins, l'hôpital du Hezbollah, la tour Rizk, les tours neuves dont j'ignore le nom, les carcasse du Holyday Inn et de la tour Murr, tandis que sur les pentes de la montagne s'éteignent peu à peu les lumières des chambres et des

salles à manger, et les phares des camions qui partent pour Damas, Amman, Bagdad ou Doha. Les bruits se font plus précis : après le chant des cloches et des muezzins, ce sont les klaxons des taxis, les sirènes d'ambulances ou de voitures de police, les appels de marchands ambulants, les piaillements d'oiseaux, oui, tout m'appelle à descendre dans les rues de cette ville où nul Libanais ne conçoit de se promener et où la marche est d'ailleurs aussi difficile qu'en forêt. C'est donc entre la poussière et les songes, les éblouissements de l'enfance et les doutes de l'âge mûr que j'arpente Beyrouth et, en moi-même, ces rues à présent disparues, comme la rue Maurice-Barrès et la rue Chateaubriand, que j'avais pourtant revues en 1994, la rue Georges-Picot, haut-commissaire de l'époque mandataire et négociateur en 1916 des accords Sykes-Picot qui allaient sceller le partage du Levant entre la France et la Grande-Bretagne, après l'effondrement de l'Empire ottoman, et qui auraient une influence tragique pour toute cette partie de la Méditerranée – la rue qui porte son nom rebaptisée rue Omar Daouk, mais que le suicide, en 1997, d'une belle actrice portant son nom, Olga Georges-Picot, a liée amoureusement à la ville, de la même façon que Beyrouth est indissociable, pour moi, d'une autre belle disparue, Delphine Seyrig, née à Beyrouth, et dont le père fut un éminent spécialiste de l'Antiquité phénicienne. J'accorde mes songes avec ce qui les nourrit secrètement, errant comme autrefois, sans me perdre ailleurs qu'en moi-même, jusqu'au crépuscule où, avant de retrouver les plaisirs de la conversation, qui sont ici considérables, je guetterai encore une fois, dans leurs livres, les ombres de ceux qui m'ont précédé sur ce rivage, et qui ont connu un autre Beyrouth et savent la pérennité des capitales aléatoires ; ceux pour qui le voyage d'Orient fut une expérience intérieure : Lamartine (qui y perdit sa fille), Nerval, Renan, Loti ; ceux qui ont cru à la vertu des petits peuples et du petit nombre, comme le disait André Gide, dans une conférence prononcée ici même, en 1946, et l'inquiet, le pénétrant Jean Grenier, et aussi Gabriel Bounoure que j'imagine conversant avec les poètes Georges Schehadé, Salah Stétié, Nadia Tuéni (laquelle était « plus belle que le temps »), Vénus Khoury-Ghata et le très singulier Fouad Gabriel Naffah qu'il me semble apercevoir flottant comme un spectre, tandis que le soleil couchant transforme la vieille rue Gouraud en un fleuve profond et roulant de l'or, au bord duquel je m'assois, sur les escaliers Saint-Nicolas, plein des vertus de

l'enfance, sous les dattiers, les citronniers et les sycomores.

Bible (La)

Aux sœurs franciscaines qui m'ont catéchisé, dans le quartier de Badaro, à Beyrouth, je dois d'avoir entendu des récits bibliques qui m'ont enchanté ou effrayé, et qui redoublaient les contes des *Mille et Une Nuits* ou bien les contes chinois qui je découvrais dans le même temps : Caïn et Abel, Noé, Moïse, Abraham, David et Goliath, Daniel dans la fosse aux lions, Esther, Booz, Ruth la Moabite, Salomon, la Reine de Saba, Tobie, Isaïe, Job, Samson et Dalila, parlaient d'autant plus à mon âme d'enfant que nous n'étions pas loin des territoires et pays où ces histoires avaient eu lieu. C'était l'Ancien Testament ; le Nouveau offrait d'autres récits, lesquels ne pouvaient se confondre avec des contes, même s'ils faisaient aussi intervenir l'invisible et des puissances qui nous dépassent. Mon père, d'ailleurs, regrettait que les catholiques ne lisent pas la Bible et se contentent du missel romain, qui en est une sorte de « digest » liturgique. Il nous lisait donc, quelquefois dans l'année, des passages de la Bible dans la traduction protestante de Louis Segond. Il m'avait offert un livre d'archéologie qui s'appelait, je crois, *La Bible arrachée aux sables*, et qui me donnait à aimer davantage encore le Livre saint. Je me suis ensuite éloigné de ces livres.



Mes retrouvailles avec la Bible datent de la découverte de la traduction de Port-Royal, republiée au début des années 1990 par

Philippe Sellier avec un succès considérable. La Bible, ce sont 73 livres rédigés par des auteurs différents, en des lieux et des époques divers. Elle n'est pas la même pour les Juifs (la Bible hébraïque se limitant à ce que nous appelons l'Ancien Testament) et pour les catholiques (qui y incluent le livre de Tobie et le Nouveau Testament). Voici les divisions de la Bible catholique : Ancien Testament : 1. Le Pentateuque (la Loi), qui comprend la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome. 2. Les Livres historiques : Josué, Juges, Ruth, Samuel, Rois, Chroniques, Esdras, Néhémie, Tobie, Judith, Esther. Macchabées. 3. Les livres poétiques et de sagesse : Job, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des cantiques, Sagesse, Ecclésiastique. 4. Les Prophètes : Isaïe, Jérémie, Lamentations, Baruch, Ezéchiel, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. Nouveau Testament : Evangiles de Matthieu, Marc, Luc, Jean, Actes des Apôtres, Epîtres, Apocalypse. On peut regretter que ce canon ne retienne pas les évangiles dits apocryphes, qui ont pourtant contribué à notre vision de l'histoire de Jésus : c'est le Protoévangile de Jacques qui donne une grotte pour le lieu où Marie a accouché, entre le bœuf et l'âne qui viennent, eux, de l'Evangile du Pseudo-Matthieu, tandis que les Mages sont dits des Rois dans le *Livre arménien de l'enfance*, qui date du VIe siècle. La Bible, qui est une des choses les plus considérables que nous ait léguée la Méditerranée, continue de parler aux croyants comme aux athées, au moins, pour ces derniers, sur le plan culturel : comment comprendre Bach et Messiaen, les cathédrales, la peinture italienne et flamande, la majeure partie de la littérature, les saints, les noms de tant de villages et de villes, et le cours même du monde occidental, sans la connaissance de ce livre étonnant, si riche, qui nous irrigue même à notre insu ? Pour ma part, le récit de la Passion ne cesse de m'émouvoir, que je le lise, que je l'écoute dans les *Passions* de Bach, ou que je regarde *L'Evangile selon saint Matthieu* de Pasolini. Car la Bible nous apprend à nous défier de nous-mêmes et du Démon, qui est à l'œuvre sans relâche dans nos sociétés vouées au matérialisme le plus brutal, à mesure que nous nous éloignons des sources méditerranéennes pour nous abandonner au vertige de la mondialisation marchande.

Bibliothèque d'Alexandrie

S'il est un monument (et une institution) qui continue à alimenter les rêveries et à faire couler de l'encre, c'est bien l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie. Devenu roi sous le nom de Ptolémée Ier, un des généraux d'Alexandre le Grand s'efforça de faire d'Alexandrie une rivale d'Athènes. En 288 avant J.-C., il fait bâtir un Musée (*Mouseïon* : palais des Muses) comprenant une université, une académie et une bibliothèque, dans le quartier du Bruchium, au bord de la mer. La bibliothèque est dotée grâce à des achats mais aussi par une pratique que Ptolémée imposait aux navires qui arrivaient au port ; ceux-ci étaient tenus de déclarer tous les livres qu'ils renfermaient et de les laisser copier, l'original étant gardé à la bibliothèque. Ptolémée institue ainsi une sorte de dépôt légal pour tout ce qui se publie dans le monde antique et qui lui était, dans la mesure du possible, envoyé. Le Musée devient un centre de recherches. Strabon, qui a décrit la bibliothèque, rapporte qu'elle se trouvait sous un portique à colonnes où les intellectuels devisaient, les livres rangés en des niches pratiquées dans l'épaisseur des murs.



Ptolémée souhaitait qu'on traduisît en grec tous les livres, ce qui donnera par exemple la Bible des Septantes, pour la traduction de laquelle la légende veut que soixante-douze érudits juifs, enfermés dans l'île de Pharos, aient travaillé séparément, et que, confrontées les unes aux autres, leurs versions aient révélé une parfaite similitude. La bibliothèque comptait 400 000 rouleaux (700 000 à l'époque de

César). Les directeurs de la bibliothèque les plus célèbres étaient Zénodote d'Ephèse, Aristophane de Byzance, Aristarque de Samothrace, Apollonios de Rhodes. Il y eut aussi le poète Callimaque, qui donna le premier catalogue raisonné de la littérature grecque : les Tables (*Pinakes*). Au IIe siècle, à Pergame, Eumène de Mysie fonde une bibliothèque qui concurrence celle d'Alexandrie, où on construit même une annexe de la grande bibliothèque, dans le Sérapéum, et qui abrite environ 43 000 rouleaux. En 145 avant J.-C., Ptolémée VII expulse les savants d'Alexandrie, et la bibliothèque connaît une période de déclin. Elle retrouve son éclat lorsque, en 86, Sylla met à sac Athènes. Sur la destruction de la bibliothèque, on est réduit aux hypothèses : est-elle due aux effets de la guerre entre César et Pompée, à celle entre Aurélien et Zénobie, au conflit entre les païens et les chrétiens au cours duquel Hypathie, dont le père dirigeait l'établissement, fut mise à mort ? L'hypothèse la plus vraisemblable fait reposer sa destruction sur la conquête arabe ; on connaît le mot d'un sultan : « Si cette bibliothèque contient tant de richesses, celles-ci sont en concurrence avec le Coran, donc il faut la brûler ; si ces livres ne sont pas importants, ils ne méritent pas d'être conservés : le Coran seul importe. » En 1987, surgit le projet de bâtir à l'emplacement de la bibliothèque un nouvel espace de culture. L'UNESCO le finance. La nouvelle bibliothèque d'Alexandrie voit le jour en 2002, bâtie par des architectes norvégiens. Elle abrite 200 000 volumes, des cartes, des manuscrits, et comporte un centre de conférences, un planétarium, des musées consacrés à la calligraphie, aux sciences, à l'archéologie. C'est un bâtiment audacieux en forme de cylindre incliné devant la mer, mais qui n'est étrangement prévu que pour durer deux siècles.

Bomarzo

A la tombée du jour, Bomarzo, petite ville du Latium, prend sur sa haute colline la couleur ocre de la terre, dont l'imposant château des Orsini paraît une excroissance menaçante : quelques fenêtres s'embrasent dans les rayons du soleil couchant, laissant croire que Pier Francesco Orsini est encore de ce monde, condottiere qui vécut de 1523 à 1570, guerroya en France, en Allemagne et bien sûr en

Italie, sans cesser de s'occuper de belles lettres, épousant une jolie femme, Giulia, qui le laissera veuf au bout de six années et pour laquelle il fera construire le temple de l'Eternité, dans son parc, au fond de la vallée dominée par le château. Le parc fut aménagé à partir de 1550, sur des dessins de Pirro Ligorio, architecte des célèbres jardins de la Villa d'Este, à Tivoli. Le jour continue de tomber et il reste peu de temps avant la fermeture : une fois passée la porte frappée des armes des Orsini, on rencontre deux sphinx, puis un petit ruisseau, et l'on erre dans un paysage de fantaisie, ou une espèce de songe éveillé, entre une trentaine de bâtiments et de sculptures souvent monumentales, taillées dans un tuf volcanique marron-gris : des représentations de Cérès, de Protée, de Pégase, des trois Grâces, de Neptune, de Cerbère, de nymphes, de Vénus, d'une Harpie, d'une baleine, d'une sirène, d'un ours – celle-là la plus célèbre, car elle forme une porte monstrueuse qui passe pour être l'entrée des Enfers. Il y a un théâtre de verdure, des jets d'eau, le temple dédié à l'épouse morte, et une maison inclinée, avec des inscriptions telles que « Chaque pensée s'envole », ou « Toi qui entres ici, aie l'esprit de nous dire si tant de merveilles furent créées pour tromper ou pour l'art ». Oublié pendant des siècles, le jardin est un des plus célèbres de la Renaissance italienne et n'a cessé de fasciner depuis sa redécouverte, au xxe siècle, comme le fera la Villa Palagonia, près de Palerme, Dalí, Brassaï, Antonioni, Ginastera, Pieyre de Mandiargues, Julien Green le peignant, le photographiant, le filmant, en faisant une cantate, des livres… Et moi, dans l'ombre de la nuit qui vient, je songe à une femme que j'ai aimée, qui fut mon épouse et qui est à présent morte, et je lui dédie ce que mes yeux découvrent, elle qui aurait tant aimé errer dans ce jardin.

Bosco (Henri)

La discrétion qui fut celle d'Henri Bosco le place aujourd'hui dans un demi-oubli où l'on fait de lui une espèce de Giono mineur. Il vaut bien mieux, et laisse une œuvre qui, pour élever aussi un chant à une Provence secrète et non touristique, ne redouble nullement celle du maître de Manosque, son contemporain. Bosco est né en Avignon, en

1888, issu d'une famille d'origine génoise et piémontaise, apparentée à saint Jean Bosco, mort l'année de sa naissance. Bosco consacrera, en 1959, un livre à ce fils de paysans pauvres, né en 1815 à Castelnuovo d'Asti, et qui a payé lui-même ses études pour devenir prêtre, en 1841, et se consacrer à la jeunesse déshéritée de Turin où il fonde, avec sa mère, un refuge pour les plus misérables : l'ordre de Saint-François de Sales, ou Salésiens. Don Bosco sera révéré de tous, même des anticléricaux, en Italie, en France, en Espagne. Son seul écrit est une brochure dans laquelle il prône la prévention par l'éducation. Canonisé en 1934, il devient le patron des éditeurs et des prestidigitateurs… Son descendant, Henri, restera toute sa vie attaché à la religion, et sera un prestidigitateur d'une autre sorte : un écrivain. Son père, qui venait de Marseille, était un ténor qui renoncera à une brillante carrière pour devenir tailleur de pierre et luthier. Sa mère était née à Nice. Henri fait ses études dans la cité papale : le grec, le latin, la musique lui donneront leur chant profond. En 1909, il reçoit son diplôme de lettres à l'université de Grenoble, puis il passe l'agrégation d'italien. En 1914, il est affecté au 4e régiment de zouaves, à Salonique. Il devient interprète à l'état-major de l'armée d'Orient et fait la guerre dans les Dardanelles, la Serbie, la Macédoine, à Athènes ; blessé, il ira en convalescence à Alexandrie. Il se passionne pour les inscriptions antiques. Après la guerre, il participe à la restauration du château de Lourmarin, dans le Lubéron, puis devient attaché culturel à l'Institut français de Naples, où il se lie notamment avec Jean Grenier, futur maître de Camus à Alger et auteur d'un très profond *Inspirations méditerranéennes*. Il publie son premier roman en 1924 : *Pierre Lampédouze*, bientôt suivi d'*Irénée*. Il se marie à Ollioules, dans le Var, puis donne en 1930 un de ses romans les plus connus : *L'Ane culotte*, qui, avec *L'Enfant et la rivière*, fera le bonheur des écoliers. En 1931, il est affecté au lycée Gouraud de Rabat. Il restera vingt-quatre ans au Maroc, d'où il rentre en 1955.



Il a soixante-sept ans, et a écrit certains de ses plus beaux livres : *Hyacinthe, Le Sanglier, Le Mas Théotime, Malicroix, Un rameau de la nuit, Antonin*, qui tous ont pour cadre une Provence rurale et mystérieuse, où les sortilèges sont encore aussi frémissants que les passions… Il s'installe à Nice, sur les hauteurs de Cimiez, dans un vieux mas provençal qu'il ne quittait que pour des séjours à Lourmarin. Il meurt à Nice, en 1976. Il faut voir en lui autre chose qu'un auteur régionaliste, la terre et le paysage ayant toujours inspiré de la méfiance au parisianisme centralisateur. Bosco n'est pas qu'un chantre du Lubéron ; comme Giono, mais avec d'autres moyens, et la foi en plus, il est un initiateur aux mystères de ce monde.

Bosphore

De tous les détroits de la Méditerranée, et elle en compte plusieurs : Gibraltar, Messine, Otrante, Bonifacio, les Dardanelles, à quoi on peut ajouter les canaux de Corinthe et de Suez, le Bosphore est le plus fascinant : comme Gibraltar, il unit deux mondes dans le même regard, en l'occurrence l'Europe et l'Asie, ce qui me parle bien plus que ce qui rassemble l'Afrique du Nord et l'Espagne. Combien d'heures, au café Pierre-Loti, sur les hauteurs de la Corne d'Or, avec en contrebas les stèles enturbannées et ombragées d'un cimetière, dans le parc de Dolmabahçe, ou bien devant la mosquée d'Ortaköy, sur la rive rouméliote (européenne), je suis resté à rêver à la rive asiatique, de l'autre côté – commencement de l'Asie proche-orientale, où un *vapür* me transporterait en quelques minutes ! C'est de la rive

anatolienne que la vue est la plus belle sur l'ancienne Byzance, devenue Constantinople avant de s'appeler Istanbul. Une ville majeure de l'Orient proche, sinon la plus belle, de celles du moins où l'Histoire est toujours sensible, et dont on a peine à penser qu'elle puisse faire partie de l'Union européenne, tellement elle est levantine et perdrait son âme dans cet espace économico-politique où les nations renoncent à être elles-mêmes. Une des étymologies du nom *Bosphore* évoque le passage de la vache, soit la nymphe Io changée en vache par Zeus et poursuivie par la jalousie de Héra. La navigation y est intense, et les tankers, les *vapür*, les bateaux de pêcheurs imités des anciens caïques donnent à ces eaux une vie singulière qu'on peut tenter d'oublier dans le calme d'un yali – une de ces magnifiques villas de bois construites au bord de l'eau, surtout sur la rive européenne, parmi des arbres et des fleurs, pour les vizirs et les riches Stambouliotes : elles sont un des emblèmes de l'architecture ottomane avec leurs larges avant-toits, leur hautes fenêtres étroites, leurs cheminées élancées, leurs beaux débarcadères où l'odeur de l'eau et du mazout le dispute à celle des roses et des pins d'Alep de la proche forêt de Belgrade… Pour moi qui aurai plus rêvé mes séjours sur la Terre que je n'y aurai réellement habité, le yali est un des sommets de l'art de vivre, avec quelques vieilles demeures du quartier de Gemmayzé, à Beyrouth, certaines villas de la côte amalfitaine ou du littoral français, notamment les villas démesurées bâties, au début du siècle dernier, sur la Côte d'Azur, sur la côte normande ou dinardaise. Quant à l'esprit stambouliote, j'ignore ce qu'il en reste après des décennies d'occidentalisation et une islamisation rampante, même si Orhan Pamuk nous renseigne un peu là-dessus par ses romans, par exemple *Le Musée de l'innocence* qui évoque un monde en fin de compte semblable à celui de Beyrouth, dans les années 1960 et 1970. Je me rappelle aussi qu'Eugène Delacroix, en juin 1856, dans son *Journal*, pestait déjà contre les Turcs qui renonçaient à leur culture : « Déjà l'Ottoman, qui se promenait en robe et en pantoufles sous un ciel toujours riant, s'est emprisonné dans les ignobles habits de la prétendue civilisation : ils ont des vêtements serrés, comme dans les pays où l'air libre est un ennemi dont il faut se garantir : ils ont adopté ces couleurs monotones qu'ont les peuples du Nord, qui vivent dans la boue et dans les frimas. Au lieu du spectacle du Bosphore riant sous le soleil et qu'ils contemplaient tranquillement, ils s'enferment dans des

petites salles de spectacle pour y voir des vaudevilles français ; ces vaudevilles, ces journaux, tout ce bruit pour rien, dans toutes les parties du monde, comme l'éternelle gare, avec ses cyclopes et ses sifflements sauvages. » On ne saurait mieux évoquer les prémices des ravages qu'opéreront au siècle suivant l'américanisation, puis ce qu'on appelle la mondialisation.

Bouillabaisse

D'un lointain et unique passage à Marseille, au début des années 1960, je ne garde que deux images : celle du navire américain que nous prendrions pour quitter la France, et la bouillabaisse que ma mère nous fit servir dans un petit restaurant, sur le Vieux Port. J'avoue avoir renâclé devant le nom : il désignait dans le français familier et enfantin quelque chose de plutôt sale, ayant rapport à la gadoue, au mouillé, à l'immangeable, au désastre sans gravité… C'est pourquoi j'ai regardé avec circonspection ce qu'on nous apportait : la soupe de poisson, la rouille et le plat de poissons proprement dit. Il est vrai qu'en haute Corrèze, notre connaissance du poisson se limitait à ce que nous en consommions : la truite, quelquefois une goujonnade. La belle diversité de ce qu'on nous servait, ce soir-là, à Marseille, et aussi la faim qui nous étreignait, après des heures d'un pénible voyage en train, ont eu raison de mes résistances – les explications du serveur également, proférées avec un accent qui exagérait tout ce qu'on pouvait entendre d'excessif en Limousin et à Toulouse. J'ai donc goûté ce plat dont l'origine est grecque. Il date de la fondation de Massilia et se préparait autrefois avec ce qui restait dans le panier du pêcheur. Son nom signifie en occitan : *bolhabaissa*, ce qu'on fait bouillir en abaissant le feu. La soupe est préparée avec des poissons de roche, des petits crabes, du congre, des blancs de poireaux, du fenouil, des tomates, de l'ail, de l'huile d'olive ; la rouille, elle, se fait avec de l'ail, du piment de Cayenne, de l'huile d'olive, du pain rassis ; et la bouillabaisse proprement dite avec des poissons entiers : rascasses, vives, rougets, congres, saint-pierre, daurades…



C'était délicieux, et cependant je n'en ai jamais mangé de nouveau, peut-être par peur d'être déçu, mais surtout pour garder intact en moi ce moment si singulier et parfait : cette soirée de fin d'été sur le Vieux Port, et la première fois où je dînais dans un restaurant qui servait un mets dont le souvenir m'illumine encore.

Bounoure (Gabriel)

Cet Auvergnat, né à Issoire en 1886, s'était retiré en Bretagne où il est mort en 1969, n'ayant publié qu'un seul livre, *Marelles sur le parvis*, en 1958, recueil d'études littéraires. Depuis, ont paru des textes singuliers, également consacrés à des poètes dont il était l'ami – notamment Pierre Jean Jouve et René Char, grand poète méditerranéen. Il tenait la chronique de poésie dans *La Nouvelle Revue française*, au temps où cette revue était le réacteur nucléaire de la littérature française, sinon européenne. Il a contribué à faire connaître Max Jacob, Michaux, Jean de Bosschère, Jouhandeau, Gustave Roud, d'autres encore, français, belges, suisses. Directeur de l'Institut français de Barcelone, en 1921 et 1922, il est nommé l'année suivante inspecteur de l'enseignement en Syrie et au Liban, territoires sous mandat français, ensuite conseiller culturel auprès du Haut-Commissariat et, une fois le Liban indépendant, en 1945, auprès de l'ambassade de France à Beyrouth. Pour faire contrepoids à l'influente université Saint-Joseph, dirigée par les Jésuites, il fonde l'Ecole supérieure des Lettres dont il nomme secrétaire général le poète libano-alexandrin Georges Schehadé, et où André Gide, en 1946, assistera à la création de *Monsieur Bob'le*, du même Schehadé. Il avait

révélé d'autres francophones remarquables : le Cairote Edmond Jabès, les Libanais Fouad Gabriel Naffah et Salah Stétié. Il considérait que la France avait un rôle non colonial, donc culturel, à jouer dans la région, et que le Liban et la Syrie pouvaient donner les ferments d'un renouveau arabe, entre modernité occidentale et tradition millénaire, comme on le voit dans les textes incisifs rassemblés sous le titre *Fraîcheur de l'Islam*. Il doit quitter le Liban en 1952 pour avoir critiqué la politique française en Tunisie. Il sera remplacé par Gaëtan Picon, autre grand critique littéraire qui accueillera à Beyrouth Roger Caillois, André Malraux, Alberto Moravia (et il me plaît de rappeler ici que c'est l'arrière-grand-oncle de Picon, un Marseillais, qui fut l'inventeur, à Philippeville, en Algérie, d'une boisson dans la composition de laquelle entrent du quinquina, de la gentiane, des zestes d'orange : d'abord commercialisée sous le nom d'*Amer algérien*, une fois Picon revenu à Marseille, en 1872, elle triomphera sous le nom de Picon, notamment dans le mélange picon-bière, qu'on boit encore, de nos jours). Gabriel Bounoure, dont j'ai connu l'importance de l'œuvre culturelle, à l'Ecole supérieure des Lettres, dans mon enfance, est non seulement un découvreur mais aussi un écrivain des plus rares et un passeur entre l'Orient et l'Europe – autrement dit un Méditerranéen par la culture, et dont l'œuvre mérite d'être découverte.

Bousquet (Joë)

Grièvement atteint à la colonne vertébrale, le 27 mai 1918, au combat de Vailly, dans l'Aisne, un homme a passé les trente-deux années qui ont suivi couché en un lit immense, dans une chambre de sa ville natale, à Carcassonne, où il était né, en 1897, rue de Verdun, d'où on ne le sortait que l'été pour le mener à La Franqui, sur la côte audoise, et, l'automne, à la propriété familiale de Villalier, dans le Minervois. De cette vie singulière, on retient surtout sa réclusion définitive, de 1939 à sa mort, en 1950, dans cette chambre aux volets toujours clos, à la fois pour se protéger du terrible soleil méridional et d'une lumière qui pouvait sans doute entrer en conflit avec l'expérience intérieure où l'avait en quelque sorte jeté la balle qui

l'avait atteint à la poitrine, paralysant ses membres inférieurs. Joë Bousquet étalait sur ses draps des carnets de couleurs diverses, dans lesquels, parmi les fumées de l'opium destiné à soulager ses douleurs, il notait la matière de ses livres, tous plus ou moins inclassables et qui semblent *traduits du silence* (pour reprendre le titre de son livre le plus célèbre) : « Je suis un grand écrivain raté », dira-t-il en 1944. Il recevait là de prestigieux amis qui se manifestaient également sous la forme de lettres : Gide, Paulhan, Benda, Eluard, Aragon, Max Ernst, Hans Bellmer, Simone Weil, René Nelli, et maintes jeunes femmes auxquelles il adressait des lettres merveilleuses qui nous sont parvenues sous le signe des étranges surnoms de leurs destinataires : les *Lettres à Poisson d'or* sont les plus célèbres et marquent chez ce Méditerranéen martyr une volonté de mener jusque dans l'amour l'expérience spirituelle, celle qui porte le nom de lumière, malgré un corps défaillant, ce qu'il suggère avec une délicatesse incomparable : « Je ne t'en aimerai pas moins si mon corps doit oublier que je t'aime. Mais tu es bien la plus jolie, la plus exquise chose que j'aie jamais rencontrée. Et puisque tu prends résolument le parti de la vie à laquelle j'ai été arraché, la seule créature, pourtant, qui me donne le regret réel et profond de cette vie, c'est toi. »

Brocart

A Beyrouth, ma mère parlait souvent des brocarts et des soiries qu'on trouvait dans les souks de Damas, où elle se rendait régulièrement avec ses amies, dans la journée, Damas n'étant qu'à une heure de Beyrouth, en voiture, pour en acheter, à tout le moins les contempler, les essayer sur elles, caresser de leurs mains aux ongles parfaits ces brocarts qui n'étaient le plus souvent que ce qu'on appelle du damas, c'est-à-dire une étoffe de soie d'origine asiatique et travaillée dans la capitale syrienne : de couleur monochrome, elle possède une armature de satin qui produit un contraste entre la brillance du dessin et le fond. Ce qu'on appelle brocart, proprement dit, et qui est une des plus belles expressions de la civilisation de la soie, à qui le Proche-Orient, notamment Antioche, où aboutissait la route de la soie, a permis de franchir la Méditerranée, vers l'Italie puis

la France, c'est la même étoffe de soie rehaussée de dessins brochés d'or ou d'argent,



dont je doute que ma mère et ses amies françaises, libanaises, arméniennes, américaines, aient pu s'en offrir à chaque voyage de quoi bâtir une robe, le mot demeurant cependant en moi avec tout le prestige des vêtements d'apparat qu'on trouve dans certains tableaux italiens ou espagnols, ou bien dans les manteaux du couturier hispano-vénitien Fortuny évoqué par Proust, et aussi comme emblème de cette beauté féminine incarnée par ces jolies jeunes femmes, au Proche-Orient, dans les insouciantes années 1960. Le mot brocart entre aussi dans le titre d'un classique de la littérature arabe, écrit au xe siècle par un lettré de Bagdad, al-Washshâ : *al-Kitab al-Muwashsha*, *Le Livre de brocart*, vaste traité de savoir-vivre à l'usage des gens de cour, des amants et des raffinés, le titre faisant référence par la diversité des éléments qui le composent, poèmes, sentences et digressions, à l'art du brochage et du moiré propre au brocart (et différent de la broderie). Voici deux exemples de ce traité du raffinement qui avait cours de Bagdad à Kairouan, d'Ispahan à Damas et de Sanaa à Fès. Tout d'abord, ces vers écrits sur une pomme :

> *Bois, en regardant les pommes rouges,*
> *ô compagnon, du vin frais*
> *Te saluent l'aimé au visage éclatant*
> *Et l'excellente joueuse de luth.*

Et cet enseignement :

« Les raffinés prisent particulièrement la cornaline rouge, la turquoise verte, les chevalières en argent poli, le saphir, le grenat de Khorassan, les pierres rouge vif de Mâarra, la topaze orientale, ainsi que les pierres noires de belle taille du Yémen, toutes enchâssées sur des bagues de Mihrân et sur celles faites sur mesure, dites *mutawakkilyya*. Ils ne portent pas de bagues en or. Ce n'est point l'usage des hommes d'éducation, mais l'apanage des femmes, des enfants et des servantes » (traduit par Siham Bouhlal).

Buñuel (Luis)

Un chien andalou, Los Olvidados, La Vie criminelle d'Archibald de la Cruz, Nazarin, Viridiana, L'Ange exterminateur, Le Journal d'une femme de chambre, Belle de jour, Tristana, Le Charme discret de la bourgeoisie, Cet obscur objet du désir… Ces seuls titres, qui hantent nos mémoires, suffiraient à la gloire de Luis Buñuel, dont l'œuvre est abondante et creusée dans le sillon surréaliste. Celui qui avait le génie des titres était né en 1900 à Calanda, dans la province d'Aragon. Très marqué par une éducation chez les Jésuites, il regrettera qu'une demi-surdité l'ait empêché de devenir musicien. Ses films seront sa musique. A dix-neuf ans, il rencontre à Madrid Salvador Dalí et Federico García Lorca : ce sont là trois acteurs majeurs de la culture espagnole du XXe siècle, et qui l'ont inscrite dans la modernité universelle, avec Miguel de Unamuno, Manuel de Falla, Camilo José Cela, Ramón Gómez de la Serna, Rafael Alberti, María Zambrano, Miguel Delibes… A vingt-cinq ans, Buñuel se rend à Paris, s'introduit dans le milieu du cinéma et réussit à tourner un court métrage, avec Dalí, en 1929 : *Un chien andalou*, manifeste du cinéma surréaliste, dont certaines scènes demeurent gravées en nous, comme celle où l'on voit un œil de femme tranché au rasoir, ou encore un âne mort sur un piano. En 1933, Buñuel part pour les Etats-Unis, où ses activités marxisantes et son anticléricalisme le contraignent, deux ans plus tard, à s'exiler au Mexique. C'est là que sa carrière de cinéaste trouvera sa vitesse de croisière, avec des films parfois sociaux (*Los Olvidados*, 1950), ou des études de cas (la jalousie dans *El*, 1953, la perversion sexuelle dans *La Vie privée d'Archibald de la Cruz*, 1955) ; mais c'est dans ses rapports

avec le religieux qu'il donne le meilleur de son œuvre : son anticléricalisme n'est pas primaire ; Buñuel se souvient de la dureté de son séjour chez les Jésuites mais aussi du puissant pouvoir de sublimation qui s'attache à la religion ; d'ailleurs, c'est surtout la bourgeoisie qui est la cible de son ironie : on le voit dans des films comme *Nazarin* (1958) *Viridiana* (film pour lequel il était revenu en Europe et qui lui a valu la Palme d'or au Festival de Cannes, en 1961). Il redéploiera ces thèmes, avec presque toujours une dimension surréaliste, dans *Le Journal d'une femme de chambre* (1964), *Belle de jour* (1967), où Catherine Deneuve est aussi parfaite que l'était Jeanne Moreau dans le film précité ; Catherine Deneuve qu'il fera de nouveau tourner avec Fernando Rey dans *Tristana*, en 1970, d'après un roman de Pérez Galdós.



Il donnera encore, en France, et en français, quatre films importants : *La Voie lactée* (1969), *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972), *Le Fantôme de la liberté* (1974), et *Cet obscur objet du désir* (1977, qui lui vaudra l'oscar du meilleur film étranger), son dernier film. Il mourra à Mexico en 1983, laissant trente et un films qui, tous, quoique inégalement, portent la marque d'un maître pour qui érotisme, religion, critique sociale et surréalisme permettent de poser sur le monde un regard incomparable.

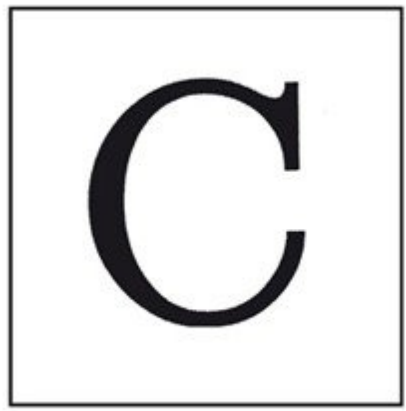
Byron (George Gordon)

Les trois plus grands poètes romantiques anglais sont morts en Méditerranée : John Keats, de la phtisie, à Rome, en 1821, à vingt-quatre ans, après avoir composé sa célèbre épitaphe : « Ici repose quelqu'un dont le nom a été écrit sur l'eau » ; Shelley, en 1822, à trente ans, noyé au cours d'une tempête dans la baie de La Spezia, où son petit voilier, l'*Ariel*, avait fait naufrage. Byron, qui avait identifié son corps grâce à un exemplaire de Keats, lui donna des funérailles à l'antique, sur la plage de Viareggio. Imaginons la scène : le plus célèbre poète de son temps fait dresser un bûcher sur le rivage, regarde brûler le corps de son ami en compagnie du poète Leigh Hunt et de l'aventurier Edward Trelawny, lequel, voyant que le cœur de Shelley ne se consumait pas, plonge la main dans les flammes pour le recueillir : on dirait là un texte de Byron… Ses cendres seront ensevelies dans le cimetière protestant de Rome.



Quant à George Gordon Byron, il était né à Londres en 1788, avec une lourde hérédité qu'il a fait en quelque sorte fructifier à l'excès, à Cambridge comme dans la demeure familiale : l'abbaye de Newstead, où il malmène sa jeune épouse, noue une relation incestueuse avec sa demi-sœur et des relations homosexuelles qui font scandale, avant de s'embarquer pour l'Orient avec son valet de chambre. A son retour, il publie *Le Pèlerinage de Childe Harold*, qui le rend célèbre, puis *Le Corsaire*, puis *Lara*, non sans brûler sa vie, sinon la gâcher, courant de femme en femme, se fixant en Suisse où il travaille à *Manfred,* descendant en Italie, vivant à Venise puis à Rome, où il écrit *Mazeppa* et *Don Juan*, atteignant l'extrémité de toute chose, talent, gloire et

déchéance, cherchant dès lors à finir en beauté, gagnant en 1823 la Grèce – laquelle s'était soulevée pour obtenir son indépendance. Byron, qui s'est toujours dressé contre toute forme d'oppression, arrive à Missolonghi où il se heurte à l'apathie et aux rivalités propres aux défenseurs d'une cause, le Comité de secours de Londres envoyant à la Grèce des bibles et des instruments de musique au lieu d'armes, Byron attrapant, à la suite d'un banal refroidissement, une fièvre qui le tue, en 1824, à trente-six ans, faisant de sa mort l'ironique conclusion d'un destin qui, après tout, ne manque pas de grandeur, même si on ne le lit plus guère, sa vie semblant devenue son principal chef-d'œuvre.



Cadix

Plus encore que Gibraltar, Cadix est la ville où finit non seulement l'Espagne, mais l'Europe ; celle aussi où commence l'Afrique du Nord, laquelle semble un prolongement de l'Andalousie. Paul Morand notait, dans les années 1930, il est vrai, que les Andalous sont des Arabes sans burnous, de la même façon que, un siècle plus tôt, le marquis de Custine entendait de l'arabe dans la langue espagnole : « C'est la même immensité verte, avivée de fleurs des champs, le même bétail et chez les hommes le même type à nez en bec d'aigle, sourcils joints, yeux fanatiques, gestes lents, peaux basanées et joues creuses. » Située à 30 kilomètres de l'embouchure du Guadalquivir, bâtie dans le golfe qui porte son nom, sur un rocher relié au continent par un isthme étroit, la ville est un port qui se souvient de son passé, quoique sans grands monuments, à l'exception de la cathédrale baroque et de deux forteresses : ce port de pêche et de voyageurs a été celui des échanges avec le Nouveau Monde, dès la découverte des Amériques. Fondée par les Phéniciens, ralliée aux Romains, prise par les Wisigoths, puis les Maures, puis les Vikings, Cadix est donnée à la chrétienté par Alphonse X de Castille, en 1292. La bataille du Trocadéro a vu la victoire du duc d'Angoulême sur les Espagnols, lors de l'expédition d'Espagne décidée par Louis XVIII, Chateaubriand étant ministre des Affaires étrangères : à Paris, une place et une station de métro rappellent ce fait d'armes qui eut lieu le 31 août 1823. De la ville natale de Manuel de Falla, on retient surtout sa vocation maritime : on rêve non seulement aux caravelles et aux steamers d'autrefois, mais aussi aux bateaux qui partent encore pour les Canaries, archipel espagnol situé à 1 000 kilomètres de la péninsule et à 150 du Maroc. Oui, c'est là qu'il faut venir pour rêver, dans la rumeur salée du soir,

aux grands départs qui n'ont peut-être lieu qu'en songe mais qui comptent parmi les plus beaux voyages.

Caire (Le)

D'Alexandrie, un soir d'hiver, j'ai gagné Le Caire pour retrouver un ami diplomate qui habitait un immeuble bourgeois, dans l'île de Zamalek, au bord du Nil, non loin du très select club El Gezira où l'on jouit d'arbres, d'une piscine et d'un golf qu'une autoroute urbaine a, hélas !, coupé en deux, si bien que certains trous se trouvent au-delà de l'infernale artère. L'immeuble, lui, avait quelque chose d'une haute demeure patricienne avec ses vastes appartements à colonnes et ses plafonds situés à quatre mètres et demi du sol. L'électricité, comme souvent au Proche-Orient, est défaillante ; celle de cet immeuble a la particularité de s'éteindre toute seule, d'une pièce à l'autre, comme si l'on avait programmé l'extinction progressive des feux, pendant laquelle le compteur, lui, continue à tourner, inexplicablement. Nous étions le 31 décembre. L. me dit de regarder par la fenêtre : comme chaque année, à la même date, une très vieille femme qui vivait au dernier étage et devait peser 150 kilos (ai-je jamais vu personne si grosse !), couverte de bijoux, coiffée comme une star d'une blondeur nordique, cette femme était descendue par l'ascenseur, soutenue par quatre de ses fils qui, une fois en bas, la portaient jusqu'à une Cadillac noire où ils l'installaient tant bien que mal pour se rendre à quelque cérémonie mondaine, semblable à celle dont je retrouve la trace dans un des deux derniers quotidiens francophones d'Egypte – deux feuilles très minces, *Le Journal d'Egypte* et *Le Progrès égyptie*n, ce dernier presque entièrement rédigé par le père Viaud, dont on disait qu'il descendait de Pierre Loti (Julien Viaud de son vrai nom). C'est dans *Le Journal d'Egypte* que je recopie une partie de cette chronique mondaine (dont on pouvait lire de semblables, à Beyrouth, dans la défunte *Revue du Liban*). La chronique était étrangement précédée d'une épigraphe de Goethe : « Toute production importante est l'enfant de la solitude », soit la partie la plus remarquable d'un texte qui se terminait ainsi : « Pour clôturer ce beau voyage, un thé fut pris sur la terrasse du Chester Palace pour assister, avec fond de musique

classique, à ce spectacle grandiose qu'est le coucher du Dieu Soleil qui se retrouve au royaume de l'au-delà, tant craint par les Pharaons, et c'est ce qui nous valut leur presque immortalité en découvrant leurs momies qui, malgré les trente siècles écoulés, conservent encore tout leur éclat. » La liste des noms des convives du Yacht Club d'Alexandrie, en 1991, est un résumé onomastique du Levant ; en voici quelques-uns : Maryse et Poussy Ghazar, Youri Marco, Aïda et Mamdouh Abdel Ghaffar, Lucette de Saab, Lamia Khalo, Mira et Marcel Naoum, Zizi et Aleco Couladis, Katy Psarovassili, Kamal Saleh, Roland Katchouni, Soheir et Mounir Ramadan, Chadia et Mohammed Chahine, Marie-Noëlle Messadi, Jojo Boulad… Un univers à mille lieues de celui où je me suis aventuré, le lendemain, dans le quartier de Khân al-Khalili, au sein d'un palais mamelouk à l'abandon mais où travaillaient visiblement des gens, notamment des ferblantiers. Je me suis avancé dans l'ombre qui gagnait en épaisseur ; des hommes s'agitaient, au fond, dans un espace qui recevait du toit crevé une lumière grisâtre : ils étaient en train de mettre à mort une vache qu'ils équarriraient avec des gestes et des paroles qui leur donnaient l'allure de prêtres de l'ancienne Egypte, ou de fourriers de la mort, Le Caire étant par bien des côtés une ville habitée par la mort. « Le Caire est une ville de mort. […] La mort domine cette ville et son fleuve. Les crocodiles doivent aimer cette eau couleur d'absinthe scélérate. Mouches, scarabées, scorpions, cobras, aspics, chacals, crocodiles. Ces bêtes divinisées symbolisent le goût d'un peuple de momies et d'embaumeurs », disait justement Cocteau, passé par Le Caire, en 1936, au cours de son *Tour du monde en 80 jours*. Cela n'a guère changé ; on dirait même que la surpopulation y est devenue un facteur d'autodestruction, comme dans toutes les métropoles du tiers-monde : un principe d'Apocalypse, en quelque sorte.

Callas (Maria)

Comment cette Américaine (Sophia Cecilia Kalos était née à New York, en 1923, de parents grecs récemment émigrés) en est venue à incarner le chant méditerranéen, c'est-à-dire le chant absolu, voilà qui signale, au-delà de la rubrique musicale et mondaine, un destin

exemplaire, en grande partie tragique. Le goût de la jeune Sophia pour le chant se révèle très tôt, mais il faut attendre le divorce de ses parents et le retour à Athènes de la mère, qui emmène avec elle ses deux filles, pour que celle qui deviendra Maria Callas se mette sérieusement au chant, se découvrant soprano dramatique. La légende dit qu'elle est alors si pauvre qu'elle se rend à ses cours pieds nus, quelquefois dans la neige. Rentrée à New York en 1945 pour renouer avec son père, elle est remarquée par un ancien ténor qui la présente au chef italien Tullio Serafin, lequel l'engage sur-le-champ. Elle part pour l'Italie où elle épouse un industriel, de trente ans son aîné, qu'elle quittera en 1959 pour l'armateur grec Aristote Onassis dont elle sera la maîtresse jusqu'en 1968, année où Onassis épouse Jacqueline Kennedy, faisant rejoindre à Callas les héroïnes qu'elle interprète triomphalement sur toutes les scènes du monde en leur donnant ce que peu de cantatrices avant elle avaient osé à ce point, sinon la Malibran, au XIXe siècle, et quelques wagnériennes : une dimension dramatique, un jeu de comédienne. Pier Paolo Pasolini, pour qui elle éprouvera une passion évidemment stérile, la fait jouer dans son film *Médée*, en 1969. En 1972, elle a une liaison avec le ténor Giuseppe Di Stefano,



puis elle se retire à Paris, avenue Georges-Mandel, dans un appartement d'où elle ne sort que pour une immuable promenade avec ses caniches, le reste du temps cloîtrée chez elle où elle écoute ses enregistrements, avale des tranquillisants ou des excitants, lesquels finiront par tuer, à l'âge de cinquante-trois ans, cette magnifique

cantatrice dont la vie attend encore ses stances, son roman, voire son opéra. Je n'aime pas le grain de sa voix (une voix que certains, même, n'hésitent pas à trouver laide, donc fascinante en raison de cette laideur même), mais dont les qualités dramatiques dans le bel canto, notamment dans *Lucia di Lammermoor, Norma, La Vestale, Armida, La Gioconda, La Traviata*, et surtout dans *Tosca* ou *Madame Butterfly*, me tirent des larmes.

Camus (Albert)

Roger Grenier m'a si souvent parlé de son ami Camus qu'il me semblait, dans les couloirs de la maison Gallimard, que j'allais voir surgir devant moi l'ombre de l'auteur de *Noces*. Je l'ai beaucoup lu, entre quinze et vingt ans. Et puis je l'ai un peu oublié. Sa fille, rencontrée en 2009, m'a dit être de mes lectrices mais que mon univers est si sombre qu'elle ne peut me lire que l'été, en pleine lumière. Elle m'a donné envie de rouvrir les livres de son père, ce que j'ai fait avec un bonheur d'abord un peu inquiet, comme pour tout ce qu'on a aimé, très jeune, mais bientôt rassuré par son sens de la phrase française et la finesse de la pensée. Camus est né en 1913, en Algérie, à Mondovi, aujourd'hui Dréan. Son père était lui-même né en Algérie et travaillait dans un domaine viticole ; il mourra en octobre 1914, des suites d'une blessure reçue au combat. Sa mère sera désormais pauvre. Camus séjourne souvent chez son oncle Acault, boucher à Alger, franc-maçon, homme cultivé, qui comptera pour l'adolescent, tout comme son instituteur, Louis Germain, à qui il dédiera son discours de réception du prix Nobel. Au lycée Bugeaud, il a honte de sa pauvreté et de celle de sa famille. A cela s'ajoute la tuberculose qui le contraint à abandonner le football et le rythme de ses études. Jean Grenier, son professeur de philosophie, lui fait découvrir Nietzsche. En 1934, il épouse Simone, une jolie Algéroise, qu'il a ravie à son ami Max-Pol Fouchet. Ils divorceront au bout d'un an. Il écrit *L'Envers et l'Endroit*, s'intéresse au théâtre populaire, est séduit par le communisme, écrit *Noces*, entre au journal *Alger Républicain*, où il publie un reportage retentissant sur la misère en Kabylie, épouse Francine Faure en 1940, date de son départ pour Paris

où il collabore à *Paris-Soir*, rencontre Malraux qui fait accepter par Gallimard *L'Etranger* et *Le Mythe de Sisyphe,* qui sortiront en 1942. Suivront *Le Malentendu, Caligula, La Peste*, et, en 1951, *L'Homme révolté*, cet essai déclenchant une polémique puis une brouille avec Sartre. En 1956, la guerre d'Algérie fait rage depuis deux ans : il lance à Alger un appel pour la trêve civile. L'année suivante il reçoit le prix Nobel de littérature et achète une maison à Lourmarin, en Provence ; trois ans plus tard, le 4 janvier 1960, il se tue en voiture sur une route de l'Yonne. J'ai longtemps rêvé à ce qu'il aurait pu écrire dans sa pleine maturité : *Le Premier Homme*, publié en 1994, donne l'idée d'une nouvelle manière. On a parfois peine à détacher ce Méditerranéen de son Algérie natale, d'un humanisme sensible mais de courte vue, de phrases devenues célèbres, comme le début du *Mythe de Sisyphe*, ou la phrase sur sa mère et la justice pendant la guerre d'Algérie. Certains ont même parlé de philosophe pour classes terminales. En vérité Camus est un grand écrivain français dont la gloire n'a fait que grandir, tandis que celle de Sartre décline ou stagne. Son honnêteté foncière le rend particulièrement proche de nous en ces temps de désarroi post-historique. Pour ma part, je reste attaché à *L'Etranger*, découvert à quinze ans, et qui a marqué stylistiquement des générations bien plus que le « message » du livre.



Camus est par ailleurs capable du lyrisme de *Noces* et de *L'Eté* où il célèbre sa terre natale et avec elle la Méditerranée : « La Méditerranée a son tragique solaire qui n'est pas celui des brumes. Certains soirs, sur la mer, au pied des montagnes, la nuit tombe sur la courbe parfaite d'une petite baie et, des eaux silencieuses, monte alors une

plénitude angoissée. On peut comprendre en ces lieux que si les Grecs ont touché au désespoir, c'est toujours à travers la beauté, et ce qu'elle a d'oppressant. Notre temps, au contraire, a nourri son désespoir dans la laideur et dans les convulsions » (*L'Eté*).

Cante jondo

Ce *chant profond* est l'expression la plus impressionnante du flamenco, donc de l'Andalousie, par conséquent de l'Espagne. Non que l'Espagne se résume à l'Andalousie ; mais sa musique folklorique, notamment le flamenco, la représente tout entière, et immédiatement, le *cante jondo* en étant la part la plus ancienne, sinon primitive, celle où est perceptible ce moment particulier de la civilisation méditerranéenne dans lequel les influences arabes, juives et chrétiennes s'équilibrèrent dans la musique, le *cante jondo* laissant le souvenir des mélismes du muezzin autant que les expressions les plus dramatiques de l'amour. Qu'on aime ou non la musique, il est difficile de rester insensible à la tension quasi électrique produite par ce chant, qu'il soit *a cappella* ou accompagné d'une guitare, comme dans les « romances ». On peut le goûter dans ses manifestations les plus populaires, où il acquiert néanmoins une extraordinaire noblesse, comme dans ses transfigurations par la musique savante, surtout la *Fantaisie bétique* (la Bétique est l'ancien nom de l'Andalousie) de Manuel de Falla, une de ses expressions contemporaines les plus géniales, une pièce pour piano d'un quart d'heure, âpre, quasi décharnée, envoûtante : un des plus beaux hommages à l'esprit latino-andalou dont l'Andalou Federico García Lorca donnera une version littéraire avec son *Poème du cante jondo*. En voici un extrait, tiré du poème dédié au chanteur de flamenco Juan Breva, dans une traduction publiée chez Gallimard :

> *Il évoque les citronniers*
> *de Malaga la somnolente,*
> *et sa lamentation*
> *a le goût du sel marin.*
> *comme Homère, il chanta*
> *aveugle. Sa voix avait*

quelque chose de la mer sans lumière
et de l'orange exprimée.

Caravage (Le)

L'un des plus grands peintres de l'Occident est né sous le nom de Michelangelo Merisi, probablement à Caravaggio, dans la province de Bergame, en 1571. Son enfance reste inconnue. Elle a dû se dérouler à Milan, où son père était sans doute contremaître au service des marquis de Caravaggio. Le peintre lombard Simone Peterzano a été son premier maître. Celui qu'on surnommera Le Caravage a treize ans. Il a été très marqué par l'œuvre de la mort, lors de la peste qui ravageait Milan, pendant son enfance. Il acquiert la technique et le goût du contraste entre lumière et ombre propre aux peintres lombards de l'époque. Dès 1590 il rencontre des problèmes avec la justice, pour sa propension à la bagarre et à l'insolence, voire à l'insulte, et il passe, croit-on, un an dans les prisons milanaises. Il n'en est pas moins influencé par la pensée religieuse de saint Charles Borromée : sa foi sera inséparable de sa rébellion, comme si se retrouvait là le dualisme entre ombre et lumière qui marquera toute son œuvre. Il quitte Milan pour Rome, où il travaille avec Giuseppe Cesari, dit le Cavalier d'Arpin. En 1595, il s'installe chez le cardinal Del Monte, collectionneur, ami de Galilée, et sensible aux éphèbes : Le Caravage le paie en toiles, dont le célèbre *Joueur de luth*.



Il peint des scènes de genre, développant un naturalisme saisissant, avec des modèles pris dans le peuple, notamment chez les *raggazzi* ou les courtisanes. Ce n'est qu'en 1600 qu'il aborde la peinture religieuse, en représentant sous une forme contemporaine des scènes bibliques ou évangéliques, notamment, sur les parois de l'église Saint-Louis des Français, des scènes de la vie de saint Matthieu, ou encore *La Conversion de saint Paul*, *Le Crucifiement de saint Pierre*, *Judith et Holopherne*, trois de ses toiles les plus célèbres. Un de ses biographes dit qu'il travaille pendant quinze jours puis ne fait rien pendant un mois, sinon se bagarrer, tremper dans des affaires de femmes, quoiqu'il soit réputé amateur de garçons. Le 28 mai 1606, il tue au cours d'une rixe Ranuccio Tomassoni, proche du parti proespagnol (Le Caravage étant, lui, du parti français). Il doit quitter Rome clandestinement, est condamné à mort par contumace mais protégé par la famille Colonna, chez qui il se cache, dans la campagne romaine, avant de se rendre à Naples, animé par la volonté de se racheter, par tactique mais aussi parce qu'il est catholique. Il peint là *Les Sept Œuvres de miséricorde*, *Saint François en méditation*, *La Madone du rosaire* ; puis il se rend à Malte, où il réussit à se faire affilier à l'ordre des chevaliers de Malte, ce qui lui permet de n'être pas inquiété par la justice ordinaire. Il y peint *La Décollation de saint Jean-Baptiste* et *Salomé avec la tête de saint Jean-Baptiste*. Mais son forfait arrive aux oreilles du Grand Maître : il est radié de l'Ordre et gagne la Sicile, d'abord Syracuse, où il visite les Latomies, puis Messine où il peint en 1609 une puissante *Résurrection de Lazare*. Peu après il se trouve à Palerme ; il y exécute une *Nativité avec saint François et saint Laurent*, avant de regagner Naples, où il est agressé physiquement, surveillé par la justice, sollicité par les collectionneurs, et tente d'obtenir sa grâce du pape Paul V. Le 18 juillet 1610, il meurt sur une plage de sable noir, à Porto Ercole, en Toscane, sans doute assassiné, ou bien de maladie, ou encore d'épuisement. Son influence ne cessera de s'étendre, en Espagne chez un Zurbarán, en France avec La Tour, et dans toute l'Europe du Nord. Il existe de lui un double autoportrait : *David avec la tête de Goliath*, où il s'est représenté dans le visage de David comme dans celui, effrayant, de Goliath à la tête tranchée – il est tout entier dans ce contraste.

Cardinale (Claudia)

Claudia Cardinale prend place parmi les premières femmes qui m'ont, enfant, troublé au-delà de ce que je pouvais m'avouer. Née à Tunis en 1938, cette Italienne a grandi en deux langues : un dialecte italien et le français. Venue en Italie après avoir été élue, à dix-sept ans, « la plus belle Italienne de Tunis », elle débute au cinéma en 1955. Dans ses premiers films, elle était doublée dans la langue de Dante, ce qui est un comble pour une icône du cinéma italien, la célèbre et si envoûtante raucité de sa voix s'y perdant, et avec elle une grande partie de ce charme donné par un visage rond, un peu lourd, peut-être, mais plus humain, et touchant, et qui n'avait pas la plastique parfaite de Gina Lollobrigida, la pleine sensualité de Sophia Loren, le côté altier de Silvana Mangano ou d'Alida Valli, le mystère hautain d'Eleonora Rossi Drago, la perfection fragile de Lucia Bosè, la blondeur de Sylva Koscina, ni la fascinante étrangeté de Monica Vitti, non plus que, pour celles qui sont venues peu après, le côté pulpeux de Laura Antonelli, d'Ornella Muti, de Monica Bellucci, ou même celui d'intéressante « fille d'à côté » de Stefania Sandrelli et de toutes ces actrices italiennes qui nous auront tant fait rêver, définissant notre goût profond des femmes dont elles incarnaient les rôles multiples. Plus intéressante que purement belle, d'ailleurs, Claudia Cardinale a néanmoins incarné des personnages de films à présent mythiques, comme *Le Guépard*, notamment, et aussi *Rocco et ses frères*, *La Viaccia*, *Huit et demi*, *Le Bel Antonio*, *Violence et Passion*, et même *Il était une fois dans l'Ouest*.



Cette Méditerranéenne, je croyais la retrouver, adolescent, dans les jolies Beyrouthines, comprenant bientôt que la vie seule me donnerait non pas cette Claudia-là, bien sûr, mais d'autres, non moins belles, sinon davantage, et dans des scénarios qui reléguaient ceux des romans et du cinéma au rang de simples rêveries, bien en deçà des pouvoirs de l'amour réel – qui ont pour effet, on le sait depuis le « milanais » Stendhal, de nous donner à adorer des personnes sur lesquelles s'est opérée une cristallisation plus puissante que les songes. Claudia Cardinale ou la jeune tante rêvée pour une amoureuse initiation, songeais-je alors… Il n'en reste pas moins que la nuque de Claudia, dans les sortilèges du noir et blanc de *Huit et demi*, par exemple, continue de m'émouvoir comme elle troublait Marcello Mastroianni dans ce film qui reste un des plus grands qu'on ait réalisés sur les rapports du cinéma et de l'existence, sur les ambiguïtés du songe et de la vraie vie.

Carthage

Je ne pouvais quitter Tunis sans me rendre à Carthage, qui est aujourd'hui une banlieue riche de la capitale tunisienne et un site archéologique dont j'attendais qu'il suscitât pour moi la grande ville punique, fondée en 814 avant J.-C. par des Phéniciens de Tyr, et qui, au IVe siècle, avant J.-C. dominera la Méditerranée. Rome ne pouvait que s'y opposer : ce seront les trois guerres puniques. La troisième fut la bonne : Manius Manilius et Scipion Emilien, dit l'Africain, font le siège de la ville en – 146 ; il durera trois ans. La ville ne se rend qu'après d'interminables combats de rue autour de la citadelle, sur la colline de Byrsa, défendue par Hasdrubal. Il y eut un millier de suicides, le reste de la population étant soit tué, soit réduit en esclavage. Dans ses *Histoires*, Polybe, homme politique et historien grec, rapporte là-dessus quelque chose de fort curieux. Après avoir tenté de maintenir dans la neutralité les relations entre Rome et la Macédoine, Polybe fait partie des mille otages grecs livrés aux Romains. Il restera dix-sept ans à Rome. Sa culture le fait devenir le précepteur des enfants du consul Paul Emile ; et il se lie d'amitié avec l'un d'eux, Scipion, le futur Africain qu'il accompagne au siège de

Carthage puis à celui de Numance. C'est en voyant Carthage en ruine que Scipion versa des larmes : « Après être resté longtemps perdu dans sa méditation, songeant que les cités, les nations et les empires sont tous, comme les hommes, voués au déclin par la divinité, que tel avait été le sort d'Ilion […]. » La colline de Byrsa et le port circulaire m'ont fait rêver plus à la chute des empires qu'à ce que pouvait être la ville punique. Il me faut donc, ce soir-là, parmi les parfums des lauriers-roses, en appeler à Flaubert et à sa *Salammbô*, à toutes les images grandioses qu'il a su tirer des innombrables livres qu'il avait lus pour écrire ce roman dont je relis la description du port, et je n'ai pas besoin de beaucoup d'efforts pour me retrouver dans l'Antiquité : « Le Port-Militaire était complètement séparé de la ville ; quand des ambassadeurs arrivaient, il leur fallait passer entre deux murailles, dans un couloir qui débouchait à gauche, devant le temple de Khamoûn. Cette grande place d'eau, ronde comme une coupe, avait une bordure de quais où étaient bâties des loges abritant les navires. En avant de chacune d'elles montaient deux colonnes, portant à leur chapiteau des cornes d'Ammon, ce qui formait une continuité des portiques tout autour du bassin. Au milieu, dans une île, s'élevait une maison pour le Suffète-de-la-mer. L'eau était si limpide que l'on apercevait le fond pavé de cailloux blancs. Le bruit des rues n'arrivait pas jusque-là, et Hamilcar, en passant, reconnaissait les trirèmes qu'il avait autrefois commandées. »

Casablanca

Pour bien des gens, Casablanca n'est pas tout à fait la capitale économique du Maroc, mais un film américain, tourné en 1942 par Michael Curtiz, et qui conte une belle histoire d'amour et de renoncement dans ce territoire alors sous administration française mais où les espions nazis pullulaient, après la défaite de 1940 ; le régime de Vichy se montrant conciliant avec le Reich, le film n'échappe pas à la propagande antinazie. Il est tellement marqué par ses acteurs (Humphrey Bogart, Ingrid Bergman, Claude Rains, Sydney Greenstreet) qu'on en oublie que Casablanca n'y est qu'un décor de carton-pâte, avec tous les clichés exotiques indispensables à un film

hollywoodien, y compris les Français, et aujourd'hui des scènes et répliques si célèbres qu'elles sont presque devenues des clichés, notamment le « *Play it again, Sam* », ou « Nous aurons toujours Paris » ; si bien que j'ai longtemps gardé l'impression que Casablanca est une ville de fiction. Elle est pourtant bien réelle, cette ville d'environ trois millions d'habitants, qui est entrée dans l'Histoire pour avoir abrité, en 1943, la conférence de Casablanca, laquelle réunissait Roosevelt, Churchill, de Gaulle et Giraud, Staline ayant décliné l'invitation : la suite des opérations militaires, notamment le débarquement en Europe, y fut décidée. Ce qu'on peut reprocher justement au film, c'est de ne pas montrer la ville. Or, Casablanca, depuis 1917, est remarquable par ses constructions modernes, les architectes, français, marocains, espagnols (dont Ricardo Bofill), y ont donné libre cours à leur imagination, si bien que la ville, à l'exception de la médina et de la grande mosquée Hassan II, bâtie à la fin de XXe siècle en style arabo-andalou, est un livre d'architecture contemporaine. Les noms populaires des quartiers ont ce charme colonial qu'on retrouve dans presque tout le Maghreb et aussi le Machrek (le Proche-Orient) : Anfa, Bourgogne, Mabrouka, Aïn Diab, Bournazel, Roches Noires, Al Rhama… Le climat de Casa (comme on nomme le plus souvent la ville) est particulièrement agréable, puisque les ardeurs méditerranéennes sont soumises, comme à Tanger, à l'influence océanique.

Casals (Pablo)

Il y a chez trois des grands violoncellistes du XXe siècle, Rostropovitch, Tortelier et Casals, quelque chose d'immédiatement sympathique (Pierre Fournier ayant quelque chose de plus aristocrate, de distant), peut-être à cause de la sonorité si humaine de cet instrument, au contraire des violonistes qui semblent murés dans une solitude hautaine ou tragique. Le Catalan Casals fut un musicien exemplaire, en même temps qu'une conscience politique. Comme tous les Espagnols, Casals a été fortement marqué par la guerre civile espagnole : il avait soixante ans quand elle a éclaté ; il ne pouvait que dédier aux républicains la musique qu'il jouait, ayant en horreur ceux

qui avaient fait appel à Hitler et Mussolini pour imposer à un peuple un autre régime que celui que lui avait donné le système démocratique.



Casals est né au sud de Barcelone, dans le village d'El Vendrell, où son père était organiste et maître de musique. Sa mère venait de Porto Rico, alors colonie espagnole. Bien que son père le destinât à être charpentier, Pablo se révèle un enfant prodige : très vite il est capable de remplacer son père à l'orgue, et avantageusement. Il découvre bientôt le violoncelle, instrument alors sous-estimé, et doté de peu d'œuvres solistes. Ces œuvres, il les trouvera, en 1890, dans les *Suites pour violoncelle seul* de Bach, que nul ne jouait, les tenant pour d'ennuyeux exercices. Il a quatorze ans, et plus grand-chose à apprendre, s'étant forgé sa propre technique, qui épatera le monde entier. Après avoir vécu d'une bourse octroyée par la famille royale espagnole, il part avec sa mère pour Paris : il y vivra difficilement, fréquentant néanmoins le salon de Pauline Hugo, où il côtoie Proust, Degas, Zola, Clemenceau. Son art enfin reconnu, il accomplit plusieurs tournées internationales. En 1906, il fonde à Paris le célèbre trio Cortot, Thibaud, Casals ; en 1920, ce sera, à Barcelone, l'orchestre qui porte son nom ; en 1926, cet homme épris de justice crée l'Association de concerts, réservés aux ouvriers et interdits aux patrons et aux professions libérales. A la chute de Barcelone, en 1939, il s'exile à Paris, d'où l'Occupation le chasse : il trouve refuge à Prades, bourgade de Catalogne française, d'où il ne bougera plus jusqu'à la fin de sa vie, à l'exception des hivers passés à Porto Rico, où il mourra en 1973,

sans avoir vu la fin du franquisme à cause duquel il s'interdisait de remettre les pieds en Espagne. En 1950, il avait fondé le festival de Prades, toujours en activité, et de réputation mondiale. Les plus grands musiciens viendront y jouer, soit à Prades même, soit à Perpignan, soit dans les murs de l'abbaye Saint-Michel de Cuxa, alors en ruine et dépouillée de ses chapiteaux par un marchand sans scrupule qui les avait vendus à un Américain : ils sont à présent exposés aux Cloisters de New York… Casals avait épousé, en 1957, à quatre-vingts ans, une de ses élèves portoricaine : elle avait vingt et un ans. La vitalité de cet homme étonne, et pas seulement dans le domaine amoureux. On lui doit un engagement sans faille pour la paix dans le monde, la haine de toute forme de totalitarisme et, pour nous mélomanes, l'invention du violoncelle moderne, grâce à la redécouverte des *Suites* de Bach, une des œuvres les plus hautes de la musique savante, qu'il jouait comme personne dans la lumière de la Catalogne.

Casanova (Giacomo)

Le 4 juin 1798, âgé de soixante-sept ans, mourait au château de Dux (aujourd'hui Duchcov, en République tchèque), un bibliothécaire connu sous le nom de Jacques Casanova de Seingalt. Auteur de nombreux écrits italiens, notamment d'un roman utopique, l'*Icosameron*, il venait d'écrire, en français, pour ne pas « devenir fou » dans le brumeux exil bohémien, parmi des gens hostiles, à raison de dix ou douze heures de travail quotidien, une *Histoire de ma vie* qui le fera d'abord passer à la postérité comme le plus singulier des aventuriers d'un siècle qui en compte beaucoup, de l'abbé Prévost à Cagliostro, de Da Ponte à Beaumarchais, et à ces aventuriers de l'esprit que sont Rousseau et Sade. Le bibliothécaire vieillissant et mélancolique n'était autre que Giacomo Casanova, qui passe pour une incarnation de Don Juan. Séducteur, libertin, aventurier, il l'était, bien sûr ; mais il était bien autre chose, et il reste surtout cela : un écrivain qui se lance, en 1790, dans la rédaction de ses mémoires pour reparaître sur le prodigieux théâtre que fut sa vie, et en jouir une dernière fois, ayant placé cette vie sous le signe du bonheur :

« J'aimais, j'étais aimé, je me portais bien, j'avais beaucoup d'argent, j'étais heureux, et je me le disais, riant des sots moralistes qui disent qu'il n'y a pas de véritable bonheur sur la terre », écrit-il dans la préface de ces mémoires où il cherche à retrouver l'enchantement qui fut la loi de son existence et qui deviendra celle de l'écriture. C'est pourquoi son rapport à la vérité ne sera pas celui des *Confessions* de Rousseau : peu importe le nombre de femmes séduites, ou leurs qualités réelles ; Casanova parle avant tout de lui, de l'amour et du désir (l'un n'allant guère sans l'autre, selon lui) ; il nous parle aussi de son époque qu'il connaît merveilleusement, par les femmes, qui en sont une des clés, comme par les personnalités rencontrées dans toute l'Europe. Il était né en 1725, dans une famille de comédiens, à Venise, capitale des plaisirs et de la prostitution, mais aussi des arts. Bientôt orphelin de père, délaissé par sa mère, il devient abbé, échoue dans ses prêches, s'éloigne de Venise, y revient pour devenir avocat-stagiaire, contracte sa première maladie vénérienne, apprend le français, se prend de passion pour le jeu et commence une vie d'aventures qui le mènera non seulement de femme en femme mais aussi de Rome à Constantinople, de Londres à Saint-Pétersbourg, de Naples à Madrid, d'Amsterdam à Berlin, de Barcelone à Paris, le plus souvent expulsé pour des affaires de mœurs, duels, escroqueries, échappant à des tentatives d'assassinat, quand il n'est pas emprisonné, comme en 1755, à la suite d'une cabale, à la prison des Plombs de Venise, d'où il s'évadera dans des conditions qui l'ont rendu célèbre. Emprisonnement qui ne l'empêchera pas, des années plus tard, de devenir l'indicateur occasionnel de ses anciens juges… Cette existence a longtemps caché le vrai Casanova. Le séducteur effréné est en vérité un homme plus attentif à la jouissance des femmes qu'à la sienne, soucieux de l'avenir de ses maîtresses, qu'il cherche souvent à placer ou à marier. Il lui arrive aussi d'être amoureux, de tomber dans la dépression quand l'objet de son amour le quitte, comme avec Henriette, cette belle Provençale en pleine fugue, dont il devient l'amant avant qu'elle ne le quitte, à Genève. Ce libertin est un homme cultivé, curieux de tout, traducteur, audacieux polygraphe, s'intéressant même aux mathématiques, et surtout l'auteur d'un des trois grands textes autobiographiques du XVIIIe siècle français, avec les *Mémoires* de Saint-Simon et les *Confessions* de Rousseau. *Histoire de ma vie* retrace cette géographie géo-érotique avec un bonheur constant.

Casanova l'a écrite en français, alors langue de l'Europe cultivée, mais aussi langue de l'exil et de l'amour. Son français est truffé d'italianismes et de solécismes qui heurteront au premier abord. Qu'importe : Casanova se taille dans la langue française un habit bien à lui, qui lui donne sa « physionomie » qui n'est pas celle d'un « immigré », comme le dit la préfacière, mais plutôt d'un prince visitant les chambres secrètes de la langue. On le lit comme on écoute un étranger parler français avec un accent et des tournures qui enchantent. C'est pour corriger ces fautes et expurger les scènes érotiques que la première édition française, publiée en 1828, avait été réécrite par un certain Laforgue : un faux, donc, qui a duré jusqu'en 1960, année à partir de laquelle on a publié une édition plus fidèle au texte original. La tombe de Casanova, à Dux, n'existe plus. Son vrai tombeau est là : ce sont ces mémoires ; les lire, c'est s'y recueillir ; les goûter, c'est être libre et heureux, selon le principe qui a habité Casanova toute sa vie.

Cassoulet

Trois villes se disputent ou se partagent l'authenticité de ce plat, le plus célèbre du Languedoc : Castelnaudary, Carcassonne et Toulouse. A Castelnaudary, on raconte que la ville étant assiégée par les Anglais, pendant la guerre de Cent Ans, on eut l'idée de faire cuire des restes de viande dans un plat où mijotaient des haricots, plus vraisemblablement des fèves, le haricot n'ayant été introduit en Europe qu'au siècle suivant. Qu'il soit d'une de ces trois villes ou bien encore de Villefranche-de-Lauragais, de Montauban, de Pamiers ou de Narbonne, le cassoulet se prépare de la même façon : on fait mijoter dans une cassole (d'où son nom) ce ragoût contenant des haricots blancs (lingots du Lauragais, cocos de Pamiers, haricots tarbais) destinés, volupté suprême, à fondre en bouche, avec du confit d'oie, du jarret ou de l'épaule de porc (Castelnaudary), de la saucisse (à Toulouse, où elle est délectable), de la perdrix rouge (à Carcassonne) ; une carotte, un poireau, une branche de céleri, de la tomate peuvent selon le cas s'y ajouter. En tant que fils d'un Toulousain, mon goût va au cassoulet de la Ville rose ; il est vrai que ma grand-mère le cuisinait

avec un tel art que je me faisais une fête, l'été, lorsque nous rentrions du Liban, de déguster ce plat qui réunissait toute la famille, nombreuse, au verbe haut et chantant, ma ferveur n'allant cependant pas jusqu'à me faire manger la couenne, laquelle continue de me dégoûter, quoique je reconnaisse son utilité dans la cuisson de ce plat dont seul le feijoada portugais, avec ses haricots rouges, ses saucisses fumées, ses rouelles de bœuf, ses carottes, son thym et son laurier, m'a donné une joie équivalente.

Çatal Höyük

Ces syllabes étranges désignent, depuis 1961, la formidable découverte de l'archéologue britannique James Mellaart (1925-2012) en Anatolie, près de Konya, sur les bords de la rivière Çarşamba : Çatal Höyük, une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle date du Néolithique, soit environ 7 000 ans avant J.-C. Elle s'étendait sur treize hectares, ceinte de murs aveugles, et comptait près de 5 000 habitants répartis dans 2 000 maisons de briques recouvertes de plâtre, adossées les unes aux autres, et agencées sur le même principe : on y pénétrait par le toit, en descendant une échelle de bois qui arrivait dans le coin cuisine. Le reste de la maison, qui n'avait pas de fenêtres, était occupé par des plates-formes servant à dormir et sous lesquelles, après qu'ils avaient été nettoyés par les vautours et d'autres prédateurs, on disposait les ancêtres morts. Chaque maison comportait également un four à pain, une terrasse et une cour intérieure, mais la ville ne possédait pas de rues. Il y avait aussi un sanctuaire dans la maison, généralement dédié à une déesse mère dont on a retrouvé des statues et des figurines, et, sur les murs, des peintures représentant une divinité taurine, ainsi que des léopards… Ces hommes cultivaient de l'orge, du blé, de l'avoine, des pois chiches, des lentilles. Ils cueillaient des baies, des pommes, des amandes, des glands. Ils maîtrisaient la fonte du cuivre, taillaient fort bien le silex et l'obsidienne, chassaient le sanglier et le cerf. Sur la colline de Çatal Höyük, on peut rêver à ce qu'ils ont été, non loin des rivages de la Méditerranée dont ils rapportaient ou échangeaient des coquilles. Ils avaient du goût. Ils nous ont précédés il y a si longtemps que cela

nous semble presque en un autre monde, le temps finissant par s'abolir quand on médite sur ce qui disparaît…

Cathares

Ces hérétiques sont solidement ancrés dans l'imaginaire français, surtout celui du Sud-Ouest, à cause, surtout, des citadelles qu'on leur attribue à tort, seul le territoire compris entre Carcassonne, Béziers et Narbonne pouvant être appelé pays cathare. Les Cathares (c'est-à-dire les « purs », selon la désignation popularisée par le mouvement occitan, au XXe siècle) ne s'appelaient pas non plus ainsi ; ils se nommaient « bons hommes », « bonnes dames », ou encore « parfaits ». Cette hérésie, qui dura tout le XIIIe siècle, entendait retrouver les valeurs de l'Eglise primitive, celles du Nouveau Testament, avant leur *perversion* par le concile de Nicée. Elle vient probablement de l'est de l'Europe ; elle a des parentés avec les Bogomiles des Balkans, et avec les hérésies allemandes, flamandes, bourguignonnes des Bougres, des Piphles, des Tisserands. C'étaient des communautés ecclésiastiques sans hiérarchie, les « parfaits » se réunissant sous l'autorité d'un diacre, se livrant à un prosélytisme modéré, habitant dans des « maisons de paradis », mais le plus souvent itinérants, végétariens, croyant en la réincarnation dans un corps humain ou celui d'un animal en fonction des actes accomplis dans la vie, comme dans l'hindouisme (ce qui ferait des Cathares les Druzes du Midi), l'extinction de l'humanité représentant la perfection de son cheminement, et non une apocalypse terrifiante. L'apocalypse leur vint de Simon de Montfort, comte de Leicester, vicomte d'Albi et comte de Toulouse, qui mena contre eux une croisade qui se solda par l'éradication de l'hérésie, avec ce mot d'ordre tristement célèbre, prononcé par le légat du pape, Arnaud Amaury, et non par Montfort, comme on le dit souvent : « Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! » Qu'on se soucie ou non des Cathares, leur dimension spirituelle n'est pas négligeable, et leur sort continue de nous toucher, en lui-même comme dans les échos qu'il trouvera dans les dragonnades de Louis XIV contre les Huguenots, le génocide mené en Vendée par les armées de la Convention, ou encore les rafles

vichyssoises de Juifs. Le bûcher de Montségur n'est pas tout à fait éteint dans le cauchemar de l'Histoire.

Cavafy (Constantin)

Né à Alexandrie, en 1863, Cavafy (ou Kavafis) mourra dans cette même ville, en 1933, d'un cancer du larynx, maladie qui a quelque chose d'ironique pour un poète, celui-ci de langue grecque, et qui a vu le jour dans une famille de commerçants que la mort du père, en 1878, oblige à s'exiler à Liverpool, jusqu'en 1878, date où la famille retourne à Alexandrie, qu'elle quittera de nouveau en 1882, à cause des troubles politiques, pour s'installer à Constantinople où Cavafy découvre l'homosexualité. Il écrit ses premiers vers en anglais, en français, en grec. Retour définitif à Alexandrie, en 1885. Cavafy devient journaliste, puis courtier en Bourse. Il entre enfin au service de l'irrigation du ministère des Travaux publics, vivant avec sa mère jusqu'à la mort de cette dernière, en 1899, logeant ensuite au-dessus d'un lupanar, entre une église et un hôpital, au sein d'ethnies où se mêlaient Syriens, Grecs, Arméniens, Mèdes, Juifs… Situation éminemment symbolique pour un poète qui a fédéré tous les états de la langue grecque. Il ressemblait un peu à Fernando Pessoa, en version levantine, donnant à penser que le poète contemporain se satisfait bon gré mal gré, comme Kafka, d'un statut de fonctionnaire ou d'employé de bureau. Georges Séféris dira de lui : « En dehors de ses poèmes, Cavafy n'existe pas. » Et E. M. Forster, qui l'a connu et avec qui il a entretenu une importante correspondance, voit en lui un « gentleman grec en chapeau de paille, debout, complètement immobile, dans une position légèrement oblique par rapport au reste de l'univers. » Oblicité qui est sans doute, au bord de l'inexistence sociale, la condition de l'écrivain moderne. Cavafy est la grande ombre qui hante le *Quatuor d'Alexandrie* de Durrell.

Il hante aussi la poésie moderne.

Ecoutons-le dans ce bref poème, *Il fait serment* (traduction de Bruno Roy, extraite de *Jours anciens*) :

Souvent il fait serment de commencer une meilleure vie.

Mais vient la nuit, avec ses tentations,
Avec ses compromis et ses promesses,
Mais vient la nuit, avec sa force propre,
Celle du corps qui veut et qui exige,
Et il s'en retourne, éperdu, aux mêmes joies fatales.

Cèdre



Plus majestueux que ceux de l'Asie ou de l'Atlas, le cèdre du Liban n'existe guère plus, sur les hauteurs libanaises, que de façon parcellaire, dans la montagne du Sud, à Barouk, ou dans le Nord, à Ehden, à Tannourine, et à l'endroit même qu'on appelle les Cèdres (*Arz*, en arabe), au-dessus de la ville chrétienne de Bcharré, patrie de Khalil Gibran et de la poétesse Vénus Khoury-Ghata, bâtie au bord du vide, au fond de cette extraordinaire reculée qu'est la Qadicha, la vallée sainte des maronites. Les cèdres de Bcharré ne constituent qu'un bois enclos d'un mur de pierre – avec, de loin, l'apparence une toison pubienne entre les rondeurs dénudées de la montagne : on pénètre dans cet enclos pour errer jusqu'au cèdre millénaire sur lequel la légende veut que Lamartine ait gravé son nom. Ce qui frappe, surtout en été, c'est le lourd parfum balsamique qui se dégage dans l'ombre de ces arbres et qui rappelle que la propriété imputrescible de ce bois servait à faire des charpentes, notamment pour le Temple de Jérusalem, et des sarcophages, chez les Egyptiens. D'où la déforestation multiséculaire du Liban, qui devrait servir d'avertissement et dont les Libanais ne se soucient pour ainsi dire pas, sauf dans la réserve du Barouk (mais ce qui est contenu dans une réserve n'est-il pas déjà condamné ?)… Je ne me promène jamais dans

l'ombre de ces arbres sans le sentiment, comme souvent au Liban et dans tout le Proche-Orient, de pénétrer dans un temple aux murs absents, dont les dieux se sont enfuis pour laisser la place au vrai Dieu. Les Cèdres sont aussi une station de ski qui semble à demi abandonnée, près des vieux bâtiments d'une caserne française, et où il m'est arrivé de voir, un hiver, au pied d'un remonte-pente dont il surveillait le bon fonctionnement, un employé égyptien (les Egyptiens sont nombreux à travailler au Liban, notamment dans les stations-service), assis sur un tabouret de plastique, chaussé de bottes en caoutchouc, coiffé d'un keffieh, et fumant le narguilé dans la neige devant les belles Beyrouthines qui skiaient, vêtues à la dernière mode, certaines offrant au jour un décolleté de déesses solaires. Lorsque je suis loin de l'Orient et que la nostalgie se fait trop vive, je me rends à la Vallée-aux-Loups, où Chateaubriand a planté, à son retour de Terre sainte, comme il le dit, un cèdre du Liban que l'on peut encore admirer dans le parc de sa demeure.

Céphalonie

L'auteur de *Belle du Seigneur*, Albert Cohen, né à Corfou, en 1895, est allé à Marseille faire ses études secondaires, puis les supérieures à Genève, où il deviendra un haut fonctionnaire international. Dans *Solal*, il évoque l'île ionienne de Céphalonie au beau nom de migraine, dont la capitale est Argostoli et qui est surmontée du mont Ainos dont Ulysse aurait utilisé les sapins pour construire ses navires.



Cohen met en scène des personnages truculents, les « Valeureux », dont les figures sont inoubliables : Saltiel des Solal, Mickaël, Salomon, Mathiathias et, surtout, le fabuleux Mangeclous aux surnoms rabelaisiens : Bey des Menteurs, Père de la Crasse, Capitaine des Vents, par allusion à une « particularité physiologique » qu'on devine aisément. La liste des métiers qu'il exerce est également digne de Rabelais. Le plus touchant, pour moi qui ai connu cette partie de la Méditerranée qu'on appelle encore le Levant, c'est l'usage que ce groupe de Juifs levantins fait de la langue française : tous plus ou moins parents, ils descendent des Solal qui, pendant cinq siècles, avaient erré dans les provinces françaises avant de venir s'établir à Corfou, au XVIIIe siècle, gardant pour la langue de Molière une vénération qu'ils se transmettaient de père en fils, avec de précieux archaïsmes, et entretenant leur amour de cette langue en lisant ensemble, à haute voix, « pour ne pas perdre l'habitude des tournures élégantes », Villon, Rabelais, Montaigne ou Corneille. Un français que je n'ai aucun mal à imaginer, pour l'avoir entendu à Beyrouth, Damas, Alep, Alexandrie ou Istanbul ; un français chantant, libre, j'allais dire heureux, qui n'est pas tout à fait mort et qui est encore pour certains Levantins ce que l'espagnol était aux communautés des Juifs stambouliotes ou bulgares évoqués par Elias Canetti dans le premier volume de ses mémoires : *La Langue sauvée*.

Cerdagne

Par amour des hauteurs modérées et des solitudes frontalières où, autant que dans les capitales, se révèle souvent l'esprit des peuples, en outre séduit par la beauté de ce nom, Cerdagne (Cerdaña dans sa version espagnole), j'ai longtemps rêvé à cette plaine d'altitude, située à 1 200 mètres, partagée entre la France et l'Espagne, soit la Haute-Cerdagne, dans les Pyrénées-Orientales, et la comarque espagnole de Basse-Cerdagne, en Catalogne, avec la singulière enclave espagnole de Llívia, sise en territoire français, résultat de découpages médiévaux. On connaît surtout la station de ski de Font-Romeu et Bourg-Madame qui a, sur la frontière, son pendant espagnol, Puigcerdà, les deux villes demeurant face à face en s'ignorant peu ou prou. Si je ne suis jamais

allé en Cerdagne, le compositeur languedocien Déodat de Séverac (1872-1921) me la donne pourtant à voir. Ce natif de Saint-Félix-de-Lauragais, en Haute-Garonne, a composé une musique très évocatrice. Ecrite entre 1908 et 1911, *Cerdana* se divise en cinq « études pittoresques » qui nous introduisent dans l'univers cerdan par le biais de thèmes folkloriques transfigurés : on arrive en Cerdagne par la Tartane (*En Tartane*) pour plonger aussitôt dans les fêtes de Puigcerdà (*Souvenir de Puigcerdà*), tandis que ménétriers et glaneuses nous placent devant l'opposition du profane et du sacré (*Souvenir d'un pèlerinage à Font-Romeu*) et que l'évocation des muletiers devant le Christ de Llívia nous fait entendre une fervente complainte (*Complainte*) avant que nous retrouvions l'atmosphère profane du *Retour des muletiers* : un univers disparu mais qui demeure présent dans une musique dont Debussy avait bien raison de dire qu'elle sent bon. En termes moins poétiques, la Cerdagne est un fossé d'effondrement qui a donné naissance à une large vallée glaciaire, où coule le Sègre, un affluent de l'Ebre. L'ensoleillement y est si grand que, dans la partie française, on a installé des fours solaires : celui de Mont-Louis, puis celui d'Odeillo, à Targassonne, le plus grand du monde.

Cervantes (Miguel de)

Tout à l'opposé de celle d'un Montaigne ou d'un Shakespeare, la vie de Miguel de Cervantes Saavedra est exemplaire d'un aventurier méditerranéen de la seconde moitié du XVIe siècle, de même que le sera, au siècle suivant, celle de Jean-François Regnard, l'auteur du *Légataire universel*, comme Cervantes retenu esclave à Alger, et qui voyagera jusqu'en Laponie, ainsi que, d'une autre façon, celles de Casanova et de Beaumarchais. Né à Alcalá de Henares en 1547, il accompagne, de Valladolid à Madrid puis à Séville, son père, un modeste chirurgien quasi sourd. Cette vie errante l'empêche de suivre des études et l'oblige à s'instruire seul. A vingt et un ans, il est valet de chambre et secrétaire du légat pontifical, le cardinal Acquaviva, venu négocier à Madrid les modalités d'une coalition entre le pape, Venise et l'Espagne : la Sainte Ligue, contre les prétentions du sultan Selim

sur la Méditerranée occidentale. Il s'engage bientôt comme soldat « *aventurero* » et participe en 1571 à la bataille de Lépante, au large de Patras, en Grèce, l'une des plus grandes batailles navales de l'Histoire, décisive pour le partage de la Méditerranée : 7 000 morts et 20 000 blessés chez les chrétiens, et 20 000 morts ou blessés chez les Turcs. Cervantes y perd la main gauche, ce qui lui donnera le titre de « manchot de Lépante » – « pour la plus grande gloire de sa main droite », ajoutera ce soldat qui se bat encore à Navarin, Corfou, Tunis, avant d'être capturé, alors qu'il se rend à Naples sur la galère *Le Soleil*, par des pirates barbaresques qui, pendant cinq années, le tiennent esclave à Alger d'où il tentera de s'évader à quatre reprises. Il est relâché alors qu'il est attaché au banc de chiourme d'un navire en partance pour Constantinople, en échange d'une rançon destinée à un autre captif. Rentré en Espagne, il devient écrivain. Il a trente-trois ans. Ses écrits (*Galatée*, *Le Voyage au Parnasse*) ne lui rapportant rien, il exerce une fonction d'agent des gabelles pour nourrir la famille qu'il a fondée, après son mariage avec une très jeune femme dont il se séparera vite. Revenus médiocres : il s'exile, pourvoit en blé l'Invincible Armada, connaît divers démêlés, notamment avec l'Eglise et le fisc, qui lui valent d'être emprisonné à plusieurs reprises : c'est là qu'il médite et compose *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, dont la première partie paraît à Madrid, en 1605. Le livre, dans lequel un anti-héros ridiculise toute la littérature de chevalerie, lui apporte la gloire. Ses ennuis continuent, néanmoins, avec l'assassinat, dans une ruelle de Valladolid, d'un gentilhomme navarrais : suspect, arrêté, Cervantes s'en tire mais connaît une fin de vie misérable, malgré la protection du vice-roi de Naples, le comte de Lemos. Il emploiera ses dix dernières années à rédiger les merveilleuses *Nouvelles exemplaires*, et la deuxième partie du *Quichotte*. Il supporte sa misère avec une « bonne humeur héroïque », dit un de ses biographes. Il avait choisi d'être enterré avec l'habit du tiers-ordre de saint François d'Assise. Il est mort d'hydropisie. Il laisse un roman grec : *Les Travaux de Persille et Sigismonde*. Il est remarquable que, ce jour-là, le 23 avril 1616, soit mort un autre écrivain, l'un des plus grands, lui aussi : Shakespeare, Don Quichotte donnant ainsi la main à Hamlet et Sancho Pança à Falstaff, sur le chemin de la gloire posthume, et offrant à la littérature mondiale non seulement des personnages et des situations bientôt mythiques mais aussi un tour

qu'elle n'avait pas encore et que, sans craindre l'anachronisme, on appelle la modernité, c'est-à-dire ce qui, dans toute œuvre d'art ou de l'esprit, est éternellement contemporain.

César (Jules)

Dans la vie de Jules César (né en juillet – 100 et mort le 15 mars – 44), l'une des plus célèbres de l'Antiquité, celle d'un général romain devenu consul puis empereur et une sorte de dieu avant que son nom serve de titre aux empereurs d'Allemagne (kaiser) et de Russie (czar), dans cette vie qui a inspiré nombre d'artistes, de poètes, de cinéastes, je suis particulièrement sensible à la mort, le stratège César tombant sous les coups des conjurés pour avoir négligé les présages, notamment ceux qui concernaient les Ides de Mars, peut-être parce qu'il désirait ce type de mort, et en cela très moderne, disons-le, bien des dictateurs, des rois, des empereurs, entretenant avec les astrologues, devins, guérisseurs de tout acabit, même aujourd'hui, d'archaïques relations, surtout sur leur fin.



Tout est spectaculaire dans la vie de César, dont le bûcher funéraire de l'empereur fut dressé sur le Forum romain, non loin de la tribune aux rostres et de la tombe de sa fille Julia, sur un lit d'ivoire tendu de pourpre et d'or, avec, à sa tête, sa toge ensanglantée et, grandeur nature, son effigie en cire portant au visage et au corps les vingt-trois coups de couteau dont il est mort. Il fut veillé plusieurs jours par les

Juifs, à qui il avait permis de relever les murailles de Jérusalem abattues par son ex-gendre et ennemi Pompée. Le César qui m'intéresse n'est pas l'amoureux passionné de Cléopâtre, dont il aura un fils, ni le tombeur de tant d'autres femmes, et même des hommes, disait une réputation qui lui venait de son séjour de jeunesse en Bithynie, où il aurait bénéficié des faveurs sexuelles de Nicomède, si bien qu'on dira de lui, jusqu'à la fin, rapporte Suétone, qu'il était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, mais le conquérant et le réorganisateur de l'Etat : celui qui a franchi le Rubicon, qui était capable de marcher à cheval ou à pied à la tête de son armée, qui a étendu les frontières de l'Empire romain du Proche-Orient au Rhin et à l'Atlantique, et jusqu'en Angleterre, avec la conquête de la Gaule, plus tard celle de la Numidie. Au physique, c'était un homme grand, « le teint blanc, les membres bien faits, le visage un peu trop plein, les yeux noirs et vifs, une santé robuste, quoique dans les derniers temps il fût sujet à des syncopes soudaines et même à des terreurs qui interrompaient son sommeil. Il eut aussi deux fois des attaques d'épilepsie en plein travail. Trop minutieux dans le soin de sa personne, il ne se bornait pas à se faire tondre et raser de près, mais allait jusqu'à se faire épiler ce que certains lui reprochèrent, et ne se consolait pas d'être chauve… », dit encore Suétone (traduction d'Henri Ailloud). La vie et les mots de César martèlent donc notre imaginaire historico-politique. Pour l'enfant qui apprenait le latin, le début d'un de ses deux livres de Commentaires, *La Guerre des Gaules* (l'autre étant *La Guerre civile*), demeure un texte fondateur ; je le sais encore par cœur ; il sonnera toujours en moi comme une sorte de viatique : « *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostras Galli appellantur*. » (« La Gaule dans son ensemble est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre les Aquitains, la troisième par ceux qui dans leur propre langue se nomment Celtes, et, dans la nôtre, Gaulois » (traduction de Maurice Rat). César a aussi composé, probablement en grec (mais le livre est perdu), un traité de grammaire portant sur l'analogie. Il semble que la grandeur politique se soit, pendant des millénaires, reconnue à la maîtrise de la langue, non seulement celle du discours, mais aussi de l'écriture : un homme qui compose un traité de grammaire ne saurait donc être un mauvais politique.

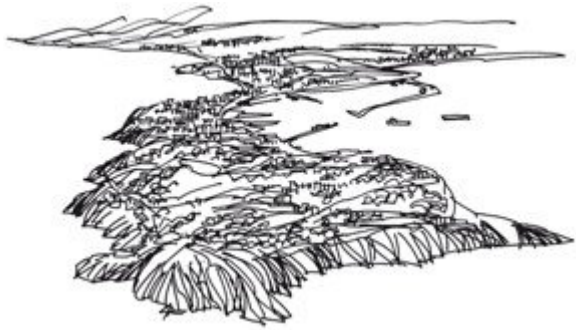
Césarée

De la Caesarea maritima, ville royale d'Hérode le Grand puis colonie romaine, aujourd'hui située en Israël, entre Tel-Aviv et Haïfa, je n'ignore pas les importants vestiges, ni même la ville moderne, avec ses jardins, ses villas luxueuses, le port où l'on se rappelle que saint Paul s'embarqua pour Tarse. Mais ce n'est pas seulement ce fait, pourtant d'une importance capitale pour le catholique que je suis, qui m'attache à Césarée, ni même que dans cette cité ait vu le jour, au VIe siècle, Procope, historien byzantin, auteur d'un *Discours sur les Grecs*, d'un traité sur les monuments et d'une scandaleuse *Histoire secrète*, où sont rapportées des anecdotes souvent obscènes sur Justinien, Théodora, Bélisaire et Antonina ; ce que j'aime, c'est avant tout son nom même : la beauté de ses trois syllabes, que Racine a fait sonner avec une extraordinaire tristesse, dans un vers célèbre de *Bérénice*, l'un des plus beaux qu'on ait jamais écrit en français : « Je demeurai longtemps errant dans Césarée… », dit Antiochus, et que répétera l'Aurélien d'Aragon, avant que Marguerite Duras ne fasse de ce nom, Césarée, répétons-le encore comme un nom de femme infiniment aimée que le rivage d'Israël nous aurait donnée, le motif tout à la fois manifeste et secret d'un court métrage qui porte ces syllabes. Ainsi habitons-nous des villes et des lieux bien plus profondément que si nous les avions visités, grâce aux écrivains, le plus souvent, ou aux musiciens, ou encore aux femmes, songes et géographie étroitement mêlés, et aussi l'Histoire, puisque nous pouvons entendre dans la *Bérénice* de Racine, à qui l'empereur Titus renonce par raison d'Etat, l'écho du renoncement du jeune Louis XIV à la nièce de Mazarin, la belle Marie Mancini, personnage infiniment romanesque, et qui est morte la même année que le Roi-Soleil, qu'elle n'avait jamais revu.

Ceuta (et Melilla)

J'aime les territoires excentrés, voire perdus, les confettis d'anciens empires. L'Espagne en possède deux, sur la côte nord du Maroc : les villes autonomes de Ceuta (face à Gibraltar, à 15 kilomètres de la côte

espagnole) et Melilla, plus à l'est. Ceuta s'étend sur une partie du territoire continental qui se termine par la presqu'île d'Almina, dominée par le mont Hacho, ce qui en faisait une position stratégique.



Les Phéniciens l'avaient fondée au VIIe siècle avant J.-C. Elle sera romaine, vandale, byzantine, puis musulmane pendant sept siècles, jusqu'au XV e siècle, où les Portugais s'en emparent. Le Portugal devenant espagnol au XVIe siècle, ses colonies s'hispanisent aussi. En 1702, attaquée par l'Angleterre, la ville résiste, mais Gibraltar tombera et sera cédée à la Couronne britannique en 1704. La guerre d'Afrique menée contre le Maroc, au XIXe siècle, permet à l'Espagne d'élargir le territoire de Ceuta et celui de Melilla. Ce sont aujourd'hui des villes autonomes, qui font partie de l'Union européenne, malgré les revendications marocaines. Elles ont respectivement 79 000 et 70 000 habitants, élisent chacune un député et deux sénateurs, Melilla, elle, demeurant un port franc.

Melilla, dont l'histoire est à peu près semblable à celle de Ceuta, est entourée d'une double clôture de six mètres de haut, qui est de temps à autre prise d'assaut par des hordes d'Africains qui tentent de gagner un autre monde, réputé paradisiaque, le plus souvent un mirage. Outre ces deux villes, il existe sur cette partie de la côte marocaine d'autres territoires espagnols : les îles Zaffarines, les îles Alhucemas et le rocher de Vélez de la Gomera (l'île d'Alborán faisant, elle, partie de la province d'Andalousie), l'ensemble s'appelant Plazas de soberania (lieux de souveraineté), ou Présides, quand ils ne sont pas désignés comme l'Afrique septentrionale espagnole. Des territoires qui n'ont pas la beauté ni l'étendue des Canaries, certes, mais qui permettent de rêver, et moins à la grandeur coloniale qu'à ce qu'un

pays peut posséder hors de ses frontières, ces territoires d'outre-mer qui me faisaient tant voyager, enfant, et dont le seul nom continue de m'émouvoir.

Ceylan (Nuri Bilge)

De ce cinéaste et photographe turc, né à Istanbul en 1959, les films les plus connus, *Il était une fois en Anatolie*, *Uzak* et *Les Climats*, doivent beaucoup à Michelangelo Antonioni mais aussi à Tchekhov et à Ibsen. Comme son illustre confrère, Ceylan s'intéresse à la fin de l'amour, au délitement du couple, à la solitude de l'homme et de la femme qui s'éloignent l'un de l'autre. *Uzak* (« le Lointain ») montre un homme d'une quarantaine d'années, Mahmut, qui vit seul dans un grand appartement d'Istanbul. Ce photographe raffiné passe ses fins de soirée chez lui, devant des films pornographiques, et surtout dans le silence et l'obscurité d'un amour défunt, son ex-femme l'ayant quitté pour refaire sa vie avec un homme qui finit par l'emmener vivre au Canada. Il assistera secrètement à son départ, à l'aéroport, avant d'aller remâcher sa mélancolie, sur un banc, au bord du Bosphore. Il reçoit un jeune cousin, chassé de sa province par la crise économique, et qui s'incruste chez lui, cherchant du travail et n'en trouvant pas. Le film est sombre, et nous montre une Istanbul hivernale, enneigée, sans aucun des monuments qui en font le charme : la ville moderne, ses quartiers pauvres ou médiocres, des êtres en proie aux mêmes tourments que les Européens – le parallèle est précieux, et universel. *Les Climats* est à mon sens un film plus profond encore. Isa et Bahar sont en vacances, l'été, dans une région touristique, au bord de la mer. Il enseigne l'histoire de l'art à Istanbul ; elle travaille pour la télévision, ce qui l'oblige à de longs séjours en province, sur des lieux de tournage. Leur couple se délite. Il la quitte après une scène violente sur la route. Rentré à Istanbul, il revoit une ancienne maîtresse dont la sauvagerie sexuelle le détourne un temps de Bahar, vers qui il revient en pensée au point de prendre, au cœur de l'hiver, un avion qui le mène dans un trou de l'Anatolie, où Bahar est retenue depuis des semaines par le tournage d'une série populaire et rurale. Il neige abondamment. Isa revoit Bahar, lui demande de revenir avec lui ; elle

lui répond qu'il est trop tard ; il fait changer son billet de retour pour le lendemain et rentre à l'hôtel. On frappe à sa porte en pleine nuit : c'est Bahar, qui dormira à côté de lui ; ils ne se parleront presque pas. Isa s'envolera seul. Les scènes qui ont lieu dans cette bourgade enneigée sont aussi déchirantes que celles que l'on peut voir dans *L'Eclipse* ou *Le Désert rouge* d'Antonioni, ou encore chez Bergman. Elles font également penser à *Neige*, ce beau roman d'Orhan Pamuk, romancier turc né en 1952, qui se déroule dans la ville lointaine de Kars, en Turquie orientale, près de la frontière arménienne, qui fut autrefois arménienne, puis turque, puis mongole, avant de devenir ottomane jusqu'à la guerre de Crimée, et donc russe, mais revenant à la Turquie en 1918, par le traité de Brest-Litovsk, la ville gardant des traces architecturales de ses occupants successifs. La neige joue là aussi un grand rôle et c'est, encore une fois, une Turquie hors carte postale que, comme Ceylan, nous montre Pamuk. Il y est aussi question de la liberté de la femme. Il y a chez ce cinéaste, lui-même originaire de la province profonde, quelque chose de sombre, de lucide, et d'extrêmement attachant par sa façon de plonger dans l'individu, chose somme toute rare au Proche-Orient, où l'intime est une citadelle. Il nous rappelle que montrer le réel, sous toutes ses formes, est un devoir des arts du temps, littérature et cinéma, ce qui ne va pas toujours de soi dans certaines régions de l'espace méditerranéen.

Chahine (Youssef)

La vie de Youssef Gabriel Chahine, né en 1926, à Alexandrie, dans une famille melkite (grecque catholique) d'origine libanaise, fut tout entière vouée au cinéma. Il fait ses études au collège Saint-Marc, puis au Victoria College. A vingt et un ans, il va étudier le cinéma à Los Angeles, et revient en Egypte, en 1950, tourner son premier film, *Papa Amin*. En 1954, avec *Les Eaux noires* puis *Le Démon du désert*, il lance un jeune acteur, comme lui d'origine libanaise, et melkite, Michel Chalhoub, qui se fera connaître sous le nom d'Omar Sharif, d'abord dans le cinéma égyptien, où il devient l'époux de la star Faten Hamama, ensuite internationalement, à partir de 1962 et, surtout, en

1965, grâce à deux films de David Lean : *Lawrence d'Arabie* et *Le Docteur Jivago*. En 1958, Chahine donne *Djamila l'Algérienne*, à la gloire des indépendantistes algériens, qui n'est pas son meilleur film, et *Gare centrale*, sans doute son chef-d'œuvre, où il joue lui-même le rôle de Kenaoui, vagabond boiteux engagé par le patron d'un kiosque à journaux, dans la gare centrale du Caire, où il devient crieur de journaux et amoureux désespéré d'une jeune femme : un film dont le cinéaste brésilien Walter Salles se souviendra, quarante ans plus tard, dans *Central do Brasil*. Les sujets de Chahine vont du drame à l'histoire, avec des films tels que *Saladin* (1963) *Adieu Bonaparte* (1985), *Le Destin* (1997) où il évoque Averroès. *Le Sixième Jour* (1986) est tiré d'un roman de sa compatriote francophone d'origine libanaise, Andrée Chédid, et a Dalida pour interprète féminine. Le meilleur de Chahine me semble résider dans ses chroniques, notamment les trois films autobiographiques qu'il consacre à sa ville natale et à son métier de cinéaste : *Alexandrie pourquoi ?* (1978), *Alexandrie encore et toujours* (1990), et *Alexandrie-New York* (2004). Son dernier film, tourné en 2007, très sombre dans son évocation d'une Egypte en proie à la corruption et au rôle sinistre de la police, s'appelle *Le Chaos*.



Chahine meurt l'année suivante, dans la ville du Caire, laissant une œuvre inégale mais attachante par bien des côtés, et l'une des rares qui ait donné sa cohérence au cinéma arabe. Sa nièce, Marianne Khoury, qui dirige avec ses frères la société de production de leur oncle, vient d'ouvrir au Caire Zawya, une salle de cinéma située dans une rue piétonne, Zawya signifiant en arabe un lieu de culte, une petite *madrasa*, ce qui traduit l'idée de culte et de transmission

associée selon elle au cinéma. Elle refuse les coupures imposées aux films par la censure, préférant renoncer à les projeter. Il s'agit pour elle de diffuser des films étrangers d'auteur mais aussi d'exploiter les classiques du cinéma égyptien, manière de maintenir vif l'esprit de la place Tahrir, celui de la révolution.

Char (René)

Voilà notre grand poète méditerranéen, même si la mer, proprement dite, figure peu dans son œuvre. René Char est né en 1907, à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Vaucluse, benjamin des quatre enfants d'Emile Char, négociant de la ville. Son grand-père paternel, un enfant naturel abandonné en Avignon, en 1826, s'appelait Magne Albert Char, mais on l'avait nommé Charlemagne, ce qui le convaincra d'abréger son nom et ne l'empêchera pas de devenir maire de l'Isle-sur-Sorgue en 1905. René Char passe son enfance aux Névons, demeure familiale sise dans un grand parc, et qui sera évoquée dans un de ses poèmes. Son père lui témoigne de l'affection, sa grand-mère également. L'été se passe à La Parellie, une autre propriété de la région. Il entre à l'école en 1913. Son père meurt en 1918. L'adolescent se lie d'amitié avec Louis Curel, un cantonnier libertaire dont la figure (et celle d'autres « matinaux ») le marquera au point que le poète les évoquera, eux aussi, dans ses textes. Cette année-là, il entre au collège Frédéric-Mistral d'Avignon. En 1924, il voyage en Tunisie, entre l'année suivante dans une école de commerce marseillaise. Il lit beaucoup de poètes. Travaille à Cavaillon dans les primeurs. Fait son service militaire à Nîmes, en 1927. Premiers poèmes publiés dans des revues d'Uzès et d'Aix-en-Provence. Il fonde une revue, *Méridiens*, en 1929, et se lie avec Paul Eluard, qui lui fait rencontrer les Surréalistes, à Paris, où Char va mener une vie très libre, découvrant par ailleurs les philosophes présocratiques. En 1931, il séjourne à Cadaquès, en Catalogne, chez Salvador Dalí. L'année suivante, à Juan-les-Pins, il rencontre Georgette Goldstein qui devient son épouse sans que sa vie amoureuse s'arrête à une seule femme. De 1939 à 1945, il participe à la Résistance, de quoi témoigneront ses *Feuillets d'Hypnos*. Dès lors fixé en Provence, sa vie se confondra avec

son œuvre, ce qui ne l'empêchera pas de s'insurger, en 1966, contre l'installation de missiles nucléaires sur le plateau d'Albion. Il mourra en 1988, laissant une œuvre hantée par une définition de l'Homme présent sur la terre, et dont l'enracinement, quel qu'il soit, a quelque chose d'universel. Sa poésie procède le plus souvent par fragments. On peut la lire de façon abstraite, en se laissant habiter par des titres et des formules semblables à celles d'Héraclite : *Fureur et Mystère, Le Poème pulvérisé, Les Matinaux, A une sérénité crispée*, *Chants de la Balandrane*, etc. Une poésie néanmoins pleine d'un paysage qu'il est difficile de ne pas référer à la Provence, qui est une sorte de Grèce, et dont les noms sont souvent présents dans l'œuvre, notamment L'Isle-sur-Sorgue, ville qui n'a plus rien de poétique, aujourd'hui où elle est livrée au commerce des antiquités. La Sorgue draine sa poésie : elle naît à Fontaine-de-Vaucluse, d'une puissante résurgence dite vauclusienne, et tire son nom du village où Pétrarque a séjourné, et où il a aimé Laure de Noves.



J'y ai aimé, moi, une jeune femme qui m'a rendu ce lieu encore plus cher, et que je ne puis détacher de la poésie de Char : « Marthe que ces vieux murs ne peuvent pas s'approprier, fontaine où se mire ma monarchie solitaire, comment pourrais-je jamais vous oublier puisque je n'ai pas à me souvenir de vous : vous êtes le présent qui s'accumule. Nous nous unirons sans avoir à nous aborder, à nous prévoir comme deux pavots font en amour une anémone géante » (*Fureur et Mystère*).

Chénier (André)

On ne lit presque plus Chénier. C'est dommage, et c'est un peu comme si l'on approuvait quelques-uns de ses derniers mots, prononcés avant qu'il ne monte à l'échafaud, deux jours avant la chute de Robespierre : « Je n'ai rien fait pour la postérité. » Il avait pourtant beaucoup fait, avec une œuvre forcément brève et tout entière vouée à la célébration de la beauté grecque – un goût depuis longtemps passé de mode. Il est vrai qu'il est mort à trente-deux ans. Il avait vu le jour à Constantinople, en 1762, d'une mère grecque et d'un père français – un négociant. La famille rentre en France dès 1765. Chénier est d'abord élevé à Carcassonne, par des parents, puis à Paris. On espérait faire de lui un militaire. Il sera attaché d'ambassade à Londres, puis journaliste. Il connaîtra des passions diverses avant d'être arrêté puis exécuté, son corps jeté à la fosse commune avec tant de victimes de la Terreur. Je regarde souvent le portrait qu'a peint de lui, dans sa prison, Joseph-Benoît Suvée ; un portrait non posé, d'une modernité étonnante, qui fait de Chénier notre contemporain pour le regard du poète qui va bientôt mourir et semble porter sur l'existence le regard qu'elle mérite. Je me rends quelquefois au cimetière de Picpus, où je me recueille devant cette fosse, de la même façon que je m'étais recueilli, à Istanbul, dans le quartier de Galata, au fond d'une ruelle sombre, devant une plaque apposée sur le mur de la maison où Chénier passe pour être né. Il mérite mieux que l'oubli, au moins pour son poème *La Jeune Captive*, né, dans la prison Saint-Lazare, de la contemplation d'Aimée de Coigny – laquelle échappera à la guillotine. J'aime aussi des poèmes comme *Néaere* ou *La Jeune Tarentine*, dont ces vers inoubliables, ou qui devraient l'être, au moins pour leur musicalité :

> *Pleurez, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,*
> *Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.*
> *Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.*

Chypre

Je suis arrivé à Chypre à l'aube d'un jour de juillet, venant de Beyrouth sur le voilier d'un ami richissime et de confession orthodoxe.

Comme à Malte, Djerba ou Lampedusa, j'aurais préféré ne pas aborder et regarder la côte depuis la mer, Larnaca n'étant pas en outre une ville intéressante. De Chypre, j'avais de mauvais souvenirs datant de la guerre civile libanaise. Je me rappelais aussi l'invasion du nord de l'île par l'armée turque, en 1974, alors que je me trouvais à Aix-en-Provence. Mon ami libanais aime la solitude, ce qui est rare pour un homme qui est en relations financières avec le monde entier – et pour qui la terre ne recèle aucun obstacle physique. « Comme tu voudras, mais il y a dans l'île des lieux à l'écart de tout. Accompagne-moi dans les monts Troodos, au monastère de Kykkos », me dit-il en arabe.



Je l'ai suivi jusqu'à ce massif montagneux que l'on aperçoit, quelquefois, par temps clair, depuis le Qornet es-Saouda, le point culminant du Liban ; de là, j'ai cherché à distinguer, à l'horizon, en vain, la montagne libanaise. C'eût été sans doute plus facile en hiver, la neige du Mont-Liban étant visible de très loin. Ce tribut payé à notre enfance, nous sommes redescendus sur la côte, avons levé l'ancre pour Limassol, puis pour Paphos, où saint Paul et Barnabé ont séjourné. Nous avons dîné devant le port, et beaucoup bu. J'étais la proie d'une étrange joie. Je me suis éveillé très tôt. Au soleil levant, obéissant à un désir que je nourrissais depuis des années, devant la mer calme, si intensément bleue qu'elle en devenait verticale, j'ai relu, toute la matinée, deux écrivains dits obscurs : les sonnets de Mallarmé, notamment celui qui commence ainsi : « Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos », et puis, fragment après fragment, dans un vertige heureux et lent, ce qui reste de l'œuvre d'Héraclite d'Ephèse, dit l'Obscur, qu'illuminent de profonds paradoxes.

Cid (Le)

Tout Français connaît des vers de Corneille tirés de sa pièce *Le Cid*, créée en 1637, avec un énorme succès et une querelle lancée par les ennemis du dramaturge, outrés de voir qu'alors que la France et l'Espagne étaient en guerre, Corneille avait osé s'emparer d'un sujet espagnol. On lui reprochait aussi de s'être inspiré jusqu'au plagiat d'une pièce du dramaturge espagnol Guillén de Castro : *Las Mocedades del Cid* (*Les Enfances du Cid*), publiée en 1618. On oubliait que le personnage qui avait inspiré ces dramaturges appartient non seulement à l'histoire de l'Espagne, notamment à la Reconquista, mais qu'il avait déjà inspiré, au XIIIe siècle, une chanson de geste (un « *romancero* »). Rodrigo Díaz de Vivar était né en 1043, près de Burgos. Ayant perdu son père à l'âge de quinze ans, il est élevé à la cour de Ferdinand Ier de Castille. Il servira plus tard Sanche II de Castille puis le frère de celui-ci, Alphonse VI, qui le charge de recouvrer le tribut dû par le roi maure de Séville. Pour récompense, Sanche II lui donnera en mariage Jimena Díaz (Chimène). Exilé en 1081, Rodrigue propose ses services à divers princes, dont des musulmans. C'est de là que lui vient son surnom, el Cid, de l'arabe *sayyid*, seigneur, après un autre surnom, Campeador (champion), donné en 1066, à l'issue d'un combat singulier contre un lieutenant du roi de Navarre. En 1092, il se réconcilie avec Alphonse VI, conquiert Valence, où il s'attribue des fonctions royales, ce qui lui vaut un nouvel exil, puis son retour triomphal dans Valence, où il régnera jusqu'à sa mort, en 1099. Sa veuve, Chimène, défendra tant bien que mal la ville, allant même, pour encourager ses soldats, jusqu'à faire lier au cheval de son mari mort le corps dressé de ce dernier, armé de son épée. Une légende, bien sûr, puisque le Cid était mort depuis trois ans… Mais ces légendes nous ont nourris autant que les vers de Corneille, dont voici le récit par Rodrigue de son combat contre les Maures :

> *Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort,*
> *Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,*
> *Tant, à nous voir marcher en si bon équipage,*
> *Les plus épouvantés reprenaient de courage.*
> *J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,*
> *Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :*

Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit. […]
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enflait dessous et d'un commun effort
Les Mores, et la mer entrèrent dans le port.

Il faudrait tout citer, jusqu'à :

« Et le combat cessa faute de combattants », qui est devenu proverbial, comme tant d'autres vers de Corneille, notamment les Stances du Cid ou les plaintes de Chimène ou encore celles de l'Infante.

Ciotat (La)

J'ignore si la gare de La Ciotat, petite ville des Bouches-du-Rhône, existe encore telle qu'elle était quand les frères Auguste et Louis Lumière, à la fin du XIXe siècle, y ont tourné en 1895 non pas le premier film de l'histoire du cinéma (il semble bien que celui-ci soit dû à un autre Français, Louis Le Prince, né à Metz en 1841 et disparu mystérieusement en 1890, après avoir fait breveter un certain nombre d'inventions et tourné, dans la banlieue de Leeds, en Angleterre, cette *Scène au jardin de Roundhay*, dont il ne reste que quelques secondes et où on a l'impression de voir danser des fantômes), ni même leur premier film (celui-ci étant la *Sortie des usines Lumière* à Lyon), mais le film qui a marqué les esprits au point, on le sait, de déclencher une panique, lors de sa projection, à Paris. Ces trente secondes ont changé notre rapport au temps, au visible, au passé et au futur, donc au monde. L'invention du cinéma repose sur une autre panique : celle du néant. La reproduction du réel dans le temps suscita une terreur. C'est un peu comme si les enfers étaient à notre disposition, plus encore qu'avec la photographie et le phonogramme. « Pour la première fois dans l'histoire, écrit l'immense cinéaste russe Andreï Tarkovski, l'homme avait trouvé le moyen de fixer le temps et en même temps de le reproduire, de le répéter, d'y revenir autant de fois qu'il le voulait.

L'homme était en possession d'une matrice du temps réel. Une fois regardé et fixé, le temps pouvait désormais être conservé, dans des boîtes métalliques, théoriquement pour toujours. » D'où notre gratitude envers la gare de La Ciotat, qu'on ne voit guère dans le film, mais qu'on pourrait considérer, à cause de ce train qui n'en finit pas d'arriver dans le temps et la lumière du cinématographe, tel Dali celle de Perpignan, comme le « centre cosmique de l'univers ».

Cléopâtre

Comment parler sans l'idéaliser de la femme la plus célèbre de l'Antiquité, nulle reine n'ayant suscité autant de fantasmes et de songes si bien qu'on a parfois de la peine à croire qu'elle ne fut pas légendaire ? Elle est pourtant bel et bien née à Alexandrie, en – 69 ou – 68, fille adultérine du roi Ptolémée XII, de la dynastie macédonienne des Lagides, et sans doute égyptienne par sa mère. Elle parlait plusieurs langues, dont le grec, l'égyptien, l'araméen, le mède, l'hébreu. Elle grandit sur fond de violents troubles politiques et fait preuve très tôt d'un caractère bien trempé. En mars – 51, Ptolémée XII meurt : Cléopâtre exerce le pouvoir avec son frère Ptolémée XIII, âgé de dix ans. Les troubles continuant et les deux souverains ne s'entendant pas, la reine s'enfuit à Ascalon, en Syrie, en – 49. C'est là que les Romains interviennent : Pompée, rival de César, défait à la bataille de Parsale, se réfugie en Egypte, où Ptolémée XIII le fait assassiner. César trouve là un prétexte pour débarquer à Alexandrie : veut-il annexer l'Egypte, grenier à blé de Rome ? La légende rapporte que, pour parvenir à lui, la jeune reine se fait enrouler dans un tapis qu'on apporte à César, lequel est séduit par Cléopâtre. Ptolémée ayant eu la bonne idée de se noyer dans le Nil en – 47, César donne libre cours à son amour pour la reine d'Egypte, qui épouse un autre de ses très jeunes frères, Ptolémée XIV, mais en conservant tout le pouvoir. César convoque à Rome les deux souverains : c'est le début d'un séjour de deux ans dans la capitale de l'Empire, d'abord dans la villa de César, sur le Trastevere, puis dans celle de Claudia, l'épouse du poète Catulle. Elle rencontre Cicéron, qui ne l'aime pas ; Pline, lui, l'appelait *regina meretrix*, c'est-à-dire « mère putain ». Césarion, fruit des amours

de César et Cléopâtre, naît en – 47. César est assassiné en – 44 : Cléopâtre quitte Rome pour Alexandrie où elle fait tuer son frère Ptolémée. Elle règne seule sur une Egypte en proie à la famine, avec la menace que fait peser sur le royaume la guerre entre les assassins de César, dont Octave (fils adoptif de l'empereur) et Marc Antoine, qui arrive à Alexandrie en – 41. Cléopâtre a vingt-neuf ans. Commence une liaison qui durera dix années et dont naîtront des jumeaux : Alexandre Hélios et Cléopâtre Séléné. Les Parthes menacent l'Empire : Marc Antoine doit regagner Rome ; ce sera une séparation de trois ans ; ils se reverront après la victoire de Marc Antoine sur les Parthes. Césarion est proclamé roi des rois. Aux autres enfants échoient l'Arménie (Hélios), Philadelphe (Ptolémée), la Cyrénaïque (Séléné). Octave montre son ambition : à la bataille d'Actium (– 31), Cléopâtre comprend que la partie sera perdue et retire ses navires. Marc Antoine la rejoint en Egypte où Octave débarque. Le bruit court que la reine s'est tuée : Marc Antoine se tue en se jetant sur son épée. Cléopâtre le suivra en se laissant mordre par un aspic. Octave fait assassiner Césarion. Il deviendra empereur sous le nom d'Auguste. Cléopâtre est bien plus qu'un nom : c'est un mythe qui a inspiré d'innombrables récits, pièces de théâtre, tableaux, opéras, poèmes, et films, dont celui de Joseph L. Mankiewicz, sorti en 1963, et qui a imposé au monde le visage d'Elizabeth Taylor dans le rôle de la reine d'Egypte. Préférons-lui néanmoins le buste qui est conservé à l'Altes Museum de Berlin et qui montre une femme au visage un peu lourd, aux lèvres épaisses, au nez plutôt fort, avec quelque chose de sensuel qui me rappelle celui d'une condisciple du lycée de Beyrouth que nous surnommions Cléopâtre à cause de ses cheveux d'un noir de jais coupés au carré autour d'un visage qui avait déjà sa pleine beauté.

Contemplation

La contemplation est la qualité la plus grande de l'Orient profond, disait Nietzsche : une qualité inconnue du monde gréco-latin, peut-être impossible dans la dure lumière méditerranéenne, mais que le christianisme a su prendre à l'Orient pour en forger l'une de ses dimensions majeures. C'est le mystère en pleine lumière, dont parlait

Barrès en une de ses formules heureuses. C'est aussi le jeu de l'immédiateté lumineuse et de l'éternité, ou, pour reprendre une formule du philosophe Jean Grenier : « N'est-ce pas la définition de la Méditerranée : une brièveté qui suggère l'infini, comme un enfant d'une seule image fait un monde ? » C'est donc en chrétien que je médite sur les pierres de Syrie, du Liban, de Turquie, de Grèce, comme sur les églises romanes du Limousin ou de l'Auvergne, la contemplation nouant l'étrange lien entre l'émotion esthétique, le frémissement spirituel et la méditation. La contemplation nous conduit souvent en Orient – pour moi l'Orient proche, celui où m'ont été révélés les mystères de la profondeur, c'est-à-dire une façon de maîtriser le vertige de l'infini et de la mort. Contempler est aujourd'hui une qualité quasi perdue, dans les sociétés occidentales où le silence, le retrait, le secret sont presque suspects d'asocialité. Détachons-nous du social et contemplons autre chose que notre nombril. Retournons vers ces espaces où sont nés le monothéisme et la philosophie. Retrouvons la leçon de la nouvelle alliance entre l'Orient et l'Occident. Contemplons. Méditons. Vivons.

Corrida

Le mouvement piétiste qui tend à rapprocher dangereusement l'humain de l'animal, après des décennies de darwinisme militant, voudrait faire interdire la corrida, comme la consommation de la viande. J'avoue que la corrida m'a longtemps été indifférente, sinon ennuyeuse, sans doute à cause du roman de Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*, que j'avais lu à voix haute à une vieille dame corrézienne et qui m'avait rasé. L'ennui ne pardonne pas plus en littérature qu'en amour ; et j'avoue que *Mort dans l'après-midi* ne m'avait pas davantage intéressé, malgré l'admiration que je vouais à Hemingway. Je suis entré dans la corrida par la dimension spirituelle de l'« habit de lumière » que revêtent les toreros, et par la prière qu'ils adressent à la Vierge Marie avant d'entrer dans l'arène. Et puis je suis allé à Nîmes en compagnie d'un ami, le poète et aficionado Robert Marteau, pour découvrir le monde de la corrida – pour y être initié, donc, et assister à ce qui est bien plus qu'un spectacle : une cérémonie, la seule qui

évoque les rites sacrés antiques, tout en gardant sa justesse au rapport entre l'homme et la bête – à hauteur de vie, dans ce que le philosophe espagnol Miguel de Unamuno appelle le *sentiment tragique de la vie*. C'est pourquoi la corrida, tout en étant spécifiquement espagnole, est universelle : elle a aussi bien lieu en France, au Portugal (sans que, hélas !, le taureau y soit mis à mort, ce qui en fait, si j'ose dire, une corrida *light*), et dans certains pays d'Amérique latine. Je voudrais donner la parole à une amie, une aficionada qui aime se rendre à Dax, à la fin de l'été, et qui me dit que les toreros sont particulièrement émouvants, à ce moment de l'année, car ils ont pansé les blessures reçues au printemps. Je donne aussi voix à Robert Marteau, qui ne vit plus que par ses écrits, notamment par ce petit livre, *Sur le sable, toros, toreros, toreo*, l'un de ses derniers, dédié à la tauromachie : « Ce n'est pas tous les jours que nous vient l'expression : les anges se sont penchés au balcon, tels qu'on les voit chez Mantegna, chez Tiepolo, puis convoqués chez Goya au plafond de l'église de la Florida. […] José Tomas, comme toujours, se tient aussi près que possible du centre. Il est en costume de lumière, mais il se vêt pour ne pas être vu. […] Une fois effectuée par quelques passes de domination la mise au centre, c'est avec le bras droit qu'il assurera l'imprégnation de l'étoffe dans le champ visuel du taureau, afin que celui-ci n'échappe pas à la trajectoire qu'on veut lui faire accepter, et c'est dans le ralenti que la courbe impose qu'il sera offert à l'homme, au cours d'un changement de main par lequel on feint de rompre, d'accueillir à gauche la charge et, par le drapelet souplement avancé, de la rendre plus suave encore, le taureau dès lors s'assoiffant de l'étoffe qu'il semble vouloir boire et qu'il ne peut toucher. C'est ce qu'on appelle : toréer par naturelles. »

Corse (La)

Il y a des territoires que les circonstances de notre vie semblent garder dans la distance du songe. Ainsi la Corse, où je ne suis jamais allé, non plus qu'aux Canaries ou à Madère, ces îles que les Espagnols et les Portugais ont rendues quasi méditerranéennes au sein de l'Atlantique. Beaucoup me disent que j'aimerais les paysages de la Corse, notamment la Balagne, le Cap Corse, les calanques de Piana, et

surtout les châtaigneraies de la Castagniccia, où je retrouverais bien des correspondances entre l'île, le Liban et le plateau de Millevaches, où je suis né, pays qui se ressemblent beaucoup sur le plan des mœurs, le Corse, comme le Libanais, ne connaissant de son pays que le village d'où il est originaire et la grande ville où il vit, Ajaccio, Bastia, Calvi, Sartène, Saint-Florent, Bonifacio, Solenzara, L'Ile Rousse, Corte… Cette île aujourd'hui française, nous en savons bien l'histoire et la géographie. Nous savons que s'y sont succédé Etrusques, Carthaginois, Phocéens, Syracusains, Romains, Vandales, Byzantins, Sarrasins, Lombards, Génois et Français, qui tous ont eu du mal à s'imposer sur un territoire dont Strabon, géographe grec de l'époque d'Auguste, parlait comme d'un « pays affreux à habiter, vu la nature âpre du sol et le manque presque absolu de routes praticables, qui fait que les populations, confinées dans les montagnes et réduites à vivre de rapines, sont plus sauvages que des bêtes féroces ». Des Barbares, donc, pour ce Grec du Pont-Euxin. L'île peut néanmoins s'enorgueillir d'avoir été le premier pays à posséder une constitution. C'était à l'époque des Lumières, il est vrai ; Pascal Paoli, général et patriote corse, qui régnera sur l'île en despote éclairé, de 1755 à 1768, et y introduira la culture de la pomme de terre, demande à Jean-Jacques Rousseau, en 1764, de rédiger une constitution pour son pays ; le philosophe se met au travail, et enverra en 1765 son *Projet de constitution pour la Corse*, pensé à partir du modèle des cantons suisses, mais jugé utopique et, surtout, arrivé trop tard, puisque la Corse sera rattachée à la France, et Paoli exilé à Londres où il mourra en 1807, assistant, ironie de l'histoire, à l'épopée de son petit compatriote d'Ajaccio qui deviendra l'empereur des Français et soumettra toute l'Europe… La Corse, il me semble aussi la connaître pour avoir eu, autrefois, une liaison avec une très jeune femme qui en était originaire, quoiqu'elle n'eût rien qui correspondît aux critères de la beauté insulaire : des cheveux châtains, une peau claire, des yeux presque bleus, une douceur qui contredisait la sombre figure de Colomba, ce personnage par lequel Mérimée, qu'on le veuille ou non, a résumé la femme corse, de la même façon qu'il a donné, dans *Mateo Falcone*, une vision tragique et juste de l'honneur insulaire – ce que confirment ses intéressantes *Lettres de Corse*, les notes de voyage de Flaubert et, aujourd'hui, le livre, hélas inachevé, car ultime, de l'écrivain allemand W. G. Sebald, *Campo Santo*, dont certains textes

(notamment ceux qui évoquent le cimetière de Piana, une vieille cour d'école, les hautes forêts du centre, ou une baignade dans la crique de Ficajola) comptent au nombre des plus beaux qu'on a écrits au sujet de l'île… La jeune Corse, je l'aimais donc pour sa douceur et parce qu'elle me décrivait précisément son village de Haute-Corse et aussi l'odeur qu'on sent, depuis le ferry, lorsque le bateau s'approche de l'île : « Une odeur de garrigue, de pins, d'arbres en fleurs… » me disait-elle ; à quoi je répondais qu'elle parlait comme Napoléon à Sainte-Hélène, lorsque l'Empereur déchu se rappelait son île natale. Elle souriait. D'une voix plus douce, presque secrète, elle évoquait une chapelle romane isolée parmi les chênes et les oliviers, Saint-Jean-Baptiste de Poggio, non loin du village de Sainte-Lucie de Tallano, dans l'Alta Rocca, en Corse-du-Sud, dans laquelle elle aimait aller prier, seule, l'été. « Tu devrais venir y prier avec moi », murmurait-elle. « Tu devrais écrire tout ça », répondais-je en songeant que j'aurais été heureux de prier avec elle. Elle me disait que la Corse ne produit pas d'écrivains, mais des militaires, des fonctionnaires, des bandits, des exilés, tous puissamment attachés à leur terre natale, et qu'elle est repliée sur son mystère, loin de tout cliché : « Un mystère de peu de mots et de grand silence, comme le Liban de ton enfance », me suggérait-elle, sachant mon goût du silence, des îles, et des sociétés traditionnelles.

Côte vermeille

Le littoral français ayant, pour des raisons touristiques, été rebaptisé avec des noms de couleurs, les rives de la Méditerranée n'y échappent pas, la plus célèbre partie étant, de la frontière italienne à Cassis, la Côte d'Azur, suivie de la Côte bleue, entre l'étang de Berre et Marseille, puis de la Côte d'Améthyste, entre la Camargue et Saint-Cyprien ; la Côte vermeille, dans les Pyrénées-Orientales, commence à Argelès-sur-Mer et s'achève à Cerbère, à la frontière espagnole. Cette partie du littoral borde la plaine du Roussillon, au pied du massif des Albères, la partie la plus orientale des Pyrénées, les Albères étant délimités à l'est par la Méditerranée, entre Argelès et Portbou, et à l'ouest par le col du Perthus.



Elle est célèbre pour la beauté de ses plages, ses caps, ses falaises, ses vins, ses petits ports de pêche naguère voués au poisson bleu (sardines, maquereaux, thon, anchois), aujourd'hui en partie reconvertis dans la navigation de plaisance. Elle s'organise autour de quatre villes. Argelès-sur-Mer tire son nom de l'argile qu'on y exploitait pour fabriquer des tuiles. Comme ses voisines, elle a changé plusieurs fois de maîtres, des comtes du Roussillon au roi de France (par le traité des Pyrénées, en 1659), en passant par les rois catalans et majorquins. Elle revient dans l'histoire en 1939, lors de la Retirada, c'est-à-dire l'arrivée de réfugiés républicains espagnols qui fuyaient le franquisme, à la fin de la guerre civile : 200 000 personnes s'entassèrent dans un camp de concentration, auxquelles s'ajoutèrent des Juifs et des Tziganes. Le camp est fermé en 1941, transformé par Vichy en chantier de jeunesse. Collioure n'est pas très loin, au fond de son anse arrondie, bornée d'un côté par le château royal, de l'autre par l'église Notre-Dame des Anges. Sur une colline : l'imposant fort Saint-Elme, bâti par Charles Quint. Là aussi, il y eut des réfugiés espagnols, les plus radicaux, communistes et anarchistes, enfermés au château dans des conditions si terribles qu'on a dû renoncer à ce lieu de détention au bout de quelques mois. Parmi ces réfugiés, le grand poète Antonio Machado qui, malade, est mort là, peu après son arrivée. Mais Collioure doit sa célébrité aux peintres, notamment à Matisse et Derain, qui ont peint là au cours de l'été 1905, un critique d'art donnant, à l'automne suivant, naissance au Fauvisme, c'est-à-dire au retour de la pleine couleur. Matisse reviendra souvent à Collioure, tandis que Picasso, le rival, investissait Céret, dans la montagne, 30 kilomètres plus haut, et que Dalí, plus tard, de l'autre côté de la frontière, créait à Port Lligat le troisième angle d'un singulier triangle

dans l'histoire de la peinture moderne : on y trouve en effet Braque, Derain, Masson, Gris, Camoin, Herbin, Picabia, Soutine, Marquet, Van Dongen, etc. Port-Vendres avait été, au Moyen Age, le premier port de commerce du Roussillon, qui n'en compte d'ailleurs pas de très importants. Il fut abandonné au profit de Collioure, avant que des travaux le rénovent, à la fin du XVIe siècle et, surtout, au XVIIIe, faisant même naître une ville nouvelle. Le nouveau port servira de point de départ aux expéditions en faveur des insurgés d'Amérique du Nord, en lutte pour leur indépendance. En 1939, des navires de commerce à l'ancre dans le port servent de bateaux sanitaires aux réfugiés espagnols. C'est aujourd'hui un port de commerce qui compte, notamment pour les fruits et les légumes en provenance de Méditerranée, d'Afrique, d'Amérique, le port étant tout proche de la plate-forme internationale de transports Saint-Charles, près de Perpignan. Banyuls est célèbre pour ses plages et ses vins doux, issus de vieilles vignes cultivées en terrasses. C'est aussi la partie d'Aristide Maillol (1861-1944) qui repose là, dans l'ancienne métairie où il venait méditer et travailler, sous une de ses sculptures intitulée *Méditerranée*. La Côte vermeille se termine à Cerbère, juste avant l'Espagne : ce petit port de pêche s'abrite dans une anse située entre le cap Cerbère et le cap Canadell. Il doit son nom aux cerfs qui, d'après des géographes grecs, peuplaient autrefois les forêts qui recouvraient la région. Les Gaules finissent à Cerbère, disait-on ; d'où cette frontière naturelle, quelles que soient les revendications des Catalans pour la réunification de ce que le traité des Pyrénées a divisé.

Couscous

Pour ce plat qui est en quelque sorte le pot-au-feu du Maghreb et qui a conquis la France, un peu la Belgique, mais nul autre pays d'Europe ni de Méditerranée, ceux du Machrek étant jaloux de leurs spécificités culinaires, j'ai un goût qui n'a rien d'exotique : le couscous a trouvé sa place dans notre imaginaire gastronomique, et je l'apprécie sans me représenter forcément les hauteurs de l'Atlas, des Aurès ou le désert de Tunisie, alors que la paella, par exemple, me transporte d'emblée en Espagne, tout comme le cozido au Portugal, ou l'osso

bucco en Italie. C'est que le couscous est susceptible d'interprétations diverses, selon qu'on se trouve à Tunis, Alger ou Rabat, ou même Paris, et qu'il possède des qualités nutritives et diététiques exceptionnelles. Il a donc un caractère universel.



Il évoque aussi pour moi une jeune Algérienne qui avait épousé un garçon de mon village, en Limousin. Celui-ci était né dans les années 1950, d'un père algérien et d'une mère française, au début de la guerre d'Algérie qui avait fait de lui un être scindé, malheureux. Il avait épousé une jolie fille de Timimoun, qu'il avait ramenée dans la sombre et rude Corrèze de sa mère, où il avait trouvé un emploi d'ouvrier dans une usine. Il m'avait invité à dîner ; la jeune Fatima avait passé l'après-midi à préparer un couscous dans son étroit et pauvre logement. Mon camarade d'enfance buvait ; je buvais avec lui ; nous maudissions le monde, pour des raisons diverses ; sa femme avait les larmes aux yeux ; si je dis que j'ai été vite malade et n'ai pu faire honneur au couscous, on mesurera le désespoir de Fatima, et mon remords, bien des années plus tard, reste entier. Mon camarade est mort. J'ignore ce qu'est devenue sa jeune épouse. Je ne mange jamais de couscous dans lui dédier en pensée un salut plein d'humilité.

Crète

De la cinquième île de la Méditerranée par sa superficie, après la Sicile, la Sardaigne, Chypre et la Corse, je ne dirai pas grand-chose, sinon que j'aime l'huile d'olive qu'on y produit et certains vins rouges, et que le fameux régime crétois flatte mon goût de l'austérité. On m'a

longuement parlé de La Canée, d'Héraklion, des plages de Paléochora, Elafonissos, Falassarna, Sougia. La Crète reste pour moi une affaire d'enfance : j'ai lu, avec plus de passion que les romans écrits pour la jeunesse, les récits mythologiques (les plus anciens et les plus beaux du monde hellénique) concernant Minos, Pasiphaé, Ariane, Thésée, le Minotaure, Icare, Dédale, le Labyrinthe et, davantage, le récit des découvertes et des reconstitutions par l'archéologue britannique Arthur Evans (1851-1941) du palais de Cnossos, celui qu'il attribuait au roi Minos. Plus tard, le déchiffrement du linéaire B de l'écriture minoenne par Michael Ventris me passionnera à l'extrême. La Crète est donc pour moi une affaire de mythe, d'écriture, et aussi de vertiges : celui du labyrinthe et celui de la logique, notamment le paradoxe d'Epiménide de Crète (ou de Cnossos). Ce poète et chamane à demi légendaire, qui a vécu au VIIe siècle avant J.-C., appartient aux Hyperboréens ou Apolliniens, penseurs ou mages antérieurs à Socrate et, même, au premier des présocratiques : Thalès de Milet. Son célèbre paradoxe du menteur a été reformulé par un autre penseur : Eubulide de Milet (IVe siècle avant J.-C.) : « Tous les Crétois sont menteurs », énonce Epiménide. Ce paradoxe, qui n'est pas soumis au principe de contradiction, peut s'entendre ainsi : ou bien Epiménide dit vrai, donc il ment, car il est crétois, et son affirmation est fausse ; ou bien Epiménide ment, donc son affirmation est fausse, car il existe au moins un Crétois (lui ?) qui dit la vérité sur ce mensonge. Le paradoxe semble trouver sa résolution en ceci : « Je dis vrai en disant que je mens », ce qui est insupportable pour la raison et entraînera le suicide, vers 330 avant J.-C., du philosophe Philetas de Cos. On peut l'élargir en le situant dans l'espace et le temps, où il trouve un sens relatif, comme quand on dit « Je suis mort » alors qu'on est en vie, ou bien en montrant, comme Bertrand Russell, au début du XXe siècle, qu'Epiménide confond une totalité avec une partie de celle-ci, ce qui brouille deux niveaux logico-linguistiques, ou encore en recourant aux mathématiques, comme l'ont fait les mathématiciens Gödel et Tarski.

Croisade des enfants (La)

Les croisades ont mauvaise réputation, aujourd'hui. Elles sont

même l'objet d'un révisionnisme dépréciateur qui empêche tout jugement sain sur ces événements majeurs de l'histoire européenne, notamment méditerranéenne, alors que l'invasion de l'Espagne par les musulmans bénéficie, paradoxalement, d'un préjugé favorable. Le rêve d'un royaume de Jérusalem, s'il eut réussi, est-il cependant plus absurde que celui de la « civilisation » arabo-andalouse dont Grenade était la part la plus belle ? Laissons cette question de côté et attachons-nous à l'étrange Croisade des Enfants, qui eut lieu en 1212. Sous l'impulsion de très jeunes bergers, Nicolas à Cologne, Etienne en Vendômois, partirent, à peu près en même temps, sans rien savoir l'un de l'autre, deux cortèges : 20 000 personnes, hommes, femmes, enfants, en Allemagne, 30 000 en France, des gens du peuple, tous pauvres, dont le but était de se rendre en Terre sainte pour délivrer Jérusalem, à l'instar des chevaliers et en réponse aux échecs des croisades précédentes, mais à mains nues, animés par une foi si singulière qu'elle leur a fait, pour les Allemands, traverser les Alpes et se retrouver en Italie, à Gênes, décimés par les accidents, la faim, les maladies, 13 000 personnes périssant dans ce voyage qui prend fin dans un désastre puisque les hommes sont tués par des bandits de grand chemin, les femmes vendues à des maisons closes, les enfants comme esclaves. Du côté français, on part de Tours, on remonte la Loire jusqu'à Lyon, d'où l'on descend le Rhône, et arrivent à Marseille, malgré la famine, les maladies, les épidémies, 7 000 personnes trouvant à s'embarquer sur des navires qui se révèlent ceux de trafiquants d'esclaves qui les vendent à Bougie, en Algérie, et à Alexandrie. On est frappé par la dimension populaire, voire innocente, de ce mouvement, et par la conjonction des deux cortèges composés moins d'enfants que de pauvres, selon la traduction qu'on donne de *pueri*. On ne saurait sous-estimer la dimension d'innocence de la foi, ce qu'a bien saisi Marcel Schwob, dans son merveilleux petit récit, *La Croisade des enfants*, où l'auteur des *Vies imaginaires* donne à entendre la voix de ces *innocents* dont le rêve s'est fracassé sur la chiennerie humaine, bien pire que les Barbares dont il fallait délivrer Jérusalem.

Cuisine

Pour moi qui, très jeune, ai été habitué à des plats puissants, surtout de tradition auvergnate, comme la potée aux choux, le petit salé aux lentilles, le boudin noir aux châtaignes, ou des plats typiquement limousins comme la mique, la farcidure, le milhassou, plats de pauvres, sortes de gâteaux de pomme de terre avec du porc et des échalotes, la cuisine méditerranéenne fut un émerveillement d'autant plus grand que la viande rouge, que j'abhorrais, enfant, ne s'y trouve pas. Je parle de cuisine méditerranéenne, alors qu'elle est plurielle, comme on peut le constater avec le mezzé libanais, le cassoulet, la bouillabaisse, le couscous, la paella, les pâtes italiennes. Allons y voir de plus près : tout l'arc proche-oriental, depuis l'Egypte jusqu'aux Balkans, est dominé par la cuisine libano-ottomane, ce qui n'interdit pas certaines spécialités locales, comme la mouloukhiyyé égyptienne (également en faveur au Liban), qui se prépare avec une plante, la mouloukhiyyé, justement, proche de l'oseille, laquelle sert à fabriquer une sauce qu'on verse abondamment sur du riz et du poulet bouilli, certains y ajoutant du pain arabe grillé et de l'échalote en morceaux. La Grèce a la moussaka mais aussi des produits remarquables tels que la feta, et les saucisses du mont Pélion, la Turquie le pasterma ; les Balkans, conformément à leur population, se nourrissent de diverses traditions, généralement ottomanes ou austro-hongroises, notamment la goulash. L'Italie, outre les pâtes, a le risotto et l'osso bucco, pour ne pas parler des trop célèbres pizzas, de la mortadelle, du gorgonzola, du parmesan. La France, outre le cassoulet, trouve sa méditerranéité culinaire dans la cuisine provençale, avec la soupe au pistou, le tian, la tapenade, la fougasse, la brandade de Nîmes, l'aïoli, la ratatouille… L'Espagne propose ses tapas, ses tortillas, ses jambons secs, son chorizo ; le Portugal ses accras, sa caldeirada de peixe (soupe de poisson), ses cozidos (pot-au-feu), ses diverses manières d'accommoder la morue, sa perdrix aux palourdes. Quant au Maghreb, il est essentiellement dominé par le couscous et le tajine. Les pâtisseries suivent la même répartition géographique. L'unité se fait sur quelques éléments de base, l'huile d'olive et le vin, certains légumes (tomates, courgettes, aubergines), le blé et le boulghour, et puis le thym, le laurier, l'oignon, l'ail, le persil, la menthe, la coriandre, la marjolaine (à quoi on préfère donner hélas le nom d'origan), et les épices. Les fruits, eux, sont à peu près les mêmes sur le pourtour de la Méditerranée.

Cyprès



Dans l'introduction à l'un de ses livres sur la civilisation méditerranéenne, Fernand Braudel rappelle que la Méditerranée n'est pas un paysage « mais d'innombrables paysages », une multiplicité due au fait que cette mer est un carrefour plurimillénaire et que le paysage n'a pas toujours été celui que nous connaissons, notamment pour la végétation. Seuls la vigne, l'olivier et le blé ont toujours été là. Les autres, pourtant si caractéristiques du paysage méditerranéen, « sont presque toutes nées loin de la mer », dit encore Braudel, qui ajoute, citant Lucien Febvre, que « si Hérodote, le père de l'histoire, revenait aujourd'hui, il irait de surprise en surprise », les citronniers, orangers, mandariniers étant venus de l'Extrême-Orient, les eucalyptus d'Australie, les cyprès de Perse, les cactus, agaves, aloès, figuiers apportés, eux, des Amériques, tout comme les tomates, les aubergines, le maïs, la pomme de terre… Le cyprès est pourtant, avec l'olivier – mais plus que lui, sur le plan esthétique, encore qu'il possède des vertus médicinales –, l'arbre méditerranéen par excellence, dont on trouve néanmoins des variétés dans l'Arizona, en Californie, au Mexique, dans l'Himalaya, au Tonkin… On ne saurait se représenter la Provence, la Toscane ni la Grèce sans ces flammes étroites et sombres qui établissent entre la terre et le ciel un trait d'union particulièrement sensible dans les cimetières, où il veille sur les tombes avec une rigueur si noble dans son austérité qu'il le dispute aux femmes noires qui peuplent encore tout le bassin méditerranéen, où le deuil garde tout son sens et une visibilité qu'il n'a plus dans l'Europe du Nord. En Corrèze, pas de cyprès, mais des peupliers, ces cyprès du Nord, comme on les surnomme, et surtout des thuyas et des ifs, parfois poussant serré comme des cyprès dont ils ont à peu près l'odeur, mais dont les feuilles et la sève sont dangereuses, ce qui en fait un arbre

singulièrement funèbre. Si je désire une tombe, c'est dans le cimetière de Viam, mon village natal, ombragé de hêtres, de sapins, de thuyas. Je rêve aussi d'une tombe du côté de Batroun, au Liban, sur une colline surplombant la mer, près d'un couvent, dans l'ombre d'un grand cyprès, sous le calme regard que les religieuses viendront poser sur les croix et sur la mer.

Cythère

Me voici à Diakofti, à Cythère, devant la mer où est née Aphrodite, au large de cette petite île peuplée d'environ 3 500 habitants, également connue sous le nom de Cérigo, dans la mer Egée, entre la Crète et le Péloponnèse. Ancienne colonie phénicienne, Cythère a connu toutes les occupations : Argos, Sparte, Athènes ; indépendante quelque temps et battant monnaie, l'île redevient vassale de Sparte puis, sous Auguste, propriété d'un riche Spartiate également citoyen romain. Elle dépendra ensuite de l'Empire byzantin, en faisant partie du dème (division civile et militaire) du Péloponnèse dont la capitale est Corinthe, jusqu'à la quatrième croisade, au XIIIe siècle, avant d'entrer dans le giron de la république de Venise, ce qui lui vaudra, en 1797, lorsque l'armée française prendra la Sérénissime, de devenir, par le traité de Campo-Formio, une partie des départements français de Grèce, formant avec l'île de Zante le département de la Mer-Egée. Présence française combattue par les Ottomans alliés aux Russes : ces derniers délogent les Français avant de leur rendre l'île par le traité de Tilsit (1807), lesquels Français sont aussitôt chassés par les Britanniques qui établissent un protectorat sur les îles Ioniennes avant de les restituer au royaume de Grèce, en 1864. Des événements qui, depuis la légende jusqu'à l'émigration de Cythériens en Australie, résument une grande partie de l'histoire de la Méditerranée. Mais Cythère compte autrement pour nous : c'est l'île d'Aphrodite, déesse de l'amour et de la splendeur féminine. Son nom est entré dans notre culture au point de ne pouvoir s'en effacer. Couperin, Watteau l'ont célébrée par la musique comme par les jeux d'ombre et de lumière de la peinture. A l'époque moderne, les choses ne vont pas autant de soi : l'amour s'éloigne de la mythologie idéalisante. Nerval, y abordant

pendant son voyage en Orient, y découvre un gibet à trois branches auquel se balance un pendu. Baudelaire reprendra cette anecdote dans *Un voyage à Cythère*, achevant de désacraliser l'île pour donner de l'amour une image hantée par la déchéance morale et par la mort :

> *Quelle est cette île triste et noire ? – C'est Cythère,*
> *Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,*
> *Eldorado banal de tous les vieux garçons.*
> *Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.*
>
> *— Ile des doux secrets et des fêtes du cœur !*
> *De l'antique Vénus le superbe fantôme*
> *Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,*
> *Et charge les esprits d'amour et de langueur. […]*
>
> *Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout*
> *Qu'un gibet symbolique où pendait mon image…*
> *— Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage*
> *De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !*

Strophes fabuleuses, d'une modernité sans complaisance, et auxquelles je songeais, au moment d'entrer dans la mer pour me baigner, frissonnant malgré moi à l'idée de ce gibet ; mais bientôt me vient le souvenir d'une verlainienne mélodie de Fauré consacrée à Cythère, et je me laisse éblouir par le soleil, le sel, ma bouche encore pleine du goût d'une de ces prunes de Cythère, qui ne sont pas des prunes mais un fruit exotique – cet arbre poussant en Polynésie, au Cameroun, à Madagascar, plus proche de la mangue que d'aucun fruit européen.



Dalida

Yolanda Cristina Gigliotti est née en 1933, à Choubra, faubourg du Caire, de parents italiens. Son père était premier violon à l'Opéra de la ville, sa mère couturière. Très tôt elle connaît des problèmes oculaires qui lui laisseront un strabisme qu'elle finira par assumer pleinement. Elle aime le chant, encouragée par son père, qui disparaît trop tôt. Elle devient mannequin, est élue Miss Egypte en 1954, tourne dans quelques séries B qui lui donnent l'idée d'aller tenter sa chance à Paris dans le cinéma. C'est néanmoins la chanson qui la rendra célèbre, et pour laquelle elle choisit d'abord le pseudonyme biblique de Dalila, puis Dalida, que justifiait son charme italo-oriental. Son premier 45 tours, *Madona*, ne connaît qu'un succès médiocre ; le deuxième, *Bambino*, sera un triomphe, notamment grâce à Lucien Morisse, directeur d'Europe n° 1, qui épousera la chanteuse dont la vie va de triomphe en métamorphose, de *Come Prima* à *Salma ya Salama*, en passant par *Les Enfants du Pirée* et *Paroles, paroles*, au gré d'échecs amoureux toujours plus douloureux, Dalida mettant fin à ses jours en 1987, chez elle, à Paris, dix ans après une autre chanteuse, Maria Callas, au parcours non moins complexe. On se doute que Dalida n'est pas ma tasse de thé. Néanmoins c'est une personnalité attachante, et non dénuée de talent, dans le genre populaire : avec sa grande taille, son accent et sa blondeur artificielle, elle incarne une certaine Méditerranée, entre l'Egypte, l'Italie et la France. Je me rappelle un voyage entre Resafa-Sergiopolis et Alep, dans le désert syrien, où le chauffeur, pour nous faire plaisir, faisait jouer et rejouer une cassette sur laquelle Dalida interprétait de grandes chansons françaises, *a priori* inséparables de leurs créateurs : *La Bohème, Avec le temps, Je reviens te chercher, Ne me quitte pas, Que reste-t-il de nos amours*, etc. C'était

agaçant, séduisant, obsédant, tout à la fois, et peu en accord avec le rude paysage où nous roulions ; mais cette traversée du désert restera à jamais liée à cette voix dont le chauffeur, un alaouite de Lattaquié, raffolait, et dont il pensait nous honorer.

Damas

Je suis souvent allé à Damas ; la ville n'étant qu'à 80 kilomètres de Beyrouth, on comprend les liens ambigus qui unissent les deux capitales. Combien de fois, sur l'ancienne place des Martyrs, à Beyrouth, ou encore à Chtaura, ville-carrefour de la Bekaa, ai-je entendu, le cœur battant, des chauffeurs de taxis collectifs ou d'autocars, crier : « Aa Cham ! Aa Cham ! », c'est-à-dire « A Damas ! », ce qui est la façon la plus simple de désigner la capitale syrienne, en arabe (la forme entière étant Dimashq ach-Cham). On passe deux chaînes de montagnes, l'une plus élevée que l'autre (le Liban et l'Anti-Liban), et on se retrouve, une fois franchie la frontière, à Masnaa, sur une autoroute qui, à travers un paysage rocailleux, au pied du mont Qassioum, à 680 mètres d'altitude, débouche sur une des plus anciennes villes du monde, l'une des plus mythiques, aussi, puisqu'elle est mentionnée dans la Genèse, le Livre des Rois, Isaïe (lequel prévoit la destruction de la ville : « Damas va cesser d'être une ville, et elle deviendra comme un monceau de pierres d'une maison ruinée »), le Nouveau Testament, le Coran… Une ville qui a drainé toutes les civilisations : Assyriens, Perses, Grecs, Séleucides, Romains, Arabes, Turcs, Français lui ont apporté leur touche, profonde ou plus légère, en tout cas l'ont façonnée politiquement et spirituellement, puisque c'est un des berceaux du christianisme, grâce à saint Paul qui, après avoir été renversé par la voix du Christ, y prêcha et s'en échappa dans un panier tenu par-dessus le rempart, à Bab Kisan, où une église commémore cette évasion. Nous allions surtout à Damas pour les souks (al-Hamadiyyé, Medalha Badra, Bzouriyé), mais aussi pour y déjeuner, le dimanche, avec des Syriens chrétiens (les quartiers de l'Est, vers Bab Touma, abritant toutes les communautés religieuses qu'on trouve à Beyrouth), notamment de cuisses de grenouilles capturées sur les bords de la rivière Barada mais qui venaient aussi de

Zahlé, au Liban. C'étaient des déjeuners qui duraient tout l'après-midi et où je ne m'ennuyais pas, mon père ayant pris soin de me conduire auparavant au musée national, où je pouvais admirer tout ce qui provient des sites majeurs de la Syrie, notamment les fresques de la synagogue de Doura Europos, étonnantes en ce qu'elles représentent des scènes de l'Ancien Testament, et sont ainsi en contradiction avec la Loi juive. Nous rentrions alors que le soleil frappait le mont Qassioum et le minaret de la mosquée des Ommeyades qui m'impressionnait vivement parce qu'elle abrite le tombeau de saint Jean-Baptiste, ceux qui en ont fait un lieu saint de l'islam n'ayant pas voulu évacuer les restes du Précurseur. Le soleil frappait aussi les fins minarets de la Tekkiye Süleymaniye, bâtie en 1554 par le grand architecte ottoman Sinan. Damas reste donc pour moi liée à la religion et à la gastronomie : deux formes de nourritures qui ne s'excluent pas l'une l'autre, ai-je tendance à penser. Nous allions tantôt au restaurant, dans le quartier de Bab Touma, mais aussi dans la partie moderne de la ville, dans le quartier d'al Marjah, quand ce n'était pas plus loin, dans un secteur plus populaire, vers Yarmouk ou Ghouta, mais de cela je suis moins sûr. J'avais au lycée français de Beyrouth un camarade qui appartenait à l'une des plus vieilles familles damascènes, immensément riche, et dont le père avait organisé à Damas, un samedi, l'anniversaire de son fils aîné, dans le palais qui porte le nom de sa famille, l'un des plus beaux de la ville. Il avait distribué à la centaine de petits invités des jouets et même des montres, chose si extravagante, à l'époque, bien que ces montres fussent fabriquées à Taiwan, que mon père, en bon protestant, m'avait prié de rendre la mienne à mon camarade, qui en a conçu de la mortification et moi du dépit et de la honte, me suis-je rappelé, bien des années plus tard, en errant de nouveau dans la vieille ville, un été, cherchant la chapelle Saint-Ananie,



la plus ancienne de la ville, où je suis descendu me rafraîchir et prier, car un catholique ne saurait se rendre dans cette ville en touriste : le terrible apôtre Paul y a séjourné ; j'y ouvre la Bible dans la traduction de Port-Royal et lis ceci, dans les Actes des Apôtres : « Saul se leva donc de terre, et ayant les yeux ouverts, il ne voyait point. Ainsi ils le conduisirent par la main, et le menèrent à Damas, où il fut trois jours sans voir, sans manger et sans boire. Or il y avait un disciple à Damas, nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : "Ananie." Et il répondit : "Me voici, Seigneur." Le Seigneur ajouta : "Levez-vous, et vous en allez dans la rue qu'on appelle Droite ; cherchez en la maison de Judas un nommé Saul de Tarse, car il y est en prières." Et au même temps Saul voyait en vision un homme nommé Ananie, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. »

Damiette

Cette ville égyptienne au nom si français s'appelle en réalité Medinat Dimyāt. Bâtie sur le delta du Nil, elle est l'ancienne Tamiat, détrônée dans l'Antiquité par Alexandrie, et à laquelle les croisades ont rendu de l'importance. C'est vers Damiette que se dirige la septième croisade, menée par Saint Louis qui sera d'ailleurs fait prisonnier non loin de là. C'est à Damiette que naît son fils, Jean Tristan de France. Le sultan mamelouk Baybars détruira la ville pour la reconstruire quelques kilomètres plus loin. Aigues-Mortes, en France, d'où est partie la croisade, est bâtie sur l'ancien modèle de

cette ville surtout célèbre, aujourd'hui, par l'étonnante rencontre de 1219 entre saint François d'Assise et le sultan Al-Kâmil, qui l'occupait et proposait de l'échanger aux croisés contre Jérusalem. François fut reçu par le sultan qui, entouré de ses théologiens, écouta les arguments du frère chrétien en faveur d'un Dieu d'amour, sans être persuadé par le message de l'Evangile, les croisés qui assiégeaient Damiette ne l'y aidant guère. C'est à ce moment que François a cette parole célèbre, qui demeure d'actualité : « L'amour n'est pas aimé. » L'épisode est fascinant. Il a puissamment nourri la pensée catholique et la légende franciscaine – l'une des plus admirables de la chrétienté. C'est aussi une des très précieuses rencontres entre les deux rives de la Méditerranée, où l'on aurait cependant tort de voir un ferment d'œcuménisme, tout comme de faire du saint d'Assise le patron des écologistes ; un saint, c'est tout autre chose que du dialogue idéologique ou du *new age* : c'est un vivant et un mort, un intransigeant et frémissant trait d'union entre l'homme et Dieu.

D'Annunzio (Gabriele)

Un écrivain comme on n'en fait plus, et comme notre époque petite-bourgeoise les déteste, ayant renié les héros et les saints, et incapable de comprendre un Lawrence d'Arabie, un Jünger, un Malraux… Gabriele D'Annunzio est né à Pescara, dans les Abruzzes, en 1863. Son père, Francesco Rapagnetta, est un propriétaire terrien qui déclare à l'état civil son fils sous le nom de D'Annunzio, qu'il vient d'ajouter au sien. L'enfant est élevé à Prato, en Toscane. Il écrit, publie ses premiers poèmes à seize ans, en 1879. Il est influencé par Carducci mais il ne tardera guère à être lui-même, notamment à Rome, où il étudie à l'université de La Sapienza, fréquentant le cercle de la revue *Cronaca Bizantina*, et publiant beaucoup, vers et nouvelles. En 1889, il donne son premier roman : *Le Plaisir* ; deux ans plus tard ce sera *L'Innocent*, dont Luchino Visconti tirera en 1976 son dernier film. L'année suivante, il publie *Giovanni Episcopo*. Ces trois romans le feront connaître dans toute l'Europe. D'Annunzio est déjà le dandy que nous connaissons, et les créanciers (autant que les femmes) le poursuivent : il se réfugie en France, à Arcachon. Il y écrit pour

Debussy, en français, *Le Martyre de saint Sébastie*n, musique pour voix, chœurs et ballet, destinée aux Ballets russes. La Première Guerre mondiale le ramène en Italie, où il milite pour l'entrée en guerre de son pays, s'engageant dans l'aviation, perdant un œil au cours d'un combat aérien. En février 1918, il effectue un raid aérien sur le port de Buccari (aujourd'hui Bakar, en Croatie), un des débouchés maritimes de l'Autriche-Hongrie ; il racontera ce fait d'armes dans un récit haut en couleur.



En août de la même année, à la tête de la 87e escadrille de chasse, il va lâcher des tracts sur la capitale de l'Empire austro-hongrois. Il nourrit un nationalisme irrédentiste qui le pousse à s'emparer de la ville de Fiume, aujourd'hui Rijeka, qu'il offre à l'Italie, laquelle n'en veut pas. C'est l'épisode le plus célèbre de sa vie. D'Annunzio instaure alors la Régence italienne de Carnaro, puis l'Etat libre de Fiume, reconnu pendant quelques mois par le traité de Rapallo : un gouvernement utopique, puisque dirigé par des esthètes, des syndicalistes, des anarchistes, mais aussi des personnalités douteuses. D'Annunzio voulait en faire « une œuvre d'art politique » ; ce sera un désastre ; bombardée par Rome en 1920, la ville se rendra sans tarder. Las de tout, sauf des femmes (il avait noué avec Eleonora Duse, l'actrice la plus célèbre de son temps avec Sarah Bernhardt, une liaison qui durera dix ans), D'Annunzio se retire dans sa villa du lac de Garde. Il apporte son soutien à Mussolini puis le lui retire, marque son dégoût de Hitler et du nazisme, et meurt en 1938, laissant une œuvre qui mérite mieux que la réputation de décadentisme qu'on lui fait généralement et à laquelle la stature du personnage donne de l'ombre.

Dante (Dante Alighieri, dit)

Ce que seraient la langue italienne et même l'Italie si Dante n'avait pas existé, voilà qui permet de réfléchir à la place qu'avait la littérature, autrefois, en des temps où les écrivains, les poètes, les philosophes, les érudits pouvaient, à l'égal des hommes d'Etat, ou avec eux, donner une identité à un territoire, tradition qui, en France, durera jusqu'à de Gaulle et Malraux… Ce qu'était l'Italie, au début du XIIIe siècle ? Une sorte de nuit remuante. Soudain une voix s'élève : elle a la hauteur d'un cri d'aigle, d'un chant de conquérant, d'une flèche de cathédrale. Au siècle des ultimes croisades, elle offre à l'Italie, dont les écrivains travaillaient jusque-là en latin, le premier monument de sa langue nationale. Dante, le Florentin, né en 1265, a très tôt perdu sa mère, qui meurt dans une cité ravagée par les luttes entre guelfes et gibelins, deux factions violemment opposées qui se disputent le trône du Saint Empire romain germanique, les premiers soutenant la papauté et la maison d'Anjou, les autres la dynastie des Hohenstaufen. Une guerre civile qui a, dit-on, laissé dans l'Arno plus de sang que d'eau, et assombri l'enfance de Dante.



Une enfance vouée à l'étude et à un futur mariage arrangé, comme c'était la coutume, et néanmoins irradiée par la rencontre, à l'âge de neuf ans, d'une autre enfant, Béatrice, le jeune homme se plaçant, plus tard, sous l'égide du poète Guido Cavalcanti, du peintre Giotto, du musicien Casella, et surtout de l'érudit Brunetto Latini. Béatrice meurt. Dante lui consacrera un livre, la *Vita Nuova*. Il se marie, entre dans la corporation des médecins, se retrouve entre les guelfes Blancs et les

guelfes Noirs, dont il s'attire la haine et, pour cela, est exilé, en 1302, pendant près de vingt ans, mourant à Ravenne, le 14 septembre 1321, le corps revêtu, selon son vœu, de l'humble habit des Frères mineurs… D'un voyage à Florence, au cours des années 1970, j'ai rapporté une reproduction du masque mortuaire du poète, que j'ai longtemps laissé à ma droite, à hauteur d'yeux, dans ma bibliothèque, près de mon bureau, à côté de la photo qu'a prise Man Ray de Proust mort, non par goût du morbide, mais parce que c'est sans doute l'unique (et néanmoins terrible) manière de nous représenter le poète sans idéalisation. J'ai beau avoir aussi visité à Florence la maison où il a vécu, cela me laissait presque indifférent. J'étais pourtant plein de l'esprit de cette époque, ayant travaillé sur la *Délie* du poète lyonnais toscan Maurice Scève, sur le néoplatonicien toscan Marsile Ficin, sur le philosophe catalan Raymond Lulle, et j'avais aussi lu *La Divine Comédie* dans la traduction archaïsante d'André Pézard, donc difficilement lisible, malgré ses mérites, et qu'il faut lire, comme toute autre traduction (celles de Jacqueline Risset ou de Jean-Charles Vegliante, par exemple), avec le texte italien en regard, le français et l'italien étant après tout assez proches pour que, *via* le latin, cette mise en regard laisse sonner en nous ce texte prodigieux, non seulement fondateur de la littérature italienne mais aussi de la poésie moderne : un voyage initiatique, qui est celui qu'accomplit en lui-même, à travers ses enfers personnels, son purgatoire, son désir de paradis, tout homme épris de vérité, et qui croit que la poésie et l'amour peuvent conduire à la félicité, ici-bas comme après la mort. Bien des vers de Dante chantent en nous, et ce chant est un viatique sur le chemin de notre vie. Pour moi qui arrive au dernier tiers de la mienne, *La Divine Comédie* est encore plus actuelle. J'en relis des passages à voix haute, et en italien, le plus souvent. Il me semble que c'est la voix innombrable des siècles qui sonne en moi : celle d'Homère, de Virgile, de Lucrèce, et ce qui sera celle de Shakespeare, de Camoëns, de Hugo, de Whitman, de Saint-John Perse, d'Ezra Pound, de Pessoa, etc. Ecoutons-la, dans la traduction de Jacqueline Risset, et non pas dans son évocation de l'Enfer ou du Purgatoire, mais dans celle, si peu lue, du Paradis, tout à la fin du poème, quand sont atteintes les limites du langage et que vient l'extase mystique :

O comme le dire est faible et qu'il est court

A ma pensée ! si court, devant ce que j'écris,
Que dire "peu" ne suffit pas.
O lumière éternelle qui seule en toi réside,
Seule te pense, et par toi entendue
Et t'entendant, rit à toi-même, et t'aime !

Da Ponte (Lorenzo)

Emmanuele Conegliano est né à Cenada, province de Trévise, en 1749, dans une famille juive. Son père est cordonnier. Devenu veuf, il se remarie avec une jeune catholique de dix-sept ans, ce qui l'oblige à se convertir, lui et toute sa famille, laquelle change aussi de nom, prenant celui de l'évêque de Cenada, ville qui changera également de nom, devenant Vittorio Veneto. Da Ponte entre au séminaire, est ordonné prêtre, devient précepteur à Trévise, puis gagne Venise, où il rencontre Casanova et mène une vie libertine, ce qui lui vaut d'être inquiété par les autorités vénitiennes. Il se réfugie donc à Vienne, où l'empereur Joseph II le protège, le nommant poète impérial, Da Ponte prenant la succession de Métastase. Il écrit notamment des livrets pour Martin y Soler, Salieri et surtout Mozart à qui il donne le texte de ses trois grands opéras, dont les sujets appartiennent à l'Europe du Sud et sont chantés en italien : *Les Noces de Figaro, Don Giovanni, Cosi fan tutte*. Ce sont des triomphes. Dans ses *Mémoires*, Da Ponte raconte que, pour écrire *Don Giovanni*, il se mettait au travail à minuit, une bouteille de tokay à sa gauche, une tabatière pleine de tabac de Séville à droite, et convoquait une délicieuse jeune fille de seize ans qui habitait la maison lorsque l'inspiration venait à lui manquer. A propos de Mozart, il écrit ceci : « Wolfgang Mozart, quoique doué par la nature d'un génie musical supérieur peut-être à tous les compositeurs du monde passé, présent et futur, n'avait jamais pu encore faire éclater son divin génie à Vienne, par suite des cabales de ses ennemis ; il y demeurait obscur et méconnu, semblable à une pierre précieuse qui, enfouie dans les entrailles de la terre, y dérobe le secret de sa splendeur. Je ne puis jamais penser sans jubilation et sans orgueil que ma seule persévérance et mon énergie furent en grande partie la cause à laquelle l'Europe et le monde doivent la révélation complète des merveilleuses compositions musicales de cet incroyable génie. »

Joseph II étant mort en 1790, Da Ponte se rend à Prague et à Dresde, où il retrouve Casanova. En 1792, il est à Londres, où il épouse une Anglaise qui lui donnera cinq enfants avec lesquels il passera en Amérique, en 1805, fuyant de pressants créanciers. Il donnera à New York la première de *Don Giovanni*, avec Maria Malibran, *diva assoluta* de l'époque. Il rédige ses mémoires, qui restent intéressants, malgré le beau rôle qu'il s'y donne. Il meurt à New York en 1838, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, ayant connu à peu près tout le monde.

Daudet (Alphonse)

Le Midi, notamment la Provence, doit à ce Nîmois, depuis qu'on ne lit plus Mistral, une grande part de sa célébrité. Daudet est né dans la préfecture gardoise en 1840, au sein d'une famille catholique et légitimiste : son père était tisserand et négociant en soie, sa mère la fille d'un soyeux ardéchois. Il passe son enfance dans le village de Bezouce, non loin de Nîmes, puis entre dans un lycée de Lyon, où la famille s'était installée après que le père eut dû fermer sa fabrique, et avant la faillite qui eut lieu en 1855. Daudet doit alors trouver une place de pion dans un collège d'Alès. Mais il a le désir d'écrire et va rejoindre à Paris son frère Ernest, en 1857, lui aussi écrivain (et complètement oublié de nos jours), avec qui il mène la vie de bohème propre à cette époque, fréquentant des salons littéraires, produisant un recueil de vers, attrapant la syphilis qui le tuera à cinquante-sept ans. Il entre au service du duc de Morny, demi-frère naturel du futur Napoléon III. Un secrétariat qui prendra fin en 1865, avec la mort du duc. Daudet voyage en Corse, en Algérie, en Provence, d'où il rapportera la matière de ses *Lettres de mon moulin*, publiées en 1870, et sans doute écrites en collaboration avec le Sisteronais Paul Arène, estimable auteur de *Jean-des-Figues* et des *Contes de Provence*. Les *Lettres de mon moulin* connaîtront jusqu'à nos jours un immense succès, notamment grâce à l'institution scolaire, certains contes étant entrés dans la mémoire collective, comme *Le Secret de maître Cornille*, *La Diligence de Beaucaire*, *Les Trois Messes basses*, *La Mule du pape*, *Le Curé de Cucugnan*, *En Camargue*, et bien sûr *L'Arlésienne*, dont il tirera une pièce de théâtre et Bizet une musique célèbre. L'abondante production

de Daudet est presque tombée dans l'oubli, notamment ses romans de mœurs, comme *Jack, Le Nabab*, ou *Numa Roumestan*, portrait satirique d'un politicien méridional où l'on a reconnu Léon Gambetta, originaire de Cahors, et à propos de quoi Daudet écrit qu'il a simplement voulu brosser le portrait d'un homme du Midi : « J'ai résumé un pays de nature, climat, mœurs, tempérament, l'accent, les gestes, frénésies et ébullition de notre soleil, et cet ingénu besoin de mentir qui vient d'un excès d'imagination, d'un délire expressif, bavard et bienveillant, si peu semblable au froid mensonge pervers et calculé qu'on rencontre dans le Nord. » Le roman évoque donc ce Midi méditerranéen « familial et traditionnel, tenant de l'Orient la fidélité au clan, à la tribu, le goût des plats sucrés, et cet inguérissable mépris de la femme qui ne l'empêche pas d'être passionné et voluptueux jusqu'au délire.



Le Midi câlin, félin, avec son éloquence emportée, lumineuse, mais sans la couleur, car la couleur est du Nord – avec ses colères courtes et terribles, piaffantes et grimaçantes, toujours un peu simulées même lorsqu'elles sont sacrées – tragédiante comédiante –, tempêtes de Méditerranée, dix pieds d'écume sur une eau très calme ». A *Numa Roumestan*, on préférera *Le Petit Chose*, roman autobiographique des premières années, notamment de son pionicat à Alès, puis de la montée à Paris, qu'on ne lit pas sans avoir le cœur serré. Et aussi la trilogie burlesque de Tartarin : *Tartarin de Tarascon* (qui a valu à l'auteur la haine des Provençaux, malgré son amitié avec Mistral), récit de chasse au lion en Algérie ; *Tartarin sur les Alpes* ; et *Port-Tarascon*, qui s'inspire de la désastreuse tentative de colonisation de

l'île de Nouvelle-Irlande (Papouasie), par le marquis de Rays, rêveur et escroc. Daudet meurt en 1897, à Paris, d'un *tabes dorsalis* dû à la syphilis qui avait également emporté Maupassant, Nietzsche et tant d'autres, et à propos de quoi il laisse un émouvant témoignage posthume, *La Doulou*. Le style de Daudet, vif, presque familier, marqué par une oralité toute méridionale, est bien plus moderne que le style artiste de son ami Edmond de Goncourt, ou que celui, ronflant, de Zola.

Dayan (Moshe)

Adolescent, à l'âge où l'on cesse de rêver sur des guerriers défunts ou des héros imaginaires pour s'intéresser aux vivants, deux noms couraient sur toutes les lèvres : le général de Gaulle et le général Moshe Dayan, l'un des pères de la nation israélienne. Il était né en 1915, au kibboutz Degania, non loin du lac de Tibériade, dans la Palestine ottomane. A quatorze ans, il s'engage dans la Haganah, une milice juive d'autodéfense qui menait aussi des expéditions punitives contre les Arabes et les intérêts britanniques, notamment sous la direction officieuse d'un officier anglais, né aux Indes, Orde Charles Wingate, intellectuel excentrique, chrétien et sioniste, qui mourra à quarante et un ans dans un accident d'avion. Dayan est ensuite affecté aux Special Night Squads. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est enrôlé dans les forces britanniques puis dans la 7e division d'infanterie australienne, où il combat en Syrie les forces de Vichy. Il y perd l'œil gauche, et portera un cache qui le rendra célèbre dans le monde entier, outre son action militaire. Pendant la guerre de 1948, il occupe des postes importants dans la vallée du Jourdain et dans le centre du nouveau pays, bientôt dirigé par David Ben Gourion, qui l'estime et le nomme chef d'état-major de l'armée où il fera ses preuves pendant la guerre de 1956 contre l'Egypte. En 1959, il entre en politique dans les rangs du Mapaï, grand parti de gauche. Il devient ministre de l'Agriculture. Le nouveau Premier ministre, Levi Eshkol, ne l'apprécie guère mais ne l'en nommera pas moins ministre de la Défense : Dayan s'illustrera pendant la guerre des Six Jours, en 1967 ; victoire éclair qui donnera à Israël un prestige inouï, dont je me souviens

parfaitement, tout comme, vivant au Liban, je me rappelle l'ampleur de l'humiliation arabe. Un prestige et un excès de confiance en soi qui explique qu'en octobre 1973, au début de la guerre du Kippour, Israël se soit retrouvé pris de court, les premiers jours, avec les pertes considérables. Dayan en est si affecté qu'il se retire de la vie politique en 1977, se consacrant à l'archéologie avant d'être rappelé par Menahem Begin qui en fait son ministre des Affaires étrangères, ce qui l'amènera à participer aux accords de Camp David. Il mourra en 1981 d'un cancer du côlon, laissant des écrits divers, dont un *Journal de la campagne du Sinaï*, que j'ai lu et relu avec le plus grand intérêt dans une édition de poche, et doublement passionnant pour moi puisqu'il mêlait au récit militaire et politique des considérations archéologiques sur les territoires traversés par l'armée israélienne.

Découvertes (Trois)

A peu près à la même époque, et de la même façon, trois découvertes ont modifié la perception que nous avions du passé de notre civilisation. Les récits de ces découvertes abondent. Je ne me lasse pas de les relire, ni de méditer sur ce qu'elles nous ont apporté.

La grotte de Lascaux. En 1940, près de Montignac, en Dordogne, des jeunes gens poursuivant un lapin jettent des pierres dans le trou dans lequel a disparu l'animal, le bruit révélant non pas un terrier mais une cavité profonde qu'ils explorent avant de faire appel à l'abbé Breuil, préhistorien qui inventoriera cette grotte et la surnommera la chapelle Sixtine de l'art pariétal. Le fait est qu'on n'en contemple pas les peintures sans en être profondément ému autant qu'impressionné par la création de ce sanctuaire. Dans ces peintures, souvent admirables de fraîcheur et qui laissent comme frémissant le geste des artistes, vers 18 000 ans avant J.-C., l'écrivain Georges Bataille a vu la naissance de l'art, même si la découverte de la grotte Chauvet, en Ardèche, en 1994, a fait reculer cette naissance à 31 000 ans avant J.-C. C'est sur cela que nous méditons chaque fois que nous nous rendons dans la vallée de la Vézère, en Dordogne, qui est en quelque sorte la Toscane de l'art préhistorique.

La bibliothèque de Nag Hammadi. En 1945, près la ville de Nag Hammadi, en grande partie peuplée de coptes, au nord-ouest de Louxor, sur la rive gauche du Nil, en Egypte, deux paysans exhument une grande jarre de terre contenant trois codex de papyrus reliés et datant du IVe siècle. Il s'agit d'écrits gnostiques, l'ensemble représentant environ 1 200 pages rédigées en copte, dont les plus célèbres sont l'*Evangile selon Thomas*, L'*Evangile selon Philippe*, et les *Apocalypses* de Paul et de Jacques. Les codex proviennent sans doute du monastère de Chenoboskion, où saint Pacôme entra dans la vie érémitique. Il y a aussi quelques écrits de la tradition hermétique et une traduction partielle de *La République* de Platon. Des écrits fascinants pour qui est habitué au seul canon de l'Eglise catholique, et qui donnent le vertige, comme tout ce que la terre restitue et qui vient modifier notre regard sur un passé que nous croyions connaître ou que les traditions avaient figé.

Les manuscrits de la mer Morte. En 1947, un berger bédouin qui fait paître un troupeau dans les hauteurs arides de Qoumrân, sur la rive ouest de la mer Morte, en Judée, se lance à la recherche d'une brebis égarée dans une grotte : il y découvre des jarres renfermant des rouleaux de peau enveloppés dans du lin. Onze grottes révéleront environ 880 manuscrits, pour la plupart fragmentaires, rédigés en hébreu, en araméen ou en grec : ils concernent la secte ascétique des Esséniens, membres d'un mouvement judaïque installé en Judée au temps des Romains, et constituant la troisième secte de la société juive de Palestine, avec les Pharisiens et les Saducéens.

Ces trois découvertes, dont l'accès est souvent ardu pour les textes, et impossible pour Lascaux, nous rappellent ce que nous devons au passé ; même oublié, celui-ci ne cesse de nourrir notre esprit, surtout en un temps où le passé devient paradoxalement fragile car aisément accessible et donc susceptible d'indifférence, notre mémoire étant quasi saturée d'informations sans importance. Lascaux, Nag Hammadi, Qoumrân : non, nous n'en avons pas fini avec ce qui nous a faits ce que nous sommes, nous autres Européens méditerranéens, ni avec ce nous avons donné au monde moderne. Ne pas en finir avec le passé est même notre devoir de survivants, en ce temps de mutations

irréversibles et destructrices.

Démesure

Un dieu tel que Dionysos dont le temple, à Délos, petite île aujourd'hui inhabitée des Cyclades, était orné de grands phallus dressés vers le ciel, nous rappelle la dimension violente, excessive, la démesure dont témoigne toute la Méditerranée et dont l'histoire n'est donc pas uniquement placée sous le signe apaisant d'Apollon, pour reprendre une opposition chère à Nietzsche. Elle est en grande partie dionysiaque, et paie aussi son tribut à Arès, dieu de la guerre. Sur la rive occidentale, la guerre de Yougoslavie nous l'a rappelé, il y a une vingtaine d'années, et les cicatrices n'en sont pas plus refermées qu'au Liban où la guerre civile a duré de 1975 à 1990, terriblement actualisée par la guerre civile syrienne en cours. L'histoire du Proche-Orient reste violente, à cause du conflit israélo-palestinien, et des progrès de l'islamisme. Contrairement à ce qui s'est passé en Europe du Sud, après les colonels grecs comme après Franco et Salazar, la chute des tyrans n'est pas le gage de la démocratie en des régions qui ne veulent ou ne peuvent connaître ce type de régime, du moins pas à l'occidentale. Les tyrans sont un signe de cette démesure : Saddam, Assad, les dictateurs du Yémen, d'Egypte, de Tunisie, la clique militaro-affairiste d'Algérie et surtout le satrape libyen Kadhafi, qui est resté quarante ans au pouvoir, nous rappellent que l'homme n'est pas perçu de la même façon de part et d'autre de la Méditerranée. Ubu le dispute à Caligula, et la bureaucratie n'est pas qu'un cauchemar courtelinesque ou kafkaïen : il faut s'être mesuré aux fonctionnaires turcs, syriens, égyptiens, pour comprendre que l'homme est peu de chose dans les rouages administratifs. L'affrontement entre ces deux conceptions de l'homme ne date pas d'aujourd'hui : il est lisible dans la conquête de la péninsule Ibérique par les Arabes comme dans les croisades et dans les diverses formes de colonisation par les Français, les Anglais, les Italiens. Après tout, l'histoire de la Grèce antique est faite de guerres entre micro-Etats, et celle de Rome est l'irrésistible mais souvent difficile établissement d'un empire, tout comme l'histoire de la puissance ottomane. S'il y a une universalité méditerranéenne,

elle est donc aussi dans l'excès, l'éclat, l'immédiateté violente, la guerre, le grotesque dictatorial, le cauchemar bureaucratique, l'infini de la vendetta. C'est à la conjonction des héritages grecs, juifs, latins, chrétiens, arabes qu'on doit de transcender les limites géographiques de l'olivier, du vin, du cyprès. L'unité de la Méditerranée est aujourd'hui surtout *littéraire*, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire en englobant tous les mythes, d'Homère à Cervantes, des *Mille et Une Nuits* à Proust, d'Héraclite à la postmodernité philosophique et romanesque, d'Orphée à Rimbaud. La littérature est l'expression civilisée de cette démesure qu'elle montre, exalte ou condamne ; d'où le fait qu'elle est souvent tenue en suspicion, ou qu'elle peut rester impuissante. Cela explique-t-il que le roman, sur l'autre rive de la Méditerranée, soit moins original et important que la poésie ou le conte, c'est-à-dire des formes brèves qui permettent d'aller à l'essentiel ? Le roman arabe, qu'il s'écrive en arabe, en français ou en anglais, n'est souvent qu'un calque du roman occidental. Dans le meilleur des cas, il se fait chronique, comme chez Naguib Mahfouz. En Europe, il semble en grande partie épuisé, ce continent ayant perdu tout rapport avec la démesure. L'universalité démocratique souffrirait-elle d'une manière de conformisme, d'aseptisation ? Le soleil, qui fait aussi l'unité de la Méditerranée, n'est-il pas une forme de fatalité antique, et éternelle, comme on le voit dans *L'Etranger* de Camus, court roman où ses coups de cymbale rythment le meurtre de l'Arabe sur une plage ? On est loin de la prose sérieuse de *La Peste*, qui se passe pourtant à Oran, mais livre sans démesure épidémique, au contraire du *Hussard sur le toit*, où Giono fait du choléra un « personnage » démesuré. L'Europe s'est asservie à la Technique, ce que le reste de la Méditerranée tente de refuser au profit d'une réévaluation de l'intériorité ou de la religion… N'oublions pas que si Ulysse regagne Ithaque et le lit de Pénélope, c'est au prix d'un retour qui a pris vingt ans, presque une vie, ni que, de tous les mythes grecs, celui de Prométhée demeure un des plus actuels, pour ceux qui tentent d'obéir à la lumière de cette pensée que Nietzsche appelait la pensée de Midi.

Derrida (Jacques)

Le philosophe Jacques Derrida naît à El Biar, dans l'Algérie française, en 1930, de parents juifs dont les ancêtres étaient devenus français en vertu du décret Crémieux qui, en 1870, accordait la nationalité française aux 35 000 Juifs vivant en Algérie – Adolphe Crémieux, député de la Drôme et ministre de la Justice faisant, dans la foulée, adopter un autre décret accordant la naturalisation aux indigènes et aux étrangers vivant sur le sol algérien, ce qui était un acte considérable dans une France souvent antisémite, comme nous le montre le *Journal* des frères Goncourt, pour ne parler que d'eux. Une des grandes hontes de la France fut la suspension de ce décret par le régime de Vichy, ce qui vaudra au jeune Derrida, malgré de remarquables qualités intellectuelles, d'être exclu des établissements publics d'enseignement. Il poursuivra ses études à Paris, dès 1949, rencontrant Althusser, Bourdieu, Hippolyte, Foucault, dont il suit les cours, et aussi des écrivains comme Jean Genet, Francis Ponge, Pierre Klossowski, Nathalie Sarraute, et le compositeur Pierre Boulez. L'enfant d'El Biar deviendra le philosophe français le plus célèbre de la deuxième moitié du XXe siècle, après Sartre, et avec Michel Foucault, Gilles Deleuze, Paul Ricœur, Michel Serres et René Girard. Si Derrida est français, c'est en Amérique du Nord que sa philosophie a été accueillie avec le plus d'intérêt et de générosité. Elle met en cause les couples d'opposition comme la présence et l'absence, l'intelligible et le sensible, la nature et la culture, le masculin et le féminin, et surtout la primauté de la parole sur l'écrit : d'où la question de l'absence dans la trace (l'écrit) qui suppose qu'il n'y a pas d'origine ou que celle-ci est toujours « supplément » scripturaire. Les implications de cette « déconstruction » de la métaphysique occidentale (maître mot de cette philosophie) dans le champ culturel et social sont considérables, tout comme les analyses de Foucault et la pensée de Deleuze : elles mettent en cause, *via* les féministes américaines, notamment, les substrats de la civilisation méditerranéenne, en particulier le rôle du masculin. Ce n'est pas, je l'avoue, le Derrida qui m'intéresse le plus ; je préfère celui qui s'est penché sur la littérature, sur la langue, sur la question d'autrui dans le langage, notamment *Le Monolinguisme de l'autre*. Etudiant, j'ai lu ses trois ouvrages majeurs : *L'Ecriture et la différence*, *La Dissémination*, *De la grammatologie*, enfermé dans divers greniers, seul, sans guide, prenant d'abondantes notes, pour mon seul plaisir, y comprenant ce que je pouvais, entré dans une interrogation

sur l'écriture qui me faisait chercher dans ces livres je ne sais quel secret de la littérature, comme chez Maurice Blanchot, comprenant peu à peu que ce secret réside dans le fait même d'écrire, d'aller sur les traces de mes pas, de devenir trace moi-même, d'inventer sans cesse mon origine. Derrida est mort en 2004, sans que j'aie cherché à suivre ses cours ni avoir jamais entendu sa voix, tout se passant comme s'il devait rester tout entier dans son écriture, n'imaginant même pas qu'il pût avoir de voix vive, de présence souveraine ailleurs que dans ses livres, mais laissant se développer l'image de ce jeune garçon grandi, comme Albert Camus, sous le soleil de l'Algérie, dans une lumière où Fronton, saint Augustin, Apulée et Tertullien ont eux aussi écrit, et comme l'ont fait ou le font, en français, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, Rachid Mimouni, Rabah Belamri, Rachid Boudjedra, Mohammed Dib, Habib Tengour, Assia Djebar, entre autres.

Désert des Tartares (Le)

En 1940 paraissait en Italie un court roman, *Le Désert des Tartares*, qui allait devenir un des classiques du XXe siècle. L'histoire peut se résumer brièvement : le lieutenant Giovanni Drogo est, pour sa première affectation, envoyé au fort Bastiani, qu'il gagne à cheval, seul, à travers un paysage sans âmes ni habitations. Le fort est occupé par des soldats qui ne disent pas grand-chose d'un service on ne peut plus monotone ; il s'agit en effet de garder la frontière du Nord, notamment sur une redoute située plus haut que le fort, et d'où Drogo aperçoit, au septentrion, par-delà les rochers, une plaine – « une sorte de désert, des cailloux tout blancs, comme s'il y avait de la neige » ; et plus loin encore, « les brumes du Nord, qui empêchent de rien voir ». C'est de là qu'on redoute, depuis des lustres, une invasion barbare. Certains affirment avoir aperçu des terres blanches, un volcan, une lande inhabitée où nul homme ne s'est encore aventuré. C'est donc une « frontière morte » que gardent Drogo et ses compagnons d'armes. Lui qui espérait ne passer que quelques mois dans ce fort oublié du temps et des hommes, il restera là trente années, soit toute sa vie d'officier, tenant par les habitudes et le mythe de l'attaque barbare,

devenu capitaine, malade, et rapatrié lorsque les Barbares arrivent enfin, et livrant le seul combat qu'il ait livré : celui contre le temps, c'est-à-dire la mort. Le remarquable roman de Dino Buzzati (né en Vénitie, en 1906 et mort à Milan en 1972, auteur également d'*Un amour*, des nouvelles du *K* et du *Rêve de l'escalier*) se situe dans la postérité de Kafka, et dans la proximité du *Rivage des Syrtes* de Gracq, de *L'Etranger* de Camus, voire de *La Nausée* de Sartre et de tous ces livres qui interrogent, après la Première Guerre mondiale et au cœur de la Seconde, la place de l'homme dans un monde où celui-ci n'est plus que l'agent de sa propre destruction, la culture et les coutumes ne suffisant plus à endiguer les puissances de mort ni le sentiment tragique et absurde d'une existence d'où Dieu semble s'être retiré.



En 1976, Valerio Zurlini a tiré du roman une magnifique adaptation, tournée dans la citadelle de Bam, en Iran, avant le règne des ayatollahs et la destruction de Bam par un tremblement de terre qui, en 2003, a causé la mort de 40 000 personnes. Le film est interprété par le gratin du cinéma européen : Vittorio Gassman, Jean-Louis Trintignant, Helmut Griem, Fernando Rey, Jacques Perrin, Philippe Noiret, Laurent Terzieff, Max von Sydow, Francisco Rabal… Il est rare qu'un grand roman donne un grand film ; celui de Zurlini est une exception.

Didon

Légendaire fondatrice de Carthage, Didon est particulièrement chère à nos cœurs. Didon (ou Elyssa, en grec : la femme divine) était la fille de Bélos, roi de Tyr. Son frère, Pygmalion, tue son époux Sychée, ce qui oblige Didon à fuir, d'abord à Chypre, puis sur la côte africaine, où elle fonde Carthage, la légende voulant qu'elle passe un accord avec le hobereau local avec qui elle négocie un territoire : il lui serait alloué autant de terre qu'il peut en tenir dans la peau d'un bœuf ; Didon fait découper la peau en lanières si fines qu'elles finissent par définir un territoire aux dimensions importantes. Elle épouse un de ses compagnons tyriens ; mais une autre version de la légende dit que, poursuivie par les ardeurs d'un homme, elle se jette dans un bûcher dédié à la mémoire de son époux. Elle est divinisée par les Carthaginois sous le nom de Tanit. Dans l'*Eneide*, Virgile s'empare de cette légende en y convoquant Enée, qui a quitté Troie en flammes avec son père Anchise et son fils Ascagne. Il a pour mission divine de fonder la ville de Rome. Ayant accosté à Carthage, il est accueilli par la belle Phénicienne avec qui il connaît un grand amour, avant de l'abandonner, rappelé à l'ordre par Jupiter, comme Louis XIV par la raison d'Etat. Didon se tue avec une épée donnée par Enée. C'est ce passage de l'*Enéide* qui a inspiré nombre d'artistes européens, notamment au XVIe et au XVIIe siècles. Des peintres, des écrivains et surtout des musiciens : Porpora, Cavalli, Galuppi, Hasse, Jommelli, Piccinni, Desmarets, Purcell, Berlioz. Le plus bel opéra est celui de Henry Purcell, créé en 1689, dans lequel Jupiter est remplacé par des sorcières qui évoquent plus *Macbeth* que l'Antiquité gréco-latine. L'opéra de Purcell est bouleversant, et la Lamentation de Didon l'un des airs les plus émouvants qu'on ait jamais écrits :

> *When I am laid, am laid in earth,*
> *May my wrongs create*
> *Non trouble, no trouble in thy breast ;*
> *Remember me, remember me*
> *But ah ! forget my fate.*

Don Juan

L'Espagne a donné au monde un de ses plus beaux mythes

modernes : celui de Don Juan. C'est au dramaturge Tirso de Molina qu'on le doit et à sa pièce *El Burlador de Sevilla*, qui met en scène ce « trompeur », cet abuseur, ce séducteur qui ne respectait rien. Molière, imitant son modèle dans son *Dom Juan*, Mozart, s'en inspirant pour son magnifique *Don Giovanni*, en ont fait l'un et l'autre non seulement un « grand seigneur méchant » homme mais surtout un libertin, au sens classique du mot, c'est-à-dire un homme libre, qui paie de sa mort ses provocations. Molina, Molière, Mozart : avec ces trois œuvres, nous sommes sur les hauteurs. Le XIXe siècle redéploiera le mythe en plusieurs langues, avec Byron, Hoffmann, Musset, Mérimée, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly ; mais c'est, avouons-le, à un degré moindre… Le XXe aussi… Le nôtre se contente de ce nom pour désigner un séducteur patenté, dont le nom de Casanova est un quasi-synonyme, alors qu'il y a entre les deux la différence du jouisseur heureux au collectionneur tragique. En vérité, la légende de Don Juan est inspirée par deux personnages : don Juan Tenorio, celui qui a servi de modèle à Tirso de Molina, et dont on ne sait rien, sinon ce qu'en dit le dramaturge, et don Miguel de Manara, baptisé à Séville en 1627, et qui passa sa jeunesse dans la débauche, les troubles, les crimes, même, avant de se repentir et, touché par la grâce, de se marier puis de souhaiter être admis dans la confrérie de la Santa Caridad ; il consacra sa fortune à la développer, fondant aussi l'hôpital Saint-Georges, et demandant qu'à sa mort, survenue en 1679, son corps soit enterré sous le portail de l'église pour que « chacun foulât aux pieds son corps immonde », la pierre tombale portant cette inscription : *Aqui yacen los huesos y cenizas del peor hombre que ha habido en el mundo* (« Ci-gît le pire homme qui fut au monde »). Conclusion superbe (et non dénuée d'un orgueil très espagnol) d'une vie étonnante, qui a été rapportée par un de ses contemporains, le père Juan de Cardenas, dans un ouvrage qui s'est ajouté aux relations orales qui ont fini par mêler l'histoire de don Juan Tenorio avec celle de don Miguel, lui donnant un caractère parfois fantastique, comme cet épisode où don Miguel, s'éprenant d'une statue dressée au sommet de la Giralda, voit la statue répondre à ses vœux (un peu comme dans *La Vénus d'Ille*, de Mérimée) ; ou encore ceci : don Miguel se promenait au nord du Guadalquivir et cherchait du feu pour son cigare ; une main appartenant à un homme qui marchait de l'autre côté du fleuve s'étendit jusqu'à lui pour le lui donner ; le Diable, bien sûr, qu'on ne

saurait séparer de don Juan, surtout chez Molina, Molière et Mozart, le commandeur qu'il a assassiné revenant sous la forme d'une statue de pierre pour le faire plonger dans les Enfers. Le commandeur n'est bien entendu pas le Démon, mais celui qui affronte ce qu'il y a de démoniaque en don Juan et le vainc.

Druzes

Ils m'ont intrigué dès l'enfance, parce que Abou Toufic, le concierge qui gardait l'un des immeubles où nous habitions, à Beyrouth, était druze et chargé d'étrangeté avec son tarbouche, son séroual et ses grandes moustaches relevées aux extrémités, et que nous traversions souvent le territoire druze, la montagne du Chouf, dans le Liban du Sud, pour nous rendre à Jezzine, ville chrétienne de la montagne. Ils sont d'emblée reconnaissables à leur costume (généralement le séroual noir et une calotte blanche) et leur moustache recourbée, tandis que le voile blanc des femmes semble une gaze de brouillard autour de leur tête.



J'ai autrefois aimé une jeune Druze, Racha, quand j'étais étudiant à l'université de Vincennes, tout en découvrant leur religion grâce à Nerval, qui en parle longuement dans son *Voyage en Orient*, dont c'est la partie la plus mystérieuse, et découvrant plus tard leur catéchisme : un monothéisme dérivé de l'ismaélisme, lui-même courant minoritaire du chiisme, qui remonte à 765, à la mort du sixième Imam, Ja'far al-

Sâdiq. Fondée par un Persan, Hamza (auteur des *Epîtres de la Sagesse* et théologien du calife fatimide Al-Hakim), et un Turc, Muhammad ad-Damazin, cette religion est influencée par le néoplatonisme, le gnosticisme, le mysticisme musulman, avec des emprunts aux autres religions révélées, dont le christianisme et le judaïsme. Ce syncrétisme repose sur l'affirmation de l'unité absolue de Dieu. La religion druze, qui ne possède ni liturgie ni lieux de culte, qui refuse la charia et croit en la métempsychose, est défendue par une initiation et un sentiment identitaire très profond qui interdit tout mariage avec des non-Druzes – ce que la *taqqiya* (le fait de paraître s'adapter jusqu'à l'apparente métamorphose aux situations contraires ou hostiles) ne doit pas faire oublier. Leur catéchisme a été publié de façon presque confidentielle. En voici un extrait :

« Raconte-moi d'où vient l'appellation "druze".

— Sache, mon frère, que l'appellation "druze" dérive de ce qu'ils ont suivi Al-Hakim, qui est Notre-Seigneur Mohammad ibn Ismaïl. Il s'est manifesté de lui-même, à lui-même et à nous aussi. Quand ils l'eurent suivi et se sont soumis à ses lois, ils furent appelés "druzes". Ce qui correspond au verbe indaraza, yandarizu, darzan, c'est-à-dire qu'ils se sont "insérés" à lui. »

Les druzes sont établis principalement au Liban, où vit leur chef politique, Walid Joumblatt, mais aussi en Syrie, en Jordanie, et en Israël, où beaucoup servent dans l'armée, ce peuple essentiellement agricole et montagnard donnant aussi de redoutables guerriers, notamment dans ses affrontements avec les chrétiens, montrant une aptitude au massacre telle qu'en 1869 Napoléon III avait dû envoyer au Liban un corps expéditionnaire pour protéger les chrétiens, lesquels ont également souffert des Druzes pendant la guerre civile de 1975.

Dubrovnik

J'avais fui le centre de Dubrovnik : trop de touristes, à mon gré, bien qu'on ne fût qu'en avril, mais ces nouveaux Barbares mènent à présent une existence autonome, qui n'obéit plus entièrement aux grandes migrations estivales, ni aux vacances, à croire que le temps universel s'est plié au désir de voyager. J'avais donc délaissé le

Stradum, le vieux port, la fontaine d'Onofrio, et la cathédrale de l'Assomption où j'espérais trouver du calme. Même l'hôtel Pucic me paraissait trop agité. L'agitation était surtout en moi. J'ai gagné le mont de Srd, d'où on a une vue parfaite sur la ville et sur la mer, le bleu et les toits de tuile rouge dont je savais qu'ils provenaient d'une fabrique de Toulouse ayant fourni ce matériel pour la reconstruction de la ville bombardée pendant la guerre de Yougoslavie. Je me suis apaisé et j'ai pensé à l'histoire de Dubrovnik, l'ancienne Raguse, ville de Croatie située au sud de la côte dalmate, non loin de la frontière avec la Bosnie-Herzégovine et le Monténégro. Elle a été fondée au VIIe siècle, placée sous la protection de Byzance, et est vite devenue une concurrente de Venise. Elle était gouvernée par un recteur qu'une élection renouvelait chaque mois, à charge pour celui-ci de ne pas quitter le palais où il demeurait sans être visité de personne, ami ou famille. A cette époque, la République comprend les ports de Raguse et de Ragusavecchia ; elle commence à s'étendre dans l'arrière-pays. Au XIIe siècle, elle résiste aux Serbes mais, après la quatrième croisade, elle passera sous la domination du roi de Hongrie, jusqu'à la bataille de Mohács, en 1526, où Soliman le Magnifique défait les Hongrois. Raguse s'en réjouit d'autant plus qu'elle avait signé avec les Ottomans, en 1442, un traité l'autorisant à commercer, moyennant un tribut qu'elle paiera jusqu'en 1718. Cette très catholique République sait se montrer accueillante aux Juifs ; et elle a été le premier Etat européen à abolir l'esclavage, en 1416. En 1699, elle cède aux Ottomans ses possessions de l'arrière-pays ; dès lors elle ne sera plus attaquée que par la mer. Elle capitule devant les Français de Napoléon, en 1806. Deux ans plus tard, le maréchal Marmont abolit la république de Raguse qu'il intègre aux provinces illyriennes de l'Italie. Le traité de Vienne, en 1815, l'intégrera, lui, à la monarchie autrichienne jusqu'en 1918, date à laquelle elle entre dans le royaume de Yougoslavie, plus tard dans la fédération de Yougoslavie, sous le nom de Dubrovnik. Pendant la guerre d'indépendance de la Croatie, d'octobre 1991 à mai 1992, elle est assiégée par l'armée populaire yougoslave, puis bombardée par les troupes de l'armée serbo-monténégrine. Sa reconstruction est parfaite. Si parfaite que son destin n'est plus que touristique ; d'où probablement mon désarroi qui s'atténuera à la nuit tombée, lorsque je me retrouverai au bord de l'eau devant un plat de poisson et du vin rouge de l'arrière-pays dalmate.

Ducasse (Alain)

La bonne cuisine existe partout, mais la grande est essentiellement française, et particulièrement lyonnaise, avec Fernand Point, Eugénie Brazier, Paul Bocuse, les Troisgros… La France des terroirs, notamment ceux de la Méditerranée, nourrit souvent cette cuisine ; d'où sa diversité. Alain Ducasse n'échappe pas à la règle. Ce fils de paysans modestes voit le jour en 1956, à Castel-Sarrazin, dans les Landes. Ce n'est certes pas la Méditerranée mais c'est le Midi, la Gascogne. La ferme parentale de la Chalosse lui donne « la mesure étalon des goûts originels », dira-t-il plus tard : goût du foie gras, du confit, des cèpes, des palombes, de l'artichaut, de la tomate, des haricots, du piment… A seize ans, il entre en apprentissage à Soustons, toujours dans les Landes, puis étudie à l'école hôtelière de Talence, près de Bordeaux, où il ne finira pas ses classes. En 1975, il fait ses débuts chez le chef breton Michel Guérard, à Eugénie-les-Bains, avec des stages chez le pâtissier Lenôtre. Deux ans plus tard, il s'initie à la cuisine provençale, avec Roger Vergé, au Moulin de Mougins, près de Cannes. L'année suivante, Alain Chapel, à Mionnay, dans l'Ain, lui donne le souci du bon produit ; chez lui il rencontre Frédéric Robert, qui sera le chef pâtissier de tous ses restaurants. En 1980, Ducasse devient chef cuisinier de l'Amandier, à Mougins, puis à l'Hôtel Juana de Juan-les-Pins : il y obtient ses deux premières étoiles. Un accident d'avion l'immobilise pendant un an. Pour son retour aux fourneaux, la Société des Bains de Mer de Monte-Carlo lui propose de créer un restaurant gastronomique, Le Louis XV, à Monaco : c'est là qu'il obtiendra ses trois étoiles. Il a trente-trois ans. Il ne s'arrête pas là : il crée, en 1995, La Bastide de Moustiers, une auberge de charme, à Moustiers-Sainte-Marie, dans les Alpes-de-Haute-Provence. En 1996, il quitte les fourneaux, devenant le premier chef à obtenir des étoiles sans cuisiner personnellement. L'homme d'affaires est né : il reprend, à Paris, l'ancien restaurant de Joël Robuchon, situé dans l'hôtel de la Paix ; il y gagnera une deuxième fois trois étoiles. Il devient monégasque en 2008, ouvre une école de cuisine, crée le Groupe Alain Ducasse qui compte 1 400 collaborateurs à travers le monde, rachète des restaurants, élabore des concepts comme le Spoon, Food and Wines, prend la présidence de Châteaux et Hôtels de France, ouvre des restaurants à New York, Las Vegas, Tokyo, au Liban, en Italie, en

Tunisie, publie des livres de cuisine, etc. Une réussite et une omniprésence qui peuvent agacer mais qui témoignent de ce que la gastronomie relève aussi des affaires, comme la mode, le luxe, et certains arts. L'oublier, ce serait être naïf. Le génie français y trouve son compte. Et les inspirations méditerranéennes n'y sont pas pour rien.

Duino

Ce n'est pas tant la commune de Duino-Aurisina, dans la région de la Vénitie julienne, qui nous intéresse que le château qui se dresse sur son territoire, au sommet d'un haut rocher dominant le golfe de Trieste. Ce château, érigé à l'emplacement d'une forteresse romaine, a été en grande partie détruit pendant la Première Guerre mondiale, puis reconstruit. On ne pouvait laisser à l'état de ruines le lieu où a été composée une des plus grandes œuvres poétiques du XXe siècle : les *Elégies de Duino,* de Rainer Maria Rilke.



Le château appartenait alors à la princesse autrichienne Marie von Thurn und Taxis, qui a laissé de précieux souvenirs sur Rilke, écrits directement en français. Rilke et elle avaient voyagé en Europe, notamment à Venise, puis au château de Duino, que le poète découvre en 1910 : « Il resta presque tout ce radieux après-midi de printemps seul sur le balcon, respirant le parfum des iris innombrables et l'odeur saline qui montait des vagues, les yeux perdus dans l'azur de la mer et du ciel, ne pouvant pas se lasser de sa contemplation solitaire », dit la

princesse. Le second séjour eut lieu d'octobre 1911 à mai 1912. Rilke y vivra presque seul, dialoguant avec les fantômes de deux tantes de la princesse, Raymondine et Polyxène, mortes jeunes, se promenant dans le Parc aux Cerfs, au cœur de ce qui avait dû être un bois sacré, parmi les ilex, les roses blanches et les iris noirs, vivant dans une grande chambre claire, avec à sa gauche la mer, Trieste et l'Istrie, et de l'autre côté « le golfe qui s'avance jusque vers Aquileja et les lagunes de Grado ». Le premier vers de la première élégie lui vient alors qu'il se promène sur un étroit chemin, au pied du château, par un temps de bora qui débarrassait le ciel de tout nuage. « Il marchait donc en silence, sans relâche, vite, vite, quand, au milieu de sa course, il s'arrêta tout à coup : dans la clameur de la tempête, il entendit une voix qui l'appelait, une voix très proche qui disait ces mots à son oreille :

Qui donc parmi les légions des anges,
Qui donc entendrait mon cri… »

Le soir même, l'élégie était composée, une autre suivrait bientôt, le début des suivantes lui étant donné, cet hiver-là, comme si, ange ou dieu, Rilke renouait avec les antiques sibylles.

Durrell (Lawrence)

Né en 1912, à Jalandhar, aux Indes, d'un père anglais et d'une mère irlandaise (singulier mélange qui ne pouvait que donner un être incapable de supporter l'ennui britannique), Lawrence Durrell a mené une de ces existences dont les Anglais ont, semble-t-il, le secret, comme si leur empire leur permettait de ne pas se fixer ou de faire de l'exil un art de vivre : Katherine Mansfield fuyant la Nouvelle-Zélande pour l'Angleterre, puis Villefranche-sur-Mer, avant d'aller mourir près de Fontainebleau, entre les mains du mage Gurdjieff ; D.H. Lawrence errant entre l'Italie, le Mexique et la France, où il meurt, à Vence (et où mourra également l'écrivain polonais Gombrowicz) ; Aldous Huxley finissant ses jours en Californie ; Graham Greene terminant sa vie en Suisse, sur les bords du lac Léman. Durrell, lui, à l'exception de

deux années en Argentine, a d'emblée élu la Méditerranée : Corfou, Athènes, Alexandrie, Rhodes, la Yougoslavie, Chypre, et Sommières, dans le Gard. Il a beaucoup écrit. De lui, je n'ai lu que la correspondance qu'il a entretenue avec Henry Miller et l'extraordinaire *Quatuor d'Alexandrie*, que la modernité littéraire, du moins en France, n'a pas retenu ; et c'est dommage, car ce roman (que le grand Joseph L. Mankiewicz voulait adapter au cinéma) pose tous les problèmes narratifs liés au temps : le temps humain, le temps romanesque, le temps historique, le temps invisible, et il en propose des solutions remarquables, outre le portrait d'une ville mythique, et à la légende de laquelle il contribue fortement : Alexandrie, évoquée à travers des personnages inoubliables qui questionnent non seulement l'âme de la ville, mais l'homme. Je n'ai pas lu le *Quintette d'Avignon*. Il est vrai que je recule de plus en plus devant le roman. Dans ses dernières années, à Sommières, où il avait appris le suicide de sa fille et où il est mort, en 1990, Durrell ressemblait à un petit-bourgeois anglais retiré dans le Midi : un petit homme plutôt rondouillard, j'allais dire insignifiant, affable – ce que devrait être tout écrivain qui a accédé à la gloire. C'est ainsi que je l'ai aperçu, sous des platanes, au début des années 1980, le désignant à ma première épouse qui n'a pas osé l'aborder, quoiqu'elle aimât le *Quatuor d'Alexandrie*.



Eboli

« Nous ne sommes pas des chrétiens. Le Christ s'est arrêté à Eboli. » Telle était la devise des paysans de Gagliano, en Lucanie, aride région du sud de la botte italienne, aujourd'hui renommée le Basilicate : ils voulaient signaler ainsi non seulement leur misère mais aussi, peut-être, le fait qu'ils vivaient au rythme de la nature, selon des règles et des rites qui n'avaient pour ainsi dire pas changé depuis l'Antiquité. De 1935 à 1936, plusieurs personnes y furent reléguées, en résidence surveillée, à cause de leurs opinions antifascistes, notamment Carlo Levi, médecin, peintre et écrivain – peintre surtout, mais que son exil dans ce village extraordinairement arriéré força d'être médecin, lui qui n'exerçait plus, les villageois s'étant d'emblée portés vers ce nouveau venu qui leur semblait plus digne de les soigner que les deux médecins déjà en place, en réalité deux potentats locaux auxquels Carlo Levi s'efforça de ne pas faire d'ombre mais qui finirent par lui faire interdire d'exercer la médecine, ce qui n'empêcha pas les paysans de continuer à le consulter secrètement : d'où des scènes savoureuses ou tragiques. L'auteur découvre un monde suspendu dans le temps, dont la capitale n'est ni Matera, ni Naples, encore moins Rome (source de tous leurs maux), mais New York où la misère force beaucoup d'entre eux à s'exiler pour (comme certains qui ne donneront plus signe de vie) ne jamais en revenir, la plupart rentrant néanmoins au pays, dix ou vingt ans après, sans que la civilisation américaine ait eu sur eux le moindre effet, la seule trace de cet exil étant des dollars et de flambants outils que ces exilés envoient ou rapportent avec eux. On est frappé par l'extrême misère de ces gens exploités non pas tant par les grands propriétaires que par la petite-bourgeoisie, généralement le relais du fascisme, et d'un lucre et d'un

cynisme sordides envers ces gens qu'ils ne considèrent pas tout à fait comme des hommes. L'humanité des paysans éclate néanmoins à chaque page en des anecdotes souvent drôles mais aussi douloureuses. C'est là un monde sur lequel la religion a moins de prise que l'univers magique et invisible, la plupart des femmes de Gagliano étant des sorcières, en même temps que de braves femmes pour qui le sexe est quelque chose d'immédiat, de païen, bien des hommes, et les curés eux-mêmes, semant des enfants un peu partout, sans que nul y trouve à redire. Leur aspect physique est singulier : « Petits, noirs, têtes rondes, grands yeux, lèvres minces ; dans leur apparence archaïque ils n'avaient rien des Romains, ni des Grecs, ni des Etrusques, ni des Normands, ni des autres peuples conquérants qui étaient passés sur leurs terres noires, ils me rappelaient plutôt certaines très anciennes figurines d'Italie. » On le voit à mille autres choses, notamment lors de la procession du dimanche de la Madone : « La Madone au visage noir, entre le blé et les animaux, les détonations et les trompettes, n'était pas la Miséricordieuse Mère de Dieu, mais une divinité souterraine, ayant puisé sa noirceur au pays des ombres dans les entrailles de la terre, une Perséphone paysanne, une déesse infernale des moissons » (traduction Jeanne Modigliani), écrit Carlo Levi dans ce livre bouleversant, qui porte le titre de la devise paysanne, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, le plus bel hommage à ces gens sans voix et qui n'avaient pour eux que l'éternité de la misère. On peut se faire une idée de la région et de ses habitants, notamment de Matera, en regardant le bouleversant *Evangile selon saint Matthieu,* de Pasolini, qui y a été tourné en 1964, avec des figurants souvent choisis parmi les paysans. Carlo Levi, qui était né à Turin en 1902, est mort à Rome en 1975. Selon ses dernières volontés, son corps repose à Gagliano, village où il avait promis à ses habitants de revenir.

Echelles du Levant

Cette étrange et belle dénomination désigne l'ensemble des villes et des ports de l'Empire ottoman dans lesquels le sultan avait, au XVIe siècle, renoncé à certaines prérogatives, notamment en matière juridique, en faveur de négociants français. Ces accords ont été

négociés entre François Ier et Soliman le Magnifique sous le nom de Capitulations. C'étaient des comptoirs commerciaux où le consul de France s'appuyait le plus souvent sur les minorités de l'Empire ottoman : chrétiens et juifs. Les Echelles ont duré jusqu'à la Révolution de 1789, qui les supprima, Bonaparte les rétablissant pour une trentaine d'années (jusqu'en 1835), avant qu'elles ne soient définitivement abolies, ce qui a laissé le champ libre à la domination commerciale britannique. Un tel abandon laisse aussi pantois que celui de la Nouvelle France aux Anglais, soixante ans plus tôt. Elles servaient de port de transit entre l'Asie et l'Europe (soie, épices, café) mais aussi de débouchés pour la production locale de laine d'Angora, d'huile d'olive, de coton, de plantes entrant dans la fabrication des teintures, la France exportant, elle, dans une moindre mesure, des draps, du papier, de la quincaillerie. Les principales Echelles étaient Constantinople, Smyrne, Alep (*via* son port, Alexandrette, aujourd'hui Iskenderun, en Turquie), Tripoli (Liban), Beyrouth, Saïda, Alexandrie, Le Caire, Rosette, Tripoli (Libye), Tunis, Alger, et des îles : Chypre, Chios, Paros, Naxos… Le nom d'Echelles vient du turc *iskele*, qui signifie une jetée sur pilotis avec quelques marches de bois destinées au déchargement des navires. Cette étymologie (qui vient aussi se doubler du mot escale, de *scala*, échelle, en italien) garde son pouvoir mystérieux, sinon exotique, du moins chargé de sens pour moi qui ai grandi dans une de ces anciennes Echelles, Beyrouth, où l'on sentait encore, au début des années 1960, le rôle que la France avait joué dans ces régions, où elle fut pendant des siècles la protectrice des chrétiens d'Orient, lesquels se sentent bien seuls, aujourd'hui, dans la redistribution des cartes politiques, notamment après les guerres du Golfe et celle d'Irak, dans la montée quasi générale de l'islamisme.

Elbe (Ile d')

Le séjour de Napoléon Ier sur cette île ne doit pas faire oublier que son histoire tout entière a quelque chose d'épique, en cela révélatrice de la Méditerranée, tout comme sa végétation l'est sur le plan géographique, avec son beau paysage de côtes et de montagnes (le mont Capanne culminant à 1 019 mètres), ses forêts de hêtres, de pins,

ses cultures en terrasses, ses vignes, son maquis, l'ensemble à présent protégé par l'instauration d'un parc national. Longue de 2 kilomètres et large de 18, située entre la Corse et la Toscane dont elle est séparée par le canal de Piombino, l'île d'Elbe se situe à la limite des mers Tyrrhénienne et Ligure. Portoferraio est sa capitale : un nom dans lequel s'entend le fer qui a fait autrefois sa richesse, avec les Etrusques puis les Romains. Le nom Elbe lui vient du peuple ligure les Ilvates. Au XIe siècle, elle est un territoire pisan. Au XIIIe, elle devient la principauté de Piombino, qui sera rattachée, au XVIIIe siècle, au grand-duché de Toscane, puis au royaume de Naples. En 1802, elle devient française par les traités d'Amiens puis de Florence : érigée en principauté de l'île d'Elbe, elle est donnée à Napoléon Ier qui y est exilé pendant trois cents jours, entre 1814 et 1815. Elle devient alors le centre d'une activité considérable, politique, bien sûr, mais aussi économique, Napoléon ouvrant des routes et lançant des travaux d'urbanisme. Sa vie sur l'île d'Elbe nous est surtout connue par les mémoires qu'a laissés le républicain sétois André Pons, dit Pons de l'Hérault, né en 1772, curieux bonhomme que Bonaparte avait déjà rencontré en 1793, au siège de Toulon, où il avait fait découvrir la bouillabaisse au futur empereur qu'il retrouve donc là, ayant quitté l'armée pour suivre Robespierre, avant de s'opposer au 18 Brumaire. Il exploitait avec succès les mines de Rio Marina. Entre Napoléon et lui, des tensions souvent vives, mais aussi une confiance qui lui fera suivre, pendant les Cent-Jours, l'Empereur, lequel le nommera préfet du Rhône. Nouvel exil de Pons de l'Hérault. En 1848, on le retrouve au Conseil d'Etat. Il meurt en 1853. Les Français reviendront à Elbe avec de Lattre de Tassigny, qui délivre l'île des Allemands en 1944. L'écrivain Hervé Guibert a choisi de reposer dans le cimetière de Rio nell'Elba, près de l'ermitage de Santa Catarina, sur la rive orientale.

Emmanuelle (Sœur)

Nul n'a oublié, surgi de ses mille rides, le sourire de cette vieille femme énergique, qui tutoyait tout le monde, y compris les grands, avec son fichu sur la tête et ses baskets aux pieds. Sœur Emmanuelle était née Madeleine Cinquin, à Bruxelles, en 1908, d'un père français

et d'une mère bruxelloise, au sein d'une famille aisée qui avait fait fortune dans la lingerie fine. Son enfance se passe entre Bruxelles, Londres et Paris. A six ans, en 1914, sur une plage d'Ostende, elle voit son père se noyer en mer. Cette tragédie la détourne du monde et inscrit sa vocation dans sa chair. Bien que sa mère s'y oppose, refusant de l'inscrire à l'université catholique de Louvain, Madeleine finit par entrer comme postulante à la congrégation de Notre-Dame de Sion, en 1929, où elle fait des études de théologie et de philosophie.



Elle prononce ses vœux en 1931 et prend le nom d'Emmanuelle. Elle est envoyée à Istanbul, où elle enseigne d'abord dans une école pour filles pauvres. Elle attrape la typhoïde, est soignée par ses consœurs qu'elle remercie en prononçant une conférence sur Soliman le Magnifique qui la fait remarquer puis nommer au lycée Notre-Dame-de-Sion, où elle enseigne à des jeunes filles de la haute bourgeoisie (Atatürk lui-même y avait inscrit ses filles adoptives). La supérieure meurt ; sœur Emmanuelle ne s'entend pas avec sa remplaçante ; elle est envoyée à Tunis, où elle restera de 1954 à 1959, et où elle est déçue par ses élèves, pour la plupart sans profondeur. Elle tombe dans une dépression dont la tirera son retour à Istanbul. Nommée en Egypte, à Alexandrie, elle retrouvera la superficialité d'élèves appartenant à la grande bourgeoisie, préférant s'occuper des filles défavorisées du quartier populaire de Bacos. Mise à la retraite en 1971, elle décide d'aller s'occuper des lépreux du Caire, mais le lazaret est situé en zone militaire, et il est difficile d'agir. Sœur Emmanuelle s'installe alors à Ezbet El-Nakhl, un bidonville où vivent 20 000 zabbalin, ces chiffonniers coptes qu'elle a rendus célèbres, et

qui survivent en réussissant à recycler 90 % de ce qu'ils récupèrent. Sœur Emmanuelle leur consacrera le meilleur d'elle-même, fondant avec sœur Sarah, supérieure de la congrégation copte des Filles de Marie, le centre Salam, qui sera inauguré en 1980 par l'épouse du président Sadate, sœur Emmanuelle étant même allée aux Etats-Unis pour récolter des fonds. Elle s'occupe ensuite des zabbalin du quartier de Mokattam, où ils sont 23 000. Moubarak lui octroie la nationalité égyptienne en 1991. Elle quitte l'Egypte deux ans plus tard, et rejoint sa communauté en France, écrit des livres, se montre à la télévision, parle à la radio, et (comme mère Teresa) donne de l'humanitaire une image moins idéologique. Elle meurt à Callian, dans le Var. Elle allait avoir cent ans.

Enlèvement au Sérail (L')

Premier des cinq grands opéras de Mozart, *L'Enlèvement au Sérail* est composé à une époque cruciale de la vie du compositeur, en 1781-1782, lors de sa première année à Vienne où, ayant rompu avec son employeur, le prince-archevêque, et par conséquent avec son père, il doit s'imposer comme compositeur pour épouser Constance Weber. Ecrit sur un livret de Gottlieb Stephanie, cet opéra est chanté en allemand. L'action se passe au XVIIIe siècle, en Turquie, dans le palais du pacha Sélim, à qui Belmonte souhaite soustraire sa fiancée, Konstanze, et sa servante Blonde, enlevées par des pirates et vendues au pacha en même temps que Pedrillo, son domestique. Belmonte entre en relation avec le terrible Osmin, gardien du sérail. Il cherche à se renseigner sur Pedrillo ; Osmin l'envoie sur les roses. Belmonte finit pourtant par rencontrer Pedrillo qui lui donne des nouvelles des deux femmes, Blonde étant par ailleurs la fiancée de Pedrillo. Leurs intérêts sont donc parallèles, et liés. Pedrillo suggère à Belmonte de se faire passer pour un architecte. Il entre au sérail : Osmin leur barre la route ; il est vrai qu'il brigue les faveurs de Blonde, tout comme le pacha celles de Konstanze. Pedrillo fait boire à Osmin du vin qu'il a mêlé d'un somnifère. Les deux hommes retrouvent donc leurs fiancées, inquiets néanmoins de savoir si celles-ci leur sont restées fidèles. Protestations des dulcinées ! En pleine nuit, Belmonte et Pedrillo se

glissent dans le jardin pour enlever les deux femmes. Osmin, réveillé, donne l'alarme. Konstanze implore le pacha à qui Belmonte dit qu'il est le fils d'un Grand d'Espagne, gouverneur d'Oran, qui se révèle un ennemi de longue date du pacha, lequel décide de mettre à mort les deux couples, avant de revenir sur sa décision et de les rendre à la liberté. Ce cantique à l'amour et à la fidélité nous émeut plus par la beauté de ses arias, de ses duos et de ses tutti que par sa dimension turque : la Turquie est ici une convention exotique, et la musique n'a bien sûr rien de turc. L'Empire ottoman n'en existe pas moins fortement dans l'imaginaire politique du XVIIIe siècle comme l'*autre* puissance – qui s'oppose à celles de l'Europe. Comme toute grande puissance ennemie, elle excite des fantasmes sexuels : le sérail, l'esclavage, le droit de vie et de mort. La complexité de cette réalité fait entendre quelque chose d'autre, dans cet opéra, selon un de ses interprètes les plus novateurs : Nikolaus Harnoncourt, qui en a donné en 1985 une lecture décapante, laissant entendre, à propos de la scène où sont évoqués les supplices promis par le pacha, que Konstanze aime ce dernier ; nous voilà ainsi placés devant ce qui fait le sel et le tragique de l'amour : la rupture de la symétrie et des trop grandes certitudes conjugales.

Epidaure

Puis-je confesser ici que le théâtre antique m'émeut moins que la poésie de Pindare ou la philosophie ? Sans doute est-ce dû à de médiocres traductions des Tragiques, y compris aux suées données par mes propres efforts de lycéen peinant sur le grec ancien. J'avais pourtant tenu à visiter Epidaure pour le sanctuaire d'Asclépios, haut lieu de la médecine antique, dont les ruines se trouvent à une dizaine de kilomètres du petit port de Palea Epidavros, en Argolide. C'était le lieu d'un grand pèlerinage panhellénique ; d'où la présence, autour du temple d'Asclépios, dont seuls subsistent la rampe d'accès, les soubassements et deux exèdres (salles de conversation), d'une tholos (un temple rond en marbre blanc), d'un portique d'incubation long de 70 mètres, où les pèlerins attendaient le rêve qui les délivrât de leurs maux, et de bâtiments destinés à les héberger et les sustenter. Cette

médecine par le songe n'allait pas sans les fêtes qu'on donnait en l'honneur du dieu : les Asclépéia, luttes sportives et concours de poésie ; d'où le stade (de près de 200 mètres de long), et le théâtre. Construit à la fin du IVe siècle avant J.-C., celui-ci est le plus beau, le plus parfait du monde antique.



Le koila (le creux) est un hémicycle de 55 rangées de gradins taillés dans du calcaire gris et pouvant accueillir 12 000 spectateurs. Il atteint au plus haut 22 mètres par rapport à l'orchestra et au proskenion (avant-scène). On le sait : l'acoustique y est si exceptionnelle qu'il suffit, en un point de la scène, de murmurer ou de laisser choir une pièce de monnaie pour être entendu du dernier gradin. C'est la chose la plus émouvante de ce lieu ; et je songe que, faute d'y être guéri de mes préventions envers le théâtre antique, et ne croyant pas outre mesure à la médecine des songes, il y a je ne sais quoi de sacré dans cette perfection acoustique, comme s'y donnait à entendre la rumeur des dieux anciens.

Une rumeur que, dès le lendemain, je tenterai de percevoir en un autre théâtre : celui de Delphes, en Phocide, plus petit que celui d'Epidaure mais situé en un lieu autrement saisissant, à flanc de montagne, en un paysage qui est sans doute le même que celui qu'avaient sous les yeux les pèlerins qui se rendaient au temple d'Apollon. Ce temple, au pied du mont Parnasse, renfermait l'omphalos, la pierre sacrée qui marquait le nombril du monde, dont Delphes était le centre. On venait consulter la Pythie (généralement une jeune vierge innocente) qui, assise sur un trépied, dans une fosse oraculaire (probablement une faille dans la roche qui marquait une communication volcanique avec le centre de la terre), délirait sous l'emprise de vapeurs toxiques, tenant d'une main une branche de

laurier (l'arbuste d'Apollon), de l'autre une phiale, récipient destiné aux libations. En hiver, Apollon se retirait chez les Hyperboréens, laissant la place à Dionysos, pour trois mois. Comme à Epidaure, le culte du dieu s'accompagnait de fêtes panhelléniques ; d'où la présence d'une tholos, d'un stade, de petits temples votifs, d'un hippodrome et du théâtre, où je m'assois au soleil couchant, en regrettant encore une fois de n'être pas plus sensible aux tragiques grecs. Je déclame cependant le début d'une *Pythique* de Pindare – la première, ici dans la traduction de Faustin Colin : « O lyre d'or, trésor commun d'Apollon et des muses aux tresses noires, toi que la danse, prélude de la fête, écoute ; toi dont les chanteurs écoutent le signal, quand tu fais vibrer le début des hymnes qui conduisent le chœur, tu éteins même les traits brûlants de l'éternelle foudre ; sur le sceptre de Jupiter, s'assoupit en abaissant de chaque côté des ailes rapides, l'aigle, le roi des oiseaux… » Il me semble qu'ainsi je suis moins indigne du lieu.

Escales

Dans l'œuvre du très français et discret compositeur Jacques Ibert (1890-1962), *Escales* reste le morceau le plus célèbre. Cet orchestrateur raffiné, qui a dirigé la Villa Médicis, à Rome, nous conduit successivement de Rome à Palerme, puis de Tunis à Nefta, et enfin à Valence, en Espagne. Les sous-titres de ces trois pièces ne sont pourtant qu'indicatifs ; cette musique ne décrit pas : comme pour les pins, les fontaines et les fêtes de Rome d'Ottorino Respighi, elle *évoque* des paysages méditerranéens à partir de quelques motifs que l'on dira typiques ou dont on oubliera qu'ils le sont (et de ce point de vue, *Valencia* est la pièce la plus évocatrice, les motifs espagnols étant immédiatement reconnaissables, quoique transfigurés) ; l'important est ce que la musique suscite en nous de souvenirs et de songes, ceux-ci seraient-ils inventés ou simplement suscités par le désir le voyager ou de rejoindre par l'esprit ces lieux dont les seuls noms (l'oasis de Nefta, par exemple, dans le sud-ouest de la Tunisie) nous habitent comme des départs qui ont réellement eu lieu. Il s'agit d'un réalisme de rêve, d'escales désirées ou si rêveusement remémorées qu'elles

acquièrent la densité imprécise du songe, comme les « Libans de rêve » de Rimbaud ou ce qu'Ibert formule dans une autre de ses œuvres, posthume, sous ce titre magnifique : *Tropismes pour des amours imaginaires*. Ce que j'aime surtout, dans *Escales*, c'est la captation de l'atmosphère méditerranéenne, laquelle est avant tout lumière ; une lumière qui a l'ampleur somptueuse de la vérité. Ces jeux de lumière, un autre compositeur français, Vincent d'Indy, a su les saisir, non seulement dans la très impressionniste peinture de son *Diptyque méditerranéen* où, semblable à Claude Monet, il étudie les variations de lumière du « Soleil matinal » puis du « Soleil vespéral », mais aussi dans les quatre tableaux de son *Poème des rivages*, qui nous fait passer du calme et de la lumière d'Agay, sur la Côte d'Azur, à la joie du bleu profond de Miramar de Mallorca (Majorque), en Espagne, puis aux horizons verts de Falconara, sur l'Adriatique, et enfin devant le mystère de l'Océan, sur le golfe de Gascogne. A ces œuvres, on peut ajouter la *Symphonie sur un chant montagnard français*, dite aussi *Symphonie cévenole*, aux motifs si mélancoliques, les Cévennes pouvant après tout s'inclure dans l'espace méditerranéen puisqu'elles sont l'extrême rebord sudiste du Massif central, où l'Hérault prend sa source. Ces escales musicales, qui ne se limitent pas au pittoresque musical, sont toujours lointaines et imminentes, précises et rêvées ; elles nous rendent sensible l'essence méditerranéenne.

Essyad (Ahmed)

Un jeune Marocain, né à Salé, près de Rabat, en 1938, entend pour la première fois en concert les *Suites pour violoncelle seul* de Bach. Il en est à ce point bouleversé qu'il s'inscrit au conservatoire de Rabat avant de se rendre en France, en 1962, où il suit l'enseignement de Max Deutsch, qui lui transmet la leçon de Schönberg dont il avait été l'élève, et notamment le fait que la musique ne s'incarne jamais mieux que dans le chant. La voix occupera donc une place privilégiée dans l'œuvre d'Essyad, qui tentera la synthèse de la tradition arabo-berbère et de la musique savante occidentale, dans ce qu'elle a de plus haut : « Une synthèse culturelle qui ne porterait pas la réflexion des hommes, un art qui n'enrichirait pas le présent d'une expérience nouvelle, ne

saurait permettre le double étonnement, continent à continent, ce territoire où l'homme peut se perdre enfin. » Une perte qu'il faut entendre comme un supplément d'identité, le croisement de l'Europe et du monde arabe donnant ici de beaux fruits, comme on peut l'entendre dans *Identité* (1975), cantate pour contralto, cordes, percussions et récitant, sur un poème de Mahmoud Darwich ; dans *Le Collier des ruses* (1977), opéra avec des acteurs-récitants arabes, ou encore *Voix interdites*, sur des poèmes de Al-Hallaj, immense mystique soufi persan. La musique d'Essyad ne se donne pas d'emblée, n'ayant rien d'immédiatement populaire ; il faut la mériter, comme tout ce qui est haut ; comme les cimes de l'Atlas ou les montagnes de la Grèce. Mais l'air y est pur, et la musique y trouve son universalité.

Expédition d'Egypte

Dans tout ce qui nourrit la légende napoléonienne et en fait l'ultime grande geste européenne, l'expédition d'Egypte reste le diamant. Rappelons les faits. En 1798, auréolé de sa campagne d'Italie, le jeune général Bonaparte décide de ne pas s'étioler à Paris, sous le Directoire. L'Orient l'attire depuis longtemps. Il comprend qu'il y a une carte à jouer en Egypte, où les Mamelouks affaiblissent le pouvoir ottoman. Organiser une expédition militaire au pays des anciens pharaons serait une manière de se concilier la Sublime Porte tout en se jouant des Anglais. Il lit le Coran et le *Voyage en Syrie et en Egypte* du comte Volney (1757-1820), dont le livre *Les Ruines* sera traduit en anglais par Thomas Jefferson, et dont on peut voir à Paris, au Père-Lachaise, la tombe en forme de pyramide égyptienne. Bonaparte quitte Toulon le 19 mai 1798, avec une centaine de navires, et 170 savants, lettrés, artistes, ingénieurs, mathématiciens, parmi lesquels Monge, Geoffroy Saint-Hilaire, Vivant Denon. Il prend Malte, puis Alexandrie, marche sur Le Caire, remporte la bataille des pyramides, mais est défait sur mer, à Aboukir, par l'amiral Nelson. Il ne lui reste plus qu'à s'établir dans l'intérieur du pays, où il fonde l'Institut d'Egypte. Les Turcs, poussés par l'Angleterre et la Russie, finissent par déclarer la guerre à la France. Bonaparte marche alors sur la Syrie, en septembre 1798, dans l'espoir d'obtenir le soulèvement

des chrétiens d'Orient. La peste l'arrête à Jaffa où il touche néanmoins les plaies des pestiférés sans tomber malade, ce qui aura fait considérablement pour sa gloire et le place au rang des rois de France censés guérir les écrouelles par attouchement. Il prend Haïfa, puis la ville de Tyr, mais il échoue au siège de Saint-Jean-d'Acre, en mars 1799. Il se replie alors en Egypte où il remporte la bataille terrestre d'Aboukir. Belle revanche sur l'Anglais. Mais l'Egypte l'ennuie déjà. Il rentre en France, en août 1799, laissant le commandement à Kléber qui sera assassiné par un fanatique musulman. Menou, son successeur, sera défait par les Anglais, lesquels céderont à leur tour au Sultan, en 1802. « J'aurais mieux fait de rester en Egypte ; je serais à présent empereur de tout l'Orient », dira Napoléon à Sainte-Hélène. Un regret au cœur de ce songe gigantesque qu'est l'épopée napoléonienne. Un trait d'union, surtout, établi de façon irréversible entre l'Europe et l'Orient, qui a laissé des traces encore sensibles dans la mémoire des peuples où Bounaberdi (Bonaparte, en arabe, comme le rappelle Victor Hugo, dans un poème des *Orientales*) reste un de ces héros dont notre époque est dépourvue et qui, par contrecoup, a donné naissance à la Nahda, la renaissance des lettres arabes, c'est-à-dire une forme de conscience de soi de l'arabité en même temps que son devenir universel.





Falla (Manuel de)

Le plus secret des grands compositeurs espagnols était l'égal de Tomás Luis de Victoria, immense polyphoniste du Siècle d'Or. Falla est né à Cadix en 1876, d'un père andalou et d'une mère catalane qui lui enseigne le piano avant de l'envoyer au conservatoire royal de Madrid, où il obtient le premier prix de piano et étudie l'instrumentation avec Felipe Pedrell. En 1904, il compose *La Vie brève*, un drame lyrique, puis va séjourner en France, entre 1907 et 1914, où il connaît une situation difficile mais où il se lie avec Dukas, Debussy, Ravel et son compatriote Albéniz. A cette époque, la musique espagnole a besoin du miroir français, tout comme bien des Français hispanisent leur musique, notamment Debussy et Ravel… Falla compose en 1908 ses *Quatre pièces espagnoles* pour piano, puis trois mélodies sur des poèmes de Théophile Gautier. De retour en Espagne, il vit à Madrid, donnant *L'Amour sorcier* en 1915, puis *Le Tricorne* en 1917, qui sera créé à Londres deux ans plus tard par les Ballets russes de Diaghilev. En 1919, ce sera l'extraordinaire *Fantaisie bétique*, pour piano, et, en 1921, date de sa retraite à Grenade, le somptueux *Nuits dans les jardins d'Espagne*, inspiré par la ville où il s'est retiré. L'année suivante, il donne *Le Retable de Maître Pierre*, qui évoque un épisode du *Quichotte*, dans un esprit proche de ce théâtre de marionnettes auquel il aimait tant jouer, dans son enfance, et dont il était le seul maître. Il écrira encore le *Concerto pour clavecin et cinq instruments*, œuvre qui dit toute l'austérité d'un homme peu à peu retiré du monde, dont la musique se décharnait, se ramassait en elle-même, semblait brûler en dedans, notait André Cœuroy, qui ajoutait qu'avec cette œuvre « jamais Falla n'a été plus purement espagnol, ni plus proche à la fois de Cervantes et de sainte Thérèse ». Son aspect physique

s'accordait à sa musique, qui est habitée par une joie extraordinaire. Ecœuré par la guerre civile espagnole, Falla se réfugie en Argentine, à Alto Gracia, où il meurt en 1946, laissant inachevée une immense cantate, l'*Atlantide*. « La musique est le moyen que Dieu m'a donné de me rendre utile à mes semblables », disait-il avec cette humilité espagnole, pleine d'un juste orgueil.

Fârâbî (Abû Nasr Muhammad Al)

Le premier philosophe du monde musulman est un chiite né en 872, à Wâsij, près de Farab, dans l'actuel Kazakhstan (d'aucuns le font naître à Fayrab, en Afghanistan), dans une famille de notables. C'est à Bagdad qu'il acquiert tout ce qu'un homme de son temps peut savoir en matière de philosophie, de grammaire, de sciences, de musique. Sa vie est consacrée à l'étude et à l'écriture. Il existe deux versions de sa mort, survenue en 529 : la première suggère qu'ayant décliné l'offre du sultan syrien de demeurer à sa cour, Fârâbî s'en va et est tué par des brigands ; l'autre qu'il a accepté l'offre du sultan, a vécu à Alep, a visité l'Egypte, puis est mort à Damas. Il laisse une œuvre importante qui influencera Averroès et Maïmonide, lequel le surnommait le « Second Maître », le premier étant Aristote. Dans cette œuvre, assez mal connue en France, figurent notamment un *Traité de musique*, *Le Régime politique* et une trilogie comportant deux études sur Platon, sur Aristote et sur « l'obtention du bonheur ». En 529, la fermeture par l'empereur Justinien des écoles philosophiques athéniennes a entraîné la migration du savoir grec vers Antioche et Alexandrie, et vers la langue arabe : ce sont des chrétiens nestoriens et jacobites qui, ayant traduit les textes philosophiques en syriaque, ont transmis ce savoir aux Arabes, en particulier à al-Fârâbî, qui avait étudié auprès de maîtres chrétiens. Il est le premier philosophe à avoir tenté la synthèse entre Platon et Aristote, et puis entre ce qui est conflictuel : la philosophie et la révélation, autrement dit entre ce qui relève de la raison et ce qui ressortit à la révélation prophétique – ce que chaque monothéisme a tenté de résoudre : Fârâbî pour l'islam, Maïmonide pour le judaïsme, Thomas d'Aquin pour le christianisme. Fârâbî est aussi le premier philosophe du monde musulman, c'est-à-dire né dans

une religion révélée par un prophète, qui est aussi un législateur ; d'où son importance dans l'histoire de la philosophie politique. Voici un exemple de son style, tel qu'on le découvre dans *De l'obtention du bonheur*, traduit en français par Olivier Sedeyn et Nassim Lévy : « Par conséquent, le prince occupe sa place par nature et non seulement parce qu'il le veut. De manière semblable, un subordonné occupe sa place tout d'abord par nature et seulement de manière secondaire du fait de la volonté, qui perfectionne ses dons naturels. S'il en est ainsi, la vertu délibérative la plus haute, la plus haute vertu morale et l'art pratique le plus élevé se réalisent chez ceux qui y sont prédisposés par nature, c'est-à-dire chez ceux qui ont des natures supérieures avec des potentialités très grandes. »

Farinelli

Carlo Broschi est né en 1705, à Andria, dans la province de Bari, d'un père appartenant à la petite noblesse et si passionné de musique qu'il décide de consacrer ses deux fils à cet art : l'aîné, Riccardo, sera compositeur ; Carlo chanteur. D'où sa castration, très jeune, afin de préserver sa voix de soprano. Opération qu'on tentera de ne pas juger à l'aune de nos mentalités, encore qu'on puisse et doive avoir de la commisération pour les castrats, dont le pape Clément XIV finira par interdire la pratique, à la fin du XVIIIe siècle, celle-ci ne s'éteignant néanmoins que peu à peu, puisqu'il a encore existé un castrat, Antonio Moreschi, qui a vécu de 1858 à 1922, et dont on a pu enregistrer la voix, hélas à l'automne de son art. Broschi part pour Naples où il étudie avec le célèbre Nicola Porpora, grand maître des castrats. C'est dans cette ville qu'il débute, à l'âge de quinze ans, devant l'empereur d'Autriche, rencontrant ce soir-là Pietro Metastasio (Métastase en français), l'un des grands librettistes de l'*opera seria.* Son surnom, Farinelli (ou Farinello), vient de ce qu'il était alors protégé par les frères Farina. Farinelli se produit en Italie où il se mesure à la star des castrats : Antonio Bernacchi, mais il perd ce duel chanté. Sa gloire ne cesse pourtant de croître, notamment à Londres, à partir de 1734, où une Anglaise a ce mot : « *One God, one Farinelli !* » En 1737, il se rend à Madrid, à l'invitation de la reine Isabelle qui espère que sa voix

dissipera la mélancolie de son mari, Philippe V, lequel y prend tant de plaisir qu'il réussit à convaincre Farinelli de ne pas retourner chez lui ; le chanteur restera vingt ans en Espagne, chantant tous les soirs les quatre mêmes airs au roi, puis à son successeur, Ferdinand V. Il devient riche, est nommé directeur de l'Opéra de Madrid, exerce même une discrète mais certaine influence politique. C'est Charles III qui mettra fin à ses fonctions. Farinelli se retire à Bologne, dans la maison qu'il avait fait construire et qui renfermait quatre cents tableaux de maîtres, recevant des voyageurs importants en route sur le Grand Tour, ce voyage de formation qu'effectuaient les rejetons des grandes familles allemandes et anglaises, pour se former, principalement en France et en Italie. La voix de Farinelli était exceptionnelle, d'une immense souplesse, capable de trilles renversants, d'une pureté extraordinaire dans l'intonation, lui-même très inspiré dans les improvisations. Le film que lui a consacré Gérard Corbiau, en 1994, ne lui rend guère justice : la plupart des scènes sont imaginaires, notamment celles avec Haendel ; quant à sa voix, elle est due à un mixage par ordinateur entre une voix de mezzo-soprano et celle d'une haute-contre. Du moins peut-on se faire une petite idée de ce qu'était la voix d'un castrat. En 2006, on a cru bon d'exhumer Farinelli pour procéder à des analyses scientifiques. On peut douter si l'art des castrats, et particulièrement Farinelli, avait besoin de cette profanation.

Farouk

L'avant-dernier roi d'Egypte, dixième souverain de la dynastie de Méhémet Ali, était d'origine albanaise et comptait le Français Soliman Pacha parmi ses ancêtres. Il naît en 1920. Eduqué par une gouvernante anglaise dans la prison dorée du palais royal, puis en Grande-Bretagne, à l'Académie militaire royale de Woolwich, il monte sur le trône en 1936, à seize ans, succédant à Fouad Ier. Il est le premier souverain égyptien à s'adresser à son peuple à la radio. Sa sœur, Faouzia Chirin, sera la première épouse du dernier shah d'Iran, avant Soraya et Farah Diba. Très populaire, fort pieux, il s'appuie sur les Frères musulmans et sur le parti Jeune Egypte. La domination

anglaise est de plus en plus impopulaire, et les choses se dégradent vite pour le jeune roi, victime, en 1943, d'un accident de voiture dont on peut penser qu'il aura des séquelles psychologiques qui expliquent une grande partie de sa conduite, notamment le fait qu'il aille en Europe se fournir en produits de luxe dont il est pourtant abondamment pourvu. Nul ne comprend davantage qu'il laissât illuminé son palais d'Alexandrie alors que la ville était plongée dans l'obscurité d'un black-out imposé par les Britanniques lors de bombardements italo-allemands : haine croissante de l'occupant, ou bien sympathie pour les forces de l'Axe ? La défaite de 1948 devant Israël jouera un rôle considérable dans sa déposition par Nasser, en 1952 ; il obtiendra que son fils, Fouad II, né en 1952, lui succède, ce qu'il fera, nourrisson, pendant quelques mois, destin étrange, jusqu'à l'abolition de la monarchie et la proclamation de la république arabe d'Egypte. Farouk, remarié, a quitté le royaume sur le yacht royal, le *Mahroussa*. Il se rend à Monaco, puis à Capri. Il n'a jamais négligé les femmes, son aventure avec la romancière anglaise Barbara Skelton, épouse de Cyril Connolly puis de l'écrivain français Bernard Frank, étant la plus célèbre, tout comme son ultime liaison avec la cantatrice Irma Capece Minutolo qui prétend avoir été épousée par le roi avant sa mort, laquelle survient à Rome, dans un restaurant français. Farouk repose au Caire, dans la mosquée Al Rifa'i. Il était devenu une proie pour les paparazzi : pesant 136 kilos, il faisait partie de ces souverains déchus, comme Constantin II de Grèce, ou Michel Ier de Roumanie. Mais il avait, par son allure que le port du tarbouche avait popularisée, acquis une dimension plus médiatique, laquelle ne pouvait faire oublier qu'il était, comme l'écrivait Roger Vailland, « un jeune Hercule devenu Ubu roi ».

Fayoum

Dans les dernières années du XIXe siècle, l'archéologue britannique Flinders Petrie a découvert dans la région agricole de Fayoum, en Egypte, à une soixantaine de kilomètres au sud du Caire, exécutés dans les premiers siècles de notre ère, des centaines de portraits ornant les momies de colons romains. Ces portraits étaient réalisés à

l'encaustique, sur de la toile de lin ou une planche de tilleul, de cèdre, de sycomore ou de figuier, au moyen de quatre couleurs, outre l'or : le noir, le rouge, et deux nuances d'ocre. Ils étaient peints du vivant du modèle, soit pour servir d'ornement en son domicile, soit, c'est plus probable, pour être appliqués, plus tard, sur la tête du mort momifié, lequel restait ainsi dans la maison, avec d'autres momies, pratique qui sera interdite par l'empereur Théodose, en 392. Réalisés par des peintres ambulants, ils sont les seuls portraits réalistes (à l'exception de la statuaire romaine) que nous ait légués l'Antiquité. Ils réfutent l'idéalisation officielle ou religieuse, quoique leur fonction soit eschatologique.



A l'opposé de l'horreur qu'inspirent les masques mortuaires occidentaux, ces défunts nous contemplent dans leurs plus beaux atours, avec leurs yeux immenses et fixes, leur sourire absent, mais eux très présents, et extraordinairement humains dans leur silence éternel, où nous croyons non seulement voir les circonstances du moment où ils ont posé mais aussi entendre, au plus mystérieux de l'invocation qu'ils nous lancent, ce qu'ils nous disent sur le voyage que nous entreprendrons à notre tour dans l'au-delà.

Fayrouz

Dès l'âge de six ans, au Liban, deux choses m'ont particulièrement frappé, moi qui venais de la province française : la langue arabe et la

musique orientale, que je ne mettais certes pas sur le même plan, obligé de me débrouiller dans la première, pour mon plus grand bonheur, d'ailleurs, tandis que j'abhorrais la seconde, en grande partie constituée de mélodies égyptiennes sirupeuses et interminables, même chez la grande Oum Kalthoum. Seule Fayrouz, cette diva au surnom de turquoise (*fayrouz* signifiant turquoise en arabe, le vrai nom de la chanteuse étant Nouhad Haddad, née en 1935, dans un village proche des cèdres du Nord), faisait exception : non seulement elle renouvelait le matériel harmonique et mélodique par des emprunts à la musique andalouse ou latino-américaine, mais surtout sa voix est belle, certaines de ses inflexions donnant les frissons dont seules sont capables les plus grandes chanteuses ; ajoutons qu'elle était et reste belle, cette femme dont le mari possédait, dans le quartier de Badaro, à Beyrouth, des bureaux situés dans l'immeuble où nous habitions et au bas duquel je jouais souvent, à l'âge de sept ou huit ans, indifférent à la belle dame qui sortait, vers midi, ou dans l'après-midi, et qui me souriait, me caressait quelquefois les cheveux sans que j'aie d'abord su qu'il s'agissait de Fayrouz, ne comprenant pas pourquoi le concierge et les voisins me complimentaient, mais heureux, aujourd'hui, d'avoir été caressé par la Callas du monde arabe dont je crois me rappeler que tout en elle, démarche, sourire, gestes, avait quelque chose de mélodieux, et dont, en ce pluvieux printemps français, j'écoute, les larmes aux yeux, la chanson « Ya Beyrouth », qui me ramène aux rivages heureux de mon enfance.

Fellini (Federico)

Dans mon panthéon cinématographique, Fellini (1920-1993) occupe la place du Méditerranéen – par opposition aux Nordiques qui m'ont littérairement marqué (Dreyer, Bergman, auxquels j'ajouterai le janséniste français Bresson et un autre Italien, non moins austère : Antonioni), pour ne pas évoquer les Japonais ni les Américains, sans parler de ses rivaux déclarés ou historiques : Rossellini, De Sica, Bolognini, Pasolini, Lattuada, Rosi, Bertolucci… Ce natif de Rimini, sur la côte adriatique, évoque non seulement sa province (dans *Les Vitelloni* et *Amarcord*), mais aussi l'Italie tout entière, à travers sa

capitale (*La Dolce Vita*, *Fellini Roma*), quand ce n'est pas l'Italie d'autrefois (*Le Casanova de Fellini*, le *Satyricon*), ou celle, moderne, de films plus allégoriques ou critiques : *La Strada*, *Les Nuits de Cabiria*, *Juliette des Esprits*, *Les Clowns, La Cité des femmes*, *Intervista*, et bien sûr ce chef-d'œuvre qu'est *Huit et demi*, saisissante réflexion sur les tourments d'un cinéaste, et sur l'art en général.



Il y a en Fellini toute la roublardise et l'intelligence méditerranéenne, qui est capable de hausser la culture populaire italienne – celle des vieux cinémas de quartier, des bandes dessinées, des clowns, des cabarets, toutes choses qu'il connaissait bien pour avoir débuté comme caricaturiste dans un journal romain, avant de devenir l'assistant de Rossellini. Il a aussi su élever la province à l'universel, et trouver dans le pathos du tragique des vertus comiques, donc salvatrices, et inversement, comme dans *La Dolce Vita*, le plus grand film consacré à la décadence d'une société – celle de l'Italie de 1959, laquelle n'a rien de pire que la nôtre, européenne, sous l'aspect de la décadence, du narcissisme, de l'éloignement du passé, du nihilisme… C'est pourquoi la féroce ironie de *La Dolce Vita* est intemporelle. En même temps, ce film parle de l'Italie des années 1950 et 1960, notamment de Rome qui reste pour moi figée dans ces années heureuses où j'allais rejoindre mon père qui travaillait pour une société italienne et où, un soir, dînant dans un petit restaurant dont j'ai oublié le nom mais pas le surnom qu'on donnait au patron, Il Baffo (le moustachu), on entendait un homme, à une table voisine, rire de façon tonitruante et communicative : un homme plutôt grand, épais, jovial, à lunettes d'écaille, et qui n'était autre, murmurait mon père,

que Federico Fellini.

Ferrare

Cette ville d'Emilie-Romagne n'a pas l'immédiat prestige de Florence, de Venise, de Naples, de Turin, de Mantoue, de Palerme. La famille d'Este lui avait pourtant donné, entre le XIIe siècle et le XVIe, un éclat qui en faisait un des lieux les plus actifs de la culture italienne naissante, donc de la civilisation méditerranéenne – au sens où l'Italie a, grâce à l'art, transmué l'héritage gréco-latin en modernité européenne, et occidentale. Savonarole et Frescobaldi y sont nés. L'Arioste et le Tasse y ont vécu, tout comme Copernic, Paracelse, Bellini, Mantegna… Organiste officiel, le compositeur Luzzasco Luzzaschi (1545-1607) a donné à la cour du duc Alphonse II d'Este un ensemble de madrigaux à chanter et à jouer par les dames de la cour – toutes virtuoses, et offrant chaque soir un concert privé qui était le *nec plus ultra* des plaisirs. Mais si je suis attaché à Ferrare, c'est, aussi bien, pour le monument littéraire qu'a dressé, au XXe siècle, Giorgio Bassani, dans son *Roman de Ferrare*, où il donne une chronique de la ville à travers sa communauté juive. Dans ce cycle ferrarais, *Le Jardin des Finzi-Contini* est le roman le plus célèbre. Nous avons tous été plus ou moins amoureux de la belle Micòl, adolescents, en même temps que de Clawdia Chauchat ou de Mathilde de La Mole – qu'elle eût ou non les traits de Dominique Sanda, dans le beau film qu'a tiré du roman Vittorio De Sica. Dans *Le Héron*, c'est une Ferrare hivernale, brumeuse, extérieure, qui est évoquée au cours d'une partie de chasse. La Ferrare de Bassani se superpose à la Ferrare contemporaine, un peu comme la Parme de Stendhal à la ville réelle, laquelle n'est cependant pas sans charme, surtout vers six heures du soir, quand les belles Ferraraises descendent pour une promenade quasi rituelle dans le quartier médiéval. Et c'est la supériorité de la littérature sur tant d'autres formes de représentations que de nous donner à habiter certaines villes non pas en lieu et place des réelles, mais en filigrane, ou en palimpseste, dans leur géographie secrète.

Foligno (Angèle de)

Le 9 octobre 2013, le pape François a canonisé la bienheureuse Angèle de Foligno, celle que J. K. Huysmans appelait la plus amoureuse des saintes. L'une des plus pures et des plus fascinantes, aussi. Elle était née en Ombrie, près d'Assise, en 1248, à Foligno, ville de la province de Pérouse, dans une famille fort riche. Elle mène une vie insouciante et oisive, en une époque pourtant difficile, dangereuse, même. Illettrée, elle côtoie des prédicateurs errants, des moines mendiants, des illuminés qui œuvraient à une revivification de l'Evangile et au renouveau monastique. Un jour, Angèle décide de se confesser, sans aller jusqu'au bout, mais communiant quand même, ce qui lui donne de tels remords et un tel désir d'accorder sa vie à celle du Christ qu'elle se jette dans une expiation qui lui fera donner ses biens aux pauvres, puis entrer en 1291 dans le Tiers Ordre de saint François. Enfin, elle est la proie de visions de Jésus et de la Passion qui lui tirent des cris effrayants, susceptibles de lui valoir le bûcher. « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée », lui dit un jour le Christ. Elle s'apaise, se mortifie, fait la critique de ses ravissements, de ses visions – son mysticisme passant désormais par le livre qu'elle dicte en latin : *Le Livre des visions et des instructions*, avant de mourir en 1309. Un livre qui hante encore, comme ceux de Thérèse d'Avila, non seulement les catholiques mais aussi les écrivains, tellement le récit de ses visions est précis et beau. Voici un extrait du 32e chapitre, dans la belle traduction d'Ernest Hello : « Une autre fois je songeais à la douleur incommensurable de Jésus-Christ sur la croix, et je pensais à ces clous qui, d'après une certaine parole, avaient porté la chair des mains et des pieds dans l'intérieur du bois, et je désirais voir au moins cette partie de la chair du Christ que ces clous avaient portée dans l'intérieur du bois. Cette souffrance du Christ me donna une telle douleur, que je ne fus plus capable de me tenir debout. Je baissai la tête et tombai. Alors je vis Jésus-Christ incliner sa tête sur mes bras, qui étaient étendus à terre ; il me montra les siens, et en même temps son cou ; aussitôt ma douleur se changea en une joie telle que je perdis le sentiment et la vue de tout ce qui n'était pas lui. Je compris que cette beauté inouïe était le rejaillissement de la divinité, et cependant mes yeux ne voient que son cou, dans une splendeur merveilleuse… »

Française (Langue)

La France a occupé pendant quelques siècles la position de la Grèce et celle de Rome dans l'ordre de la culture : elle représente en fin de compte le point d'équilibre entre la Méditerranée et l'Europe septentrionale, pour ne pas parler d'autres populations, plus lointaines, coloniales ou postcoloniales, qui sont entrées dans l'universalité par le biais de sa langue, laquelle est sa vraie culture, le lieu de son esprit ou, pour parler comme autrefois, de son génie. Qu'est-ce que le génie d'une langue ? C'est ce qui fait d'elle un outil d'universalisation, donc de civilisation. Les qualités attachées au français par ses thuriféraires (dont je me méfie autant que je hais ses fossoyeurs) sont essentiellement la clarté, la logique, l'élégante douceur de sa prononciation, dit-on, et on a raison, avec Rivarol et les moralistes ; c'est d'ailleurs en moraliste du XVIIIe siècle, et dans leur français, qu'a écrit le Roumain Cioran. La France, oserais-je dire, c'est sa phrase – son phrasé, même, à nul autre pareil, qu'il soit celui, si ample, du Bourguignon Bossuet ou du Breton Chateaubriand, ou chatoyant du Lorrain Barrès, ou classique jusqu'au maniérisme, parfois, du Parisien Gide, ou encore musicalement analytique de Proust, pour ne point parler de la phrase de silex de l'Auvergnat Pascal, de la clarté languedocienne de Valéry, de l'or trouvé dans la glèbe de Paul Claudel ou de la rudesse du Provençal Giono, sans évoquer, non plus, la veine populaire qui va de Rabelais jusqu'à Céline et Queneau. L'anglais, son rival, est plus simple syntaxiquement et plus riche sur le plan sémantique ; d'aucuns y voient la langue de la démocratie de masse, alors que, pour beaucoup d'autres, notamment dans le bassin méditerranéen, le français est la langue de la liberté. J'aime la grammaire française d'un amour exclusif, quelque complexe qu'elle soit, voire difficile. J'aime aussi la prononciation du français qui rend cette langue incomparable, et isolée parmi les langues à accent tonique, lesquelles l'emportent mondialement, le français souffrant en outre aujourd'hui d'une image élitiste, voire aristocratique – et cela malgré des siècles de littérature universelle et de pensée politique éclairée. Absurdité ! Jugement criminel ! Cette réputation vient de ses ennemis, c'est-à-dire ses fossoyeurs, au premier chef les Français eux-mêmes : publicitaires, professeurs ignares, journalistes douteux, mauvais écrivains, politiciens incompétents et

irresponsables, tous ceux qui bradent notre langue à un langage réduit à sa seule efficace communicante, en rêvant de l'anglais. Cela s'appelle le populisme langagier, à quoi les écrivains opposaient naguère encore la hauteur de l'écrit, celui-ci à présent lorgnant sur l'oral comme une grande bourgeoise qui s'encanaille. De là, en grande partie, et malgré les apports de ce qu'on appelle la francophonie, le déclin du français, et donc de ce pays, la France, qui avait su intégrer dans sa langue la lumière grecque et la profondeur nordique par le biais de la rigueur latine.

François Ier

Le Roi Chevalier, Père et Restaurateur des Lettres, est sans doute, avec Saint Louis et Henri IV, le roi le mieux aimé des Français. Il est vrai qu'on lui doit la France moderne, par la grâce de la Renaissance et, en grande partie, de la Méditerranée, et sans que le catholicisme en ait été affecté. Ce souverain, également très grand par la taille (environ 1,95 mètre), est né à Cognac, en 1494. Il grandit au château d'Amboise, est sacré roi en 1515, à Reims ; il a vingt ans, et entreprend une campagne en Italie, remporte la bataille de Marignan, prend Milan, reçoit la ville de Gênes. C'est aussi l'année où est fondée La Havane et où meurt l'imprimeur vénitien Alde Manuce (Manuzio), inventeur de l'italique. De la carrière royale, je veux surtout retenir les éléments par lesquels François Ier, dont l'emblème était la salamandre, a fait accéder la France à la modernité. Il invite en France des artistes italiens de premier plan : Le Primatice, Andrea del Sarto, Rosso Fiorentino, Benvenuto Cellini, et Léonard de Vinci qui mourra au Clos Lucé, à Amboise, dans les bras du roi, selon une légende qui n'a rien d'invraisemblable. Il a acquis *La Joconde, La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne*, et s'est attaché à fonder une collection royale qui sera le noyau du musée du Louvre, de la même façon qu'il lancera l'idée de ce qui deviendra la Bibliothèque nationale, exigeant que tout livre imprimé en France soit déposé à Blois, au « cabinet des livres » qu'il confie au poète Mellin de Saint-Gelais, chargeant l'humaniste et prélat montpelliérain Guillaume Pellicier de le fournir en manuscrits grecs. Sur les conseils de Guillaume Budé, il fonde le Collège de France, le

plus prestigieux des établissements universitaires français. Il bâtit une imprimerie royale avec le graveur Charles Garamond et Robert Estienne. Il subventionne des poètes comme Clément Marot et Claude Chappuys, tandis que sa sœur, Marguerite de Navarre, écrivain remarquable, soutient Rabelais et Bonaventure des Périers. Il développe les châteaux de Blois, d'Amboise, de Fontainebleau, d'Ecouen, donne corps à ce grand rêve de pierre qu'est Chambord, élève le château de Saint-Germain-en-Laye, rénove le Louvre, fonde un nouveau port, Franciscopolis, qui deviendra Le Havre. Il envoie Jacques Cartier explorer le Nouveau Monde, avec le succès que l'on sait. Son action politique la plus grande est l'édit de Villers-Cotterêts, qui fait en 1539 du français la langue officielle du royaume. Un royaume qu'il étend grâce à l'acquisition de la Bretagne et du Bourbonnais. On regrettera certains épisodes des guerres d'Italie pour lesquelles les dépenses ont été considérables, ses alliances avec Soliman le Magnifique qu'il amènera aux portes de Vienne, en Autriche, pour contrer Charles Quint, ainsi que la répression des protestants vaudois dans le Lubéron. Il a jeté les bases de l'absolutisme royal. Mais à sa mort, dans le château de Rambouillet, en 1547, il avait donné à la France un éclat incomparable.



Gabriel (L'archange)

Ce très haut archange énonce, dans l'Ancien Testament, au Livre de Daniel, une prophétie apocalyptique ; dans le Nouveau Testament, il annonce à Zacharie que sa femme, Elisabeth, lui donnera un fils, et surtout à Marie, épouse de Joseph le charpentier, qu'elle engendrera Jésus sans passer par les œuvres de son époux ; dans le Coran, c'est lui qui, sous le nom arabe de Jibril, dans la grotte de Hira, révèle à Mahomet les versets du Coran. Archange considérable, qui inaugure, avec l'Annonciation, la plus belle histoire que la Terre ait connue – la moins compréhensible, hélas, dans le monde contemporain où le mystère, l'énigme, l'invisible n'ont plus droit de cité, et où l'archange Gabriel n'est plus que la version chrétienne du dieu grec Hermès : le saint patron des transmissions, voire d'Internet ! Revoyons-le plutôt tel que l'ont peint, dans l'Annonciation, Botticelli, Fra Angelico, Simone Martini… Qu'un des meilleurs musiciens de Venise, Giovanni Gabrielli, l'arbore dans son patronyme, me touche comme si l'archange laissait passer un peu de sa lumière dans sa musique… Mais ce qui m'émeut jusqu'au fond du cœur, depuis l'enfance, c'est la scène de l'Annonciation, dans laquelle une immense douceur rejoint le plus beau des mystères ; et je n'ai jamais pu entendre le texte de saint Luc sans avoir les larmes aux yeux, lorsque l'archange dit à Marie (comme le traduit magnifiquement la Bible de Port-Royal) : « Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob ; et son règne n'aura point de fin. »

Garonne (La)

De tous les fleuves français, la Garonne m'est le plus familier, sinon le plus cher, quoique j'aie pour la Loire une affection somme toute littéraire (celle, en un mot, de Du Bellay, Péguy et Aragon pour les châteaux et les villes à quoi elle a donné naissance et qui sont une des manifestations les plus hautes de la civilisation française, la Loire, fleuve royal, départageant en outre le Midi du Septentrion) et que je voue au Rhône une grande estime pour certains vins et pour son delta, la Seine, elle, ne m'intéressant pas plus que la Marne, malgré leurs représentations impressionnistes : seuls me séduisent les quais de Paris, entre le pont de Tolbiac et celui d'Alexandre III, tels que les a peints Marquet… C'est que la Garonne fait partie de mon enfance. Elle naît dans les Pyrénées espagnoles, avant de disparaître dans un gouffre et de resurgir dans la région de Toulouse, ville de ma famille paternelle, où le canal du Midi, qu'on suit depuis Sète, se prolonge par le canal de Garonne, latéral au fleuve, jusqu'à Castets-en-Dorthe, près de Bordeaux ; l'ensemble, qui relie la Méditerranée à l'Atlantique, constituant le canal des Deux Mers. Avec ses rives plantées de très hauts platanes, dans l'ombre bruissante et parfumée desquels, enfant, je lisais pendant des heures, l'été, boulevard Monplaisir, à Toulouse, au-dessus de ce canal qui garde à mes yeux un mystère plus grand que les rives de la Garonne, quelque belles qu'elles soient, dans cette ville. Il y avait aussi, lorsque nous revenions d'excursions dans le Lauragais, ce moment où je guettais, le soir, au seuil de Naurouze, la colonne élevée en hommage à Paul Riquet, le constructeur du canal ; colonne qui (surcroît de mystère pour l'enfant que j'étais) marque la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée, aussi bien que la répartition entre ce qui vient du Massif central et ce qui touche aux Pyrénées ; ce seuil m'apparaissait comme une porte susceptible de donner sur des paysages et des territoires qui ne relevaient pas tout à fait de la seule géographie : un arrière-pays, plutôt, mi-réel, mi-rêvé, que tout homme porte en lui, et dont la Garonne – remontant vers l'Atlantique où son puissant mascaret la féconde, et plus vive que le canal, après Toulouse, et nourrie de bien des rivières, dont la Vézère – mène vers ce pays béni des anciens dieux qu'est la Gironde, à cause de ses vins et aussi de quelques écrivains dont certains comptent dans mon imaginaire, de Montaigne à Mauriac, en passant par Hölderlin, le

poète foudroyé, qui fut un temps précepteur à Bordeaux et regagna à pied l'Allemagne, en 1802, brûlé à l'extérieur comme à l'intérieur, et écrivant ce poème, *Souvenir* (traduction de Jean Launay), où il évoque le fleuve et le vent du nord-est, auquel il s'adresse :

> *Mais va maintenant, va et salue*
> *La belle Garonne*
> *Et les jardins de Bordeaux*
> *Là-bas, où le sentier longe la rive exacte,*
> *Où le ruisseau plonge dans le fleuve.*

Gaza

Une bande d'une quarantaine de kilomètres de long sur une quinzaine de large, dont l'histoire contemporaine a fait un territoire des plus incertains, des plus densément peuplés, et des plus violents du monde pour les minorités chrétienne et chiite, et aussi pour son voisin, Israël. J'ai beau relire l'évocation qu'en donne Loti cheminant vers les hauteurs de Hébron, à la fin du XIXe siècle : « Derrière nous et sous nos pieds, les plaines de Gaza, la magnificence des orges, unies dans les lointains comme une mer verte, et, au-delà encore, infiniment au-delà, un peu de ce désert dont nous venons de sortir, apparaissant à nos yeux pour la dernière fois, dans un vague déploiement rose », Gaza, la capitale, sonne aujourd'hui comme une ville maudite de l'Ancien Testament qui d'ailleurs la mentionne : c'est là que Samson, l'homme qui avait défait mille Philistins armé d'une seule mâchoire d'âne et à qui Dalila avait ôté sa force en lui coupant les cheveux, est mort en faisant tomber les colonnes du temple philistin consacré à Dagon. Un territoire en quelque sorte interdit par l'ordre qu'y fait régner le parti islamiste Hamas, mais auquel j'ai accès par des images de guerre ou par les noms de saints et de théologiens catholiques, orthodoxes ou juifs : Sylvain, Procope, Dorothée, Nathan, saint Porphyre qui y est mort, au Ve siècle, et, surtout, ce Commodien de Gaza, un chrétien du IIIe siècle, le premier poète chrétien de langue latine, interdit par le premier Index (celui du pape Gélase, en 496) comme apocryphe, ou « non orthodoxe », dit de lui Rémy de Gourmont, dans son extraordinaire ouvrage, *Le Latin mystique*, paru en

1892. Ce disciple de Tertullien et de saint Cyprien pourfend le paganisme mais aussi le judaïsme, dans une langue originale qui ne tient plus compte de l'ancienne métrique et donne à sa poésie une singularité remarquable, notamment dans ses compositions en forme d'acrostiches. « Commodien signe le prologue de la lente défaite d'une mythologie qui ne contient plus que de symboliques gaudrioles : il s'en fait l'exorciste, l'eau bénite de ses anathèmes chasse les antiques démons, et le Christ, en spondée, clôt les lourds hexamètres. Il semble que déjà l'on entende comme de lointains psalmodiements ; une conscience nouvelle crie dans les âmes : le monde est délivré ! Le sensualisme rentre dans la nuit (où il se confectionne en secret d'hypocrites robes) ; les gens ont appris une vérité merveilleuse et terrible : celui-là est mort qui ne vit pas en Dieu. C'est la naissance de la tristesse. L'homme regarde autour de lui, et ne voit plus rien de visible et se réfugie en lui-même, où l'invisible vient le visiter : aussi la naissance de l'idéalisme », écrit encore Gourmont qui nous donne là une des clés du monde méditerranéen.

Gênes

De cette ville étagée au-dessus de son port, je ne me rappelle pas grand-chose, sinon l'un des bateaux, l'*Ausonia*, que nous étions venus y prendre, autrefois, pour nous rendre à Beyrouth, à la fin d'un été que le passage en Italie avait soudain empli de puissantes odeurs de pin, de laurier et de sel marin. Un souvenir heureux, donc, comme tout ce qui, pour moi, a trait à l'Italie, aux bateaux, à la mer. Si Gênes m'est chère, ce n'est donc pas tant pour sa gloire passée de reine de la Méditerranée, après Venise, ni celle d'avoir vu naître Christophe Colomb (dont les voyages et les découvertes sonneront le glas de la Méditerranée) et Andrea Doria, amiral de François Ier , dont la mainmise sur la ville en fera une « république aristocratique » qui trouvera en Espagne les marchés qu'elle avait perdus au Proche-Orient, développant là des filiales, devenant le banquier de Charles Quint ; ce n'est pas, même, pour la beauté de ses palais étagés sur les collines en amphithéâtre au-dessus du port, ni pour l'étrange cimetière du Staglieno, l'un des plus vastes d'Europe, avec celui de Limoges :

une nécropole aux monuments néoclassiques, harmonieusement répartis sur une colline excentrée ; c'est plutôt pour la nuit du 4 au 5 octobre 1892, où Paul Valéry, dont la mère était génoise, et qui séjournait dans cette ville, a décidé de renoncer aux incertitudes des sentiments et de la poésie pour s'attacher à la seule vie de l'esprit et à ses mécanismes. Une décision exemplaire, aux yeux de beaucoup d'écrivains, et par bien des côtés proche de la « Nuit de feu » de Blaise Pascal… Une dizaine d'années auparavant, Friedrich Nietzsche, grand libérateur des instincts les plus nobles, avait passé trois hivers dans la capitale ligure, que Stendhal, « le Milanais », aimait aussi beaucoup. L'idée que ces grands esprits européens, tous trois attachés à la lumière méditerranéenne, aient marché dans les pas les uns des autres donne à cette ville une dimension particulière, qui le dispute à sa vocation maritime et industrielle. Une autre raison que j'ai d'être attaché à cette ville, c'est la haute figure de Catherine de Gênes, une des belles saintes du catholicisme, une de ses plus exemplaires mystiques, dont l'Italie a vu naître plusieurs, comme Catherine de Sienne et Angèle de Angèle de Foligno… Voici comment la découvrait André Suarès, à la fin du XIXe siècle, avant que l'urbanisme et l'industrie ne l'abîment : « Homme de la mer avant tout, c'est par la mer que je veux arriver à Gênes. Je n'en aurai jamais une plus belle vision. La petite houle de l'aube frise sous la brise. Laiteuse et grise, chaque vaguelette est une caresse et une invite. […] Gênes est une ruche fendue par le milieu, évidée en croissant. Enorme et bondissante sur un espace étroit, elle escalade le ciel bleu et or, le matin et le soir, noir et rouge. Comme il convient, le cimetière est à la cime. Les deux pinces du crabe marin, pétrifié sur la côte, le Môle au ponant et Bisagno au levant, ferment la conque. »

Gesualdo (Carlo)

Cet être habité par la nuit voit le jour en 1566, dans le Basilicate, à Venosa, qui avait aussi vu naître le poète latin Horace. Don Carlo Gesualdo, prince de Venosa, descendait des rois normands de Sicile et était le neveu de saint Charles Borromée. Il épouse en 1586 Maria d'Avelos, sa cousine, dont il aura un fils, Emmanuele, en 1588. Le

17 octobre 1590, il tue ou fait tuer au milieu de la nuit son épouse et l'amant de celle-ci, dont les corps resteront exposés sur les marches de son palais napolitain. C'est un des grands faits divers de l'époque.



Pour échapper à une vengeance, il se retire dans son château de Gesualdo, en Campanie, avant d'épouser en secondes noces, à Ferrare, Isabelle d'Este qui lui donnera en 1595 un autre fils, lequel mourra en 1600. Gesualdo ne quittera plus son château. Il se faisait fouetter quotidiennement par ses domestiques afin d'expier le meurtre de Maria d'Avelos et d'aller à la selle. Il ne pouvait dormir que dans les bras de quelqu'un – un domestique se chargeant de lui faire trouver ainsi le sommeil. Ce prince assassin et mélancolique, ce père défectueux, ce mari impossible, est l'auteur d'une des plus extraordinaires musiques de son temps : six livres de madrigaux dont les derniers étonnent par leurs audaces chromatiques, leurs ruptures, leurs dissonances ; deux livres de *Sacrae Cantiones* et d'impressionnants *Répons des Ténèbres*, toutes œuvres qui s'inscrivent dans une tradition que Gesualdo porte à une incandescence où elles ne peuvent que déboucher sur la modernité qu'incarnera bientôt Claudio Monteverdi. La vie de Gesualdo avait frappé ses contemporains ; Le Tasse lui a consacré plusieurs sonnets ; Brantôme une page de ses *Vies des dames galantes*. Plus récemment, cinq compositeurs ont écrit des opéras ou des variations sur cette vie tragique ou sur sa musique : les Russes Igor Stravinski et Alfred Schnittke, l'Allemand Franz Hummel, l'Italien Salvatore Sciarrino et le Français Marc-André Dalbavie, pour qui j'ai rédigé le livret. Une vie typique, par ses excès comme dans sa piété, de l'Italie de la Renaissance et de la Contre-Réforme.

Ghetto

Le mot ghetto, apparu au XVIe siècle, vient du vénitien *getto* ou *gheto*, qui signifie fonderie : le Conseil des Dix de la république de Venise avait en effet décidé de regrouper la communauté juive de la ville sur le site d'une ancienne fonderie. Le ghetto fut d'abord nécessaire aux Juifs qui souhaitaient rester groupés pour observer les strictes règles de leur religion : une forme volontaire de communautarisme. L'empereur du Saint Empire romain germanique leur octroie même des droits en 1090. En France, l'équivalent du ghetto est la « juiverie ». En 1215, le concile de Latran décide que les Juifs doivent vivre à l'écart du reste de la société : l'isolement devient obligatoire. Pis : Edouard II d'Angleterre chasse les Juifs de son royaume en 1290, imité par Philippe le Bel, plus tard par l'Espagne : les Juifs se réfugient dans les territoires pontificaux du Comtat Venaissin, en Provence, où ils deviennent les Juifs du Pape, et aussi en Alsace, en Lorraine, aux Pays-Bas, dans l'Empire ottoman, notamment à Salonique, et en Italie, où, au début du XVIIe siècle, chaque ville, sauf Pise et Livourne, aura son ghetto. Le premier ghetto avait été, dans l'Antiquité, celui du quartier du Delta, à Alexandrie ; le plus célèbre, et le plus tragique, fut celui de Varsovie, qui regroupait 350 000 personnes, pendant la Seconde Guerre mondiale. Le mot ghetto a pris une valeur universelle : il désigne tout territoire urbain défavorisé où vit à l'écart une minorité ethnique, raciale, culturelle, religieuse, ou simplement pauvre…

Gibraltar

En juillet dernier, depuis ce détroit dont l'intérêt est, à cette extrémité de la Méditerranée, aussi stratégique que le Bosphore, et dont on ne peut pas se souvenir qu'il marquait les limites du monde antique, un ami m'envoie la lettre suivante : « Je me trouve aux anciennes Colonnes d'Hercule, qui ont vu passer les navigateurs phéniciens, grecs et arabes : à Gibraltar, donc, colonie anglaise, territoire britannique de six kilomètres carrés relié à l'Espagne, ou séparé d'elle, par une bande de 1 200 mètres, le reste consistant en

une péninsule où est bâtie la ville même de Gibraltar, et terminée (la péninsule) par un rocher de 400 mètres de haut, environ, assez semblable à ce pic Saint-Loup que tu aimes tant, au nord-est de Montpellier, par sa forme comme par sa végétation (pins, garrigue, maquis). La ville fait songer à ce qu'on a fait de pire sur la côte espagnole, l'ennui britannique en plus, à peine dérangé par les activités du port (militaire) et de l'aéroport. Un ennui qui ne se dissipe que le soir, comme souvent à l'étranger. A ce moment, le soleil africain cesse de taper sur l'enclume du rocher ou l'aile brillante de la mer ; on oublie qu'on se trouve dans une colonie anglaise, de la même façon qu'on est en Espagne dans les enclaves de Ceuta ou de Mellila, sur la côte marocaine : on respire un peu mieux ; on va boire de la bière pour oublier la détresse née de l'ennui et l'on contemple le détroit, les feux qui s'allument, de l'autre côté, sur la côte africaine. Il y a un bonheur des détroits, que j'ai déjà éprouvé à Messine, Bonifacio, dans le canal d'Otrante, les Dardanelles, sur le Bosphore, et même dans le canal de Corinthe. C'est Cendrars qui disait qu'il pouvait reconnaître le moment où, à l'odeur de l'ozone, il entrait dans la Méditerranée par Gibraltar… Il fait si chaud, cependant, qu'on se dit que, colonie pour colonie, et pour rester en territoire britannique, autant aller aux Malouines, à Sainte-Hélène, à Tristan da Cunha. Pour un peu, je deviendrais chamane et entamerais une danse en faveur de la pluie et de l'hiver. C'est d'ailleurs en hiver que nous nous retrouverons, toi et moi. Nous lèverons alors nos verres au froid ! »

Gide (André)

Le « contemporain capital », comme on le surnommait, s'est profondément nourri de la Méditerranée, de l'Italie, notamment, où il se rendra vingt-sept fois et, plus profondément encore, sur un autre plan, de l'Afrique du Nord, où il fait l'exercice de la liberté sexuelle, dès 1893, en compagnie du peintre Paul Laurens. C'est à Sousse, en Tunisie, qu'il découvre son homosexualité, et à Biskra (Algérie) qu'il sera sensuellement heureux. Il racontera cette découverte dans *Si le grain ne meurt*, notamment le rôle qu'y a joué Oscar Wilde, rencontré là en 1895. On connaît le mot de Gide à Barrès, en 1897 : « Né à Paris,

d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager. » Ces voyages le conduiront ainsi le plus souvent en Méditerranée, jusqu'en Turquie et au Liban, à l'exception de deux périples (au Congo et au Tchad, en 1926, et en URSS, dix ans plus tard) qui lui vaudront de solides inimitiés politiques. La Méditerranée lui inspirera quelques-uns de ses plus beaux textes : *Les Nourritures terrestres, Amyntas, L'Immoraliste*, mais aussi des petits « traités » tels que *El Hadj, Philoctète*, *Bethsabé*, *Le Prométhée mal enchaîné*, bien des passages du *Journal* et de *Si le grain ne meurt*, et *Thésée,* récit dans lequel il reprend à son compte la figure mythologique et donne à ce texte un caractère testamentaire où s'entend plus d'espoir que chez son ami Valéry qui, dans le même temps, lançait sa prophétie sur la mort des civilisations, à savoir la nôtre : « Si je compare à celui d'Œdipe mon destin, je suis content : je l'ai rempli. Derrière moi je laisse la cité d'Athènes. Plus encore que ma femme et mon fils, je l'ai chérie. J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu. » Quelques-uns de ses textes ultimes seront des conférences données à Beyrouth et à Naples. On ne lit plus assez Gide.



On a tort. Il représente, par sa liberté d'esprit, sa culture, son goût du voyage, une synthèse réussie entre le Nord et le Sud, le catholicisme et le protestantisme. Une synthèse toute française, et qui sait aussi bien

célébrer que dénoncer, méditer autant que louer, ou célébrer la beauté sur la terre, comme dans ce passage des *Nourritures terrestres* : « Blidah ! Fleur du Sahel ! dans l'hiver sans grâce et fanée au printemps tu m'as paru belle. Ce fut un matin pluvieux ; un ciel indolent, doux et triste ; et les parfums de tes arbres en fleurs erraient dans tes longues allées. Jet d'eau de ton calme bassin ; au loin les clairons des casernes. » Mais on pourra trouver aussi beau, et tout à fait révélateur d'un esprit méditerranéen qui se perpétue à la fin d'un siècle dont le suivant verra la fin de la culture savante méditerranéenne, ce passage du même livre, qui évoque sa jeunesse avec Paul Valéry : « A Montpellier, le jardin botanique. Je me souviens qu'avec Ambroise, un soir, comme aux jardins d'Académus, nous nous assîmes sur une tombe ancienne, qui est tout entourée de cyprès ; et nous causions lentement, en mâchant des pétales de rose. »

Giono (Jean)

Il est le seul écrivain, avec dans une moindre mesure Henri Bosco, à nous avoir fait comprendre l'âme et le génie de cette terre appelée Provence, qu'on vante aujourd'hui comme une Toscane française – selon un exotisme, hélas, labellisé pour les touristes (huile d'olive de Nyons, parfums de Grasse, savon de Marseille, herboristerie industrielle, paysages « pittoresques », « légumes du soleil », etc.). La Provence de Giono n'est pas celle, plus anodine, de Marcel Pagnol. C'est une terre universelle, où Giono a d'abord salué la *Naissance de l'Odyssée* (son premier livre), plaçant la trilogie romanesque qui a suivi sous le signe de Pan, exaltant *Les Vraies Richesses*, *Le Chant du monde*, les *Deux cavaliers de l'orage*, *Le Serpent d'étoiles*, avant de donner de fabuleuses chroniques d'allure stendhalienne, au moins pour la liberté narrative, et plus inventives quant à l'imaginaire : *Le Hussard sur le toit, Mort d'un personnage, Les Ames fortes, Un roi sans divertissement* (livre admirable dont François Leterrier tirera un film glacial, d'une fascinante étrangeté), *Noé*, et *L'Iris de Suse*. La Provence de Giono est souvent noire, dure, hantée par les passions humaines les plus vives, ou sordides, et par la mort (*Promenade avec la mort*), quand ce n'est pas par l'horreur de la guerre (*Le Grand Troupeau*, *Refus d'obéissance*),

les épidémies (*Le Hussard sur le toit*), les personnages déclassés, les forts « caractères » (*L'Iris de Suse*, *Ennemonde*). Né et mort à Manosque (1895-1970), fils d'un père piémontais (qu'il évoque dans *Jean le Bleu*) de sensibilité *carbonara*, grand lecteur de la Bible, et d'une mère d'origine picarde qui tenait un atelier de repassage, Giono est contraint d'arrêter tôt ses études pour entrer comme employé dans une banque. La Première Guerre mondiale le bouleverse et fait de lui un pacifiste acharné. Le succès de *Colline* (en 1929) lui permet d'acheter une maison, Le Paraïs, sur les hauteurs de Manosque, et de quitter la banque pour se consacrer à l'écriture ; le succès de *Que ma joie demeure* lui vaut l'enthousiasme de la jeunesse. Il aura des ennuis sous l'Occupation et à la Libération, emprisonné pendant cinq mois à Marseille pour avoir publié pendant cette époque tragique et avoir laissé Vichy exploiter son œuvre d'un point de vue idéologique. De là, en France, le malentendu qui touche toute œuvre qui évoque le monde rural. Peu enclin au voyage (comme si l'imaginaire lui donnait toutes les odyssées et les paradis, comme dans *Fragments d'un paradis*, son seul roman maritime), Giono est cependant l'auteur d'un beau *Voyage en Italie* et d'un essai historique sur *Le Désastre de Pavie*.



Il est dommage que la modernité littéraire ne le retienne qu'avec réticence ; il nous rappelle ce qui se joue d'universel entre la lumière méditerranéenne et la mort qui en est le filigrane, dans une langue à mi-chemin entre l'oralité et la grande prose.

Gitaï (Amos)

Comme Chahine pour l'Egypte, Angelopoulos pour la Grèce, Ceylan pour la Turquie, ou le regretté Maroun Bagdadi pour le Liban, Amos Gitaï incarne le cinéma israélien. Il est né à Haïfa, en 1950, d'un père architecte d'origine allemande et d'une mère professeur. Il appartient donc à la première génération née en Israël après la fondation de l'Etat hébreu. Il va en connaître toutes les guerres, dont celle de 1973, dite du Kippour, où il sert dans une unité sur le plateau syrien du Golan : une expérience qu'il évoquera dans son film *Kippour*, où les personnages ont quelque chose de Fabrice à Waterloo, au début de cette guerre dont le déclenchement a surpris Israël. Il en sera terriblement marqué. Il fait ses études à Berkeley, en Californie. De l'invasion israélienne du Liban, en 1982, il tire un *Journal de campagne* qui lui vaudra une telle hostilité qu'il s'exile en France pour une dizaine d'années. Son premier long métrage est *Esther* (1986), épouse du roi de Perse Assuérus, dont l'histoire est contée dans l'Ancien Testament. Avec *Berlin-Jérusalem* (qui évoque les destins de deux femmes, la poétesse Else Lasker-Schüler, qui a fui le nazisme pour s'établir en Palestine, et la Russe Mania Shohat, qui fera le même trajet) et *Golem, l'esprit de l'exil*, *Esther* constitue une des trilogies de Gitaï, dont celle des villes israéliennes (*Devarim*, sur Tel-Aviv, *Yom Tom*, sur Haïfa, et *Kadosh* consacré à Méa Shéarim, quartier ultra-orthodoxe de Jérusalem). Il y a encore la trilogie des frontières avec *Free Zone*, le terrible *Terre promise*, consacré à la traite des Blanches, et *Désengagement*. Et aussi des films isolés, comme *Kippour* (2000) et *Alila*, où l'on voit vivre une demi-douzaine de personnages dans un modeste petit immeuble de Tel-Aviv, dont les habitants sont troublés par l'arrivée d'une jeune femme, Gabi, qui vient rencontrer là un homme mûr et marié avec qui elle a une relation ritualisée et sadomasochiste. On y trouve aussi le rescapé des camps de la mort et sa domestique asiatique ; et puis une famille désunie dont le jeune fils déserte l'armée ; et enfin une femme policier, grande gueule et prête à toutes les compromissions, sans parler des ouvriers chinois clandestins. Un des plus beaux films de Gitaï. Cinéaste engagé, celui-ci échappe par l'art aux simplifications de l'engagement : sa manière est toujours inventive, et il ne se laisse pas enfermer dans son style. C'est là que réside la vraie liberté.

Goya (Francisco)

Le précurseur de la peinture moderne est un Espagnol, Francisco José de Goya y Lucientes, originaire de l'Aragon, né près de Saragosse, à Fuentetodos, village où sa famille s'était réfugiée en attendant que les travaux de restauration de la maison familiale soient achevés. Son père est maître doreur ; lorsqu'il connaîtra des difficultés financières, son fils l'aidera dans ses travaux. Goya est peu précoce ; il n'entrera qu'à treize ans (en 1759) à l'Académie de dessin. Il ne reste rien de cette période d'apprentissage, et il ne décroche aucun prix de peinture. Il se rapproche d'un parent, le peintre Francisco Bayeu, peintre à la cour de Charles III. Sans avoir obtenu de bourse, il part en 1770 pour l'Italie par ses propres moyens : Venise, Rome, Bologne, Parme, où il peint un *Hannibal vainqueur* dans lequel il s'éloigne du baroque tardif de son premier maître pour oser les couleurs et les tons pastel du classicisme. De retour en Espagne, en 1771, il déploie une intense activité, notamment pour des fresques destinées à l'immense basilique du Pilar, où se trouve la colonne (el pilar) sur laquelle la Vierge serait apparue à saint Jacques apôtre (de là l'origine du prénom Pilar, portée par tant de femmes hispaniques). Il peint d'autres fresques dans la chartreuse d'Aula Dei, près de Saragosse, devenant bientôt le peintre le plus coté de l'Aragon. Il épouse la sœur de Bayeu, dont il a un fils en 1774, et se rend à Madrid pour dessiner des cartons servant à la tapisserie : il y mêle le style rococo d'un Tiepolo avec le néoclassicisme de Mengs, son protecteur dans la capitale castillane. Il travaille néanmoins à devenir lui-même, en dépit des contraintes : de cette période on notera *Le Goûter au bord du Manzanares, La Foire de Madrid, La Poule aveugle, Le Maçon blessé, Les Echasses*, les scènes de genre laissant deviner un souci croissant du réalisme. Il peint aussi des portraits royaux ou d'aristocrates : *La Famille de l'infant Don Louis de Bourbon, La Famille du duc d'Osuna*. Et aussi des sujets religieux, dont un beau *Christ crucifié*. Dans un discours prononcé à l'Académie, il s'insurge contre l'uniformisation des manières de peindre, plaidant pour l'originalité, et donnant l'exemple en peignant quatorze petits tableaux sur fer-blanc : tauromachie et sujets divers. C'est le début de la période romantique. Sa sympathie pour la révolution de 1789 l'a éloigné de la cour et, comme Beethoven, son alter ego en musique, il est devenu sourd à la suite d'une maladie sans doute due au plomb.

Cela ne l'empêchera pas de devenir directeur de l'Académie des beaux-arts en 1795, et, quatre ans plus tard, premier peintre de la Chambre du Roi. Il peint alors des portraits de la noblesse madrilène, dont la duchesse d'Albe, qui fut peut-être sa maîtresse. En 1799, il donne une extraordinaire série de gravures : *Les Caprices*, puis des petits tableaux très personnels, dont le *Sabbat des sorcières* et un *Intérieur de prison* habités par la nuit. Il peint aussi des fresques dans l'église San Antonio de la Florida, avant d'exécuter le portrait de Charles IV et de sa famille.



Les deux *Majas*, la nue comme la vêtue, nous hantent par leur beauté : la duchesse d'Albe a sans doute posé pour ces tableaux célèbres qui valent à Goya un procès de l'Inquisition, dont il sort absous. Entre 1800 et 1814, il dessine les gravures des *Désastres de la guerre*, peint des natures mortes, les deux fameux *Dos de Mayo* et *Tres de Mayo*, inspirés par les horreurs de la guerre napoléonienne. Les Français aideront à la restauration, en 1823, en amenant Ferdinand VII sur le trône ; Goya se restreint à la peinture officielle, tout en travaillant en privé à une peinture extraordinaire comme *L'Enterrement de la sardine* ou *La Maison de fous*. Entre 1815 et 1823, il a gravé *Les Disparates* ou *Proverbes*. Il s'adonne à présent aux « peintures noires », sur les murs de la maison qu'il habite : la maison du sourd ; des peintures qui, comme *Le Chien* ou *Saturne dévorant ses enfants*, annoncent l'art moderne. Il s'exile en France, à Bordeaux, où il demeure jusqu'à sa mort, en 1828. Ses restes seront transférés à Madrid en 1899 et ensevelis dans la crypte de San Isidoro, d'où on les retirera pour les ensevelir à nouveau dans une tombe collective où reposent des hommes illustres. En 1919, ils seront exhumés une dernière fois pour

reposer enfin dans San Antonio de la Florida, sous ses propres fresques.

Gracián (Baltasar)

Le jésuite espagnol Baltasar Gracián apparaît au début du XVIIe siècle, en Espagne, sur fond de bouleversements consécutifs à la Contre-Réforme, en plein Siècle d'Or dont la gloire artistique, si elle flattait la morgue espagnole, n'en signalait pas moins le déclin économique. Cet homme extraordinaire était né en 1601, à Belmonte del Rio Perejil, dans l'Aragon, province qui verra naître Francisco Goya et Luis Buñuel. Fils d'un médecin de campagne, ses quatre frères et lui sont voués à l'Eglise. Baltasar étudie la philosophie à Calatayud puis la théologie à Saragosse. Ordonné prêtre en 1627, il entre dans la Compagnie de Jésus en 1633, prononce ses vœux en 1635. Il enseigne. A Huesca, il rencontre Vincencio Juán de Lastanosa, un riche érudit, numismate et archéologue, qui devient son mécène, mettant à sa disposition une bibliothèque de plus de 7 000 volumes. Dans son salon, il rencontre diverses personnalités européennes, dont, sans doute, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. En 1640, il devient le confesseur du vice-roi d'Aragon, qu'il suit à Madrid, à la cour de Philippe IV. Il est nommé recteur de la Compagnie de Jésus, à Tarragone. Et surtout, il écrit, et il publie des livres tels que *Le Héros*, *Le Politique*, *L'Homme universel*, sous le pseudonyme de Lorenzo Gracián, qui ne trompe personne. Il devient célèbre. En 1648, paraît *Art et figures de l'esprit*. Tout en restant fidèle à la foi catholique, Gracián est un rebelle : sa liberté d'esprit entraînera sa chute. Ses provocations sont célèbres, notamment, en 1643, quand il prétend lire en chaire une lettre qu'on lui a adressée depuis les Enfers. Il se rétracte. En 1651 paraît la première partie de son roman allégorique *El Criticón*, qui aura un immense succès en Europe et agacera beaucoup ses supérieurs. Il semble rentrer dans le rang en publiant *L'Art de communier*. L'année 1657 voit la parution du deuxième volume du *Criticón* : Gracián est sanctionné, mis au pain et à l'eau à Graus, dans la province de Huesca, où sa santé décline si vite qu'on le nomme à Tarazona, où il meurt l'année suivante. Il fait en quelque

sorte le lien entre le Machiavel du *Prince*, le Castiglione du *Courtisan*, et les moralistes français du XVIIe siècle, notamment La Rochefoucauld, puis ceux des Lumières. Son concept clé est la *prudentia*, une habileté à se diriger dans le monde, Gracián réhabilitant l'apparence au détriment de l'essence, le tout sur fond de vanité des vanités. D'où l'importance de la dissimulation. Modernité qui lui vaudra l'admiration de Voltaire, Schopenhauer, Nietzsche, Jankélévitch, Debord, Lacan… Voici un passage de *L'Homme de cour*, traduit par Amelot de La Houssaye : « Savoir discourir, c'était autrefois la science des sciences ; aujourd'hui, cela ne suffit pas, il faut deviner, et surtout en matière de se désabuser. Qui n'est pas bon entendeur ne peut pas être bien entendu. Il y a des espions du cœur et des intentions. Les vérités qui nous importent davantage ne sont jamais dites qu'à demi. Que l'homme d'esprit en prenne tout le sens, serrant la bride à la crédulité dans ce qui paraît avantageux, et la lâchant à la créance de ce qui est odieux. »

Grande Motte (La)

J'aime l'architecture contemporaine quand elle est inventive et qu'elle s'inscrit dans un lieu désert qu'elle façonne ou qui est en osmose avec elle. Autant dire que le fait est rare ou qu'il faut qu'il ait lieu dans des espaces vierges, comme Brasilia ou Canberra… C'est aussi le cas de La Grande Motte, ville balnéaire bâtie sur un territoire vierge, non loin de Montpellier, sur le littoral du Languedoc, entre l'étang de l'Or et celui du Ponant, qu'alimente le Vidourle qui naît dans les Cévennes pour se jeter dans la Méditerranée, au Grau-du-Roi, dans le golfe d'Aigues-Mortes. C'étaient des marécages où régnaient les moustiques et les oiseaux. Il s'agissait, au début des années 1960, de détourner les touristes des stations balnéaires espagnoles sans défigurer le littoral : c'était la mission Racine, du nom de son président, Pierre Racine, nommé en 1963 à la tête d'une structure administrative chargée de développer le littoral sur la Côte d'Améthyste et la Côte vermeille : elle fera naître Port-Camargue, Le Cap d'Agde, Gruissan, Port-Leucate, Port-Barcarès, Saint-Cyprien et La Grande Motte. La construction de cette dernière ville fut attribuée à

l'architecte d'origine arménienne Jean Balladur, cousin de l'homme politique, et comme lui né à Smyrne, l'actuelle Izmir, grand port turc de la mer Egée, et qui a aussi vu naître le chanteur kitsch Dario Moreno, le poète grec Georges Séféris, l'actrice Magali Noël, l'inoubliable Gradisca, la coiffeuse d'*Amarcord* de Fellini. Balladur décide de rompre avec l'architecture traditionnelle des stations balnéaires construites autour d'un Grand Hôtel, d'un casino, de thermes, d'une promenade. Il bâtit des immeubles inspirés par les pyramides précolombiennes ou certains bâtiments brésiliens. Il s'agissait de faire en sorte que les immeubles soient perpendiculaires au littoral afin que nul ne fût lésé par une vue d'arrière-cour, celle-ci donnât-elle sur les Cévennes, à l'horizon, notamment sur le pic Saint-Loup, dont s'inspire pour la forme le plus haut immeuble de La Grande Motte, la Grande Pyramide. Le Palais des Congrès, le Temple du Soleil sont cependant plus audacieux, moins prévisibles, tout comme l'immeuble Fidji, et bien d'autres qui ont été construits dans les années 1970 et 1980, l'ensemble restant d'une grande homogénéité, donc réussi. La végétation y est abondante, surtout des pins maritimes. Il est agréable de se promener dans cette ville un peu déserte, hors saison, surtout sur le port de plaisance ; on y respire une quiétude qui n'a rien de la mélancolie des stations bretonnes ou atlantiques.

Grasse

Adossée à une colline, à une douzaine de kilomètres du littoral, dans le département des Alpes-Maritimes, la ville de Grasse, une sous-préfecture de 51 000 habitants, a débordé de son centre serré, composé de petits immeubles du XVIIe et du XVIIIe siècle et d'hôtels particuliers du XVIIIe, pour s'étendre en lotissements et résidences secondaires. Son histoire est liée aux odeurs, après l'avoir été à l'argent qui, on le sait, n'en a pas : la ville s'était, au Moyen Age, consacrée au crédit, contournant les interdits religieux liés à cette activité, et s'alliant pour cela à Gênes avec qui elle commerçait pour une autre activité : le tannage du cuir ; activité puissamment odorifère, voire puante, pour laquelle un délicat tanneur du nom de

Galimard imagine de fabriquer des gants en cuir parfumé par un séjour dans des bains de senteurs (épices, eau de rose), à l'orientale. Il en offre une paire à Marie de Médicis, qui les trouve fort à son goût et en fait le succès : Galimard fournit la cour et la haute société, mais Grasse subit la concurrence de Nice et voit le déclin de ses tanneries. La ville se recentre sur le parfum, détrônant Montpellier dont la faculté de pharmacie fournissait des parfums et des onguents. Il est vrai que l'arrière-pays grassois est riche en fleurs et en plantes qui proposent nombre d'huiles : lavande, rose, mimosa, myrte, fleur d'oranger, et ce jasmin qui doit être cueilli à la main, au petit matin, au moment où les fleurs dégagent le plus de parfum pour être ensuite traitées par l'effleurage à froid. La parfumerie fait vivre aujourd'hui une soixantaine d'entreprises qui subsistent face aux multinationales et aux parfums de synthèse, Chanel par exemple y possédant encore ses plantations de roses et de jasmin. Grasse fournit des matières premières naturelles : huiles essentielles, huiles concrètes, huiles absolues, résinoïdes, et fabrique ce concentré, également appelé jus, à partir duquel, mêlé à 80 % d'alcool, on élabore un parfum. Plusieurs parfumeurs y ont pignon sur rue : les plus anciens, et les plus connus, sont Galimard, Molinard et Fragonard ; d'autres, plus récents, ont acquis leur titre de noblesse : Guy Bouchara, Jeanne Arthes, La Bastide des Arômes. Capitale mondiale du parfum ? A tout le moins une ville qui maintient très haut le souci du goût et de la qualité en un domaine où bien des parfums sont vulgaires.

Greco (El)

Sur Domínokos Theotokópoulos, qui a vu le jour vers 1541 à Héraklion, en Crète, alors république de Candie, protectorat vénitien, bien des incertitudes demeurent. Courent aussi des légendes, notamment sur sa folie ; Maurice Barrès, qui a écrit sur lui un livre pourtant non dénué d'intérêt, *Greco ou le secret de Tolède*, lui invente même une fille, et le donne pour astygmate… D'abord peintre d'icônes, le Greco est allé étudier la peinture à Venise, entre 1568 et 1570, où il passe pour un disciple du Titien, avant de vivre à Rome, de 1570 à 1572. Il reste en Italie jusqu'en 1576, puis s'installe à Madrid.

Ayant reçu une commande de la cathédrale de Tolède, il s'installe dans cette ville, en 1578. Il mourra en 1614, deux jours avant Cervantes et Shakespeare. Trois ans plus tôt était mort le compositeur espagnol Tomás Luis de Victoria (1548-1611). Le plus grand poète du Siècle d'Or, Luis de Góngora, l'auteur des *Solitudes*, avec qui le Greco était lié, a composé l'épitaphe de ce peintre qui a su allier deux traditions picturales méditerranéennes : l'art byzantin et le maniérisme italien. Il semble surtout avoir inventé la dimension la plus expressive et la plus authentique de l'art espagnol : ce rapport au corps ascétique, sinon cadavérique, qui caractérise l'Espagne du Siècle d'Or. Son usage du noir et du blanc est aussi étonnant que l'allongement de ses figures aux teintes verdâtres, qui nous rappellent que l'Espagne a un rapport privilégié avec la mort – avec le corps mort, comme on le voit dans *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, et même dans ces pâtisseries nommées Huesos de San Expedito : Ossements de saint Expédit…



Il y a aussi le côté apparemment inachevé de sa peinture. L'inachevé est une loi de l'art contemporain. Il est aussi une manière de saisir les mouvements de ce château intérieur qu'est l'âme, pour paraphraser une autre immense figure espagnole, qui a vécu quelque temps à Tolède, à la même époque que le Greco : sainte Thérèse d'Avila… Le Greco, Zurbarán, Vélasquez, Victoria, Góngora, Loyola, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Fray Luis de León, Tirso de Molina, Lope de Vega, Gracián, Cervantes, etc. Ce que nous devons à l'Espagne du Siècle d'Or est si considérable que cela suffirait à nourrir toute une vie.

Grecque (Langue)

C'est à Beyrouth que j'ai acquis les rudiments du grec ancien – langue qui n'était pas enseignée au lycée franco-libanais, ce qui en disait déjà long sur le refus d'hériter où entrait l'enseignement officiel français. Je suivais donc des cours par correspondance, et, pour être moins seul dans ce difficile apprentissage d'une langue morte et usant d'un autre alphabet, on me faisait aider par une jeune Française que j'allais retrouver chez elle, dans le proche et haut quartier d'Achrafieh, passant, pour aller plus vite, la montée de la colline étant rude, par des immeubles en construction, avant de pénétrer dans un salon au mobilier moderne et insignifiant, auquel je ne repense jamais sans me réciter le début du roman de Georges Perec, *Les Choses,* paru cette année-là : « L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long couloir, haut et étroit. » C'était le printemps. Les murs du salon étaient blancs, dépourvus d'ornements. La lumière y entrait par des stores dont les lattes restaient le plus souvent légèrement inclinées vers le bas, comme un compromis entre la nécessité de rester dans la pénombre et de garder large la vue sur la ville. Le grec ancien reste associé pour moi à cette clarté tempérée dont l'apprentissage des redoutables verbes en -mi, les accents, les esprits rudes ou doux surmontant la première voyelle d'un mot, n'entameraient pas l'atmosphère rassurante. L'arabe (que j'apprenais également, mais au lycée) me semblait une langue plus colorée, faite de contrastes sonores violents, le statut du grec comme langue morte, donc perdue pour la voix vive, et par là même plus belle, me paraissant avoir atteint un état de perfection que n'avait pas tout à fait le latin, à cause de son usage liturgique. Il est également possible que j'aie associé cette langue à la beauté calme de la jeune Française qui me donnait ces cours et qui ne manquait pas de me troubler, quoiqu'elle ne fît rien pour cela, paisible épouse d'un professeur d'université. Une jeune femme qui s'ennuyait visiblement, sans enfants, d'une nature mélancolique, et qui me faisait longuement parler de moi, à la fin du cours, après qu'elle m'avait exposé les mérites divers de Thucydide et de Sophocle, d'Hérodote, Lysias et Xénophon, et aussi de Platon. Je lui exposais alors mon désir d'être archéologue, ou écrivain, me croyant placé devant un dilemme alors que l'écrivain est une sorte d'archéologue qui œuvre dans les couches d'une langue quasi morte à

laquelle il tâche de rendre vie, sans savoir encore (j'étais si jeune) que ce sont dans les couches mortes du moi qu'il descend pour nourrir son œuvre.

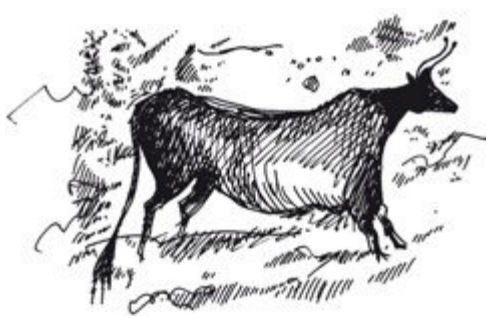
Grégorien (Chant)

Qu'on suive la légende et attribue sa naissance au pape Grégoire le Grand, au VIe siècle, ou bien à deux autres Grégoire, non moins saints : Grégoire de Tours et le pape Grégoire III, au IXe siècle, le chant grégorien représente l'unité de l'Eglise catholique romaine. Il naît à Metz, vers 765, de ce qu'on appelle le chant messin. Ce chant sacré anonyme se chante *a cappella*, avec un chœur ou bien un soliste (un chantre), et sert à soutenir le texte liturgique. C'est un chant monodique dont la mélodie, diatonique et modale, s'articule sur deux principes rythmiques : des passages psalmodiques qui privilégient le texte et d'autres, mélismatiques, où se déploie la mélodie, selon des échelles dites ecclésiastiques. Sa diffusion et son implantation sont essentiellement dues à Charlemagne, qui en fait un des éléments unificateurs de l'Empire romain d'Occident et l'impose à Rome, au détriment du chant ambrosien de l'Eglise milanaise, et du chant ibérique. La dimension politique de sa diffusion n'exclut nullement sa hauteur spirituelle et sa fixation, à partir du XIe siècle, par Guido d'Arezzo, qui remplace le système de notation neumatique par les noms des notes que nous connaissons. Cette fixation est un élément considérable puisqu'elle fera de ce chant la base de la musique savante européenne. Ce chant sacré provient de traditions de l'ancien Empire romain : gréco-latines, celtiques, gallicanes, judéo-chrétiennes… Nous l'écoutons donc en y percevant ce dont nous venons historiquement et culturellement : le prodigieux mélange de la Méditerranée tout entière et de l'Europe barbare – celle qui avait conquis Rome. J'aime extraordinairement ce chant que l'Eglise a, hélas, renoncé à faire entendre dans ses offices au profit d'insipides mélodies en langue vernaculaire qui signalent la déchéance du sacré. Je lui dois d'être revenu à l'Eglise, une nuit de Noël, dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, au début des années 1980. Les moines en bure blanche, pieds nus dans des sandales, chantaient dans le chœur : ils m'ont tiré des

larmes de joie, laquelle me forçait à me demander ce que je faisais de ma vie. Je me suis mis à prier muettement, pour la première fois depuis longtemps. Cette musique qui venait du fond des temps me ramenait à moi-même avec la plus ferme douceur.

Grotte Cosquer

La Méditerranée possède ses grottes, notamment en Crète et à Capri, à quoi il faut ajouter les grottes ornées d'Espagne et de France. En 1985, un plongeur de Cassis, dans les Bouches-du-Rhône, Henri Cosquer, découvre, dans la calanque de la Triperie, près de Marseille, à 37 mètres de profondeur, l'entrée d'un tunnel qu'il suivra sur 175 mètres avant de déboucher dans une grotte comportant de magnifiques concrétions. Sans lumière suffisante, il ne remarque pas les peintures et gravures datant du gravettien et du solutréen. Il n'y retournera pas avant 1990, découvrant alors les salles ornées. Il y a 20 000 ans, au Paléolithique supérieur, la mer se trouvait à l'air libre, à 120 mètres au-dessous de son niveau actuel. Trois plongeurs ayant laissé la vie dans le couloir d'accès, Cosquer décide en 1991 de déclarer la grotte, dont l'inventaire a été effectué, puis l'entrée murée par des blocs de béton.



Je pense à la découverte de Lascaux, à celle de la grotte Chauvet, en Ardèche, mais aussi aux morts qui ont accompagné l'ouverture de la tombe de Toutânkhamon. La grotte Cosquer a quelque chose de particulièrement fascinant, avec ses nombreuses mains négatives, ses signes sexuels, ses animaux – aurochs, chevaux, bisons, bouquetins,

cervidés, pingouins –, lesquels signalent la froideur du climat qui régnait alors en Provence. Sa coupe évoque une figuration vaginale qui permet de retrouver peut-être une des fonctions sacrales de toute grotte ornée, la préhistoire de l'art occidental nous en disant finalement beaucoup sur notre rapport archaïque à l'eau, à la terre, au feu et à l'air, et leur transfiguration par l'art – sa présence au bord de la Méditerranée nous rendant, en outre, cette grotte particulièrement émouvante.

Guénon (René)

« *Al nafas khalas !* » : « Mon âme s'en va ! » a mumuré en 1951, peu avant sa mort, au Caire où il vivait depuis vingt et un ans, un homme nommé Abd al-Wâhid Yahyâ. Il était né René Guénon, à Blois, en 1886, d'un père architecte et d'une mère au foyer. L'enfant est un excellent élève mais de santé fragile. Il part pour Paris en 1904, dans le but d'étudier les mathématiques ; sa santé l'en empêchera – ou bien un déplacement d'intérêt : Guénon est en effet introduit dans les milieux occultistes qui font fureur, à cette époque, notamment le cercle du célèbre Gérard Encausse, dit Papus, chef de l'Ordre martiniste (doctrine de Martinès de Pasqually, ultime représentant de l'ésotérisme occidental). Guénon se rend vite compte que tout ça ne repose sur rien de sérieux, et il participe à la fondation d'un ordre occultiste : l'Ordre du Temple rénové, dont il est le pilier central et qu'il dissoudra en 1911. Il prend alors la direction de la revue *La Gnose*, tout en commençant à s'intéresser aux traditions orientales, prenant ses distances avec l'occultisme, s'initiant au soufisme sous le nom de Abd al-Wâhid Yahyâ. Il fréquente les cercles thomistes, notamment celui de Jacques Maritain. Il avait épousé en 1912 Berthe Loury, une Chinonaise qui l'aidera beaucoup, tant dans sa tâche d'enseignant (à Saint-Germain-en-Laye, en Algérie, à Blois) que dans ses recherches personnelles, et qu'il perdra en 1928, événement qui le décidera, entre autres raisons, à partir pour Le Caire, en 1930, où il épousera la fille d'un cheikh, Fatma, dont il aura deux filles et un fils, vivant avec le costume traditionnel égyptien, sortant peu de sa maison de Dokki, d'où il avait vue sur les pyramides, refusant de rencontrer

les Européens de passage mais entretenant une importante correspondance, voyant sa notoriété croître en France et en Europe : Paulhan le publie chez Gallimard, le fait lire à Gide qui déclare : « Si Guénon a raison, eh bien toute mon œuvre tombe. » Artaud, Queneau, Eliade s'intéressent à lui, et aujourd'hui Umberto Eco, entre autres. Qui était Guénon ? Un gourou, un philosophe, un orientaliste, un ésotériste, un historien de la spiritualité ? Non ; je retiens de son œuvre ce qui m'en paraît le cœur vivant : sa critique du monde moderne, comme on le voit dans ces ouvrages qui nous permettent de lire le monde contemporain autrement que de façon historique ou sociologique, notamment grâce aux leçons de l'Orient : *Orient et Occident, La Crise du monde moderne, Pouvoir temporel, Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*…

Guilleragues (Gabriel de Lavergne, comte de)

Gascon et fier de l'être, Gabriel de Lavergne est né à Bordeaux, en 1628. Il tient le nom de Guilleragues d'un château situé à Saint-Sulpice, près de La Réole, terre de vignes. Il grandit dans la riche bibliothèque paternelle, puis à Paris où il est élève au collège de Navarre. En 1650, il est avocat au parlement de sa ville natale. C'est l'époque de la Fronde des princes. Guilleragues, qui est du parti des princes, jouera un rôle dans les négociations pour la paix de Bordeaux, en 1653. L'année suivante est une année parisienne : il entre en relation avec la marquise de Sablé, et accepte la place de secrétaire des commandements du prince de Conti qui tient sa cour à Pézenas, en Languedoc, avant de recevoir, en 1665, le commandement de l'armée d'Italie : Guilleragues effectue des allers et retours entre le Piémont et Paris. Conti devient gouverneur du Languedoc puis meurt en 1666. Voilà Guilleragues sans emploi : il doit accepter la charge de secrétaire du duc de Foix. Il se rend donc à Paris, où son talent littéraire lui ouvre les portes des grands salons : Mme de La Sablière, Mme de Sévigné, la cour d'Henriette d'Angleterre, celle du roi. En 1668, il compose des poèmes mondains, *Les Valentins*, et surtout les *Lettres portugaises*, parues l'année suivante, et qui obtiennent un grand succès, quoique publiées sans nom d'auteur. Il devient secrétaire du

Roi, lequel aimait fort les lettres d'amour, ce poste lui interdisant néanmoins de revendiquer la paternité des *Lettres portugaises*. Il connaît l'élite littéraire du Grand Siècle : outre les personnalités suscitées, Mme de La Fayette, La Rochefoucauld, Mme Scarron, Boileau, Racine… En 1677, il est nommé ambassadeur à Constantinople, où il fallait faire oublier les fastes désastreux de son prédécesseur, qui avaient indisposé la Sublime Porte. Il ne partira qu'en 1679, à cause des négociations qui ont abouti à la paix de Nimègue. Il embarque à Toulon ; sur le navire, le père Nan, supérieur de la mission d'Alep, et Antoine Galland, futur traducteur des *Mille et Une Nuits*, chargé par Colbert d'acquérir des manuscrits et des médailles. Ils font escale à Cagliari, en Sardaigne, puis à Malte. A Constantinople, il règle d'abord les affaires de son prédécesseur. Les lettres qu'il envoie, notamment à Seignelay qui avait en charge la marine, sont souvent admirables. Ce mondain y dit sa peur d'être oublié de ses amis, comme en témoigne ce passage d'une lettre à Mme de La Sablière, écrite « Au palais de France à Péra, le 24 de mai 1680 » : « Je vous supplie, Madame, d'empêcher que mes amis ne m'oublient absolument ; je vous propose une occupation bien vive et bien difficile à une philosophe solitaire qui ne sort guère apparemment que pour changer de retraite ; parlez-leur quelquefois de moi, et soutenez les restes de leur amitié, qui me sera toujours chère. L'oubli me paraît une mort. » Il ne dit pas, hélas, ce qu'il aperçoit de ses fenêtres : la Corne d'or, l'entrée du Bosphore, le port, les caïques, le Grand Sérail, le dôme de Sainte-Sophie. Il vit de façon assez modeste, mais il importe ses vins de Bordeaux, et fait faire de la musique par ses domestiques, bons musiciens. Galland enseigne le grec à sa fille. Il se montre un habile négociateur dans telle affaire délicate. Mais sa santé se dégrade. Sa dernière lettre privée est pour Racine, le 9 juin 1684. Il lui décrit la Turquie d'Europe sous un jour non poétique, tout en marquant au dramaturge son admiration. Tous les deux sont des peintres des passions. Il meurt d'apoplexie, le 5 mars 1685, sans se douter que ses *Lettres portugaises*, dont on mettra longtemps en doute la paternité, lui-même les ayant attribuées à une religieuse du Portugal, Marianna Alcoforada, dont il se présentait comme le traducteur, le feront passer à la postérité, ce texte étant une des plus pures analyses de la douleur amoureuse.



Hammam

Ce qu'on a longtemps appelé le bain maure ou le bain turc, à l'époque d'Ingres, en des temps où les mots arabes étaient refoulés, le hammam, donc, provient des thermes romains. Ce bain de vapeur humide a été de nouveau répandu au Maghreb et au Machrek, et même en Grèce, par l'Empire ottoman, et les grands hammams historiques d'Istanbul, par exemple, notamment celui de Cemberlitas, bâti au XVIe siècle par le grand architecte Sinan, ont quelque chose de palais dévolus aux soins du corps fatigué dont la vapeur, de plus en plus élevée, de ces salles immenses, vide les pores de leurs humeurs délétères, amollit la peau et les muscles, et purifie en des pays où la purification est indispensable à la prière. Les masseurs y jouent un rôle important. Le hammam, où la séparation des sexes est respectée, est aussi un lieu de retrouvailles, de socialisation temporaire, comme les cafés français ou les grands bains publics de Budapest. J'ai souvent accompagné des amis à la porte de hammams, à Beyrouth, Damas ou Alep ; je n'y suis jamais entré, sans doute parce que je répugne à être touché par un homme, et à me montrer nu. Je ne prise pas non plus la chaleur humide. Sans doute encore mon côté pudique ressortit-il là et me faisait préférer le sauna nordique, que j'ai pratiqué en Estonie ; oui, la chaleur sèche, l'autoflagellation avec des feuilles de bouleau, puis le bain d'eau glacée ou le corps frotté de neige, voilà qui me ramène à mes origines d'homme des hauts plateaux.

Héliodore d'Emèse

De cet écrivain syrien de langue grecque, qui a vécu au IIIe ou au

IVe siècle, on ne sait rien, sinon qu'il est l'auteur d'un roman, *Les Ethiopiques*, à la fin duquel on peut lire ceci : « Héliodore, Phénicien d'Emèse, descendant du Soleil, fils de Théodose. » A-t-il aussi été évêque de Trikka, en Thessalie, comme le laissent croire l'historien Socrate le Scolastique (c. 380-450) et Photius, érudit et homme d'Etat byzantin (c. 820-891) ? Qu'importe. Il est l'auteur des *Ethiopiques*, histoire à rebondissements d'une jeune princesse éthiopienne, abandonnée par sa mère, et recueillie par un Grec, Chariclès, qui l'élève sous le nom de Chariclée. Devenue prêtresse d'Artémis, elle tombe amoureuse d'un jeune Thessalien, Théagène, qui lui voue un sentiment semblable. Ils quittent Delphes et font naufrage en Egypte, subissent toute une série d'épreuves, puis sont capturés par des Perses qui les conduisent à Méroé, capitale de l'Ethiopie. Ils vont être immolés quand surgit Chariclès, qui les sauve… Le succès de ce roman « grec » est grand, à l'époque byzantine ; il le sera davantage à la Renaissance où, imprimé à Bâle en 1534, il est traduit en français, en 1547, par Jacques Amyot, également traducteur de Plutarque, puis en anglais, en 1569. Son influence croît encore au Grand Siècle, où l'on peut voir en lui, à travers les romans fleuves des Précieuses et *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, la source du roman en tant que genre littéraire, une fois que celui-ci s'est détaché de l'épopée et des romans de chevalerie, et même de ceux qui ont donné son impulsion au roman moderne, par l'humour ou la dérision : Rabelais et Cervantes. Il faut attendre quelques années, Mme de La Fayette et sa *Princesse de Clèves*, pour voir naître le roman moderne, en sa version psychologique. J'ignore si *Les Ethiopiques* pourraient être le roman préféré de quelque lecteur contemporain comme il l'était de Jean Racine ; mais nous lui devons l'origine d'un genre qui, né en Méditerranée, qui plus est sur la rive orientale, deviendra, ce qui n'est pas rien, le genre littéraire par excellence de l'Europe puis de l'Occident tout entier.

Héliogabale

Un ami vertueux, récemment, pour fustiger mon amour des femmes libanaises et, plus largement, du Proche-Orient, me rappelait en riant (mais les vertueux rient-ils jamais ?) que, sauf si on les épouse

et qu'elles deviennent de bonnes mères de famille, ces femmes mènent au désastre. Il en voulait pour preuve le destin d'Héliogabale, lequel a inspiré à Antonin Artaud un livre aussi érudit qu'incandescent, *Héliogabale ou l'Anarchiste couronné*, sur le destin de ce jeune Syrien qui était né sous le nom de Varius Avitus Bassianus, vers 203, à Emèse (l'actuelle Homs), comme plus tard Héliodore. On y pratiquait le culte païen de la pierre noire, fragment de météorite phallique autour duquel Héliogabale dansait, travesti, suscitant les vocations prostitutionnelles sacrées de jeunes vierges. Bassianus était un neveu de Caracalla et un petit-neveu de Septime Sévère par la branche féminine syrienne de la famille. Caracalla est assassiné en 217 sur l'Euphrate, après avoir (ce qui n'est pas rien) accordé la citoyenneté romaine à tous les étrangers domiciliés dans l'Empire romain. Bassianus devient, à quatorze ans, le maître de l'empire sous le nom de Marcus Aurelius Antoninus. Il régnera entre 218 et 222, date où il sera assassiné à Rome, son corps jeté dans le Tibre, lesté d'une pierre, faute d'avoir pu être glissé dans les égouts par le peuple ivre de haine. Il avait fait bâtir sur le Palatin, où il avait transporté la pierre noire d'Emèse, un temple dédié à Baal, d'où son nom, Elagabal ou Héliogabale, pour un culte dans lequel il incluait les dieux romains, juifs, chrétiens, imposant un syncrétisme religieux qui est immanquablement, comme tout mélange à grande échelle, un signe de décadence. Il voulait enlever la grande vestale pour l'épouser et en tirer des enfants divins, ce que son goût des garçons l'empêchera de réaliser. Son règne est marqué par une extravagance qui n'a pas la grandiose cruauté de Néron ni la sombre folie de Caligula : elle se limite aux orgies homosexuelles, à l'humiliation des patriciens par des prostituées, des maquereaux, des gens du peuple qu'il invitait à ses débauches. Il faisait construire des chars, dorés sertis de pierreries, auxquels il attachait de belles filles nues, mêlait des pierres précieuses aux fruits qu'il servait, semait des perles sur le poisson en guise de poivre, invitait à des festins dont les plats étaient seulement représentés sur les serviettes, les convives mourant donc de faim, se baignait dans des piscines pleines de vin, ouvrait un chemin couvert de safran pour recevoir certains invités, défèquait dans des coupes d'or… Il finit par faire adopter Sévère Alexandre, un cousin qui, devenu populaire auprès de l'armée, entraînera sa chute – et son assassinat par le peuple. Dans ces excès et cette décadence, les femmes

ont joué un rôle considérable, puisque le jeune empereur faisait siéger sa mère au Sénat, et les Syriennes pervertissant le pouvoir, me rappelait en souriant mon ami, un maronite pur et dur, qui ajoutait qu'il faut tenir les femmes à l'écart du pouvoir, malgré l'exemple de Cléopâtre, de Zénobie, de la reine de Saba.

Hermon (Mont)

Dans le sud du Liban, la frontière entre le pays du cèdre, la Syrie et Israël passe par le sommet du mont Hermon, qui a longtemps été pour moi le fond naturel de la route qui nous menait, le dimanche, vers Kefraya, Marqabi, Marjayoun. L'Hermon reste longtemps enneigé, comme les hauts sommets du Liban, si bien que les Israéliens qui en occupent les faces ouest et sud, depuis la guerre des Six Jours, y ont installé la seule station de ski de cette partie de la région. Ses eaux fournissent en grande partie celles du Jourdain et du lac de Tibériade. Une région militairement si dangereuse qu'il est impossible de s'en approcher, notamment dans le secteur des fermes de Chebaa, un hameau revendiqué par le Liban et la Syrie, et actuellement contrôlé par le Hezbollah. Enfant, l'ascension de l'Hermon m'apporta, au début d'un été, après la fonte des neiges, une joie considérable, malgré la longueur de l'excursion : six heures de marche, à partir du village de Chebaa, justement, et quatre pour redescendre. C'est que je voulais à tout prix, après avoir marché dans un vallon couvert de vignes, arriver à un col qu'on atteint en deux heures puis suivre un chemin de crête, vers le nord, jusqu'à la ligne de crête suivante, selon le tracé de la frontière, vers le plus haut des trois sommets, à 2 760 mètres, d'où l'on aperçoit la Méditerranée, la Bekaa, le désert syrien, la vallée du Jourdain, les lacs de Tibériade et de Houlé, la Galilée, la Samarie, le mont Carmel, énumérait mon père, dans un grand vent qui donnait aux paroles prises dans le *Guide Bleu* quelque chose de biblique. L'Hermon est d'ailleurs le Saniron des Assyriens, le Senir des Amorrhéens, le Sirion des Phéniciens : une montagne sacrée qui était pour les Cananéens le siège du Très-Haut. On trouve des restes de temples, sur ses pentes, et, sur l'un des sommets, un piton en forme de cône, haut de cinq ou six mètres, entouré d'une enceinte sacrée à

l'intérieur de laquelle des pèlerins défilaient rituellement. J'ai effectué ce rite, non pour me donner des frissons païens, mais parce que c'était une manière de rendre hommage à ces hauteurs bibliques.



Hérodote

De la vie du Père de l'histoire, on sait fort peu de choses. Il est né vers 484 avant J.-C., à Halicarnasse, aujourd'hui la ville balnéaire de Bodrum, en Turquie, sur la mer Egée ; une ville célèbre pour avoir abrité une des sept merveilles du monde : le tombeau du roi Mausole, le Mausolée. En 469, Hérodote quitte Halicarnasse avec sa famille pour fuir, à Samos, la tyrannie de Lygdanis II. Commencent alors ses voyages : Egypte, Cyrène en Libye, Syrie, Babylone qu'il voit à demi ruinée par Xerxès ; et puis la mer Noire : Colchide, Olbia, Macédoine. Il regagne sa patrie en 454 mais la quitte pour Athènes, où il rencontre Sophocle et où une lecture publique de son œuvre lui vaut une récompense, considérable, de dix talents. Périclès le convainc de participer au peuplement de la colonie de Thourioi, en Italie, dans le golfe de Tarente, où il mourra en 420. Son œuvre nous est parvenue intégralement. Ses éditeurs, pour des raisons de commodité (les rouleaux sur lesquels l'œuvre était transcrite ne pouvant dépasser une certaine longueur), l'ont divisée en neuf livres, auxquels on a donné le nom des neuf muses. L'œuvre, écrite en dialecte ionien, s'articule sur les guerres médiques, c'est-à-dire sur des faits récents. Quelle que fût l'admiration d'Hérodote pour Homère, il s'en sépare sur deux points : il n'est pas un aède, et ne saurait remonter jusqu'à la guerre de Troie, par exemple. Il écrit sur ce qu'il a vu ou entendu ; c'est pourquoi traduire *historia* par « histoire » fausse la perspective de son travail : au ve siècle, ce mot signifiait « recherche, exploration » ; d'où le titre

« Enquête », généralement retenu aujourd'hui. Ce qui n'empêche pas la dimension historique d'une œuvre traversée par d'immenses digressions à caractère ethnologique, qui s'expliquent par les habitudes de lecture, lesquelles avaient le plus souvent lieu à voix haute, et par fragments, pour le public qui y prenait goût. Digressions particulièrement précieuses pour nous qui avons là une description du monde connu par un Grec, à l'apogée d'Athènes. Un monde qui n'inclut ni l'Extrême-Orient, ni la Russie, ni l'Afrique noire, mais qui a porté jusqu'à nous des faits et des légendes qui ne cessent de nous nourrir, comme l'histoire du roi Candaule et de Gygès, son garde du corps favori, à qui le roi vante la beauté de sa femme, la jugeant la plus belle du monde, et tenant à la montrer à Gygès qui doit se cacher dans la chambre où se dévêt la reine. Celle-ci s'aperçoit de sa présence et fait comprendre à Gygès que, l'ayant vue nue, l'un des deux hommes doit mourir. Gygès choisit de tuer Candaule et devient roi à sa place. Dans *La République*, Platon donne une autre version qui fait de Gygès un berger découvrant un grand cheval de bronze à l'intérieur duquel se trouve le squelette d'un géant au doigt ceint d'une bague en or qui rend son possesseur invisible, selon que la bague est tournée en un certain sens ; Gygès s'en servira pour prendre le pouvoir et épouser la reine. Cette histoire, malgré son côté légendaire, nous renseigne sur les mœurs de la Lydie : « Chez les Lydiens et chez presque tous les peuples barbares, c'est en effet une grande honte, pour un homme aussi, de se laisser voir nu » (traduction d'Andrée Barguet).

Héros

Ces héros ne sont pas des demi-dieux grecs ni des guerriers de l'Antiquité, encore que ces derniers et leurs exploits aient beaucoup compté pour moi, littérairement, de la colère d'Achille à la ruse d'Ulysse, des fabuleux héros bibliques, Daniel, Samson, David, aux conquérants et aux soldats qui ont donné à notre imaginaire sa dimension héroïque, depuis Alexandre le Grand jusqu'à Napoléon en passant par Scipion l'Africain, Jugurtha, Vercingétorix, César, et même les envahisseurs barbares, Alaric, Attila, Tamerlan, qui ont fini par apporter à la Méditerranée sa touche nordique ou asiatique… Plus

simplement, mes héros sont des archéologues, des historiens ou des linguistes dont les découvertes et les travaux me retiennent, souvent depuis l'adolescence, mieux que des héros de romans. En voici quelques-uns.

Johann Joachim Winckelmann. Né en 1717, dans l'est de l'Allemagne, à Stendal (ce qui ne s'invente pas, pour les littéraires que nous sommes, non plus que pour l'amoureux de l'Italie que sera Henri Beyle qui prendra le pseudonyme de Stendhal) et assassiné à Trieste, en 1768, par un certain Archangelo (cela s'invente encore moins) qui finira sur la roue, sans qu'on sache si son crime était crapuleux ou un fait divers homosexuel, ou encore la vengeance d'un archéologue envieux, Winckelmann est le fondateur de l'histoire de l'art moderne, et même de l'archéologie. D'un milieu très modeste (son père était cordonnier), il sera précepteur dans des familles nobles avant d'entrer comme bibliothécaire au service du comte von Bünau, près de Dresde. Converti au catholicisme en 1754, l'Electeur de Saxe et roi de Pologne, Auguste III, lui alloue une pension pour aller étudier à Rome où il s'occupera de la bibliothèque du cardinal Albani avant de devenir conservateur de la Bibliothèque vaticane. Winckelmann pense que l'art grec, qu'il « invente » nu (alors que les statues étaient peintes, comme le seront plus tard les cathédrales), est le modèle absolu. Sa célèbre formule : « Noble simplicité et calme grandeur » est le slogan du néoclassicisme, le beau antique n'étant pas pour lui une régression mais un lien fondamental et frémissant entre liberté artistique et liberté politique, autrement dit entre perfection plastique et démocratie. Il a écrit dans sa langue aussi bien qu'en français ou en italien. Ses deux ouvrages principaux sont les *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la sculpture et la peinture* (1755) et une *Histoire de l'art de l'Antiquité* (1764), qui ont eu une influence considérable sur notre manière de considérer la beauté antique. Il a visité les fouilles de Pompéi et de Herculanum, regrettant que cette visite s'effectue sans la liberté d'errer à sa guise parmi les ruines. Il aurait pu y croiser Mozart, qui a visité ces cités enfouies, en 1770, ou Sade, qui s'était enfui à Naples, déguisé en chanoine. Il plaçait la beauté grecque au-dessus de tout, l'opposant notamment aux vertiges du baroque et aux excès du rococo. Il ramena l'Antiquité plastique à son ordre visible, à quoi l'on donnera le nom de néoclassicisme.

Heinrich Schliemann, lui, est né à Neubukow, dans le Mecklembourg. Il était le fils d'un pasteur pauvre. Les récits homériques hantèrent son enfance au point qu'il fut bientôt capable de rédiger en latin un petit essai sur la guerre de Troie. Le destin avait d'abord fait de lui un garçon d'épicerie ; il vend des bougies et des harengs pendant plusieurs années, avant de tenter d'aller, à vingt ans, tenter sa chance au Venezuela : le bateau fait naufrage au large des Pays-Bas. Il devient aide-comptable d'un négociant d'Amsterdam qui l'envoie à Saint-Pétersbourg où il finit par se marier et s'installer à son compte comme négociant en or. Négoce qui l'amènera en Californie, en 1858-1859 : ce sont les années de la ruée vers l'or. La guerre de Crimée, où il vend des armes, l'enrichit davantage. Il s'installe à Paris, étudie à la Sorbonne l'Antiquité et les langues orientales. Outre le russe, il saura le français, le hollandais, l'espagnol, l'italien, le portugais, un peu plus tard le grec ancien puis le grec moderne. Le voilà en possession de toutes les langues de la Méditerranée occidentale. Il voyage, notamment en Inde, au Japon, en Egypte, en Syrie, en Grèce. En 1868, il entreprend des fouilles dans les îles Ioniennes. Il visite Mycènes, puis la Troade, émet l'hypothèse que Troie se trouve sur le site d'Hissarlik, en Asie Mineure. Il fait la connaissance de Frank Calvert, consul des Etats-Unis dans les Dardanelles, qui possède la colline d'Hissarlik. Il divorce pour épouser une Grecque qui lui donnera une fille, Andromaque, puis un fils, Agamemnon. En 1871, il commence à fouiller les ruines de Troie, guidé par les récits de Strabon, de Pausanias, d'Hérodote et, bien sûr, d'Homère. Après maintes mésaventures administratives avec le pouvoir ottoman, il trouve ce qu'il croyait être le trésor de Priam et les bijoux d'Hélène. Ce qui importe, à nos yeux, ce sont les couches de plusieurs cités retrouvées par lui, et dont la septième correspondrait à celle de la cité homérique… Rentré en Allemagne pour y subir une intervention chirurgicale, Schliemann tombe malade à Naples où il meurt, en 1890, ayant réussi à donner au monde, malgré des fouilles qui n'ont que peu à voir avec la méthode scientifique de ses successeurs, une figuration non textuelle de l'*Iliade*.

Paul-Emile Botta est né à Turin, en 1802. Son père est un historien et un homme politique important. Dès l'âge de vingt-

quatre ans, il parcourt le monde, pendant trois années, avant de devenir consul de France en Egypte et au Yémen. Sa connaissance de la Bible est précieuse. En 1842, le gouvernement français le charge de fonctions consulaires à Mossoul. Hanté par l'idée de retrouver les restes de Ninive, il s'intéresse de près aux ruines de Kuyunjik et de Khorsabad, sur la rive orientale du Tigre, où il effectue des fouilles. En 1843, il découvre à Khorsabad des bas-reliefs de l'époque de Ninive. Le gouvernement français lui alloue des fonds pour poursuivre la campagne de fouilles, mais le gouverneur turc, Mehmed Pacha, s'oppose à ses travaux. Il faut l'autorisation du sultan. Celle-ci octroyée et arrivée avec le peintre orientaliste Eugène Flandin, Botta peut relever les inscriptions tandis que Flandin dessine les bas-reliefs. Botta expédiera, par le Tigre et Bassora, un ensemble de pièces archéologiques de premier plan, faisant ainsi surgir en Europe les monuments d'une civilisation dont parlait la Bible et dont une partie ira au Louvre. Flandin publiera en 1850, dans *Les Monuments de Ninive*, les dessins qu'il a passé six mois à dessiner, dans des conditions difficiles. Quelques mois plus tard, un archéologue anglais, Layard, démontrera que Ninive n'était pas à Khorsabad mais à Kuyunjik. Les bas-reliefs assyriens ne feront pas sa gloire. La révolution de 1848 fait tomber Botta en disgrâce. Nommé consul à Jérusalem puis à Tripoli, en Libye, il mourra oublié, à Achères, en 1870 – mourir à Achères, à l'époque une villégiature, lui donnant un statut d'anti-héros, cette fin solitaire n'étant d'ailleurs pas dépourvue de grandeur.

Jean-François Champollion jouit, en revanche, de la gloire qui s'attache à sa découverte et à la passion des Occidentaux pour l'Ancienne Egypte. Celui qui se fera nommer Champollion le Jeune pour qu'on le distingue de son frère, Jacques-Joseph, également archéologue, voit le jour à Figeac, dans le Lot, en 1790, d'un père colporteur originaire de l'Isère et d'une mère déjà âgée de quarante-huit ans et à qui on venait de prédire qu'elle enfanterait bientôt. Champollion apprend à lire tout seul dans un missel, se passionne très tôt pour les langues et les civilisations orientales. Il va faire ses études à Grenoble, où il rencontre Dom Raphaël de Monachis, un moine qui avait fait partie de l'Expédition d'Egypte et qui lui montre que le copte est une forme tardive de l'ancienne langue de l'Egypte. Il poursuit ses études à Paris, dans le domaine des langues orientales, notamment

l'hébreu, le syriaque, le chaldéen. En 1809, à dix-huit ans, il est nommé professeur-adjoint d'histoire à l'université de Grenoble. En 1814, il rédige une grammaire copte, sans cesser ses recherches sur les hiéroglyphes. Son célèbre *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens* date de 1824 ; c'est là qu'il expose la clé des hiéroglyphes égyptiens, grâce, entre autres textes, à la pierre de Rosette, fragment d'une stèle antique trouvée en 1799, dans le delta du Nil, par un soldat de Napoléon, et rédigée en trois langues : hiéroglyphe, démotique et grec – le démotique étant une simplification de l'écriture hiératique, elle-même simplification des hiéroglyphes. Bonapartiste comme son frère, il doit s'exiler à Figeac, chez son père, après les Cent-Jours. Nommé directeur des antiquités égyptiennes du Louvre, puis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis au Collège de France, il entreprend en Egypte, de 1828 à 1830, une expédition scientifique dans laquelle il décrit les monuments d'Egypte et de Nubie. Il est mort à Paris en 1832, à quarante et un ans, sans avoir achevé son *Dictionnaire*. Le déchiffrement de la pierre de Rosette, j'en ai lu le récit, enfant, à maintes reprises, allant même jusqu'à recopier à la main les inscriptions trilingues. Je ne suis pas devenu archéologue ; je veux cependant croire que sans Winckelmann, Schliemann, Botta, Champollion et ceux dont je vais parler à présent, je ne serais pas devenu écrivain, comme si le déchiffrement et la pratique des langues anciennes se confondaient avec l'origine mythique de cette langue universelle et plurielle qu'est celle de la littérature.

Henry Rawlinson (1810-1895), né à Chadlington, dans l'Oxfordshire, a été militaire. D'abord cadet dans la puissante Compagnie anglaise des Indes orientales, il a servi en Inde, à partir de 1827, puis, grâce à sa connaissance du persan, en Perse, où il travaillait à la réorganisation de l'armée du Shah. Il s'intéresse de près aux inscriptions cunéiformes, notamment celle de l'immense rocher de Béhistoun : une inscription de 15 mètres de haut sur 25 de large, située à 100 mètres au-dessus de l'antique route qui menait de Babylone à Ecbatane. Elle date du ve siècle avant J.-C. et relate l'accession au trône de Darius le Grand, ses guerres, ses victoires. Il faut imaginer Rawlinson, perché entre ciel et terre, parfois au péril de sa vie, prenant le relevé ou une empreinte de ce texte, après que des

voyageurs italiens, français (au XVIIe siècle) et danois (au XVIIIe) en eurent fait des relevés parcellaires. Les trois langues dans lesquelles est rédigée l'inscription (le vieux perse, l'élamite, l'akkadien) lui permettent de déchiffrer ce système d'écriture et font du rocher de Béhistoun la gigantesque pierre de Rosette de l'écriture cunéiforme. Rawlinson y travaille de 1835 à 1847, révélant (ce qui est considérable) que le babylonien était une langue sémitique, apparentée à l'hébreu. Rawlinson dut quitter la Perse en 1840, pour devenir agent politique en Afghanistan, avant d'être nommé dans l'Arabie ottomane, ce qui lui permit de revenir à Béhistoun. Il n'était pas le seul à s'intéresser au cunéiforme, si bien que le mérite de son déchiffrement doit être aussi attribué à l'Allemand Grotenfend et au Français Oppert, qui y travaillaient à peu près dans le même temps. Le récit du déchiffrement est complexe mais apparenté à la méthode de Champollion, Rawlinson ayant d'abord déchiffré le vieux perse avant de lire le babylonien, ce qui était plus facile, puisqu'il s'agissait d'une langue sémitique, apparentée à l'hébreu. En 1855, un accident de cheval contraignit Rawlinson à regagner l'Angleterre, pour passer les quarante dernières années de sa vie partagé entre la politique et la science.

Howard Carter (1874-1839) a découvert, en 1922, la tombe de Toutânkhamon. Découverte qui est l'un des plus prodigieux récits d'aventures du début du XXe siècle, lu et relu d'innombrables fois, dans divers livres d'archéologie, avec les mêmes frissons. Comme Rawlinson ou plus tard Leonard Wooley, il figurait dans mon imaginaire d'enfant, entre Sherlock Holmes et Lawrence d'Arabie. Fils d'un peintre animalier, il était né Kensington (où il décédera). De santé fragile, il est éduqué à domicile, dans une maison de campagne, héritant de son père le goût du dessin. A dix-sept ans, on le présente au jeune égyptologue Newberry, qui l'engage pour copier les fresques funéraires de Beni Hassan, nécropole souterraine du Moyen Empire, puis celles du temple de Montouhotep II, à Deir el-Bahari. Il ne se contente plus de dessiner : il fouille, désormais, aux côtés de Flinders Petrie, puis avec le Suisse Naville. En 1902, il travaille dans la Vallée des Rois, découvre les tombes, hélas pillées, de la reine Hatchepsout et de Touthmôsis IV. En 1905, il rencontre, grâce à Gaston Maspero, un aristocrate anglais, Lord Carnavon, sportif accompli, et qu'un accident

de voiture contraignait à des activités moins brutales. Les deux hommes s'entendent, vont fouiller dans la Vallée des Rois, en 1915. En 1922, Carter découvre la tombe de Toutânkhamon, dont l'ouverture sera un grand moment archéologique et mondain, puisqu'une foule de journalistes et de personnalités s'y pressaient, et aussi légendaire, puisqu'une vingtaine de personnes décédèrent de façon mystérieuse dans les mois et les années qui suivirent, dont Carnavon, en 1923, sa mort se manifestant par l'extinction inexpliquée des lumières du Caire. La légende du pharaon maudit avait de beaux jours devant elle. Carter, lui, mourut dix-sept ans plus tard, en Angleterre, d'une cirrhose du foie.

Michael George Ventris. Ce météore était né en 1922, dans le Hertfordshire. Elevé en Suisse, doué pour les langues, il en parle une demi-douzaine, et connaît aussi le grec et le latin. Il assiste au lycée à une conférence de l'archéologue Arthur Evans, découvreur du palais de Cnossos, qui évoque le linéaire B, langue minoenne (crétoise) non encore déchiffrée et présentée par lui comme une variante de l'étrusque. En 1948, Ventris devient architecte. En 1950, il élabore sur le linéaire B une série d'hypothèses qui s'appuient sur les travaux de Bennett (qui y voit un syllabaire plus qu'un alphabet) et de Kober, qui y voit plutôt des déclinaisons. Ventris travaille au déchiffrement à ses moments perdus. Pendant plusieurs années, il analyse toutes les tablettes retrouvées dans les fouilles. Il finit par annoncer, en 1952, sur les ondes de la BBC, qu'il a trouvé la clé de cette langue. Une tablette découverte à Pylos montrait la parfaite concordance entre le texte grec et les pictogrammes. Il devient célèbre, publie en 1955 un recueil de tablettes déchiffrées, et meurt en 1956 dans un accident de voiture. On dit que le génial Ventris a ajouté sept siècles à l'histoire de la langue grecque.

Emile Benveniste est né Ezra Benveniste, à Alep, en 1902, dans la Syrie ottomane, au sein d'une famille juive et polyglotte. Il gagne la France en 1913, passe l'agrégation de grammaire, est naturalisé en 1922, devient Emile Benveniste, enseigne dès 1927 à l'Ecole pratique des hautes études (où il avait été l'élève d'Antoine Meillet, sa discipline de départ étant le persan), puis au Collège de France en 1937, est fait prisonnier en 1940, s'évade, gagne la Suisse, puis

reprend ses travaux dès 1945. Comme Georges Dumézil, il connaissait l'arabe, l'hébreu, le persan, le grec, le latin, la plupart des langues indo-européennes. La cinquantaine passée, il s'intéresse aux langues amérindiennes. Frappé d'aphasie en 1969 (maladie ironiquement douloureuse pour un linguiste), il mourra en 1976. Il laisse deux volumes de *Problèmes de linguistique générale*, et cet extraordinaire *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, dans lequel, grâce à une grammaire comparée, il cherche à dégager, sous les systèmes de distinction sémantique, des « structures profondes » permettant de mettre au jour des significations sociales fondamentales. Un monument d'érudition qui nous aide à comprendre le monde dans lequel nous vivons.

La Méditerranée existerait-elle sans **Fernand Braudel** ? Il était né dans la Meuse, en 1902, à Luméville-en-Ornois, où il passera ses années d'enfance. Son père, instituteur dans la région parisienne, le fait venir à Paris en 1909. L'adolescent se passionne pour l'histoire au point de passer en 1922 l'agrégation et d'obtenir un diplôme d'études supérieures sur Bar-le-Duc sous la Révolution. C'est cependant à la géographie que vont ses préférences : c'était alors une matière plus en pointe que l'histoire, confisquée par les positivistes. En 1923, Braudel avait été nommé à Constantine, en Algérie, l'année suivante à Alger : c'est la découverte de la Méditerranée à laquelle il décidera, trois ans plus tard, de consacrer une thèse, « Philippe II et la politique espagnole en Méditerranée, de 1559 à 1574 ».



En 1924, il lit *La Terre et l'évolution humaine*, de Lucien Febvre, futur fondateur de l'Ecole des Annales, qui allait révolutionner la science

historique. Nommé à Paris en 1932, il découvre un climat hostile à l'Ecole des Annales. Le gouvernement lui propose, comme à d'autres Français, dont Lévi-Strauss, la faculté de São Paulo, au Brésil ; il y restera jusqu'en 1937, y trouvant notamment l'idée de faire entrer l'économique dans l'histoire. De retour en France, il entre à l'Ecole pratique des hautes études. Fait prisonnier le 29 juin 1940, il vit dans un oflag, près de Mayence. Il donne des conférences à ses camarades détenus, travaille à sa thèse avec les moyens du bord, ses gardiens, qui le surnomment Magnifikus, lui fournissant quelques livres, dont ceux de Max Weber. C'est là qu'il met au point sa théorie du « temps long », « quasi immobile », sa conception de l'histoire se répartissant ainsi : 1. Les grands ensembles géographiques, le climat, les courants marins, la flore, etc. 2. Les fluctuations plus rapides, comme le mouvement des marchés financiers, les prix, les échanges, etc. 3. L'« écume », c'est-à-dire ce qu'on nomme aujourd'hui l'histoire événementielle : les batailles, les individus, par exemple. Le monde méditerranéen lui offrait un champ merveilleux, se réduisît-il, pour sa thèse, à l'époque de Philippe II d'Espagne ; mais Braudel consacrera d'autres livres, plus accessibles, à la Méditerranée, après son élection au Collège de France, en 1949, enfantant une nouvelle génération de chercheurs comme Le Roy Ladurie, Duby, Le Goff, Furet, Vernant, mais aussi une autre qui le contestera en partie, surtout à l'occasion de Mai 68 : Foucault, Derrida, Lévi-Strauss, l'historiographie se scindant en deux branches : l'histoire des mentalités (avec Duby et Le Goff), et l'histoire événementielle, ces deux branches ayant la faveur du public, comme on l'a vu avec le phénoménal succès de la monographie de Le Roy Ladurie : *Montaillou, village occitan*, en 1975. Mai 68 a détaché Braudel des Annales. Il se consacre à un autre grand projet : *L'Identité de la France*, qui paraîtra après sa mort, en 1986, un an après son élection à l'Académie française. Braudel est un historien infiniment séduisant par ses connaissances comme par son style. La Méditerranée lui doit beaucoup. Il suffit d'ouvrir un de ses livres pour comprendre que nous ne savions pas ce que nous croyions savoir, ou que nous le savions mal : il nous permet de replacer nos connaissances dans la longueur d'une temporalité qui définit une civilisation multiple, contradictoire, mais d'une infinie richesse.

Hikmet (Nâzım)

Ce pour quoi Nâzım Hikmet a lutté toute sa vie, le communisme, me tient en grande partie éloigné de lui. Je ne suis pourtant pas insensible à ce qu'a écrit cet homme qui aura passé dix années en prison, et qui s'est battu pour une Turquie plus libre que celle des sultans et même d'Atatürk. Il est né en 1902, à Salonique, dont son grand-père avait été le gouverneur avant de devenir celui d'Alep. Ses parents étaient des gens ouverts, sa mère, surtout, qui peignait et lisait Baudelaire. Hikmet fait ses études à Istanbul, au lycée francophone de Galatasaray, puis à l'école navale turque. Ses parents divorcent en 1918, année où il publie son premier poème. Réformé pour des raisons de santé, devenu membre du Parti communiste turc, il rejoint Atatürk en Anatolie et exerce comme instituteur à Bolu, avant de se rendre, en 1921, à Moscou, *via* Tiflis et Bakou, pour étudier la sociologie. En 1924, il monte la garde devant le catafalque de Lénine qui vient de mourir. Rentré en Turquie, l'année suivante, il réussit à s'enfuir avant d'être condamné par contumace à quinze ans de prison. De retour dans son pays, en 1928, il est arrêté, puis relâché au bout de sept mois. Il publie à Bakou *835 lignes*, poèmes qui connaissent un grand succès. Il ne sépare pas la poésie de l'action politique. En 1932, il est arrêté, emprisonné à Bursa puis condamné, en 1934, à cinq ans de prison, et libéré l'année suivante par la grâce d'une amnistie générale. Il travaille alors comme journaliste et correcteur, écrit énormément (poésie, théâtre, roman), divorce, se remarie. A la mort d'Atatürk, en 1938, il est condamné à quinze ans de prison, condamnation étendue à vingt ans, l'année suivante. Incarcéré, tout le monde, du directeur aux gardiens et aux prisonniers, l'appelle le Maître. Il tombe malade, écrit ses *Paysages humains,* inspirés par ce qu'il voit en prison, traduit *Guerre et Paix*, et, de plus en plus malade, entame une grève de la faim qui lui vaut un soutien international. Une amnistie générale entraîne sa libération en 1951. Il rencontre Münevver, qui lui donnera un fils, Mehmet, et qui le traduira en français (comme elle traduira les premiers romans d'Orhan Pamuk). Il vit désormais en Russie, rencontre Neruda, voyage en Pologne, pays qui lui donnera un passeport après que la Turquie l'aura déchu de sa nationalité. Tout le reste de sa vie est consacré à l'écriture et aux voyages, ainsi qu'à la lutte contre la bureaucratie soviétique. Il meurt en 1963, ayant passé

une quinzaine d'années en prison, plus encore en exil, et connu quatre mariages. Il avait les yeux bleus et les cheveux blonds ; il était grand. Avec Orhan Veli, il a introduit le vers libre dans la poésie turque, qu'il a fait advenir à la modernité. Le mot libre, en son cas, prend une résonance particulière. Voici le début d'un de ses poèmes. Il a pour titre *Le Peuplier* (traduit par Münevver Andaç et Guzine Dino).

> *L'arbre, ça se contemple la nuit,*
> *c'est dans l'eau un cyprès d'argent*
> *pour Nédime, poète d'Istanbul.*
> *Essénine, de Riyazan,*
> *aimait les mariées vêtues de blanc,*
> *les bouleaux tristes et mélancoliques.*
> *Un peuplier frissonne en moi,*
> *où que je sois, j'entends sa voix*
> *depuis que je suis en exil.*

Homère

Qu'il ait existé au VIIIe siècle avant J.-C., de – 800 à – 740, un aède du nom d'Homère, ou que celui qu'on surnommait le Poète soit une construction historique, qu'il ait été aveugle, natif de Chios, Cymé, Smyrne ou Colophon, qu'il se soit selon Hérodote appelé Mélésigénès, qu'il ait été un Babylonien envoyé en otage chez les Grecs ou même une femme sicilienne, selon une théorie véhiculée par l'écrivain anglais Samuel Butler, au XIXe siècle, Homère désigne les deux textes fondateurs de la littérature occidentale (avec, il est vrai, la *Théogonie* de son contemporain Hésiode) : l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la guerre de Troie et le lent retour d'un des vainqueurs de Troie dans sa patrie sont autant des monuments de la littérature universelle qu'une source de connaissance du monde grec archaïque, époque où les dieux se mêlaient du destin des héros et des hommes, comme d'un spectacle que la guerre de Troie porterait à son comble, privilégiant les destins individuels, Agamemnon, Ménélas, Hélène, Priam, Andromaque, Patrocle, Ulysse, et surtout Achille et Hector. Ulysse, lui, incarnera la ruse, la politique, l'errance, la quête de soi plus que la soumission au fatum. Ce sont donc bien les textes qui nous requièrent et que l'oralité

a portés à un point de perfection qui continue à nous enchanter, nous qui pouvons lire le texte grec ou bien certaines traductions françaises. Sans doute ai-je peiné au lycée sur des passages de l'*Iliade* ; mais pas au point d'en être dégoûté ni, surtout, de ne pas relire régulièrement l'*Odyssée*, d'abord découverte intégralement dans la traduction en prose rythmée de Victor Bérard, dont les travaux et les tentatives pour localiser les lieux de l'*Odyssée* m'ont plus passionné que bien des romans d'aventures.

Voici comment il traduit le début du Chant I :

« C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire. Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui sur les mers passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas ! même à ce prix, tout son désir ne put sauver son équipage : ils ne durent la mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil, avaient mangé les bœufs ; c'est lui, le Fils d'En Haut, qui raya de leur vie la journée du retour. »

J'avoue m'être un peu lassé de cette traduction et avoir cherché dans celle, antérieure, du poète Leconte de Lisle, une vérité plus austère, certes, mais plus proche du texte :

« Dis-moi, Muse, cet homme subtil qui erra si longtemps, après qu'il eut renversé la citadelle sacrée de Troie. Et il vit les cités de peuples nombreux, et il connut leur esprit ; et, dans son cœur, il endura beaucoup de maux, sur la mer, pour sa propre vie et le retour de ses compagnons. Mais il ne les sauva point, contre son désir ; et ils périrent par leur impiété, les insensés ! ayant mangé les bœufs de Hélios Hypérionide. Et ce dernier leur ravit l'heure du retour. Dis-moi une partie de ces choses, Déesse, fille de Zeus. »

Mais sans doute n'étais-je pas entièrement satisfait de cette traduction trop fidèle, et un peu vieillotte. Le poète contemporain Philippe Jaccottet a probablement donné celle qui chante bien en français :

> *O Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif :*
> *celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra,*
> *voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages,*
> *souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme sur la mer*
> *pour défendre sa vie et le retour de ses marins*
> *sans en pouvoir pourtant sauver un seul, quoi qu'il en eût :*

par leur propre fureur ils furent perdus en effet,
ces enfants qui touchèrent aux troupeaux du dieu d'En Haut,
le Soleil qui leur prit le bonheur du retour…
A nous aussi, Fille de Zeus, conte un peu ces exploits.

Le mieux est peut-être de naviguer entre le texte grec et ces trois traductions, en songeant qu'Homère n'est en quelque sorte pas mort ; qu'il a continué d'exister dans les siècles, chez de grands poètes devenus aveugles, comme l'Anglais John Milton, auteur d'un *Paradis perdu*, l'Irlandais James Joyce, dont l'*Ulysse*, reprenant et résumant l'*Odyssée* dans l'errance en un seul jour, dans Dublin, d'un personnage, Leopold Bloom, a donné au roman moderne une de ses épopées, et enfin l'Argentin Jorge Luis Borges, grand admirateur de ces prédécesseurs, et dont les récits et les essais constituent une Odyssée fascinante dans l'univers de la Bibliothèque.

Hôtel Roma

Je n'ai fait que passer à Turin, un jour d'hiver, en revenant de la côte adriatique. J'étais un peu malade, en tout cas épuisé, et je n'avais pas le courage de faire du tourisme, ni même d'admirer l'impressionnant Mole Antonelliana, cette ancienne synagogue devenue un musée du cinéma, dont le dôme démesuré domine la ville et son fond de montagnes enneigées. Je ne savais pas dans quelle rue Nietzsche, sombrant dans la folie, s'était en pleurant et en criant jeté au cou d'un cheval maltraité par un charretier. Je n'avais pas davantage le temps d'aller rendre hommage, rue Garibaldi, dans la belle église baroque des Saints-Martyrs, à Joseph de Maistre, penseur de la contre-révolution et immense styliste français. Je ne voulais que rendre hommage à Cesare Pavese, qui a mis fin à ses jours dans l'hôtel Roma, devant lequel je me tiens, en me murmurant ce vers si célèbre de l'écrivain italien : « La mort viendra et elle aura tes yeux », lequel continue de me parler, tant d'années après, tout comme ces lignes rédigées le 17 août 1950, juste avant que l'écrivain n'avale des barbituriques, et qui terminent son journal intime, *Le Métier de vivre* : « Tout cela me dégoûte. Pas de paroles. Un geste. Je n'écrirai plus. » Il avait quarante-deux ans… Je me tiens là, dans le vent froid, piazza

Carlo Felice, devant la belle façade de l'hôtel Roma aux volets de bois couleur bleu pâle, presque tous clos. Je n'y entrerai pas. Derrière moi, non loin de la gare, un grand jardin où je me serais volontiers assis, s'il avait fait meilleur, pour méditer sur la destinée de cet écrivain dont le suicide a donné quelque chose de mélancolique et de sombre à une œuvre dont la clarté sur soi est pourtant le propre. Je songe aussi à son contemporain Malaparte, et à cette année 1950 où les deux écrivains ont eu avec des actrices américaines une histoire d'amour qui s'est mal terminée : Jane Sweigard se suicide, abandonnée par Malaparte ; et, délaissé par Constance Dowling, Pavese met fin à ses jours. En rhétorique, ce parallélisme décalé s'appelle un chiasme ; dans la vie, ce pourrait être l'ironie du sort si ce n'était une tragédie qui nous rend Pavese plus cher qu'aucun autre écrivain.

Hypatie

Une femme remarquable par sa beauté comme par sa vertu, par sa pensée comme par sa vie, et elles sont rares dans l'Antiquité, celle-ci célébrée par ses contemporains comme, plus tard, par Diderot, Voltaire, Leconte de Lisle, des peintres, puis divers auteurs contemporains, le cinéaste chilien Alejandro Amenábar lui consacrant un film : *Agora*, avec Rachel Weisz dans le rôle de notre philosophe… Hypatie est née à Alexandrie, en 370. Elle était la fille de Théon, mathématicien, qui dirigeait le Musée (le Mouseïon, lieu où le mécénat royal permettait à des érudits, philologues, mathématiciens, philosophes, géographes, de mener leurs recherches en toute tranquillité, la conservation d'œuvres d'art n'y occupant alors qu'une place réduite, sauf les livres qui constituaient la Grande Bibliothèque). Sans doute s'est-elle formée près de son père pour les mathématiques, et à Athènes pour la philosophie. Ce qu'on sait de sa vie, on le doit à Synésios de Cyrène, un de ses élèves, futur évêque de Ptolémaïs, qui lui demandait des conseils pour la fabrication d'un astrolabe, et surtout à Socrate le Scolastique, qui dit que la qualité de son enseignement lui valait de nombreux auditeurs, que ce fût dans les rues de la ville ou en privé. Flavius Arcadius, premier empereur romain d'Orient, régnait, assisté de saint Jean Chrysostome, patriarche

de Constantinople. Théodose II lui succédera. Alexandrie et sa province, gouvernées par Oreste, qui sera le dernier fonctionnaire païen d'Alexandrie, étaient en proie à des troubles politiques liés au fanatisme de certains groupes chrétiens, notamment les Parabolants, moines radicaux, d'origine pauvre, venus du désert de Nitrie, et qui se consacraient aux malades et aux enterrements. Ce sont eux qui, en 415, ne supportant ni la liberté d'Hypatie, ni ses liens politiques avec Oreste, l'ont enlevée en pleine rue, attaquant sa voiture, l'amenant dans une église où ils la lapident à l'aide de tessons de poterie, la démembrent, traînent ses restes dans les rues, avant de les brûler. Le retentissement de ce crime fut énorme, dans l'Antiquité. De l'œuvre écrite d'Hypatie, les flammes qui ont ravagé la bibliothèque d'Alexandrie ont fait qu'il ne nous reste rien ; on sait qu'elle a écrit un essai sur Diophante, connu pour ses traités sur les équations à variables rationnelles et les nombres polygonaux, et qu'on surnommait le père de l'algèbre ; elle a écrit aussi sur *Les Coniques* d'Apollonios de Perga, et sur *Les Tables* de Ptolémée. Damascios dit de cette femme, qui dirigeait l'école néoplatonicienne, qu'elle portait l'anneau de continence, malgré sa beauté qui lui valait des propositions dont la plus célèbre est connue par l'anecdote suivante, peut-être apocryphe : à un homme qui lui témoignait son désir, Hypatie montre sa serviette hygiénique tachée de sang menstruel en lui représentant qu'il devait aussi aimer ce sang impur, ce qui l'a aussitôt guéri de son désir. Figure idéale, parce que femme et victime, pour les libertaires et les féministes, Hypatie doit être rendue à la seule dimension qui nous importe : la philosophie.



Iberia

L'essence de l'Espagne, sa dimension sonore, outre le flamenco mais participant néanmoins à celui-ci tant le folklore est encore présent, dans ce royaume d'Outre-Pyrénées, c'est sans doute Isaac Albéniz qui la donne le mieux avec *Iberia*, suite pour piano écrite entre 1905 et 1909 (mais cette essence est également sensible dans les sombres et torturées *Goyescas* d'Enrique Granados ou dans les âpres *Quatre pièces espagnoles* de Manuel de Falla et, bien sûr, dans les mélancoliques esquisses de Federico Mompou, pour ne pas parler du célèbre *Concerto d'Aranjuez*, pour guitare et orchestre, de Joaquín Rodrigo). Ces douze pièces n'ont rien de descriptif à proprement parler, même si la première s'intitule *Evocación*. Une musique plutôt impressionniste, donc – celle d'un improvisateur de génie qui nous fait voir ce que nulle toile, nulle photographie, nul film n'aura réussi à saisir à ce point : l'atmosphère basque du fandanguillo d'*Evocación* ; le port de Cadix qu'Albéniz paraît contempler au cœur d'un concert de guitares (*El puerto*) ; la célébration grandiose du Corps du Christ, à Séville (*Corpus Christi en Sevilla*) ; les alternances rythmiques entendues à Ronda (*Rondeña*) ; la mélancolie d'*Almería* dont le poète béarnais Francis Jammes célébrait à la même époque la vallée (*Almería*) ; les couleurs du quartier sévillan de Triana (*Triana*) ; la guitare d'un quartier gitan de Grenade (*El Albaicín*) ; la tristesse insondable d'un chant (*El Polo*) ; une habanera entendue dans un quartier populaire de Madrid (*Lavapiés*) ; les complexités rythmiques évoquant la ville de Malaga (*Málaga*) ; l'évocation de l'aristocratique Andalousie dans *Jerez* ; un chant en l'honneur des Sévillanes (*Eritaña*) … Ecouter *Iberia*, tout comme *Navarra* ou les pièces de la *Suite espagnole*, du même Albéniz, c'est en quelque sorte consentir à

l'Espagne, comme avec la peinture de Vélasquez, de Ribera, de Murillo, de Goya, de Barceló, la poésie de Federico García Lorca, d'Antonio Machado, de José Angel Valente, et bien sûr *Don Quichotte*, qui veille ironiquement sur le roman contemporain… Isaac Albéniz (1860-1909), qui a mené une vie d'enfant prodige puis de musicien errant et fantasque, fut un homme extraordinairement généreux, dont on disait qu'il était Don Quichotte dans le corps de Sancho Pança. J'aime particulièrement la photo qui le montre, à table, en compagnie de Gabriel Fauré et de leurs épouses, souriants, heureux, fumant devant des bouteilles de liqueurs : une joie de vivre d'avant la Grande Guerre, dont on peut dire qu'elle marqua la fin de l'Europe, c'est-à-dire (osons le raccourci) de la Méditerranée.

Ibiza

Lorsque j'ai séjourné à Ibiza, en août 1972, l'île n'avait pas été transformée en boîte de nuit, voire en bordel de l'Europe occidentale. *More*, le film de Barbet Schroeder, avait, en 1969, mis l'île au goût du jour : les hippies s'y retrouvaient plus volontiers que dans les autres îles des Baléares, Majorque ou Minorque, dédiées au tourisme bourgeois, entendait-on dans les rues d'Ibiza, capitale de l'île, comme dans celles des villages de Santa Eulalia ou de San Carlos, où je dormais à la belle étoile, sous des oliviers, enveloppé dans une grande cape noire achetée pour quelques pesetas à quelque hippie allemand qui rentrait en Westphalie. La chaleur et les mouches m'éveillaient avant l'aube, et je me préparais à une journée désœuvrée, que je passais en grande partie à l'ombre d'un grand pin parasol, sur une colline d'où l'on pouvait apercevoir la mer, comme dans *More*, mais sans la drogue, ni même la musique de Pink Floyd qui servait de bande-son au film, autrement dit dans le silence et une espèce d'ascèse, au sein d'un paysage qui me rappelait le Liban que j'avais quitté, cinq ans plus tôt, lisant beaucoup, n'allant pas me baigner une seule fois, m'interrogeant sur l'invisible, en proie à une crise psychologique et morale qui se confondait avec les tourments de la fin de l'adolescence. J'ignorais que le philosophe allemand Walter Benjamin, poussé par des difficultés financières, était venu, dans les

années 1930, habiter dans la partie de l'île où je me trouvais. Il travaillait sous les arbres, dans la campagne… On rencontrait néanmoins sur ces îles, dans les années 1970, toutes sortes de gens singuliers. J'aurais peut-être pu, si j'étais allé à Majorque, croiser l'écrivain autrichien Thomas Bernhard : il m'aurait ri au nez. Un Français d'une quarantaine d'années, au cheveu ras, au visage émacié mais lumineux, rencontré dans une auberge, à San Carlos, et qui semblait habité par une vraie sagesse, m'a proposé de l'accompagner dans la petite île voisine, Formentera, où il y avait moins de touristes, moins de hippies, et où il était encore possible de rencontrer d'authentiques insulaires. J'ai refusé. Il me fallait être seul. D'une certaine manière, je le suis resté. C'est la condition de l'écrivain. C'est ce que j'ai compris à Ibiza, entre le soleil et la pierre blanche.

Ibn Jubayr

Probablement né en 1145 à Valence, dans le territoire d'Al-Andalus, Ibn Jubayr occupa une charge de fonctionnaire à la cour. C'était surtout un lettré qui s'est rendu trois fois en pèlerinage à La Mecque. Il a laissé un récit de son premier voyage (*rihla*) sous ce titre : *Relation des péripéties qui surviennent pendant les voyages*. Des péripéties, il en a connu assez vite : il quitte Grenade, le 4 février 1183, pour s'embarquer à Ceuta, sur la côte africaine, le 24, sur un navire génois (les Génois et les Vénitiens réduisant à cette époque la flotte commerciale arabe à un rôle de figurant). Il longe la côte andalouse, dépasse les îles d'Ibiza, de Majorque puis de Minorque, arrive à l'ouest de la Sardaigne où il essuie une terrible tempête qui l'oblige à accoster. Il repart, longe la Sicile, aperçoit l'Etna, arrive au large de la Crète, « île aux pins des Rûms », parvient le 29 mars en vue d'Alexandrie, et remercie Allah : « Dieu est celui auquel on a recours pour obtenir une faveur de par Sa grâce ! » Ses descriptions de l'Egypte, de l'Arabie, du royaume franc de Jérusalem, de la Syrie, de l'Irak et de la Sicile où il aborde, lors de son retour, après un naufrage, fourmillent de détails intéressants pour nous autres, Européens, particulièrement les chrétiens : Jubayr, sans être un fanatique, même s'il loue Allah abondamment dans son récit et n'hésite pas à maudire

telle ville (par exemple Akka, c'est-à-dire Acre, capitale des Francs en « Syrie » : « Que Dieu la détruise et la restitue aux musulmans ! », ou Tyr : « Que Dieu, très haut, la détruise ! »), nous renseigne sur les rapports entre chrétiens et musulmans à cette époque où la Méditerranée était une zone de grandes tensions, l'Espagne en pleine Reconquista et l'Europe dans la troisième croisade. Des rapports difficiles donc, et malgré tout équilibrés, en tout cas respectueux. Il est vrai que c'est un lettré qui parle. Et on finit par s'attacher à ce voyageur curieux de tout mais qui ne s'en laisse pas conter : le lettré n'est pas un aventurier, comme le sera au XIVe siècle le Berbère Ibn Battûta, qui ira, lui, jusqu'en Russie et en Extrême-Orient.

Ibn Khaldoun

Contemporain de Froissart, de Chaucer, de Pétrarque, Abou Zeid Abd ur-Rahman Ben Mohammad Ben Khaldoun al-Hadrami est né à Tunis en 1332, dans une époque extraordinairement troublée : guerres entre les dynasties qui entendent emporter le leadership sur l'Afrique du Nord, menaces des tribus arabes et des révoltes berbères. En Europe, c'est la fin de la Reconquista, et, en France, la guerre de Cent Ans. Ajoutons-y la peste noire… Ibn Khaldoun appartient à une famille d'origine yéménite, qui s'était installée à Séville, en Andalousie, puis à Tunis, où son grand-père est ministre des Finances du sultan, et son père juriste. Le jeune homme reçoit une excellente formation, en langue arabe, mathématiques, philosophie, notamment en étudiant des traductions de Platon et d'Aristote, mais aussi de textes bibliques, sous la férule d'Al-Abulli. L'épidémie de peste emporte sa mère, puis son père, et bon nombre de proches et d'amis. Tunis est exsangue. Ibn Khaldoun a dix-huit ans ; il débute dans la politique en devenant garde du sceau du sultan. Il se forme aux intrigues de cour mais quitte Tunis en 1352, à la suite de l'invasion du pays par le sultan berbère Abou Yazid, et finit par gagner Fès où s'est réfugié son maître Al-Abulli. Il s'y lie avec Ibn Zarzar, médecin et astrologue juif, et devient cadi malékite, juge et docteur en droit islamique. En 1363, il passe à Grenade, ultime enclave musulmane dans l'Espagne reconquise, où il mène une vie fastueuse dont il se

lassera à cause des mêmes intrigues de cour. Il accepte de devenir le chambellan du souverain de Bougie, en Algérie. Son jeune frère, lui, est nommé vizir. L'époque continue d'être troublée, et Ibn Khaldoun change fréquemment de camp, par prudence autant que par opportunisme. Il fait néanmoins, entre 1374 et 1377, une retraite au cours de laquelle il écrit la *Muqaddima*, introduction à ce qui sera son œuvre majeure, le *Kitab al-Ibar, Le Livre des exemples*, pour lequel il lui faut retourner se documenter à Tunis. Il enseigne à l'université Zitouna, où sa conception du monde suscite des polémiques. Il décide alors, prétextant un pèlerinage à La Mecque, de quitter sa ville natale pour Alexandrie, puis Le Caire, où le sultan le nomme professeur de droit et cadi malékite. Il y rencontre aussi des oppositions et des intrigues. Il perd en outre sa femme et ses filles dans le naufrage du bateau qui les transportait. En 1388, il est professeur à l'université Al-Azhar. Puis le sultan lui fait prendre part à une campagne destinée à empêcher l'avance de Tamerlan, qui a conquis Alep et menace Damas ; le sultan rentre en Egypte, où il craint pour son trône, laissant à Damas Ibn Khaldoun et d'autres notables chargés de négocier avec le conquérant timouride, qui est impressionné par la personnalité d'Ibn Khaldoun, à qui il propose de devenir son conseiller. Celui-ci refuse, est néanmoins l'hôte de Tamerlan qu'il n'empêchera cependant pas de détruire Damas. Il rentre au Caire en 1401 ; il y mourra quinze ans plus tard. Il laisse l'œuvre la plus originale du monde arabe classique, constituée de traités de théologie, d'arithmétique, de résumés de la pensée d'Averroès, d'une autobiographie, et, surtout, de ce qui est son grand-œuvre : *Le Livre des exemples*, précédé de son introduction en trois volumes. Un vaste essai d'histoire universelle et d'épistémologie, dans lequel il rompt avec la chronique traditionnelle des historiens arabes, introduisant la vérification factuelle pour donner une somme historique, sociologique, rationnelle, dialectique qui sera surtout lue au XVIIe siècle et au XVIIIe, Diderot et D'Alembert lui rendant hommage dans l'*Encyclopédie*, comme plus tard Braudel et Toynbee.

Immeuble Yacoubian (L')

L'Immeuble Yacoubian, paru en 2002, est le premier roman d'un

écrivain égyptien, Alaa Al-Aswany, né en 1957, qui a fait ses études secondaires dans un lycée francophone du Caire puis étudié la chirurgie dentaire à l'université de Chicago. Proche de l'écrivain communiste Sonallah Ibrahim, il s'est engagé dans le mouvement de la place Tahrir, en 2011, critiquant notamment l'intégrisme islamique, son hypocrisie, l'ignorance dont il fait son lit, le rôle de l'Arabie Saoudite et du Qatar dans son expansion mondiale. Je ne lis presque plus de romans, pourtant j'ai découvert avec plaisir celui d'Al-Aswany. L'immeuble qu'évoque le titre existe réellement ; il a été bâti en 1934 par un millionnaire arménien, Hagop Yacoubian (dont le nom m'est cher car j'ai connu un Yacoubian, autrefois, à Beyrouth), dans le style Art déco cairote propre à bien des édifices de la rue Talaat Harb, anciennement rue Soliman Pacha, l'une des plus courues de la capitale, avec ses cinémas, ses boutiques de luxe, sa synagogue Cha'ar HaChamaïm, la plus importante d'Egypte.



Le roman reprend l'idée de *Pot-Bouille* de Zola, de *Passage de Milan* de Butor, ou de *La Vie mode d'emploi* de Perec, voire du *Passage des Miracles* de son compatriote Naguib Mahfouz, bien que ce passage-là soit une ruelle : l'immeuble comme microcosme d'une société, lui-même personnage d'un roman qui comporte un certain nombre de figures représentatives, celles de la société égyptienne juste avant les Printemps arabes : ainsi suivra-t-on les problèmes existentiels ou matériels de Zaki Dessouki, soixante-cinq ans, qui représente la classe dominante déchue ; Taha el Chazli, le concierge qui rêve d'entrer à l'école de police ; Boussaïna Sayed, son ex-petite amie ; Malak Khalo, le tailleur combinard qui réussit à implanter son atelier sur le toit de

l'immeuble ; Hatem Rachid, l'homosexuel, fils d'un juriste et brillant journaliste ; Hajj Azzam, riche homme d'affaires, parvenu dépourvu de scrupules ; Soad Gaber, qui incarne les contradictions malheureuses de la femme égyptienne. Le succès de ce roman va bien au-delà de ses mérites littéraires ; il donne non seulement une dignité à la littérature romanesque arabophone mais invite aussi à réfléchir sur le monde arabe actuel autrement que par le journalisme, l'image télévisuelle ou les clichés.

Ischia

Ischia, la plus étendue des îles Phlégréennes dont font également partie Capri, Procida, Vivara et Nisida, dans la mer Tyrrhénienne, au nord du golfe de Naples, Ischia fut la première colonie grecque, ses occupants voulant se ménager grâce à elle un accès aux mines de l'Italie. En 1964, l'*Excalibur* faisait escale à Naples. Ma mère m'annonça son intention de se rendre non pas à Capri (bien qu'elle eût aimé le célèbre *Livre de San Michele* d'Axel Munthe), mais à Ischia, pour la journée, et seule, nous laissant, mon frère et moi, sur le bateau. Décision si singulière que l'île est devenue pour moi le symbole de l'unique fantaisie que je connaisse à cette femme à la vie si mesurée, et dépourvue de mystères autres qu'intérieurs. Ce qu'a vu ma mère à Ischia, ce jour-là, je ne le sais pas ; elle n'en a rien dit et je n'ai jamais osé le lui demander ; et peut-être n'y a-t-elle vu que ce que voient les touristes visitant cette île volcanique. Ce qu'elle m'a dit, au retour, sachant mon goût pour l'archéologie, c'est qu'Ischia était l'île des Phéaciens, où Ulysse a rencontré Nausicaa, ma mère ignorant bien sûr que Nausicaa me faisait déjà rêver, à onze ans, de tout autres aventures, encore que je n'y comprisse pas grand-chose (mais le peu que j'en entrevoyais était délicieusement troublant, et sans que la beauté de ma mère recouvrît, même en partie, celle de la belle Nausicaa). Que Luchino Visconti repose dans cette île où il avait rencontré Helmut Berger ne me la rend pas moins chère, à moi qui ai tant aimé *Rocco et ses frères, Mort à Venise, Les Damnés, Le Crépuscule des dieux, Violence et Passion*.

Islam

Venus, au VIIe siècle, de l'Orient désertique, des cavaliers arabes, porteurs d'une foi nouvelle, simple et sèche, se rendent maîtres d'une Byzance affaiblie et, en deux siècles, imposent leur religion, leur langue, leurs coutumes à la moitié du bassin méditerranéen, entre Bagdad et Gibraltar, passant même le détroit pour envahir l'Espagne et remonter vers le nord par la France, avant d'être arrêtés et refoulés par Charles Martel, puis chassés de la péninsule Ibérique par les Rois très catholiques, abandonnant des palais, des mosquées et des jardins magnifiques, l'architecture étant, avec l'art des tapis, ce que l'islam a produit de plus haut, et quasiment son seul domaine artistique, avec la poésie et la musique, à cause de l'interdiction donnée par le Coran à la représentation, la langue arabe, très marquée par la solennisation coranique, ayant longtemps empêché que se développe un roman arabe. Trois siècles plus tard, cette domination est relayée par d'autres envahisseurs, venus, eux, des terres froides de l'Asie centrale : les Turcs, donc, qui adopteront cette religion et imposeront un islam différent (Fernand Braudel rappelle, par exemple, qu'on peut opposer la civilisation du chameau – celle des Turcs – à celle du dromadaire : les Arabes). Les Turcs établiront sur le pourtour méditerranéen un vaste empire, l'ottoman, qui se maintiendra jusqu'en 1918, démantelé au même moment que son grand rival, l'austro-hongrois, la fin de ces deux empires marquant entre autres choses celle des ensembles de tolérance ethnique. Le grand écrivain autrichien Joseph Roth, mort en exil à Paris, en 1939, disait que la monarchie à la double couronne était un espace de tolérance pour les minorités, et à certaines époques bien des Juifs partant pour l'exil ont préféré l'Empire ottoman aux territoires chrétiens. Il semble même que la Méditerranée, en sa partie orientale, s'est longtemps caractérisée par la superposition ou la juxtaposition plus ou moins heureuse de minorités ethniques et religieuses, dont le Proche-Orient, malgré la radicalisation islamiste, nous donne encore l'idée, notamment le Liban, avec ses dix-sept communautés religieuses. C'est d'ailleurs au Liban que j'ai appris à connaître, donc à respecter, l'islam, principalement à travers les individus, notamment des femmes chiites… Les grands ensembles sont ailleurs, aujourd'hui, et l'Europe, surtout méditerranéenne, souffre de la décomposition des Etats-nations ou du surgissement de micro-Etats

nés de la fin des grands ensembles, la dernière décomposition ayant eu lieu il y a vingt ans, avec la fin de la Yougoslavie… Laissons de côté la dimension uniquement économique et déspiritualisée de l'Union européenne ; oublions la dimension offensive, conquérante, voire violente, de l'islam contemporain, et son extension africaine et asiatique, l'Indonésie étant le plus grand pays musulman du monde. L'islam, dont le nom signifie soumission, allégeance, repose sur cinq « piliers » : la foi en un Dieu unique (*thawrid*) ; les cinq prières quotidiennes (*salat*) ; la charité (*zakat*) ; le jeûne pendant le ramadan ; le *hajj*, pèlerinage à La Mecque. Le credo s'appelle la *chahada*… Ce qui, dans cette religion, peut requérir le catholique que je suis, c'est d'abord sa volonté d'exister authentiquement, ce que trop de chrétiens oublient, quand ils ne se renient pas eux-mêmes devant les veaux d'or du consumérisme et du matérialisme ; et puis, ce sont surtout ses mystiques, notamment ceux du chiisme et du soufisme. Al-Hallaj, Sohrawardi d'Alep, Djellal Eddine Roumi, par exemple, et même l'Al Ghazâlî du *Tabernacle des Lumières*, les mystiques arabes ou persans évoquant en fin de compte la même chose que les chrétiens : ce moment où Dieu ne nous parle que dans la dépossession de soi, dans le sentiment de notre néant devant la Création dont nous sommes néanmoins une partie. Enfin, la vie du Prophète, Mahomet, mérite d'être connue, et je suis pour cela l'excellente biographie du poète libanais Salah Stétié. Mahomet est né à La Mecque en 570, dans la tribu des Bani Hachem, l'une des plus modestes sur le plan de la fortune. L'hagiographie fait remonter son ascendance jusqu'à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, esclave égyptienne chassée par Sara, l'épouse légitime et mère des Hébreux. Les Hachémites étaient les gardiens de la Qaaba. Son père était mort avant sa naissance. Il perd sa mère à six ans. Il est confié à son grand-père qui ne tarde pas à mourir, lui aussi, Mahomet se retrouvant alors chez son cousin germain, Abou Taleb. Il a très tôt conscience du rôle de la pauvreté dans une ville où l'argent est roi. Comme Jésus, c'est parmi les déshérités qu'il recrutera ses fidèles. Il voyage ; traverse l'Arabie, la Syrie, le Yémen, peut-être l'Egypte et la Mésopotamie ; rencontre des ascètes chrétiens, des Juifs, polémique avec eux, apprend à connaître l'Evangile et la Torah. Il entre au service d'une riche veuve, Khadija, qu'il épouse, bien qu'elle ait une quinzaine d'années de plus que lui. Khadija meurt en 620, après lui avoir donné sept enfants. Dans ces

années-là, Mahomet se retire souvent dans des grottes de la région, où il finit par entendre la voix de l'archange Gabriel qui lui enjoint de réciter la parole de Dieu. La mort de sa femme l'ayant laissé isolé, il part, cherche à convertir au monothéisme les habitants de Ta'ef et de Yathrib. Le 24 septembre 622, c'est l'hégire : la *hijra*, c'est-à-dire la migration de La Mecque à Yathrib. Mahomet se transforme en chef de guerre. En 632, il accomplit un pèlerinage à La Mecque, où il fixe les règles de l'islam. Malade, il meurt le 8 juin de la même année. Il est le dernier des prophètes et des messagers, après ceux de la Bible et après Jésus, en qui il ne reconnaît pas le Fils de Dieu. Il achève de convertir au monothéisme une grande partie du monde.

Istanbul

Je prends le *vapür* pour la rive asiatique. Un vieux serveur mal rasé, dans une blouse d'une blancheur douteuse, semble danser avec un plateau chargé de jus d'orange qu'il propose aux passagers. Son regard se perd du côté de la tour de Léandre ou des îles des Princes ; il fredonne une ritournelle dont les couplets disent l'éternel amour perdu pour une belle qui est son iris, sa petite voleuse, une coquette qui l'a jeté dans les flammes du tourment. Ce matin, Usküdar (l'ancienne Scutari, l'une des trois cités qui, avec Stamboul et Galata, ont constitué Istanbul) sent le poisson grillé, le pain en train de cuire et le parfum des roses qui poussent dans le cimetière de Karacaahmet. En face, au ras de l'eau, la petite mosquée baroque d'Ortaköy, le parc de Yildiz, puis le marbre blanc du palais de Dolmabahçe qui date des temps récents où les sultans abandonnèrent robes et turbans pour la redingote et le fez : son beau reflet se brise dans les vagues d'un pétrolier ukrainien. Des vagues de vieilles maisons à toits de tuile et des buildings de verre descendent des hauteurs de Beyoglu et de Nisantasi. A gauche, de l'autre côté de la Corne d'Or qu'enjambe le nouveau pont de Galata, Stamboul sur ses sept collines, les minarets gris et les coupoles de la Süleymaniye, de la Beyadiziye, de la Nuruosmaniye, de la Yeni Camii (on parle ici des mosquées comme de divas), les jardins de Topkapi et, à l'ancre sur la mer de Marmara, des dizaines de cargos, caboteurs et porte-conteneurs attendant d'entrer au

port d'Usküdar. Istanbul est une ville où on aime se perdre, dans les paradoxes comme dans les ruelles.



Mais il suffit de chercher l'eau, de descendre vers le Bosphore, la Corne d'Or, la mer de Marmara, ou de prendre un des 22 000 taxis jaunes ou une énorme Dodge des années 1950 convertie en *dolmus* (taxi collectif) pour se retrouver en un lieu qui rassure : la vieillotte poste centrale, par exemple, où, vers le 20 du mois, des coursiers viennent payer les factures des commerçants du Grand Bazar, du marché aux épices, du marché aux poissons. Ou encore dans la gare de Sirkeci bâtie pour l'Orient-Express. Elle garde une allure princière, même si le *büfe* (restaurant, du français buffet) a quelque chose d'aussi désert que la salle des pas perdus qui prend le jour par de hauts vitraux en ogive. Dehors, dans la partie moderne, les banlieusards se hâtent vers le tramway de l'Ankara Caddesi (l'avenue d'Ankara) ; le pont de Galata ou les vapeurs qui les amèneront à Usküdar ou aux villages-faubourgs du Bosphore, Bebek, Sariyer ou Beykoz, quand ce n'est pas, comme ce groupe de marins d'un blanc immaculé, vers les navires de guerre, à l'ancre devant Kabatas ou Tophan. Les mêmes employés, vers midi, descendront s'attabler aux trottoirs des gargotes et mangeront sur l'avenue Hamidiye, près du mausolée du sultan Abdül Hamid Ier, des tripes grillées en plein air ou bien servies en soupe avec du vinaigre, du jus d'ail et du piment – un plat qu'affectionnent, vers minuit, les grands buveurs du mercredi, les musulmans ne pouvant boire le jeudi soir, encore moins le vendredi. On peut préférer des mets plus légers, notamment une soupe au lait caillé et à l'oseille, du poisson grillé, pêché au large des îles des

Princes ou dans la mer Egée, ou encore un sandwich fait d'une énorme pomme de terre remplie de fromage gratiné, de salade, de macédoine de légumes, avant de remonter, à travers le quartier des libraires, vers les pénombres gigantesques de Sainte-Sophie et de la mosquée Bleue où l'on peut voir des hommes prier devant des fenêtres donnant sur la mer de Marmara qui est, ce jour-là, du même bleu pâle que les célèbres carreaux d'émail qui tapissent la coupole. Mais le plus beau repos, c'est au palais de Topkapi qu'on le goûte ; il faut y errer selon son cœur, passer la porte de la Félicité et, de cour en cour, descendre dans les ultimes jardins, près du kiosque de Bagdad, sous les cyprès, les cèdres, et les arbres de Judée, tandis que tournoient mouettes et corneilles dans le ciel et que la rumeur de la ville se fait étrangement lointaine. Il suffit de s'éloigner des rues principales pour entrer dans un autre monde, l'Orient si l'on veut, inconnu, avec ses dédales, passages, marchés, où le temps passe autrement, comme dans l'incessant et savant désordre de voix, de couleurs et d'odeurs du marché aux épices ou du Grand Bazar. Istanbul, c'est la rue, puisque l'espace privé y reste très préservé, comme à l'époque de Loti, la rue avec ses mille petits métiers et marchands ambulants qui proposent des fruits, des légumes, des talismans en verroterie bleue contre le mauvais œil, des éponges en mousse artificielle, de la citronnade, du jus d'orange ou de griotte, des billets de loterie qu'on fait tourner sur une roue tel un rouet, des graines, des *galetas* (sorte de longs et robustes gressins), des cigarettes, du chewing-gum et même un pèse-personne où ne se risquent que des femmes d'un certain âge. Je quitte la trop bruyante avenue Alemdar pour entrer dans la cour de la petite mosquée de la sultane Zeynep, accolée à son cimetière, et dont le minaret de brique s'échappe d'un haut bosquet de platanes et de noyers ; je m'assois un instant près d'un vieillard qui égrène les perles d'ambre de son *tesbih* (chapelet musulman) avant de poursuivre par des rues étroites où l'odeur de l'encre d'imprimerie se mêle à celle du *dönerkebab* (mouton rôti) tournoyant sur sa broche et à celle du poulet grillé. Quartier d'imprimeurs et de bâtiments administratifs – ce qui explique la présence, en de minuscules échoppes, d'écrivains publics penchés sur de petites Olivetti et qui écoutent le client comme des confesseurs. Odeurs aussi de *meze,* cet ensemble de petits plats froids qui recouvrent les tables de restaurants installés sur le trottoir ; ça ne paie pas de mine mais on s'y trouve bien, comme à Lisbonne –

rapprochement dont Fehim n'est pas peu fier ; cet enseigne de vaisseau reconverti dans la musique classique turque et le taxi aime les capitales maritimes, « parce que, dit-il, la présence de l'eau dans une ville donne aux gens un esprit plus ouvert ». Ouvert en effet l'esprit de cette ville, sur le boulevard Atatürk ou dans l'avenue Istiklal, par exemple, où le chant du muezzin se fond dans ceux d'Edith Piaf ou des Beatles diffusés à pleins décibels par des vendeurs de cassettes. Des femmes en foulard islamique croisent des jeunes filles en jean et T-shirt moulants avec, imprimé sur la poitrine, « Love is love ». De sévères barbus d'Eyüp ou de Fatih marchent aux côtés d'hommes d'affaires de Taksim qui prennent le temps d'arrêter un boyaci, jeune cireur de chaussures ambulant, puis de poser le pied sur sa caisse recouverte de laiton ouvragé, tout en lisant les pages sportives du *Milliyet* ou en avalant un *simit*, petite couronne de pain rond saupoudré de sésame et achetée à un vieillard circassien à moustaches recourbées et aux yeux en amande. L'Istanbuliote n'a ni regret ni mélancolie et vit dans le présent, sauf M. Oktay, élégant vieillard en costume de lin et panama, rencontré dans Galata, passage des Miroirs. Ravi de voir un Français, il me prie de monter chez lui où il faut se déchausser, selon la coutume turque – à cause de sa sœur, murmure-t-il en me présentant à une vieille dame qui, quoique élevée dans la langue de Molière, au lycée Notre-Dame-de-Sion, avenue Cumhuriyet, n'a pu se plier entièrement aux coutumes françaises. Il se plaint que l'Istanbuliote ait changé plus vite que la ville, que l'esprit d'autrefois soit mort à cause de tous ces rustres qu'amène l'exode rural et qui ne pensent qu'à l'argent : « Il suffit qu'un pigeon leur fiente sur la tête, devant la Yeni Camii, pour qu'ils courent acheter un billet de loterie ! » Il souffle tristement sur son petit verre de ce thé sombre qu'on boit ici partout et à toute heure. Il parle le français délicieusement suranné des Levantins d'autrefois, qui est à l'image des quartiers de Galata et de l'ancienne Péra, de l'avenue Istiklal, à présent piétonne, bordée d'immeubles vétustes d'allure victorienne, de vitrines criardes, de fast-foods, d'églises catholiques ou orthodoxes, de vieux consulats sommeillant derrière de lourdes grilles. Mais de nombreux passages aux noms français, à droite et à gauche, me ramènent au plus profond de l'Orient : cité Romélie, cité de Syrie, cité de Péra ou encore l'Aznavur Pasaji qui rappelle que Galata fut longtemps le quartier des minorités grecques et arméniennes. Passages

où l'on s'enfonce sans être sûr de ressortir par où on est entré, ruelles en escaliers, sous des banderoles de linge séchant d'une maison à l'autre, sous des drapeaux d'équipes de football, entre des échoppes ou de simples étals de poisson, de matériel hi-fi de contrebande, de vieux livres, de primeurs, de cordonniers, de fabricants de cercueils, de tailleurs, d'antiquaires. Un jeune homme élégant sort de l'église arménienne à laquelle on accède, dans le marché aux poissons, par un passage quasi secret surveillé par un prêtre à la barbe sévère. Ce même jeune homme, je le verrai un peu plus loin, près du lycée Papillon (aujourd'hui l'Institut français d'études anatoliennes), saluant un vieux monsieur – peut-être un ancien professeur – en lui baisant la main droite qu'il portera ensuite au front. C'est par miracle qu'on se retrouve devant le han Saint-Pierre, vieux caravansérail qui abrite d'obscurs ateliers d'électricité ressemblant à des antres d'alchimistes et qui fut construit à la place de la maison où est né André Chénier, en 1762, d'un père français et d'une mère grecque. Désuet, également, le Pera Palace, l'un des hauts lieux de la mythologie levantine d'Istanbul, avec ses murs pistache, ses marbres, ses plafonds ouvragés, ses ors et ses bronzes, ses vieux pianos à queue, ses poufs et fauteuils témoins d'une splendeur passée. Comme son bar où, ce soir, je suis seul devant une bière turque et lève mon verre aux mânes de Mata Hari, de Greta Garbo, de Charles Boyer, d'Agatha Christie. On peut y louer les chambres qu'ils occupèrent : la morne serveuse derrière son immense comptoir de bois sombre doit se dire que ces Européens sont tous un peu toqués. Dehors, la nuit noire et ces odeurs lourdes d'huile frite et d'ordures dont s'occupent les innombrables chats d'Istanbul : odeur des villes du Proche-Orient, comme Beyrouth ou Damas ; car c'est à d'autres villes que fait songer souvent Istanbul, c'est là une partie de son charme, et c'est dans ces associations qu'il faut tenter d'en saisir l'esprit : Lisbonne, Naples, Beyrouth, mais aussi la Russie, à cause des maisons en bois. Il n'est pas difficile de se représenter sous la neige de février ces constructions d'un ou deux étages, à encorbellements, la plupart dans un état de grand délabrement, mais qui restaurées derrière la mosquée de Soliman le Magnifique ou bien dans les rues en pente d'Arnavutköy, l'ancien quartier des Albanais, sur le Bosphore, et repeintes de couleurs pastel, font songer encore à des maisons de San Francisco. Il faut à nouveau s'échapper, aller respirer, sur le Bosphore, en prenant un vapeur à Eminönü, les brises fraîches qui soufflent ce

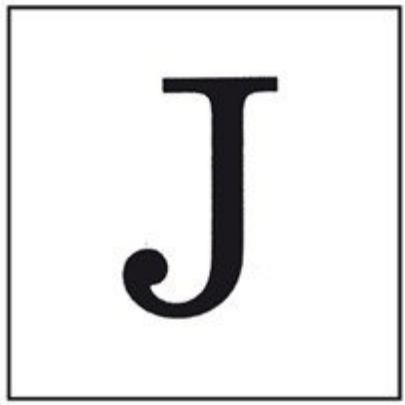
jour-là de la mer Noire et font rêver à un long séjour dans un des yalis – maisons d'été en bois des riches Istanbuliotes – bâtis au ras de l'eau, qu'affectionnait Pierre Loti dont la maison et le café sont encore debout, sur la hauteur ombreuse, à l'extrémité la plus reculée de la Corne d'Or. Oui, il faut regarder là le soir tomber sur les cyprès et les amoureux, sur les quartiers d'Eyüp, du Fener, de Balat et sur Beyoglu, sur les stèles des champs des morts qui parsèment les pentes abruptes jusqu'à la mosquée d'Eyüp tapie parmi des platanes centenaires. Il faut redescendre doucement vers la rive sud du Haliç, la Corne d'Or, où ne voguent plus les caïques chers aux peintres orientalistes, oublier l'odeur de vase et les vieilles usines ocre à l'abandon, marcher parmi des femmes toutes voilées de noir et dans les yeux desquelles on peut espérer retrouver le regard vert d'Aziyadé, l'héroïne de Loti : certaines accompagnent des enfants en pantalons et capes bleu ciel, brodées de fourrure ou de plumes, et képis blancs, qui tiennent à la main un petit sceptre pour fêter une récente circoncision. On chemine ainsi entre des petits cafés réservés aux hommes qui viennent là bavarder, fumer, boire, jouer au jeu d'okey (sorte de rami) ou au jacquet. On entend sonner au loin les cloches d'une église. Le muezzin en bonnet blanc apparaît au balcon d'un minaret et appelle à la prière du soir, un micro à la main, de l'autre se protégeant l'oreille et se balançant – « N'oubliez cependant jamais que nous vivons dans un Etat laïque et que nous ne sommes pas des Arabes », disait M. Oktay. Je marche jusqu'aux Murailles terrestres, restes imposants de l'ancien rempart byzantin, parmi des troupeaux de moutons gardés par des Gitans : ces pauvres bêtes attendent là le couteau du boucher qui les sacrifiera pour célébrer l'achat d'une voiture, d'un appartement ou d'une maison dans laquelle les plus respectueux de la religion laisseront une pièce vide ou même inachevée afin de ne pas rivaliser avec Dieu qui seul a pouvoir de création définitive. Un *vapür* me ramène sur la rive nord du Haliç, à Kasimpasa. La nuit tombe sur l'ancienne Stamboul ; la lumière est multiple : dorée, rouge, bleue, avec des pâleurs vertes, comme les couleurs et les odeurs du marché aux épices. Et soudain me remontent à la tête les parfums de henné bouilli, du piment rouge, de la cardamome, de la camomille, du girofle, du poivre noir, du safran, de l'anis, du pavot, des peaux d'aubergines séchées, de tout ce qui pend aux impostes des échoppes ou gît dans de gros sacs de jute. Odeurs, et aussi couleurs qui sont un peu celles d'un tapis d'Esmedere

acheté près de la porte d'Edirne, avec les palabres rituels, au sous-sol d'une boutique, en buvant du thé à la pomme et fumant d'âcres cigarettes Maltepe qui ne rappellent nullement les exotiques turques d'autrefois, sous le regard savant d'un marchand au français précis et chantant, issu lui aussi du lycée de Galatasaray. Odeurs qui me reviennent encore, le soir, place Taksim, dans un vent assez fort, sous les frondaisons poussiéreuses des platanes et des acacias, en mangeant du yaourt qui vient de Kanlica, sur la rive orientale du Bosphore, que l'on peut goûter avec du miel de Kars et qui fait se dire, en contemplant la foule qui remonte de l'avenue Istiklal et s'agite sur la grand place, qu'on tient dans sa bouche un peu de la couleur d'Istanbul.

Istrati (Panaït)

On ne lit presque plus, et c'est regrettable, Panaït Istrati, écrivain roumain de langue française, né en 1884, à Brăïla (comme, quarante et un ans plus tard, le compositeur grec Iannis Xenakis), d'une mère blanchisseuse et d'un père grec, contrebandier, qui le laisse orphelin à neuf mois et lui fait connaître très tôt la misère, ce qui l'obligera à exercer divers métiers, dont ceux de garçon de magasin, peintre en bâtiment, soutier à bord de paquebots du Service maritime roumain qui desservaient Constantza, Istanbul, Smyrne, Le Pirée, Beyrouth, Haïfa, Alexandrie, c'est-à-dire ce Levant qui servira de cadre à l'un de ses plus beaux romans, *Kyra Kyralina*, récit merveilleusement romancé de ses jeunes années. A vingt ans, il découvre le socialisme à Bucarest. En 1913, il séjourne à Paris, puis dans un sanatorium suisse, où il est soigné pour la tuberculose. Il apprend seul le français. Sa mère meurt en 1919, alors qu'il est devenu photographe ambulant à Nice, où il tente de se suicider : on trouve sur lui une lettre adressée à Romain Rolland, laquelle lettre finit par parvenir à son destinataire qui l'aidera à publier ses livres. Ceux-ci connaîtront le succès jusqu'à *Vers l'autre flamme* (1929), récit d'un voyage en URSS qui est à son œuvre ce que le *Retour d'URSS* de Gide est à l'auteur des *Faux-monnayeurs* : scandale, attaques, calomnies, retour en Roumanie où il finira par mourir, à peu près abandonné, en 1935, laissant une œuvre étonnante,

écrite dans un français inclassable, fortement marquée par l'oralité et qui est une des plus belles réalisations de ce qu'on pourrait appeler le français méditerranéen, tout à la fois unique et exemplaire des possibilités de la langue française hors de l'espace francophone. Voici un exemple de son style, tiré du jubilatoire *Kyra Kyralina*, le narrateur et sa belle Kyra étant retenus à Istanbul par un bey : « Au milieu de la chambre, les mains dans les poches, les yeux fouineurs et ironiques, le bey écoutait et souriait. Je tombais à ses pieds, j'implorais. Et généreusement, il distribuait des pièces d'argent, selon l'importance. Et, de nouveau, de longues journées d'attente, de tristes heures vides de tout sentiment vital ; mon désespoir ne trouvait d'autre refuge que l'âme vivante de ma Kyralina. Avec elle, souvent accroché à son cou soyeux, je me livrais – sur des routes interminables, par des matinées radieuses, ou des crépuscules en effervescence – à des abandons où la nostalgie était navrante, le plaisir meurtrier. »



Jabès (Edmond)

Il a existé au Caire, dans les années 1930, une branche égyptienne et francophone du surréalisme, vivace, décentrée, et en cela particulièrement intéressante, comme l'a été le surréalisme belge – la périphérie et le lointain étant, faut-il le rappeler, une des conditions d'exercice de la littérature, sinon sa plus intéressante manifestation par rapport aux centres linguistiques et littéraires officiels. A ce groupe informel participaient des écrivains aussi singuliers que Georges Henein (1914-1973), Joyce Mansour (1928-1986), Albert Cossery (1913-2008) qui, pendant soixante ans, habita à Paris la même chambre d'hôtel, et Edmond Jabès (1912-1991) qui a émigré à Paris en 1956, après la prise du pouvoir par Nasser et la crise de Suez qui voit les Européens et 25 000 Juifs égyptiens forcés de quitter l'Egypte, après confiscation de leurs biens. Jabès a dit avoir découvert sa judaïté à l'occasion de cet exil. En France, après un recueil marqué par Max Jacob, *Je bâtis ma demeure*, Jabès entreprend son grand œuvre, *Le Livre des Questions*, dans lequel, sous une forme fragmentaire (aphorismes, dialogues, apophtegmes, poèmes), il interroge cette identité juive dont il me disait un jour qu'elle a pour principe d'ajouter trois mille ans à toute date d'état civil et qui peut se confondre en partie avec la condition de l'écrivain. Bien que je n'aie pas été un grand lecteur de Jabès, à l'époque de sa gloire (mes intérêts me portant plutôt vers le roman, les territoires perdus du haut Limousin, la guerre du Liban, la musique savante), je l'ai rencontré à plusieurs reprises, en compagnie d'amis, sacrifiant au rite de la visite du jeune écrivain au maître. Jabès nous avait reçus chez lui, dans son appartement du Quartier latin, où Arlette, son épouse, avait servi le café, avant de se retirer. Je revois le poète au visage

aussi buriné que s'il portait sur lui les trois mille ans dont il parlait souvent, et qui me faisait penser aux rides que le vent dessine sur la roche ou le sable du désert.



Il s'exprimait assez lentement, d'une belle voix calme, assez douce, évoquant l'expérience du désert, le silence de Dieu, l'ineffable, sans pontifier, dans un français dont l'excellence allait jusqu'à l'imparfait du subjonctif. A un moment, venue de la cuisine, retentit la voix de son épouse : « Edmond, voulez-vous encore du café ? » avec ces mélismes si particuliers aux francophones du Proche-Orient que je me suis cru à Beyrouth. La pluie de printemps tombait au-dehors. J'ai fermé les yeux. J'entendrai désormais dans l'écriture de Jabès une part de cet accent, comme en cet extrait du *Livre des Questions* :

« Yukel, parle-nous de l'onde et de la torche, de la marche et du nuage.

— Je vous dirai l'histoire de l'olivier qui périt de ne plus reconnaître le sol de mon pays.

Je vous dirai l'histoire du dattier qui périt d'être abandonné au seuil de mon pays.

Je vous dirai l'histoire de l'âne qui périt de ne plus reconnaître les sentiers de mon pays.

Je vous dirai l'histoire du chien qui périt d'avoir perdu son maître. »

Jacquet

Le jeu ne m'a jamais intéressé, ni les jeux de balle, ni ceux de société, particulièrement les jeux de table, dominos, dames, échecs, cartes, backgammon, osselets ; il me semble qu'il y a d'autres façons de passer le temps. J'ai pourtant en mémoire encore les parties de jacquet dont j'ai vu les derniers joueurs, en Limousin, au début des années 1960, le bruit des dés jetés du cornet sur le tablier, le frottement des pions poussés sur le bois, le silence des joueurs tout à leur tactique… Cela n'a pas suffi à m'y faire intéresser de plus près. Mais ce qui a disparu en France, ou qui survit sous l'espèce du backgammon anglais, me laisse d'autant moins indifférent que cette sorte de jeu survit pleinement de l'autre côté de la Méditerranée, d'où il vient, avec pour ancêtres le *senet* de l'Egypte antique, le jeu royal d'Our, en Chaldée, le jeu romain des douze lignes, dont raffolaient les empereurs Néron et Claude, lequel passe pour lui avoir consacré un traité. Le Moyen Age s'y intéresse aussi : on en trouve mention dans *La Chanson de Roland*, chez Charles d'Orléans, dans le *Livre des jeux* composé en 1283 pour Alphonse X de Castille, dans Rabelais. Parfois on tente de bannir le jeu de tables (la table étant ici le palet, le pion, d'où sa dénomination française « toutes tables ») ; c'est le cas de Louis XII en France, et du cardinal Wolsey, en Angleterre, sous Henry VIII. En France, il devient le trictrac au XVIIe siècle, et le backgammon en Grande-Bretagne, dont les règles seront simplifiées en 1920, tandis que, dans ses versions trictrac ou jacquet, il disparaissait de France. Les ultimes joueurs de jacquet que j'avais observés, en Limousin, je les retrouve aujourd'hui au Proche-Orient, dans les joueurs de table attablés dans les cafés ou bien chez eux, où les jeux peuvent être d'une marqueterie luxueuse, ivoire, nacre, ébène, acajou. On le nomme *tavla* en Turquie, *nardi* en Géorgie, *tavlon* en Arménie, *takhta nard* en Iran, *tawla* au Liban, en Syrie, en Jordanie, en Egypte, et *chech bech* en Israël.

Jankélévitch (Vladimir)

Je ne connais rien de plus français, dans son langage comme dans ses goûts, dans son œuvre comme dans sa vie, que ce philosophe juif, né à Bourges en 1903 et mort à Paris en 1985. Français veut dire ici

universel, c'est-à-dire façonné par l'héritage méditerranéen distillé, transfiguré, spiritualisé dans une langue. L'« esprit français » de Jankélévitch se trouve dans sa morale de la nuance infinie : le « je ne sais quoi et le presque rien ». Cet héritier de Bergson était un musicien accompli, non seulement dans sa pratique du piano, mais aussi et surtout dans les livres qu'il a consacrés à la musique. A la musique française, notamment, dont Fauré, Debussy, Ravel et Séverac, avec des incursions chez Albéniz et Mompou, chez Liszt et chez les Russes. Avec ces musiques latines ou slaves, sur lesquelles il a magnifiquement écrit, il y a l'évacuation de la musique germanique : comme il le théorise dans *L'Imprescriptible*, Jankélévitch a refusé le pardon aux Allemands pour le génocide qu'ils ont accompli sur les Juifs. Il a décidé de ne plus ouvrir un livre allemand ni une partition germanique, se tournant exclusivement vers les musiques que je viens d'évoquer, méditerranéennes, donc, pour la plupart, l'Histoire donnant à ce philosophe l'occasion d'un hommage et d'une méditation exemplaire qu'on peut cependant rapprocher de Nietzsche qui, par hostilité à Wagner et à la lourdeur allemande, et haïssant l'antisémitisme, a loué (à l'excès, comme toute décision abrupte) la *Carmen* de Bizet, musique méditerranéenne, s'il en fut, accordant en outre sa vie à sa pensée, lui qui a passé les dernières années de sa vie consciente à pérégriner entre Gênes, Nice et la Suisse, avant de s'effondrer à Turin. Pendant la guerre, Jankélévitch s'était réfugié à Toulouse, capitale de l'Occitanie ; dans un café de la place du Capitole, il professait, pour quelques-uns, un cours sur la mort, qui a donné naissance à l'un de ses grands livres : *La Mort*. J'ai demandé à mon père s'il l'avait écouté, s'il l'avait entendu. Il n'en savait rien. Mon père était alors réquisitionné par le STO, dans la Sarthe, loin de la lumière méridionale et d'une parole philosophique de premier plan, dont l'honneur fut de maintenir, avec d'autres, la hauteur de la langue française pour l'empêcher de collaborer à la barbarie linguistique de l'Occupation.

Jason

Ceux qui aiment le périple d'Ulysse ne peuvent qu'être séduits par

le voyage de Jason à travers la Méditerranée : c'est l'autre *Odyssée* de l'Antiquité grecque. Jason est le fils d'Aeson, roi de Iolcos, au pied du mont Pélion, en Thessalie. Détrôné par son demi-frère, Aeson vit en exil et Jason est élevé par le centaure Chiron. A l'âge adulte, Jason se présente à la cour de Iolcos, surprenant son oncle, Pélias, qui redoute d'être tué et impose à Jason d'aller conquérir la Toison d'or : celle d'un bélier divin et ailé qui avait été sacrifié en Colchide (l'actuelle Géorgie). Sa toison était jalousement gardée par le roi de Colchide, Aeétès. Pour mener à bien cette expédition, Jason fait appel à Argos, fils de Zeus, qui construit la nef *Argo* dont la proue était en chêne de Dodone, où les prêtresses interprétaient le bruissement du vent dans les feuilles des arbres ; une proue, donc, douée du pouvoir de divination. Les compagnons de Jason seront les Argonautes, parmi lesquels Héraclès, Orphée, Castor et Pollux, Calaïs et Zétès… Ils abordent en premier lieu à Lemnos, une île où les femmes avaient mis à mort tous les mâles ; elles accueillent néanmoins les Argonautes pour assurer leur descendance. Ils se dirigent ensuite vers l'Hellespont (les Dardanelles) où Cyzicos, roi des Diolines, les reçoit avec grâce ; mais, à la suite d'un malentendu nocturne, Argonautes et Diolines se battent et Cyzicos est tué. De là, il passent sur la côte de Mysie, aujourd'hui province turque : un de leurs compagnons se noie ; Héraclès et Polyphème lancés à sa recherche quitteront les autres pour d'autres aventures. Plus tard, une tempête jette la nef sur la côte de Thrace, au royaume de Phinée, un roi affecté d'une étrange malédiction : dès qu'il se mettait à table, il était envahi par les Harpies, trois divinités mi-femmes mi-oiseaux qui dévoraient son repas. Les Argonautes les chassent et parviennent enfin en Colchide, chez Aeétès, qui accepte de leur donner la Toison d'or à la condition que Jason affrontera deux taureaux puissants dont les narines crachent du feu.



La fille du roi, Médée, s'éprend de Jason et lui donne des remèdes magiques pour le protéger des brûlures ; avec les dents de dragon qu'elle lui remet, il fera naître instantanément une armée dont les soldats s'entretueront. Aeétès ne voulait pas tenir sa promesse : Jason dérobe la Toison et s'enfuit avec Médée. Au lieu de revenir sur leurs pas, les Argonautes se dirigent vers les bouches du Danube d'où, selon la croyance de l'époque, on pouvait gagner la mer Adriatique : c'est ce qui explique que la ville de Ljubljana, en Slovénie, porte sur son drapeau un dragon que Jason a tué en ces lieux. De la même façon, on pensait que le Pô reliait l'Adriatique au Rhône, par l'embouchure duquel Jason et ses compagnons retrouvent la Méditerranée, où ils gagnent le royaume de la magicienne Circé, près de Gaète, sur la côte du Latium, qui les régénère. Ils traversent la mer des Sirènes où Orphée élève un chant si beau qu'il dispense les Argonautes d'écouter celui des terribles naufrageuses. Ils finissent par arriver dans le golfe de Syrte, en Libye, reprennent la mer, tentent d'aborder en Crète mais en sont d'abord empêchés par le géant Talos que Médée punira par ses sorts. Ils regagnent enfin la Grèce et Iolcos. Je résume à grands traits des aventures autrement détaillées et qui ne s'arrêtent pas là, mais que j'abandonne ici, car il faudrait parler de ce que fera ensuite Médée – soit le sujet d'une des plus célèbres tragédies antiques : celle d'Euripide, et qui a inspiré bien des artistes, jusqu'à nos jours, de Corneille à Christa Wolf, en passant par Charpentier, Mercadante, Delacroix, Anouilh. Pindare décrit ainsi Jason dans sa *Quatrième Pythique* : « Le temps venu, arriva, portant deux lances, un homme prodigieux. Un double vêtement le couvrait : la tunique des Magnètes moulait ses membres admirables, et une peau de panthère le

protégeait du frisson des pluies. Les boucles brillantes de sa chevelure n'avaient pas été coupées : elles incendiaient son dos. » Le périple de Jason est fascinant en soi mais aussi parce qu'il nous donne à voir la Méditerranée sous les apparences du mythe et du merveilleux, nous enchantant sans nous déposséder de notre sentiment géographique.

Jérusalem

Je suis allé à Jérusalem en 1963. La ville était encore divisée en deux secteurs par un mur dont on pouvait s'approcher sans peine, sous le regard débonnaire de soldats jordaniens, et d'où l'on pouvait voir flotter, de l'autre côté, le drapeau blanc à bandes bleu ciel avec l'étoile de David en son centre, dont la reproduction était interdite, alors, au Liban (et je possède encore un dictionnaire Larousse dans lequel la censure a passé ce drapeau à l'encre noire, de la même façon qu'elle collait ou découpait les pages de magazines étrangers évoquant l'Etat hébreu). J'avais lu le récit que Pierre Loti consacre à Jérusalem et qui reste un des meilleurs livres sur la Ville sainte et ses alentours, malgré ses insupportables considérations sur les Juifs. Je le rouvre aujourd'hui : ses descriptions sont justes, jusque dans le dégoût que lui inspire le tourisme : « Là-bas, dans les quartiers que j'habite, dans la rue des Chrétiens et dans l'odieux faubourg de Jaffa où fument des usines, sur la route de la gare et dans les corridors de l'hôtel, je trouve, à la nuit tombante, un encombrement de gens nouveaux de tous les coins de l'Europe, vomis par le petit chemin de fer de la côte ; pour la plupart déplaisants et vulgaires, touristes sans respect ou pèlerins des classes moyennes, dont la dévotion de routine est pour me glacer davantage encore. Tout ce côté de Jérusalem a pris une banalité de banlieue parisienne. » Pour le catholique que je suis, se rendre en Terre sainte avait quelque chose d'extraordinairement intimidant, surtout le Saint-Sépulcre, dans l'édicule refermant le tombeau du Christ, où un moine en bure sévère m'a forcé à m'agenouiller et à embrasser la pierre. Je ne garde guère de souvenirs de la Ville sainte, sinon la mosquée d'Omar, la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers, l'église Saint-Pierre en Gallicante… Non, Jérusalem ne m'a pas autant touché que la Jérusalem céleste qu'évoque l'Apocalypse de saint Jean

et qui, bâtie de pierres précieuses, est le lieu spirituel où les enfants de Dieu vivent leur éternité. J'ai toujours eu, en littérature comme en religion, à supposer que j'aie jamais vraiment séparé les deux, une vision tout à la fois terrestre et spirituelle des villes, des choses, des êtres. C'est pourquoi, plus que Jérusalem, ses foules et ses marchands du Temple, plus encore que Bethléem, j'ai été bien plus ému par la mer Morte, l'emplacement supposé de Sodome et de Gomorrhe, le roc de Massada, les ruines de Qumrân, celles de Jéricho (l'épisode des trompettes avait particulièrement frappé l'apprenti musicien que j'étais), et surtout le Jourdain et l'endroit désolé, entre des roseaux et des arbustes, où saint Jean-Baptiste a oint le Christ. Il soufflait un vent léger, ce jour-là. Le silence soulignait le froissement des roseaux. J'ai fermé les yeux. Il me semblait qu'il se passait quelque chose, je ne saurais dire quoi. Je ne sais toujours pas ce que c'était, mais je ne puis oublier ce qui était bien plus qu'une impression.

Joachim de Flore

Les prophètes ne sont pas morts avec le Messie pour se réincarner d'une façon un peu dérisoire en Nostradamus. Le Moyen Age a eu Giacchino da Fiori, l'un des plus grands esprits de son temps, que nous appelons en français Joachim de Flore. Celui-ci naît vers 1130, à Celico, village de Calabre, dans le royaume de Naples. Son père, notaire, lui fait étudier les lettres jusqu'à quatorze ans, avant de l'introduire comme page à la cour du roi Roger de Sicile. Il en sort pour aller voyager en Orient, non comme pèlerin, plutôt, si l'on peut dire, en touriste, accompagné d'amis et de domestiques. Mais à Constantinople, touché par la grâce, il décide de se consacrer à Dieu, et poursuit seul son voyage vers Jérusalem qu'il visite avant de se rendre au mont Thabor, où il passe quarante jours dans une citerne vide, et où il a la vision de ses écrits à venir, notamment de l'*Expositio*, de la *Concordia*, du *Psalterium*. Rentré en Italie, il devient moine cistercien au monastère de Sambucina, en Calabre, avant de faire sa profession de foi au monastère de Corazzo, dont il devient vite l'abbé, tout en montrant la plus grande humilité. En 1182, il s'installe au monastère de Casamari, où il écrit la *Concordia*. Quatre ans plus tard,

il se rend auprès du pape Urbain III, puis, en 1190 et 1191, rencontre en Sicile Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion à qui il prédit qu'il tuera Saladin, et que l'Antéchrist est né à Rome et montera sur le trône. Avec un disciple, il fonde, près de Cosenza, le monastère de San Giovanni in Fiore, qui essaimera, c'est-à-dire un nouvel ordre pour lequel il faudra attendre la bulle de Célestin III, en 1196. Il écrit et dicte, nuit et jour, à trois moines, jusqu'à sa mort, en 1202. Il avait soixante-douze ans. Sa pensée, remarquable et complexe, a fasciné l'époque comme elle intéresse les contemporains ; certes, son prophétisme ne nous effraie plus, encore que nous aurions à écouter plus intensément cette défense du faible contre le fort, du pauvre contre le riche, de Jérusalem contre Babylone (Rome). C'est son eschatologie de l'Histoire qui nous requiert particulièrement, notamment la *Concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament* : un système qui met en regard les faits de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, et dans lequel Joachim de Flore brosse un tableau historique depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'aux invasions barbares ; puis jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, établissant les trois règnes du monde : celui du Père, depuis la Création jusqu'à l'avènement du Fils, dont le règne commence à Zacharie, père de Jean, jusqu'à saint Benoît avec qui s'annonce le troisième règne, l'humanité connaissant trois états, ou ordres : l'ordre des conjoints (propagation de l'espèce) ; celui des clercs, pour la propagation de la parole divine ; l'ordre monastique, couronnement de la destinée humaine – ce dernier ordre correspondant à trois périodes : celle de l'Esprit, celle de l'intelligence spirituelle, celle de la pleine manifestation de Dieu. Une pensée qui l'a fait placer par Dante dans son Paradis et a inspiré les réformateurs, puis les idéalistes allemands du XIXe siècle, et aussi Michelet, Quinet, Walter Pater. Et, au XXe, W.B. Yeats, Léon Bloy, Kantorowicz, Spengler, Jünger.

Judaïsme

J'aime et je prie le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : celui des Juifs, donc – celui, aussi bien, de Blaise Pascal, de mes père et mère, et non celui des philosophes. J'aime la position prééminente du

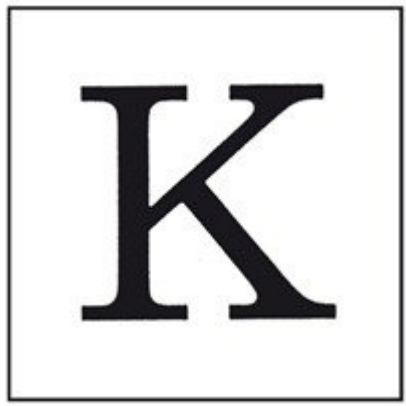
judaïsme dans la révélation du monothéisme et dans la victoire que, le premier, il a remportée sur les idoles païennes et les faux dieux. Ce n'est pas non plus le dieu des philosophes, puisqu'il s'est révélé dans l'Histoire et a parlé par la bouche des prophètes. La notion de prophétie m'a toujours intéressé autant que la mystique, dont elle est en quelque sorte inséparable, tout comme l'alliance entre Athènes et Jérusalem, notamment chez Philon d'Alexandrie qui avait réussi à articuler la symbolique de la Loi mosaïque et l'esprit hellénistique, à la source de la patristique chrétienne. Catholique, je lis la Bible comme on ne m'a pas demandé de le faire, enfant, y retrouvant ce que m'en racontaient les bonnes sœurs qui me catéchisaient, à Beyrouth, en me racontant Samson, Daniel, David, Loth et ses filles, Sodome et Gomorrhe, Esther, etc. Ces figures de l'Ancien Testament, une fillette m'en parlait aussi, d'une voix extrêmement douce, dans la cour du lycée franco-libanais, en 1960 : Myriam Hazan, une jeune Juive libanaise, d'une grande beauté, aux cheveux d'un blond vénitien. Elle trouvait épouvantable mon accent méridional et m'a aidé à le faire passer ; d'où mon accent libanais. Le vert paradis des amours enfantines avait pour moi la couleur violente de la Bible déployée dans la plus jolie des bouches qui me montrait un peu d'hébreu, dans le quartier de Hamra, à Beyrouth ouest, qu'elle lisait dans une Bible hébraïque, devant un chandelier à sept branches, tout en m'expliquant les interdits formulés dans le Lévitique : des interdits que je comprends d'autant mieux que j'ai toujours placé les interdits religieux plus hauts que le code civil. Je me souviens aussi qu'un des chauffeurs de mon père, un Grec catholique, était honni de sa famille pour avoir épousé une Juive, que je contemplais, lorsque je me rendais chez eux, avec une sorte de respect craintif, quoiqu'elle se fût convertie au christianisme. Je me suis souvenu de lui lorsque j'ai eu des histoires d'amour avec des Juives qui m'ont beaucoup parlé de leur religion… Aujourd'hui encore, je m'émerveille que les chrétiens lisent le livre des Hébreux et l'articulent au Nouveau Testament. Une singulière alliance qui me fait me demander comment l'antisémitisme a pu, dans ces conditions, se développer en terre chrétienne, le judaïsme continuant de nous irriguer, et la Bible de nous nourrir, même si saint Paul a pu nous détourner de bien des choses. La Pâque juive m'a toujours beaucoup impressionné à l'époque, autant que le jour du Grand Pardon (Kippour) ; et si je hais le syncrétisme religieux,

je me suis intéressé à ces grandes hérésies juives que sont Marx et Freud, et j'ai surtout lu certains livres de Levinas, sa théorie du visage comme lieu de surgissement de l'altérité, pour ce qu'ils ont d'universel, comme les prophètes bibliques, comme le Christ. Parmi ces livres de Levinas, moi qui ai reculé devant Maïmonide ou Rosenzweig, j'ai un peu fréquenté ses *Lectures talmudiques*, si claires, si pénétrantes que même un catholique peut y trouver profit, surtout sur des questions telles que le pardon du crime irrémissible, la valeur de la disponibilité illimitée, la violence de la création politique, le rapport entre la justice et la morale privée. Cette transcription de la tradition orale d'Israël qu'est le Talmud nécessite qu'on se consacre à elle tout entier, ce que je ne puis bien sûr faire ; il n'en reste pas moins que lire Levinas est une manière d'entendre la Bible autrement qu'il ne m'avait été donné de le faire, ce qui ne me dispense pas d'y revenir, régulièrement, de plus en plus profondément.

Jurons

Il semble qu'on jure plus, en Méditerranée, que dans l'Europe du Nord, où la réserve protestante est cause d'une grande retenue. Du moins était-ce le cas avant que les niveaux de langage ne soient aplatis, voire abolis par une vision démagogique et ignorante de la langue, qui fait entendre plus d'ordure que de beau langage, notamment au cinéma… Sans doute la Méditerranée est-elle plus sonore, de ce point de vue, comme elle l'est pour le chant, par exemple. Il n'en reste pas moins qu'on est plus grossier à Marseille qu'à Paris, où il ne vient pas à l'idée de ponctuer ses phrases d'un « putain » ou d'un « con », parfois d'un « putain con » purement phatique mais qui passe mieux avec l'accent de la Canebière qu'avec celui des faubourgs ou de Pigalle, quand cet accent existait encore. L'Italie n'est pas en reste, comme le cinéma nous l'a montré ; et le geste vient à l'appui de la parole d'une façon ostentatoire qui atténue, paradoxalement, la portée du juron, lequel bascule alors dans le grandiose, avec tout ce que cela comporte de gesticulation et de vent… J'ignore quel est le rapport de l'Espagne au juron ; mais la raucité de la langue espagnole la dispose à l'insulte sans le juron,

semble-t-il. Je connais bien les jurons arabes, du moins les libanais ; ils sont d'une rare grossièreté, et s'attaquent surtout, pour les plus graves, au sang familial, notamment à la mère, à la fille, à la sœur… Mais ils sont, pour cela, prononcés avec réserve, de façon presque voilée, ou plus menaçante. Le fait de les connaître bien me permet souvent, en France, d'insulter des imbéciles sans que ceux-ci puissent répondre ; ils sentent bien que je ne lance pas des amabilités ; mais ignorant exactement ce que je dis, je peux me soulager à mon aise, et m'en sortir sans encombre, quoique épuisé, la profération d'insultes arabes demandant plus de souffle que les françaises.



Kabbale (La)

Je me suis autrefois intéressé à la Kabbale (qu'on écrit également Cabbale), au temps où je lisais aussi les livres des morts égyptiens et tibétains et ceux de René Guénon, m'éloignant de ma foi pour me livrer aux séductions de l'ésotérisme. La Kabbale (ou *réception*) est la loi orale et secrète donnée par Dieu à Moïse, en même temps que la loi écrite (la Torah). En vain le Talmud tente-t-il de la codifier au Ve siècle ; la tradition qu'elle véhicule reste personnelle et parallèle au Talmud. Le Zohar (Livre de la Splendeur), compilation en araméen par Moïse de Léon, en 1286, de l'enseignement de Rabbi Shimon Bar Yochaï, né en Galilée à la fin du Ier siècle, n'est que le plus célèbre des écrits kabbalistiques. Cette méthode de connaissance et d'élévation spirituelle, plus simple que la Torah, les historiens la font naître néanmoins dans le midi de la France, à la fin du XIIe siècle, situant son acmé un siècle plus tard, en Espagne, et son crépuscule en haute Galilée, au XVIe siècle, où elle sera en quelque sorte supplantée par le hassidisme. Le Zohar est difficile à lire et les chemins de la mystique juive quasi impénétrables pour un goy. J'aurais dû alors m'intéresser à Maïmonide, à Scholem, à Rosenzweig. J'avais surtout compris que la Kabbale, quelque difficile qu'elle soit, est une approche directe, par la voie mystique, de la Création de l'univers. Or, cette approche, les Pères de l'Eglise et les mystiques chrétiens me la proposaient avec, pour moi, catholique, plus d'évidence. J'étais catholique. Je le reste. Mais ma brève fréquentation de la Kabbale, tout comme celle de certains mystiques musulmans, m'a donné la force d'être plus que jamais moi-même en un temps où la déchristianisation s'accélère.

Kabylie

Plus qu'à l'Algérie tout entière, qui se confondait dans mon enfance avec une guerre coloniale que suivrait plus tard, dans les années 1990, une guerre civile, ce grand pays du Maghreb se résumait pour moi, malgré le Sahara, à l'une de ses régions : la Kabylie, à cause d'un camarade qui vivait à Tizi Ouzou, une des principales villes kabyles, et qui venait passer ses vacances en Limousin, d'où sa mère était originaire. Il me parlait de cette région sans identité administrative mais où les revendications identitaires, notamment linguistiques, commençaient à se faire sentir. Il me décrivait un pays de hauts plateaux, comme le Limousin, voire de montagnes, avec le massif du Djurdjura, mais qui touche à la Méditerranée, avec des villes comme Béjaïa, qu'il appelait encore Bougie, de son nom colonial. Cette région, qui se divise en Grande et en Petite Kabylie, est le foyer de populations de culture berbère. En arabe algérien, la Kabylie se dit Bled Leqbayel, le pays des tribus ; un nom qui s'étendait autrefois aux montagnards hostiles à la colonisation puis à tous les Berbères sédentaires de Kabylie et même d'Afrique du Nord, avant de ne désigner que cette région particulière dont mon camarade me vantait le goût de la figue noire, de la poudre d'épices rouges entrant dans la préparation de boulettes de blé et de viande, de l'huile d'olive qui passe pour une des meilleures de la Méditerranée ; il n'évoquait pas sans mélancolie l'oued de Tizi Ouzou, le rivage des Aiguades, le parfum des pins d'Alep, des chênes kermès, des ifs, des cèdres de l'Atlas, de la garrigue chauffée par un soleil implacable, et la beauté de la neige tombant sur les hauteurs montagneuses. Il évoquait aussi une langue qui n'était pas l'arabe, qu'il parlait mal, mais le kabyle, qui est une variété du berbère (le tamazight), dont il prononçait des mots aux sonorités inconnues et étranges que je retrouverais plus tard, silencieuses, dans les poèmes de Si Mohand, tels que les a traduits l'écrivain algérien Mouloud Mammeri. Singulier et attachant poète qui a vécu de 1845 à 1905, fils d'un père fusillé par les Français en 1871, amateur de kif et d'absinthe, errant souvent touché par une grâce faite d'ironie et de charme, Mohand est l'auteur de courts poèmes, les *Isefra*, dont voici un extrait que je donne en français et en kabyle, langue encore plus étrange écrite que parlée, pour un Européen :

Entre Adni et Larbba
J'ai été saisi d'épouvante
Mais je l'avais bien cherché
Je venais humble
Et à terre soumis
A chacun de dire mon sort.

Si Aadni armi d Larbaa
trekb ii lxelaa
d nek i-gnudan fellas

Aqliy' usiy d s ttaa
Qqwley d lqaa
Mekkul ssid hkiy as.

Kéraban-le-Têtu

Je viens de relire ce roman de Jules Verne qui m'avait enchanté, enfant, non seulement pour la cocasserie de situations que fait naître l'intransigeant caractère du personnage éponyme, mais surtout parce qu'il m'a fait découvrir la mer Noire, bien avant que, par un *vapür* assez lent, je remonte, émerveillé, le Bosphore jusqu'à l'endroit où le détroit s'élargit pour déboucher sur une mer aussi bleue, malgré son nom, que la Méditerranée (mais il vrai que nous étions en été et qu'aucune tempête n'agitait ces eaux qui peuvent devenir fort difficiles pour la navigation). Ce que révèle le trajet accompli par le marchand de tabac turc Kéraban et son client hollandais Van Mitten, accompagné de son valet Bruno, c'est en quelque sorte une Méditerranée en réduction : la mer Noire, donc, et les pays qui la bordent, Turquie, Bulgarie, Roumanie, Ukraine, Russie et Géorgie, avec un climat méditerranéen, l'été, mais qui peut, cette mer, geler en hiver. En refusant d'acquitter au sultan un nouvel impôt pour traverser le Bosphore, Kéraban, qui se trouve sur la rive européenne, décide de regagner Usküdar (rive asiatique) en faisant le tour de la mer Noire, en un voyage qui avait pour moi ceci d'extraordinaire qu'il a fixé à jamais (bien que la géopolitique ait façonné et nommé parfois autrement les régions traversées) une géographie qui garde ses noms régionaux : Roumélie, Valachie, Bessarabie, Tauride, Kastamouni, à côté de Bulgarie, Roumanie, Ukraine, Crimée, Géorgie, Russie,

Arménie, Abkazie, Turquie, le nom de certaines villes me faisant puissamment rêver, comme Varna, Nessebar, Constantza, Odessa, Yalta, Sébastopol, Théodosie, Kertch (qui donne son nom au détroit menant à la mer d'Azov, peu profonde et peu salée, en vérité un estuaire commun à divers fleuves, parmi lesquels le Don), Sotchi, Batoumi, Trabzond (l'ancienne Trébizonde), Samsun… Une géographie qui me donne l'impression non seulement qu'elle m'est familière mais aussi que j'y ai vécu, notamment en Crimée, à Odessa, avec, il est vrai, l'aide de Tchekhov et d'autres auteurs russes, dont Nabokov, qui a écrit une belle nouvelle, *Printemps à Fialta*, censée se passer dans une petite ville imaginaire de la Riviera italienne, mais que je ne peux m'empêcher de voir comme un mixte de Yalta et de Rapallo, ce qui montre bien les qualités méditerranéennes de la mer Noire où se sont mêlés les éléments européens (grecs, roumains) aux éléments scythes, arméniens, slaves. Un mélange qui s'est répandu aussi bien au Proche-Orient que dans le Sud, faisant de cette mer une annexe de la Méditerranée.

Keyrouz (Sœur Marie)

Une femme a récemment révélé à l'Occident les chants de l'Eglise d'Orient : sœur Marie Keyrouz, une religieuse libanaise, membre de la congrégation des Sœurs Basiliennes Chouérites du Liban. Elle est née à Deir el Ahmar, dans la région de Baalbek. Elle a fait des études de musicologie à Beyrouth et d'anthropologie religieuse à Paris. Elle donne des concerts et enregistre de beaux disques qui nous font entendre ce qu'on peut écouter dans les églises du Liban et de Syrie : des chants du répertoire maronite et syro-catholique. Un chant monodique, d'une étendue peu ample, avec des intervalles réduits, la modalité et les rythmes étant ceux de la musique arabe traditionnelle mais aussi du chant grégorien, tout comme les instruments. Ces chants sont en langue syriaque, ce qui nous amène à prêter l'oreille à quelque chose de très ancien, d'austère et de calme, même accompagné d'instruments tels que le oud, le nay, le qanûn. Qu'ils soient voués à glorifier la parole de Dieu, le Fils du Père, la Vierge Marie, la Nativité ou la Passion du Christ, ces chants nous émeuvent particulièrement

grâce à la voix de sœur Marie Keyrouz ; une voix pure, aimerait-on dire, si cette expression avait un sens : toute voix est pure, dès lors qu'elle s'élève pour louanger l'invisible, dont elle a, semble-t-il, la couleur, dans ses mélismes infinis. Une voix mais aussi un regard extraordinairement lumineux, qu'il m'a été donné de contempler brièvement, dans un avion qui nous ramenait de Beyrouth à Paris, il y a trois ans.



Un ami m'a présenté à elle, qui s'est levée pour me serrer la main, malgré mes objurgations, outré qu'une religieuse se levât devant un animal tel que moi… La clarté de ses yeux m'a confirmé la présence en elle de l'invisible.

Kibboutz

Le kibboutz représente une des rares expériences de communautarisme et de collectivisme socialiste qui ait réussi. Il est vrai qu'elle avait lieu en un pays tout à la fois neuf et extraordinairement ancien : Israël. Le mot kibboutz, qui désigne un village collectiviste, vient de l'hébreu *kvoutza*, « assemblée ». Le premier kibboutz, Degania, a été fondé en 1910, au bord du lac de Tibériade, l'année où mourait Tolstoï – dont le socialisme rural avait en partie inspiré les théoriciens du kibboutz. C'est donc l'engagement qui a fait la force des kibboutzim, et qui donne à Israël une partie de son élite, notamment dans l'armée (Moshe Dayan, par exemple, était

né à Degania). Voici une définition juridique du kibboutz : « Entité de peuplement dont les membres sont organisés en collectivités sur la base de la propriété comme des biens, préconisant le travail individuel, l'égalité entre tous et la coopération de tous les membres dans tous les domaines de la production, de la consommation et de l'éducation. » Les édifices (réfectoire, bureaux, bibliothèque, infirmerie) se trouvent réunis au centre ; autour s'étendent les champs, les vergers, les bâtiments industriels, car les kibboutzim se sont quelquefois reconvertis dans l'industrie (ils fournissent 10 % de la production industrielle et 40 % de la production agricole israélienne). Les 270 kibboutzim, où vivent 125 000 personnes, sont répartis sur tout le territoire d'Israël et se sont regroupés en fédérations. Les décisions sont prises par une assemblée générale. Il existe des kibboutzim religieux, mais la plupart sont laïques et prônent l'égalité des sexes, la mise en commun des ressources, la gratuité de tout, les enfants n'étant pas élevés avec leurs parents. L'évolution de la société et de l'économie a quelque peu modifié l'utopisme socialiste des pionniers, les enfants vivant à présent avec leurs parents, et les kibboutzim à vocation industrielle font désormais appel à de la main-d'œuvre étrangère, non juive et rétribuée. Le kibboutz a quelque chose d'admirable en soi comme dans ses réalisations, notamment la préservation du paysage. On ne saurait passer sous silence ce que Noam Chomsky appelle l'autoritarisme de groupe. La chose est particulièrement sensible dans le film du cinéaste israélien Dror Shaul, *Adama, mon kibboutz*, sorti en 2009, qui montre d'une façon très humaine les contradictions, les hypocrisies et les non-dits de ce milieu si singulier, à travers le personnage du jeune Dvir, âgé de douze ans, et de sa mère, veuve d'un kibboutznik qui s'est suicidé, et qui va sombrer dans la folie, faute de pouvoir échapper à ses frustrations et à une certaine forme de rigorisme.

Kiryat Shmona

La plus septentrionale des villes d'Israël, peuplée de 22 000 habitants, n'aurait pour moi aucun intérêt particulier si elle n'était tout ce que j'ai vu d'un pays dont l'existence reste singulière, dans

mon imaginaire, pour avoir été en quelque sorte tabou pendant mon enfance libanaise. Au Liban, dans les années 1960, on n'avait pas le droit de s'approcher de la frontière, et les cartes locales mentionnaient « Palestine », non Israël, au-delà de la frontière. Sans doute, visitant un jour les ruines du château de Beaufort, qui domine la Galilée (et qui, par là même, a toujours été occupé depuis les croisades jusqu'à l'armée d'Israël, puis au Hezbollah), avais-je pu, sous le regard de militaires sourcilleux, apercevoir, dans une brume de chaleur, des montagnes et des collines qui ne différaient guère de celles du Liban. Il m'a fallu attendre l'an 2000, lorsque l'armée israélienne s'est retirée de la zone qu'elle occupait depuis vingt ans, dans le sud du Liban, pour m'approcher de la frontière, alors marquée par endroits d'un simple barbelé le long duquel, principalement au lieu-dit la Porte de Fatima, les militants du Hezbollah lançaient des pierres sur les soldats israéliens, pour apercevoir devant moi un pays qui se distingue du Liban par sa propreté ; le paysage existe en Israël, alors qu'il est détruit au Liban : impossible de voir un tel contraste en si peu d'espace : d'un côté, des décharges sauvages, des immeubles isolés, abandonnés ou non terminés, des constructions hideuses, ou inutiles, des arbres entre lesquels gisent des carcasses de voitures ; de l'autre, de magnifiques champs d'oliviers, avec, non loin, les premières maisons de Kiryat Shmona, semblables à l'un de ces lotissements qu'on trouve à la sortie d'une bourgade de l'Hérault ou du Gard, par exemple. Un contraste si grand qu'on peut comprendre que le conflit arabo-israélien est aussi esthétique, architectural, écologique, songeais-je en m'éloignant de la frontière, à l'époque, donc, marquée par un simple fil de fer barbelé (aujourd'hui matérialisée par un haut mur et des miradors) : des militants du Hezbollah provoquaient les deux jeunes soldats israéliens qui se trouvaient de l'autre côté de la tombe de cheikh Abbad, un saint revendiqué par les musulmans mais aussi par les Juifs, la frontière passant au sommet d'une petite éminence, au beau milieu de ce tombeau de ciment en forme de demi-cylindre à présent doté d'un attirail de grilles et de barbelés infiniment plus important que sa masse est infranchissable, preuve d'une situation absurde. Un militant sortait son colt du holster qu'il avait à la ceinture, dans le dos, en insultant les soldats à qui il me reprochait d'avoir rendu leur salut : « Ces chiens ne méritent qu'une balle ! » clamait-il avec une colère plus ostentatoire que sincère mais qui

n'empêchait pas les soldats de lever vers nous leurs fusils Uzi, manifestement prêts à tirer, sous l'œil néanmoins bonasse et somnolent de soldats ghanéens des Nations unies.

Kitsch

Le kitsch, mot d'origine allemande, né dans les années 1860 et désignant en gros le mauvais goût de la production industrielle de produits culturels à bon marché, populaires. Le kitsch, que le relativisme de la postmodernité artistique a tenté de revaloriser, est lié au développement de l'urbanisation ; il est particulièrement manifeste dans les pays orientaux, notamment au Proche-Orient, par exemple dans les meubles qui imitent le style Louis XVI en mélangeant des arabesques indigènes : on le trouve en Turquie, en Syrie, au Liban, en Jordanie, dans tout le monde arabe, lorsqu'il remplace le mobilier traditionnel. Le machisme peut être considéré comme kitsch, également sensible sur tout le pourtour de la Méditerranée, malgré les avancées féministes dans les pays du Proche-Orient et du Maghreb, surtout la Tunisie – l'Espagne, l'Italie, la Grèce, et même la France méridionale, ayant encore elles aussi des tendances machistes prononcées. Très kitsch, aussi, le cinéma sentimental égyptien, dont je me rappelle les films que je supportais, à Beyrouth, quand j'allais rendre visite à des camarades dont il fallait saluer les grands-parents qui passaient une grande partie de leur temps devant ces films, dans des pièces plongées dans la pénombre. La musique populaire arabe est souvent kitsch dans son recours aux violons, tout comme les chanteurs qui la portent, et dont on trouve des équivalents en français, en espagnol, en italien, Dalida, Dario Moreno, Claude François (natif d'Ismaïlia, en Egypte), Charles Aznavour, Adriano Celentano, Mike Brant, Rika Zaraï, Luis Mariano, Bob Azzam, Demis Roussos, Julio Iglesias, le chanteur aveugle Andrea Bocelli, et tant d'autres encore, qui font sourire. Certains buffets vénitiens en verre de Murano sont également kitsch. Et encore les trois ténors (Luciano Pavarotti, Placido Domingo, José Carreras), lorsqu'ils se produisaient ensemble et chantaient *Nessun Dorma*, *O Sole mio*, ou *My Way*. En France, le sommet du kitsch a été atteint par le Corse Tino Rossi, dont la

chanson *Méditerranée* pourrait être un parangon, avec ces paroles :

Méditerranée,
Aux îles d'or ensoleillées
Aux rivages sans nuages
Au ciel enchanté
Méditerranée
C'est une fée qui t'a donné
Ton décor et ta beauté
Méditerranée.

Komboloï (Le)

Un ami libanais m'appelle d'Athènes où il est en voyage d'affaires et me demande ce que je désire qu'il me rapporte. « Un komboloï ! On en trouve dans tous les kiosques… », lui ai-je répondu sans hésiter. Un komboloï est une sorte de chapelet réservé aux hommes, et qui sert de passe-temps. On peut le faire tourner dans un sens puis dans l'autre, ou égrener les perles une par une, en les réchauffant pour qu'elles acquièrent ce lissé tiède qui les rend irrésistibles, selon la matière dans laquelle elles sont fabriquées. A l'origine, il s'agissait d'une cordelette marquée de nœuds, plus tard remplacés par des perles mobiles (contrairement aux chapelets catholiques, où les pierres sont prisonnières), mais semblables en cela aux chapelets musulmans qui ont, dans le Proche-Orient, la même utilisation détournée de son usage religieux, et aussi bien manipulés par les chrétiens que par les musulmans. Je possède de nombreux chapelets arabes, que j'utilise au Liban ou en Syrie. Moins en France, où l'on n'en comprendrait pas toujours ce que j'en fais et où l'on me regarde avec une curiosité agaçante. D'où mon désir de posséder un komboloï.



Ceux que m'a rapportés mon ami sont superbes ; l'un est en pierres d'acier assez lourdes ; l'autre en ambre : je le manie avec un plaisir intense qui apaise peu à peu en moi la tension d'une longue journée ; c'est d'ailleurs un instrument vespéral. On le dit dérivé du chapelet coranique. Je m'attache surtout à son étymologie : *kombos* (nœud) et *loï* (parole). Un nœud de paroles : des paroles muettes et déliées s'enroulant à mes doigts. Voilà qui me ravit et me convainc de ne pas renoncer à ce plaisir minuscule.

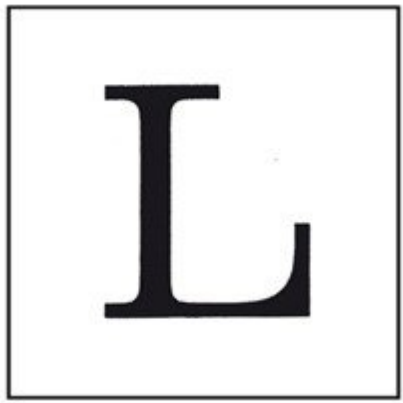
Kotor (Bouches de)

De Bari, j'espérais me rendre en face, dans les Bouches de Kotor, au Monténégro, dont le nom m'intrigue depuis longtemps, et dont une jeune amie m'avait récemment parlé avec enthousiasme. Je n'aurai pas le temps de me rendre en ce lieu aussi puissamment suggestif que les impressionnantes falaises appelées Portes de Fer, qui marquent, sur le Danube, la frontière entre la Serbie et le sud-ouest de la Roumanie. J'en serai donc réduit à son récit, à sa description de cette baie en forme de fjord d'origine non glaciaire, qui s'ouvre sur plusieurs golfes : Tivat, Herceg Novi, Risan et Kotor proprement dit, au sud-est, dont la vieille ville est ceinte de longs murs et surmontée du fort Saint-Jean. « Il faut voir Kotor non pas par temps de soleil mais lorsque l'orage accumule dans le ciel des nuages noirs : le paysage n'a plus rien d'un fjord méditerranéen ; on est entré dans ce que le nom de Kotor, à cause de ses sonorités sombres et dures, possède de menaçant pour des oreilles françaises », ajoutait cette amie. Le mauvais temps est toujours un excellent révélateur de paysage, sa

chambre noire, en quelque sorte. Une autre manière de voir Kotor, quand on ne se fie guère à la photographie, c'est d'en lire la description donnée par Pierre Loti, qui parcourut à cheval le haut plateau surplombant la baie et séjourna plusieurs mois dans le village de Baošići, puisqu'il était tombé amoureux d'une jeune gardienne de chèvres avec qui il parlait un mélange d'italien et de slave. Nous rêvons tous d'amours de ce genre. Nous n'en avons plus le temps. L'époque de Loti était encore celle d'un temps humain, donc du regard, et de l'amour, non du tourisme.

Kraljevica

L'an dernier, chez un brocanteur de Castres, j'ai acheté un lot de cartes postales dont toutes sont vierges, à l'exception d'une date, généralement estivale, inscrite au stylo à bille dans les années 1960, l'ensemble constituant le journal muet d'un voyageur épris de la Méditerranée occidentale, du Portugal à la Grèce, en passant par l'Espagne, l'Italie, la côte dalmate, d'où vient cette carte de Kraljevica, datée des 13 et 14 juillet 1965 ; elle représente le port de cette petite ville croate, nommée en italien Porto Re : un quai auquel sont amarrés deux caboteurs et des barques de pêche. Une église à clocher bulbe domine le quai-promenade ombragé des hauts arbres du jardin jouxtant l'église. De l'autre côté d'un bassin perpendiculaire, une haute maison et un fort assez imposant ; plus loin, à l'arrière-fond, s'infléchissant vers la mer, une colline à la végétation rare et rase, qui évoque la Grèce ou le Liban. On ne se croirait pas si haut dans l'Europe, non loin de Rijeka et de l'Istrie. Je ne me rendrai sans doute jamais à Kraljevica, la Croatie s'étant vouée au tourisme de masse. Je contemple une autre vue de la ville, récemment prise à peu près au même endroit : le paysage a peu changé, mais les bateaux de plaisance sont plus nombreux et la colline semble intacte, encore qu'une autre photo montre de petits immeubles à toits de tuiles assez espacés les uns des autres, et des cargos dans le port. J'aime rêver aux endroits où je n'irai jamais, entretenant avec certains d'entre eux un rapport privilégié et peut-être plus vrai que si j'y étais passé en touriste.



Lacs italiens

Suscitons ici les seuls lacs de montagne, les quatre plus beaux, qui sont en quelque sorte la Méditerranée transportée dans les hauteurs alpines, et sans doute parmi les rares lieux où il me plairait de finir mes jours, entre les neiges et les cyprès, les oliviers et les falaises, l'eau plane et les citronniers, ces lacs conciliant mon goût de la hauteur et celui de la lumière méditerranéenne. Je ne dirai que leurs noms, pour le plaisir de déployer les songes que ces noms provoquent : le lac de Garde, déjà prisé pour son climat par Catulle, qui était né sur ses rives, à Sirmione, et où Kafka séjournera, en 1913, à Riva, tout comme Heinrich et Thomas Mann ; le lac de Côme, au bord duquel ont rêvé Liszt et Stendhal – lequel l'a rendu indissociable de l'enfance de Fabrice del Dongo ; le lac Majeur et ses îles Borromées où le très oublié René Boylesve a situé un roman fané, *Le Parfum des îles Borromées*, qui tient presque tout entier dans son titre et avait fait rêver l'enfant que j'étais, et où des paons blancs, semblables à des mariées, marchent dans les jardins d'Isola Bella d'où j'ai regardé la lune se lever au-dessus des montagnes de Luino, découvrant l'anse des trois îles, l'Isola Madre, l'Isola Bella et l'île des Pêcheurs, qui est un peu, dit Boylesve, la fille pauvre des deux autres ; le lac d'Orta, enfin, avec en son milieu la petite île San Giulio, entièrement couverte de blanches bâtisses médiévales, d'un séminaire et d'une basilique dans laquelle est allée prier une femme aimée.



Comme les hauts plateaux, les lacs d'altitude obéissent à une esthétique de la hauteur dans quoi l'on peut trouver une morale : celle du séjour sur la terre, c'est-à-dire l'isolement sans l'idéal ascétique, le refus de la ville sans l'ennui campagnard, un air plus pur, et le silence : tout ce qui est propice à la simplicité franciscaine, à la méditation et à la paix de l'âme. Et pourtant, songeant de nouveau, ce soir, aux îles Borromées, c'est le journal de Stendhal qui me revient à l'esprit ; en octobre 1811, Beyle était amoureux d'Angela Pietragrua, et il traversait le lac sous une pluie mêlée d'intervalles de brouillard ; depuis l'Isola Bella, il note ceci : « De la terrasse, vue délicieuse. A gauche, l'Isola Madre et une partie de Pallenza, ensuite la branche du lac qui va en Suisse dans le lointain ; en face, Laveno ; à droite, la branche du lac qui va à Sesto. Cinq ou six nuances de montagnes cachées par les nuages. Cette vue fait le pendant de celle de la baie de Naples, et est bien plus touchante. Ces îles me semblent produire le sentiment du beau en plus grande quantité que Saint-Pierre. »

Lampedusa (Giuseppe Tomasi, duc de Palma, baron de Montechiaro, prince de)

Lampedusa, pour ma génération, ce n'est pas la plus grande des îles pélagiennes, située entre Malte et la Tunisie, et où tant de pauvres hères du tiers-monde parviennent tant bien que mal, dans l'illusion d'un monde meilleur ; c'est un aristocrate sicilien, né à Palerme en

1896, élevé par un père rude et une mère possessive qui lui apprend le français. Il va à Rome pour suivre des études de droit ; sert dans l'armée comme officier d'artillerie ; s'évade du camp de prisonniers de Caporetto ; gère ses domaines, épouse une aristocrate lettone, qu'il suit dans son pays (la Lettonie comme antithèse de la Sicile ou bien Sicile des pays baltes ?), sa femme ne s'entendant pas avec sa mère. Il fréquente des intellectuels, donne des conférences à des étudiants et meurt d'un cancer, en 1957, après avoir vu le palais familial palermitain détruit en 1943 par un obus « fabriqué à Pittsburgh, Pennsylvanie » – la villa campagnarde de Santa Margherita, avec sa centaine de pièces, sera, elle, ravagée par un tremblement de terre, en 1968. Il est mort sans avoir vu publié son unique roman, *Le Guépard*, paru en 1958 après avoir été refusé par maints éditeurs. De ce monde disparu sous les yeux de Lampedusa, il reste donc ce livre, magnifique et exemplaire comme tout ce qui empêche les choses de basculer dans l'oubli. Si la littérature a une utilité, c'est bien celle-là : sauver l'esprit d'une époque, des lieux, des visages, une civilisation, pourquoi pas. Malaparte avait montré la guerre ; Pavese les difficultés du « métier de vivre » ; Pirandello la Sicile ; Moravia la bourgeoisie italienne ; Bassani (l'éditeur du *Guépard*) la communauté juive de Ferrare.



Lampedusa, dont on publiera encore un recueil de nouvelles et quelques essais, dit la fin d'une aristocratie et le triomphe de la bourgeoisie, en même temps que la fin d'une certaine Sicile. Les grands romans inspirent rarement de grands films : *Le Guépard* de Luchino Visconti (sorti en 1963) est une exception qui propose à notre admiration de lecteurs non pas une réduction du roman mais sa célébration avec un trio d'acteurs inoubliables : Burt Lancaster, Alain

Delon, Claudia Cardinale.

Lanza del Vasto

Nous avons longtemps connu la haute et maigre silhouette à longue barbe blanche de Giuseppe Lanza di Trabia-Branciforte, dit Giuseppe puis Joseph Lanza del Vasto. Sa vie a quelque chose de romanesque et de très moderne, quoique inscrite dans une histoire familiale qui semble sortie d'un roman de Lampedusa. L'homme était né en 1901, à San Vito dei Normanni, dans les Pouilles, l'ancienne Messapie. Son père, né à Genève en 1857, était le fils naturel du prince Giuseppe Lanza di Trabia-Branciforte, descendant d'une grande famille sicilienne, qui reconnaît le rejeton mais le fait élever secrètement au château d'Escouville, en Normandie, sous le nom de Scansa. Sa mère, Louise Dentice di Massarenghi, appartient à la famille des princes de Frasso, en Campanie. Devenu adulte et docteur en droit, le fils rencontre à Paris, sous la tour Eiffel, en 1900, Anne-Marie Henriette Nauts-Oedenkoven, qui appartient à la grande bourgeoisie anversoise. Ils auront trois garçons, dont l'aîné, Giuseppe, futur Lanza del Vasto. Le père a hérité de sa mère un domaine viticole à San Vito ; il s'y installe sans tarder, mais les sympathies paternelles pour les doctrines socialistes le convainquent de rapatrier la famille en France, d'abord à Courbevoie, puis à Paris où le jeune Giuseppe est inscrit au lycée Condorcet. En 1920, il ira étudier la philosophie (notamment saint Thomas d'Aquin) à Florence, puis à Pise où son frère cadet étudie l'agronomie dans le but de reprendre le domaine paternel. Des études qui ne s'achèvent qu'en 1928, Giuseppe les entrecoupant de longs voyages en Italie et en France. Il trouve son nom de plume : Lanza del Vasto (*Vasto*, en italien, désignant une marche désertique du Piémont, le mot se retrouvant dans le français *gaste*, en anglais *waste*, l'idée de désert plaisant beaucoup au futur ascète).

Ses parents se séparent. Le père va gérer un domaine en Corse ; la mère vend celui de San Vito, ce qui entraîne le départ du fils cadet pour l'Amérique du Sud, tandis qu'elle s'installe à Florence. Giuseppe, lui, pense à une carrière de peintre. Mais le père devient gâteux et une

charge pour la mère. Giuseppe se fait traducteur, se rend à Berlin, découvre l'univers décadent de la république de Weimar, retourne à Paris en 1931, noue avec la pianiste Youra Guller une liaison érotique qui durera sept ans, rencontre le jeune poète Luc Dietrich dont il deviendra l'ami, fréquente Leonor Fini, Supervielle, Michaux, Max Jacob, René Daumal. Ruinée, sa mère retourne vivre dans sa famille, en Belgique. Giuseppe continue à se chercher, tentant même de devenir un acteur de cinéma, à Rome. En 1933, il effectue un long voyage à pied dans les Abruzzes. Ce sera sa première expérience ascétique. Revenu à Paris, il connaît encore une liaison érotique avec la maîtresse de Luc Dietrich. Puis il décide de tout quitter et se rend en Inde, en 1936, où il vit auprès de Gandhi qui le surnomme « Shantidas », serviteur de paix. Il voyage jusqu'aux sources du Gange, dans l'Himalaya, où il entrevoit ce qu'il doit désormais faire : « Rentre et fonde ! » entend-il dire. Il voyage en Palestine et, en 1943, publie en français des poèmes et son célèbre *Pèlerinage aux sources*, qui rencontre un immense succès et reste un bon livre pour se défaire de l'Occident consumériste. Il fonde en 1948 la première communauté de l'Arche, puis retourne en Inde, en 1954, pour participer aux campagnes non violentes de Vinoba Bhave. En 1962, il fonde dans le Haut-Languedoc, près de Lodève, une nouvelle communauté de l'Arche. Hommes et femmes y sont réunis pour une activité laborieuse, proto-écologiste, et des fêtes, des prières, des jeûnes. De 1957 à sa mort, en 1981, cet apôtre de la non-violence s'insurgera contre la guerre d'Algérie, les centrales nucléaires de Marcoule et de Creys-Malville, devenant une figure incontournable de ce qu'on appellerait aujourd'hui les altermondialistes.

Latin

A Beyrouth, j'ai également été initié à cette langue à laquelle nous devons presque tout, dont les sonorités solennelles, marmoréennes, et les mystérieux agencements m'enchantaient tout en me donnant la clé des inscriptions que je pouvais déchiffrer sur certaines pierres, au Liban, en Syrie, en Jordanie et bien sûr à Rome. J'aimais avancer pas à pas dans de difficiles traductions de César, Cicéron, Pline le Jeune,

Salluste, Tite-Live, Tacite, plus rarement des poètes, sauf Virgile et Horace, jamais hélas Suétone, que nous nous passions en catimini, ni les écrivains de l'Antiquité tardive, comme Ausone, encore moins les chrétiens… C'était aussi, avant le funeste Vatican II, la langue de l'Eglise, laquelle a presque tout perdu en l'abandonnant au profit de la fadeur des langues vernaculaires. Je me rappelle l'air terrible du curé de Notre-Dame-des-Anges, dans le quartier de Badaro, à Beyrouth, qui clamait : « *Agnus Dei, qui tollis peccáta mundi, dona nobis pacem !* » La plus grande langue universelle a été, après le grec, celle de l'Empire romain puis celle de l'Eglise, de la science, de la philosophie (il y a encore un siècle, tout philosophe professionnel, en France, était tenu de rédiger une thèse en latin). La Méditerranée aujourd'hui baragouine tristement cet anglais qu'on appelle le « globish ». Elle avait parlé le grec, puis l'italien (grâce aux Vénitiens et aux Génois), ensuite le français. Je me rappelle le temps où le roi Farouk faisait imprimer les timbres égyptiens en français. Le Liban et la Syrie, et en Israël les Juifs sépharades émigrés d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, gardaient à la langue française un statut international. Nulle langue n'est cependant tout à fait morte, si on la lit ou la parle, même artificiellement. Ainsi m'est-il arrivé de parler un peu latin, au cœur d'Alep, avec un vieil Arménien qui ne savait ni le français ni l'anglais, ni l'arabe, ou qui affectait malicieusement de ne savoir aucune de ces langues, une fois que je lui eus dit que j'étais catholique romain, la mémoire comme la nécessité favorisant le latin chez lui comme chez moi pour évoquer, tant bien que mal, nos conditions respectives : un latin charriant des barbarismes et des mots étrangers, mais qui nous permettait de nous comprendre, cet homme et moi, de la même façon que le latin m'avait permis de demander mon chemin, quelques années plus tôt, à un prêtre autrichien, en Carinthie, près de la frontière slovène.

Leopardi (Giacomo)

Le 29 juin 1798, naissait à Recanati, province de Macerata, dans les Marches, Giacomo, fils aîné du comte Leopardi et de la marquise Adélaïde Antici. Il reçoit une éducation sévère et pieuse ; sa santé est

délicate ; et il est laid. Il mène une vie solitaire dans la bibliothèque de son père où il lit abondamment, apprend seul le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'anglais. A quinze ans, il lit dans le texte les Pères de l'Eglise, devient un philologue autodidacte et donne, à seize ans, des annotations sur la *Vie de Plotin* de Porphyre. En 1818, il rédige un essai sur les *Erreurs populaires des anciens* ; il n'a que vingt ans ; et il connaît une désillusion amoureuse qui lui inspirera le texte de *Premier amour*.



Il se lie avec un religieux éclairé, Pietro Giordani, qui le déçoit : désillusion religieuse. Il change. Il adopte une philosophie pessimiste qu'on pourrait résumer par le concept d'*infelicita*. En 1819, une ophtalmie l'empêche de lire : il tente de se suicider. Trois ans plus tard, il quitte enfin Recanati pour Rome où, sans ressources, il dresse le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Barberine. Il rencontre de beaux esprits : Niebuhr, un diplomate prussien, Alessandro Manzoni, auteur célèbre des *Fiancés*, le baron Bunsen. Il se fait aussi des ennemis, ce qui ne contribue pas à atténuer son pessimisme ; mais il a des amis : M. de Sime, à Florence, et Antonio Ranieri, à Naples, où il va s'établir, en 1834, et où il meurt, trois ans plus tard, non pas du choléra qui sévissait dans la ville, mais d'hydropisie, c'est-à-dire d'un œdème. Il avait acquis une gloire dans l'Europe romantique. C'est alors surtout le poète qu'on connaît, auteur du *Genêt*, de *L'Infini*, de *A Sylvie*… Musset le célébrait comme un « Sombre amant de la Mort » ; Sainte-Beuve, après l'avoir mis dans la famille de pessimistes comme Byron, Shelley, Obermann, note que

Leopardi « garde en lui comme trait distinctif qu'il était né pour être positivement un ancien, un homme de la Grèce héroïque ou de la Rome libre, et cela sans déclamation aucune et par la force même de sa nature ». Nous voyons aujourd'hui plutôt en lui un écrivain extraordinairement moderne, notamment grâce à ses *Petites Œuvres morales*, et son *Zibaldone*, monumental journal qui mêle (un zibaldone est une sorte de mélange) des réflexions sur sa vie personnelle, sur la philologie, la littérature, l'histoire, la politique, dont il n'a pas eu le temps d'extraire les traités qu'il espérait composer. Sa modernité a attiré sur lui l'attention fervente de Nietzsche et de Gide, lequel possédait dans son cabinet de travail le masque mortuaire de l'écrivain italien, mort à trente-neuf ans, comme Pascal, auquel il ressemblait physiquement aussi bien que par le précoce génie.

Lérins (Iles de)

C'est l'un des deux archipels français de la Méditerranée, avec les quatre îles d'Hyères (appelées aussi îles d'Or, situées au large de la ville d'Hyères, dans le Var). Les îles de Lérins se trouvent devant Cannes, entre le golfe de Juan et celui de la Napoule. Elles sont composées de deux îles et de deux îlots – ces derniers inhabités. Sur l'île Sainte-Marguerite, la plus grande, se dresse, au bord d'une falaise, à vingt-six mètres de hauteur, un fort bâti par Vauban, au XVIIe siècle, sur les restes d'un oppidum ligure. C'est là qu'a été enfermé, le 4 septembre 1687, l'homme au masque de fer, qui y est resté jusqu'en 1698, date de son transfert à la Bastille, où il est mort, en 1703. L'île Saint-Honorat, elle, abrite un bel et ancien monastère clunisien, fondé par Honorat d'Arles : l'abbaye est à présent habitée par des moines cisterciens. La Révolution prétendit débaptiser les îles et leur donner les noms de Lepeletier de Saint-Fargeau et de Marat. Ce changement impie n'a, Dieu merci, pas tenu. Après la mort de l'Empereur, Chateaubriand se rend sur les traces du débarquement de Napoléon, au golfe Juan. Il se fait montrer par l'homme qui a reçu l'Empereur le hangar où ce dernier a changé d'habits ; puis il s'avance sur la grève et donne de ce lieu une des plus belles descriptions qu'on en ait faites : « Le croissant de la lune s'abaissa bientôt et se cacha derrière une

montagne. Il n'y avait dans le golfe qu'une seule barque à l'ancre, et deux bateaux : à gauche on apercevait le phare d'Antibes, à droite les îles de Lérins ; devant moi, la haute mer s'ouvrait au midi vers cette Rome où Bonaparte m'avait d'abord envoyé. Les îles de Lérins, aujourd'hui îles Sainte-Marguerite, reçurent autrefois quelques chrétiens fuyant les Barbares. Saint Honorat venant de Hongrie aborda l'un de ces écueils : il monta sur un palmier, fit le signe de la croix, tous les serpents expirèrent, c'est-à-dire le paganisme disparut, et la nouvelle civilisation naquit dans l'Occident. Quatorze cents ans après, Bonaparte vint terminer cette civilisation dans les lieux où le saint l'avait commencée. Le dernier solitaire de ces laures fut le Masque de fer, si le Masque de fer est une réalité. Du silence du golfe Juan, de la paix des îles aux anciens anachorètes, sortit le bruit de Waterloo, qui traversa l'Atlantique, et vint expirer à Sainte-Hélène » (*Mémoires d'outre-tombe*, 24, 17).

Lettre sur les Printemps arabes

Je devais aller à Sousse, en Tunisie, pour visiter la ville et me renseigner sur les Printemps arabes et la révolution de Jasmin. La maladie m'en a empêché. J'ai reçu cette lettre de mon ami Aymen Hacen, écrivain, polémiste et professeur agrégé de lettres modernes, auteur d'une dizaine de livres rédigés en français en sachant qu'écrire est non seulement une célébration mais aussi une question de courage et de survie, en ces temps de détresse et de grande violence :

Hammamet, dimanche 8 mars 2014

Cher Richard, cher Ami,

> Je voudrais commencer par une boutade, même si un proverbe italien dit malicieusement que : « C'est en plaisantant que les gens expriment la vérité. » Vous n'êtes pas sans savoir que les Tunisiens sont passés maîtres dans l'art des blagues, notamment politiques, lesquelles jouaient un rôle capital dans la lutte contre la censure et la chape de

plomb imposées par le régime de Ben Ali. Or, il existe une sorte de proverbe maghrébin qui dit à peu près la chose suivante : « Les Marocains sont des lions, les Algériens des hommes et les Tunisiens des femmes. » – *No comment*, rétorquais-je aux amis français et maghrébins qui, passez-moi l'expression, *me charriaient* avec cela, mais l'Histoire nous a tous donné tort, le 14 janvier 2011 ayant été une date aussi inespérée qu'elle a été comparée à celle du 14 juillet 1789 en France, ou à celle du 25 octobre 1917 en Union soviétique.

Personne n'y croyait, donc, à commencer par moi, qui pensais être suffisamment conscient de la situation de mon pays. *Mea culpa*, oui, je bats ma coulpe et demande pardon à mon pays auquel je croyais certes (sans cette foi, je ne serais pas rentré faire ma vie ici), mais pas assez, décidément.

Aujourd'hui, avec du recul, celui qui suit naturellement l'euphorie pour que la pensée puisse se développer, les mots de Habib Bourguiba, l'homme de l'Indépendance et de ce fait le père fondateur de la Tunisie moderne, me semblent s'imposer : « Maîtrisez surtout vos passions afin de consolider votre unité qui est le meilleur garant de la communion des cœurs, indépendamment de toutes les considérations d'ordre social, professionnel ou provincial » (Sfax, le 18 septembre 1955).

Pour le Tunisien de moins de trente ans que je suis, citer Habib Bourguiba (1903-2000) consiste aussi bien à rendre hommage au père de la Tunisie moderne qu'à revendiquer une filiation et une identité nationales, lesquelles ont été soit occultées, soit spoliées, soit frelatées pendant plus de vingt-trois ans par le régime de Ben Ali. C'est aussi renouer avec l'esprit fondateur qui a animé la genèse même d'un pays, le nôtre, et avec les acquis, les enjeux et les combats que je voudrais tâcher d'exposer, d'examiner dans cette lettre. Il s'agira moins de donner tort au président Charles de Gaulle, qui, dans ses *Mémoires d'espoir*, écrit : « Bourguiba demande à me voir. Nous passons ensemble à Rambouillet la journée du 27 février. J'ai devant moi un

lutteur, un politique, un chef d'Etat, dont l'envergure et l'ambition dépassent la dimension de son pays », que de montrer que, justement, la grandeur de Bourguiba a pour origine sa foi en la Tunisie, en son devenir, en sa jeunesse. L'Histoire lui a assurément donné raison, lui qui a eu l'audace de croire en elle : qu'est-il de plus audacieux, parce que relevant de l'utopie, que de faire reposer ses espérances sur les bases de l'éducation, de la santé, de la parité entre hommes et femmes, de la laïcité, de l'indépendance et de la souveraineté nationales ?

Bourguiba et la Tunisie ont réussi ces défis qui, aujourd'hui encore, sont actuels dans maints pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, pays pourvus pourtant de richesses dont ne disposaient ni Bourguiba ni la Tunisie. Nul remède miracle cependant, seul le travail, considéré comme une fin en soi, a permis à la jeune nation de se construire : « La fête nationale que nous célébrons aujourd'hui, déclare Bourguiba en 1966, est celle de toute la nation. La fête du 1er Mai est celle de tous les Tunisiens qui, tous, sont des travailleurs. Seuls en sont exclus ceux qui ne conçoivent l'existence que dans l'oisiveté. L'Etat tunisien a fait du travail non seulement un droit reconnu à tout citoyen, mais un devoir dans notre société. Il n'y a pas de place pour les désœuvrés qui se prélassent dans l'oisiveté, passent le plus clair de leur temps dans les cafés, ou vivent aux crochets de leurs parents, voire de leurs épouses. »

Il faut prendre Bourguiba au mot. Le contexte de l'époque était certes favorable à de telles ambitions, et il me semble inutile de m'attarder dans le contexte actuel, car c'est le message de l'homme de l'Indépendance, sa philosophie et sa politique qui doivent par-dessus tout nous intéresser. Mais, et c'est là que le bât blesse, les aspirations visionnaires de Bourguiba en faveur de la Tunisie ont été vite détournées, ou précisément elles ont été vidées de leur substance active, de ce feu sacré qui animait l'esprit et le cœur des politiques en exercice. La langue de bois, les fausses promesses, les pompeuses célébrations ne pouvaient plus tenir face à cet éveil du peuple qui, lettré, jeune, ouvert

sur le monde et néanmoins livré à lui-même en étant voué au chômage, a été réduit à une espèce d'alibi, celui qui a permis à une oligarchie d'avoir la mainmise sur lui et sur les richesses du pays. Tout le monde savait ou devinait ce qui se passait. Tout le monde en avait ras-le-bol. Que personne n'ait osé braver les interdits, ameuter les foules et dire « Dégage ! » s'explique par la chape de plomb imposée par le régime de Ben Ali. Des voix minoritaires ont pris des risques, mais ce n'était pas suffisant pour ébranler un système réputé policier et sécuritaire. Nulle figure de l'opposition, nul organisme, nulle association ne peut se targuer d'avoir explicitement et courageusement dit « Non », au point de nourrir un véritable soulèvement comme celui auquel la Tunisie a assisté après que Mohamed Bouazizi s'est immolé par le feu le 17 décembre 2010. Cet acte a transfiguré la patience, l'attentisme, voire le laxisme des Tunisiens.

Sans doute est-ce cette immolation par le feu qui a été – ô ironie du sort – la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Cela dit, celle-ci n'est pas la première : une autre, celle d'Abdessalem Trimech, avait eu lieu le 3 mars 2010 à Monastir, la ville natale de Bourguiba. D'autres actes sacrificiels semblent aussi avoir eu lieu en Tunisie. Cette violence dirigée contre soi a choqué les Tunisiens qui, il faut le dire et le répéter, n'y sont pas habitués. Non que la société tunisienne soit moins violente que d'autres, mais qui connaît la Tunisie et les Tunisiens, qui a séjourné en Tunisie et fréquenté les Tunisiens peut en attester. Que de tels actes aient lieu chez nous ne peut que nous faire sortir de notre si long coma, nous obligeant à nous interroger sur la vie dans notre pays. Ces actes nous font douter de ce que nous savons et acceptons comme des évidences. Car, à l'évidence, la majorité des Tunisiens ont été victimes d'un aveuglement hors pair qui, de différentes manières, les a empêchés d'y voir plus clair : nous savions ou croyions savoir sans rien savoir, nous regardions sans voir, nous faisions l'autruche, pour ainsi dire. Il est aujourd'hui ridicule de voir certains jeter la pierre aux autres. Ces derniers ne sont pas plus

coupables que les premiers, cela va sans dire, d'autant plus qu'il est très facile de crier victoire quand on a gagné sans livrer combat. Cette chasse aux sorcières paraît naturelle quand une révolution digne de ce nom triomphe. Mais pourquoi donc ?

S'il est trop tôt de revenir sur ce qui a eu lieu, en Tunisie, au cours de ces dernières années, peut-on alors prendre suffisamment de recul pour séparer le bon grain de l'ivraie ? La Révolution tunisienne a eu lieu et de toute évidence elle a réussi, puisque Ben Ali et les siens sont partis, mais est-ce suffisant ? Non, même si la Constitution a été adoptée fin janvier 2014 et qu'elle semble, ainsi écrite noir sur blanc, être à la hauteur des espérances des Tunisiennes et des Tunisiens. Tout reste néanmoins à faire, à reconstruire, l'essentiel même est à venir. Sans cela, la Révolution tunisienne échouerait et tous les sacrifices auraient été vainement consentis. Il ne s'agit pas en effet de purger le pays de tous les épigones ou acolytes du régime déchu. Cela serait d'autant plus absurde que les pages glorieuses de cette Révolution n'ont pas encore été écrites et qu'il faudra de la distance pour y parvenir. « L'histoire est *indéfendable*, écrit Cioran dans *Syllogismes de l'amertume*. Il faut réagir à son égard avec l'inflexible aboulie du cynique ; ou sinon se ranger du côté de tout le monde, marcher avec la tourbe des révoltés, des assassins et des croyants. »

Ce qui est vrai ne l'est pas évidemment. Cioran, lui, le Roumain aveuglé pendant un certain temps par la haine révolutionnaire inspirée par la Garde de Fer, m'a été – avec d'autres – d'un grand secours avant et pendant la Révolution, c'est-à-dire encore aujourd'hui. Les nuits de veille et de garde ont été longues. Les menaces trop grandes. Les balles qui sifflaient nous glaçaient à tous le sang. Quoi de plus cynique dans ce contexte que d'opposer aux thuriféraires de la Révolution cette interrogation : pourquoi personne n'a-t-il encore su *la vérité, toute la vérité, rien que la vérité* sur Mohamed Bouazizi et les autres suicidés de notre société ? Maintes informations (ou fabulations ou légendes ?) circulent sur cette icône nationale, mais rien de

sûr. Des plus récentes coupures de presse aux rééditions d'œuvres voulues sérieuses sur le tyran déchu se contredisent quant à la vie de ce Jan Palach tunisien. Vendeur ambulant de fruits et légumes certes, mais diplômé ou non ? Peut-être s'agit-il d'un détail, mais *le diable est dans les détails*. Ce sont ces détails qui nous amèneront à mieux comprendre l'histoire de la Tunisie de la Révolution tunisienne et des « Printemps arabes », qui, comme tout l'indique, ont ébranlé le monde en 2011, à l'image du tremblement de terre qui a secoué le Japon le 11 mars 2011, provoquant un terrible tsunami.

Nous avons donc besoin d'une distance critique, pourvu que cette « communion des cœurs » dont parlait Bourguiba quelques mois avant l'indépendance de la Tunisie ne se transforme pas en déshérence tout court. « La démagogie nous a conduits à la tyrannie, écrit Cornelius Castoriadis. Elle a détruit les normes et les comportements que suppose la recherche en commun de la vérité. En tant que sujets politiques, nous étions tous responsables, non de la vérité intemporelle, mais de la présence effective de la vérité dans et pour la société où nous vivions. L'imposture publicitaire, pas moins dangereuse que l'imposture totalitaire, l'a ruinée. »

Mais, mon cher Richard, quand j'ai été, dans *Le Retour des assassins*, le premier à dénoncer la haine, la violence et le fanatisme, couvés hélas dans les capitales européennes, on m'a quasiment ri au nez. Cela n'a certes pas duré longtemps, l'assassinat de Chokri Belaïd le 6 février 2013, celui de Mohamed Brahmi et les atrocités commises par les djihadistes dans le mont Chaâmbi, en Tunisie, ainsi que les exactions des Frères musulmans et de Morsi en Egypte, m'ayant vite donné raison. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'avais prédit que le « printemps arabe » allait finir par se transformer en un véritable hiver islamiste, mais je savais que les soulèvements contre Ben Ali, Kadhafi et Moubarak ont eu lieu contre des régimes corrompus, népotistes et dictatoriaux. Cela dit, ce qui s'est passé dans ces pays, suite à des élections dites « justes », « transparentes » et « libres »,

ne reflète nullement les causes profondes dudit « Printemps arabe ». C'est que ni les Tunisiens, ni les Egyptiens, ni les Libyens ne se sont insurgés au nom de la religion ou pour elle. Mais il y a malheureusement eu un détournement, une spoliation, un vol. D'où la nécessité de poursuivre le combat afin d'atteindre les buts de la Révolution, en consolidant certains acquis, ceux de l'ère Bourguiba pour la Tunisie, ceux de la pluralité réelle et féconde en Egypte, ceux de la « volonté de vivre » et de la nécessité de rejoindre la modernité en Libye. Il s'agit, à mes yeux, d'un combat pour la liberté, la justice, l'égalité des chances… Il s'agit pour moi d'un combat citoyen avant toute chose, précisément d'un combat pour la citoyenneté.

Je sais que ni la Tunisie, ni l'Egypte, ni la Libye, ni le Monde arabe ne doivent en aucun cas rater ce rendez-vous avec l'Histoire. L'actualité et les médias sont des girouettes, qui suivent au gré des vents des directions qui ne correspondent nullement à la détresse vécue par des centaines, des milliers, des millions de personnes. Cette détresse continue encore et demeure brûlante comme si nulle Révolution ou révolte ou insurrection n'avait eu lieu. Le climat d'insécurité et d'injustice règne toujours, même si, comme tout l'indique, il semble désormais impossible de revenir en arrière en subissant comme avant l'injustice et la tyrannie. Les enjeux sont d'autant plus grands que la liberté (ou la libération ?) est acquise. Comme la venue au monde d'un nouveau-né sur lequel il faut veiller et pour lequel il faut se battre, je vis, mon bien cher ami, non plus pour être objet de l'Histoire, mais pour en être sujet, tant bien que mal. Alma, ma fille, est née, comme vous le savez, dans la foulée de la Révolution, et le combat me semble des plus durs et douloureux que des plus enthousiasmants. J'ai l'impression de vivre ce que Charles Dickens décrivait de la Révolution française dans son chef-d'œuvre, *Le Conte des deux cités* : « C'était le meilleur et le pire des temps, le siècle de la sagesse et de la folie, l'ère de la foi et de l'incrédulité, la saison de la lumière et des ténèbres, le printemps de l'espérance et l'hiver du désespoir ; devant lui, le monde

avait tout ou rien, il allait tout droit au ciel et tout droit en enfer – bref, cette époque ressemblait tellement à la nôtre que les censeurs les plus bruyants n'en parlaient en bien ou en mal qu'au superlatif. »

Je sais, mon bien cher Richard, que nous sommes différents et que nous avons des regards parfois opposés, mais cela ne nous empêche pas d'être amis et frères, parce que attachés à notre « mère Méditerranée ». Je sais également que, si nous sommes souvent d'accord, c'est parce que nous avons des points de vue différents et que nous sommes capables de regarder ensemble dans la même direction.

Je vous embrasse et vous serre chaleureusement la main.

Affectueusement,

Aymen

Leucade (Ile de)

Dans cette montagneuse île ionienne, autrefois une presqu'île, à l'est abritée des vents, d'agréables villages comme Nydri, Nikiana, Ligia s'étendent sur une côte douce ; à l'ouest, des falaises, l'ensemble culminant à 1 158 mètres, avec le mont Stavrota. Au XIXe siècle, un archéologue allemand était persuadé que l'île était la patrie d'Ulysse. Elle est bien celle de Patrick Lafcadio Hearn, né en 1850, d'un père militaire britannique en garnison et d'une mère grecque, comme André Chénier. Bientôt orphelin, il est élevé par sa tante, à Dublin, perd un œil à l'âge de treize ans, est rejeté par sa famille, s'en va à dix-neuf ans aux Etats-Unis où il devient journaliste et où il prend pour femme, malgré les interdits raciaux, une métisse. Il publie un dictionnaire créole en 1885. Quatre ans plus tard, il est correspondant d'un journal à la Martinique. Il se rend au Japon en 1890, où il épouse la fille d'un samouraï, fait l'ascension du mont Fuji, prend le nom de Yakumo Koizumi, et meurt en 1904. Un personnage fascinant, mixte de Stevenson et de Loti, qu'il traduisit (comme bien d'autres écrivains français). Sur la même île de Leucade, voit le jour, en 1884, un des

grands poètes grecs modernes, Anghélos Sikélianos, fils d'un père professeur de français et d'italien ; enfance heureuse dans l'île ; puis, à Athènes, découverte du théâtre, et mariage avec une riche Américaine, voyages, amitiés littéraires, dont Kazantzákis. Il mourra en 1951 après avoir tenté de ressusciter, à Delphes, l'esprit de la Grèce antique à travers le mystère delphique et des représentations qui feront date mais où il laissera sa fortune, sans cesser d'en appeler à ce Verbe « où la pensée d'Athènes a reposé durant des siècles/pour fleurir dans la lutte… ». C'est aussi d'une haute et blanche falaise de Leucade que la légende rapporte que la poétesse Sappho s'est jetée, poursuivant en vain un jeune homme d'une grande beauté, Phaon, dont elle était amoureuse : un saut qui, mortel et splendide, est tout à la fois le symbole de l'amour et de la poésie.

Linant de Bellefonds (Louis Maurice)

Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds voit le jour en 1799, à Lorient, cité bretonne tout à l'opposé du monde dans lequel il vivra mais dont le nom contenait en quelque sorte son destin. De 1812 à 1814, sans être encore aspirant, Linant accompagne son père, capitaine de frégate chargé d'escorter des bâtiments de la marine marchande sur la route de l'Amérique. En 1815, il participe, sur le brick *Le Huron*, à une campagne de sondages et de relevés sur les côtes du Canada. Deux ans plus tard, le voilà sur un tout autre rivage, à Toulon, où il embarque comme dessinateur sur la *Cléopâtre*, avec le comte de Fortin qui effectue un périple en Orient – Grèce, Asie Mineure, Palestine, Egypte. L'Egypte est le pays où il se fixe, en 1818. Méhémet Ali, qui a assis son pouvoir face à la Sublime Porte, conquiert l'Arabie, bientôt le Soudan, et souhaite moderniser son pays ; il fait appel à des conseillers étrangers, souvent français, comme le colonel Sève qui deviendra Soliman Pacha, et anglais, allemands aussi. Linant sera de ceux-là ; mais, pour le moment, il désire explorer le pays, et c'est avec l'Anglais Bankes et le consul Salt qu'il se rend en Nubie. Il explorera, en 1820, l'oasis de Siwa, sur les traces d'Hérodote, Strabon, Pline, Diodore de Sicile. La même année, il visite le Sinaï et Suez, puis le Fayoum. En 1821-1822, financé par Bankes, il voyage au

Soudan, remontant le Nil Bleu jusqu'à Sennar. Il effectue ensuite des prospections dans l'isthme de Suez, dont il imagine le percement. Il s'est marié, sans doute avec une Egyptienne, qu'il emmène en Angleterre pour un séjour de seize mois, et qui lui donne un premier enfant. Ce n'est qu'en 1827 qu'il se décide à entrer au service de Méhémet Ali. C'est aussi l'époque tragique de la guerre contre la Grèce, où Byron trouvera la mort. En 1828, il accepte d'accompagner le jeune Léon de Laborde, dont les albums de dessins sont encore célèbres, d'Aquaba à la mer Morte et jusqu'à Pétra. Laborde lui empruntera dessins et notations. A son retour, il s'isole un an dans le Sinaï, « avec une bibliothèque choisie », complétant sa formation théorique avant de servir Méhémet Ali. Il accueillera la mission de Champollion, qui admirera ses dessins. Sa femme meurt. En 1832, il explore la province de l'Etbaye, d'où il rapportera un livre et la certitude qu'il n'y a plus d'or dans le sous-sol de l'Egypte. Les saint-simoniens débarquent l'année suivante. Linant ne fait pas partie de leur organisation, mais il est chargé de les conseiller. Méhémet Ali hésite entre le projet de régulariser le cours du Nil et le percement de l'isthme de Suez. Les temps deviennent difficiles : la grande peste sévit au Caire, où elle fera 25 000 morts. Et des ingénieurs allemands arrivent. La Syrie se révolte. On y envoie Soliman Pacha. Linant, nouvel inspecteur général des ponts et chaussées, sera envoyé au Liban pour étudier les besoins en bois nécessités par l'agrandissement de l'arsenal d'Alexandrie. En 1845, il reçoit les fils de Louis-Philippe, qu'il intéresse au percement de l'isthme. Il met au point avec les saint-simoniens une société d'Etude du canal de Suez, pour laquelle il devra se rendre en Europe. Méhémet Ali meurt en 1849. Linant s'entend néanmoins avec son successeur, Abbas Pacha, qui sera assassiné cinq ans plus tard. Il reçoit Mariette, qui mettra fin au pillage des antiquités égyptiennes en organisant le futur musée du Caire. Le percement de l'isthme débute en 1856 ; il durera treize ans. Les responsabilités de Linant bey sont de plus en plus lourdes ; il doit s'occuper de la construction de voies ferrées entre Alexandrie et Le Caire, puis entre Port-Saïd et Ismaïlia. Il reçoit chez lui de nombreux voyageurs, dont Gautier, Nerval, Flaubert, Ampère. Il s'est remarié. Il assiste à l'inauguration du canal. Il est nommé directeur général des Travaux publics, puis ministre des mêmes travaux, enfin pacha. Il meurt en 1883, après avoir vu disparaître Prosper Enfantin, Soliman

Pacha, plusieurs de ses enfants, et publié entre autres écrits le récit de son exploration aux mines d'or de l'Etbaye, réédité par les éditions Fata Morgana sous le titre *Voyage aux mines d'or de pharaon*, avec une préface de Marcel Kurtz, à qui j'ai emprunté maints détails.

Lisbonne

Etrange pays que le Portugal, qui est devenu lui-même après la Reconquista, grâce à la bataille d'Ourique, en 1249 : il n'a aucun contact géographique avec la Méditerranée mais, quoique tourné vers l'Atlantique, il est pourtant tout entier méditerranéen par sa langue, sa flore, son mélange d'Ibères, de Maures, de Lusitaniens, et, pour donner un élément quasi allogène, un nécessaire contrepoids, de Celtes venus du nord de l'Espagne. Un paradoxe qui le conduit non pas à se contenter d'être une fiancée ou une parente pauvre lovée dans le giron de l'Espagne, mais à s'étendre au-delà des mers, dans la fabuleuse Madère et les lointaines Açores, et plus loin, en Angola, en Guinée, au Mozambique, aux îles du Cap-Vert, à celles de Sao Tomé-et-Principe, à Macao, à Goa, Cochin, Malacca, et bien sûr au gigantesque Brésil, où le goût qu'avaient les Portugais des femmes africaines et indiennes a donné une nation en grande partie métisse. Un pays singulier qui ne semble tourné vers l'Atlantique que pour y cultiver une forme de mélancolie qui est presque celle des Français, le souci de la gloire en moins, ni les illusions qui vont avec celle-ci. Le caractère du Portugais s'explique-t-il dans le fait que ses corridas ne mettent pas à mort le taureau, ou bien dans une paradoxale méditerranéité qui les pousse vers l'Atlantique pour échapper à l'arrogance espagnole ? Il faut être allé à Lisbonne où se résume, je crois, le Portugal pour sentir cela, notamment en écoutant chanter le fado dans un bar du Bairro Alto, tout en buvant non pas du porto (boisson non négligeable, certes, mais surtout anglaise) mais un puissant rouge du Douro, de préférence à je ne sais quel vino verde toujours un peu acide à mon goût : le fado est une contagion, un paradis artificiel, une sorte de drogue, et que certains ont rapproché des negro spirituals, à cause de la douleur, quoique le Portugais ne soit pas un peuple opprimé, ou de ce qu'on pourrait appeler ici la délectation morose ; un chant à la morphologie

plutôt pauvre, avec ses phrases brèves, ses rythmes simples, ses harmonies sans recherche, mais où la générosité de la chanteuse va quelquefois jusqu'à l'épuisement…



Il faut surtout parcourir les rues de l'Alfama ou longer la rive du Tage au-delà du monastère des Hiéronymites et de la tour de Belem, pour comprendre que tout est (comme à Londres, Bordeaux, Nantes) tourné vers cette embouchure qui est la plaie nourricière, si l'on peut oser ce paradoxe qu'ont bien senti ses écrivains, depuis Luis de Camões, poète borgne qui a donné au Portugal, avec ses *Lusiades*, en 1572, son monument littéraire national, jusqu'à l'extraordinaire António Lobo Antunes, auteur d'une fabuleuse, complexe et ironique chronique du Portugal contemporain, dont cette grandiose *Splendeur du Portugal*, en passant bien sûr par des poètes comme Eugenio de Andrade, António Ramos Rosa, Herberto Hélder ou Sophia de Mello Breyner, et bien sûr l'autre gloire portugaise, l'un des phares de la modernité occidentale, Fernando Pessoa, l'homme à l'allure d'employé de bureau qui a laissé à sa mort, en 1937, une malle qui semble aussi inépuisable que les hétéronymes sous lesquels il a écrit. Un homme dont le patronyme officiel, Pessoa, signifie « personne » et dont le *Livre de l'intranquillité* est un bréviaire du désenchantement sans désespoir, et la grande *Ode maritime* un appel au départ, comme on peut le sentir en regardant, un matin d'octobre, la brume se lever sur le Tage.

Loti (Pierre)

On a oublié la gloire de Pierre Loti, né Julien Viaud à Rochefort,

en 1850, et mort à Hendaye en 1923, la même année qu'un autre écrivain à la gloire également passée, Maurice Barrès, aucun des deux, quoique à l'opposé l'un de l'autre, ne méritant cette défaveur, ne fût-ce que pour leur style et surtout pour leur connaissance de l'Orient – et pour Loti du monde entier. Il est vrai que Loti s'est ingénié à brouiller les pistes, académicien révolté par les exactions de l'armée française au Tonkin, aimant peut-être les hommes mais marié trois fois, dont l'une à la japonaise, pendant un mois, comme il le raconte dans *Madame Chrysanthème*, très attaché à sa province de Rochefort mais se fixant au Pays basque où il avait cherché une femme qui lui donnât des enfants sains et purs, et mourant quasi turc, habillé à l'orientale chez lui, sans avoir oublié son plus grand amour, Aziyadé, une jeune Circassienne qui vivait dans un harem stambouliote et qui mourra de chagrin à la suite de leur aventure. Loti, qui était lieutenant de vaisseau, a parcouru le monde de son époque, en temps de paix comme en temps de guerre : Tahiti (où la reine Pomaré lui donnera son pseudonyme, Loti, d'après une fleur tahitienne), l'île de Pâques, le Tonkin, la guerre des Boxers, l'Egypte, la Palestine, la Perse, et bien sûr la Méditerranée orientale.



A ses romans les plus célèbres (*Le Roman d'un spahi, Mon frère Yves, Pêcheur d'Islande, Ramuntcho*, qui ont beaucoup vieilli), on préférera des textes plus libres des conventions romanesques : autobiographie ou récits de voyage : *Aziyadé*, *Les Derniers Jours de Pékin*, *Vers Ispahan*, *Jérusalem*, *L'Inde sans les Anglais*, *Le Roman d'un enfant*, qui portent sur le monde un regard singulier, et l'un des meilleurs témoignages sur ce qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, était encore méconnu :

l'Orient, proche ou lointain, notamment la Turquie. Ecoutons avec lui, depuis le palais de Yeldiz, le muezzin chanter à une mosquée d'Istanbul : « Encore plus beau que cette voix d'or, qui vibre aujourd'hui toute jeune et puissante, mais demain passera, encore plus beau est ce chant presque immortel qui, depuis des siècles, cinq fois par jour, plane sur les villes et la terre turque. Il symbolise toute une religion, tout un mysticisme calme et fier ; il est la plainte et l'appel jetés vers en haut, par ces frères d'Orient qui savent mieux garder que nous les vieux rêves consolateurs, qui marchent encore les yeux fermés pour ne pas voir le gouffre de poussière, et s'endorment dans les mirages magnifiques. »

Loukoum

Avec cette douceur qui, plus encore que les cornes de gazelle, symbolise la pâtisserie arabe, j'entretiens des rapports d'attraction et de répulsion. Fabriqué avec une pâte à base d'amidon et de sucre glace, parfois fourré de pistaches, d'amandes ou de noisettes, le loukoum passe pour être à l'origine un médicament au miel, le *lu'q*, littéralement la « tranquillité de la gorge ». Une autre origine le fait dériver du *malban* libanais, sorte de nougat mou fabriqué avec du jus de raisin, et souvent fourré de noix ou de pistaches (malban étant d'ailleurs le nom du loukoum en Egypte).



C'est le Turc Haci Bekir qui, au XIXe siècle, a mis au point la recette

que nous connaissons et qui s'est diffusée dans tout l'Empire ottoman, notamment à Chypre et en Grèce, où il est, sous le nom de *loukoumi*, distribué aux visiteurs des monastères. J'avais au collège du Sacré-Cœur, à Beyrouth, un camarade de classe qui en raffolait et voulait me prouver son amitié en m'offrant presque quotidiennement ces petits cubes rosâtres et couverts de sucre glace, dont la vue me ravissait mais dont la consistance et le goût m'écœuraient. Fadi était gentil ; il voulait me faire plaisir ; mes parents m'engageaient d'autant plus à ne pas refuser ses loukoums que j'étais à l'époque maigre comme un clou. J'ai appris à faire mine de les déguster et à les recracher discrètement dans ma main, à la récréation de 10 heures, comme à celle de 4 heures. Plus tard, je les donnerais à travers la grille à un enfant très pauvre – probablement un Palestinien qui contemplait à travers la grille ces enfants bien nourris et qui ne le voyaient pas. L'aurais-je vu, moi, si je n'avais eu à souffrir des loukoums ?

Lucrèce

De Titus Lucretius Carus on ne sait presque rien, sinon qu'il a sans doute vécu de 98 à 55 avant J.-C. et que les trois noms qui le désignent, assez rares sous la République, le font appartenir à l'aristocratie romaine, à cette *gens* Lucretia, l'une des plus illustres de Rome, de quoi témoigne aussi le dégoût que Lucrèce affiche pour la politique et pour la plèbe. Ce que nous croyons en savoir provient de Cicéron, qui l'évoque dans une lettre à son frère, Ovide et Tacite ne faisant qu'évoquer son poème *De rerum natura*. Reste le grammairien Donat qui, au IVe siècle, écrit dans sa *Vie de Virgile* que Lucrèce est mort l'année où Crassus et Pompée deviennent consuls, et où Virgile a dix-sept ans. Saint Jérôme, élève de Donat, soutient que Lucrèce a été rendu fou par un philtre d'amour et qu'il a écrit son poème pendant ses moments de lucidité, avant de se suicider, à l'âge de quarante-quatre ans. Faut-il les croire ? Tout cela ne provient-il pas d'un ressentiment populaire envers un homme que son athéisme poussait à ne pas croire à la survie de l'âme non plus qu'à la puissance des dieux sur l'homme ? Ce « roman », comme dit Bergson, n'est-il pas suggéré par la violence et l'angoisse qui habitent son poème ? Quant à

l'ignorance où nous sommes d'éléments biographiques, ne faut-il pas y voir une application du précepte épicurien : « Cache ta vie » ? Reste le poème, donc, le meilleur exposé de la philosophie d'Epicure, duquel il ne reste quasiment rien, sinon, dans les compilations de Diogène Laërce, les Lettres à Hérodote, Pythoclès, Ménécé, et des Maximes et Sentences… *De rerum natura*, qu'on traduit généralement en français par *De la nature*, est divisé en six livres, lesquels vont par paires, dit un de ses traducteurs, Alfred Ernout, que je suis ici. Les deux premiers exposent les principes fondamentaux de l'épicurisme : rien ne naît de rien ni ne retourne au néant dans un univers formé de matière et de vide, la matière n'étant divisible que jusqu'à l'atome dont les combinaisons innombrables constituent les choses et les êtres. Les deux suivants examinent les relations entre l'âme et le corps, la philosophie devant amener l'homme à se défaire de ses peurs, préjugés et désirs pour atteindre au bonheur parfait qui consiste à « tout regarder d'une âme apaisée ». Les deux derniers livres exposent la physique épicurienne, expliquant les phénomènes célestes et terrestres, Lucrèce ayant une intuition très nette de la sélection naturelle. C'est un artiste admirable qui (c'est par là qu'il est actuel, tandis que tant de poèmes antiques ont vieilli, notamment à cause de l'appareil mythologique) a su rendre sensible la misérable condition de l'homme, son poème partant d'une invocation à Vénus pour s'achever sur une évocation de la peste à Athènes, avec un art si frappant qu'il peut nous communiquer son angoisse en même temps que la lumière vers laquelle celle-ci nous mène. Qu'on en juge par cette évocation de la mort : « Enfin, puisque le corps ne peut supporter le départ de l'âme sans se putréfier dans une odeur infecte, comment douter que, s'élevant du plus profond de nous-mêmes, l'âme ne se soit échappée et dissipée comme une fumée ; et qu'après ce changement la grandeur de la chute et la ruine du corps décomposé ne soient dues au déplacement de ses assises profondes par l'âme, qui, pour s'enfuir au-dehors, a traversé tous les membres, tous les méandres des canaux situés dans le corps, tous les pores ? Ainsi tu peux de mainte façon reconnaître que la substance de l'âme, distribuée dans le corps, est sortie en traversant les membres, et qu'elle s'était déjà déchirée dans le corps même avant de se glisser au-dehors pour aller flotter dans les souffles de l'air » (traduction d'A. Ernout).

Lumière

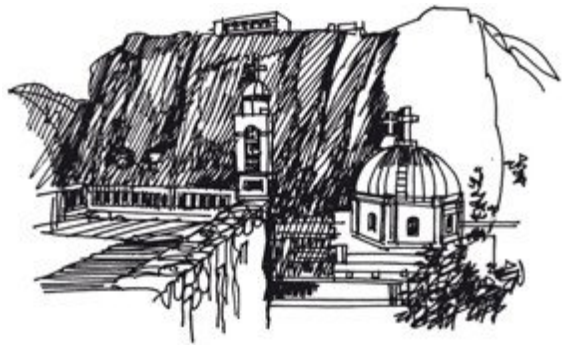
C'est la lumière qui unifie la Méditerranée. Elle lui donne sa plus immédiate des particularités, qu'on soit en Andalousie ou en Crète, sur l'Adriatique ou aux îles Kerkennah, dans le golfe de Tarente ou dans les Dardanelles, au large de la Croatie comme au cœur des Baléares, à Marseille comme à Nauplie, Haïfa, La Valette ou Oran. Que ce soit en été ou en hiver, c'est une lumière qui peut être terrible pour ceux qui ont avec le soleil un rapport difficile, celui-ci rendant les objets, les êtres et les couleurs plus directs ou plus purs ; les couleurs, surtout, dont le bleu – celui du ciel (l'azur, dont le nom vient de l'arabe *lazward*, bleu clair), de la mer, bien sûr, sujette à cent variations pour lesquelles, dès Homère, on a eu recours aux métaphores pour les traduire : la mer couleur de vin, par exemple, qui dit bien le violet qu'elle devient, tout comme le ciel, au crépuscule, tandis que les montagnes, à Nice, Monaco, en Sardaigne, dans le Péloponnèse, au Liban, en Algérie, en Espagne, acquièrent une couleur bleue à cause du ciel d'un rose intense. Le bleu est aussi celui des portes et des volets, en Grèce, en Tunisie, en Turquie. C'est encore le lapis-lazuli de Mésopotamie qui se trouve dans les tombes du Proche-Orient et en Egypte. L'ocre du calcaire, des cruches, des gargoulettes, des maisons syriennes en pain de sucre, a accompagné mon enfance, pour moi qui venais du froid et austère granit limousin. Le vert est celui des pins, des oliviers, des chênes verts qui commencent dès le causse, après Brive-la-Gaillarde. Il y a aussi le rouge des tuiles, des falaises de L'Estaque, au soleil couchant, ou des murailles d'Aigues-Mortes, ou encore des forteresses romaines, croisées, génoises, vénitiennes, arabes, ottomanes. Ajoutons-y le blanc des murs chaulés, et le noir dont sont vêtues les femmes, de l'Espagne à Gibraltar, en passant par la campagne italienne, la Grèce, la Turquie, le Levant, le Maghreb. C'est pourtant la lumière qui prime, et cette puissance de vision qu'elle donne, aussi bien dans le génie politique, philosophique, religieux, scientifique (ce que les Grecs lui doivent est considérable), que dans la restitution du visible, notamment dans la peinture : Cézanne y vivait. Van Gogh et Gauguin sont venus la trouver, comme plus tard Monet, Renoir, Manguin, Cross, Marquet, Derain, Matisse, Bonnard, Chagall, Picasso, Friesz, de Staël, depuis Collioure jusqu'à Monaco, depuis la botte italienne jusqu'à la péninsule Ibérique et à

l’Afrique du Nord…



Maaloula

A une soixantaine de kilomètres au nord-est de Damas, en un repli du Djebel Qalamoun, dans la chaîne de l'Anti-Liban, un village abrite jusque dans la roche et de profonds replis montagneux les derniers locuteurs de l'araméen, la langue du Christ, des chrétiens melkites, mais aussi quelques musulmans sunnites. Une jeune fille récite dans cette langue, pour moi, le Notre Père : j'en suis si ému que, les larmes aux yeux, comme pour la remercier, je ne puis que me mettre à le réciter ensuite en français, à voix haute… Le site est extraordinaire, même dans l'écrasante lumière blanche de juillet. Il ne convient cependant pas au simple touriste, qui ne trouvera là rien qui le transporte, malgré les marchands du temple, nombreux au pied de la montagne. Laissons ce touriste poursuivre sa route vers Palmyre, Jerash ou le Krak des Chevaliers. On peut prier à Maaloula, dans des églises et des monastères melkites ou grecs orthodoxes. Un vieux monastère sur la montagne est dédié à saint Serge et à saint Bacchus, deux martyrs.



Le 14 septembre, on y fête l'Exaltation de la Croix avec une ferveur dont l'Europe a perdu la notion. Il faut s'agenouiller sur la pierre de Maaloula que le soleil frappe impitoyablement. On doit chercher dans la lumière de la vérité l'ombre qui permet à la bouche de la proférer. On ne sera pas venu pour rien à Maaloula, même si l'araméen ne s'y entend plus guère. Les derniers Araméens, c'est au sud-est de la Turquie, dans le massif du Tur Abdin, qu'il faut aller les trouver : sur ces hauteurs désolées, se trouvent des bourgades, Mardin, Midyat, Nosibe, et des monastères isolés, le couvent de Safran, le monastère Saint-Gabriel, où se garde, envers et contre tout (et notamment contre l'islam radical et les Kurdes), la tradition des Syriaques ; de 25 000 en 1970, ces héritiers des premiers temps du christianisme ont beaucoup émigré, en Europe, en Amérique, en Australie. Ils ne sont plus que quelques centaines qui maintiennent tant bien que mal la religion, sous la houlette de l'impressionnant Mgr Atkas, né dans la région, très tôt voué à être un témoin de la foi, en même temps soucieux du dialogue avec les autres religions. C'est dans ces montagnes qu'il faut se rendre pour prier et entendre, au-dehors comme en soi, la rumeur toujours fraîche de la tradition et de la vérité.

Macédoine (Ancienne République de)

L'homme est petit et trapu, le visage basané, avec une barbe de plusieurs jours, et de beaux yeux bleus partagés entre la fureur et la résignation. Je le prenais pour un Rom ; c'était un Macédonien clandestin, arrêté par des vigiles du métro. Je l'entends décliner dans sa langue, puis dans un anglais indigent, son identité aux vigiles qui se demandent ce que c'est que ce pays, la Macédoine. *Macedonia*. Je m'aperçois que je n'en sais guère davantage, à tout le moins de ce pays d'Europe du Sud et qui n'est pas la région grecque qui porte le même nom, dans la péninsule des Balkans ; un des Etats résultant de la décomposition de la Yougoslavie, dont il s'est déclaré indépendant en 1991, avant d'être admis à l'ONU sous le nom provisoire d'Ancienne République yougoslave de Macédoine, ou encore Ex-République yougoslave de Macédoine, ou ARYM, à cause de l'opposition de la Grèce qui refuse de voir employer le nom d'une

de ses provinces pour désigner un pays indépendant, qui porte un soleil dans son drapeau. C'est un des Etats les plus pauvres d'Europe, sans accès à la mer, mais possédant des frontières avec la Grèce, la Bulgarie, la Serbie, le Kosovo, l'Albanie. Il compte deux millions d'habitants, d'origines et de religions hétéroclites, héritage de la domination byzantine, slave, ottomane. (Une diversité qui a inspiré aux Français le nom d'un mélange de légumes ou de fruits.) Son régime démocratique ne l'empêche pas d'être en grande partie mafieux, comme le Kosovo, l'Albanie et le Monténégro. Il est tout à la fois méditerranéen et très montagneux. Ses mers, ce sont ses lacs, celui de Prespa et celui d'Orhid, le plus ancien et l'un des plus profonds d'Europe, et aussi le lac artificiel résultant du barrage sur la Tsrna. Le fleuve principal, le Varda, se jette dans la mer Egée, près de Thessalonique. Il y a aussi le Drin noir, la Stroumitsa. Je me régale de ces noms que je découvre dans une encyclopédie, après avoir mesuré mon ignorance, sans doute parce que je savais que ce pays n'a pas encore de nom officiel, donc qu'il n'existe pas tout à fait… Je continue : les villes s'appellent Skopje (la capitale, sans grand intérêt esthétique), Koumanovo, Bitola, Prilep, Tetovo. Les montagnes ou massifs montagneux ont pour nom Le Pinde (dans l'Antiquité dédié à Apollon), le mont Korab, le massif de Bistra. Des noms qui me font voyager autant que les images que je découvre du pays d'où vient ce clandestin dont les yeux, lorsqu'il arrive devant la voiture de police, ont quelque chose du bleu des eaux du lac Prespa par beau temps.

Maghout (Mohammed al-)

On connaît mal la poésie arabe contemporaine, à l'exception du Syro-Libanais Adonis, du Libanais Abdo Wazen, de l'Irakien Salah Al-Hamdani, de l'Egyptien Ahmed Chawqi, et du Palestinien Mahmoud Darwich. Le Syrien Al-Maghout est de ceux qui ont fait accéder cette poésie à la modernité, grâce à six recueils, dans lesquels il renonce à la rime et à la stricte métrique : *Tristesse au clair de lune* (1959), *Mille cloisons pour une chambre* (1964), et *La joie n'est pas mon métier* (1970), *Le Bourreau des fleurs* (2001), *Est d'Eden, Ouest de Dieu* (2004), *Le Bédouin rouge* (2006). Né à As-Salamiya, en 1934, dans une famille

ismaélienne, longtemps exilé au Liban, et mort à Damas en 2006, ce « muezzin païen », comme l'appelle son traducteur, Abdellatif Laâbi, fait entendre une voix incomparable, violente par moments, quasi désespérée, même, en révolte contre l'ordre contemporain, celui de son époque, bien sûr, mais qui trouve dans les printemps arabes et les guerres civiles un écho quasi prophétique, en tout cas étonnamment actuel ; et, Dieu merci, cet amateur de liberté sous toutes ses formes, notamment celle que donne la sensualité, est mort avant de voir la guerre déchirer son pays. Ecoutons sa voix dans ce poème paru aux Editions de La Différence :

Dites à mon petit pays, féroce comme un tigre
je lève le doigt comme un élève
pour demander la mort ou l'expatriement
Mais
il me doit quelques vieux chants
du temps de l'enfance
et je les veux maintenant
Je ne monterai dans aucun train
je ne ferai point d'adieux
tant qu'il ne me les aura pas restitués
lettre pour lettre
point par point.

Malte

A première vue, Malte a de quoi rassurer : composé de huit îles, dont quatre (Malte, Gozo, Comino et Manoel) sont habitées, idéalement situé entre la Sicile, les îles grecques et les côtes d'Afrique du Nord, cet archipel est bien une terre chrétienne, malgré les innombrables invasions orientales dont elle s'est peuplée. C'est surtout un de ces micro-Etats dont l'existence a quelque chose de réconfortant en ces temps de démographie exponentielle. La Valette, sa capitale, est une ville européenne avec ses façades, ses arcades, ses dômes baroques, ses murailles médiévales. Et pourtant son climat aux étés secs et chauds, aux hivers doux et pluvieux, les eaux bleues sur quoi est posé ce petit tas de pois presque pelé, sa végétation rare et sèche, semblent y concentrer la dimension africaine de la Méditerranée, à

288 kilomètres des côtes tunisiennes et 93 de la Sicile. C'est donc un pays chrétien, avec un important passé historique qui remonte au Néolithique, avec des agriculteurs venus de Sicile, et qui a vu se succéder les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Ostrogoths, les Arabes, les Normands. Charles Quint, en 1530, accorde à l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de Rhodes par les Ottomans, le fief de Malte, que Philippe de Villiers de L'Isle Adam défendra contre les Turcs avec Jean Parisot de la Valette, qui donnera son nom à la capitale de l'archipel. Ils seront soutenus par les Siciliens de Don Garcia de Tolède, lors du siège de Malte, en 1565, six ans avant la bataille de Lépante, et qui sera une des plus grandes victoires de la chrétienté sur l'Empire ottoman. Devenue colonie britannique après 1798, date à laquelle Bonaparte s'en était emparé, l'archipel est à présent une république qui jouit d'une modernité économique en grande partie due au tourisme, aux pavillons de complaisance et à son intégration dans l'Union européenne. Malte demeure tout à fait singulière par sa langue qui semble l'émanation des curieux temples mégalithiques qu'elle renferme, comme la Corse et la Sardaigne, et dont les noms de villes et de villages donnent un puissant sentiment d'étrangeté : Siggieni, Ta'Xbiex, Zebbug, Kirkop, Ghaxaq, Masaxlokk, Ghaxaq, par exemple, semblent sortis d'un roman de Lovecraft. La langue elle-même, une langue sémitique en alphabet latin, issue d'un arabe africain mêlé de sicilien, d'italien, de français, plus récemment d'anglais, est un beau symbole méditerranéen.

Manuzio (Aldo)

A la Renaissance, Venise était la capitale du livre. Johannes Gutenberg avait non pas inventé l'imprimerie (laquelle était déjà connue des Chinois) mais mis au point, entre 1438 et 1454, la typographie métallique en imaginant des caractères amovibles, en étain et en plomb, et une encre à base de suie et de vernis à l'huile de lin. L'efficacité du processus en fera la fortune. Le premier livre imprimé fut, on le sait, une bible, en 1454. De tous les imprimeurs vénitiens, Aldo Manuzio a été le plus grand. Il n'était pourtant pas de

Venise, mais de Bassiano, dans les marais Pontins, où il avait vu le jour en 1449. Il est d'abord philologue et pédagogue, précepteur d'Alberto Pio, seigneur de Carpi, et persuadé que les grands textes, notamment ceux des Grecs, rendront l'homme meilleur.



C'est avec cette idée qu'il se rend à Venise pour fonder son imprimerie, en 1494. La concurrence y est rude. Erasme, qui jouera un grand rôle dans sa vie, disait qu'il y était plus facile de devenir imprimeur que boulanger. Manuzio a pour collaborateur principal Andrea Torresoni, dont il épouse la fille en 1505. Son premier livre, une grammaire grecque nécessitant la maîtrise si difficile des accents et des esprits propres à cette langue, lui fait réaliser des progrès considérables dans un art pour lequel il avait déjà mis au point l'italique. Il lance aussi l'in-octavo, des livres de format plus petit, donc moins onéreux et accessibles à un plus grand nombre de lecteurs. Il reçoit l'aide d'érudits byzantins qui participent à l'Académie qu'il crée avec succès. En 1507, il se lie avec Erasme de Rotterdam, qui était venu à Venise pour le rencontrer et faire imprimer sa traduction d'Euripide et ses *Adages*, dont une partie avait déjà paru à Paris. Cette collaboration est une des plus célèbres de la Renaissance. L'auteur d'*Eloge de la folie* la résumera d'une phrase : « J'écrivais et Aldo imprimait. » Les livres d'Aldo Manuzio, bientôt nommé Alde, en français, selon la manie de l'époque, sont justement célèbres, car magnifiques, notamment un livre de Francesco Colonna, *L'Hypnérotomachie*, ou *Songe de Poliphile*, étrange et cryptique récit d'une initiation amoureuse. François Ier , le Titien, Rabelais, Casanova,

Nerval en étaient de fervents lecteurs. Umberto Eco est l'heureux propriétaire d'un exemplaire de l'édition d'Alde l'Ancien, comme on l'appelait aussi. J'en possède un fac-similé que je ne me lasse pas de contempler. Manuzio a connu la peste, à laquelle il a échappé, et des ennemis. D'origine romaine, il est même obligé de se réfugier à Ferrare avec sa famille, en 1508, à cause de graves troubles politiques. Il ne rentrera à Venise qu'en 1513. Il meurt deux ans plus tard. Ses descendants continueront son œuvre. Ses héritiers spirituels sont, en France, les Estienne, Jean Grolier, et Christophe Plantin, le premier imprimeur industriel, qui emploiera en effet une centaine de collaborateurs pour faire fonctionner 80 presses, et qui imprimera plus de mille livres.

Marbre

Les Anciens appelaient marbre toute roche destinée à la sculpture ; ils la voyaient même comme une matière vivante qui se régénérait dans les carrières. Il est vrai que le marbre semble avoir pour lui l'éternité des formes qu'on lui donne. Cette roche métamorphique provient du calcaire auquel les structures sédimentaires, argileuses ou minérales, donnent ses couleurs et ses veinages, et elle surpasse en noblesse et en prestige le granit, l'albâtre, le porphyre, le basalte. Ce sont les Grecs qui en ont fait le premier usage, dans les Cyclades, avec ces fameuses statuettes funéraires stylisées qui ressemblent si fort à des sculptures contemporaines. Les bâtisseurs de temples, de sanctuaires, d'édifices publics, et les artistes s'en servirent ensuite pour une monumentalité qui est pour nous un des puissants visages de l'Antiquité méditerranéenne, grecque et romaine ; ce sera aussi celle du Moyen Age, avec la cathédrale de Milan, et de l'âge classique avec le château de Versailles, pour ne pas parler des monuments contemporains. Le marbre venait de Grèce ou de Turquie ; du Pentélique, montagne de l'Attique, non loin d'Athènes ; de l'île de Paros, dans la mer Egée ; de la presqu'île d'Aliki, à Thasos, en Thrace ; de l'île de Marmara, l'ancienne Proconnèse, dont le marbre fut utilisé à Constantinople. Il venait et vient encore de Carrare, dans les Alpes apuanes, pierre particulièrement réputée pour sa blancheur, tout le

contraire du marbre noir ou rouge de Wallonie, en Belgique. On exploitait aussi le marbre, en France, le marbre rose du Minervois et le marbre vert des carrières de Maurin, dans la vallée de l'Ubaye, au cœur des Alpes de Haute-Provence. Cette pierre noble a suscité un vocabulaire qui ne l'est pas moins, non seulement technique mais aussi descriptif : ainsi parle-t-on de marbre brut ou piqué, poli ou lustré, en tranche ou en contre-passe, fier ou filardeux, cameloté ou terrasseux… Quant à la sensation de froid qu'il procure quand on le touche (et qui n'est pas pour rien dans le respect qu'on lui voue), elle est due à sa forte effusivité thermique, c'est-à-dire à sa capacité à échanger de l'énergie thermique avec son environnement.

Marc (Saint)

Le deuxième des quatre évangélistes, Marc, qui s'est d'abord nommé Jean, puis, sans qu'on sache pourquoi, a été surnommé Marc (*marcus*, le « marteau »), passe pour être l'inventeur du genre de l'évangile, et l'un des premiers à s'être converti au christianisme. Il est né en Cyrénaïque, probablement trois ans après Jésus, et, à cause des exactions menées par les Berbères, il est venu très jeune se réfugier avec sa famille en Galilée, à Cana, où il a assisté à la transmutation de l'eau en vin par Jésus, pendant les noces qui se sont tenues dans cette ville. Il accompagne Pierre, qui avait pris soin de lui à la mort de son père, dans sa visite à l'église de Babylone, puis Paul et son oncle Barnabé, lors du premier voyage missionnaire de Paul, à Chypre, où ils convertissent le procurateur romain. De là, ils se rendent à Pergé, ville de Pamphylie, près de ce qui est aujourd'hui Antalya, et où Paul prononcera son premier sermon. Ils se séparent ; Marc rejoint Jérusalem. Il retrouvera ses compagnons à Antioche, en 50, d'où ils retourneront à Chypre. On retrouve Marc vers 62, à Rome où est emprisonné Paul, et où il sert d'interprète à Pierre, dont il est devenu le disciple. On dit qu'il est ensuite retourné en Cyrénaïque pour évangéliser la terre qui l'a vu naître, puis qu'il s'est rendu en Egypte, où il a fondé l'église d'Alexandrie dont il devient le premier évêque. Une tradition tardive affirme qu'il y est mort en martyr, vers 68, après avoir composé son évangile, traîné par les rues par des fanatiques

païens qui l'ont ensuite précipité sur des rochers, dans le port de pêche de Bucoles. Embaumé, il est inhumé dans la chapelle du port. En 826, Venise décide de se trouver un autre patron, pour se hausser au niveau de Rome, dont le patron est Pierre. Ce sera Marc : après tout, une légende n'affirme-t-elle pas que le saint s'était rendu sur l'emplacement de la future Venise et qu'il avait même fait naufrage dans la lagune ? Le doge envoie deux marchands pour dérober les restes de saint Marc et leur substituer ceux de saint Claude. Les reliques sont cachées entre des feuilles de chou et du porc séché, afin de s'assurer que les musulmans n'y toucheront pas. Elles sont déposées en 828 dans ce qui deviendra la basilique Saint-Marc de Venise. Le lion est son symbole. En 1968, Paul VI met fin à la querelle opposant l'Eglise de Rome et l'Eglise copte en restituant (tout ou en partie) ces reliques qui reposent dans la cathédrale Saint-Marc du Caire. Cette histoire a fasciné bien des peintres, au premier rang desquels le Vénitien Tintoret, qui a peint une *Invention du corps de saint Marc*. Oserais-je dire qu'elle a inspiré l'écrivain débutant que j'étais, et qui, pour son premier roman, n'a pas hésité à emprunter au peintre son célèbre titre ?

Marc Aurèle

Celui que nous appelons Marc Aurèle est né Marcus Annius Catilius Severus en 121, à Rome, dans les jardins de Caelius, une des sept collines de Rome. Il est adopté en même temps que Lucius Verus, qui devient donc son frère, par l'empereur Antonin le Pieux (qui avait lui-même été adopté par Hadrien), prenant alors le nom de Marcus Ælius Aurelius Verus. A la mort d'Antonin, devenu empereur avec son frère (ayant demandé cela, dit-on, afin de dérober un peu du temps dû à l'Etat pour le donner à la philosophie), il sera Caesar Marcus Aurelius Antoninus Augustus. Lucius Verus sera emporté par la peste de 169 (d'aucuns disent par ses excès). Marc Aurèle avait eu pour maîtres Apollonius de Chalcédoine, Sextus de Chéronée, petit-fils de Plutarque, et Fronton, le grand rhétoricien, qui ne réussira pas à le détourner de la philosophie stoïcienne. Il épouse, en 145, Faustine la Jeune, fille d'Antonin, qui était réputée pour sa bonté et lui donnera

treize enfants, accompagnant son époux dans ses campagnes militaires, ce qui lui vaut le surnom de Mère des camps. On dit aussi que Faustine avait du goût pour les gladiateurs et qu'elle aurait eu son fils Commode avec l'un d'eux. Son règne est un modèle de justice et d'équité, de souci du peuple, notamment. Il le passera en grande partie dans les guerres contre les Parthes (c'est-à-dire les futurs Perses) qui venaient d'envahir l'Arménie et menaçaient la Syrie, et contre les peuplades germaniques des Quades et des Marcomans, sur le Danube. Il avait fait face à la rébellion d'un gouverneur de l'Orient, qui sera assassiné avant que l'empereur ne se rende en Orient, voyage qu'il effectuera malgré tout, pour apaiser les esprits et montrer la puissance de Rome. Il se fera initier en Grèce aux mystères d'Eleusis.



De nouvelles menaces sur le Danube, et le voilà sur les frontières, où il meurt, sans doute de la peste, à l'emplacement de la future Vienne, en Autriche, laissant le pouvoir à son fils Commode qui, comme Néron, Domitien et Caligula, sera l'empereur sanguinaire que l'on sait : chose étonnante pour le fils d'un homme à propos de qui Renan s'émerveillait que le monde « ait été un moment, grâce à lui, gouverné par l'homme le meilleur et le plus grand de son siècle ». Il laissait aussi douze livres de *Pensées pour moi-même* : un recueil de notes rédigées comme on le ferait d'un journal intime tenu tout au long d'une vie, et rédigé sous le coup des événements, de méditations, de lectures, ou accueillant des citations : un journal philosophique, donc, où Marc Aurèle parle tantôt à la première personne, tantôt à la deuxième, s'adressant à lui-même, cherchant la formule, la maxime de ses actions, la belle frappe linguistique. En voici quelques-unes

(traduction de Mario Meunier) :

« La nature de l'utile est d'être contrainte à manifester nécessairement son utilité » (Livre IV).

« Quels plaisirs ont goûtés les brigands, les débauchés, les parricides, les tyrans ? » (Livre VI).

« Bientôt tu auras tout oublié ; bientôt tous t'auront oublié » (Livre VII).

« Ce qui est mort ne tombe pas hors du monde ; s'il y reste, c'est donc qu'il s'y transforme et s'y résout en ses éléments propres, qui sont à la fois ceux du monde et les siens ; or, ces éléments se transforment à leur tour et n'en murmurent point » (Livre VIII).

« On est souvent injuste par omission, et non pas seulement par action » (Livre IX).

« Vivre de la vie la plus belle, notre âme en elle-même en trouve le pouvoir, pourvu qu'elle reste indifférente aux choses indifférentes » (Livre X).

« Chasse dehors l'opinion et tu seras sauvé. Qui donc t'empêche de la chasser ? » (Livre XII).

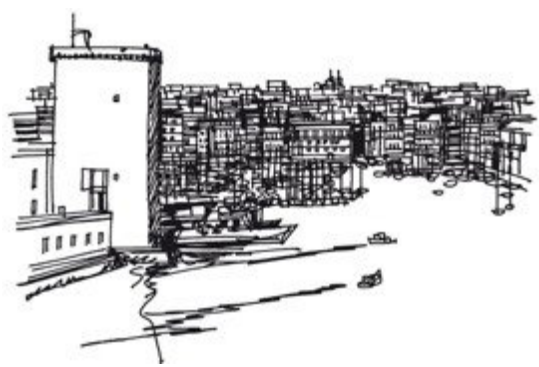
Maronites

Le Liban n'existe que par et pour les chrétiens, notamment les maronites qui en constituent le plus gros contingent. Sans eux, ce pays ne serait qu'une terre musulmane – voire une province syrienne. C'est d'ailleurs pour les chrétiens que ce pays a été créé par la France du Mandat. Cela suffit-il à faire une nation ? On se rappelle le mot du journaliste Michel Chiha : « Deux négations ne font pas une nation. » Emile Eddé, président de la République libanaise (encore sous mandat français), avait réclamé à Léon Blum, à deux reprises, un Liban qui n'inclût ni Tripoli (sunnite), ni le Sud chiite au-delà du fleuve Litani. La ville de Zahlé, dans la Bekaa, et le Chouf et ses Druzes, liés aux chrétiens, pour le meilleur et pour le pire, car minoritaires dans un grand ensemble musulman, auraient fait partie de ce Liban, certes plus petit, mais sans doute plus viable. Blum refusa, prouvant la faiblesse de sa vue sur l'Orient. L'avenir et les guerres civiles de 1958 et de 1975-1990 donneront raison à Emile Eddé, notamment pour

l'accroissement de la démographie chiite et la toute-puissance du Hezbollah. Dire que le Liban est essentiellement lié aux maronites, dont la Constitution stipule que le président doit être maronite, n'a donc rien de méprisant à l'égard des autres communautés chrétiennes (notamment des melkites et des orthodoxes), ni des druzes et des musulmans, sunnites et chiites. La communauté maronite est la plus importante Eglise orientale, au Liban et au Proche-Orient, avec les coptes d'Egypte. Elle vient de Syrie, d'où elle a fui au VIIe siècle les persécutions exercées par d'autres chrétiens et par l'invasion islamique. Elle tire son nom d'un ermite, saint Maron, qui a vécu au Ve siècle, dans les montagnes, non loin d'Antioche. Cette communauté, qui compte trois millions de fidèles (dont une importante diaspora à Chypre, en France, au Brésil, en Amérique du Nord), ne s'est jamais séparée de l'Eglise romaine, qu'elle a reconnue dès sa naissance, quoiqu'elle ait dans sa liturgie quelques particularismes. La chute de Byzance et la conquête arabe ont contraint bien des maronites à trouver refuge dans le Mont-Liban, aux XIe et XIIe siècles, tandis que d'autres combattaient aux côtés des croisés. Ils seront protégés par le roi de France et ses successeurs laïques jusqu'à la fondation de l'Etat libanais. Le guide actuel de cette communauté est le patriarche Bechara Boutros Rahi, que j'avais rencontré en 1994, lorsqu'il était évêque de Jbeil (Byblos) : un homme énergique, au regard et au verbe vifs, tandis que son prédécesseur, Nasrallah Boutros Sfeir, que j'ai rencontré assez longuement dans sa résidence de Bkerké, possédait, lui, une componction toute cardinale qui n'excluait pas la profondeur. On s'adresse au patriarche en disant « Votre Béatitude ». Il suffit d'entrer dans une église maronite et d'entendre la messe en syriaque ou en arabe, et les chants, la ferveur, le nombre des fidèles, pour voir que la foi n'est pas un vain mot, dans cette région du monde où les chrétiens sont de plus en plus menacés, quand ils ne sont pas massacrés, comme en Irak (où vivent chaldéens, nestoriens, syriaques, arméniens, assyriens, melkites, orthodoxes, maronites) ou en Egypte (coptes), sans que la « communauté internationale » s'émeuve de ce qui est non seulement un crime mais aussi une rupture de l'ordre millénaire méditerranéen.

Marseille

Je n'aime ni le folklore de Marseille, celui de Pagnol, ni son accent, ni sa mentalité plutôt vulgaire, encore moins sa dimension criminelle, objet de mythologie cinématographique facile. Cette Chicago qui sent l'ail recouvre, comme toute ville, une cité plus secrète, et autrement intéressante, fondée par des Grecs de Phocée, en Asie Mineure, sous le nom de Massalia, et qui deviendra Massilia, à l'époque romaine, puis Marselha en occitan provençal, enfin Marseille en français. Les monuments de Marseille ne sont pas particulièrement remarquables, à l'exception de la Canebière, du château d'If (qui existe surtout dans le roman d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*), de Notre-Dame-de-la-Garde, érigée à partir de 1853 dans un style romano-byzantin, comme le sera bientôt le Sacré-Cœur de Paris, ou du tout récent MuCEM, musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, qui allie une construction cubique ceinturée d'une promenade intérieure ouverte sur la mer par une dentelle de ciment en forme d'avant-gardistes moucharabiehs, reliée au fort Saint-Jean qui commandait l'entrée du Vieux-Port.



C'est justement la Marseille portuaire qui me requiert : celle qui participe aux croisades après l'an mil, essaime en Afrique du Nord, possède un quartier à Saint-Jean-d'Acre. Au XIXe siècle, les grandes inventions techniques vont faire sa fortune : fin de la piraterie barbaresque, développement du navire à vapeur, abandon des comptoirs et des Echelles du Levant au profit de la conquête coloniale, traité de libre-échange, tout cela entraîne la création d'une autre ville, notamment l'extension portuaire, à côté du Vieux-Port, avec les

bassins de la Joliette, du Lazaret, d'Arenc – à quoi il faut ajouter la création, par un saint-simonien inspiré, Paulin Talabot, de la ligne ferroviaire Paris-Lyon-Marseille (dite P.L.M.) et celle du canal qui amène à la cité phocéenne l'eau de la Durance. Ce sont surtout les compagnies de navigation qui feront de cette ville, depuis toujours ouverte au monde, la porte de l'Orient, puis celle des colonies : je donne leurs noms car ils font rêver, même à l'heure des avions long-courrier : la Compagnie des bateaux à vapeur du Levant, d'Albert Rostand, qui fusionnera avec les Messageries impériales, bientôt Messageries maritimes ; la Compagnie générale transatlantique de Jules Charles-Roux, la Société générale des transports maritimes de Paulin Talabot, qui acheminera vers la France le minerai de fer extrait en Algérie. Les dockers remplacent les portefaix. Marseille participe à la création du canal de Suez, et c'est un navire de la compagnie Fraissinet qui en inaugurera la navigation, en 1869. En 1880, Marseille est le quatrième port du monde ; mais c'est une année de crise économique ; Gênes et Trieste le détrônent pour le commerce méditerranéen ; il faut alors s'étendre aux nouvelles colonies, la Tunisie, le Maroc, Madagascar, l'Indochine. Si Marseille n'a pas participé au commerce des esclaves, bien qu'elle y eût des intérêts, elle a été une plaque tournante de l'émigration grecque, italienne, levantine vers les Amériques, certains migrants faisant néanmoins souche dans la ville de Pierre Puget, de Fernandel et de Jean-Pierre Rampal : Italiens, Arméniens, et travailleurs venus du Maghreb. La deuxième ville de France est donc aujourd'hui, pour moi, un objet de remémoration plus qu'une ville porteuse de rêve. C'est de Marseille que je me suis embarqué en janvier 1960 pour Beyrouth. Je n'y suis jamais revenu.

Martel (Charles)

Nous ne pouvons pas ne pas songer, nous autres Français, et plus largement Européens, au fait que la Méditerranée s'est aussi constituée par des guerres, des colonisations, des batailles, des massacres, des Phéniciens aux Turcs, en passant par les Grecs et les Romains, les Barbares, les croisés, les Vénitiens, les Génois, les Français, les

Britanniques, qui ont obéi à la fluctuation de la frontière, symbolique ou réelle, entre les deux zones : l'Orientale et l'Occidentale, qui recoupe en gros l'islam et la chrétienté. C'est pourquoi la figure de Charles Martel, qui arrêta la conquête musulmane à la bataille de Poitiers, le 25 octobre 732, avec l'aide d'Eudes, duc d'Aquitaine, s'impose à nous comme une figure digne de ces lieux de mémoire récemment définis par les historiens. Sur la jeunesse de ce duc d'Austrasie (né vers 690 et mort à Quierzy-sur-Oise, en 741), devenu chef du Palais, c'est-à-dire souverain du royaume des Francs, nous sommes mal renseignés ; sans doute était-il le fils adultérin de Pépin le Jeune dont la veuve, Plectrude, le fait enfermer pour régner, ce que n'acceptent pas les autres provinces du royaume franc ; elles se révoltent. Charles s'évade en 715 et prend la tête des révoltés. Il l'emportera, menant dès lors une politique de conquête en Autriche, en Allemagne, aux Pays-Bas. Il contribue à mettre sur le trône Chilpéric II, qui meurt, puis Thierry IV. Les musulmans d'Al-Andalus remontent vers l'Aquitaine, commandés par l'émir Abd el Rahman. Eudes, le duc d'Aquitaine, les avait déjà arrêtés en 721, à Toulouse. Cette fois, il fait appel à Charles, qui les arrête en 732, près de Poitiers. Abd el Rhaman est tué. Les musulmans refluent vers Narbonne et remontent la vallée du Rhône, prenant Arles puis Avignon, menaçant la Bourgogne. Nous sommes en 735. Martel les refoule sur Narbonne, et les bat à la bataille de la Berre, dans l'Aude. Narbonne résiste. Ce sera le fils de Martel, Pépin le Bref, qui les en chassera. Charles Martel reposera à sa mort dans l'abbaye de Saint-Denis. Un personnage dont l'importance est aussi considérable que ceux qui, dans la péninsule Ibérique, menèrent à bien la Reconquista, entre 718 et 1492, moment où le dernier Sarrasin fut chassé d'Espagne. Il y aura aussi, sur mer, le 7 octobre 1571, non loin du golfe de Patras, en Grèce, la bataille de Lépante, dont le prétexte était la prise de Chypre par les Ottomans et les massacres commis sur l'île par ces derniers. Le pape Pie V fait lever une armada essentiellement composée d'Espagnols, de Vénitiens, d'Allemands, d'Italiens qui rencontrent et défont la flotte turque, laquelle perdra là 30 000 hommes ; la Sublime Porte verra sa progression vers l'est définitivement arrêtée. Il n'est pas question ici, même si la bataille de Poitiers doit être enseignée comme fondamentale, de tomber dans quelque européocentrisme, non plus que dans l'idéalisation de la

« civilisation arabo-andalouse » (laquelle semble pourtant aujourd'hui exaltée comme seule « lecture » possible de ce moment de l'histoire espagnole) ; reconnaissons cependant que ces guerres ont eu pour effet de donner peu à peu à l'Europe une conscience d'elle-même, surtout dans sa version méditerranéenne, c'est-à-dire catholique.

Massada

Dans le désert de Judée, au sommet d'une montagne isolée qui surplombe sur un côté la mer Morte, avec des falaises pouvant atteindre 450 mètres de haut, se trouve un des sites les plus impressionnants de l'antique Israël : une forteresse longue d'environ 600 mètres sur 300 de large, à certains endroits, et ceinte d'un rempart de 1 400 mètres, épais de quatre. On accédait par trois sentiers difficiles à ce qui a d'abord été une citadelle de garnison bâtie par les princes hasmonéens – qu'on appelle aussi les Macchabées. Hérode le Grand la fortifie entre 37 et 15 avant J.-C. En 66, éclate la Grande Révolte, autre nom de la première des trois guerres judéo-romaines, qui durera de 66 à 73. Les légions de Titus détruisent Jérusalem, puis la forteresse de Gamla, avant que le général Lucius Flavius Silva n'assiège, en 72, celle de Massada, où s'étaient réfugiés des Juifs extrémistes, les sicaires, du parti des zélotes. Huit mille Romains contre un millier de Zélotes. Les Romains construisent un mur d'enceinte, puis une rampe de cent mètres de haut aboutissant contre la face ouest du plateau, et qu'on peut encore voir de nos jours. Elle est achevée au bout de sept mois : les Romains enfoncent le rempart avec un bélier monté sur une tour mobile. Ils pénètrent dans la forteresse : tout a été brûlé, hormis les vivres. L'historien judéo-latin Flavius Josèphe tient de deux femmes qui s'étaient réfugiées dans une citerne que la population de la forteresse était morte dans un suicide collectif. On pense aujourd'hui qu'ils se sont plutôt entre-tués, chaque père tuant les siens avant d'être tué par tirage au sort, ce qui laisse penser qu'il n'y eut qu'un suicide : celui du dernier survivant. C'est là un lieu et un récit symbolique particulièrement chargés de sens de l'histoire juive. Le serment de l'armée israélienne y fait référence : « Massada ne tombera pas une nouvelle fois. » Aujourd'hui, on

organise des représentations d'opéras au pied de la falaise, avec force jeux de lumière. Il est permis de penser que ce genre de site devrait être rendu au silence.

Mastroianni (Marcello)

L'acteur le plus connu du cinéma italien (plus encore qu'Alberto Sordi et Vittorio Gassman, et, à un certain moment, mondial, grâce à *La Dolce Vita*, dont la scène dans la fontaine de Trevi avec Anita Ekberg est devenue une des plus célèbres de l'histoire du cinéma) est né en 1924 à Fontana Liri, un village de montagne, dans le Latium. Il commence par jouer des rôles de figurant, entre 1938 et 1943, mais son opposition au fascisme l'oblige à la clandestinité. En 1945, il s'inscrit au Centre universitaire du théâtre, rencontre Luchino Visconti, qui le fait jouer dans *Un tramway nommé désir*, qu'il met en scène, puis Giulietta Masina qui le présentera à son mari, Federico Fellini, avec le succès que l'on sait. Il enchaîne les rôles mineurs ou secondaires, jusqu'en 1955, où il est remarqué pour un rôle dans un film de Giuseppe De Santis : *Jours d'amour*. Visconti le fait tourner dans *Nuits blanches*, d'après Dostoïevski.



Dès lors, il fera alterner des rôles dans des comédies telles que *Divorce à l'italienne* de Pietro Germi, *Le Pigeon* de Mario Monicelli, ou *Le Grand Embouteillage* de Luigi Comencini, et des films d'auteur comme *La Dolce Vita, Huit et demi, La Cité des femmes* (Fellini), *Le Bel Antonio*

(Bolognini), *La Nuit* (Antonioni), *Journal intime* (Zurlini), *Les Camarades* (Monicelli), *La Femme du prêtre* (Risi), *La Grande Bouffe* (Ferreri), *Une journée particulière* et *La Terrasse* (Scola), *La Peau* (Cavanni), Mastroianni tournant aussi à l'étranger, avec Nikita Mikhalkov, dans *Les Yeux noirs*, dans *L'Apiculteur* et *Le Pas suspendu de la cigogne* (Angelopoulos), *Trois vies et une seule mort*, de Raoul Ruiz, *Voyage au début du monde*, de Manoel de Oliveira, son dernier film. Il meurt à Paris en 1996. Celui qui a incarné le cinéma italien et, avec Alain Delon, le *latin lover*, détestait cette dernière image, et aimait la brouiller avec des rôles singuliers, parfois abjects, comme dans *Divorce à l'italienne*, voire celui, extraordinairement sensible, d'un homosexuel confronté à Sophia Loren, dans *Une journée particulière*. Il y a là une palette peu commune et une démarche qu'on ne peut que louer, puisqu'il contribue à combattre l'omnipotence du machiste dans un pays comme l'Italie.

Matisse (Henri)

Je me demande souvent si, n'aimant pas Picasso, j'aime Matisse. J'ai du goût pour sa période « fauve », sa *Joie de vivre*, par exemple – comme pour André Derain, Albert Marquet, Raoul Dufy, notamment dans leurs œuvres méditerranéennes –, mais aussi pour les sombres paysages de Vlaminck et les femmes de Van Dongen. Et les grandes toiles de Matisse, ce natif du pluvieux Cambrésis qui a fini ses jours à Nice, dans la lumière du Midi : *La Danse*, par exemple ? Pas vraiment : trop monumentale et allégorique. J'aime néanmoins les fenêtres des chambres que, comme Marquet, il ouvre sur Collioure, Saint-Tropez, l'Algérie, les femmes, les odalisques, et aussi les gouaches et papiers découpés de la fin, qui sont une autre manière de retrouver la couleur et le geste de la donner à voir. Le parcours de cet homme a quelque chose d'exemplaire : né au Cateau-Cambrésis, en 1869, d'un père marchand de grain et d'une mère amateur de peinture, il devient clerc de notaire à Saint-Quentin, dans l'Aisne. C'est donc un homme du Nord. Il faut attendre une appendicite qui le cloue longtemps au lit pour qu'il s'intéresse à la peinture. Sa mère lui offre alors une boîte de couleurs et il fréquente une école destinée aux dessinateurs de

l'industrie textile, il est vrai. Sa première toile, en 1890, s'intitule *Nature morte avec des livres*… A Paris, il est introduit auprès de Rodin et de Pissarro, découvre l'impressionnisme, voit naître en 1894 sa fille Marguerite, se marie, se rend en voyage de noces à Ajaccio, où il peint une cinquantaine de toiles. En 1900, à Londres, il découvre la peinture de Turner. De retour à Paris, il fréquente les ateliers de Bourdelle et de Carrière, rencontre Derain, Jean Puy, Vlaminck. Il effectue en 1905 le premier de ses séjours à Collioure, et expose au Salon d'automne avec Marquet, Derain, Vlaminck, Van Dongen : ce sera l'acte de naissance du fauvisme. Il voyage beaucoup, souvent dans le Sud : Italie, Algérie, Espagne, Maroc, mais aussi aux Etats-Unis et à Tahiti. Il découvre Nice et peint les décors du *Chant du rossignol* de Stravinski. En 1941, atteint d'un cancer, et alors qu'on ne lui donne plus que six mois à vivre, il s'installe à Vence où il se met à ses découpages. Mais ce qui me requiert particulièrement, chez le vieux Matisse, c'est la chapelle du Rosaire, à Vence, bâtie entre 1949 et 1951 par Auguste Perret et décorée par le peintre qui y a consacré quatre années de sa vie : c'est un poème de pierre, de couleur et de lumière, et, plus encore que pour Cocteau décorant les chapelles de Fréjus et de Milly-la-Forêt, un acte de foi. Matisse, qui y voyait l'aboutissement de toute une vie de recherches, ne déclarait-il pas : « Tout art digne de ce nom est religieux. Soit une création faite de lignes, de couleurs : si cette création n'est pas religieuse, elle n'existe pas. Si cette création n'est pas religieuse, il ne s'agit que d'art documentaire, d'art anecdotique… qui n'est plus de l'art. »

Maurras (Charles)

Le nom de Maurras fait aujourd'hui pousser des cris d'orfraie aux belles âmes, qui ne l'ont évidemment pas lu. On oublie qu'il fut un des intellectuels majeurs de la première moitié du XXe siècle français, et que sa pensée a intéressé une grande partie de l'élite, de Jacques Maritain à Jacques Lacan en passant par Daniel Halévy, Gide, Proust, Apollinaire, Thibaudet, T. S. Eliot, Valéry, Pierre Fresnay, Philippe Ariès, Georges Dumézil, Edgar Faure, Pierre Messmer, etc. On ne saurait donc s'intéresser à la France en occultant Maurras, dont toute

l'œuvre est nourrie de la lumière méditerranéenne. Il était né à Martigues, dans les Bouches-du-Rhône, en 1868, deuxième fils d'un père libéral, précepteur de son état, et d'une mère très catholique. Il connaît une enfance heureuse, jusqu'à la mort de son père, en 1874. Sa mère emmène la famille à Aix-en-Provence. Placé dans un collège catholique, Maurras est un brillant mais versatile élève, surtout en grec et en latin. Il se passionne pour la poésie, notamment Mistral. Atteint de surdité en 1882, il perd aussi la foi, et tente de se suicider. Il reprendra goût à la vie et passera son baccalauréat. En 1885, la famille s'installe à Paris, et Maurras suit tant bien que mal (à cause de son handicap) les cours de lettres. Il écrit dans *La Réforme sociale*, la revue du sociologue réformiste et comtien Frédéric Le Play, et dans *L'Instruction publique*. « L'unique mobile de ma vie est de rencontrer la vérité », note-t-il à cette époque. Cette vérité sera politique. Entre 1886 et 1889, il dialogue avec des prêtres et des philosophes catholiques comme Maurice Blondel. Il devient journaliste à *L'Observateur français*, rencontre Mistral et Barrès, puis Jean Moréas, de son vrai nom Ioánnis A. Papadiamantópoulos, né à Athènes puis devenu poète français et fondateur de l'Ecole romane. Il se lie même avec Anatole France, aimable écrivain de gauche. Passionné par le Félibrige, il s'engage en 1892 dans une lutte pour le destin de la Provence et publie, deux ans plus tard, le *Chemin de Paradis*, sans cesser d'écrire de la critique littéraire. Sa conversion au monarchisme date de 1896. *L'Action française* est créée en 1898 ; c'est d'abord une revue que Maurras rejoint en 1899, et qui se range avec les antidreyfusards. En 1905, il publie *L'Avenir de l'intelligence*, un des ses livres majeurs. L'année suivante *L'Action française* devient un quotidien. Il entre en campagne contre l'Allemagne à l'occasion de la crise d'Agadir, en 1911. Après la Grande Guerre, il fera élire Clemenceau à la présidence du Conseil, malgré son hostilité envers un jacobin anticlérical. *L'Action française* tire alors à 156 000 exemplaires. Maurras est devenu incontournable. Les attentats contre ses collaborateurs sont nombreux. Le climat politique s'alourdit. La crise de février 1934, où une manifestation contre la démission forcée du préfet de police Chiappe, suite à l'affaire Stavisky, dégénère en faisant quinze morts et deux mille blessés, suivie les jours suivants d'autres morts et blessés, cette crise entraîne la chute de Daladier. En 1936, lors des funérailles de l'historien Jacques Bainville, Maurras a

des paroles impardonnables à propos de Léon Blum : il est condamné à huit mois de prison, dont il profite pour travailler, notamment au très important *Mes idées politiques*. Il est élu à l'Académie française en 1938. Depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, il met en garde contre le nazisme, tout en estimant que la France n'est pas prête militairement. Après la défaite, il apporte son soutien à Pétain, non à la collaboration avec l'Allemagne, ce qui entraîne ses partisans dans trois voies différentes : le vichysme, la collaboration (avec Brasillach), la résistance (Daniel Cordier, d'Astier de La Vigerie, Renouvin). Il prône le nationalisme intégral et un antisémitisme d'Etat, mais non racialiste, refusant les déportations de Juifs français. Favorable au vote des femmes, il est antigaulliste par crainte de la guerre civile. En 1945, il est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, emprisonné à Clairvaux, puis il meurt dans une clinique de Saint-Symphorien-lès-Tours, en 1952, sans avoir cessé d'écrire des livres qui composent une œuvre monumentale, dans laquelle on compte, parfois écrits en provençal, des ouvrages inspirés par la Méditerranée et le monde gréco-latin d'où provient le classicisme français tant admiré par lui. Des titres qui parlent d'eux-mêmes : *Théodore Aubanel, La République de Martigues, Promenade italienne, Anthinéa, Quatre nuits de Provence, L'Amitié de Platon, A mes vieux oliviers, Le Voyage d'Athènes, L'Etang de Berre, Le Conseil de Dante, La Sagesse de Mistral*…

Mémoire

Si la civilisation méditerranéenne n'a pas inventé le temps ni la conscience du temps, dont on peut penser qu'ils sont constitutifs de l'humanité, encore que les conceptions du temps varient d'une civilisation à l'autre, le temps de l'islam n'étant pas linéaire, par exemple, au contraire du temps occidental, elle a inventé l'écriture, donc la mémoire, c'est-à-dire un appel permanent à l'origine, fût-elle de plus en plus cachée, de plus en plus dégradée, voire aussi morte que la lumière d'une étoile. Pour nous, humains, qui vivons dans la sempiternelle menace de la perte, de l'oubli, de la mort, la muse de la mémoire, Mnémosyne, demeure une figure tutélaire et nous rappelle que nous avons raison de donner au chant, c'est-à-dire au poème (au

conte, au roman, au récit, mais aussi à l'opéra, au cinéma, à la photographie, au disque), le pouvoir de nous rappeler ce que furent ceux qui nous ont précédés, l'écriture ayant néanmoins sur le sommeil de l'oubli un pouvoir supérieur à celui des images et de la voix vive, car les images ne nomment pas, et le nom est à l'origine de tout. C'est pourquoi nous révérons l'écriture, les bibliothèques, la beauté de la parole vive, comme celle de l'enseignement, ou cet *art de la mémoire* magnifiquement étudié par l'historienne britannique Frances Yates, et qui porte sur les procédés de mémorisation inventés par les orateurs grecs : procédés rhétoriques et d'organisation qui touchent aux nœuds de la philosophie, de l'histoire, de la religion, de la littérature, de la science, bref tout ce qui constitue la culture occidentale.

Mezzé

Cette multitude de petits plats, servis sous forme de hors-d'œuvre dans des raviers ou des coupelles vernissées et quelquefois joliment colorés, on la trouve dans l'arc du bassin méditerranéen qui va de l'Egypte à l'ancienne Yougoslavie, soit une grande partie de l'ancien Empire ottoman. C'est au Liban que les mezzés atteignent leur réalisation la plus haute, la plus riche. Le mot vient de l'arabe *maza*, qui évoque la dégustation lente, le mot turc *meze* signifiant, lui, la table sur laquelle on mange.



Si les mezzés varient selon les régions libanaises, c'est cependant au nord, dans le village de Zghorta, et dans la plaine de la Bekaa, dans la grande ville chrétienne de Zahlé, que cette cuisine trouve son acmé.

Voici quelques-uns de ces plats, qui ne doivent pas faire oublier que cette cuisine en comporte bien d'autres, et des plats principaux qui à eux seuls placent la cuisine libanaise au-dessus de toutes celles du Proche-Orient : le taboulé, préparé avec du blé concassé (ou bourghoul), du persil, de la menthe fraîche, de la tomate, du citron, des oignons blancs, et qui n'a rien à voir avec l'espèce de couscous froid qu'on vend sous ce nom, en Europe ; le labné : yaourt égoutté et battu, qu'on sert avec un filet d'huile d'olive ; la sfiha, qu'on goûte dans la région de Baalbek : une sorte de mini-pizza ou de chausson garni de mouton haché, d'oignons, de tomates, d'épices, de pignons de pin ; le hommos : des pois chiches cuits sur lesquels on ajoute de l'ail, de l'huile d'olive, du persil, du cumin ; les falafels, beignets de pois chiches et de fèves d'Egypte ; le mtabbal, purée d'aubergine à la crème de sésame ou au jus de grenade ; les feuilles de vigne farcies ; le kebbé en boulettes farcies de viande d'agneau ou de chevreau, ou servies façon tartare, etc. La magie de cette multiplicité, tout comme la chaleur de l'hospitalité qui l'accompagne, m'a réconcilié, enfant, avec la nourriture.

Migrations

Les interrogations, les incidents, les crises suscités par l'immigration massive de peuples extra-européens dans cette entité politico-économique appelée Union européenne ont le mérite de rappeler que l'identité nationale se définit avant tout par le consentement au fait de vivre ensemble, selon un certain nombre de règles et d'éléments plus impalpables, mais non moins réels, et qui relèvent du *génie* national. S'agissant des nations de l'Europe du Sud, ou méditerranéennes, Italie, France, Espagne, Portugal, particulièrement, cette immigration est surtout économique, le capitalisme payant en outre son tribut au cynisme avec lequel il exploite les richesses de ce qu'on appelait naguère le tiers-monde, en grande partie issu de la colonisation, la Grande-Bretagne aussi se méditerranéisant, si j'ose dire, par cet afflux post-colonial. L'Afrique méditerranéenne est principalement arabe, démographiquement abondante, jeune et souvent pauvre, alors qu'elle pourrait ne pas

l'être, ou l'être moins, si les dirigeants n'entretenaient pas un système politique reposant en majeure partie sur une gigantesque corruption, dont un des parallèles est la dimension mafieuse de certains Etats du sud de l'Europe : Chypre, Macédoine, Albanie, Kosovo, Monténégro… Le littoral du Proche-Orient est, lui, rongé par la question israélo-palestinienne et par l'islamisme, tout comme l'Afrique du Nord, l'islamisme devenant la pierre d'achoppement de tout dialogue entre les cultures – lequel est d'ailleurs depuis longtemps un placebo onusien, une figure obligée du discours sur la « culture officielle », alors que les échanges et les influences ont toujours existé, surtout en Méditerranée, même sous forme antagoniste. Quant à la Turquie, elle souffre d'être tout à la fois politiquement influente et économiquement modeste – à tout le moins archaïque, par bien des côtés, malgré sa laïcité aujourd'hui de façade, et il n'est que trop certain que son entrée dans l'Union européenne poserait plus de problèmes qu'elle ne contribuerait à la stabilité d'une Europe en proie au questionnement identitaire et à une profonde crise économique. N'oublions pourtant pas que la Méditerranée s'est constituée par le flux et le mélange des peuples qui la composent, depuis les comptoirs phéniciens et les colonies grecques d'Europe jusqu'à la colonisation européenne du monde arabe dont Gibraltar, les territoires britanniques d'Akrotiri et de Dhekelia, à Chypre, les enclaves hispano-marocaines de Ceuta et de Melilla, sont les ultimes confettis. Les idéologies liées à la décolonisation, à l'islamisme, à la mondialisation font souvent oublier, je le redis une fois encore, que les grands empires ont donné à la Méditerranée, pendant des siècles, une forme de stabilité en accueillant des populations allogènes, souvent misérables ou persécutées, comme ces trois millions de Juifs espagnols que le sultan Bayezid II a sauvés de l'Inquisition. Rappelons aussi que le principal facteur de destruction de la Méditerranée, avec l'immigration incontrôlée, est le tourisme, ce contre-exil temporaire qui répond au vide laissé par l'exil des Grecs, des Italiens du Sud, des Libanais, principalement, vers les Amériques ou l'Australie, le tourisme révélant ce vide, sans le combler, et contraignant les autochtones qui restent à une figuration archaïque, sous prétexte d'« authenticité », la Méditerranée bientôt réduite à sa *disneylandisation* par le tourisme de masse qui croise, dans l'indifférence, l'immigration massive, sinon clandestine : deux

manières tragiques d'entériner la destruction des cultures indigènes, l'Europe, qui n'est pas l'Amérique, ayant du mal à assimiler ces populations allogènes, et le tourisme européen dévalorisant les pays où il se répand ; à quoi s'ajoute une autre question, plus terrible encore : l'opposition entre la Méditerranée pauvre et orientale, surpeuplée, et celle du Nord, riche, vieillissante, menacée même d'extinction à long terme…

Milhaud (Darius)

Né en 1892, à Marseille, d'une famille originaire de ce Comtat Venaissin qui englobe une partie du Vaucluse cédée au XIIIe siècle à la papauté qui s'y montra relativement tolérante à l'égard des Juifs jusqu'à ce que, à la fin du XVIe siècle, on contraigne ces derniers à vivre dans quatre *carrières* contadines : des rues fermées, c'est-à-dire des ghettos, à Carpentras, Avignon, Cavaillon et L'Isle-sur-la-Sorgue. Darius Milhaud est le compositeur méditerranéen par excellence, comme l'avaient été à leur façon Berlioz, Chabrier, Bizet, Déodat de Séverac. Fils d'un négociant en amandes, il va étudier dès dix-sept ans au conservatoire de Paris. Il devient ensuite secrétaire de Paul Claudel, alors ambassadeur de France au Brésil, pour le *Christophe Colomb* duquel il composera une musique. Il se réfugie aux Etats-Unis, pendant l'Occupation, parce que Juif et auteur d'une « musique dégénérée », merveilleux pédagogue au Mills Collège d'Oakland, en Californie, où il découvre le jazz et a notamment pour élèves les compositeurs Steve Reich et Philip Glass. Membre du si « parisien » Groupe des Six, avec Auric, Honegger, Durey, Poulenc et Tailleferre, Milhaud privilégie la mélodie, qu'il enrichit par la polytonalité, son langage consistant à énoncer le plus clairement possible plusieurs types de mélodies (tonales ou diatoniques), enrichissant ainsi l'harmonie aussi bien que le contrepoint. D'où la grande vivacité de sa musique, qui embrasse tous les genres avec une abondance sans doute excessive et dans quoi le tri reste à faire, mais d'où on peut extraire les *Saudades do Brasil*, et *Scaramouche*, pour piano, le ballet *La Création du monde*, un quintette à vents, *La Cheminée du roi René*, en hommage à René d'Anjou, comte de Provence, dont le palais se trouvait à Aix, et

des opéras : *Christophe Colomb, L'Orestie, Esther de Carpentras*, des mélodies d'après *La Porte étroite* de Gide, de la musique sacrée qui témoigne de l'ouverture de son engagement spirituel puisqu'il compose aussi bien pour la liturgie juive (*Service sacré pour le samedi, Cantate de l'Initiation*) que pour la catholique (*Pacem in terris*, sur l'encyclique de Jean XXIII). Belle figure que celle de cet homme en qui se rassemble presque tout ce qui contribue à la civilisation méditerranéenne. Il meurt à Genève en 1974. Son corps repose dans le carré juif du cimetière d'Aix-en-Provence.

Mille et Une Nuits (Les)

Lorsque les Turcs envahissent le Proche-Orient, au XIe siècle, suivis deux siècles plus tard par les Mongols qui détruisent Bagdad et le califat abasside, les Arabes mettent par écrit toute une tradition demeurée orale, car populaire (donc ne relevant pas à leurs yeux de la littérature) : les contes que nous connaissons sous le nom des *Mille et Une Nuits*. Leur origine est diverse : Inde ou Iran. Il en existe plus de 70 manuscrits originaux, et ce que nous lisons est donc une compilation de textes qu'on peut répartir en deux branches principales : l'égyptienne et la syrienne, l'arabe dans lequel les contes sont rédigés montrant en outre des différences dialectales importantes. Rappelons le cadre principal : un sultan, Shahryar, trompé par sa femme, fait mettre à mort celle-ci ; désormais, pour se venger de la gent féminine autant que pour satisfaire ses pulsions libidinales, il épouse chaque soir une nouvelle femme qu'il tue le lendemain matin. Arrive Shéhérazade, fille du grand vizir, qui trouve comment enrayer la mécanique fatale : on peut certes satisfaire les pulsions du sultan ; encore faut-il les inscrire dans un autre cadre : le divertissement. D'où les histoires qu'elle lui conte, soir après soir, et dont la conclusion est reportée au surlendemain, la jeune fille échappant ainsi à la mort, le sultan ne pouvant bientôt plus se passer d'elle, épargnant sa vie puis en faisant sa femme et la mère de ses enfants… Comment le charme-t-elle ? Par des contes merveilleux (les plus connus) mais aussi des épopées, des romans d'amour, des récits de ruses, des comédies où interviennent des gens de la haute société comme des gens du peuple :

marins, pêcheurs, artisans, marchands, voleurs, bandits… Les plus célèbres sont *Le Marchand et le Démon*, *Histoire d'Hassan le cordier*, *Le Conte des deux vizirs et d'Anîs al-Jalîs*, *L'Epopée de Umar an-Nu'mân*, *L'Histoire du Cheval d'Ebène*, *Les Ruses des femmes*, etc. Certains sont courts, d'autres amples, la poésie se mêlant par moments à la prose, mais le récit restant toujours extraordinairement plaisant, séduisant, charmant, notre intérêt allant de pair avec le sentiment qu'il y va de notre vie, comme si nous étions tout à la fois le sultan et Shéhérazade. Je ne me rappelle pas dans quelle édition je les lisais, enfant, à Beyrouth : était-ce celle d'Antoine Galland, qui diffusa ces contes en Europe, entre 1704 et 1717, dans ce qui était autant une traduction qu'une adaptation, y incluant même les trois plus célèbres (*Aladin*, *Sinbad* et *Ali Baba*, qui ne figurent pas dans le corpus initial) ? Etait-ce la traduction plus fidèle de Joseph-Charles Mardrus, publiée entre 1899 et 1904 ? Ce n'était pas celle du Syrien chrétien René R. Khawam, qui a travaillé à partir des manuscrits les plus anciens, encore moins, bien sûr, celle d'André Miquel et de Jamel Eddine Bencheikh, parue en 1991. Quoi qu'il en soit, c'était, et cela reste pour moi un ravissement incomparable qui m'a donné le désir d'être, un jour, à mon tour conteur, c'est-à-dire écrivain.

Mitropoulos (Dimitri)

De tous les grands chefs de sa génération (Klemperer, Ormandy, Reiner, Munch, Furtwängler, Karajan), ou même ceux de la génération précédente, comme Monteux ou Toscanini, Mitropoulos est le moins connu, malgré une activité extraordinaire et une personnalité hors du commun. Il est né à Athènes en 1896, d'un père pope et maroquinier, et d'une mère fort pieuse qui favorise son goût pour les lettres et la musique. On dit que le petit Dimitri avait fabriqué une flûte dès l'âge de cinq ans. Il commence le piano à sept et désire entrer dans les ordres mais y renonce quand il comprend que les instruments de musique ne sont pas admis dans les monastères grecs. Il compose à douze ans une sonate pour violon et piano. Un voyage à Rome, en 1912, lui révèle le franciscanisme, dont il fera sa règle toute sa vie, décidant de se vouer à la musique comme à un apostolat. Au

conservatoire d'Athènes, il travaille sous la direction d'un élève belge de Vincent d'Indy, qui l'initie à la musique française, notamment Franck et Debussy. Il apprend aussi la percussion. A dix-neuf ans, il dirige une *Mise au tombeau*, poème symphonique de son cru. En 1918, il fait ses débuts de pianiste, écrit un opéra en trois actes sur un livret de Maeterlinck ; Saint-Saëns est présent à la création et favorisera l'obtention d'une bourse pour le conservatoire de Bruxelles, où Mitropoulos se rendra en 1920, pour parfaire sa formation. De là, il se rendra à Berlin, dans la classe de l'Italo-Allemand Feruccio Busoni à qui il présente une ambitieuse composition pour piano, que le maître critiquera vivement ; Mitropoulos en conçoit un déplaisir qui l'empêchera de composer pendant longtemps. En 1922, il devient l'assistant du grand chef Erich Kleiber, avant de retourner à Athènes, en 1924, où il composera un cycle de mélodies sur des poèmes de Cavafy et des œuvres inspirées par l'atonalisme de Schoenberg. Devenu chef de divers orchestres grecs, il crée des pièces contemporaines avec les plus grands solistes : Saint-Saëns, Cortot, Casals, Kreisler, Milstein…



En 1930, à Berlin, avec l'orchestre philharmonique, il devait diriger le troisième concerto pour piano de Prokofiev ; le soliste tombe malade : Mitropoulos le remplace, dirigeant l'orchestre depuis le clavier, comme au temps de Mozart. Cela lui vaut la gloire et le début d'une carrière internationale qui le mène à Paris, Rome, Milan, Moscou, Monte-Carlo. Il dirige sans baguette ni partition : « Diriger avec une baguette, c'est un peu comme jouer du piano avec des gants », disait-il. Serge Koussevitzky l'invite à diriger à Boston ; il reste aux USA et prend la direction musicale de l'orchestre de Minneapolis, imposant

des œuvres contemporaines, découvrant des musiciens tels que Leonard Bernstein qui sera le premier chef entièrement américain, et avec qui la rumeur lui prête une liaison, car Mitropoulos est homosexuel, quoique toujours très austère, vivant dans un sous-sol, avec un piano droit et quelques affaires. En 1948, il travaille, difficilement, avec le Philharmonique de New York et de nouveaux solistes : Ginette Neveu, Zino Francescatti, Isaac Stern, Glenn Gould, Van Cliburn… Il fait ses débuts dans l'art lyrique avec l'*Elektra* de Strauss dont il existe une version en direct, captée à Salzbourg en 1957, avec, notamment, la sublime Lisa della Casa. Après plusieurs attaques cardiaques dont il tient à peine compte, il s'effondre à son pupitre, lors d'une répétition, à la Scala de Milan, de la troisième symphonie de Mahler. Ses cendres reposent à Athènes. C'était un homme étrange, non conformiste, au charisme évident, et d'un mystère dû à son ascétisme, tel Falla : il concevait la pratique de la musique comme un exercice spirituel, tout en jouant, en bon chef d'orchestre, de l'effet qu'il produisait.

Monaco

Pour un enfant amoureux des timbres-poste, les micro-Etats étaient une bénédiction : ils tirent une partie de leurs revenus de la philatélie, depuis les émirats du golfe Persique jusqu'à l'Andorre et au Vatican, et ils en produisent de fort beaux. Ayant parlé de l'Andorre, j'aurais pu évoquer la république de Saint-Marin, enclavée entre l'Emilie-Romagne et les Marches ; mais aux républiques je préfère les monarchies, fussent-elles constitutionnelles, les grands-duchés et les principautés, comme celle de Monaco – la dynastie des Grimaldi étant l'une des plus anciennes du monde, ce qui lui assure une continuité remarquable, malgré une histoire parfois mouvementée. Une autre des raisons que j'avais de m'intéresser à Monaco est que le père d'une de mes tantes par alliance exerçait, là-bas, la charge de directeur des recettes de la cité-Etat, charge éminemment mystérieuse à mes yeux, et qui faisait de ce personnage une sorte de Jacques Cœur… Pour assurer son indépendance, Monaco s'était, dès 1297, placée sous la protection de la république de Gênes, puis sous le protectorat de

Charles Quint, auquel le traité de Péronne met fin en 1641, Louis XIII souhaitant faire revenir la principauté dans l'orbite française. La Convention l'annexe en 1793 : le traité de Vienne la placera sous la protection du royaume de Sardaigne jusqu'en 1860 ; l'année suivante, un traité franco-monégasque reconnaît la souveraineté de Monaco qui comptait, à l'époque, 24 kilomètres carrés. La révolution de 1848 avait suscité des mécontentements dans les villes de Roquebrune et de Menton, qui optent pour le rattachement à la France, sur la politique de laquelle la principauté s'aligne en matière financière, militaire et économique. Monaco ne compte plus, enclavée entre le Cap-d'Ail et Roquebrune-Cap-Martin, que 2,02 kilomètres carrés, ce qui en fait l'Etat le plus petit du monde, après le Vatican, et le plus densément peuplé, membre des Nations unies depuis 1993 et du Conseil de l'Europe en 2004. Pour qui n'est pas riche ou ne s'intéresse pas à la chronique mondaine alimentée par la famille princière, il reste les Ballets de Monte-Carlo, fondés en 1932 par le colonel de Basil et René Blum, frère de l'homme politique, sous le nom de Ballets russes de Monte-Carlo, avec des danseurs et chorégraphes tels que Balanchine, Massine, Lichine ; mais les deux hommes ne s'entendent pas, et Blum reprend l'affaire sous le nom de Ballets de Monte-Carlo qui se produisent dans le monde jusqu'en 1963, la princesse de Hanovre, Caroline, relançant la compagnie en 1985. Il reste, surtout, au pied des Alpes, l'extraordinaire situation de la principauté dont le rocher était déjà mentionné par Pline et par Virgile qui évoque dans l'*Enéide*, « le rempart des Alpes et du rocher de Monécus » (traduction Jacques Perret). Il faut rêver au soleil levant, sur les hauteurs de Monte-Carlo, oublier les tours récentes, et contempler le moment où le jour semble naître de la mer comme une figure mythologique.

Mont-Liban

Il faut tourner le dos à la mer. Il faut quitter les mythiques cités du rivage phénicien pour s'élever, en peu de temps, vers le silence de la montagne, loin du bruit de Beyrouth, de Tripoli, de Jbeil (Byblos), de Saïda, de Tyr et, sur l'autre versant de la montagne, dans la haute plaine de la Bekaa, de Zahlé la chrétienne ou des muezzins de

Baalbek. En avril, il reste assez de neige sur les hauteurs pour nous rappeler que le nom du Liban (en arabe *Loubnan*) désigne par métaphore la blancheur du lait caillé (*laban*) ; et je n'ai jamais pu, où que je me trouve dans le monde, goûter au labné (yaourt égoutté, assez épais, servi avec un filet d'huile d'olive) sans voir s'élever devant moi une de ces montagnes qui composent, parallèles au rivage, la chaîne qu'on appelle le Mont-Liban, par opposition à celle de l'Anti-Liban, de l'autre côté de la Bekaa, et particulièrement la nef renversée de ce mont Sannine qu'on aperçoit de Beyrouth et qui, autant que le cèdre, pourrait être l'emblème de cette terre où ont été inventés l'alphabet, la coexistence religieuse et le commerce moderne.

On ne va pas dans le Sud avec le même état d'esprit que dans le Nord : l'âpre lumière de Tyr n'est pas celle des mystérieuses hauteurs et des vallée saintes du Nord. A chaque « côté » ses couleurs, ses figures, ses sites, ses secrets. Parcourir la montagne libanaise du sud au nord, d'une frontière à l'autre, sans emprunter la route côtière ou celle qui traverse la Bekaa, c'est une sorte d'aventure spirituelle autant que géographique, qui se redouble pour moi de la recherche du temps de l'enfance. Je laisse derrière moi la moderne Sour où les ruines de Tyr ne semblent pas vouloir me parler, ce matin, derrière leur rideau de pluie qui tombe sur une mer verte et houleuse. Je monte vers Qana où je n'arriverai pas sans avoir salué, sur la droite, isolé, abandonné parmi des ordures, Qabr Hiram, le mausolée recouvrant le tombeau du roi de Tyr, Hiram, autrefois fouillé par Renan. Le maire de Qana me montre, à demi enfouies sous des gravats et des détritus, de grandes vasques de pierre permettant de suggérer que ce Qana est celui des noces de l'Evangile. On ne peut oublier que le Christ a marché sur cette terre, entre le pays de Tyr et celui de Sidon, et avant lui le prophète Elie, près de Saïda, sur la colline de Sarafand, l'ancienne Sarepta, où les Phéniciens fabriquaient le verre et où le prophète a rappelé à la vie le fils de son hôtesse. Je voudrais parcourir à pied ces vallons au fond desquels des femmes voilées de blanc se penchent au-dessus des eaux printanières. Je voulais visiter une amie à Tibnine, dont la belle maison se dresse non loin de la forteresse croisée et d'un campement de la FINUL, mais le temps me fait défaut. Près de Nabatieh, sur la route des crêtes, on aperçoit, à l'horizon, la cime blanche du mont Hermon. Mais on ne marche plus à pied, au Liban, surtout en ces régions où la guerre menace sans cesse, hormis les

bergers bédouins au visage cuivré qui campent avec leurs troupeaux de chèvres dans les dolines ou les replats des sommets, ou encore sur les contreforts orientaux et déserts de la montagne : ils me regardent passer dans leur dignité de derniers nomades, tels que j'en verrai, un autre printemps, au-dessus de la station de ski de Faraya, ou bien marchant dans un vent chargé de neige, dans la Bekaa, à la hauteur d'El Leboué, nom dans lequel on entend le mot hébreu *leboa*, qui signifie entrée et qui marquait le début septentrional de la Terre promise. Je continue vers le nord, sur les flancs escarpés du Jabal Soujoud, laissant à ma droite Jezzine, haute ville chrétienne située au fond d'une belle reculée, au-dessus d'une cascade, et dont la route est coupée, ce jour-là. J'atteins le Chouf, le pays des Druzes, dont la végétation et les collines évoquent l'Ardèche ou l'arrière-pays montpelliérain : il est moins ravagé par l'urbanisation sauvage que le reste du Liban, les Druzes croyant à la métempsycose et tâchant de préserver leur territoire. Je me rendrai à Jezzine deux jours plus tard, pendant une tempête de neige qui me retiendra plusieurs heures dans une maison cernée par le blizzard, tendant les mains à un haut poêle à bois qui devient, en cette étrange journée qui enfonce un coin d'hiver dans le printemps, l'élément central de ce vaste salon libanais montagnard, où le temps ne passe pas tout à fait comme sur la côte, où la parole, en français ou en arabe, se fait plus lente, où l'on se tasse davantage dans le sofa qui court sur trois côtés de la pièce, tandis que la servante silencieuse verse du café à la cardamome ou du café blanc (une tisane parfumée à la fleur d'oranger) et que des profondeurs de la cuisine montent des odeurs de menthe, de sésame, d'aubergine grillée, de tomate, d'origan, de coriandre, de thym, de citron, de persil, de tout ce qui sert à la préparation d'un petit mezzé destiné à fêter mon retour, quoique je ne sois pas l'enfant de la maison ; mais on est ému de parler français dans le brouillard, le bruit du vent, le grondement de la grande cascade tombant dans la vallée qui avait pour moi, jadis, à l'automne ou au début de l'été, sous les arbres fruitiers, une fraîcheur de paradis. Au retour, la neige se transforme en pluie, et le brouillard m'empêchera d'aller jusqu'aux cèdres de Barouk, plus petits que ceux du Nord, mais plus nombreux ; il m'interdira aussi de traverser la montagne d'est en ouest et de redescendre dans la Bekaa pour rejoindre les vignobles de Kefraya et le lac de Qaraoun, la ville chrétienne de Marjayoun étant, elle, interdite par l'armée libanaise. Je

ferai, le soir même, dans un hôtel quasi désert de Baakline, dans le Chouf, trembler dans mon verre du vin de Kefraya, sous le regard attentif de jeunes serveurs druzes… Dès l'aube, je me remets en route vers le col du Baïdar, par où transitent les camions de marchandises à destination de la Syrie, de la Jordanie, de l'Irak, du golfe Persique, même. A Sofar, je rêverai devant les ruines du Grand Hôtel d'où j'avais l'impression, enfant, que j'allais voir sortir les héros de *La Châtelaine du Liban* de Pierre Benoit, roman bien moins kitsch qu'il ne paraît, et l'un des meilleurs témoignages sur l'époque du Mandat français. Le château de la belle comtesse Orloff, qu'on dit inspirée par Lady Stanhope, n'existe bien sûr pas, ce qui ne m'empêchait pas de le voir, adolescent, dans la forteresse de Moussayliha, au-dessus de Batroun, et dans d'autres nids d'aigles du Mont-Liban. Je songe alors à tous les voyageurs d'Orient qui ont franchi ce col, de Lamartine à Barrès, en passant par Flaubert, Nerval, Renan, Loti et d'autres, encore, qui avaient le temps de s'arrêter, avant l'invention du tourisme. Il faudrait comme eux séjourner dans les stations estivales de Beit Mery, de Bikfaya, du bois de Boulogne, parmi les pins parasols, dans des villas dont beaucoup sont encore closes, sinon fort abîmées, après avoir servi de campement à l'armée syrienne, et poser sur le « calme des dieux » un regard apaisé. C'est sur ces hauteurs, comme dans les vallées profondes (celles de Hammana, du Nahr Ibrahim, de la Qadicha, et même du fleuve Litani, au sud) que se trouve le Liban le plus secret, grâce à quoi comprendre l'*Homo libanus*. Etre libanais, c'est être avant tout de son village, de son fief, de son clan ; et rien d'autre, semble-t-il, tant le domaine privé est une forteresse, ici. Et puis, les dieux et les demi-dieux hantent encore ces lieux, comme la source d'Afqa, où naît le fleuve Adonis (le Nahr Ibrahim) dont on remonte la vertigineuse vallée à partir de Byblos. Adonis est mort, là, dans les bras d'Aphrodite, au bord des eaux qui jaillissent d'une haute grotte, au fond d'un cirque élevé dont la falaise rappelle la fontaine de Vaucluse, en Provence : la légende veut que le sang du demi-dieu se retrouve dans les eaux auxquelles les pluies de février, entraînant la terre ferrugineuse des ravins, donnent une couleur rouge. Dans les ruines du temple romain bâti sur une rive du ravin, au cœur d'une petite niche, une statuette de la Vierge Marie et un figuier aux branches duquel les femmes viennent accrocher des lambeaux de vêtements pour obtenir la guérison des maladies. Comme dans la

reculée de Jezzine, comme dans la Bekaa, près des sources de l'Oronte, ou dans le vallon solitaire de Fourzol aux parois criblées de tombes rupestres et dans bien d'autres lieux, on pourrait entendre ici, à condition de faire silence en soi, le bruit des mystères antiques et la ferveur des anciennes religions.

D'Afqa, je remonte vers Aqoura puis vers la station hivernale de Laqlouq, aux étranges rochers karstiques. J'irai vers les cèdres, sous lesquels on ne se promène pas impunément : ceux de Hadeth dont on taille la branche maîtresse, ce qui les fait ressembler à des chandeliers, ceux de Bcharré, et ceux de Ehden, un peu plus bas, sur la route qui descend vers Tripoli. Je n'entends jamais le nom d'Ehden sans le confondre avec celui du paradis, tant est puissante, au printemps, et particulièrement aujourd'hui où le temps s'est remis au beau, l'odeur balsamique des cèdres. Il faudrait aller encore plus haut, gravir les pentes nues du Qornet es Saouda, pour arriver au point culminant du Liban, à plus de 3 000 mètres, d'où l'on peut apercevoir, s'il fait beau, à l'horizon, les monts Troodos de Chypre, le lac de Homs, l'oasis de Baalbek, la pyramide du mont Hermon. La neige m'en empêchera. Je redescendrai vers la côte pour remonter après Tripoli, vers le nord, par des vallées boisées, jusqu'au Akkar, une des régions les plus arriérées du Liban, et au village même d'Akkar, surmonté de sa forteresse arabe en ruine ; du sommet de la tour, dans le vent qui souffle fortement et pourrait me précipiter dans le vide, je peux enfin contempler ce que je n'avais pas revu depuis mon enfance : les monts Nosaïris, en Syrie, au milieu desquels on distingue la vallée du Nahr al-Kabir et l'impressionnant vaisseau du Krak des Chevaliers. Je me retourne vers le Liban que j'ai en deux journées traversé par des routes secrètes : il me semble que c'est le temps que j'ai traversé, avec sa géographie mythique, intime, paradoxale ; le temps historique, mythologique et personnel qui offre au voyageur redescendant vers les orangeraies de Tripoli l'impression de se retrouver dans le premier soir du monde.

Montagne Noire

Pour cette extrémité située au sud-ouest du Massif central, ce *finisterre*, en quelque sorte, j'ai un goût qui me permet de réunir ma

double origine familiale : la Corrèze et le Midi. Le voyageur qui arrive des collines quasi toscanes du Tarn et monte vers le lac de Saint-Ferréol, puis vers le bassin du Lampy, se retrouve brusquement dans un paysage semblable à celui de la haute Corrèze : granit, hêtres, chênes, sapins, genêts, fougères… Le contraste est saisissant. C'est, comme en Limousin, un Midi haut, froid et secret, clos sur lui-même. Dans le lac du Lampy, résultat d'une retenue créée au XVIIe siècle par Paul Riquet pour alimenter le canal du Midi, je ne me baigne jamais sans me croire dans un autre lac de barrage, celui de Viam, mon village natal, situé à la même altitude. Rives abruptes, dénudées par l'eau sur laquelle les arbres se penchent lorsque les retenues sont pleines. Eau noire. Ciel très bleu. Brouillards fréquents. Neige en hiver. Brume au cœur de l'été. Et, pour moi, le sentiment renouvelé d'appartenir, quoique méditerranéen, à une civilisation des hauts plateaux. En réalité, il suffit de quelques kilomètres pour descendre non pas vers Mazamet, sa capitale, qui a connu la prospérité avec le délainage qui l'avait mise en rapport avec l'Argentine, l'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande, mais sur l'autre versant de la Montagne Noire, vers le Cabardès, au sud, qui produit un bon vin, ou le Minervois, à l'est, aux vins souvent remarquables ; tout d'un coup, on est dans le Midi le plus implacable : lumière crue, ciel cobalt, cyprès, cigales, terre rouge, tuiles romaines, calcaire… Et la vue porte par beau temps jusqu'aux Pyrénées, le Lauragais, Castelnaudary, dont le nom m'ouvre les portes de Toulouse et de ma première enfance.

Montagu (Lady Mary)

Mary Pierrepont, fille aînée d'Evelyn Pierrepont, 5e duc de Kingston, et de Lady Mary Fielding, est née en 1689. Elle apprend seule le latin et le grec. Elle se lance bientôt dans le monde, où elle brille et séduit des esprits tels que Joseph Addison, Jonathan Swift, Alexander Pope. Elle épouse en 1712 Edward Wortley Montagu, qu'elle accompagne, contrairement à l'usage, à Constantinople où il est nommé ambassadeur auprès de la Sublime Porte. Ils partent par voie de terre ; un voyage dangereux, à cause du froid hivernal, et surtout des brigands ; mais la lenteur permet d'observer les peuples,

leurs coutumes, notamment les Albanais et les Hongrois, si mal connus des Européens. Dans ses Lettres, Lady Montagu parle de Vienne, puis de Belgrade et de Sofia, alors villes turques, et bien sûr d'Edirne, deuxième capitale de l'Empire ottoman. Ils resteront dix-huit mois à Constantinople, vivant dans le quartier européen de Pera, où bruissent toutes les langues de l'Europe. A son retour, qui eut lieu par l'Afrique du Nord, notamment Tunis, cette jolie femme publie, en 1763, ses *Lettres turques* qui la rendront célèbre jusqu'à nos jours : ayant, parce que femme, pu avoir accès aux hammams et aux jardins privés, elle nous renseigne sur les mœurs ottomanes, permettant de détruire bien des préjugés et des clichés sur la condition féminine dans l'islam turc, sur le rôle des janissaires, détenteurs d'un pouvoir considérable, et sur bien des détails de cette civilisation d'outre-Méditerranée. Elle y découvre aussi l'usage de la vaccination contre la variole, dont elle avait été atteinte et dont elle entendait préserver ses enfants, avec succès. En 1738, elle s'éprend d'un écrivain italien, Francesco Algarotti, que Voltaire surnommait le Cygne de Padoue ; or, elle avait pour rivaux non pas des femmes mais Lord Hervey et même le roi de Prusse Frédéric le Grand ; Lady Montagu ne baisse pourtant pas les bras, et se rend à Venise pour y retrouver Algarotti qui lui préfère Hervey. Elle profite alors de ce qu'elle se trouve en Italie pour aller, *via* Genève, en Provence, à Avignon, où elle s'installe dans un ancien moulin, comme seule pouvait le faire une Anglaise, visitée là par l'Europe tout entière, pendant les vingt-deux années qu'elle y passera. Quand elle regagne Londres, c'est pour voir, en 1762, mourir son mari, qu'elle suivra de peu dans la tombe. Son séjour en Turquie correspond à l'« Ere des tulipes », période au cours de laquelle le sultan Ahmet III, soucieux de s'ouvrir au monde occidental et de moderniser son pays, avait inauguré un temps d'insouciance et de festivités. Lady Montagu s'habillait, là-bas, à la turque, avec des pantalons bouffants de couleur rose, des chaussures en chevreau blanc brodé d'or, une chemise de soie blanche fermée au col par un diamant, une veste en damas aux bouton d'or, un caftan rose, une ceinture assez large, un bonnet tissé en argent.

Montand (Yves)

Celui qui allait devenir un parfait exemple de l'intégration à la française, comme on le dirait aujourd'hui, était né Ivo Livi, en 1921, à Monsummano Terme, en Toscane, dans une famille ouvrière. Il a un frère et une sœur, ses aînés. La famille s'exile en France, en 1923, après l'arrivée de Mussolini à la présidence du Conseil. Les Livi vivent à Marseille où le père fonde une petite fabrique de balais. L'enfance d'Ivo Livi est difficile pour un « Rital » pauvre et passionné par le music-hall et le cinéma. La famille devient française en 1929, et Ivo Livi choisit de se prénommer Yves. Il travaille dans une fabrique de pâtes, puis est tour à tour serveur, livreur, apprenti coiffeur dans le salon de sa sœur, docker. En 1938, il chante en première partie d'un spectacle qui accueille des débutants et trouve son nom de scène en hommage à sa mère, qui lui répétait, pour le faire revenir à la maison : « *Ivo, monta !* » Il se produira à Toulouse et à Narbonne. Son premier succès est une chanson intitulée *Dans les plaines du Far West.* L'année suivante il réalise un rêve, comme Tino Rossi, quelques années plus tôt : il chante à l'Alcazar de Marseille. La guerre arrive. Il travaille aux Chantiers de Provence, redevient docker, continue à chanter, monte à Paris en 1944 où il rencontre Edith Piaf qui le conseillera, le fera chanter en première partie au Moulin-Rouge, avant de devenir sa maîtresse puis de rompre avec lui, comprenant que le talent du beau Méridional (à qui elle avait fait perdre son accent) risquait de lui faire de l'ombre. Montand rencontre Francis Lemarque puis Jacques Prévert. Les chansons que Prévert et Kosma composeront pour lui feront le tour du monde, notamment *Les Feuilles mortes* (1949), qui sera chantée par bien des interprètes et deviendra un standard du jazz. Le Midi continue à lui être favorable puisque c'est à Saint-Paul-de-Vence qu'il rencontre, en 1948, Simone Signoret, déjà une grande actrice, qu'il épouse en 1951. Ils vivent place Dauphine, dans le cœur ancien de Paris. Montand se lance alors dans une nouvelle carrière. Le premier film important dans lequel il joue est, en 1953, *Le Salaire de la peur* de Clouzot, qui deviendra un classique du cinéma français ; Montand en aura d'autres à son actif. En attendant, il est un compagnon de route du Parti communiste français, joue au théâtre dans les *Sorcières de Salem*, d'Arthur Miller, écrivain américain de gauche et mari de Marilyn Monroe, qu'il retrouvera deux ans plus tard, à Hollywood, après deux tournées en URSS, dont il revient désenchanté, notamment d'une longue conversation avec

Khrouchtchev à propos de l'intervention soviétique en Hongrie. Il triomphe à Broadway, à San Francisco, à Hollywood, où il devient l'amant de Marilyn Monroe, sur le tournage du *Milliardaire* de George Cukor (1960), cette liaison mettant fin au couple Miller-Monroe, et, bien que Signoret ait choisi de faire bonne figure et que Montand ait décidé de ne pas la quitter, lézardant le couple français. Ils resteront néanmoins ensemble jusqu'à la mort de Signoret, en 1985. Aux USA, il tourne encore *Sanctuaire*, d'après Faulkner, puis il rentre en France, où le rock'n roll a débarqué. Montand choisit de se consacrer exclusivement au cinéma, rompt avec le PCF, en 1968, pour protester contre l'intervention soviétique à Prague, puis revient à la chanson en 1981, pour une tournée mondiale, dans laquelle son statut de militant des droits de l'homme joue une grande part. Il meurt à Senlis, en 1991, à la fin du tournage de *IP5*, un film de Jean-Jacques Beineix. Cet immigré italien avait fini par incarner la chanson et le cinéma français, voire le *french lover* ; roublard et cabotin quand il était mal dirigé, il était excellent, grand, même dans ces classiques du XXe siècle que sont *Z, Compartiment tueurs, L'Aveu*, de Costa-Gavras, autre immigré (grec, celui-là) ; *La guerre est finie* de Resnais ; *Le Cercle rouge* de Melville ; *César et Rosalie*, *Vincent, François, Paul et les autres*, *Garçon !* de Claude Sautet ; *Police Python 347* et *Le Choix des armes* d'Alain Corneau ; *Les Routes du Sud*, de Losey ; et même les remakes par Claude Berri des films de Pagnol, *Jean de Florette* et *Manon des Sources*, où le *french lover* de Marilyn devient le Papé des Français.

Montpellier

De Montpellier, à l'exception des fraîches rues de la ville ancienne, du musée Fabre, de la place Saint-Roch, de l'étroite place de La Canourgue, où je goûte l'ombre des micocouliers (mais dont le nom, la Canourgue, me tire irrésistiblement, surtout l'été, vers les froides terres lozériennes et limousines, par échos géologiques et onomastiques), je n'aime vraiment que les hauteurs du Peyrou, c'est-à-dire le site royal qui commence avec la statue équestre de Louis XIV, se poursuit avec l'arc de triomphe et la promenade du Peyrou, l'esplanade se terminant par le château d'eau qui capte les eaux du

Lez, et le grand aqueduc à double rangée d'arcades superposées, de vingt et un mètres de haut. C'est de ces hauteurs qu'on aperçoit, vers l'est, les 658 mètres du pic Saint-Loup dont je n'ai jamais entrepris l'ascension sans penser à celle que Pétrarque a faite du mont Ventoux, et qui est un peu à Montpellier ce que la montagne Sainte-Victoire est à Aix-en-Provence, outre qu'il donne son nom à un vin d'excellente qualité. Il faut descendre ensuite au proche Jardin des Plantes. Créé en 1593, il fut le premier jardin botanique de France. Deux mille espèces y sont cultivées. Ses allées sont vouées à nous rappeler la formule de Goethe : « Nul ne se promène impunément sous les palmes », souvent citée par André Gide, qui aimait se promener là en compagnie du jeune Paul Valéry. J'ignore si Auguste Comte, natif de la ville, s'y promena avant d'aller à Paris mettre au point sa religion de l'Humanité. D'autres promeneurs illustres y vaguèrent : Rabelais, Michel de Nostredame, le poète anglais Young, dont la fille passe pour gésir dans le jardin, Carl von Linné, et tous ceux qui cherchent là une manière d'oublier l'implacable été montpelliérain ou, en hiver, soucieux de respirer grâce aux plantes un peu de cet avant-été qui console de bien des choses, même de la mer démontée, laquelle roule en grosses vagues gris-noir, cet après-midi de mars, à Carnon, entre Palavas-les-Flots et La Grande Motte, et dont les puissants rouleaux jettent sur la plage toutes sortes de débris qui rappellent que la Méditerranée est une mer souvent agitée, tempétueuse, et que les marins de l'Antiquité ne l'affrontaient pas l'hiver.

Mu'allaqât

Ces choses « suspendues » sont un groupe de sept odes arabes préislamiques, si admirables qu'on dit qu'elles étaient exposées sur les tentures du temple de La Mecque. On penche aujourd'hui pour une exposition moins légendaire, plus métaphorique : cette poésie, fondatrice de la littérature arabe, avant que le Coran n'en fixe la langue, en serait le suspensoir en même temps qu'elle donnait à l'arabe une valeur supradialectale. Il s'agit d'une poésie païenne, forgée oralement par les Bédouins et récitée, on l'imagine, dans le désert, mais aussi, avec le temps, dans les salles où se tenaient les

lettrés et les puissants personnages qui ont permis que ces odes, comme l'œuvre d'Homère, par exemple, ne se perdent pas, le rythme y aidant et aussi le fait que ces poèmes usent d'une rime unique. Ce qu'on traduit généralement par « ode » est en réalité une *qasîda* : un genre hétérogène, « tout à tour épique, bachique, satirique, érotique », dit un des traducteurs des Mu'allaqât, Pierre Larcher, la forme de la mu'allaqât obéissant au schéma tripartite de la *qasîda* : « *nasîb* ou développement élégiaque initial, *rahîl* ou voyage central, prétexte à des tableaux descriptifs, *madîh* final ou éloge d'un individu ou du groupe tribal ». Emouvants, étonnants, ces poèmes le sont par leur thématique, universelle, autant que par leur scansion et surtout le fait qu'on entend là l'aurore d'une grande langue littéraire : la fraîcheur de l'aube, comme dans cette mu'allaqât attribuée à Antara Ibn Chaddad, qui a sans doute vécu entre 525 et 615 après J.-C. et qui était l'enfant d'un père arabe et d'une esclave abyssine. Sa bravoure a conduit son père à l'affranchir. Il aimait sa cousine Abla, mais leurs amours furent contrariées pour des raisons sociales. Antar, lui-même, est l'objet d'un poème épique, *Sîrat'Antar* : le sujet en a été repris en Occident par Lamartine et par Rimski-Korsakov dont le poème symphonique, *Antar*, est une des plus belles œuvres. Voici le début de sa mu'allaqât, traduit par Pierre Larcher :

> *Les poètes ont-ils laissé pièce à poser ?*
> *As-tu reconnu la demeure imaginée ?*
>
> *O demeure de 'Abla, à El-Jiwâ, parle*
> *Et bon jour, demeure de 'Abla, et salut !*
>
> *J'y arrêtai ma chamelle, pareille à un*
> *Fortin, pour éteindre le besoin de m'attarder.*

Murat (Joachim)

Seule l'épopée napoléonienne pouvait donner à un fils d'aubergiste méridional un destin royal. Joachim Murat est né en 1767, près de Cahors, à Labastide-Fortunière (que la République rebaptisera en son honneur Labastide-Murat). Destiné à la prêtrise, il préfère l'armée, s'enthousiasme un temps pour la Révolution, notamment pour Marat

(dont la proximité onomastique lui plaît au point de se faire appeler comme l'Ami du peuple), rejoint l'armée, se fait remarquer de Bonaparte, montre sa bravoure à Marengo, puis pendant l'expédition d'Egypte, notamment à la deuxième bataille d'Aboukir, signe en 1801 l'armistice entre la France et le royaume de Naples et est nommé général en chef de la nouvelle République cisalpine. En 1804, il est fait maréchal d'Empire et devient le beau-fère de l'Empereur dont il épouse la sœur, Caroline. En 1805, s'ouvre une vertigineuse série de hauts faits d'armes et de victoires : il entre à Vienne après avoir défait les Autrichiens dans la Forêt-Noire, se couvre de gloire à Austerlitz, devient grand-duc de Berg et de Clèves, s'installe à Düsseldorf, capitale de son nouvel Etat, connaît la victoire d'Iéna, chasse les Russes de Varsovie, participe à la bataille d'Eylau. Napoléon l'envoie en Espagne où, en 1808, il occupe Madrid, occupation mal vécue par la population et qui entraînera le début de la guerre d'Indépendance espagnole (de quoi le tableau de Goya, *Dos de Mayo*, nous donne une terrible vision). Le frère de Napoléon monte sur le trône d'Espagne ; déçu, Murat doit choisir entre le royaume du Portugal et celui de Naples. Ce sera Naples. Un royaume qui avait une histoire riche et houleuse puisque issu du royaume de Sicile : la période angevine avait vu Charles d'Anjou chassé en 1282 par Pierre III d'Aragon, lors des fameuses Vêpres siciliennes, dont Verdi tirera un opéra. C'était le début de la période espagnole : en 1442, Alphonse V d'Aragon, roi de Sicile, s'emparait de Naples et créait le royaume des Deux-Siciles qui suscita une série de guerres italiennes entre l'Espagne et la France, jusqu'au traité de Cateau-Cambrésis (1559). Le royaume lui sera ravi par Ferdinand II d'Aragon : nouvelle dissociation entre la Sicile et Naples, lesquelles ne seront réunifiées qu'en 1720 par Charles VI. Pendant la période bonapartiste, les Deux-Siciles étaient alliées à la Troisième Coalition qui se nouera en 1805 contre Napoléon. Après les victoires d'Austerlitz et de Campo Tenese, Napoléon installe son frère Joseph sur le trône de Naples avant de l'appeler, deux ans plus tard, sur celui de Madrid : on sait que Murat le remplacera dans ce jeu de chaises musicales. Murat impose des réformes qui échoueront par manque de budget. Il échoue aussi à prendre la Sicile, fortement défendue par les Anglais. 1814 : à la chute de Napoléon, Murat conclut un accord avec l'Autriche pour conserver son trône. Un soutien incertain, qui le fera se rallier à Napoléon pendant les Cent-

Jours, ainsi qu'aux nationalistes italiens. Il se bat contre les Autrichiens mais est défait à Tolentino, capturé puis exécuté dans une bourgade maritime de Calabre, Pizzo, après un procès joué d'avance. Je contemple les portraits de cet homme remarquable, aux traits épais, sensuels, énergiques, et qui nous semble aujourd'hui tout à la fois un guerrier hors pair et un homme que les intérêts supérieurs de l'Histoire dépassent quelque peu ; reste l'éclat d'un destin extraordinaire, à quoi on peut être particulièrement sensible depuis que la partie occidentale de la Méditerranée est à peu près sortie de l'Histoire.



Naples

A Naples, où les bateaux qui traversaient la Méditerranée faisaient souvent escale, j'ai surtout, enfant, regardé les forteresses, l'imposant Castel Nuovo, situé sur le port, le château de l'Œuf, un peu loin, le château Saint-Elme, ou, sur les hauteurs boisées, le palais de Capodimonte qui m'intéressait moins pour sa fonction muséale que parce qu'il avait, entre 1806 et 1815, servi de résidence à Joseph Bonaparte et à Joachim Murat. Je ne savais pas regarder. C'était une manière de ne pas voir le reste, la célèbre baie, avec le Vésuve, et le vieux Naples, le Naples populaire qui m'inquiétait plus que les villes du Proche-Orient, Damas, Hama, Homs, Amman, Tripoli, Saïda, Tyr, dont il est vrai que la langue m'était familière. J'aimais mieux, je l'avoue, contempler la ville depuis le pont du bateau, les ruelles de Naples me paraissant dangereuses, voire sordides, comme si je voyais la ville se dégrader sous mes yeux. La capitale de la Campanie m'apparaissait, comme Gênes, donnée par ses collines en même temps qu'elle ne se livrait pas, comme toutes les villes très anciennes (et celle-là est l'une des plus vieilles du monde, malgré son nom qui, en grec, *neapolis*, signifie « ville neuve »).



Je contemplais le Vésuve, le palais de Capodimonte, l'étagement des maisons et des immeubles, j'écoutais la rumeur de la ville, je regardais le ciel : j'attendais qu'on vienne me chercher pour me faire visiter le musée archéologique qui renferme de troublantes statues de nus, et aussi Pompéi, Herculanum. Je rêvais. Mon père, en buvant un étrange vin, les Larmes du Christ, récolté sur les pentes du Vésuve, me disait qu'au XVIIIe siècle Naples était une ville musicienne et la cité la plus peuplée d'Europe, après Paris, mais avant Londres. Il donnait les noms de quelques-uns de ceux qui avaient vu le jour dans la ville : Domenico Scarlatti, Pietro Domenico Paradisi, Salvator Rosa, Giambattista Vico, Riccardo Muti… Depuis, j'ai lu ce qu'en disent le président de Brosses et Stendhal, mais je suis plus sensible à ce vers de Nerval : « Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie », qui me semble contenir Naples dans la beauté de ce nom, Pausilippe, qui désigne également le plus beau quartier d'une ville dont on ne saurait oublier qu'elle est rongée par la Camorra et dont le plus véridique portrait, jusque dans ses souterrains, nous est proposé par Malaparte, dans *La Peau* : livre terrible, qui évoque la Naples libérée puis occupée par les Américains, mais qui en donne aussi l'âme, tout à la fois sordide et chevillée au fait de vivre. Les guerres révèlent toujours le génie des peuples, en même temps que ce par quoi ils se damnent. Et Naples, comme Beyrouth ou Alexandrie, de l'autre côté de la Méditerranée, est une ville qui ne cesse de se damner pour mieux revivre, qui cherche dans ses ordures de quoi invoquer une beauté faite de déchéance et d'orgueil, et trouve dans la splendeur de sa baie une manière de rédemption.

Nasser (Gamal Abdel)

La gloire de Nasser, je l'ai connue, enfant, au Liban et dans tout le monde arabe, où il était une sorte d'aigle planant au-dessus des chefs d'Etat et des souverains locaux dont les noms sont depuis longtemps oubliés. Je me rappelle les Bédouins du désert de Jordanie clamant devant nous : « Gamal Abdel Nasser ! De Gaulle ! » C'était une époque où la notion de grand homme existait encore. A peine si l'on connaissait le nom des autres dirigeants. Je possède encore des

timbres de l'UAR (United Arab Republic), sigle de l'éphémère union politique entre la Syrie et l'Egypte, qui dura de 1958 à 1961. On parlait beaucoup de Nasser, au Liban, dans les années 1960, où son prestige était entier, malgré son rôle néfaste dans la crise de 1958 qui avait entraîné le débarquement de marines américains au pays du cèdre, puis dans l'armement des Palestiniens des camps de réfugiés, qui allait conduire le Liban à la guerre civile de 1975. Il restera grand dans la défaite de la guerre des Six-Jours et l'humiliation arabe popularisée en Occident par les chaussures que les soldats égyptiens avaient abandonnées pour mieux fuir dans les sables du Sinaï. Il était difficile de critiquer cet homme, le premier à avoir rendu leur fierté aux Arabes, comme le dit sa légende. Il était né en 1918, à Alexandrie, dans une famille dont le père était un employé de la poste. Très tôt, Nasser s'intéresse à la politique, et de la façon la plus active, voire activiste, notamment en s'opposant au traité anglo-égyptien de 1936, ce qui lui vaudra des difficultés lorsqu'il voudra entrer à l'académie militaire ; il y parviendra, mais grâce à des appuis, comme souvent dans ces régions. D'abord affecté au Soudan anglo-égyptien, il connaîtra le feu en Palestine, pendant la guerre israélo-arabe de 1948. Il fonde le mouvement des Officiers libres, conduit en 1952 un coup d'Etat qui réussit, et écrit *Philosophie de la révolution*. Une fois déposé le roi Farouk, le canal de Suez nationalisé, les partis politiques interdits au profit d'un parti unique, et la crise de Suez réglée, laquelle marquait la fin du rôle international de la France et de la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle révélait la puissance croissante d'Israël, Nasser peut régner. Je revois la grand-mère d'un condisciple libanais, en juin 1967, traverser la pénombre de l'appartement aux vitres encore tapissées de papier bleu, à cause du couvre-feu, et s'approcher à pas d'oiseau pour nous annoncer, d'une voix blanche, avec ce solécisme : « Gamal Abdel Nasser a désisté », ce qui était une nouvelle aussi frappante que celle de l'assassinat de Kennedy ou du limogeage de Khrouchtchev. Le grand homme au physique d'acteur égyptien quittera la scène du monde trois ans plus tard, à cinquante et un ans, victime d'une crise cardiaque.

Nemrud Dağı

Haut de 2 206 mètres, le Nemrud Dağı est une montagne de l'Anti-Taurus, dans la partie méridionale de l'Anatolie, qui domine la vallée de l'Euphrate, au nord de la frontière syrienne. A son sommet se trouve un tumulus artificiel de 50 mètres de haut et de 150 de diamètre, entouré de restes de statues gigantesques. Ce sont les vestiges d'un imposant sanctuaire datant du royaume hellénistique de Commagène, royaume fondé au Ier siècle avant J.-C., situé entre la Cappadoce, la Syrie et l'Arménie, sur le territoire de la Turquie actuelle. Sa capitale était Samosate (aujourd'hui Adiyaman). Position centrale et difficile entre les Grecs et les Perses. Antiochos Theos, le roi qui a fait ériger ce sanctuaire, a repoussé les attaques de Marc Antoine, mais cela n'empêchera pas que la Commagène devienne par la suite vassale de Rome, ni que Vespasien mette fin à la dynastie régnante, en 72 après J.-C. Au IIe siècle, la Commagène sera partagée entre les diocèses romains du Pont et d'Orient. En 1923, le traité de Lausanne instaure une Arménie indépendante et un Kurdistan autonome, laissant à la Grèce la Thrace et la région de Smyrne, ce que contestera Atatürk. Le voyageur qui grimpe au sommet du Nemrud Dağı est récompensé de ses efforts en découvrant, à l'est et à l'ouest du grand tumulus, deux vastes terrasses, celle de l'ouest supportant un groupe de cinq statues qui mesuraient neuf mètres de haut et dont seule a subsisté la tête, haute de deux mètres.



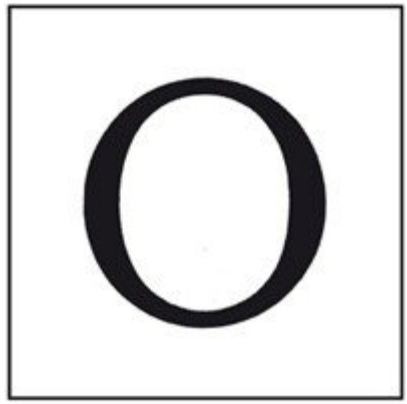
Il s'agit d'anciens dieux arméniens : Vahagn, Anahit, Aramazd. On voit aussi des stèles à l'effigie d'Antiochos, de Mithridate Ier, de Laodice. Le tumulus abrite sans doute la tombe du roi Antiochos. Le site a été découvert en 1881 par un géologue turc ; il est exploré par une

mission allemande, quelques années plus tard, puis par des Américains, en 1953. De ces terrasses, la vue sur les montagnes et les plaines du Taurus est plus qu'impressionnante : si peu païen qu'on soit, on sent qu'il ne souffle pas là que du vent. Pour un peu, on entamerait une danse lente en l'honneur de ce roi qui a eu non pas la folie des grandeurs mais le seul souci de la grandeur.

Nice

De cette ville où j'ai passé trois semaines, un été d'autrefois, en compagnie de ma première épouse, je garde le souvenir d'une grande paix, et celui d'un oncle qui y avait vécu, rue de France, dans un de ces appartements qui nous semblent, à l'âge adulte, se confondre avec des tombeaux tant ils étaient sombres, les villes méditerranéennes aimant les maisons pleines d'ombre, pour lutter contre le soleil. La colline de Cimiez, avec ses pins, ses villas, ses résidences de pierre claire parmi les pins parasols, les lauriers-roses et les cyprès, me faisait penser à celle de Yarzé, sur les hauteurs de Beyrouth. Nous vivions là, Hélène et moi, à l'étage le plus élevé d'un bel immeuble clair d'où je sortais peu, n'aimant pas la chaleur, les plages de galets bondées, les rues trop animées du Vieux Nice, malgré leur côté turinois, la Promenade des Anglais ne me servant qu'à imaginer les fantômes de Nietzsche qui a séjourné là, l'hiver, entre 1883 et 1887, de Gogol, Tchekhov, Tchaïkovski, Paganini, Matisse, Chagall, Kessel, Romain Gary, l'acteur Maurice Ronet, Yves Klein et son IBK, International Klein Blue, couleur inventée par le peintre pour ses peintures monochromes et inspirée du bleu outremer. Le port m'attirait particulièrement pour les songes de grands départs qu'il me proposait, comme le port de Beyrouth, quelques années plus tôt. J'avais trouvé, chez un bouquiniste de la rue de France, l'édition en trois volumes de l'*Odyssée*, dans la traduction de Victor Bérard, avec le texte grec en regard. J'ai passé le plus clair de mes journées à relire ce texte fondateur de la culture occidentale, dans l'enchantement donné par la prose rythmée de Bérard et un fréquent recours au texte grec, et aussi par le sifflement ondoyant d'un mainate qui, dans la vaste cour de l'immeuble, donnait à la poésie d'Homère, à la lumière du jour comme

aux frémissements de mon esprit, l'impression d'entendre quelque chose de l'immensité du temps que nous traversons quand nous lisons des textes de l'Antiquité. Je suis revenu à Nice plusieurs fois, la dernière étant pour répondre à un « pays », Denis Tillinac, qui m'invitait à participer à une conférence au Centre universitaire méditerranéen, de quoi j'étais d'autant plus heureux que l'hiver parisien était interminable et que, s'il ne faisait guère plus chaud à Nice, ce jour-là, la lumière y inclinait à d'autres dispositions d'esprit qui m'ont conduit dans le Vieux Nice, moins peuplé qu'en été, notamment dans l'église du Gesu ou dans la cathédrale Sainte-Réparate, dont j'aime le baroque qui, tout comme la couleur jaune, ocre, rose des hautes maisons, me suggère que je me trouve en Italie, à tout le moins ailleurs, dans la civilisation méditerranéenne, comme je le dirai, le soir même, dans l'amphithéâtre du Centre universitaire méditerranéen, joli bâtiment qui fut élevé en 1933 sur la Promenade des Anglais et qui a eu pour administrateur Paul Valéry, dont on voit encore le bureau et la bibliothèque. Une devise, sur le fronton : « De la mer jusqu'à la mer », tirée du Psaume 72. Je logeais non loin de là, dans le bel hôtel Westminster où, le matin, des Anglais prenant leur thé sur la terrasse étaient plus anglais que nature, tout comme, sur leur balcon, les Russes en peignoir blanc fumant de gros cigares. Et je souriais de tout ça, heureux d'avoir dormi la fenêtre entrouverte sur le bruit de la mer.



Oc (Langue d')

Je suis né dans un patois de la langue d'oc, sur le haut plateau limousin, non loin de l'Auvergne. C'était une branche de l'occitan limousin. Le troubadour Bernard de Ventadour était né, lui aussi, non loin de là, au-dessus d'Egletons, dans un château dont il ne reste que des ruines. Un autre troubadour, Guy d'Ussel, vivait un peu plus haut. Dès ma naissance, j'ai entendu parler ce patois qu'on mélangeait heureusement au français de la République. J'aimais avec passion le bruit de cette langue chantante – plus colorée, plus chantante que le français que nous parlions avec l'accent, méridional, de la haute Corrèze. Et pourtant, le paysage n'a rien de méridional : granit, genêt, ardoise, terres ingrates, bruyère, sombres forêts de sapins, de hêtres, de chênes, de bouleaux, comme en Bretagne, région avec laquelle l'habitat offre de singulières ressemblances. Or, nous sommes bien dans le Midi, que d'autres appellent, pour des raisons politiques, l'Occitanie. Et si le dialecte de ma terre natale est à peu près éteint, faute de locuteurs, je ne me sens pas dépaysé, hormis pour le paysage, en entendant parler patois les habitants du sud de la France, de certaines vallées du Piémont et du val d'Aran en Espagne. Le patois limousin m'aide même à comprendre le catalan, un peu le portugais. Il m'arrive quelquefois de le parler avec des gens de mon âge, quand je reviens chez moi et que je ne veux pas être compris de ceux qui m'entourent. J'aime aussi, sur l'autoroute menant vers Clermont-Ferrand, voir apparaître le panneau annonçant l'entrée dans les pays de langue d'oc, c'est-à-dire un territoire que je puis dire mien, tout déraciné que je suis, aujourd'hui : une langue historiquement défaite par le français, et par là même plus attachante, encore, surtout si l'on songe que c'est l'immense Dante qui a désigné la langue d'oc par la

façon de dire oui (*oc*), relativement à l'italien (*si*) et au français (*oil*).



On m'a souvent demandé, en Limousin, pourquoi je n'écris pas en occitan, du moins dans l'occitan tel qu'il est pratiqué par des poètes ou prosateurs contemporains comme Marcelle Delpastre, Jan dau Melhau, Jean-Yves Casanova, plutôt que par les grands troubadours médiévaux, ou par Frédéric Mistral, en provençal, dont j'ai, adolescent, lu avec passion le poème *Mireille* (*Mireio*) dans une version bilingue, tâchant de retrouver dans le provençal, comme dans tous les troubadours, les traces du patois limousin que j'entendais parler autour de moi : je réponds que ce n'est pas ma langue d'écriture, et que ce patois n'a jamais été fixé, mais que j'aime faire entendre dans le français que j'écris des mots, expressions, idiolectes, voire l'accent de ma terre natale, déplorant que l'occitan ait, dans ses sources vives, à peu près disparu avec la fin de la paysannerie, comme toutes les langues régionales, des mondes s'étant ainsi abolis avec elles, la mode qui fait, dans le Sud ou en Bretagne, inscrire en français et en occitan (ou en breton, et j'imagine en basque) les noms des villes et des rues ayant quelque chose d'artificiel.

Ohana (Maurice)

Ce compositeur français rassemble en lui bien des caractéristiques de la Méditerranée puisqu'il est né à Casablanca, en 1913, d'un père originaire de Gilbraltar (donc citoyen britannique, ce qui explique

qu'Ohana fera la guerre sous l'uniforme anglais) et d'une mère andalouse. Ses trois langues sont donc l'anglais, l'espagnol et le français dans lequel il a été éduqué, de par sa naissance au Maroc, alors protectorat français. Dès 1923, il étudie le piano à Bayonne, où sa famille s'était réfugiée, puis à Paris, à partir de 1933, où il souhaitait entreprendre des études d'architecte et devenir pianiste professionnel. La guerre mettra fin à cette carrière à peine commencée. Elle le conduira à Rome, en 1944, où il se liera avec le compositeur Alfredo Casella, dont la rencontre fut déterminante. Revenu à Paris, il compose ses premières pièces pour piano, participe à la fondation du groupe le Zodiaque, qui entendait affirmer la possibilité d'une musique indépendante des dogmes sériels hérités de Schoenberg. Sa musique restera profondément marquée par la tradition arabo-andalouse ; en témoignent, en 1950, *Llanto por Ignacio Sánchez Mejías*, chant funèbre pour le matador de ce nom, personnage singulier, capable de prononcer une conférence sur *Don Quichotte* à l'université américaine de Columbia et de toréer au mépris du danger, ce qui lui coûtera la vie, en 1934, à l'âge de quarante-trois ans, à Manzanares, dans la province de Ciudad Real. Lorca a écrit ce chant funèbre dont s'inspire Ohana pour son premier chef-d'œuvre. En voici l'ultime strophe :

Il faudra longtemps avant que naisse, s'il naît jamais,
Un Andalou si clair, si riche en aventures.
Je chante son élégance avec des mots qui gémissent,
Et je me souviens d'une brise triste dans les oliviers.

Ohana donnera ensuite *Cantigas*, pour soli, chœur et instruments, sur un texte espagnol médiéval, *Signes,* pour orchestre, le *Livre des Prodiges*, pour orchestre, *Cris*, pour chœur a cappella, *Vingt-Quatre Préludes,* pour piano, *L'Anneau du Tamarit*, pour violoncelle et orchestre, inspiré par le jardin d'un de ses parents, près de Grenade, et par des poèmes tragiques de Lorca, *Office des oracles*, pour voix, écrit pour les fêtes musicales de la Sainte-Baume, une *Messe*, commande du festival d'Avignon, et *La Célestine*, créée en 1988 à l'Opéra de Paris, adaptée de la célèbre pièce du XVe siècle de Fernando de Rojas. Il meurt à Paris, en 1992. Sa musique est restée fidèle à ses sources et à son indépendance, reconnaissable, notamment, à l'usage de la micro-

tonalité par laquelle Ohana retrouve les mélismes du cante jondo et du flamenco. « Mon univers, déclarait-il en 1986, est le Sud, incontestablement. C'est-à-dire la France, l'Italie, l'Espagne et même l'Angleterre – Purcell est du Sud, tout comme Monteverdi. Un univers qui s'appuie sur une tradition des mœurs civilisatrices et sur un arbre généalogique immémorial. Ses racines musicales m'en semblent remonter à ces *Cantigas* d'Alphonse le Sage, chef d'atelier inspiré qui a convoqué des chanteurs, des scribes, des troubadours et a rassemblé en un recueil trois siècles de musique. Le monde musical arabo-andalou du XIIIe siècle rencontre alors notre tradition. »

Olbia

Cet été-là, Maria-Luisa m'avait fait promettre de la retrouver en Sardaigne, pour faire l'amour, m'avait-elle déclaré sans ambages. Fantaisie heureuse, que j'ai acceptée en riant, puisque la meilleure destination est celle où une femme aimée choisit de se donner : je voyais là quelque chose de stendhalien, et j'ai accepté d'aller en Sardaigne. Nous avons nagé, très tôt, le matin, devant l'île de Tavolara, semblable à une forteresse naturelle, au sud de la ville. La plage n'était pas encore envahie de touristes. Maria-Luisa riait dans le soleil. L'après-midi, nous sommes allés visiter un des nuraghes sardes : le Riu Mulinu, forteresse mégalithique, si nombreuses dans cette île qui partage avec la Corse la figure du Maure à la tête ceinte d'une bande de tissu, à ceci près que le drapeau sarde possède, plus heureusement, une croix. Le soir, nous nous sommes promenés dans Olbia, ville d'environ 50 000 habitants, où les endroits à visiter sont rares, à l'exception de la basilique San Simplicio, l'aqueduc romain, le palazzo Communale, et le port, pourquoi pas, au bord duquel nous avons dîné de poissons accompagnés d'un vin sarde, un Carignano del Sulcis, qui nous est heureusement monté à la tête et nous a ramenés sans tarder à la chambre de l'hôtel la Locanda, dans le centre historique. Plus tard, j'ai demandé à Maria-Luisa pourquoi elle tenait tant à venir à Olbia, où il n'y a pas grand-chose à voir, à part elle ; elle a souri avant de répondre que c'était pour le soleil, et pour une forme de bonheur qu'elle avait connu là, enfant, avec ses parents. « Et toi,

pourquoi as-tu accepté de m'y rejoindre ? » m'a-t-elle demandé en riant, cette fois. J'aurais pu lui dire que c'était en souvenir de ce beau film des frères Taviani, *Padre padrone*, qui montrait la vie d'un berger sarde ; mais j'aurais menti. « C'est à cause du nom d'Olbia, et de ma vieille passion pour l'archéologie. Et non pas pour cette ville, ni même pour la Sardaigne, mais pour l'Olbia du Pont-Euxin, sur la mer Noire, donc, aujourd'hui en Ukraine, entre la Crimée et le Danube : c'était une ancienne colonie grecque fondée par les habitants de Milet, en Asie Mineure ; un port important pour les céréales, le poisson, les esclaves, pendant un millénaire. Aujourd'hui, il n'en reste que des ruines menacées par l'érosion de la mer Noire. Hérodote rapporte que la ville frappait sa monnaie, laquelle était en forme de dauphin. J'ai pu voir ces monnaies, en 1968, au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, ayant un camarade de classe dont le père était le conservateur de ce département… Des monnaies qui m'ont plongé dans une étrange rêverie, proche d'un ravissement dont seules les femmes me tireront… »

Oliveira (Manoel de)

Le doyen des cinéastes mondiaux est encore en activité. Il est né à Porto, en 1908, dans une famille de la bourgeoisie industrielle. Enfant, les films de Chaplin et de Max Linder le ravissent. La pratique du sport également. Il fait ses études dans sa ville natale, puis chez les Jésuites, en Galice. En 1929, son père lui offre une caméra portative. Il joue comme acteur dans le premier film parlant portugais avant de débuter dans la réalisation par un documentaire muet et très réaliste sur le Douro, ce grand fleuve qui naît en Espagne, dans la Sierra de Urbión, marque ensuite la frontière entre l'Espagne et le Portugal sur plus de 100 kilomètres avant de couler vers l'océan Atlantique, dans lequel il se jette, près de Porto. En 1942 : premier long métrage, *Aniki Bóbó*, qui a pour sujet les enfants d'un quartier populaire de Porto. Puis il se rend en Allemagne pour étudier la technique de la couleur ; à son retour, Oliveira tourne un nouveau documentaire sur Porto, en 1956 : *Le Peintre et la ville,* puis, en 1962, *Le Mystère du printemps*, d'après un texte populaire sacré, interprété chaque année par des paysans, lors de

la Semaine sainte. En 1963, après un court métrage, *La Chasse*, la censure salazariste l'empêchera de tourner jusqu'en 1971, où Oliveira donne *Le Passé et le Présent*, satire de la bourgeoisie portugaise. En 1974, ce sera *Benilde, ou la Vierge mère*, une parabole mariale ; en 1978, *Amour de perdition*, d'après le roman de Camilo Castelo Branco ; en 1981, *Francisca*, d'après la romancière Agustina Bessa-Luis, qui l'inspirera aussi pour *Val Abraham* et pour *Le Couvent*. Il adapte *Le Soulier de satin* de Claudel, puis *La Princesse de Clèves* dans *La Lettre* (1999). Il ne cesse de tourner, notamment *Singularités d'une jeune fille blonde, L'Etrange Affaire Angelica, Gebo et l'ombre*. En 2001, dans *Un film parlé*, il avait mis en scène une mère professeur d'histoire qui quitte Lisbonne en compagnie de sa fille, âgée de six ou sept ans, sur un bateau de croisière qui doit les emmener à Bombay, où les attend leur mari et père. La mère explique à sa fille ce que fut la civilisation méditerranéenne, à chaque escale ou selon ce qu'elles aperçoivent du bateau : Ceuta, Marseille, Naples, Athènes, Istanbul, Port-Saïd et Le Caire. Le récit change alors : le capitaine du bateau, un Américain, interprété par John Malkovich, reçoit à sa table trois femmes montées respectivement à Marseille, Naples et Athènes ; trois actrices célèbres qui incarnent trois lieux de la civilisation méditerranéenne : Catherine Deneuve, Stefania Sandrelli, Irène Papas ; ils discutent du destin des langues, de la culture, du sort de la Méditerranée avec un Malkovich qui entend ces langues, mais ne peut que proclamer la victoire de l'anglais ; nous sommes encore dans la civilisation ; des terroristes ayant déposé deux bombes dans le bateau à l'escale de Port-Saïd, la mère et la fille mourront dans l'attentat, c'est-à-dire dans le naufrage de la civilisation. Le message d'Oliveira n'a rien de simpliste : le film est une interrogation sur la transmission, sur ce que nous sommes et vers quoi nous allons, nous autres à qui la Méditerranée a donné ses langues et sa culture, et qui tendons aussi à oublier l'héritage.

Olivier



Cet arbre, un des emblèmes de la civilisation méditerranéenne, m'est resté longtemps énigmatique, le vert-de-gris de ses feuilles se confondant avec celui des monnaies antiques que je recherchais dans les ruines, enfant. Il est vrai que, quoique vivant au Liban, je n'aimais pas les olives, ce fruit salé, et que l'huile qu'on en tirait n'était pas, du moins chez les Occidentaux, prisée comme elle l'est aujourd'hui. On lui préférait l'huile d'arachide, jugée plus « moderne » et mieux en accord avec la nourriture des Trente Glorieuses. En outre, le Liban n'a jamais été un grand producteur d'huile d'olive, malgré les belles oliveraies de la région de Koura, près de Tripoli, dans le nord : nulle marque d'huile dont on fît la réclame ; et beaucoup d'huile en provenance de Syrie. On consommait donc, ce qui est un comble, de l'huile importée d'Europe ou d'Amérique du Nord. Il y avait encore dans le goût occidental des préjugés défavorables pour les produits du tiers-monde ou les saveurs exotiques, fussent-elles méditerranéennes. La découverte des vertus de l'huile d'olive et des produits qu'on tire de ce fruit est donc (avec le retour du thym, de la sarriette, de la marjolaine, du romarin, de la coriandre, de certaines épices) une revanche de la Méditerranée sur le nord de l'Europe : un rééquilibrage, plutôt, et un rappel de vertus séculaires. C'est sans doute Giono qui en a parlé le mieux, dans son *Poème de l'olive* : « Je ne connais rien de plus épique. De la branche d'acier gris jusqu'à la jarre d'argile, l'olive coule entre cent mains, dévale avec des bonds de torrents, entasse sa lourde eau noire dans les greniers, et les vieilles poutres gémissent sous son poids dans la nuit. » Et il faut avoir vu, dans les champs de Provence, de Sicile, d'Espagne, de Tunisie, du Maroc, ou sur l'étagement des terrasses en Grèce, en Turquie, au

Liban, en Israël, la cueillette des olives, ce rite millénaire qui dit un rapport spirituel à l'arbre, au sol, à la saison, au ciel, à ce qu'on tire du fruit et qui est plus qu'une nourriture physique. Les variétés d'olives ont des noms, français, italiens, espagnols, principalement, qui font rêver : aglandaus, arabanier, ascolana, belgentiéroise, frantoio, leccino, rosée-du-mont-d'or, négrette, picholine, hojiblanca, nocellara del Belice…

Olmi (Ermanno)

Ce discret cinéaste voit le jour dans une famille catholique, en 1931, à Bergame, en Lombardie, terre de rencontres entre le nord et le sud de l'Europe, dont la capitale est Milan, et les autres villes Pavie, Crémone, Brescia, Lodi. Olmi perd son père au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il ne poursuit pas ses études et entre à Milan, chez Edison-Volta, compagnie grâce à laquelle il pourra tourner, entre 1953 et 1961, un grand nombre de courts métrages qui sont en quelque sorte le brouillon de son œuvre. Il a aussi suivi des cours d'art dramatique. La gloire lui vient à Cannes, en 1978, où il obtient la palme d'or pour *L'Arbre aux sabots*. Une longue maladie le tient éloigné des studios, entre 1982 et 1987, années pendant lesquelles il fonde une école de cinéma, à Bassano del Grappa, en Vénitie. Il revient derrière la caméra pour tourner *Longue vie à la Signora* (1987), *La Légende du saint buveur* (1988), *La Genèse* (1994), *Le Métier des armes* (2001), *En chantant derrière les paravents* (2003), *Le Village de carton* (2011). Des films non moins exigeants que *L'Arbre aux sabots*, mais qui ne sont pas touchés par la même grâce : ce film est en effet miraculeux. Tourné avec des paysans et des gens de Lombardie, il raconte la vie d'une grande ferme lombarde, à la fin du XIXe siècle. Plusieurs familles de fermiers vivent dans cette immense propriété ; nous les suivons de l'automne au printemps, dans le détail de leurs occupations et de leurs problèmes, sans qu'il y ait là rien de social ni de psychologisant ; c'est davantage le destin d'une civilisation qui intéresse Olmi. Les figures auxquelles nous nous attachons sont tout à la fois profondes et soumises à la collectivité. L'amour lui-même obéit à des règles très strictes. A une immense pudeur, aussi, laquelle a

frappé les spectateurs autant que l'histoire qui est contée. On y voit des choses qui nous sont ou étaient familières (le rapport aux animaux), ou lointaines, déjà, comme les veillées, l'idiot accueilli comme un visiteur sacré, la présence du curé, celle des cloches, des chants religieux, des rosaires, des chants traditionnels. Il y a même un miracle que nous prenons pour tel, sans le discuter : nous sommes dans un autre monde. Les prières sont magnifiques et témoignent d'une foi extraordinaire et d'un dialogue perpétuel entre la créature et son Créateur. On y entend aussi le dialecte lombard qui me donne par moments l'impression d'entendre un patois français. Cette civilisation rurale du sud de l'Europe, j'en ai connu la fin en Limousin. Elle n'a été remplacée par rien. Le monde moderne a certes apporté du confort ; mais le prix à payer est énorme, notamment dans les pays du Sud, où c'est l'émigration qui l'emporte, donc le néant.

Onassis (Aristote)

La vie d'Aristote Onassis, dont il était impossible de ne pas entendre parler, dans les années 1960 et 1970, est exemplaire de l'aventurier moderne qui a pour terrain la finance et le monde bien plus que les contrées sauvages auxquelles nous avaient habitués les romans et le cinéma. Onassis naît dans l'Empire ottoman, à Smyrne, en 1906 (suppose-t-on, les archives de la ville ayant brûlé en 1922). Il est le fils de Socrate Onassis, riche négociant en tabac. Il perd sa mère à six ans et se montre réfractaire aux études mais pas au travail : il hante les bureaux paternels. En 1922, Mustafa Kemal, qui a décidé de se débarrasser des Grecs, met le feu à Smyrne, fait déporter son père, massacre une partie de la famille, réquisitionne la demeure. Aristote obtient un laissez-passer du vice-consul des Etats-Unis et réussit à atteindre Lesbos, puis Athènes, d'où il fait sortir son père de prison mais où il ne trouve pas de travail. Il décide d'émigrer en Argentine, dès 1923, y vivant de petits emplois, avant de vendre en gros le tabac expédié par son père, puis de créer une manufacture de cigarettes dont la célébrité viendra grâce au chanteur de tango d'origine toulousaine Carlos Gardel. Devenu riche, Onassis achète en 1931 au gouvernement canadien six cargos qu'il immatricule au Panama, inventant ainsi le

pavillon de complaisance. En 1938, il lance son premier pétrolier, le plus grand qu'on eût jamais fabriqué, construit à Göteborg, grâce à l'appui d'une maîtresse suédoise. Après la guerre, il rachète une partie des Liberty ships, ces cargos américains récemment désarmés, négocie avec Ibn Saoud le monopole du transport de pétrole, à quoi les Américains s'opposent ; c'est le début des mauvaises relations entre Onassis et les USA. Sa vie sentimentale n'est pas moins romanesque, puisqu'il épouse en 1946 Athina Livanos, la fille du patriarche des armateurs grecs, Stávros Livanos, dont le grand rival d'Onassis, Stávros Niárchos, épousera l'autre fille, Eugenia, afin d'empêcher Aristote de mettre la main sur la flotte du beau-père. Il aura deux enfants d'Athina : Alexandre et Christina (laquelle fera la une des journaux à sensation, jusqu'à sa mort, en 1988). Les deux beaux-frères possèdent en 1953 la troisième flotte marchande du monde. Onassis jette son dévolu sur Monaco, dont il finira par posséder une grande partie jusqu'à ce que le prince Rainier III décide de reprendre ses billes. Il fait réaménager un bâtiment de la marine canadienne en un yacht qui deviendra le célèbre *Christina O*, sur lequel il reçoit Greta Garbo, Churchill, Ava Gardner, Kennedy, Farouk, Sinatra, la Begum… En 1957, il crée la compagnie aérienne Olympic Aviation, mère de la compagnie nationale grecque Olympic Airlines. Il rencontre Maria Callas en 1959, pour qui il quitte sa femme, avant d'abandonner la cantatrice pour Jacqueline Kennedy, qu'il épouse en 1968, par amour ou volonté de posséder une des Américaines les plus célèbres et les plus glamour. Il ne s'entendra jamais avec sa nouvelle épouse. Celui qui est alors un des hommes les plus puissants du monde va finir dans la tristesse et la maladie, incapable de se remettre de la mort accidentelle de son fils, en 1973, dans un accident d'avion. Il mourra lui-même de myasthénie à Neuilly-sur-Seine, en 1975. Il repose, auprès de ses deux enfants, sur son île de Skorpios récemment rachetée par la fille d'un oligarque russe, la fortune ayant changé de pays. Sa fille Christina, née en 1950, connaîtra une fin non moins triste, après quatre mariages, adonnée aux barbituriques, et retrouvée morte dans la baignoire de sa salle de bains, à Buenos Aires, en 1988, comme celle qui aurait pu devenir sa belle-mère, Maria Callas, onze ans plus tôt, à Paris.

Orange

Si je rapporte que ma mère et les femmes de mon village natal, dans le haut Limousin, recevaient, enfants, à Noël, une orange qui les emplissait de joie, on me dira que je ne fais que remuer un cliché ; et on aura raison, à ceci près qu'il faut avoir connu l'austérité de ces régions d'altitude, la relative rareté de ces fruits, les difficultés de communication, et l'état de leur arriération pour comprendre qu'une orange pouvait être un présent, surtout venu d'une Méditerranée qu'aucune de ces femmes n'avait encore vue, et ne verrait jamais, pour certaines d'entre elles. Cette orange de Noël, qui ne manque pas de m'émouvoir, à la rapporter en outre aux monstrueux gaspillages du consumérisme contemporain, rappelle néanmoins que ce fruit, le quatrième consommé dans le monde, a été un produit de luxe jusqu'au milieu du XXe siècle ; les orangeries du XVIIIe siècle le rappellent ; et Daudet, au XIXe, ne craint pas de lui consacrer une des *Lettres de mon moulin*. Il n'a pas toujours été méditerranéen, même s'il en est emblématique, avec la datte et la figue. Il est originaire de Chine. Ce sont les croisés qui l'apportèrent en Europe occidentale, et les Arabes qui, le tenant des Perses, l'acclimatèrent en Sicile. L'autre vecteur de sa diffusion est le fait des navigateurs portugais qui visitent la Chine, au XVIe siècle, d'où ils rapportent une orange douce qui s'oppose à l'orange amère jusque-là consommée. L'orange est le fruit de l'oranger, arbre de la famille des rutacées. Elle serait la pomme d'or du fabuleux verger des Hespérides, sur lequel veillaient les trois filles d'Atlas et d'Hespéris (ou de Nyx).



Son nom vient de l'arabe *narandj*, qui a donné l'espagnol *naranja*, l'italien *arancia*, le provençal *arangi*, d'où le nom de la ville d'Orange, qui était le point par lequel ces fruits remontaient le Rhône. La production est aujourd'hui mondialisée, Etats-Unis, Mexique, Brésil et Inde en tête ; mais la Méditerranée n'est pas en reste, avec l'Espagne, l'Italie, l'Egypte, Israël, la Turquie, le Maroc… Les principales espèces sont la bigarade, la jaffa, la maltaise, la sanguine, la navel, l'orange du Portugal, de Valence, la salustiana… L'orange n'est pas seulement bonne pour sa chair et son jus : l'essence de fleur d'oranger est un nectar qu'on goûte sous forme de tisane, au Liban, où on la mêle à de l'eau chaude sous le nom de café blanc (*ahwé baida*) qu'on pourrait également, bien que l'arôme en soit plus puissant, préparer avec de l'essence de bergamote, fruit de la même famille que l'orange, le citron, la mandarine, le pamplemousse, et qui pousse en Calabre, le long du littoral tyrrhénien.

Orientalisme

L'orientalisme, sinon l'Orient, est sans doute une invention de l'Europe. Quand il ne se restreint pas aux chinoiseries et turqueries des Lumières, non plus qu'à la peinture orientaliste ni à l'exotisme proche-oriental ou maghrébin qui en est la dégradation, l'orientalisme est le mouvement profond qui porte vers l'Orient – tout l'Orient, le proche comme l'extrême, avec le continent indien, la Chine, le Japon. Il a sans doute sa source dans les croisades, dans les voyages de Marco Polo et des navigateurs portugais. Le Palestino-Américain Edward Saïd (1935-2003) en a montré les tenants et les aboutissants dans un livre, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, paru en 1978, tout à la fois riche et discutable, comme tout ce qui touche à la question post-coloniale, selon qu'on est né sur une rive ou sur l'autre de la Méditerranée. Il me semble que le meilleur de l'orientalisme, sa dimension philosophique, se confonde avec la part la plus profonde du romantisme européen, surtout chez les Allemands, dont Kosegarten, Fleischer, Bopp, et Schopenhauer, qui lira les textes de l'Inde ancienne, et des Français tels que Sylvestre de Sacy, Gobineau, Renan, Hugo, et Edgar Quinet, notamment dans son *Génie des religions,* paru

en 1841, et le chapitre intitulé « De la Renaissance orientale », qui commence ainsi : « Toute révélation vient d'Orient, et, transmise à l'Occident, s'appelle tradition. L'Asie a les prophètes ; l'Europe a les docteurs ; tantôt ces deux mondes, échos de la même parole, ont entre eux un même esprit ; ils s'attirent, ils se confirment l'un l'autre, et gardent le souvenir de la filiation commune ; tantôt leurs génies se repoussent comme deux sectes ; leurs rivages semblent se fuir, du moins ils s'oublient, pour se retrouver et se confondre plus tard… » Et ceci : « Que la Renaissance orientale n'ait pas été un rêve gratuit ni un trait passager, on voudra sans doute n'en plus douter ; mais, dira-t-on, quels en restent les effets ? Qu'ont-ils de comparables à ceux de l'autre Renaissance ? Le fait évident est celui-ci : un immense déplacement mental… » Un déplacement qui n'impliquait pas forcément le voyage en Orient ; Victor Hugo, par exemple, n'a pas voyagé outre-Méditerranée, mais il a pourtant écrit, dans la préface d'un de ses plus beaux recueils, *Les Orientales* : « L'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale… » C'est le rapport à l'Autre qui est ici en mouvement, et qu'il faudra délivrer du politique et du commercial pour qu'il puisse entrer dans une phase majeure : celle de la culture, et surtout de la spiritualité, comme on pourra le voir, balbutiant, dans le séjour de Barrès chez les derviches de Konya, puis avec Massignon, Guénon, Corbin et tant d'autres… Quinet, après avoir tempéré sa germanophilie au soleil de l'Italie, avait donc bien vu que l'Est et l'Ouest ont chacun son rôle à remplir, individuellement autant que dans leur rencontre. C'est pourquoi nous avons tout intérêt, en ces temps de crise, de refus de l'héritage universel, de développement des préjugés et de retour des vieilles haines, à en revenir aux sources…

Oronte (L')

Comparable en longueur à la Garonne (571 kilomètres de long), ce fleuve prend sa source au Liban, dans la plaine de la Bekaa, à 910 mètres d'altitude. Il traverse la Syrie occidentale, baignant les villes de Homs, où il devient le marécageux lac de Homs, puis de Hama, sur

laquelle il fait tourner de hautes norias de bois que Barrès évoque au début de son roman médiéval, *Un jardin sur l'Oronte*, qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux mais qui a le mérite de nous plonger dans le Proche-Orient des croisades. L'Oronte continue à couler par divers défilés vers la Turquie, où il traverse Antioche avant de se jeter dans la Méditerranée. Il doit son nom arabe, *El Assi*, « le Rebelle », au fait qu'il coule non pas du nord au sud, comme le Litani, l'Awali ou le Jourdain, mais du sud vers le nord. C'est à sa source qu'on peut encore rêver à ce qu'était le paysage biblique : celle-ci est appelée *Aïn ez Zarka*, « la source bleue ». Elle bruit dans un paysage désert, rocailleux, non loin de Baalbek et de la ville de Hermel, au creux profond d'un vallon isolé : à peine si on y rencontre quelques bergers. Sur une paroi de la falaise, à l'ouest, une grotte aménagée en ermitage : le fondateur du maronitisme, saint Maron (mar Maroun), y a vécu dans une solitude d'homme ivre de Dieu, pour parler comme Jacques Lacarrière. Le bruissement de l'eau étincelant dans un parfait silence incite au recueillement. On ne contemple pas sans raison la source d'un grand fleuve : au-delà du symbole (on sait, en outre, l'importance stratégique de l'eau, dans cette région du monde), on s'abandonne au plus précieux comme au plus énigmatique de ce qu'il nous est donné d'éprouver : le fait même d'exister, qu'on peut louer par le silence et la prière, comme je l'ai fait dans le pur froissement de l'eau et ses reflets bleus, un après-midi de juin.

Ostie

L'ancien port de la Rome antique, aujourd'hui ensablé, est une ville en ruine qu'on ne confondra pas avec l'Ostia moderne, qui est la plage de Rome. L'Ostia antica et l'Ostia lido n'ont donc rien de commun. Longtemps, je ne sais pourquoi, j'ai pensé que Virgile était mort sur le bateau qui l'amenait d'Ostie à Rome, en demandant qu'on brûle le manuscrit de son *Enéide*. C'est en réalité à Brindes (Brindisi, une autre porte de l'Italie) qu'il est mort, le 21 septembre 19 avant J.-C. En revanche, un autre grand écrivain italien, également cinéaste majeur, Pier Paolo Pasolini, a été assassiné sur la plage d'Ostie, dans la nuit du 1er au 2 novembre 1975, en des circonstances demeurées

mystérieuses. Un monument fort laid a été élevé à l'endroit où est mort cet implacable critique de la société italienne de l'après-guerre et de l'Occident tout entier. On ne rappellera jamais assez que les écrivains, les artistes n'ont droit qu'à un seul monument : leur œuvre. Je songe que c'est peut-être sur la même plage que Federico Fellini, envers qui Pasolini avait quelques griefs, a reconstitué la plage de son Rimini natal. La plage d'Ostie me rappelle que c'est sur une autre plage qu'avait été assassiné un autre artiste italien, l'un des plus grands, Michelangelo Merisi, dit Le Caravage, peintre et assassin, génial maître de l'ombre et de la lumière, tout comme son contemporain, le compositeur Carlo Gesualdo, Le Caravage trouvant la mort, le 18 juillet 1610, sur le rivage toscan de Porto Ercole. C'est aussi à Ostie qu'était morte Monique, la mère de saint Augustin, en 387, au moment de s'embarquer pour l'Afrique du Nord. Ce lieu maudit et à jamais laid, oublions-le, et tournons-nous vers ce qui reste de l'antique cité portuaire ; se promener dans ces imposants vestiges suscite en moi un sentiment différent de ce qu'on éprouve à Rome ou à Pompéi : nous sommes ici à l'embouchure (ce que signifie *ostium*, en latin) de l'Empire, si j'ose dire, Virgile ayant d'ailleurs imaginé que c'était là qu'Enée avait abordé en Italie. Les ruines des entrepôts et des immeubles d'habitation collective me fascinent plus encore que les belles maisons (celles de Muses, d'Amour et Psyché, des Peintures), que le théâtre et les thermes. Je veux me représenter ce qu'était le grand *emporium* (comptoir) de l'Empire et de la République ; cette cité où vivaient plus de dix mille personnes, ce port auquel il a fallu, sous Claude, en 42, ajouter un autre port artificiel, à trois kilomètres au nord, si mal abrité des tempêtes que Trajan en creusa un troisième, entre 100 et 112, qui accueillait tout ce que produisait la Méditerranée : des chandelles aux vins gaulois, en passant par les rouleaux de papyrus, les cahiers de parchemin, le blé, l'huile d'olive, les tissus, le marbre de Grèce et celui de Numidie, et ce fameux *garum*, grand condiment du monde romain, fabriqué à partir de viscères de poisson et d'huîtres qu'on laissait fermenter avant de leur ajouter du sel… Le port d'Ostie déclinera à partir du IVe siècle, sous le règne de Constantin. Les pins parasols qui ombrent les ruines d'Ostie ont quelque chose de mélancolique, au contraire de ceux de Rome, qui disent toujours la gloire de la Ville éternelle.

Oud

Moi qui suis peu porté sur la musique extra-européenne, à l'exception de celle de l'Inde, je voue une passion singulière au oud, ce luth arabe d'origine babylonienne, au manche en bois de cèdre et à la caisse de noyer, d'érable ou de hêtre, pourvu de onze ou douze cordes, décoré d'une marqueterie d'os, d'ivoire ou de nacre. On en pince les cordes avec une plume d'aigle fendue. Le oud me fait entrer dans un enchantement que ne me donnent ni le qanûn ni le nay, malgré ce que disait Hallaj de cette flûte : « C'est la voix de Satan qui pleure sur le monde. » Parole aussi déconcertante que profonde, qui nous rappelle que la musique n'est pas seulement un divertissement ; elle a, avant tout, une dimension spirituelle. C'est pourquoi j'aime aller écouter, à Damas ou à Beyrouth, dans le quartier de Gemmayzé, les joueurs de oud, qu'ils chantent ou se contentent de tirer des cordes pincées des arabesques souvent en quarts de ton qui me ravissent, touchant je ne sais quelle rose des vents du souvenir que seule cette musique permet de faire tournoyer en moi. J'aurais beaucoup donné pour écouter le grand luthiste irakien Mounir Bachir (1930-1997) dans ses « improvisations composées », notamment ses *maqâmât*, le *maqâm* étant une construction savante dans laquelle les sons se combinent sur une échelle régissant leur organisation pour parvenir à la pureté de l'improvisation, qui dépend en outre de l'état intérieur où se trouve le musicien.



Dans ces pièces, Mounir Bachir déploie aussi des éléments de traditions araméenne, mésopotamienne, perse, arabe, syriaque, byzantine, turque. L'improvisation n'avait pas pour but le seul

bonheur de l'écoute : un concert était pour lui quelque chose de spirituel, dans la tradition soufie, où était recherchée l'union avec Dieu, à tout le moins une manière de purification intérieure (comme l'indique le morceau intitulé « Al-Naq », « La Pureté », enregistré à Amman en 1995) qui le rendait possible, la joie prenant alors la place du bonheur.

Ovide

Pourquoi ce poète béni des dieux et des hommes, délicieux auteur des *Amours*, des *Héroïdes* et de *L'Art d'aimer*, s'est-il brusquement trouvé exilé par Auguste aux confins de l'Empire ? Publius Ovidius Naso est né le 20 mars 43 avant J.-C., dans les Abruzzes, au sein d'une famille aisée qui lui fait faire de bonnes études, avec les meilleurs maîtres. Entre les années 25 et 20, il visite la Grèce, l'Asie Mineure, la Sicile, soit, en gros, les lieux traversés par Ulysse. Les charges administratives qu'il exerce à son retour ne l'empêchent pas de fréquenter le gratin de la poésie de son temps : Horace, Properce, Tibulle, Virgile… Il publie beaucoup, se montre un virtuose hors pair, connaît le succès, donne les premiers livres d'une œuvre plus ambitieuse, *Les Métamorphoses*, deux cent quarante-six fables dans lesquelles il évoque des personnages qui se sont métamorphosés en plante, en animal, en dieu. Et soudain l'exil. Les hypothèses sont nombreuses à propos des motifs de ce bannissement ; en voici quelques-unes : Ovide a-t-il été l'amant d'une des filles de l'empereur ? Aurait-il assisté à une cérémonie interdite aux hommes et dans laquelle il aurait vu l'impératrice Livie se sacrifier nue au culte de Cybèle ? S'est-il lié aux milieux de l'opposition à Auguste ? Toujours est-il qu'il doit tout quitter pour gagner Tomes, sur la mer Noire, aujourd'hui la ville balnéaire de Constantza, en Roumanie, à l'époque un poste-frontière ; il y vit dans un climat qu'il déteste, non loin de l'embouchure du Danube, parmi des Grecs lointains, des Sarmates et des Gètes, des Barbares chevelus ; il s'y ennuie, exècre le pays, espère rentrer en grâce, ne l'obtient pas, même après la mort d'Auguste, en 14 après J.-C. Tibère le laissera moisir aux marges de la civilisation. Au moins est-ce l'occasion d'une métamorphose qui fait de lui un

grand poète : celui des *Pontiques* et des *Tristes*. Certes, il s'y montre pareil à lui-même : virtuose, précieux, aimable, mais avec quelque chose de plus : une réelle douleur qui fait de sa virtuosité une sorte de masque. La postérité ratifiera sa gloire.



Voici ce qu'il dit de sa condition de poète exilé, dans la cinquième des *Tristes* (traduction de Dominique Poirel) :

Mais je crois bien que si je garde en ma folie [cette passion fatale,
mon séjour fournira des armes à ma muse.
Car ici point de livres, personne qui me prête l'oreille,
et qui comprenne le sens de mes paroles.
Tout ici n'est que barbarie, voix de sauvages,
cris épouvantables des Gètes.
Moi-même je croirais avoir désappris le latin.
Déjà je sais parler le gète et le sarmate !



Paella

Voici un plat si ouvertement espagnol qu'il est devenu l'emblème de la cuisine ibérique, ses couleurs, rouge et jaune safran, rappelant même celles du drapeau espagnol. Née au XVIIIe siècle, dans la région de Valence, son nom vient du mot catalan qui désigne la poêle dans laquelle on le prépare. La paella peut recouvrir deux manières : la paella orthodoxe, qui comporte du poulet, du lapin ou du canard qu'on a fait dorer dans l'huile d'olive et à quoi on ajoute de la tomate, des haricots verts, de gros haricots de Lima, parfois de l'artichaut et des poivrons, du romarin et du safran. Le riz rond doit cuire jusqu'à l'absorption de l'eau. Les puristes n'y admettent rien d'autre, et surtout pas de cochonnaille ou de poisson, qu'on trouve dans la paella hétérodoxe, avec de la seiche, des gambas, des moules. C'est un des plats les plus immédiatement beaux et appétissants qu'on puisse voir. Je me rappelle avoir crevé de faim, autrefois, à Ibiza, car soudain dépourvu d'argent : dans les gargotes de l'île, on servait la paella dans d'immenses plats de bois, sous les treilles, à des hordes de touristes nordiques brûlés par le soleil. A San Carlos, Rosaria, une aubergiste qui avait pitié de moi, Dieu l'ait en Sa Sainte Garde !, me permettait de finir ce qu'il y avait encore à racler, parfois même dans les assiettes des touristes repus. Ai-je jamais goûté un plat dans des conditions aussi dures, et avec autant de délices ? C'est pourquoi je lui suis reconnaissant d'exister. J'en consomme régulièrement, comme par un acte de foi.

Pagnol (Marcel)

Il y eut un temps où l'école républicaine avait fait entrer Pagnol dans toutes les mémoires, surtout grâce à ses souvenirs d'enfance : *La Gloire de mon père, Le Château de ma mère, Le Temps des secrets*. Dictées et explications de textes nous avaient presque dégoûtés de cet auteur que, tournés vers des écrivains plus profonds ou sulfureux, nous percevions comme l'aimable auteur de pièces de théâtre qui avaient fait les beaux jours du théâtre bourgeois de l'entre-deux-guerres : *Marius, Fanny*, *César*, *Topaze*. Ce n'était pas faux ; mais c'était oublier le cinéaste. Pagnol était né en Provence, à Aubagne, en 1895, l'année où les frères Lumière réalisent *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat*. Son père est instituteur, sa mère couturière. Le nom paternel indique une lointaine origine espagnole, dans la région de Saragosse. Dès 1897, sa famille déménage à Marseille. Très tôt Pagnol commence à écrire, publiant à quinze ans des vers dans une revue locale. Sa mère meurt en 1910. Il a pour condisciple Albert Cohen, futur auteur de *Belle du Seigneur*, arrivé de Corfou. En 1914, il fonde la revue *Fortunio*, qui continuera à partir de 1923, et jusqu'en 1966, sous le nom des *Cahiers du Sud*, la seule revue de province à audience nationale, puisqu'elle publiera des textes de Roger Caillois, André Chastel, Marguerite Yourcenar, Antonin Artaud (natif de Marseille), Jean Tortel (né près d'Avignon), Pierre Reverdy (natif de Narbonne), René Nelli (né à Carcassonne), Simone Weil, Robert Desnos, etc. Il participe à la Grande Guerre, bientôt réformé pour des raisons de santé, se marie, devient professeur, enseigne dans le Midi, puis est nommé à Paris, en 1927. Il écrit des drames en vers : *Catulle* et *Ulysse chez les Phéaciens* ; fait jouer au théâtre *Les Marchands de gloire* et *Marius*, pièce marseillaise, la première (avec *Fanny* et *César*) d'une trilogie qui, avec *Topaze*, lui vaudra la gloire.



Devenu riche, Pagnol se tourne vers le cinéma, ayant assisté à Londres, en 1929, à la projection du premier film parlant, qui l'avait bouleversé. Il fonde sa maison de production, ses studios, laisse adapter sa trilogie puis *Topaze* (avec Louis Jouvet) avant de passer derrière la caméra et de tourner, à partir de 1933, sur ses propres scénarios ou d'après des textes de Giono, *Jofroi*, *Angèle*, *Merlusse*, *César*, *Regain*, *Le Schpountz*, *La Femme du boulanger*, *La Fille du puisatier*, *Naïs*, plus tard *Manon des sources*. Il est élu à l'Académie française en 1946 et mourra en pleine gloire, à Paris, en 1974. Il a fait tourner les plus grands noms de l'époque : Pierre Fresnay, bien sûr, et surtout des Méridionaux, comme lui : Raimu, Fernandel, Charpin, donnant à la mémoire française quelques-uns de ses « lieux », notamment grâce à Marseille, à la Provence, à l'accent qu'il est le seul à avoir utilisé avec autant de naturel : un accent qu'il arrache au pittoresque pour lui donner une dimension universelle, en tout cas dans les pays francophones. Une richesse humaine, aussi, puisque bien des scènes et des répliques de ses films sont devenues proverbiales. Les remakes de ces films, tout honorables qu'ils sont, ne les valent pas, il s'en faut. Question d'acteurs, probablement, et aussi parce que la Provence et le Marseille de Pagnol ont été filmés dans leur authenticité, non comme des reconstitutions, même s'il y avait là une tendance à l'idéalisation. Cette richesse humaine, c'est un Robert Guédiguian qui la donne à voir, aujourd'hui. Né en 1953, ce cinéaste marseillais d'origine arménienne montre, dans des films comme *Marius et Jeannette*, *La ville est tranquille*, ou *Marie-Jo et ses deux amours*, les ouvriers, les chômeurs, les petits patrons, les exclus du

quartier de L'Estaque. Un cinéma social, qui répond à l'engagement politique du cinéaste, et qui sait se tenir à égale distance du militantisme caricatural et du seul pittoresque marseillais.

Pahor (Boris)

Rue de Richelieu, à Paris, j'ai rencontré l'hiver dernier mon premier centenaire, Boris Pahor, écrivain slovène. Il est, en effet, né en 1913, à Trieste, alors débouché portuaire de l'Empire austro-hongrois. En 1920, il assiste à l'incendie de la Maison du peuple slovène par les fascistes italiens. En 1944, il rejoint l'armée de libération yougoslave, est arrêté, déporté au Struthof, en Alsace, puis à Dachau, Dora, Bergen-Belsen. Cette expérience nourrit toute son œuvre et semble requérir encore l'attention de ce petit homme volubile, très maigre, qui s'exprime dans un excellent français qu'il ponctue régulièrement d'un « non ? » purement phatique : une pause, souvent ironique, dont on trouvait la pareille chez Borges s'exprimant en français. Ce qu'il dit, ce à quoi il revient toujours, une fois qu'il s'est défait de la question de son interlocuteur, c'est à la politique, notamment l'expérience des camps de concentration, et le fait que l'Italie n'enseigne pas à sa jeunesse les crimes fascistes contre la minorité slovène de Trieste. Il faut imaginer ce petit homme portant le triangle rouge des prisonniers politiques, sortant de l'enfer et témoignant dans une langue, le slovène, dont il a dû s'approprier tout seul la dimension littéraire. Je veux surtout l'entendre me parler de la dimension méditerranéenne de la Slovénie : il me répond que ce pays est méditerranéen depuis toujours, vivant de la pêche, de l'olivier, du vin. Soit ; mais à Ljubljana, la capitale, qui se trouve à une heure de voiture de Trieste, je n'ai rien vu de méditerranéen : on se croirait dans une principauté de l'Empire austro-hongrois, le château médiéval qui domine cette ville pleine de bâtiments baroques évoquant même celui de Kafka. On y mange certes du poulpe, mais aussi du cheval et, même, de l'ours. La méditerranéité de la Slovénie n'est donc sensible que sur son littoral… Ce qui me touche particulièrement, chez Pahor, c'est d'avoir devant moi un des ultimes survivants de la monarchie à la double couronne : un petit homme lumineux, qui fut le compatriote

de Rilke, de Kafka, de Perutz, de Zweig, de Freud, de Wittgenstein, de Webern, de Schiele, de Joseph Roth.

Palerme : la crypte des Capucins

Située au cœur d'un golfe qui s'ouvre sur la mer Tyrrhénienne, la plus grande ville de Sicile abrite des merveilles qui témoignent de ses divers maîtres et souverains, des Phéniciens aux Italiens, en passant par les musulmans, les Normands, les Espagnols, les Hohenstofen : ainsi la Zisa, le palais des Normands, la place des Quattro Canti, les tours crénelées du château Utveggio, les églises baroques, la plus vaste étant celle du Gesù, les grands marchés, le Teatro Massimo où fut tournée une des scènes les plus opératiques de la trilogie de Coppola : *Le Parrain*. On s'étourdit d'odeurs, de bruits, de couleurs, de visages multiples, de souvenirs, du sentiment de n'être plus tout à fait en Europe sans être encore en Afrique, ni en Orient. Il suffit de s'asseoir sur le port, avec un verre de marsala dans lequel on a mis des glaçons (une hérésie destinée à tempérer la trop grande douceur de ce vin qui est à l'Italie ce que le xérès est à l'Espagne, et le porto au Portugal) pour sentir la puissance de la civilisation méditerranéenne. Palerme vit comme Alger, Marseille, Barcelone, Alexandrie, Tel-Aviv, Beyrouth, Istanbul, Athènes, Naples ou La Valette… C'est néanmoins la crypte du monastère des Capucins qui m'a donné de cette civilisation une de ses images les plus implacables : le rapport à la mort, qu'on aurait tort de croire réservé à l'Espagne.



A partir du XVIe siècle, les moines ont creusé une crypte pour y

ensevelir des morts qui ne pouvaient plus trouver de place au cimetière. L'atmosphère y étant fort sèche, les corps subissaient un processus de déshydratation pendant environ un an ; ils étaient ensuite lavés au vinaigre, certains embaumés, d'autres enfermés dans des cercueils de verre. L'aristocratie trouva bon de partager ce destin post mortem : leurs morts figurèrent à côté de ceux de moines, avec leurs vêtements, la plupart habillés pour l'occasion, certains exigeant par testament qu'on les changeât régulièrement… La pratique dura jusque dans les années 1920. La momie la plus célèbre est celle, remarquablement conservée, d'une enfant : Rosalia Lombardo, qui paraît dormir. L'ensemble est saisissant, constitué de corps plus ou moins délabrés, debout ou allongés dans des niches, hommes et femmes diversement vêtus, apparemment surpris dans des positions saugrenues, en réalité nous contemplant au sein de ce lieu dont on ne ressort pas indemne, comme s'ils nous suggéraient que nous n'avions rien à faire là avant que notre heure ne vienne, et qu'il valait mieux pour nous retrouver la toute-puissance du soleil sicilien et mordre encore dans le citron de l'existence.

Palestine

Dans mon enfance levantine, l'Etat d'Israël n'étant pas reconnu par les Etats arabes, surtout après deux défaites cuisantes, en 1948 et 1956, son nom gardait sur les cartes de la région celui de Palestine. Les Palestiniens, eux, étaient nombreux en Jordanie, en Syrie et au Liban, éternels réfugiés d'un pays qui n'en était pas un, encore qu'on ne parle jamais de la diaspora élitaire, notamment chrétienne, qui a réussi en Egypte, en Arabie, dans les émirats du Golfe, comme si, par stratégie, on voulait réduire les Palestiniens aux exilés misérables ou à ceux qui vivent dans les territoires autonomes, ou même en Israël. A ce nom de Palestine, la Bible nous avait habitués pour désigner cette région du Proche-Orient située entre la Méditerranée, le désert d'outre-Jourdain et le nord du Sinaï, et dont le centre est constitué de la Galilée, de la Samarie, de la Judée, bordée au nord par le Mont-Liban. Un territoire dont l'étendue a varié au gré d'une histoire extrêmement complexe et qui le demeure, plus que jamais, d'autant

que cette terre est sainte pour les trois monothéismes, et l'objet d'une infinie nostalgie pour une partie de la diaspora palestinienne, laquelle considère que ce qu'on appelle aujourd'hui la Palestine, à présent divisée géographiquement en deux entités (les territoires sous l'autorité du Fatah, et la bande de Gaza dirigée par le Hamas islamiste), est d'autant moins une patrie que cet Etat n'est pas reconnu par Israël et que les parties occupées par l'Etat hébreu ne sont pas restituées à l'Autorité palestinienne. Un Etat non viable, comme autrefois les deux Pakistan… De cette histoire tragique, un poète, plus que les hommes politiques, en a donné le filigrane éclatant : le Palestinien Mahmoud Darwich, qui incarne à lui seul le destin de son peuple. Il est né en 1941, à Birwa, en Galilée, non loin de Saint-Jean-d'Acre, et y vivra jusqu'en 1948, date à laquelle il prend avec sa famille le chemin de l'exil libanais, comme des milliers d'autres Palestiniens. Un an plus tard, lorsqu'il revient clandestinement à Birwa, c'est pour constater que le village a été rasé et remplacé par une colonie juive. La famille s'installe à Deir al-Asad : Darwich entre très jeune en poésie et aussi en dissidence, ce qui lui vaudra la prison, à plusieurs reprises. En 1967, il s'installe à Haïfa, devient communiste, disparaît, resurgit en Egypte, puis à Beyrouth, de plus en plus connu comme poète, entré dans sa phase révolutionnaire et patriotique, passant bientôt à une phase esthétique qui déroute ses lecteurs, mêlant l'épique et l'intime, le patriotique et la quête du rythme universel de l'amour et de la vie – ce qui devait le faire déboucher, après les massacres de Chatila et de Sabra, au Liban, en 1982, sur une phase lyrique. Il quitte alors Beyrouth pour Tunis, ensuite Le Caire, puis Paris, où il restera plusieurs années, entrant dans une phase lyrico-épique ; enfin, comme tout poète qui n'a plus rien à prouver, sinon à lui-même, n'hésitant pas à faire appel à tout le fonds méditerranéen, notamment grec et chrétien, il développe des thèmes indépendants, comme les appelle Elias Sanbar, son traducteur. Darwich, qui s'était installé en 1995 à Ramallah, en Palestine, mourra à Houston, au Texas, en 2008. Voici un fragment d'un de ses poèmes qui dit bien la douleur de l'exil et la foi dans le retour au pays natal :

Comme si je m'en revenais à ce qui s'est passé,
Comme si j'allais par-devant moi,
Entre le Palais et le consentement,

Je retrouve ma cohésion.
Je suis l'enfant des mots simples,
Le martyr de la cartographie,
La fleur familiale de l'abricot.
Vous qui tenez le fil de l'impossible,
Du commencement jusqu'à la Galilée,
Rendez-moi mes mains,
Restituez-moi l'identité !

Palladio (Andrea di Pietro della Gondola, dit)

Né à Padoue en 1508 et mort à Vicence en 1580 (et il y a dans ces deux dates une inversion quasi architecturale, une sorte de nombre d'or destinal), Palladio est l'auteur des *Quatre Livres de l'architecture*, d'un grand nombre d'édifices, dont la basilique palladienne de Vicence, qui ajoute des loggias de marbre blanc à un bâtiment gothique nommé Palais de la Raison (centre de l'administration publique), de la basilique vénitienne de Saint-Georges-Majeur, et de nombreuses villas qui requièrent notre attention comme autant de poèmes de pierre,



Palladio mettant fin à l'art gothique pour instaurer, d'après les principes de Vitruve, une autre forme de musicalité architecturale (au sens pythagoricien), grâce à une symétrie et un sens des proportions qu'on retrouvera dans l'architecture classique, et au XVIIIe siècle, chez Claude-Nicolas Ledoux, puis en Angleterre et aux Etats-Unis, Franklin et Jefferson se référant à Palladio, si bien que les emblèmes les plus

visibles de la démocratie vertueuse (Washington) ou aristocratique (les villas des plantations sudistes) sont d'inspiration palladienne, cette architecture-là devenant même un lieu commun, tout à l'opposé, donc, des fabuleux poèmes de pierre que sont les vingt-trois villas de Vénitie construites par Palladio, dont la Villa Badoer, à Fratta Polesine, la Villa Barbaro, à Maser, la Villa Pisani à Montagnana, la Villa Foscari à Mira, la Villa Cornaro à Piombino Dese, la Villa Rotonda ou Villa Almerico-Capra de Vicence. Cet homme secret, qui n'a sans doute jamais quitté l'Italie, était entré à treize ans dans l'atelier de l'architecte sculpteur Bartolomeo Cavezza da Sossano. Deux ans plus tard, il s'enfuit à Vicence, où il s'inscrit à la corporation des sculpteurs. En 1534, il est chef de chantier de la Villa Cricoli que fait bâtir le comte Trissino, grand humaniste qui lui donnera son surnom de Palladio. Ensemble ils iront à Rome, où Palladio retournera souvent. Il lit Vitruve, Pline, César, Alberti, Vasari. Il publie en 1570 ses *Quatre Livres de l'architecture*. Sa dernière œuvre, le Teatro olimpico de Vicence, sera achevée par son disciple, Vincenzo Scamozzi. Pour moi qui ai toujours eu avec l'architecture une relation difficile, et avec l'habitable un rapport surtout utilitaire ou rêveur, les villas de Palladio me parlent extraordinairement, grâce à leur musicalité, comme les madrigaux de Gesualdo, de Luzzaschi, de Monteverdi, grâce aussi à son souci de renouvellement de l'architecte : la dimension religieuse est évacuée au profit de l'homme et de la connaissance par le rythme et par la musique – toutes choses actives dans les plus grandes œuvres humaines, qu'elles soient littéraires, musicales, picturales, cinématographiques et, bien sûr, architecturales.

Palmyra (Hôtel)

Des cinq hôtels mythiques du Levant, l'hôtel Palmyra, comme le Cecil d'Alexandrie, le Pera Palace d'Istanbul, l'hôtel Baron d'Alep et le Saint-Georges de Beyrouth (dont il ne reste plus que la carcasse, résultat de quinze années de guerre civile), l'hôtel Palmyra est, à Baalbek, le plus petit, le plus secret, le plus vieillot, voire le plus décati. Une pénombre perpétuelle baigne cette ancienne demeure patricienne, notamment son hall immense aux murs ornés de dessins

originaux de Cocteau et d'affiches du festival de Baalbek, autrefois célèbre dans le monde entier. Il faut s'immerger dans la pénombre pour monter aux chambres par un escalier qui débouche sur des boyaux rouges ou ocre, comme à l'intérieur d'un corps humain (mais un hôtel n'a-t-il pas toujours quelque chose d'un corps immense où l'on est en transit ?), pour atteindre le premier et unique étage, et ses chambres au mobilier dont le style s'est arrêté aux années 1950 ou 1960, tout comme les deux garçons, Ahmad et Manhal, qui assurent le service et sur qui l'hôtel semble reposer, si bien qu'une fois morts, celui-ci semble voué à s'enfoncer dans le sol antique de Baalbek. Et les voyant, ce matin, sur la petite terrasse qui surplombe l'entrée de l'hôtel, au-dessus de la rue principale, hélas rendue bruyante par l'implantation d'une station d'autocars pour Beyrouth, Zahlé, Homs ou Damas, je me dis qu'ils sont peut-être déjà morts, ces deux serveurs, qu'ils sont de bienveillants fantômes, si ce n'est l'exquise confiture d'abricots qu'ils m'apportent en même temps que du *labné baladiyé* (fromage blanc fait maison), des olives, du fromage de brebis, du pain *markouk* (qui ressemble à une large crêpe en forme de dentelle). Il est très tôt. Je lève en leur honneur le pot de confiture dans la lumière du soleil qui, derrière moi, fait surgir de la nuit les six colonnes du temple de Jupiter, tandis que frémissent les peupliers aux feuilles déjà jaunies, autour de l'esplanade des grands temples, et que tous les muezzins de la ville se mettent à chanter.

Panettone

Je voue à cette brioche italienne une passion qui ne s'est jamais démentie. Fourrée de raisins secs, de fruits confits, de zestes d'agrumes, elle a l'apparence d'un dôme dont la hauteur varie, généralement, entre 12 et 15 centimètres. Elle entre dans la tradition de Noël, en Lombardie, dans le Milanais et le Piémont. Son succès international fait qu'on la sert aussi bien au petit déjeuner qu'en dessert, alors accompagnée de vins tels que le moscato, l'asti spumante, le valpolicella. Je l'imagine aussi servie avec un amaro, dont elle tempérerait l'amertume. Son origine est-elle milanaise ou bien vénitienne, une légende en attribuant la recette au cuisinier du

duc de Milan, Ludovico Sforza ? Devant les félicitations dont il était l'objet, le cuisinier en a attribué le mérite à son aide, disant que c'était le pain de Toni (*le pan de Ton*) ; d'où le nom… Les imitations sont nombreuses, comme pour la mozzarella, et le gouvernement italien tente de le protéger. Mon goût pour cette brioche vient de mon enfance libanaise : mon père travaillait pour une société italienne qui envoyait à chacun de ses employés, à Noël, un panettone aux dimensions considérables : je revois la grande boîte de fer rouge dans laquelle il nous parvenait, de la marque Motta ou Alemagna ; on l'ouvrait, ôtait l'emballage de plastique transparent : le parfum qui nous parvenait alors me ravissait d'autant plus que nous n'avions pas, à cette époque, beaucoup de signes de Noël, en tout cas nul sapin, à peine quelques guirlandes aux murs.



Ce parfum de brioche et de fruits confits, avec un peu de fleur d'oranger, était la promesse d'un dessert plus suave que les crèmes anglaises ou les tartes aux pommes dominicales. Ce n'était pas une hérésie que d'y ajouter une légère couche de confiture d'abricots fabriquée dans la ville de Chtaura. Je fermais les yeux, et se levait en moi une Italie de rêve qui se dresse encore aujourd'hui, dès que je mange du panettone, le Liban s'ajoutant à l'Italie, et le temps se nouant en une guirlande parfumée.

Pape

Chrétiens massacrés ou inquiétés au Proche-Orient, en Egypte, au Pakistan, en Chine, hostilité violente du fondamentalisme musulman, concurrence des sectes pentecôtistes, du protestantisme, du

bouddhisme, laïcisme agressif des sociétés occidentales, consumérisme effréné, dépravation quasi officielle des mœurs, déspiritualisation de l'Occident, progrès de l'ignorance, culte narcissique du corps, tout signale la concomitance du nihilisme occidental et d'une « fatigue du christianisme », pour reprendre les mots de Benoît XVI. Le pape ! Un des personnages les plus détestés de l'Occident contemporain, notamment Jean-Paul II et Benoît XVI, à cause de la question sexuelle – et il n'est pas sûr que le pape François, malgré sa volonté d'humilité et son habileté de jésuite, fasse exception. Le Sexe règne sur l'Occident, non plus comme un élément de l'amour humain mais comme un devoir hédoniste, une hygiène mentale, une tyrannie de la jouissance, avec tout ce qui s'ensuit – notamment la contraception qui, c'est l'évidence, d'un point de vue médical, est, tout comme l'avortement, une œuvre de mort. Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. Ce qui me frappe, et que j'admire en tant que catholique, c'est la position inentamée du pape à ce sujet. Comment affirmer le primat de la vie en y incluant la contraception et l'avortement ? Imaginons un instant le pape autorisant ces pratiques, ainsi que le mariage des prêtres, voire le mariage homosexuel : il ne serait plus qu'une sorte de pasteur protestant, le chef d'une secte qui s'effondrerait en quelques années. Non, le pape n'est pas le père Fouettard qu'on tente de ridiculiser, jour après jour. Le rôle de Jean-Paul II, récemment sanctifié, dans l'effondrement du Bloc de l'Est est remarquable. Il a en outre écrit de la poésie et du théâtre. Benoît XVI, lui, est un théologien remarquable et joue Mozart au piano. On ne saurait trouver mauvais, alors que le désert croît et que la plupart des dirigeants politiques sont incultes, un souverain pontife qui joue du Mozart. Et ce n'est pas là une boutade. J'aime l'idée d'un souverain qui n'ait rien à voir avec le jeu de plus en plus désenchanté du siècle, de la démocratie parlementaire, des affaires sociales. J'aime l'idée d'un pouvoir spirituel incarné par un homme. J'aime l'universalité du catholicisme de l'Eglise de Pierre. J'aime aussi qu'aient régné en Avignon, entre 1309 et 1418, des papes français, parmi lesquels trois Corréziens, Clément VI, Innocent VI et Grégoire XI, ce dernier venu au monde dans la bourgade de Rosiers-d'Egletons, non loin de mon village natal. J'aime cette part de mystère maintenue en pleine lumière et représentée par un homme, aujourd'hui un jésuite, qui a pris le beau nom de François, en hommage à François d'Assise, l'un des plus purs

saints de la chrétienté, le plus émouvant, peut-être, celui qui, en un temps de capitalisme mondialisé et de protestantisme triomphant, devrait nous rappeler que les pauvres sont légion et que le monde n'est pas qu'un ensemble de choses à consommer, les plus beaux festins étant spirituels.

Pasolini (Pier Paolo)

En parlant d'Ostie, j'ai évoqué le sinistre morceau de littoral où a été assassiné celui qui symbolise sans doute le meilleur de l'intelligence et de la création italiennes, dans la deuxième moitié du XXe siècle. Non qu'il ait été le seul, mais la diversité de ses dons et de son activité le rend unique : poète, romancier, essayiste, dialoguiste, cinéaste, Pasolini est devenu, après sa mort, une icône ; mieux : un classique dont l'œuvre est toujours active. Il est né à Bologne, en 1922, d'un père militaire et d'une mère institutrice. Le métier du père oblige la famille à de fréquents déplacements, et ses errements à une vie mouvementée, notamment à un déménagement à Casarsa della Delizia, dans le Frioul, ville natale de la mère, cité marquante pour le garçon qui, très jeune, s'intéresse à la poésie et à l'art. Pasolini perd peu à peu la foi mais restera toute sa vie hanté par la question du sacré et de ses manifestations dans la vie quotidienne, comme pendant l'épisode de la nuit des Lucioles, près de Bologne, en 1941, où, buvant du vin et dansant, il s'est dénudé sur une colline envahie de lucioles qui illuminaient le paysage. Une expérience d'abord poétique sur laquelle il reviendra, en 1975, de façon politique, pour déplorer la mort des lucioles. Pasolini avait entrepris une thèse sur l'art, qu'il abandonnera pour la poésie de Giovanni Pascoli (1855-1912). Il publie des vers à compte d'auteur, visite l'Allemagne nazie, est contraint de s'enrôler à Livourne, peu avant l'armistice de 1943, puis de se réfugier à Casarsa. Le 7 février 1945, son frère Guido est assassiné à Porzûs par des commandos communistes italiens, à coups de pioche, après qu'on lui eut ordonné de creuser sa tombe : son frère tombera lui aussi, trente ans plus tard, sous des coups de pioche. Pasolini lit Marx et Gramsci, enseigne la littérature, s'inscrit au parti communiste d'où il est exclu à cause de son homosexualité.



En 1950, il est à Rome avec sa mère. Il rencontre les meilleurs poètes contemporains : Caproni, Gadda, Penna, Bertolucci. En 1955, il publie son premier roman : *Les Ragazzi* (*Les Garçons*), collabore avec Fellini et Bolognini, traduit *L'Orestie* d'Eschyle, et tourne (en 1960) son premier film : *Accattone*, que suivront *Mamma Roma*, *L'Evangile selon saint Matthieu*, *Œdipe roi*, *Théorème*, la « Trilogie de la vie » (d'après Chaucer, Boccace, *Les Mille et Une Nuits*). Son dernier film sera *Salò ou les 120 Journées de Sodome*, transposition terrible, par moments insoutenable, du roman du marquis de Sade. Il collabore au *Corriere della Sera*, réunissant ses articles dans le précieux recueil d'*Ecrits corsaires*. Au moment de sa mort, il travaillait à un grand roman, *Pétrole*, qui établit des hypothèses sur les connections entre la Démocratie chrétienne, la CIA, les grands groupes pétroliers et la Mafia. Sans doute est-ce ce qui a entraîné sa mort, bien plus qu'une simple affaire de mœurs. On mesure aujourd'hui encore la puissance critique de Pasolini aux textes réunis dans les *Ecrits corsaires*, par exemple, ou *L'Expérience hérétique*, mais aussi le poète qu'il fut, notamment dans ses poèmes écrits en frioulan, le dialecte de sa mère : *La Nouvelle Jeunesse*.

Pastel

Le pastel désigne une plante, et un bâtonnet utilisé en dessin comme en peinture. Ce bâtonnet, d'une dizaine de centimètres, est composé de pigments, d'une charge et d'un liant. Les pigments sont soit minéraux (ocre, terre de Sienne), soit organiques (sépia, azoïques), soit végétaux (c'est le pastel des teinturiers). La charge qui

assure la texture est la craie ou le plâtre. Quant au liant, c'est de la gomme arabique, de la cire (technique mise au point par des Japonais, en 1924) ou de l'huile, technique mise au point par la maison Sennelier pour Picasso. Inventé en France et en Italie, à la fin du XVe siècle, le pastel a d'abord servi à des peintres tels que Léonard de Vinci (dans le *Portrait d'Isabelle d'Este*) ou Jean Clouet, pour rehausser leurs portraits. Il connaît son âge d'or en France, au XVIIIe siècle, avec Maurice Quentin de La Tour, dont les chefs-d'œuvre sont les portraits de Louis XV, de Mme de Pompadour, de Voltaire, de Rousseau, sans lesquels notre idée du Siècle des Lumières ne serait pas tout à fait la même. La Vénitienne Rosalba Carriera l'avait relancé en France, et ses portraits sont admirables, tout comme les pastels de Perronneau, de Nanteuil, et surtout de Chardin. Le Suisse Jean-Etienne Liotard, lui, a émancipé le pastel de cette dimension si française. Mais les Français reprennent la main avec Degas (*Femme à sa toilette*), Vuillard, le mystérieux Odilon Redon (qui a saisi toutes les possibilités oniriques et visionnaires de cette technique mêlant dessin et peinture, et dont la fragilité est aussi grande qu'émouvante), Toulouse-Lautrec, Mary Cassatt, Américaine proche des Impressionnistes. Le pastel des teinturiers, lui, est une plante herbacée, originaire de l'Asie centrale où elle pousse de façon spontanée, comme au Maghreb et sur tout le pourtour de la Méditerranée. Ses feuilles ont longtemps servi à la fabrication de la couleur bleue, qui était un luxe en Europe, où on la cultivait, jusqu'à l'arrivée de l'indigo (qui, comme son nom le suggère, vient de l'Inde). Elle a fait la fortune de ceux qui la négociaient dans le Lauragais, entre Carcassonne, Albi et Toulouse, où bien des hôtels particuliers lui doivent leur existence. Certains tentent de la réhabiliter, dans la Somme, et à Lectoure, dans le Gers ; elle peut aussi servir au fourrage, à l'ornement, à la médecine (on l'utilise contre la fièvre, les oreillons, le cancer).

Pâtes

Trois types d'aliments fournissent l'essentiel de la nourriture mondiale : le riz, la pomme de terre et les pâtes. Ces dernières sont fabriquées à partir d'un mélange de semoule de blé dur, ou d'épeautre,

de blé noir ou d'autres céréales – en Asie, on les fabrique également à partir de farine de blé tendre, de riz ou de haricot mungo. Il en existe deux familles : les pâtes sèches (les plus nombreuses, à cause de la facilité avec laquelle elles se conservent), et les fraîches, ces dernières nécessitant un taux d'humidité supérieur à 12 % et des œufs frais. Bien qu'elles soient emblématiques de l'Italie, il semble que les pâtes aient été inventées en Chine, ces deux pays se partageant l'excellence de cet aliment, ce qui n'empêche pas les pays voisins, dont la France et la Corée, d'en fabriquer de fameuses. La légende dit que Marco Polo, à son retour de Chine, en 1295, a remis au goût du jour un aliment qui était connu des Romains puisqu'on a retrouvé, dans les ruines de Pompéi, une machine à en fabriquer, et que, sous le règne de Tibère, un riche amateur de bonne chère, Apicius, décrit une machine à lasagnes. Ce qui est aussi certain, c'est qu'en 800 les Arabes ont introduit en Sicile les pâtes sèches dont le succès ne se démentira plus. Les pâtes, dont la cuisson doit être *al dente*, c'est-à-dire ferme sous la dent, se présentent sous toutes formes ; leur noms seront plus évocateurs en italien qu'en français : linguine, capellini, spaghetti, penne rigate, garganelli, pipe, cannelloni, tortellini, agnolotti, gnocchi, farfalle, macaroni, vermicelle, etc. Elles peuvent avoir aussi plusieurs couleurs : rouge, vert, jaune, brun, noir, bleu, selon qu'elles sont colorées avec de la tomate, des épinards, du safran, des champignons, de la seiche, du curaçao… Quant aux sauces, on peut se contenter de beurre ou d'huile d'olive, de parmesan et d'un coulis de tomate, mais aussi donner dans les sauces italiennes : carbonara, bolognese, napolitane, pesto, arrabiata, marinara…

Paul (Saint)

La vie de Paul de Tarse, le plus impressionnant des apôtres, l'homme sans qui le christianisme ne serait pas ce qu'il est, nous est connue par les *Actes des Apôtres* et par certaines indications de ses épîtres. Il est né dans une famille juive, sous le nom de Saul, vers l'an 8, à Tarse, en Cilicie, dans une ville qui était un carrefour entre l'Orient et l'Occident : s'y entendaient bien des langues, et bien des ethnies et des religions se côtoyaient dans ce port important. Un

cosmopolitisme qui explique en partie le souci d'universalité qu'il trouvera et développera dans le christianisme. Sa langue maternelle est le grec de la *koiné*, c'est-à-dire celui des marchands, des marins, des militaires ; mais Saul a dû apprendre l'hébreu assez tôt. Son père fabrique des tentes. Vers l'âge de quatorze ou quinze ans, il est envoyé à Jérusalem pour étudier la Torah et devenir scribe. Il fait preuve d'un zèle si vif qu'il participe à la persécution des chrétiens et même à la lapidation de l'apôtre Etienne. Alors qu'il se rend à Damas pour y poursuivre cette œuvre féroce, il est jeté à terre par une voix qui retentit au sein d'une violente lumière et lui demande pourquoi il le persécute. C'est le Christ qui lui parle. Converti sur-le-champ, Saul reste aveugle, et est conduit à Damas où un chrétien, Ananias, averti par la voix divine, lui rend la vue. Sa conversion lui vaut la haine de ses anciens coreligionnaires : il doit s'échapper de la ville dans un panier tendu par-dessus le rempart et revient à Jérusalem où, sous le nom de Paul, il prend place aux côtés de ses nouveaux frères. Il s'adressera surtout aux Juifs, pour les convertir, et disputer avec eux de la nouvelle Voie. C'est un grand voyageur. On connaît au moins trois de ses voyages missionnaires.Le premier a lieu entre 45 et 49 : il le mène à Antioche (où pour la première fois est donné le nom de chrétiens), gagne Chypre, puis la Pamphilie, et revient à Antioche.



Le deuxième voyage (50-52) le conduit de Césarée en Grèce, en passant par l'Asie Mineure, où le ramènera le troisième (53-58). Au cours de ces voyages, il trouve de quoi convertir, par la logique (comme pour le discours qu'il prononce à Athènes devant des philosophes stoïciens, ou bien lors de la célèbre controverse de

Jérusalem) ou par les miracles, nombreux, qui convertissent des foules. Arrêté à Jérusalem pour avoir répandu une doctrine séditieuse, il fait état de sa condition de citoyen romain et demande à être jugé par l'empereur. Il est donc envoyé à Rome sous bonne garde ; le voyage est difficile : Paul et son escorte font escale à Sidon, puis en Lycie, longent la Crète où ils essuient une tempête qui dure quatorze jours, font naufrage à Malte, où ils restent trois mois. Ils repartent, s'arrêtent à Syracuse, accostent à Pouzzoles, dans le golfe de Naples, une des voies d'accès à Rome. Paul vit en résidence surveillée, puis libre, pendant deux ans, dans une maison qu'il loue sur la rive gauche du Tibre. Sa fin est mal connue ; on dit qu'il est décapité en 64, après l'incendie de Rome, Néron ayant accusé les chrétiens d'être à l'origine des troubles qui agitent la ville ; d'autres soutiennent qu'il est retourné prêcher en Espagne ou en Asie Mineure, où il est de nouveau arrêté, emmené à Rome, et décapité. « Va ; car cet homme est l'instrument que je me suis choisi pour porter mon nom devant les nations, les rois et les enfants d'Israël ; et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom », disait Dieu à Ananias qui doutait, à Damas, qu'il dût secourir le persécuteur des disciples du Christ. On voit à quel point cette parole s'est réalisée. On mesure aussi, à lire les épîtres de Paul, de quelle force était doué cet athlète de Dieu. « Le Christ sera magnifié en mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort » (Ph 1, 20). Mais le plus beau pour moi est ceci : « Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Et quand ce corps mortel aura été revêtu de l'immortalité, alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? » (Première Epître aux Corinthiens, traduction de Lemaître de Sacy).

Pauvreté

Ce qui, dans mon enfance, m'a le plus frappé, moi qui venais pourtant d'une terre rude et par bien des côtés arriérée, c'est la pauvreté, en Egypte, en Syrie, en Jordanie, en Palestine, au Liban. Partout des mendiants. Impossible de s'arrêter dans un village, un site

archéologique, une ville, même, sans être entouré d'enfants ou d'adultes tendant la main et criant ce mot qui est une des clés du Proche-Orient, depuis son espoir de rétribution immédiate jusqu'à son usage quasi institutionnel dans les rapports avec l'Administration ou le monde politique : « Bakhchich ! » Certes, les hommes vêtus de pyjamas rayés ont disparu d'Egypte, et dans les villages de la montagne libanaise les enfants vous regardent de loin, comme si une forme de dignité les retenait, à présent, encore qu'ils soient souvent pauvres. Au Liban, récemment, dans le Kesrouan, je suivais en voiture, avec une amie melkite, un véhicule hors d'âge et refait de bric et de broc, à telle enseigne qu'il était difficile d'en deviner la marque. Derrière, dans le hayon ouvert, trois fillettes nous regardaient avec des yeux fixes : ceux de la misère. « Ils sont pauvres ! » me dit ma belle amie en frissonnant. En Syrie, aussi, dans les villages druzes et kurdes du Nord, j'ai retrouvé ces enfants, mal vêtus, m'assaillant, la main tendue, et réclamant non pas de l'argent mais des bonbons et des stylos à bille ; de quoi faire honte à nos sociétés où l'abondance prend si souvent le masque du gaspillage. A Qalb Lozé, j'ai donné à ces enfants non pas des bonbons ni les stylos à bille qu'ils réclamaient et que je n'avais pas, mais de l'argent, en échange d'un petit foulard blanc sur lequel sont naïvement brodés deux oiseaux que j'imagine des oiseaux de paradis. Ce foulard, je le garde dans un tiroir, chez moi. Je le montre quelquefois à mes filles, que le consumérisme menace. J'en ferais volontiers un étendard contre les excès d'abondance et contre l'injustice de la société contemporaine. La pauvreté est donc visible, dans cette région de la Méditerranée ; elle pousse à l'exil autant qu'elle sert de levier politique aux islamistes. La découverte d'importants gisements de gaz au large d'Israël, de Gaza, du Liban, de Chypre et des îles grecques permettra-t-elle une distribution de richesses dont ne jouissent aucun de ces pays ? On peut en douter, hélas, à voir l'exemple des monarchies arabes, ou des régimes corrompus de Turquie et d'Algérie.

Pavarotti (Luciano)

On a peine à croire que Pavarotti soit mort tant il transmettait une

joie de vivre, par le chant autant que par nature… Il était né à Modène, en octobre 1935, dans une famille modeste, d'un père boulanger et d'une mère cigarière, laquelle n'était bien sûr pas Carmen, ni son père don José, encore qu'il possédât une jolie voix de ténor et écoutât sans cesse les disques des grands ténors Caruso, Schipa, Lauri-Volpi. Luciano avait pour sœur de lait la future soprano Mirella Freni, avec qui il donnera une somptueuse version de *Madame Butterfly*, sous la baguette de Karajan. Il chante d'abord comme alto dans la chorale de l'église San Gimignano de Modène, sans envisager autre chose qu'un destin de fermier, un peu plus tard instituteur – ce qu'il sera en 1954, tout en décidant de devenir ténor, malgré un physique plutôt ingrat et qui ne s'arrangera pas avec les années, mais dont il tirera parti. Il y travaille, le soir, avec Arrigo Pola, qui lui permet d'acquérir ce que Pavarotti appellera une technique « pure, spontanée, naturelle », et puis avec Ettore Campogalliani, également professeur de Mirella Freni. Il débute en 1961, à Reggio nell'Emilia, dans un concours provincial qu'il remporte et qui le lance. Ne connaissant que l'italien, il interprétera toujours le répertoire de son pays, notamment Rodolfo (*La Bohème*), le duc de Mantoue (*Rigoletto*) et Edgardo (*Lucia di Lammermoor*).



La gloire arrive en 1963, quand il remplace Giuseppe Di Stefano dans *La Bohème*, à Londres, où, l'année suivante, il rencontre la soprano Joan Sutherland et son mari, le chef d'orchestre Richard Bonynge : Sutherland et Pavarotti formeront un des plus beaux couples de l'opéra bel cantiste, comme Callas et Di Stefano, ou Renata Tebaldi et

Mario Del Monaco. On peut aimer moins le géant planétaire qui se produisait dans les stades, en ouverture des coupes du monde, chantait avec des vedettes de la pop music ; on peut regarder d'un œil sévère le trio commercial qu'il constituait avec Placido Domingo et José Carreras, à une époque où les Italiens et les Espagnols se partageaient le chant mondial ; il nous reste ses disques, témoignages d'une voix dont les qualités principales sont une diction parfaite dans tous les registres de l'émission ; une ligne de chant qui s'allie magnifiquement aux lignes de l'orchestre, et un timbre reconnaissable entre tous : d'une homogénéité sans pareille. Je n'aime guère, je l'avoue, le bel canto, lui préférant Verdi et les véristes ; il m'arrive cependant d'écouter du Bellini et du Donizetti pour la seule voix de Pavarotti, qui me tire des larmes. « Quand Luciano Pavarotti chante, le soleil se lève sur le monde », disait le chef d'orchestre Carlos Kleiber. On a l'impression aujourd'hui qu'il ne se lève plus tout à fait de la même façon depuis qu'est mort, en 2007, celui qui incarne à jamais le chant.

Pères du désert

Entre le IIIe et le VIe siècle après J.-C., il y eut dans la chrétienté un moment très singulier. Annulant le décret de Commode, l'empereur Constantin venait de rendre aux chrétiens le droit à l'existence, les faisant passer des catacombes et du martyre à la confrontation avec le monde, et laissant se bâtir le pouvoir temporel de l'Eglise. Cet accord avec le siècle ne convenait pas à tous : quelques ascètes quittèrent le siècle pour gagner les déserts de Syrie, de Palestine, de Nitrie, en Basserenv-Expédition. Ils recherchaient un silence dont nul n'aurait idée aujourd'hui, où règnent la permanence du bruit et la terreur de l'absence de bruit. Sans doute ont-ils prononcé quelques paroles, pieusement recueillies en grec, copte, syriaque, dans les *Apophtegmes des Pères du désert* ; leur corps et leurs mots étaient encore une manière de se cacher. On dit que certains n'avaient pas besoin de se retirer au fond du désert : une existence secrète au sein des grandes villes était une thébaïde non moins sûre, d'autres devenant des cénobites au sein de monastères, comme saint Siméon, en Haute-Syrie.

Jacques Lacarrière les a surnommés les « hommes ivres de Dieu », ce qui, malgré le bonheur de l'expression, est méconnaître la nature de la joie chrétienne, surtout celle d'anachorètes comme l'Egyptien Antoine dont on dit qu'il tenait sous son charme les animaux sauvages, sans le chant d'Orphée. On peut imaginer leurs repaires en visitant au mont Sinaï, au mont Athos, dans la vallée de la Qadicha, au Liban, sur les hauteurs du plateau calcaire syrien, les grottes à peine aménagées, souvent ouvertes sur des à-pics vertigineux, lesquels ne doivent pas faire oublier que les vrais abîmes sont intérieurs. Leurs modèles sont sans doute Jean le Baptiste et, dit la poétesse italienne Cristina Campo qui a magnifiquement médité sur eux, Elie, le « prophète du feu ». C'est sur eux que repose l'Eglise d'Orient. Ces Pères sont saint Antoine, donc, et le copte Macaire, Evagre le Pontique, Hilarion, Pastor, Alonios, Jean le Nain, Moïse l'Egyptien, des noms qui gardent la vivacité de l'éclair dans le ciel nocturne, et aussi Isaac et Ephrem, dont allaient s'inspirer Athanase, Basile, Jean Chrysostome, les deux Grégoire, Cassien donnant plus tard les bases de ce qui deviendra le monachisme d'Occident. Une tradition que les nouvelles certitudes de la Renaissance ont mise à mal mais qui eut, en Europe, ses guides, des mystiques espagnols (Jean de la Croix, Luis de León, Thérèse d'Avila) aux Italiens (Angèle de Angèle de Foligno, Catherine de Gênes, Claire d'Assise, Catherine de Sienne) et aux Français, dont l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. Les Pères du désert étaient entrés dans l'irréversible : ce n'est pas ce qu'ils sont qui compte mais le cheminement, lequel a besoin non de publicité mais de silence ; et non d'un silence ostentatoire mais du silence dans lequel nous tombons, dès lors que nous avons décidé que notre nom ne nous nomme plus, que nous sommes en quelque sorte absents ; et non pas dans le déchirement ou la tentation (malgré le célèbre épisode de saint Antoine), mais dans cette quiétude divine qu'on appelle l'« hésychia ». Il faut donc être allé dans les espaces désertiques du Proche-Orient pour se faire une idée du paysage où les Pères ont vécu, mais non de ce qu'ils ont vécu, suscitant en eux-mêmes cet homme intérieur qui se délivre par le silence, le jeûne, la prière, le travail manuel, et, plus encore, grâce aux pouvoirs inattendus des cinq sens, par lesquels l'anachorète peut repousser les forces des ténèbres pour éprouver ce que peut être le corps glorieux. Ces « grands lions de l'esprit », comme les appelle Cristina Campo, sont sans exemple, aujourd'hui où la

sainteté semble devoir être avant tout sociale. C'est pourquoi nous devons nous référer à eux : ils sont nos guides les plus sûrs ; ils nous enseignent l'usage du désert, où que se trouve celui-ci et où que nous nous trouvions, pauvres humains égarés en un siècle matérialiste.

Pesaro

Qu'allais-je faire, en plein mois de décembre, dans cette ville des Marches, au bord de l'Adriatique ? Anna-Livia voulait revoir Trieste, puis Venise : intrépide Napolitaine qui voulait me montrer, et sans doute découvrir, une autre Italie, hivernale, hors carte postale. « La littérature a aussi à voir avec l'hiver ! » ironisait cette belle jeune femme au visage ovale d'Italienne du Sud, à la peau mate, quasi proche-orientale, donc infiniment sensible à mon cœur. Une femme au verbe inlassable, haut, et rieuse, joueuse, cependant grave et douce comme une sainte qui a dompté le feu qui est en elle. La mer étant interdite en hiver, Pesaro ne proposait pas grand-chose aux voyageurs fatigués que nous étions, sinon une forteresse du XVe siècle, une cathédrale romane aux ajouts gothiques, la *Villa imperiale* dessinée par Girolamo Genga, la maison natale de Rossini, dont la musique était l'Italie, pour Stendhal, alors qu'elle ne l'est pas pour moi, ou qu'il me faut lui adjoindre Monteverdi, Verdi, Puccini, Malipiero, Nono, et tant d'autres musiciens. La neige tombait sur la place du peuple, bordée de bâtiments plutôt sévères : elle fondait presque aussitôt sur les petits pavés brillants. J'avais le cœur léger. Nous avons erré dans les rues presque désertes. Nous avons dîné devant la mer, houleuse et grise. Le bardolino mettait dans nos bouches et dans nos cœurs une joie qui ne nous quitterait plus, notamment à contempler, plus tard, du balcon de l'hôtel Clipper, choisi par Anna-Livia parce que ce nom nous donnerait peut-être l'impression de partir pour un long voyage, serrés l'un contre l'autre, la neige qui tombait sur la mer. C'est alors qu'Anna-Livia s'est mise à chanter, pour moi, un air de Rossini, l'Agnus Dei de sa *Petite messe solennelle*, que je n'aime guère mais qui, dans sa bouche, et dans ces circonstances, m'a ravi jusqu'aux larmes. L'amour, l'ivresse du vin, l'hiver au-dehors, la beauté d'Anna Livia, la tonalité de cette voix qui donnait à cette musique quelque chose de très chaleureux, la neige

tombant sur la mer, tout concourait à me faire voyager dans une Italie inattendue, secrète, mystérieuse.

Pétanque

Le plus célèbre et le plus répandu des jeux de boules est né à La Ciotat, en 1907, dans l'esprit d'un retraité que ses rhumatismes ne pouvaient amener à pratiquer davantage le Jeu provençal ; il a donc joué à « pieds tanqués », c'est-à-dire comme plantés à l'intérieur du cercle tracé pour jouer, et en raccourcissant la distance entre ce cercle et le cochonnet. Rappelons que le Jeu provençal, ou Longue, consiste à jouer aux boules sur un terrain de 24 mètres, et que la distance entre le cercle et le but se trouve entre 15 et 20 mètres du joueur : on pointe en faisant un pas hors du cercle, sur un seul pied, l'autre restant dans le cercle, ou alors en se tenant en équilibre sur le pied hors du cercle – ce qui est plus élégant, et plus difficile qu'à la pétanque, où le cochonnet se trouve placé entre 6 et 10 mètres du cercle. Le jeu consiste à placer les boules le plus près possible du cochonnet.



Pour cela, on tire ou on pointe, pointer voulant dire placer la boule, tirer déloger une boule adverse, et le carreau, fin du fin, consistant à déloger la boule tout en laissant la sienne à la place. Il semble que les jeux de boules aient été introduits en Gaule par les Romains. A l'époque, et pendant des siècles, les boules étaient en bois, ou en

argile, avant qu'apparaissent les premières boules d'acier, fabriquées dans la Loire, à Saint-Bonnet-le-Château. Interdits au peuple de la fin du XVIIe siècle et jusqu'à la Révolution, les jeux de boules sont très populaires, partout en France, dès le XIXe, évoqués par ces peintres de la vie parisienne que sont Balzac, Gavarni, Gustave Doré. La première fédération des jeux de boules a été lyonnaise, regroupant toutes formes de jeux, y compris la boule lyonnaise et le jeu de berges parisien (qui se pratiquait sur un terrain plus long, avec de plus grosses boules qu'on faisait rouler soit directement vers le cochonnet, soit en profitant des berges inclinées ; un jeu tombé en désuétude et que je suis heureux d'avoir vu encore pratiquer, il y a une trentaine d'années, dans le bois de Vincennes). C'est cependant au Sud qu'est associé le jeu de boules, notamment la pétanque, sous les platanes des mails, en Provence, en Languedoc, dans le Roussillon, parmi des effluves de pastis et d'expressions fleuries et fleurant bon une joie de vivre facile et si populaire que ce jeu s'est répandu dans le monde, y compris dans le nord de l'Europe, Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Suède, et même en Thaïlande et au Japon.

Philon d'Alexandrie

Ce philosophe juif hellénisé est né vers – 12, à Alexandrie, où il mourra, vers 45 après J.-C. Le peu qu'on sait de lui, on le doit à Eusèbe de Césarée et à Flavius Josèphe. Il est un des premiers philosophes à établir un lien fécond entre le judaïsme et le christianisme, entre la philosophie grecque et la Bible, qu'il lisait dans la version grecque des Septantes. Il laisse une œuvre considérable dont une des singularités est d'être la première manifestation de la théologie négative, la thèse de l'inconnaissabilité de Dieu devant être reprise par Basile de Césarée et saint Jean Chrysostome, avant de connaître la fortune que l'on sait chez les mystiques rhénans du Moyen Age.



Chez Philon, le néoplatonisme est lié à des éléments bibliques comme la prophétie et la révélation, avec le souci de réaffirmer l'universalité du monothéisme à partir de trois principes : transcendance et inconnaissabilité du divin ; vacuité de l'homme ; médiation entre le divin et l'humain, à quoi on peut ajouter que le cosmos et l'homme ont capté quelque chose du divin et de l'amour de Dieu comme don, disent les commentateurs. Si Philon était suspect aux Juifs orthodoxes comme aux fondamentalistes chrétiens, sa communauté fut l'objet de sévices, en 38, première année du règne de Caligula. Les Egyptiens à peine hellénisés se montraient violents envers les Juifs, entre autres raisons pour complaire à Caligula, qui haïssait ce peuple de ne pas reconnaître sa divinité impériale. Le règne de Caligula, qui dura trois ans et huit mois, avait bien commencé ; puis, relevant d'une maladie sur laquelle on continue de s'interroger, le jeune souverain fait assassiner son cousin, un préfet, son beau-père : premiers crimes d'une longue série. C'est donc ce psychopathe que Philon va rencontrer en Italie, au cours de l'hiver 39-40, dépêché à Rome par ses coreligionnaires, à la tête d'une délégation chargée de convaincre Caligula de l'innocence des Juifs, malgré la présence d'une délégation ennemie au sein de laquelle se trouvait un certain Hélicon, qui gagne la confiance de l'empereur. Celui-ci rencontre Philon, rapidement, au bord du Tibre, puis dans une villa de Campanie, où il se montre léger et hypocrite, pour complaire au roi juif Agrippa qui l'avait appuyé dans sa conquête du pouvoir. Il avait l'intention de faire dresser une statue de Jupiter au milieu du temple de Jérusalem : sacrilège dont seul son assassinat empêchera l'exécution, malgré les paroles par lesquelles il avait rassuré la délégation juive dont Philon était le doyen. Philon relatera ce voyage d'hiver dans *Legatio ad Caium* (*Sur*

l'ambassade auprès de Caligula), texte fondamental pour la connaissance de Caligula comme pour la condition des Juifs d'Alexandrie, et l'un des plus curieux de l'Antiquité.

Philosophie

Dans ce qui constitue le Miracle grec, la philosophie se place au centre, et son importance est plus grande encore, à mes yeux, que la politique, l'architecture, l'histoire, les sciences, les arts et les mystères, encore que ceux-ci se confondent par moments avec elle, ou viennent à l'appui du discours philosophique. La philosophie pose surtout des questions, notamment la plus fondamentale : *Ti esti* ? (« Qu'est-ce que c'est ? »). Seule la littérature lui fait concurrence, à sa manière, et c'est en écrivain que je lis les philosophes, de la même façon que le philosophe Gilles Deleuze demandait à la littérature des éléments philosophiques. Des hommes, les Grecs, ont su aller aux sources de la connaissance, hors des sphères de la magie et du sacré, de la transe des pythies et de la divination interprétative des prophètes, la philosophie naissant entre le Ve et le VIIe siècle avant J.-C., les philosophes succédant aux sages que furent les présocratiques, de Thalès de Milet à Prodicos de Céos, en passant par Pythagore, Parménide, Zénon, Empédocle, Cratyle, Gorgias, Xénophane, et Héraclite, la pensée s'établissant dans une dualité représentée par Platon et par Aristote, pour tout mesurer à l'aune de la raison et développer une pratique qui se nomme déjà elle-même philosophie. Cet amour de la sagesse et de la connaissance, nous lui devons d'être ce que nous sommes, même en tant que chrétiens, conciliant Jérusalem et Athènes, mais, avec Blaise Pascal, préférant au Dieu des philosophes celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Outre la lecture des grands philosophes (ou la complétant), de Platon et Aristote à Plotin, et de saint Augustin à Nicolas de Cues, des néoplatoniciens de la Renaissance à nos contemporains qui nous disent que les anciens sont tout aussi proches de nous que Duns Scot, Bacon, Descartes, Leibniz, Kant, Hobbes, Hegel, Marx, Bergson, Husserl, Chestov, Wittgenstein, Heidegger, Levinas, Ricœur, Derrida, Baudrillard, il m'est nécessaire de fréquenter des francs-tireurs, Montaigne, Pascal, De Maistre,

Kierkegaard, Nietzsche, et des présocratiques dont il ne nous reste la plupart du temps que des lambeaux, des fragments qui ont atteint une sorte de perfection par l'inachevé ou le perdu, laquelle flatte sans doute trop notre goût « moderne » de l'inachèvement et notre méfiance à l'égard des grands systèmes philosophiques, d'Aristote à Hegel et Auguste Comte, en passant par Joachim de Flore et saint Thomas d'Aquin. Je lis de la philosophie pour trouver de quoi réfuter les illusions suscitées par le vacarme et la propagande du monde actuel. J'ai longtemps rêvé d'aller lire Héraclite et Platon dans une île grecque, entre la mer et le ciel, tout comme l'Apocalypse de Jean à Patmos, de la même façon que j'ai relu les Evangiles sur les hauteurs de Faqra, dans le Mont-Liban, au-dessus d'une mer de nuages qui m'isolait du monde d'en bas… Certes, la vérité en laquelle je crois (celle du Christ) se passe de la philosophie ; elle va même contre la raison, comme l'a dit Pascal, le croyant, et comme l'a étudié Chestov dans son livre majeur, *Athènes et Jérusalem*. J'ai cependant besoin de ce jeu entre les pouvoirs du logos et ce qui outre la raison. C'est pourquoi, dans mon aventure personnelle, la philosophie entre en concurrence avec le roman, la poésie étant l'occurrence littéraire de la foi, laquelle peut se passer de mots, puisqu'on la vit comme vérité d'amour.

Pic de la Mirandole (Jean)

Jean Pic de la Mirandole est le nom sous lequel nous connaissons en France Giovanni Pico della Mirandola ; un nom francisé, comme ceux de Marsile Ficin, Léonard de Vinci, Laurent de Médicis, Alde Manuce, le Tintoret, le Titien, le Tasse, Raphaël, et la plupart des penseurs et artistes de la Renaissance italienne ; c'est dire l'importance qu'ils avaient, particulièrement notre Pic, dont le nom, quasi légendaire, signale la détention du savoir absolu par un seul et même homme ; tel du moins m'apparaissait-il, dans le portrait qu'on me faisait de lui, enfant, pour me faire honte de mes moments de paresse. Il est pourtant bel et bien né, en 1463, à Fossa, près de Modène, troisième fils d'une vieille famille comtale. C'est un enfant surdoué, comme on dirait aujourd'hui, qui apprend le latin, le grec, et que sa

mère destine à l'état ecclésiastique. Nommé à dix ans protonotaire apostolique, il va étudier le droit canonique à Bologne, en 1477. Sa mère étant morte deux ans plus tard, il renonce au droit pour aller étudier la philosophie à Ferrare, non sans effectuer à Florence un séjour au cours duquel il fait la connaissance de l'humaniste Ange Politien (dont on dit qu'il fut l'amant), le poète Benivieni et le moine dominicain Savonarole. Entre 1480 et 1482, il est à l'université de Padoue pour y étudier l'hébreu et l'arabe, sous la direction d'un averroïste juif, Elie del Medigo, qui traduira pour lui bien des textes. Il écrit des sonnets latins et italiens qu'il détruira à la fin de sa vie, sous l'influence de Savonarole. En 1485, il se rend à Paris, alors le plus important centre de théologie et de philosophie d'Europe : il y entreprend la rédaction de ses neuf cents Thèses, qu'il espère soumettre à un débat public. De retour à Florence, il rencontre Laurent de Médicis et Marsile Ficin qui vient d'achever sa traduction des œuvres de Platon. L'influence de Ficin sera déterminante, tout comme la protection du duc de Médicis. Pic part alors pour Rome où il publie ses Thèses, en 1486, en les faisant précéder d'un *Discours sur la dignité de l'homme*. Il tente la synthèse d'Aristote et de Platon à partir de la foi chrétienne, en convoquant aussi les arts libéraux, la philosophie morale, la kabbale (qu'il découvre à Arezzo).



Pic est le fondateur de la kabbale chrétienne, qui consiste à adapter l'herméneutique kabbalistique au christianisme, notamment au Nouveau Testament, dans la postérité de Nicolas de Cues. De cette kabbale, vite condamnée par le pape, on trouvera des traces en

Angleterre, jusque dans Shakespeare. Innocent VIII interdit tout débat au sujet de Pic et fait condamner treize de ses thèses ; Pic les retire mais rédige une Apologie que l'Inquisition condamne. Son souci de syncrétisme, qui accueillait la multiplication des points de vue sur un même sujet, sentait trop l'œcuménisme, alors que c'était une idée particulièrement moderne. Pic s'enfuit en France, en 1488 ; il y est arrêté sur ordre de Philippe II de Savoie, et emprisonné à Vincennes, d'où Laurent de Médicis le fait libérer. Pic retourne à Florence mais devra attendre un nouveau pape, Alexandre VI, pour être libéré de la menace de l'Inquisition. Il s'installe près de Fiesole, dans une villa que Laurent de Médicis met à sa disposition. Il écrit beaucoup, notamment un ouvrage contre les astrologues. Laurent de Médicis meurt en 1492. Savonarole prend le pouvoir à Florence, instaurant une République chrétienne théocratique dans laquelle il abolit la torture, renforce les lois contre l'usure, fonde une cour d'appel et un système de secours aux pauvres, établit le Bûcher des Vanités, sur lequel on brûle les images et livres licencieux, miroirs, parures, onguents, Botticelli lui-même apportant ses tableaux de nus, pourtant si délicats, pour les livrer à des flammes plus définitives que celles d'Eros. Savonarole finira, en 1498, sur le bûcher qu'il a allumé… Pic envisage de se faire moine. Il n'en aura pas le temps ; il meurt en 1494, empoisonné, sans doute par les Médicis qui le jugeaient trop proche de Savonarole, lequel prononcera son oraison funèbre à Naples.

Pieds-Noirs

Sur l'origine de ce terme qui désigne les « rapatriés » d'Algérie, ou plutôt les exilés d'origine européenne, chassés de leur pays au moment de l'indépendance algérienne, en 1962, nul ne s'accorde, de même qu'on ne s'accorde qu'*a minima* sur ce qu'il recouvre, selon qu'on y englobe les Juifs algériens et les harkis, voire les « rapatriés » du Maroc et de la Tunisie, soit environ 400 000 personnes, déplacées entre 1956 et la fin des années 1960. Il est même étonnant que, peu flatteur (malgré les Indiens d'Amérique du Nord qui portent ce nom), ce nom soit devenu, accepté par tout le monde, un signe de ralliement identitaire. Il désigne en tout cas l'ultime tragédie coloniale française,

puisque les Pieds-Noirs ont dû quitter l'Algérie, où la plupart étaient nés quand ils n'y étaient pas envoyés comme fonctionnaires. Entre mai et septembre 1962, 518 000 Pieds-Noirs ont pris le bateau pour rejoindre une métropole certes peu lointaine, mais que la plupart ne connaissaient pas. Si on leur ajoute les « rapatriés » d'autres colonies françaises d'Afrique et de Madagascar, on obtient le chiffre de 1 400 000 personnes, qui sont venues s'établir en France, souvent dans le Midi et en Corse où leur installation a donné un coup d'envoi au terrorisme nationaliste. Je ne regarde jamais les photos prises depuis les bateaux qui s'éloignent et où on voit les Pieds-Noirs, de dos ou de profil, le visage clos, ou en larmes, sans avoir le cœur serré, comme je l'étais, quand j'ai quitté le Liban, en 1967, sur un bateau turc, regardant décroître la terre où j'avais grandi et cet Orient qui deviendrait de plus en plus mythique, surtout dans l'hiver français et un pays que je me rappelle gris, morne, archaïque, à la fin de la république gaullienne. Il est singulier qu'aux Pieds-Noirs aient succédé, dans l'émigration vers l'ancienne métropole, d'innombrables citoyens du pays qui les avaient chassés de leur terre natale. Si l'ironie de l'Histoire est particulièrement féroce, ici, et problématique, il faut rappeler que la Méditerranée est animée d'une houle qui ne cesse de brasser les populations, surtout entre les deux rives, certains territoires semblant même avoir une vocation pour ce brassage, pour le meilleur et pour le pire : Marseille, Naples, la Sicile, Malte, la Corse, Chypre, le Liban, Istanbul, Alexandrie, Jérusalem, pour ne pas parler de la mer Noire… Les récentes vagues d'immigration ne font que confirmer ce mouvement, à ceci près que les nationalismes nés de la fin des empires, les interrogations identitaires et les lois des marchés financiers rendent les mélanges infiniment plus difficiles, problématiques, peut-être impossibles.

Pienza

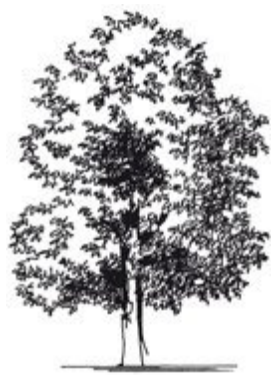
Bâtie, ou plutôt tapie au sommet d'une douce colline du Val d'Orcia, en Toscane, la petite ville de Pienza a quelque chose d'une cité idéale. Elle s'ordonne autour d'une de ces places dont la Renaissance italienne a le secret : la place Pie-II, dont la cathédrale

Santa Maria Assunta, élevée au xve siècle par Bernardo Rossellino, est le cœur admirable, notamment par sa façade en pierre blanche, dessinée par le grand Alberti : si le mot pureté peut recevoir un sens absolu, c'est bien grâce à cette façade qui paraît faire émerger du Moyen Age, et de l'art roman, sa dimension spirituelle. J'étais entré à Pienza par la porta al Prato, avais pris le corso Rossellino, avais admiré la façade restaurée de l'église médiévale San Francesco, puis le palazzo Amantani, avant de déboucher sur la place Pie-II, sans doute la plus belle de toutes. Elle est presque déserte, en ce matin d'automne, et il semble naturel qu'on s'y taise ; ses proportions en deviennent encore plus spacieuses. Une vieille femme la traverse, les bras chargés de fleurs automnales dont elle ira orner non pas le Duomo (la cathédrale) mais, en contrebas, dans les faubourgs, l'église romane San Vito, où a été baptisé le pape Pie II, bâtisseur de la Pienza renaissante. La place est bordée à l'est par le palazzo Piccolomini et au nord par le palazzo Vescovile, le sud étant occupé par le palazzo Comunale. J'en reviens à la cathédrale et à sa blanche façade, rythmée par trois portails et un fronton. Le clocher se dresse un peu en retrait. Pénétrer dans l'édifice, c'est traverser en quelque sorte cette blancheur pour déboucher dans la lumière si paisible donnée par les grandes verrières dans lesquelles je me recueillerai, non loin les cinq retables siennois, mais où je ne prierai pas, comme si le fait de regarder cette peinture avait ici valeur de prière et celle-ci de reconnaissance, voire de louange à un art qui unit l'homme à Dieu.

Platane

Ce beau soir d'été, je le fête à Saint-Guilhem-le-Désert, sur les hauteurs de l'Hérault, dans ce village de l'arrière-pays qui s'est bâti tout en longueur, à partir d'une abbaye romane, et semble, de haut, une rivière minérale qui a figé dans son lit. Nous venons d'écouter dans l'église un concert d'orgue. Je me trouve sur la petite place, goûtant avec des amis les vins de Montpeyroux, de Saint-Saturnin, de Saint-André-de-Sangonis, beaux noms qui donnent à ces crus locaux un surcroît de noblesse. Nous sommes assis dans l'ombre d'un vieux platane. J'aime l'ombre et l'odeur des platanes, et bien qu'on en

trouve à peu près partout, il n'y en a pas dans ma haute Corrèze natale, sauf à Brive-la-Gaillarde, où ils marquent la porte du Sud. Cet arbre de la famille des *platanaceae*, qui comprend une dizaine d'espèces, est donc pour moi indissociable de la Méditerranée, bien qu'il se répartisse en platanes d'Occident (comme en Amérique du Nord) et platanes d'Orient, qu'on trouve surtout dans le midi de la France, dans les Balkans, en Turquie, au Liban, d'où Pierre Belon, apothicaire et botaniste de l'époque de François Ier , au retour d'un voyage au Proche-Orient, rapportera des graines qui permettront son acclimatation en France, tout comme le lilas, également rapporté par lui. Le platane est un arbre noble, qui peut atteindre une haute taille et vivre des centaines d'années (le plus haut, sinon le plus vieux, se trouvant dans l'île grecque de Cos et passant pour avoir abrité dans son ombre Hippocrate enseignant la médecine). L'écorce se fissure en écailles, donnant au tronc un aspect de peau de serpent.



Les feuilles, aussi larges que longues, sont fermes : un médecin arabe du XIIe siècle en faisait des onguents pour combattre certaines tumeurs. Son bois est difficile à travailler. Nous buvons dans la fraîcheur et l'odeur un peu forte de cet arbre dont me reviennent à l'esprit les célébrations que lui ont adressées deux poètes majeurs du XXe siècle, comme le Sétois Paul Valéry, « Au platane » (*Charmes*) :

> *Tu penches, grand Platane, et te proposes nu,*
> *Blanc comme un jeune Scythe,*
> *Mais ta couleur est prise, et ton pied retenu*
> *Par la force du site.*

A quoi le Montpelliérain Francis Ponge fait écho dans *Le Platane ou la permanence* :

« Tu borderas toujours notre avenue française pour ta simple membrure et ce tronc clair, qui se départit sèchement de la platitude des écorces… » (*Pièces.*)

Quant à moi, peu soucieux d'ébruiter de mauvais vers, je me contente de lever mon verre au platane, aux poètes, au vin, aux femmes qui nous accompagnent, à la nuit étoilée qu'on aperçoit entre les feuilles doucement remuées.

Platen (August von)

En écoutant les *Métopes* de Szymanowski, je ne peux m'empêcher de songer à un autre homme du Nord touché par la grâce de l'Italie : un poète allemand, August von Platen, né à Ansbach, en Franconie, en 1796, qui tiendra un journal intime jusqu'à sa mort, et écrira de fort beaux poèmes, notamment des sonnets pour la plupart dédiés à des hommes dont il était amoureux, ou des textes imités des *ghazals* persans, surtout ceux du poète Hafiz qu'il a d'ailleurs traduit en allemand. Il est militaire. Il s'ennuie à l'armée. Il obtient un congé, part pour Venise d'où il rapporte de beaux mais un peu désabusés *Sonnets vénitiens*, dont voici un extrait (traduit par Dominique Le Buhan et Eryck de Rubercy) :

> *Venise n'existe plus qu'au pays des songes,*
> *Et ne jette d'ombre que celle des jeux anciens,*
> *Le lion de la République, lui, repose abattu,*
> *Et les cellules de ses prisons tristement le célèbrent.*

Platen rentre en Allemagne, puis repart pour l'Italie, où il demeurera six ans, s'y déplaçant sans cesse, rencontrant notamment un autre malade, Leopardi, le plus grand écrivain italien de son temps, le plus moderne, aussi, allant jusqu'en Sicile où il meurt, à Syracuse, en 1835. Il est inhumé dans les jardins d'un baron sicilien qui avait recueilli ce poète prématurément vieilli, quasi déchu, au terme d'une longue souffrance imposée par son homosexualité autant que par la puissance de son ego ravagé par la mélancolie, accomplissant en

quelque sorte ce qu'il annonçait à un ami, en 1826, à propos de l'Italie, et allant à l'extrémité de son voyage spirituel dans ce pays : « C'est là que je compte finir mes jours, dussé-je me traîner de ville en ville sur le bâton de mendiant ! Là seulement, je l'espère, j'atteindrai le complément de mon art, si cette parole n'est pas une témérité. »

Platon

Celui que nous connaissons par son surnom, Platon (c'est-à-dire le Large), s'appelait Aristoclès, comme son grand-père. Il était né dans le dème de Collytos, en 427 avant J.-C., dans une famille aristocratique : son père était un descendant de Codros, le dernier roi légendaire d'Athènes, et sa mère venait d'une famille proche de Solon, le législateur. Il grandit pendant la guerre du Péloponnèse, qui opposera Athènes et Sparte de 431 à 404, la victoire de Sparte entraînant la fin de la démocratie et l'instauration de la Tyrannie des Trente, à laquelle participe Critias, un cousin de sa mère, qui a pour frère Charmide. Devenue veuve, sa mère se remarie avec un oncle, et lui donnera un demi-frère, Antiphon, ainsi qu'à sa sœur, Pôtonê, et à ses deux frères, Adimante et Glaucon. Elève de Théodore de Cyrène, de Théétète, de Timée, Platon est donc compromis politiquement lorsque, en 403, Thrasybule dépose les Trente. Il en profite pour voyager, conscient des difficultés de la politique et de l'importance du langage dans l'exercice de la démocratie. Entre 408 et 399, il avait été l'élève de Socrate, à la mort duquel il est possible qu'il soit allé vivre à Mégare, près d'Athènes, puis à Cyrène, en Libye, ensuite dans le sud de l'Italie, auprès des Pythagoriciens, et peut-être en Egypte. Il écrit ses premiers dialogues. En 388, il se rend en Sicile, invité par le tyran de Syracuse, Denys, qu'il tente d'amener à la philosophie politique. Il y échoue mais s'est fait un ami en la personne de Dion, beau-frère de Denys. Capturé en mer, Platon est vendu comme esclave puis racheté à Cyrène par un homme qui l'a reconnu. Il rentre à Athènes où il fonde l'école philosophique de l'Académie, avec succès.



Il écrit la deuxième section de ses dialogues avant de retourner en Sicile, rappelé en 367 par Dion : Denys est mort et son fils, Denys II, lui a succédé. Mais les choses ne se passent pas bien : Dion est banni et Platon, d'abord assigné à résidence, peut enfin quitter Syracuse, où il reviendra malgré tout en 361 ; mais menacé de mort, il ne devra la vie qu'à l'intervention d'Archytas de Tarente, tyran éclairé. De retour à Athènes, Platon rédige ses derniers dialogues. Il meurt en 374, à quatre-vingts ans, au cours d'un repas de noces. Il laisse 28 dialogues, qui ont fécondé la pensée de l'Occident et même celle des Arabes. On peut diviser sa production en trois périodes : A – les dialogues de jeunesse, parmi lesquels Ion (sur l'*Iliade*), Protagoras (sur les sophistes), Criton (sur le devoir), Charmide (sur la sagesse), Gorgias (sur la rhétorique). B – les dialogues de la maturité, liés à l'enseignement à l'Académie : Ménon (sur la vertu), Cratyle (sur la justesse des noms), le Banquet (sur l'amour), Phédon (sur l'âme), Phèdre (sur la beauté), Parménide (sur les idées). C – Les derniers dialogues : le Sophiste (sur l'être), Timée (sur la nature), Philèbe (sur le plaisir), Critias (sur l'Atlantide), les Lois, qu'il laisse inachevés… Le dialogue sert l'anecdote socratique mais permet aussi d'amener l'interlocuteur à constater et mesurer qu'il ne sait pas ; cette maïeutique (accouchement) est une recherche de la vérité, qui permet de réfuter les fausses opinions et d'aller au-delà de l'apparence, qui est multiple, l'esprit passant du sensible à l'intelligible, de la réminiscence à la certitude, le monde se divisant entre ce qui paraît (phénomènes, images, idoles) et ce qui appartient à l'univers des Idées, vers le Bien, qui s'identifie à l'Un. « Philosopher, c'est apprendre à mourir », dit Platon dans le *Phédon*, signifiant que le corps est un obstacle à

l'élévation vers les Idées. Cette métaphysique n'hésite pas à recourir aux mythes populaires autant qu'aux mythes inventés, comme celui, si célèbre, de la Caverne, par lequel est bien montrée la distance entre l'ombre et la lumière, le sensible et l'intelligible, l'illusion et la vérité.

Pline l'Ancien (Gaius Plinius Secundus)

Le 25 août 79, un homme s'effondre sur une plage de la baie de Naples, étouffé par les fumées du Vésuve entré en éruption, la veille, et qui détruira Herculanum et Pompéi. Cet homme qui meurt, à cinquante-six ans, était Pline l'Ancien, commandant de la flotte romaine stationnée dans le proche port de Misène : il voulait secourir la population et voir l'éruption de plus près. Il avait toutes les raisons de s'y intéresser : il venait de remettre au futur empereur Titus les 1 700 pages d'un monument de la littérature antique : l'*Histoire naturelle*, parvenue jusqu'à nous dans sa totalité. Pendant dix-sept siècles, l'ouvrage sera une référence pour les sciences naturelles, au sens le plus large, c'est-à-dire tout le savoir d'une époque. Une encyclopédie, si l'on veut, et le modèle de Buffon pour son *Histoire naturelle*, de Diderot et d'Alembert pour leur *Encyclopédie raisonnée des sciences et des arts*… Pline est avant tout un compilateur. Il fait feu de tout bois, s'inspirant d'Aristote, de Théophraste, de Varron et de cent autres auteurs dont il donne les références, et d'autant plus habile à glisser le texte des autres dans le sien que les guillemets n'existaient pas encore. Il sera lui-même pillé par Aulu-Gelle, Elien, Isidore de Séville… Le savoir n'a jamais circulé autrement… Ce dont parle Pline ? De la géographie, de l'homme, du ciel, des animaux, des plantes, des remèdes qu'on tire des plantes ou des bêtes, des minéraux et de leurs multiples utilisations, des arts plastiques… Ces grandes divisions recouvrent plusieurs « livres », lesquels sont répartis en sections de formats divers, correspondant à des catégories plus précises mais en des associations parfois étonnantes ou des digressions inattendues. Ainsi, sa description de la côte libano-syrienne ne manque pas d'humour, pour nous : « Ceux qui opèrent des divisions plus subtiles prétendent que la Phénicie est encerclée par la Syrie, que celle-ci possède une côte maritime dont font partie l'Idumée et la

Judée, et qu'ensuite seulement vient la Phénicie, puis à nouveau la Syrie… La nation phénicienne tire une grande gloire de l'invention de l'écriture et des arts astronomiques, navals et guerriers. » Voici comment il expose la théorie grecque de la division du monde en parallèles, établis par rapport aux astres et à la « courbure du monde » : le deuxième parallèle « commence à l'Inde orientée vers le couchant ; il passe au milieu des Parthes, par Persépolis, par la partie de la Perse la plus proche, l'Arabie citérieure, la Judée, les habitants du mont Liban : il embrasse Babylone, l'Idumée, la Samarie, Hiérosolyma, Ascalon, Jopé, Césarée, la Phénicie, Ptolémaïs, Sidon, Tyr, Bérytus, Botrys, Tripolis, Byblos, Antioche, Laodicée, Séleucie, la côte de Cilicie, etc. ». On a reproché à Pline de tenir compte des *mirabilia*, c'est-à-dire des choses relevant de l'irrationnel ou du légendaire, comme les enfantements prodigieux, les sphinx, les basilics, les phénix, les arbres plantés par Hercule, ou ce remède : « On guérit le rhume de cerveau en provoquant des éternuements avec une plume, et, à ce qu'on raconte, en déposant un baiser sur les naseaux d'une mule. » Mais ce qu'il dit de la fabrication de la pourpre et du papyrus et de la naissance de l'art, notamment de la peinture, reste particulièrement précieux, surtout quand c'est joliment exprimé, comme cette remarque sur cette femme de l'île grecque de Cos qui a inventé la soie, laquelle est « un procédé permettant de dénuder les femmes en usant de vêtements ». Dès lors, comment lire Pline, aujourd'hui où la valeur scientifique de l'œuvre est obsolète ? Autant se demander pourquoi le lire, puisqu'il est impossible de le suivre, comme Hérodote dans son *Enquête*, ou comme on lit Thucydide, Tite-Live, ou encore les philosophies et les poètes auxquels Pline emprunte également. Lisons-le comme nous fréquentons Buffon : en grappillant çà et là, tout en nous émerveillant d'y trouver la représentation que se faisaient les Romains du monde connu dont Rome était le centre et dans lequel le rationalisme n'entrait pas toujours en conflit avec le merveilleux, au moins à l'échelle populaire. Quant à l'homme que fut Pline, sa préface nous le montre évoquant pour Titus la « camaraderie des camps militaires », ceux de Germanie, par exemple, tandis que son neveu et fils adoptif, Pline le Jeune, le décrit dans une lettre à Tacite comme lisant ou se faisant lire des livres sans interruption, selon un emploi du temps d'une rigueur sans faille. Tels seront, plus tard, Buffon et Littré, qui a par ailleurs traduit Pline, en lequel on peut voir

à l'œuvre cette étonnante liberté que donne le désir de savoir, rappelle Stéphane Schmitt, son nouveau traducteur.

Plotin

Le fondateur du néoplatonisme est une des figures les plus attachantes de la philosophie antique. Sa vie nous est connue principalement par l'un de ses disciples, le philosophe Porphyre de Tyr, auteur d'une *Vie de Plotin*. Il serait né en 205, à Lycopolis (aujourd'hui Assiout), en Hauterenv-Expédition, dans une famille romaine, aisée et lettrée. A vingt-huit ans, il va étudier la philosophie à Alexandrie, auprès d'Ammonios Saccas, pendant onze ans, en même temps qu'Erennius et Origène, faisant le vœu de ne rien révéler de cet enseignement – mais rompant plus tard ce vœu. Désireux de se renseigner sur les philosophies orientales, il quitte Alexandrie, en 243, pour suivre la cour de l'empereur Gordien III qui préparait une expédition contre les Perses : ce fut une défaite. Gordien périt sur l'Euphrate. Plotin se réfugie à Antioche, avant de gagner Rome, en 244. Philippe l'Arabe (ainsi nommé à cause de ses origines syriennes) est au pouvoir, jusqu'en 249. Plotin a ouvert en 246 l'école néoplatonicienne de Rome.



Il enseignait en grec, très librement, dans la maison que l'épouse du futur empereur Trébonien (251-253) avait mise à sa disposition. En 268, après l'assassinat de l'empereur Galien, qui le protégeait, il doit quitter Rome. Malade, il meurt à Naples, probablement de la

tuberculose, assisté par son dernier disciple, Eustochius, qui raconte qu'au moment où Plotin expira, un serpent se glissa sous son lit pour disparaître dans une fissure du mur ; signe que son âme avait quitté ce monde. Porphyre, qui l'avait depuis longtemps quitté, éditera ses traités en 300-301, après les avoir remixés à sa guise sous le nom d'*Ennéades* (soit le chiffre 9, en grec, et répartis en 54 unités réunies en six groupes de neuf). Plotin commente et approfondit la philosophie de Platon en posant un au-delà de l'Intelligence et de l'Ame : l'Un. On a là le principe de cette philosophie qui repose sur trois « hypostases » : l'Ame, l'Intelligence, l'Un. L'homme doit s'élever de l'Ame à l'Intelligence, et de celle-ci à l'Un pour une union mystique avec Dieu. On conçoit que la dimension mystique de cette œuvre ait été à la source de la théologie apophatique (ou négative, Dieu étant défini par cela même qu'on ne peut rien en dire), influençant toute la philosophie occidentale, notamment les Pères de l'Eglise. Le début du Traité 6, où il est question de l'union de ces deux éléments hétérogènes que sont l'âme et le corps, est justement célèbre ; le voici, dans la traduction de Laurent Lavaud : « Souvent, lorsque je m'éveille à moi-même en sortant de mon corps, et qu'à l'écart des autres choses je rentre à l'intérieur de moi, je vois une beauté d'une force admirable et j'ai alors la pleine assurance que c'est là un sort supérieur à tout autre : je mène la meilleure des vies, devenu identique au divin, installé en lui, parvenu à cette activité supérieure en m'étant établi au-dessus de tout le reste de l'intelligible. »

Portbou

C'est dans cette ville espagnole, non loin de la frontière avec la France, que la civilisation européenne est morte, comme elle l'a fait dans tant d'autres lieux, après 1933, et même dès 1917 : c'est là, en effet, dans ce petit port retiré au fond de sa baie, que le philosophe allemand Walter Benjamin, que sa condition de Juif avait chassé d'Allemagne, puis de France, aboutit, *via* Port-Vendres, en septembre 1940, avec l'espoir de gagner le Portugal puis les Etats-Unis d'Amérique. Il connaissait bien la Méditerranée, pour avoir naguère séjourné à Monaco, à Capri, aux Baléares et bien sûr en France, dont il

écrivait aussi la langue, traduisait les écrivains, notamment Baudelaire et Proust (sa dernière traduction fut celle d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*), travaillant à un livre immense sur les passages parisiens. Merveilleux philosophe du temps, de l'histoire, de l'aura, de la littérature et de l'œuvre d'art, il apprend à Portbou que les autorités espagnoles entendent reconduire les réfugiés à la frontière : directive qui en fait, terrible ironie de l'histoire, ne sera jamais appliquée. Le 26 septembre, Benjamin avale une forte dose de morphine, après avoir écrit deux lettres d'adieu, dont l'une au philosophe Adorno. Son corps, déposé à la fosse commune, ne sera pas retrouvé. Une stèle lui est dédiée au cimetière de Portbou avec cette inscription : « Il n'y a aucun document de la culture qui ne soit aussi de la barbarie. » Je ne connaissais pas cette phrase lorsque j'ai passé la frontière à Portbou, en 1972, pour me rendre à Barcelone, puis à Ibiza. Elle ne cesse de me hanter, depuis que la civilisation européenne s'est livrée à la barbarie en reniant, entre autres choses, son héritage chrétien.

Port-Royal

Dans ses *Mémoires d'un touriste*, Stendhal note que, pour lui, « la perfection du français se trouve dans les traductions publiées vers 1670 par les Solitaires de Port-Royal ». Qu'est-ce que Port-Royal ? Ce furent, à Paris (dans le quartier qui porte encore ce nom) et, surtout, dans la vallée de Chevreuse, un monastère parisien et une abbaye, celle des Champs, fondée en 1204, détruite en 1713, les bâtiments démolis à l'explosif, le cimetière vidé de ses corps, dont ceux de Jean Racine et des Solitaires, les religieuses dispersées dans d'autres couvents, sur l'ordre de Louis XIV qui ne supportait pas la contestation que représentait pour l'absolutisme royal la relation directe avec Dieu prônée par ces Solitaires et ces religieuses dont le conseiller spirituel était l'abbé de Saint-Cyran. La plupart des bâtiments sont détruits, sauf les granges et un pigeonnier ; mais le promeneur qui descend par les cent marches dans le vallon où s'élevait l'abbaye et qui s'assoit dans ce petit hémicycle qu'était la « solitude » ne peut pas ne pas être saisi par quelque chose qui le dépasse infiniment et qui n'a rien à voir avec la beauté ou le « génie » du lieu… Ces mêmes Solitaires ont,

entre 1657 et 1699, donné à la France une traduction de la Bible directement traduite de l'hébreu et du grec.



A cette Bible dite de Port-Royal ont collaboré Louis-Isaac Lemaistre de Sacy, le maître d'œuvre, Robert Arnauld d'Andilly, Blaise Pascal, Pierre Nicole, Antoine Le Maistre, le duc de Luynes, Pierre-Thomas du Fossé. Ces hommes, auxquels il faut ajouter Jean Hamon, Claude Lancelot et Antoine Singlin, et le peintre Philippe de Champaigne, soucieux de vérité (donc de celle de la langue, Arnauld et Lancelot ayant écrit une *Grammaire générale et raisonnée*, le même Arnauld s'adjoignant en 1662 Nicole pour rédiger la *Logique ou l'art de penser*, écrit fondamental dans la philosophie du langage et qui embrasse aussi bien les signes linguistiques que les signes théologiques), ces hommes ont fait passer en français, et quel français !, ce qui était né au Proche-Orient et qui n'avait pas encore connu de traduction française satisfaisante – le français du Grand Siècle accueillant la Loi mosaïque, la parole des prophètes, les livres historiques, les sentences de l'Ecclésiaste, la lyre de David et de Salomon, le Verbe christique, et l'Apocalypse. Un monument dont Stendhal, Hugo, Flaubert et Rimbaud, entre autres, se nourrirent et auquel, aujourd'hui, nous revenons pour cet accord aussi magistral que mystérieux entre la Révélation divine et la beauté de la langue – cette langue française que toute l'Europe et une partie du bassin méditerranéen allaient parler peu ou prou, aux siècles suivants. Le rapport entre la spiritualité de l'Eglise d'Orient et celle d'Occident également marqué par les traductions qu'Arnauld d'Andilly a données des *Confessions* de saint Augustin, des *Vies des Saints Pères des déserts et de quelques*

Saintes…, de l'historien judéo-latin Flavius Josèphe, et même de certains écrits de sainte Thérèse d'Avila. Jamais on n'avait mis de la sorte en un contact si étroit l'Orient et l'Occident. Ecoutons cette traduction du dernier des psaumes de David :

> *Louez le Seigneur résidant dans son sanctuaire ; louez-le assis sur le trône inébranlable de sa puissance.*
> *Louez-le dans les effets de sa vertu toute divine ; louez-le dans sa grandeur qui est infinie.*
> *Louez-le au son de la trompette ; louez-le avec l'instrument à dix cordes et avec la harpe.*
> *Louez-le avec le tambour et la flûte ; louez-le avec le luth et l'orgue.*
> *Louez-le avec des timbales d'un son éclatant ; louez-le avec des timbales d'un son gai et agréable. Que tout ce qui vit et respire loue le Seigneur.*

Port-Saïd

Je fréquentais, il y a quelque temps, un homme de confession juive qui me parlait de son enfance à Port-Saïd, des navires qui empruntaient là le canal de Suez, des rêves de voyage qu'il nourrissait dans cette ville somme toute provinciale. Il se rappelait avoir été chassé de ce port, avec toute sa famille, par Nasser, lors de la crise de Suez, en 1956, et l'humiliation que les policiers égyptiens avaient fait subir aux expulsés. Il habitait un immeuble à beaux balcons, dans ce qui est aujourd'hui l'avenue Al-Gomhuria, d'où il contemplait les bateaux entrant dans le canal. La taille de ces navires impressionnait vivement l'enfant qu'il était. La chaleur aussi, dont Cocteau disait qu'elle faisait de Port-Saïd la « porte des Tropiques ». La vraie chaleur. Celle que tous les aventuriers qui sont passés par Port-Saïd ont ressentie comme une épreuve : une ordalie, même, décidant du passage vers la mer Rouge, Aden, la Corne de l'Afrique, les Indes. Rimbaud, lui aussi, est passé par là. Mais ce qui retenait l'attention de cet enfant, quand il était las du mouvement des bateaux, c'était, de l'autre côté du canal, la ville de Port-Fouad, inaugurée en 1926 par ce roi d'Egypte. Une ville idéale, fondée sur les principes du capitalisme éclairé, destinée au personnel européen de la Compagnie universelle du canal de Suez (la ville d'Ismaïlia, au nord-est, étant la cité

administrative du canal), et obéissant à des soucis industriels (ateliers généraux) et hygiénistes autant qu'esthétiques, tout droit venus du saint-simonisme de Ferdinand de Lesseps et de ses compagnons, et qui reflète l'esprit communautaire, philanthropique, utopiste du XIXe siècle, avant que les délires totalitaires ne le précipitent dans les crimes de masse, en Europe et en Asie.

Princes (Iles des)

Cet archipel de neuf îles, situé dans la mer de Marmara, à une heure de bateau d'Istanbul, nourrit en moi un grand regret, depuis des années : celui de n'avoir pas accepté l'invitation d'un ami qui y loue régulièrement une maison, l'été, sur l'île principale, Büyükada. J'ai du mal à passer des vacances avec des gens, fussent-ils amicaux et vastes leurs maisons. Il s'agissait, en l'occurrence, d'une sorte de yali donnant sur la mer, dans une île où les véhicules à moteur sont interdits, chose rarissime en Orient. On s'y déplace à pied, à cheval ou en calèche, lesquelles, dans les avenues bordées de villas victoriennes, donnent l'impression de marcher dans un autre temps, celui par exemple où l'apologiste de la terreur rouge, Trotski, était en exil sur l'île de Prinkipo (Büyükada), ou même celui où Pierre Loti hantait la capitale de l'Empire ottoman, dont il a donné l'étrange *Aziyadé*, le roman le plus trouble, sinon le plus troublant qui soit, sur le désir amoureux. Mon goût de la solitude ne se serait pas satisfait de cette cohabitation. Et puis j'aurais, comme je le fais toujours, en Turquie, lorgné du côté de la côte asiatique, désiré entendre de l'arabe et parler cette langue à laquelle, au Liban, le turc a donné des mots, comme *effendi*, *bey*, *kurus* (ainsi nommait-on la piastre, autrefois, quand cette monnaie existait encore). Je continue malgré tout de regretter ce qui est une occasion manquée, toute vie étant d'ailleurs une succession d'occasions manquées ou de rencontres plus ou moins heureuses. J'aurais peut-être écrit sur l'île un texte qui eût dit l'étrange faisceau d'éléments grecs, byzantins, anglais et ottomans qui la constituent. J'y aurais peut-être croisé une moderne Aziyadé. Je m'y serais attardé jusqu'à oublier ma condition de Français. J'aurais choisi l'exil…

Processions

Dans une lettre écrite à Lerici, dans le golfe de La Spezia, le 16 avril 1914, D. H. Lawrence décrit une étrange procession nocturne dans laquelle un bruit de crécelles figure l'écrasement des os de Judas ; le bruit précédait la procession elle-même, avec ses gens vêtus de blanc et sa psalmodie funèbre : « Cela tient au mystère – c'est la Mort elle-même, dépouillée de ce qu'elle a d'horrible, avec seulement la Peur et l'Effarement marchant humblement derrière. Il faut que vous veniez en Italie. Bientôt tout cela aura disparu – l'Eglise est presque morte. » Il n'avait, hélas !, pas tout à fait tort, cet Anglais qui, comme tant de ses compatriotes, avait choisi la civilisation du soleil, jusque, plus tard, dans sa version mexicaine, mourant à Vence, dans les Alpes-Maritimes, ses restes plus tard transférés à Taos, au Nouveau-Mexique, qu'il aimait par-dessus tout… Bien des choses ont disparu. Sans doute reste-t-il les impressionnantes confréries de la Semaine sainte, à Séville, avec leurs tuniques, capirotes et capes de couleurs diverses, les plus impressionnantes étant celles de l'Hermandad del Silencio, avec leurs couleurs noires. On retrouve certaines processions, plus désordonnées, dans la célébration de l'Achoura, à laquelle les chiites donnent un sens si particulier, pour rappeler la mort de l'imam Hussein, petit-fils du Prophète, qu'ils se flagellent jusqu'au sang. A quoi on préférera évidemment les derviches tourneurs, qui ont en quelque sorte essentialisé le vertige dans sa dimension mystico-esthétique : intéressé par le soufisme, Barrès, en 1914, était allé à Konya, en Turquie, pour rencontrer le Mevlevi, chef spirituel de l'ordre fondé au XIIIe siècle par le grand Djalâl ad-Dîn Roumi. Quant à Renan, il a cru entendre sur le rivage du Liban, près de Byblos, les derniers cris des bacchanales et des pleureuses antiques. Sans doute y faut-il de l'imagination ou un sens du sacré qui est mort, lui aussi ; il ne nous reste que la culture, c'est-à-dire une forme souvent dégradée de la mémoire.



Qadicha (Vallée de la)

Au nord du Mont-Liban, s'ouvre une de ces vallées étroites et profondes dont le mystère est celui-là même du Liban. La reculée au fond de laquelle se trouve la haute ville de Bcharré est la plus belle, sinon la plus mystérieuse. C'est la vallée sainte des maronites (qadicha signifiant saint, en syriaque), ces chrétiens de Syrie venus s'établir là au VIIe siècle. Les régions élevées et difficiles d'accès du Mont-Liban convenaient à ces réfugiés menacés par la conquête islamique, en outre accusés de monothéisme, courant du christianisme oriental visant à réunifier l'Eglise chalcédonienne et les Eglises des trois conciles. S'il est une chose que j'ai longtemps voulu revoir, pendant la vingtaine d'années où je ne suis pas retourné au Liban, c'est bien cette vallée ; et non seulement la petite ville de Bcharré, aux nombreuses églises, bâtie au bord du précipice, comme la plupart des villages bordant la vallée, mais le cœur du wadi lui-même, l'occasion m'en étant enfin donnée en 1994, où je suis descendu jusqu'au monastère de Mar Licha (saint Elysée), à moitié bâti dans une grotte, sous un à-pic d'une centaine de mètres, et aujourd'hui transformé en musée, encore qu'on dise la messe dans la petite église.



Bon nombre des monastères de la vallée sont ainsi quasi troglodytes. L'érémitisme est une des plus hautes expressions de la foi. Impossible de l'oublier, lorsqu'on emprunte le chemin qui mène de Mar Licha à l'autre extrémité de la vallée. Il bruine. Le brouillard monte des sapins et des torrents. Pour un peu, je me croirais dans ma Corrèze natale. En deux heures et demie de marche, et non sans avoir contemplé le pont naturel qui s'ouvre, sur la falaise, près du village de Hadchit, et sous lequel les eaux printanières tombent avec fracas, comme, sur l'autre versant, la cascade de Hasroun, qui creuse le silence, j'atteins le monastère de Qannoubine, le plus ancien de la vallée, sans doute fondé par Théodose le Grand, en 379, et aujourd'hui un couvent de sœurs antonines. Dans la grotte où mourut sainte Marina, vénérée par les femmes en mal d'enfants, on voit, dressés contre les murs, munis d'un couvercle de verre, les corps de patriarches maronites dont la sécheresse du lieu a permis une assez bonne conservation : ils m'inspiraient, enfant, une horreur sans nom. Il y a bien d'autres chapelles et ermitages, dans cette vallée. J'ai choisi d'achever mon périple dans une vallée adjacente qui est aussi constitutive de la Qadicha : au monastère de Qozbaya, dédié à saint Antoine le Grand, où l'on descend par Ehden, et où, dans une église en partie creusée dans la roche, je prie à la mémoire de mes morts.

Quéribus

Je revenais d'une journée en Catalogne, où j'avais vérifié que la petite ville pyrénéenne de Ribes de Freser n'était autre que celle de Ribas de Freser, où mes parents m'avaient emmené en vacances, une cinquantaine d'années auparavant – il y a si longtemps, donc, que je n'en gardais presque aucun souvenir et pensais que sa nouvelle dénomination l'aurait en quelque sorte fait disparaître dans la langue catalane. Il n'y a pas grand-chose à voir, à Ribes de Freser, sinon, pour moi, la façade de l'hôtel Catalunya, où nous étions descendus, et, peut-être, les signes de l'impitoyable passage du temps et ces infimes détails par lesquels nous mesurons qu'une civilisation reste elle-même, dans les replis des montagnes, à quelques dizaines de kilomètres des lieux où elle change à une vitesse extraordinaire, comme Barcelone ou

Madrid, tandis que nous changeons, nous aussi, plus vertigineusement encore. Le soir tombait sur le massif du Canigou, dont je n'avais pas le temps de gravir le sommet pour tenter d'apercevoir les îles Baléares ou Marseille. Le temps était d'une extraordinaire pureté, à Prats-de-Mollo, bourgade-frontière où la notion même de frontière n'existe plus.



Je suis redescendu vers les Corbières, en suivant la vallée de l'Aude dont la fraîcheur me rendait de l'allant, le regard longtemps fixé, à l'horizon, sur un redent où je reconnaissais la forteresse de Quéribus, un de ces châteaux que le tourisme vend sous le nom de « châteaux cathares », alors qu'il s'agit, comme Peyrepertuse, Puylaurens, Aguilar, Niort, Termes ou Montségur, de citadelles érigées à la frontière de ce qui était la France, à l'époque du traité de Corbeil, signé en 1258 entre Louis XI et Jacques Ier d'Aragon, quatre siècles donc avant la paix des Pyrénées qui déplaça cette frontière jusqu'aux Pyrénées, grâce à l'acquisition du Roussillon, les forteresses du pays cathare perdant dès lors de leur importance, tout comme celles, non moins vertigineuses, que les croisés avaient élevées, de l'autre côté de la Méditerranée, entre la Turquie et Israël, et dont les plus célèbres sont Anazarbe, Saône, le Krak des Chevaliers, Tortose, Margat, Saint-Gilles, Smar Jbeil, Beaufort, Toron, Saint-Jean-d'Acre, certaines aussi hautes et isolées que Quéribus, au pied de laquelle je ne suis pas passé sans frémir, l'enfant autrefois fasciné par les forteresses franques du Proche-Orient se souvenant qu'il avait appris à être lui-même, dans les années 1960, en rêvant de la gloire des armes, et retrouvant au pied de Quéribus ce qui l'avait si vivement impressionné autrefois en

Orient.

Quneitra

En 1963, revenant de Jérusalem, il avait pris à mon père le désir de passer par Quneitra, en Syrie, sur le plateau du Golan : il voulait découvrir cette ville de 20 000 habitants, essentiellement peuplée de Circassiens, non pour voir des Circassiens, ces musulmans venus du Caucase, nombreux dans le Proche-Orient, mais pour aller, non loin de Quneitra, au village de Kabob, où l'on dit que saint Paul a été renversé par la voix céleste. L'apôtre était passé par Quneitra pour se rendre de Jérusalem à Damas. Après l'indépendance de la Syrie, en 1946, puis, en 1948, celle d'Israël, Quneitra a acquis une grande importance stratégique et économique, vu sa position près de la frontière du nouvel Etat juif. Je ne garde mémoire de rien qui la différenciât des grosses villes du Liban ou de Syrie. Si je pense de nouveau à elle, aujourd'hui, c'est parce que Quneitra, où la vie était présente depuis le Paléolithique, est devenue une ville fantôme : le 10 juin 1967, au dernier jour de la guerre des Six-Jours, l'armée syrienne interprète mal un ordre et quitte précipitamment Quneitra ; l'armée d'Israël en profite pour prendre la ville, deux heures plus tard. Elle la pillera, est-il avéré aujourd'hui. Il est trop tard pour riposter. Les Syriens reprendront brièvement la ville, six ans plus tard, pendant la guerre du Kippour. Il faudra attendre 1974 pour qu'Israël la leur rende, en grande partie détruite, volontairement, paraît-il. Hafez el-Assad promet de la repeupler, conformément à l'accord passé avec l'Etat hébreu. Elle ne le sera pas ; elle reste aujourd'hui à l'état de ruine, pour servir de témoignage, semblable à tant de villes modernes ravagées par la guerre, notamment au Liban et dans la Syrie contemporaine. Quelques soldats en assurent la garde. Le poste frontière a été récemment réinvesti par l'armée syrienne, ce qui a déclenché des escarmouches avec Israël. La région est pourtant démilitarisée. Ce statut de ville fantôme donne à ces lieux quelque chose de fascinant, un peu comme si on retrouvait là quelque chose des villes maudites de l'Ancien Testament.



Râbi’a Basri

Par Ta gloire et par Ta toute-puissance !
Je ne me laisserai pas distraire de toi
Ni de jour ni de nuit
Sinon par l’effet du seul mourir

Et d’ici là, à Ta rencontre
J’irai. Peinant.

(Traduction de Salah Stétié.)

C’est à Allah que s’adresse Râbi’a Basri, mystique considérée comme la première grande voix du soufisme, et la « Mère du Bien ». Elle était née à Bassorah, en 713, quatre-vingt-cinq ans après la mort du Prophète. D’origine très pauvre, et orpheline, elle aurait été flûtiste ou bien, comme son père, aurait exercé sur l’Euphrate le métier de passeur ; d’autres se demandent si elle n’aurait pas été prostituée : des métiers qui semblent des métaphores d’une quête de Dieu qui emprunte parfois les chemins les plus terribles. Plus sûrement, Râbi’a a été vendue comme esclave à un homme riche qui la maltraitait et l’accablait de tâches – ce qui ne l’empêchait pas, déjà, entrée dans la quête inexorable de Dieu, de prier une grande partie de la nuit. On dit que son maître la surprit en train de prier en pleine nuit et que, au-dessus d’elle, brillait une lampe d’un autre monde. Le maître lui rendit sa liberté, et Râbi’a s’en alla au désert, avant d’errer et de faire œuvre de piété. Cette belle figure de sainte fait bien sûr songer à nos grandes mystiques, Angèle de Foligno, Thérèse d’Avila, Catherine de Sienne, Thérèse de Lisieux. De toutes les légendes qui courent sur sa vie, je voudrais rapporter celle qu’a recueillie Jean de Joinville, chevalier qui s’est fait chroniqueur de la vie de Saint Louis, qu’il accompagnait dans

la septième croisade (1248-1254). Joinville montre Râbi'a marchant dans les rues avec une torche allumée dans une main, un seau dans l'autre, la torche pour brûler le Paradis, l'eau pour éteindre le feu de l'Enfer, c'est-à-dire pour marquer que l'amour de Dieu ne se mesure pas à l'espoir de la récompense ni à la crainte. Comme Catherine de Sienne, elle fit de l'état de pauvreté un absolu pour que rien ne la sépare de l'union avec Dieu. Elle mourra en 801, dans sa ville natale, à près de quatre-vingt-dix ans, laissant des poèmes et suscitant nombre d'anecdotes, dont celle-ci : « "D'où viens-tu ? lui fut-il demandé. — De l'autre monde. — Et où vas-tu ? — Vers l'autre monde. — Que fais-tu donc en ce monde ? — Je me ris de lui. — Comment cela ? — Je mange son pain tout en me consacrant au travail de l'autre monde." »

Ravenne

En l'an 404, l'empereur Honorius (dont il existe à Barletta, dans les Pouilles, une colossale statue de bronze, haute de 5 mètres, qui le représente et qui est une des choses les plus impressionnantes qui nous soient parvenues de l'Antiquité romaine) fait de Ravenne la capitale de l'Empire romain d'Occident. Sa situation maritime lui permet d'être le pendant de Constantinople, capitale de l'Empire romain d'Orient. A la chute de l'empire d'Occident, en 476, la ville devient la capitale du royaume italien d'Odoacre, puis, en 493, celle du royaume des Ostrogoths, dont le roi est Théodoric le Grand. En 540, sous Justinien Ier, la ville est prise par Bélisaire, général de l'empire d'Orient : l'empereur Maurice en fera le siège de l'exarcat byzantin d'Italie. Reprise en 752 par le roi des Lombards, elle le sera encore par celui des Francs, Pépin le Bref, qui la donnera au Saint-Siège. Ces détails, ces noms singuliers, surtout, me sont revenus en mémoire alors que je débouchais sur la Piazza del Popolo, presque déserte sous une petite pluie d'automne. Une ville plutôt austère, une « Venise malheureuse ; encore plus que l'autre adonnée aux marécages », dit d'elle Paul Morand. Je tente d'imaginer Dante qui, exilé, arrivait de Venise, contractant la malaria dont il devait mourir, en 1321. Je me recueillerai dans le petit mausolée qui abrite sa tombe, à l'ombre de la basilique San Francesco. Un recueillement qui eût fait de Ravenne le

but d'un voyage, si la ville ne renfermait ce que l'art byzantin a produit de plus beau : les édifices qui abritent les mosaïques du Ve et du VIe siècle et, comme Saint-Marc de Venise, transportent en quelque sorte l'empire d'Orient au sein de celui d'Occident. Entrons dans le mausolée de Galla Placidia, où se trouvent les plus anciennes : le fond bleu nuit de la voûte, avec ses motifs en forme de cristaux de neige ou de sarments de vigne, tout comme les colombes buvant dans une coupe, nous fait oublier la dimension tombale du lieu au profit de l'espérance chrétienne en la Résurrection. Quant aux mosaïques des baptistères des Orthodoxes et des Ariens, des églises Sant'Apollinare Nuovo, de Sant'Apollinare in Classe, de la basilique Saint-Vital (notamment la mosaïque représentant l'impératrice Théodora et sa cour), elles suscitent non seulement le jugement esthétique par la richesse des couleurs, le hiératisme des figures représentées, l'audace de la composition, mais aussi l'impression de passer dans un univers spirituel auquel nul ne saurait rester insensible, les mosaïques du Ve siècle nous introduisant dans un monde blanc, dit l'historien André Grabar, et celles du VIe dans un univers où le blanc s'allie au vert et au pourpre sur fond d'or. Rien de plus bouleversant, pour le catholique que je suis, que, dans Sant'Apollinare in Classe, la mosaïque du chœur où se dresse le saint, les mains ouvertes dans sa chasuble violette et cloutée d'or : au-dessus de lui, une immense croix d'or, au cœur d'un disque bleu ciel, et, plus haut encore, le Christ qui bénit de la main droite. De quoi, en ressortant, affronter la nuit de Ravenne aussi bien que la nuit que tout homme porte en soi.

Reines et princesses

Il me faut l'avouer : les princesses de l'Occident n'ont pas le charme ni le mystère, encore moins la beauté de celles de l'Orient. La reine de Saba, d'abord, que l'on trouve sous d'autres noms : Makéda chez les Ethiopiens, Balkis dans l'islam, reine de Midi chez saint Luc. Le Livre des Rois nous la montre venant rendre visite au roi Salomon, munie de présents magnifiques : « La reine de Saba donna ensuite au roi six cent vingt talents d'or, une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté depuis à Jérusalem tant de

parfums que la reine de Saba en donna au roi Salomon », lequel lui donna de son côté « tout ce qu'elle désira et ce qu'elle lui demanda, outre les présents qu'il lui fit de lui-même avec une magnificence royale ; et la reine s'en retourna et s'en alla dans son royaume avec ses serviteurs » (traduction de Port-Royal). Un royaume que Malraux a recherché, dans les années 1930, et qui se trouvait non pas au Yémen, mais en Ethiopie, une communauté de Juifs noirs, les Falashas, se revendiquant comme les descendants de Salomon et de la reine de Saba… J'ai beau ne pas savoir à quoi ressemblait celle-ci, non plus qu'Hélène de Troie, Zénobie, Cléopâtre, Athalie, reine de Juda, Zabibi et Samsi, reines du royaume de Qadar qui s'étendait au sud de la Palestine, Bérénice qui souffrit tant de Titus, Dihya, la reine amazigh, la terrible Salomé, fille d'Hérode, Théodora, femme de Justinien, je les imagine toutes belles, à l'instar de Néfertiti, épouse du pharaon Aménophis IV, dont je viens d'admirer, dans un musée de Berlin, le buste qui nous montre une femme d'une rare beauté, au port extraordinairement élégant, et d'une finesse de traits qu'on retrouvera des siècles plus tard chez les reines et actuelles princesses du Proche-Orient : si la beauté des anciennes m'était donnée par leur nom et par les artistes qui les ont louées, d'Homère à Racine, et d'Haendel à Flaubert, les contemporaines ont pour elles les photographes. On imagine mal les rois, les émirs, les princes et même les présidents de cette partie du monde s'attacher à des femmes sans grâce ni beauté ; ainsi la cheikha Mozah du Qatar, Lalla Salma Bennani, épouse du roi du Maroc, Rania de Jordanie, d'origine palestinienne, Haya, princesse jordanienne devenue la femme du cheikh de Dubaï, et enfin Asma, épouse de Bachar el-Assad, le président syrien : des femmes belles, intelligentes, instruites, et qui donnent de cet Orient une image qu'on aimerait voir générale, car soucieuses d'une modernité qui ne renie pas la tradition. On est loin des *Mille et Une Nuits*, même si le destin de ces femmes n'est pas toujours facile dans cette région du monde ; j'en veux pour preuve la plus belle de toutes, à mes yeux : Soraya Esfandiari Bakhtiari (1932-2001), fille d'un puissant notable de la tribu perse des Bakhtiari et d'une Allemande, élevée à Berlin et Ispahan, puis à Londres et en Suisse, deuxième épouse du dernier shah d'Iran, Reza Pahlavi, qui avait d'abord épousé la sœur du roi Farouk et qui divorcera d'elle en 1958 pour épouser Farah Diba, également d'une grande beauté, et toujours en vie. Soraya, qu'on surnommait la

princesse aux yeux tristes, a mené en exil une vie difficile, tentée par le cinéma à cause de son physique, mais happée par la jet-set et finissant, comme la Callas, dans la solitude de sa beauté et de sa richesse, avenue Montaigne, où elle meurt en 2001, un certain Orient mourant avec elle : celui d'avant la montée de l'intégrisme islamique.

Renan (Ernest)

La majeure partie de l'œuvre de Renan (1823-1892), notamment ses livres scientifiques, est tombée dans un quasi-oubli. On n'en retient que les beaux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* et la très contestable *Vie de Jésus*, qui avait fait scandale, à sa publication, en 1863, parce qu'elle invitait à une lecture critique, historiciste, humaniste, de la vie du Christ et, plus largement, de la Bible. Cette *Vie de Jésus* n'est qu'un fragment de sa monumentale *Histoire des origines du christianisme*, huit volumes publiés entre 1863 et 1883, et qui méritent encore d'être lus, avec les précautions qui s'imposent, tout comme son *Histoire du peuple d'Israël* (1887-1893). Le Renan qui m'intéresse n'est pourtant pas tant celui-là que l'homme qui a réfléchi sur la nation, lors d'une conférence (*Qu'est-ce qu'une nation ?)* prononcée à la Sorbonne, en 1882, et dans laquelle il se dit hostile, avec raison, à toute assimilation entre nation et race, montrant qu'il n'y pas de race pure et défendant l'idée de la nation comme adhésion volontaire et quotidienne à une communauté de destin. C'est là, peu ou prou, la façon dont se sont constituées les nations méditerranéennes, en tout cas les groupements ethniques et religieux nationaux. Ce Breton de Tréguier, qui a fait des études de philosophie, soutenu une thèse sur Averroès, et enseigné l'hébreu au Collège de France, m'intéresse aussi parce que, envoyé par Napoléon III en même temps que le corps expéditionnaire chargé de protéger les chrétiens après les massacres perpétrés par les Druzes, il a vécu au Liban en 1860 et 1861, où il a en quelque sorte *inventé* l'archéologie phénicienne et d'où il rapportera sa *Mission de Phénicie*, ouvrage dans lequel il relate ses campagnes de fouilles, principalement à Jbeil (Byblos), Tartous (en Syrie), Saïda et Tyr. Un ouvrage que j'ai pu enfin avoir entre les mains, réédité de façon luxueuse à Beyrouth, il y a quelques années. Le nom de Renan, pour l'enfant amoureux non de

cartes et d'estampes mais de sites et de récits de découvertes archéologiques, a rythmé ma vie au Liban, les guides de l'époque signalant régulièrement les fouilles effectuées par le Breton et ses compagnons (y compris des militaires mis à sa disposition), d'une façon sans doute archaïque mais nullement dépourvue de mérite. Il vivait à Amchit, au-dessus de Jbeil, dans la vaste demeure de la famille Zakhia el Kallel, dont un descendant, récemment, a eu la gentillesse de me montrer l'intérieur, notamment les pièces occupées par Renan et sa sœur Henriette, qui est morte là, en 1861, et qui repose, à l'entrée du village, dans un petit mausolée entouré de murs et ombragé d'un chêne. Sur l'un des murs, Maurice Barrès, auteur d'un impertinent *Huit jours chez M. Renan*, a néanmoins fait apposer, lors de son *Enquête aux pays du Levant*, en 1914, une plaque commémorative.

Rime

L'institution scolaire a si bien habitué notre oreille aux rimes, en France, qu'il nous semble que c'est un peu de notre lait linguistique qui nous est donné là, ou que la rime est surtout française par la vertu de l'alexandrin. Sans doute la rime a-t-elle existé, dans l'Europe médiévale, sous forme d'assonances, ou de façon sporadique. Dans une leçon donnée au Collège de France et intitulée « Les méthodes de réalisation artistique des peuples de l'islam », Louis Massignon soutient que la rime a atteint toute sa force et sa plénitude dans le « *Dolce Stil Novo* », courant littéraire italien qui va du XIIIe siècle au XVe et que Dante est le premier à nommer ainsi. « Or, c'est un art qui commence soudain au douzième siècle sur tout le littoral de la Méditerranée placé en contact avec les musulmans, aussi bien en Catalogne qu'en Galice, en Italie et en Provence. Et ce qui est tout à fait remarquable et ce qui est tout à fait démontré, cet art se trouve prendre tout le matériel métrique au point de vue du rythme, des auteurs arabes de poésies populaires dites "mowashshahât" de Cordoue et de Grenade cinquante ans avant », ajoute Massignon. Il suffit en effet d'entendre réciter un poème arabe pour être sous l'effet du charme du *rawy*, cette puissante consonne de base (qui peut être

aussi une longue voyelle : « La rime est la séquence de consonnes et de voyelles suscitées à partir de la voyelle de l'avant-dernière syllabe longue », dit le poète Ibn Ahmad Al-Khalîl) : on mesure ce qui est commun à la poésie arabe et à celle de l'Europe, notamment latine, comme me le démontrait encore, à Jounieh, au Liban, le poète Abdo Wazen, en me récitant magnifiquement un de ses poèmes.

Roman (Art)

Art de l'entière acceptation de la toute-puissance divine, par rapport au surgissement audacieux de l'homme, plus tard, dans l'art gothique, et à sa démesure prébaroque dans le gothique flamboyant, l'art roman nous comble avec ses voûtes en berceau, ses plans en forme de croix latine ou grecque, le bestiaire fabuleux de ses chapiteaux, de ses tympans et de ses porches aux sculptures qui étaient une manière de rendre visible et sensible une synthèse des dogmes de la religion catholique, et qui nous bouleversent encore, nous qui nous croyons savants et pleins d'une raison dont nous ne savons en fin de compte que faire devant les fins dernières. Richesse de ses peintures, aussi, en Italie, Espagne, Provence, Bourgogne, Saintonge, Auvergne et même dans mon Limousin natal, où les petites églises à clocher-mur ont toutes des bases, une simplicité, sinon une pauvreté romanes. Cet art me parle singulièrement, à moi qui ai été élevé au Proche-Orient, très tôt ému par les racines probables (mais discutées par beaucoup) de ce qu'on appelle l'art préroman, en tout cas l'art romano-byzantin où il me plaît d'imaginer sans peine ce qui annonce l'art roman : on en trouve trace en Anatolie, en Arménie, dans la Syrie du Nord, où la plupart des édifices religieux ont été abandonnés à la suite de la conquête arabe, ou transformés en mosquées, comme la grande Sainte-Sophie d'Istanbul ou la mosquée Al Omari de Beyrouth, construite dans les murs d'une église byzantine – l'Arménie seule échappant à l'islamisation, donc à la désaffection des édifices religieux, comme à Saint-Siméon, Mouchabbak, Serjilla ou Qalb Lozé, en Syrie ; leurs sculptures, leurs chapiteaux, leurs voussures, leurs colonnades de pierre blonde, ocre ou grise, leurs porches cintrés parfois entre deux tours carrées : toute une technique

venue de la Perse et qui essaimera en Europe, en Italie et en France, *via* Byzance, ou en Espagne par le truchement de l'art mozarabe. On peut en retrouver l'influence dans l'Auvergne romane, et jusqu'à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire et dans l'oratoire carolingien de Germigny-des-Prés, une des plus anciennes églises de France, dans le Loiret, où il m'est souvent arrivé d'aller me recueillir devant les anges qui veillent dans la mosaïque, dans le cul-de-four de l'abside, laquelle mosaïque fait songer à celles de Ravenne, de la même façon que, dans la cathédrale du Puy-en-Velay, ou à Conques, Orcival, Saint-Nectaire, Ennezat, Riom, j'ai l'impression de me trouver dans un de ces édifices religieux du Levant auxquels ne manque quelquefois que le toit, les pierres souvent disjointes par les tremblements de terre étant demeurées là, debout, dans la solitude des premiers âges chrétiens, notamment dans l'église de Qalb Lozé (le cœur de l'amande, en arabe) et où, un soir, alors que le soleil couchant frappant l'ocre de tous ses feux, il m'a suffi de pénétrer en quelque sorte au cœur de cette amande pour me croire dans le cœur de Jésus-Christ.

Rome

S'il est une ville où j'aimerais me retirer, c'est bien Rome, non seulement parce que cette ville appartient à mon enfance et à mon adolescence (mon père travaillait pour une entreprise italienne de travaux publics qui l'avait envoyé au Liban avec sa famille), mais aussi pour elle-même, parce qu'elle se donne d'emblée – ce qui n'empêche qu'elle ait ses secrets, mais ceux-ci proposent une ville moins tragique que Naples, moins violente que Palerme ou Syracuse, moins muséale que Florence, moins mortifère que Venise, moins industrieuse que Milan ou Turin, et dépourvue du charme provincial de Mantoue, Ferrare, Vérone, Bari ou Ravenne. Rome, sur ses sept collines, est immédiatement lisible – et d'une lecture infinie, que les peintres, les voyageurs, les musiciens, les cinéastes ont su évoquer sous diverses couleurs, de Piranèse à Gracq, de Chateaubriand à Ottorino Respighi, de Rossellini (*Rome ville ouverte*) à Moretti (*Journal intime*), en passant par Pasolini (*Mamma Roma*), Antonioni (*L'Eclipse*) et Fellini (*Fellini Roma*). Rome est particulièrement Rome dans le jeu incessant des

strates qui la composent, dans la respiration des siècles, dans le dialogue entre l'archaïque et le contemporain, entre le passé romain et le baroque, le paléochrétien et le mussolinien, le matérialisme contemporain et l'Eglise éternelle, le contemporain suburbain et l'intersticiel, c'est-à-dire ces bâtiments dont on ne devine pas à quelle époque ils appartiennent, mais qui nous permettent d'aller et de venir dans le temps, le temps historique, dont Rome semble le siège absolu (et, comme par superstition, je ne manque jamais d'aller voir, sur le Forum de César, cet édicule nommé Umbilicus Urbis Romae, ou nombril de Rome, un petit monument de brique dont il reste une structure circulaire de quatre mètres et demi de diamètre, et qui représente donc le centre du « monde »,



de même qu'il y en eut un, l'*omphalos*, dans le temple d'Apollon à Delphes), comme le temps personnel, celui qui frémit en moi chaque fois que je retourne à Rome et que j'erre entre les tombeaux de la Via Appia, sur le Janicule, le pont Fabricius, la Piazza Navone, la Via Vittorio Veneto, que je m'assoie sur l'escalier espagnol, au pied de la Trinité-des-Monts, que je me recueille dans Sainte-Marie-Majeure, dans Saint-Pierre-aux-Liens, dans le Gesù, que je visite le Vatican, le petit temple du Bramante ou le Panthéon, ou que je laisse la ville s'ouvrir en moi à la faveur d'un son de cloche, d'une lecture, d'une odeur, d'une musique – et je n'en connais aucune qui, comme le début du dernier acte de la *Tosca* de Puccini, qui se passe au château Saint-Ange, au bord du Tibre, me conduise aussi directement dans l'aube romaine, sur le Pincio, où regarder le jour se lever dans ces couleurs célébrées par Valéry Larbaud et par tant de peintres, ces roses, ces violets, ce jaune safran, tout ce qui entre dans un jeu de

baudelairiennes correspondances, les cloches décidant d'une couleur et les couleurs de l'odeur des pins, des ruelles, des femmes, allais-je dire, et de tout ce qui bruit, crie, chante, remue et erre, fantômes et vivants, entre les deux mille palais, les trois cents églises, les deux cents fontaines, dans un enchantement dont l'immédiateté ne m'est donnée à ce point par aucune autre ville, sauf Beyrouth, pour d'autres raisons.

Rossi (Constantin, dit Tino)

Le « Rossignol du siècle », Tino Rossi, est né à Ajaccio, en 1907. Son père était tailleur et sa mère élevait leurs huit enfants. Tino Rossi chante dès l'enfance et fait l'école buissonnière. C'est sur le cours Napoléon qu'à moins de vingt ans il rencontre une violoniste venue jouer en terrasse. Il la suit sur la Côte d'Azur, l'épouse, a une enfant d'elle, en 1927, mais pas de travail stable. Le couple se sépare. De retour dans l'île de Beauté, il entre au casino d'Ajaccio comme changeur, grâce aux appuis de son père. Il y rencontre une brune beauté qui deviendra sa deuxième épouse ; mais le casino brûle en 1929 : le futur chanteur part pour Marseille où il connaît la faim, les travaux misérables. La chance lui vient de sa voix, et d'un baryton qui le remarque, lui apprend à poser la voix, le fait chanter dans un village du Vaucluse, inventant même pour lui une expression qui restera : « Chanteur de charme ». En 1932, il enregistre sur un boulevard un disque pour sa mère ; un représentant de la compagnie Parlophone est présent, ce jour-là, et lui suggère de monter à Paris pour enregistrer des chants corses. Sa voix de ténorino le fait engager à l'Alcazar et au Théâtre des Variétés. L'année suivante, le label Columbia lui propose d'enregistrer un nouveau disque. Le succès arrive. Il fait partie de la maison de Lucienne Boyer, Damia, Mireille, Jean Sablon. Reynaldo Hahn, compositeur et amant de Proust, loue sa voix. A Paris, où il se produit au Casino de Paris, le Marseillais Vincent Scotto compose pour lui « O Corse, île d'amour » et « Vieni… Vieni », chanson qui sera aussi un tube aux USA. Son succès est dû non seulement à sa « voix de velours » mais aussi à un physique qui rappelle celui de la star de cinéma d'origine franco-italienne Rudolf

Valentino. Le public féminin est hystérique. Ma mère me racontait comment, dans sa jeunesse, les filles se pâmaient en l'écoutant, même dans les coins les plus reculés du haut Limousin, grâce à la radio et au disque qui ont grandement contribué à ce succès. Le cinéma aussi : en 1936, Tino Rossi commence une carrière cinématographique avec *Marinella*, titre d'une de ses plus célèbres chansons, et *Naples au baiser de feu*. Il divorce, rencontre l'actrice Mireille Balin avec qui il aura une liaison orageuse et qui finira dans la misère, pour avoir eu une histoire d'amour avec un officier de la Wehrmacht. En 1938, Hollywood lui fait des yeux de velours ; mais il s'ennuie aux USA, où le maire de New York a pourtant donné son nom à un quai du port. Il rentre en Europe, tourne en Italie une *Tosca* avec Jean Renoir, chante dans *Lumières de Paris* l'*Ave Maria* de Gounod, un de ses plus grands succès. Dans *Le soleil a toujours raison*, il interprète un gardian chantant. En 1941, Mistinguett lui présente une danseuse niçoise, Lilia Vetti, qu'il épousera en 1948, à Cassis. En 1944, il donne un gala au profit des prisonniers corses. Quatre ans plus tard, il interprète Schubert dans *La Belle Meunière* de Pagnol. Son plus grand succès sera *Petit Papa Noël* qui sera repris dans le monde entier. Il s'éloigne du cinéma, où il n'a rien incarné d'inoubliable, se tourne vers l'opérette avec *Méditerranée*, au Châtelet, puis *Naples au baiser de feu*, à Mogador. On le verra bientôt à la télévision. Il est devenu le parrain de la chanson française, dans son registre le plus populaire, voire kitsch : c'est la Méditerranée qui prend conscience d'elle-même, mais sur le mode du mythe facile, plus sûrement du cliché, comme on le voit dans sa chanson *Méditerranée*. Le rivage méditerranéen verra naître, grandir ou mourir d'autres grands chanteurs français : Charles Trenet (de Narbonne), Georges Brassens (originaire de Sète), Gilbert Bécaud (né à Toulon), Edith Piaf (morte à Grasse), Yves Montand, qui a grandi à Marseille, sans oublier le Toulousain Claude Nougaro. Tino Rossi a enregistré 1 160 titres. Il meurt à Neuilly-sur-Seine en 1983. Cet homme plutôt timide ne rate pas sa sortie : son corps est transporté en Corse ; les conditions météorologiques n'ayant pas permis d'atterrir à Ajaccio, c'est à Bastia qu'on aborde, son cortège funèbre traversant toute l'île entre des haies de Corses debout, jusqu'à la tombe ajaccienne où il repose.

Rota (Nino)

Le cinéma a beau être associé aux Etats-Unis d'Amérique et ce pays compter de grands compositeurs, dont John Williams et Bernard Herrmann, pour ne pas évoquer sur ce continent l'Argentin Lalo Schifrin, la musique de film est souvent latine – italienne avec Nino Rota, Ennio Morricone, et française avec Maurice Jarre, Georges Delerue, Michel Legrand, Philippe Sarde, et aujourd'hui Alexandre Desplats. Nino Rota est sans doute le plus grand, j'allais dire le plus génial : nous avons tous un de ses thèmes en tête. Né à Milan, en 1911, dans une famille de musiciens, il entre très tôt au conservatoire de la ville et travaille sous la direction du compositeur Ildebrando Pizzetti ; c'est un enfant prodige : il a douze ans quand son premier oratorio, *L'Enfance de saint Jean-Baptiste*, est créé à Milan puis à Paris. En 1929, il entre à l'Académie Sainte-Cécile de Rome, une des plus anciennes institutions musicales du monde, créée en 1585 par le pape Sixte V. Il y travaille avec Alfredo Casella et rencontre le chef d'orchestre Arturo Toscanini, qui lui conseille d'aller se perfectionner à Philadelphie : Rota y demeurera de 1930 à 1932, travaillant notamment avec le chef hongrois Fritz Reiner. De retour à Milan, il poursuit ses études, achevant une thèse sur le compositeur de la Renaissance Gioseffo Zarlino. Dès 1937, il se consacre à l'enseignement (il deviendra en 1950 directeur du conservatoire de Bari), en même temps qu'à une œuvre de compositeur qui a lieu sur deux plans : la musique de film, et une musique plus personnelle. Pour le cinéma, il compose, dès 1944, pour Castellani, Ulmer, Lattuada, Comencini, Verneuil, Clément, Zeffirelli, Visconti. Mais c'est la rencontre avec Fellini qui va donner à sa musique de film tout son sens : celle, tour à tour enjouée, grinçante, extraordinairement mélancolique, qu'il a écrite pour des films tels que *Les Nuits de Cabiria, La Strada, La Dolce Vita, Huit et demi, Amarcord, Casanova, Prova d'orchestra*, fait partie de notre imaginaire, c'est-à-dire qu'elle se situe à un niveau bien plus profond que le simple divertissement ou la rengaine. C'est aussi le cas pour la musique du *Parrain* de Coppola, non moins géniale que celles qu'il a composées pour Fellini. On pourrait presque oublier l'autre plan de la création de Nino Rota : ses dix concertos pour divers instruments, ses opéras, ses ballets, sa musique de chambre, celle pour piano… Ce compositeur

prodigieusement doué est mort à Rome en 1979.

Rouad

Une île minuscule, de 800 mètres sur 300, située à trois kilomètres au large de Tartous, en Syrie : la seule île de cette partie de la Méditerranée, à l'exception, bien sûr, de Chypre et des îlots rocheux situés devant Tripoli, au Liban. C'est l'antique Arados. Tartous (l'ancienne Tortose des croisés, dans laquelle Pierre Benoit a situé un de ses romans, *Notre-Dame de Tortose*, cathédrale encore debout et qui sert, hélas, de musée archéologique) lui doit son existence. On peut errer dans les ruelles tortueuses de Rouad, île où se sont succédé les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Hittites, les Grecs d'Alexandre, les Romains, les Ottomans, les Français du Mandat qui firent des prisons des deux forteresses de l'île : le Burj (le fort des Ayyubides, à l'est) et la citadelle (qalaat), à l'ouest, tournée vers la mer. Des soldats français y reposent. Les Russes, aujourd'hui, disposent, en face, dans le port de Tartous, d'une base navale, leur seule base en Méditerranée. J'aime Rouad pour ce qu'on y sent de l'histoire. Je me suis recueilli sur les tombes des soldats français, avant de me tourner vers la côte avec l'impression de me trouver sur un navire d'où je contemplerais les confins de l'Empire romain en même temps que les vestiges du royaume franc de Jérusalem. Plus tard, avant de reprendre la barque de pêcheurs bariolée qui m'avait amené sur l'île, je rêverai aux anciens moulins à vent aux ailes en forme de petits rectangles, autrefois nombreux sur l'île, comme le montre une carte postale de 1916. Et puis je me promènerai sur le port en songeant à une très jeune femme qui s'était rendue seule dans l'île, quelques mois auparavant, avant que je ne fasse sa connaissance, et qui avait été adoptée par les femmes insulaires qui s'étonnaient qu'une si jolie personne ne soit pas encore mariée : la seule personne avec qui j'ai pu parler de Rouad, donc, ce qui me fait songer aujourd'hui qu'elle et moi y avons séjourné ensemble, certains lieux, certaines rencontres abolissant le temps à notre guise, amoureusement, torsions et distorsions à quoi l'Orient est particulièrement propice.



Sahara

Le plus vaste désert du monde, qui traverse le continent africain entre les pays du Maghreb et l'Afrique noire, et va de la côte malienne jusqu'à l'Egypte et au Soudan (et, au-delà de la mer Rouge, dans la péninsule Arabique), ce désert a failli devenir quelque chose comme le *Deep South* de la France, au temps où l'Afrique du Nord était française. Bien sûr, il y a eu Charles de Foucauld, Ernest Psichari, Isabelle Eberhardt, Saint-Exupéry, Joseph Peyré, Joseph Kessel, Théodore Monod ; ils n'ont pas suffi à donner une dimension profondément littéraire à ce territoire contre lequel la civilisation méditerranéenne s'est en quelque sorte bâtie, dans sa partie orientale et sudiste. *Salammbô* se situe principalement à Carthage et ne se lit plus que pour son style ; *L'Escadron blanc* de Joseph Peyré ou *L'Atlantide* de Pierre Benoit n'appartiennent pas à la grande littérature ; *La Bandera* de Duvivier, ou *Fort Saganne* de Corneau ne sont pas de grands films et ont beaucoup vieilli, à mesure que la colonisation s'éloigne de nous et avec elle le mythique Sahara de la Légion étrangère. *Le Voyage du centurion*, d'Ernest Psichari, mort pour la France en 1914, est une remarquable autobiographie spirituelle au miroir du désert, tout comme le sera, sur un autre plan, *Terre des hommes*, de Saint-Exupéry, lui aussi mort pour la France, dans une autre guerre. Plus qu'un lieu d'expiation et de rédemption, le Sahara est donc un mirage mythologique. Peut-être la vision la plus fidèle reste-t-elle, outre René Caillié découvrant Tombouctou ou Michel Vieuchange Smara, celle d'un peintre, un artiste mineur, Eugène Fromentin, mais qui savait peindre, et aussi écrire : on lui doit un beau roman d'analyse, *Dominique*, un grand livre de critique d'art (*Les Maîtres d'autrefois*), et deux récits de voyage, non moins remarquables : *Une année dans le*

Sahel et *Un été dans le Sahara.* De ce dernier livre, j'extrais ces lignes, particulièrement justes : « A chaque sommet que nous atteignions, je me retournais pour voir monter, à l'horizon opposé, les pics bleuâtres de la Mouzaïa. Il y eut un moment où, par l'échancrure des gorges, j'entrevis un coin de la plaine, et au-dessus, dans le brouillard, quelque chose de bleu qui ressemblait encore à la mer, cette Méditerranée, mon ami, que d'ici j'appelle la mer du Nord, et qu'un jour, avec regret, j'appellerai, comme autrefois, la mer d'Afrique. »

Saint Laurent (Yves)

Yves Mathieu-Saint-Laurent est né en 1936, à Oran, où il passe sa jeunesse. Il découvre Paris en 1953 : il y rencontre le patron de *Vogue*, Michel de Brunhoff, qui s'intéresse à ses dessins de mode mais lui conseille de retourner en Algérie pour y passer son bac. Le jeune homme obéit avant de revenir à Paris, en 1954 : il est engagé comme assistant modéliste par Christian Dior, pour qui il dessine des bas, des gants, de la lingerie, des cravates, mais aussi une robe de gala pour la danseuse Zizi Jeanmaire. A la mort de Dior, en 1957, Saint Laurent (qui a légèrement modifié son nom) devient directeur artistique de la section haute couture. « Dior m'avait appris à aimer quelque chose d'autre que la mode et le stylisme : la noblesse fondamentale du métier de couturier », dira-t-il en 1983. Il triomphe en 1958, à vingt et un ans, avec une collection dont il était allé dessiner les modèles à Oran. Il introduit la couleur noire, mélangeant le très court et le très long, libérant la femme des lourdes doublures, des bustiers à baleines. Triomphe de la robe blouse, entre autres choses. Le « jeune homme timide aux allures d'adolescent » devient le prince de la haute couture. L'année suivante, il signe sa dernière collection chez Dior, entré en conflit avec le nouveau propriétaire qui n'avait pas accepté que le couturier se fasse réformer au service militaire (la guerre d'Algérie faisait rage et le jeune couturier ne supportait pas de voir son pays d'enfance à feu et à sang). Saint Laurent monte sa maison en 1962, puis, en 1966, Saint Laurent Rive Gauche, pour proposer du prêt-à-porter de luxe. Son succès est planétaire, notamment grâce à la robe Mondrian. Il rencontre Andy Warhol qui fera quatre portraits de lui.

Il dessine les robes de Catherine Deneuve dans *Belle de jour* de Buñuel, crée la première saharienne, l'année suivante, et son premier costume pour hommes. En 1971, Gabrielle Chanel meurt en le désignant comme son héritier spirituel. La photo sur laquelle il pose nu pour la promotion de son premier parfum fait scandale. Cette icône internationale est un patron de gauche, qui n'hésite pas à faire défiler ses modèles à la fête du journal communiste *L'Humanité*. Mettons plutôt cela au rang de ses extravagances. Le parfum *Opium* est lancé en 1977. Il achète en 1980 le jardin botanique du peintre orientaliste Majorelle, à Marrakech, où il possède une maison dans laquelle il a coutume de se retirer pour dessiner ses collections, fidèle au climat et à la lumière de l'Afrique du Nord. Il crée des collections en forme d'hommages – à Picasso, Apollinaire, Cocteau, Braque, Matisse, Van Gogh… La rétrospective qui lui est consacrée au musée d'Art moderne de New York est un triomphe. Quarante-quatre ans après sa première collection « Trapèze », il met fin à ses activités de créateur en 2002, lors d'un défilé d'hommage au centre Georges-Pompidou, à Paris, où défilent trois cents modèles. Cet homme, à qui nous devons tous peu ou prou quelque chose, meurt à Paris, en 2008.

Saint-Siméon

A trente kilomètres au nord-ouest d'Alep, sur le redan d'une colline dominant une vallée agricole, s'élèvent les ruines de la basilique Saint-Siméon – en arabe Qalaat Seman. C'est l'un des sites les plus émouvants du Proche-Orient chrétien. La basilique est bâtie autour de ce qu'il reste de la colonne au sommet de laquelle, dans une sorte de hune où il ne pouvait pas s'allonger, Siméon, fils de berger, né en 392, a vécu de longues années, non pas coupé du monde, mais séparé de lui sans perdre contact avec ceux qui venaient à lui, attirés par sa sagesse et sa vie exemplaire. Le Stylite n'avait pas quitté sa tunique de pâtre. On le nourrissait de pain et de lait de chèvre qu'il amenait à lui au moyen d'une corde attachée à un panier. A la mort de sa mère, lui qui interdisait la présence de femmes parmi ses visiteurs, il se fait apporter son cadavre afin de revoir une dernière fois son visage : il se met à sourire… Le récit de sa vie est rapporté par Théodoret de Cyr,

théologien et historien de l'école d'Antioche : une hagiographie, certes, mais qu'importe, l'époque était pleine d'hommes ivres de Dieu, et cela seul nous importe. D'ailleurs, il suffit de se rendre aux ruines de Saint-Siméon pour sentir l'esprit souffler, en soi et autour de soi. J'y suis allé deux fois ; la première en été, en fin d'après-midi : le soleil, qui tombe vite en Orient, donnait à l'ocre de l'abside de calcaire une couleur presque pourpre, comme si nous nous trouvions dans l'intérieur d'un corps accueillant. Je me suis allongé un peu plus loin, sur le rebord d'une plate-forme d'où ma main pendait dans le vide ; les bruits lointains de la vallée me parvenaient, de plus en plus détachés, presque incongrus, et je me suis endormi quelques instants : à mon réveil, la nuit était presque là, et je me sentais plein d'une reconnaissance infinie pour le fait d'être simplement au monde. L'autre voyage a eu lieu en hiver : la neige tombait sur les ruines qui étaient toutes grises. Je me suis mis à prier devant la colonne, comme si le saint m'indiquait doucement ce que j'avais à faire.

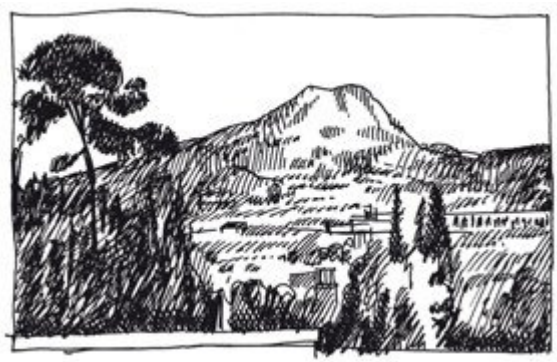
Saint-simoniens

Un des accomplissements les plus curieux du saint-simonisme (doctrine économico-politique du comte Louis de Saint-Simon [1760-1825] qui préconisait d'en finir avec la guerre, l'injustice, l'obscurantisme, en instaurant une société plus juste, administrée par une élite choisie dans la société civile, notamment des industriels, ce qui donnera, dans la première moitié du XIXe siècle, les fondements de la société industrielle française, avant de devenir une sorte de secte, sous la houlette de Prosper Enfantin [1796-1864], par référence à l'ultime livre de Saint-Simon : *Le Nouveau Christianisme*), un de ces accomplissements donc aura été l'implication de cette doctrine dans l'Egypte de Méhémet Ali. Enfantin rêvait d'une union entre l'Orient et l'Occident. L'Egypte en sera le lieu (tout comme l'Algérie, récemment conquise), à partir de 1833, où il débarque avec des disciples, Charles Lambert et Thomas Urbain, qui s'arabiseront. Ils jetteront l'idée d'une Egypte industrialisée grâce au développement hygiénique et intellectuel du peuple, et à l'industrialisation du pays : chemins de fer, barrages sur le Nil, percement de l'isthme de Suez dont un autre saint-

simonien, Ferdinand de Lesseps, réalisera plus tard l'idée, malgré les embûches dressées par les Anglais au profit desquels la politique égyptienne se réorientera en 1850, chassant les saint-simoniens du pays. Cet épisode de la mise en œuvre de la religion de l'humanité (ce qu'elle deviendra avec le Montpelliérain Auguste Comte, lequel fut d'abord le secrétaire de Saint-Simon, et dont l'influence, considérable, ira jusqu'à donner au Brésil sa devise nationale : « Ordre et Progrès ») reste une des plus étranges concrétisations de ces utopies dont le XIXe siècle fut prodigue, le fouriérisme la plus étrange et le marxisme asiatique la plus redoutable, avec le totalitarisme nazi. Gloire ou honte, rappelons que le comte de Saint-Simon eut sa statue à Moscou, à côté de celles de Lénine et d'autres criminels de l'histoire.

Sainte-Victoire (Montagne)

Cette montagne est en réalité un massif calcaire de 18 kilomètres de long sur 5 de large, qui culmine à plus de 1 000 mètres avec le pic des Mouches et celui de Bertagne. Disons-le d'emblée, ce massif ne nous intéresserait guère si Cézanne ne l'avait haussé au rang de montagne pour ainsi dire sacrée, puisque les vues qu'il en a peintes représentent une expérience spirituelle autant qu'esthétique (ou alors la version spirituelle de l'esthétique), comparable à la série des autoportraits de Rembrandt ou aux *Variations Goldberg* de Bach. D'une manière générale, la peinture de Cézanne ne me touche guère, sauf ses « Sainte-Victoire » ; mais alors elle le fait extraordinairement.



L'angle est presque toujours le même, comme les couleurs ; c'est le paysage provençal, sans l'anecdote ; les variations, le triangle, la végétation sèche (pins d'Alep, chênes kermès), la couleur grise ou ocre, le ciel bleu pâle, tout cela chante en nous. C'est un chant silencieux ; une méditation ; une invitation à découvrir en soi ce que le paysage peut provoquer sur l'homme – ce qu'avait bien compris l'écrivain autrichien Peter Handke, dans son beau récit, *La Leçon de la Sainte-Victoire*, où il évoque une longue marche sur les traces de Cézanne ou, plutôt, dans le paysage cézannien : la marche est une forme de contemplation ; la contemplation une marche en soi-même, et la couleur la vibration merveilleuse du silence.

San Nicandro

Une bourgade perdue du Garganico, dans les Pouilles, à treize kilomètres de l'Adriatique, a été, au siècle dernier, le lieu d'une étonnante aventure humaine et spirituelle. Un ouvrier agricole, Donato Manduzio, né en 1885, marié en 1910, athée, apprend à lire pendant la Grande Guerre, où il est blessé. Il se découvre un « savoir » qui fait de lui une sorte de guérisseur. Ce don le conduit-il au prophétisme ? Toujours est-il qu'en août 1930, il est l'objet, en pleine nuit, d'une vision au cours de laquelle une voix lui dit : « Voici une lumière que je vous apporte. » Et il voit un homme muni d'une lanterne qui n'éclaire pas. Manduzio lui donne une allumette ; mais au moment où la flamme va naître, la vision disparaît. Le lendemain, quelqu'un lui donne une bible – une bible protestante, les sectes évangéliques sévissant, déjà, dans ces provinces déshéritées, même sous le fascisme. Il lit la Genèse, et c'est un éblouissement, la révélation d'un Dieu démiurge, l'explication du monde. Quelque temps après, il entend une voix clamant : « Lévi, Lévi… », et Manduzio aperçoit une lampe quadrangulaire munie de 28 bougies allumées. Il se convertit de lui-même à une religion dont il ignore tout, mais en suivant ce que dictent les livres de l'Ancien Testament. En 1936, la communauté ainsi créée compte une cinquantaine de membres. Manduzio écrit au grand rabbin de Rome, dont un colporteur lui a appris l'existence, pour que ces nouveaux Hébreux soient

officiellement convertis. Mais c'est l'époque où Mussolini a édicté des lois antijuives. Il faudra attendre 1946 pour qu'une partie de cette communauté émigre en Israël, où elle s'est installée dans un kibboutz, malgré l'avis de Manduzio qui pensait que cette émigration avait lieu bien trop tôt. « La semence est tombée sur cette terre qui n'avait jamais connu la loi de Moïse. Elle a poussé et éclos, cette terre ne doit pas être abandonnée. Si vous partez, cette semence sera perdue », avait-il prophétisé, avant de mourir, en 1948. Elena Cassin a consacré un livre à San Nicandro, où elle s'était rendue en 1952. Le village avait encore le charme des bourgades arriérées de la campagne italienne. Lorsqu'elle y est retournée, en 1993, après un voyage en Israël où elle a rencontré des émigrés de San Nicandro et leurs descendants, elle est revenue dans le village, qui est en grande partie défiguré par la modernisation : la communauté juive y est presque exclusivement composée de femmes, les hommes suivant la coutume des campagnes catholiques, et n'assistant pas aux cérémonies, souvent même n'étant pas convertis. Elle n'a pas réussi à assister à un shabbat. Elena Cassin, qui était née en 1909, est morte en 2011, à l'âge de cent deux ans. Issue d'une grande famille piémontaise, elle a étudié l'histoire des religions à Rome. Elle soutient sa thèse en 1933 : le fascisme est là, et elle émigre en France où elle épouse Jacques Vernant, le frère de l'anthropologue Jean-Pierre Vernant, spécialiste de la Grèce antique. Elle suit les cours de Marcel Mauss, entre dans la Résistance puis se consacrera à la recherche, dans le cadre du CNRS, spécialisée dans la civilisation mésopotamienne, le hasard lui faisant rencontrer en Israël les Juifs de San Nicandro, auxquels elle a consacré ce beau livre.

Santons

La crèche est sans doute ce qui reste de religieusement familial dans une société en voie de déchristianisation. Sans doute doit-elle une part de son succès aux santons de Provence, ces touchantes figurines d'argile colorées par lesquelles on représente des scènes de la Nativité. La crèche est une tradition médiévale. Une légende en attribue la création à la mère de saint François d'Assise, originaire de

Tarascon, qui aurait fait représenter à Greccio la première crèche vivante. Or, ce genre de représentation est bien plus ancien. Les premières crèches que nous connaissons apparaissent à Marseille, en 1775. Les personnages sont vêtus de costumes locaux. La Révolution française les interdit et supprime les messes de Noël. Les *santouns*, petits saints, s'imposent dans chaque foyer. Leur succès est assuré. Après le Concordat, se tient à Marseille la première foire aux santons. Ils étaient d'abord en mie de pain, puis en bois. Jean-Louis Lagnel est l'inventeur des santons en argile rouge cuite. S'ils subissent alors la concurrence de l'Italie, ils sont toujours fabriqués à Marseille, Aubagne, Aix, Arles, dans le Vaucluse. A côté de Jésus, Marie, Joseph, des Rois mages, de l'âne et du bœuf, on trouve des personnages typiques de la Provence traditionnelle : le curé, le moine, le maire, la poissonnière, le bûcheron, le vannier, le pêcheur, le boulanger, le ramoneur, des Bohémiens, et l'ange Boufareu – celui qui souffle, c'est-à-dire Gabriel. Au Liban, où il était impossible d'avoir des sapins pour Noël, nous avions une crèche dont quelques santons venaient de Provence ; pour le reste, je me servais de figurines en plastique fabriquées à Taiwan et détournées de leur rôle. C'est pourquoi j'ai tenu, depuis, à en acheter de fort beaux.

Saorge

J'étais à Nice, au printemps, quand Hyam m'a appelé : elle se trouvait en résidence d'écrivain au monastère de Saorge. J'ignorais tout de ce village de l'arrière-pays niçois, le nom même ne trouvant à s'évoquer, peut-être, que par celui d'un organiste français, René Saorgin. Hyam désirait me revoir. Saorge étant difficile d'accès, j'ai loué une voiture et emprunté une des anciennes routes du sel qui reliait Nice aux villages de la montagne, autant dire la Méditerranée à un haut pays qui n'y avait pas accès mais d'où l'on pouvait apercevoir la mer depuis certains sommets, ou entre des failles montagneuses, comme par d'immenses fenêtres. Saorge ne m'a pas déçu : situé dans le canton de Breil-sur-Roya, ce village, qui se nomme aussi *Saoueudje* en royasque, *Savurgiu* en ligurien, *Saorgio* en italien, compte moins de 500 âmes, et s'étage sur trois niveaux, au flanc d'une pente abrupte.

Les maisons sont hautes de quatre ou cinq étages et enserrent un réseau de ruelles souvent en escaliers. Le village a d'abord fait partie du comté de Vintimille, puis du domaine des comtes de Savoie ; détruit en 1465 par un incendie, il est reconstruit, puis pillé en 1516 par des rouliers gascons démobilisés à la suite de la paix entre le roi de France et le pape. En 1691, le fort Saint-Georges, qui le domine, est conquis par Catinat qui s'empare du comté de Nice, l'ensemble revenant peu après aux Savoyards par le traité de Turin. C'est que nous sommes là sur un verrou stratégique. La guerre de Succession d'Autriche donne aux troupes franco-espagnoles l'occasion d'occuper Nice. En 1787, Thomas Jefferson traverse Saorge, songeant sans doute au destin des Etats-Unis d'Amérique, dont il deviendra le Président. Après la prise de Toulon, en 1794, Bonaparte donne l'ordre de s'emparer de la route entre Fontan et Tende ; Masséna s'y emploie et fait détruire les fortifications de Saorge. Pauline Borghèse, sœur de l'Empereur, s'y arrête en 1808. La ville est incluse dans le département des Alpes-Maritimes, avant de revenir, à la chute de Napoléon, au comté de Nice, lequel devient français par référendum, en 1860. C'est le déclin de Saorge. J'ai erré quelque peu dans le village avant de me rendre au monastère, qui le surplombe. Notre-Dame-des-Miracles est un ancien couvent franciscain, fondé en 1633, dans un environnement d'oliviers. Le style en est le baroque italien. Le cloître est beau. La République française l'a transformé en colonie de vacances, en 1903, après la loi sur les congrégations. Occupé par les Italiens et les Allemands au cours de la Seconde Guerre mondiale, il a été acheté par l'Etat, qui en a fait une résidence pour écrivains. La littérature est-elle une forme de foi ? Peut-être, disais-je à Hyam qui se pressait contre moi en contemplant le village en contrebas. Je suis plus pieux qu'elle. Je suis allé prier dans l'église. Le silence y était remarquable. C'est sans doute le goût du silence que les religieux et les écrivains ont en commun.

Scarlatti (Domenico)

Fils du compositeur Alessandro Scarlatti, Domenico naît à Naples en 1685, la même année que Bach et Haendel, dans le royaume

espagnol des Deux-Siciles. Sixième de dix enfants, Domenico est un claveciniste précoce. Peu désireux de suivre son père dans le domaine de l'opéra, passionnément attaché à la forme brève, il erre de ville en ville, Naples, Venise, Florence, Rome où il entre au service de la reine de Pologne, qui vit dans la Ville éternelle, puis devient maître de chapelle de la basilique Saint-Pierre, avant de gagner en 1720, probablement, le Portugal, où il devient le maître de clavecin de Maria Barbara de Bragance, fille aînée du roi Jean V, qu'il suivra en Espagne lorsque celle-ci aura épousé, en 1729, le futur roi d'Espagne, Ferdinand VI. Il meurt à Madrid en 1757, après avoir composé principalement 555 sonates pour clavier dont le génie éclate à chaque page, l'ensemble fonctionnant comme un infini jeu de miroirs, ce qui n'empêche pas chaque sonate de posséder son génie propre, fait d'une extraordinaire liberté, d'une désinvolture aristocratique, d'une infinie virtuosité, voire d'une manière de folie particulière à Naples, mais avec des influences françaises et espagnoles. « Montre-toi plus humain que critique ; et ainsi tes plaisirs en seront plus grands », écrit Scarlatti en préface à son recueil de Sonates, qu'on peut jouer aussi bien au clavecin (où Scott Ross, Gustav Leonhardt, Pierre Hantaï font merveille) qu'au piano (où éclatent, par exemple, le génie d'un Vladimir Horowitz, ou encore la finesse d'un Alexandre Tharaud). Oui, humain, c'est-à-dire le digne fils d'un siècle où l'Homme accède à lui-même et le fait avec un éclat auquel les compositeurs baroques méditerranéens, principalement italiens – Vivaldi, Frescobaldi, Caldara, Marcello, Geminiani, Lotti – et français – Campra, Mondonville, Lully, Gilles, Bouzignac, Leclair, Hotteterre, Jacquet de la Guerre –, apportent une touche que les maîtres du Nord sauront entendre et copier.

Schehadé (Georges)

C'est à Alexandrie qu'est né, en 1905, ce *chawam* (Libanais d'Egypte) qui fera des études de droit à Beyrouth, tout en se tournant vers la poésie – ses premiers textes paraissant dans la revue *Commerce*, grâce à Saint-John Perse. Plus tard, Breton, Eluard, Supervielle, Massignon accueilleront avec ferveur ses *Poésies*. Il deviendra, grâce à

Gabriel Bounoure, le secrétaire de la fameuse Ecole supérieure des Lettres de Beyrouth. Mais c'est le théâtre qui lui apportera la gloire, encore qu'il reste, car le plus immédiatement poète, le moins joué aujourd'hui des quatre dramaturges d'origine étrangère qui ont contribué à renouveler le genre, dans les années 1950 : Beckett, Ionesco, Adamov. Sa poésie est peut-être supérieure à son théâtre. Elle propose une vision débarrassée de la question un peu agaçante de la « place de l'homme dans le monde », pour nous donner, dans l'étrangeté de la métaphore, accès à l'émerveillement devant le monde. En outre, je ne le lis jamais sans voir se déployer, d'une certaine façon, le paysage libanais, mais comme un arrière-pays inattendu, où règne une forme de beauté non dépourvue de cocasserie. J'ai rencontré Schehadé à la fin des années 1980, dans son exil parisien. Il pleuvait. C'était un homme maigre, fort attristé par la guerre civile du Liban. Il ne comprenait pas mon engagement armé aux côtés des chrétiens libanais. Il haïssait la guerre. Il pensait que l'écriture est une arme autrement efficace. Peut-être avait-il raison. Mais j'étais jeune, ardent, téméraire. Il m'a donné un exemplaire, dédicacé, de son étrange et surréaliste récit, *Rodogune Sinne*. Je partais : avant de fermer la porte, il m'a dit sur un ton très doux qu'il allait bientôt publier un recueil de poèmes. Je lui en ai demandé le titre : *Le Nageur d'un seul amour*, a-t-il murmuré avec un petit sourire. Je n'aimais pas ce titre. Je n'avais pas encore connu d'amours véritables, ou bien je n'aimais encore que moi-même, c'est-à-dire pas grand-chose. Je le comprends mieux aujourd'hui. Voici cette voix à nulle autre semblable dans la langue française :

> *Lorsque nous aurons*
> *Des plages douces à toucher par le regard*
> *Et cette vie où l'ombre s'écarte du jour*
> *Le repos viendra avec ses trésors*
> *Vous et moi sur la Terre des plages*
> *O mon amour qui demandez au sommeil*
> *les voyages.*
>
> (*Les Poésies.*)

Scyros

Cette île montagneuse de la mer Egée, la plus vaste de l'archipel des Sporades, est connue par la légende selon laquelle Ulysse est allé y chercher Achille que sa mère, Thétis, qui refusait de le laisser partir pour la guerre de Troie, avait déguisé en fille. Le plus beau et le plus violent des héros grecs vivait là, parmi les suivantes du roi Lycomède. Le 23 avril 1915, y fut enseveli le plus beau des poètes anglais : Rupert Chawner Brooke, qui venait de mourir sur un navire-hôpital français ancré au large de l'île, sur le chemin de Gallipoli, dans les Dardanelles, où aura lieu une bataille décisive de la Première Guerre mondiale. Brooke était né à Rugby, d'un père maître d'école et d'une mère possessive. Il fait ses études à Cambridge, fréquente le cercle de Bloomsbury, appartient à un autre groupe littéraire : The Georgian Poets, voyage aux Etats-Unis, au Canada, à Tahiti, où il laisse un fils à une indigène. Il avait vingt-sept ans et semblait béni des dieux, vers lesquels le portait un « néopaganisme », une esthétique postchrétienne qu'il développa dans ses poèmes. Les mortels et les demi-mortels le louèrent, dont Henry James et W. B. Yeats (« *the handsome young man in England* », disait-il à propos de Brooke), pour de bonnes ou de moins bonnes raisons, jusqu'à faire de lui ce qu'on appelle aujourd'hui une « icône », c'est-à-dire, comme Rimbaud, un poète souvent mal lu ou qui doit l'être en dépit de son mythe. Rilke mourut en Suisse d'une septicémie due à une piqûre de rose ; la septicémie de Brooke est due à une piqûre de moustique. Il repose dans l'île de Scyros, parmi des oliviers, entre quatre petits piliers de ciment blanc que relie une élégante grille de fer noir. Voici ses vers ultimes, si émouvants, écrits quelques jours avant sa mort :

> *Il porte*
> *La corolle intouchée du silence ; plus paisible*
> *Que le puits profond à midi, que la rencontre des amants ;*
> *Que le sommeil, ou le cœur après la colère. Il est*
> *Le calme qui suit les grandes paroles de paix.*

Sélinonte

Ville ici rêvée pour la seule beauté de son nom, plus encore que Ségeste, Agrigente ou Syracuse, l'ancienne cité de Sélinonte comporte

la cité proprement dite, une dizaine de temples, une agora et une nécropole répartis sur quatre collines, à l'ouest, sur la côte méridionale de la Sicile. Fondée vers 630 avant J.-C. par des colons grecs déjà installés dans l'île, Sélinonte paraît rassembler dans ses syllabes le nom d'une princesse venue d'Orient et abandonnée là, sur ce rivage brûlant. Son temple dédié à Héra est l'un des plus beaux du monde antique, avec ses colonnes pures et ses belles métopes – ces panneaux architecturaux rectangulaires, décorés de reliefs et placés sous l'architrave, dont certains, pensons-le, inspireront les pièces pour piano du Polonais Karol Szymanowski. Le nom de la ville n'a pourtant rien de poétique : c'est, plus banalement, la cité de l'ache, une plante proche du céleri, qu'on voit sur les monnaies anciennes. Oublions la plante. C'est entre ces colonnes couleur de miel, en regardant la mer de Sicile, qu'il faut aller poser un regard sur ce monde tout à la fois disparu et encore présent, comme l'a fait André Suarès, au début du siècle dernier, dans son beau livre *Temples grecs, maisons des dieux* : « Le pays se fait de plus en plus misérable et sec. S'il n'est pas stérile, il semble l'être. Triste et rude, il est tout africain. Ici commence la Libye. Au loin, parfois, des hauteurs, des murs blancs, peu de villes, ou des mirages. Et toujours ce vent pesant et dur, qui colle aux yeux la poussière et brûle la figure. Comme l'Italie entre l'Europe et l'Afrique, la Sicile fait le pont entre l'Afrique et l'Italie. La Sardaigne, la Corse, les Baléares, autres arches qui émergent de la mer antique ; mais la Sicile est la dernière pile et la plus intacte. »

Sept Dormants (Les)

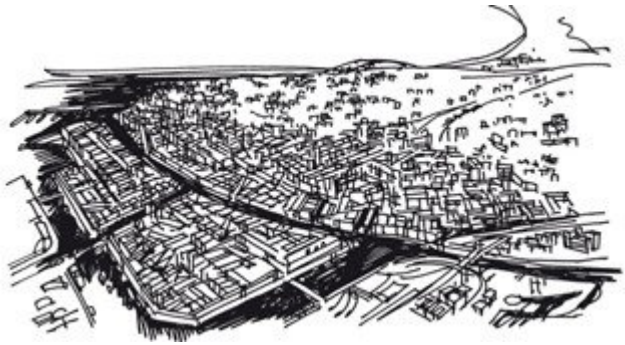


Au VIe siècle, l'évêque syrien Jacques de Saroug, plus tard Grégoire de Tours, enfin Jacques de Voragine, dans sa *Légende dorée*, rapportent l'une des plus singulières légendes du christianisme oriental. Au IIIe siècle, à Ephèse, pendant les persécutions de l'empereur Dèce, sept officiers chrétiens du palais profitent de l'absence du souverain pour distribuer leurs biens aux pauvres, puis ils se réfugient dans une grotte de la montagne. A son retour, l'empereur les fait rechercher : ils sont étrangement endormis ; Dèce ordonne qu'on les emmure. Ils dormiront là plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'un maçon les découvre, et les réveille. L'empereur Théodose II accourt et proclame que c'est bien là une preuve magnifique de la Résurrection… Cette belle légende est aussi connue de l'islam, puisqu'elle occupe la sourate de la Caverne : un groupe de jeunes gens dort pendant 309 années lunaires, dans une caverne, en compagnie d'un chien. A leur réveil, ils décident de rester dans la caverne pour échapper à la corruption du monde… En 1954, un des plus grands passeurs entre l'Orient et l'Occident, Louis Massignon, qui fut l'ami de Paul Claudel et de bien d'autres poètes, auteur d'une somme sur al-Hallaj, martyr de l'islam, crée en Bretagne, dans les Côtes-d'Armor, au Vieux-Marché, qui abrite la chapelle des sept saints (c'est-à-dire des sept dormants, dont le culte serait arrivé en Bretagne grâce à des moines grecs accompagnant des commerçants d'Orient sur la route de l'étain), un pèlerinage réunissant chrétiens et musulmans. Quoique je reste sceptique devant l'œcuménisme, je trouve touchant ce pèlerinage, sans doute parce qu'on le doit à un homme remarquable – savant et chrétien dépourvu de préjugés, islamologue converti au christianisme en 1949, et qui, parce que marié, sera ordonné prêtre melkite.

Sète

Des attaches quasi familiales m'ont souvent amené à Sète, enfant, dans un appartement sombre et haut, comme presque tous ceux des villes méridionales. Celui-ci possédait une sorte de bow-window aux fenêtres en vitrail dont les couleurs me ravissaient autant que les joutes nautiques qui se déroulent, l'été, sur le Canal royal. Bâti au pied du mont Saint-Clair qui domine la ville, le vieil immeuble donnait sur

une petite place ombragée de platanes qui arrivaient à hauteur de fenêtres, dégageant leur odeur puissante et singulière – une sorte de baume qui semble devoir apaiser le lancinant crissement des cigales.



Sète, qui s'est écrit Cette jusqu'en 1927, présente tout l'intérêt des ports, fussent-ils de pêche, et des villes bâties sur des canaux ; et Sète, au débouché du canal du Midi et du canal du Rhône, en comporte plusieurs, qui lui donnent une allure vénitienne, entre la mer et l'étang de Thau, borné à l'ouest par Marseillan et Agde et, à l'est, par Frontignan, où l'on produit un muscat que d'aucuns jugent inférieur à celui de Lunel, autre ville de l'Hérault, autrefois célèbre pour ses philosophes juifs, ou à celui de Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales. On trouve aussi à Sète un embarcadère pour le Maghreb, où j'allais rêver devant un ferry, l'*Agadir*, à des voyages que je n'entreprendrais sans doute pas et qui sont peut-être les plus beaux, car ils entretiennent l'idée du départ – la plus belle, sans doute –, et aussi grâce à *Agadir*, puissant roman de l'écrivain marocain francophone Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995), qui a été si frappé par le séisme qui a détruit cette ville, en 1960, qu'il est allé vivre là-bas, de 1961 à 1963 : il s'exilera en France où il subsistera comme ouvrier, avant de retourner vivre au Maroc. Enfin, il y a le môle au bout duquel, comme à Gênes, Nice, Tyr, Brindisi, Alexandrie ou Cadix, on va méditer sur l'infini, ou bien se réciter des vers de Valéry, qui a vu le jour dans cette ville, en 1871, y a eu pour premiers maîtres la mer et le soleil qu'il contemplait entre les grilles de la salle de collège, quand il était puni, et qui repose depuis 1945 dans ce cimetière bâti à flanc de colline, et qu'on appelle cimetière marin en raison du plus célèbre poème valéryen, que j'ai relu sur sa tombe, dans

la lumière de midi « le juste », au-dessus de la mer « toujours recommencée », tentant de vivre et trouvant dans les deux vers qui terminent la première strophe, quelle que soit mon aversion pour le paganisme, une paix que je ne trouve généralement que dans les Evangiles ou dans la musique :

> *Ce toit tranquille, où marchent les colombes,*
> *Entre les pins palpite, entre les tombes ;*
> *Midi le juste y compose de feux*
> *La mer, la mer, toujours recommencée.*
> *O récompense après une pensée*
> *Qu'un long regard sur le calme des dieux !*

Séville

Me rendant à Tanger par la route, j'avais fait halte à Séville plutôt qu'à Malaga, Jaén ou Cordoue ; je voulais revoir un ami qui s'était retiré dans la ville de ses ancêtres. Il m'a d'emblée amené au bord du Guadalquivir dont le nom aux sonorités éclatantes sonnait en moi comme une sorte d'appel : j'aurais aimé le descendre jusqu'à Cadix et l'Atlantique, ce fleuve royal qui, navigable, fait de la capitale de l'Andalousie, qu'il traverse, un port important. Au XXe siècle, il a été détourné vers l'ouest de la ville, pour remédier aux crues et aux inondations, et remplacé par une darse : les encyclopédies nous rappellent qu'une darse désigne, en Méditerranée, un bassin dans un port, et celle de Séville a reçu le nom de canal d'Alphonse XIII. Il est là, ce grand fleuve, paisible sous le terrible soleil de juillet. Nous sommes à Triana, l'ancien quartier gitan, célèbre pour ses chanteurs de flamenco et ses toreros. Nous entrons un instant dans l'église Santa Ana : je m'assois dans une chapelle du vaisseau latéral de gauche, dédiée à saint François ; il me semble que la paix y est plus grande que dans la nef principale. La fraîcheur aussi. Nous repartirons bientôt pour le cœur de la ville : mon ami tient à me montrer les principaux bâtiments de cette ville qui fut wisigothe, puis arabe, avant de redevenir catholique, tous les styles s'y côtoyant : gothique, mudejar, almohade, renaissance, plateresque, baroque… L'Alcazar, bien sûr, palais fortifié construit au IXe siècle par les Omeyyades d'Espagne et

réaménagé selon divers styles, au cours des siècles, par les Rois Catholiques ; l'emblématique Giralda, minaret modifié et christianisé de la grande mosquée de Séville, détruite et remplacée par la cathédrale près de laquelle s'élèvent le très baroque palais archiépiscopal et le bâtiment plus classique, et immense, des Archives des Indes. Il me montre aussi la Casa de Pilatos, palais des XVe et XVIe siècles aux patios qui, comme très souvent en Espagne, surtout en été, sont des annexes du paradis. Je verrai aussi le palais baroque de San Telmo (XVIIe siècle), l'ancien hôpital des Cinq-Plaies, de style Renaissance, l'immense hémicyle de la plaza de España, bâtie pour l'exposition ibéro-américaine de 1929, en même temps que le beau théâtre Lope de Vega ; et l'ancienne Fabrique royale de tabac, élevée au XVIIIe siècle ; et soudain je comprends la raison véritable de ma halte à Séville, malgré la chaleur de l'accueil d'Antonio ; viennent de se relier en moi des éléments qui n'étaient pas connectés : la Séville que je visite est aussi celle de trois grands opéras européens : les *Noces de Figaro* de Mozart et le *Barbier de Séville* de Rossini, d'après Beaumarchais, et *Carmen* de Bizet, d'après Mérimée. Ajoutons-y la légende de Don Juan, *El Burlador de Sevilla* (« le Trompeur de Séville »), inspirée à Tirso de Molina par le personnage de Don Juan de Tenorio, mais un autre, Don Miguel de Mañara, pouvant également en être la source. Des œuvres qui se mettaient soudain à chanter en moi, ce soir-là, avec l'aide il est vrai d'un excellent dîner et d'un vin de Rioja dont les notes violettes et rouges se marient à celles de ces compositeurs.

Socrate

« Socrate éveillait le remords. Il suffisait de l'entendre, de le voir, de rencontrer ce regard lourd et fixe, ces yeux de taureau, dit Phédon. Cet homme savait parler de l'âme comme nul païen ne l'a su ; il avait l'expérience, et la tendresse, et le divin respect du frêle oiseau blessé qui se cache au fond de nous. Une fois au moins dans la grande nuit païenne, un homme a eu le sentiment assez profond de nos misères, et aussi de nos désirs, pour relever, pour diriger des âmes. Elles lui ont dû le sentiment du mal », écrit le père André Jean Festugière dans le

livre qu'il consacre à l'un des hommes les plus célèbres de l'Antiquité ; l'un des plus attachants, aussi, dont Nietzsche disait qu'il est « le tournant décisif de l'histoire universelle ». Socrate était né vers 470 avant J.-C., près d'Athènes, dans le dème d'Alopecia, d'un père sculpteur, Sophronisque, et d'une mère sage-femme, comme le sera la mère d'Aristote. Marié à Xanthippe, à qui la tradition a fait une réputation de mégère, et peut-être bigame (avec Myrto, petite-fille d'un homme d'Etat, Aristide le Juste), il aurait eu trois enfants. On le dit aussi amateur de jeunes gens, et ayant du succès auprès d'eux ; mais aussi grand amateur de femmes. Il était pauvre, à tout le moins se contentant de si peu que sa réputation de pauvreté a pu se justifier de la sorte ; et il vrai que par rapport à un Platon, héritier d'une riche famille, il ne pouvait qu'être pauvre. Hoplite pendant trois campagnes de la guerre du Péloponnèse, il s'y montre courageux, sur le plan militaire comme sur le plan politique, puisqu'il s'oppose à la condamnation de généraux accusés de n'avoir pas donné de sépulture à des morts. En réalité, on sait peu de choses de sa vie, et il n'a rien écrit. Ce que nous pouvons apprendre sur lui (par Platon, Aristophane, Xénophon, voire Aristote et Diogène Laërce) est contradictoire, lui-même étant une somme de contradictions, un être complexe, dont les dialogues de Platon nous donnent une image séduisante, quoique évoluant entre les premiers dialogues, où Platon présenterait un Socrate proche du Socrate historique, et ceux de la maturité, où le philosophe ferait de Socrate le porte-parole de sa philosophie, les dialogues étant d'ailleurs un genre littéraire, et donc peu susceptibles de rapporter les authentiques paroles de Socrate. Il avait étudié les livres d'Anaxagore de Clazomènes. Vêtu simplement, pieds nus, même en hiver, il enseignait dans la rue, les stades, les échoppes, partout où le menaient ses pas et où l'arrêtaient des interlocuteurs occasionnels. Il s'opposait aux « sages » (maîtres de vérité) et aux sophistes qui, comme Critias ou Protagoras, enseignaient à se faire, par l'éloquence, une place dans la Cité, le plus grand honneur étant un rôle politique, comme Platon l'éprouvera à ses dépens, auprès de Dion, le tyran de Syracuse. Socrate part du principe qu'il ne sait rien, sa démarche visant à chercher la sagesse et non à s'en dire le possesseur ; cela ne va pas sans une certaine tactique, l'ironie socratique s'exerçant en feignant de ne pas savoir et de croire que son interlocuteur sait, lui. Une ironie visant tantôt à réfuter, tantôt à accoucher (c'est la fameuse

maïeutique). Platon lui doit, dit Aristote, la théorie des formes ou de l'Idée, dont la forme suprême est le Beau ou le Bien, la cité juste étant bâtie sur le modèle du Bien en soi. En 399, Socrate est doublement accusé par trois hommes : un politique, Anytos, un poète, Mélétos, un orateur, Lycon, d'avoir introduit des dieux nouveaux dans la Cité, donc d'être impie, et de corrompre la jeunesse. Accusations qui n'auraient pas tenu en tant que telles mais qui, réunies, l'ont conduit à la condamnation à mort. Il s'est défendu seul. Il aurait pu fuir. Il a été fidèle à lui-même et est resté un mois dans sa prison, entouré de ses disciples, buvant la ciguë avec un courage exemplaire qui a donné à l'Occident une de ses scènes fondatrices.

Sohrawardi

Savant, philosophe et mystique, Shahab al-Din Yahya naît en 1155, à Sohraward, en Perse. Il va d'abord étudier à Maragha, près de Tabriz, auprès du cheikh Madj al-Dîn Djilî, qui aura aussi pour élève le théologien Fakhr ad-Dîn ar-Râzî. Il gagne ensuite Ispahan, où il poursuit ses études, fréquentant un cercle de philosophes hellénisants et inspirés par Avicenne. Il aperçoit Aristote au cours d'une illumination, se rapproche du soufisme dont il fréquente les couvents, pratique la danse qui conduit les derviches tourneurs à l'extase, mène une vie errante en Haute-Mésopotamie, dans la province de Diyarbakir. Il se fixe enfin à Alep où il exercera une influence politique non négligeable, notamment sur le fils de Saladin, ce qui lui vaudra, au sein d'intrigues de cour, d'être accusé d'hérésie et exécuté, le 29 juillet 1191, dans la citadelle de la ville, que je ne regarde plus du même œil lorsque je m'y rends. Celui qu'on appelle le cheikh al-Ishrāq (le maître de l'Illumination, et le mot arabe *ishrāq* a toute la beauté de l'éclair qui produit cette sorte d'illumination) est aussi devenu le cheikh maqtul, le maître assassiné, c'est-à-dire un martyr. Sa philosophie se situe aux confluents du platonisme, de la gnose, du soufisme, de la kabbale, et bien sûr de l'islam, autrement dit de ce que la Méditerranée a produit de plus élevé, avec le christianisme. Son œuvre est considérable. Trois sommes : le *Livre des Elucidations* ; le *Livre des Carrefours* ; le *Livre des Résistances*. Il est un maître de la

lumière, celle de tous les mystiques. En voici un écho, cité par Henry Corbin, dans sa belle étude sur Sohrawardi d'Alep : « Un secret t'est montré qui te fut si longtemps caché, une aurore se lève, et c'est toi qui l'enténèbres encore. C'est toi qui voiles à ton cœur l'intime de son mystère, et si ce n'était toi, ton cœur ne serait pas scellé. »

Soliman le Magnifique

Celui que l'Europe appelle le Magnifique et l'Orient le Législateur, Soliman, dont le règne allait tant marquer l'espace méditerranéen, est né à Trébizonde, sur la mer Noire, sans doute le 6 novembre 1494, du sultan Selim Ier et d'une sultane *validé* (c'est-à-dire d'une reine mère). A sept ans, il est envoyé à Constantinople, au palais de Topkapi, où il étudie les sciences, la littérature, la théologie, la stratégie. Dix ans plus tard, son père le nomme gouverneur de Kefe (l'ancienne Caffa, colonie génoise de Crimée), puis de Manisia, en Asie Mineure. Son père meurt en 1520 ; Soliman étant l'unique héritier, il monte sur le trône avec en tête le grand songe par lequel Alexandre le Grand voulait unifier l'Occident et l'Orient. C'est pourquoi, après avoir maté une révolte à Damas, Soliman entreprend la conquête de Belgrade, verrou serré par les Hongrois, après la défaite des Serbes et des Albanais. La ville tombe en 1521, suscitant une grande peur en Europe, Soliman ayant pris Buda et la Transylvanie, ce qui lui ouvrait la route de l'Autriche qu'il n'emprunta pas tout de suite, préférant envoyer une flotte contre Rhodes, pour se défaire des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui rançonnaient cette partie de la Méditerranée. L'île tombe, après cinq mois de siège ; les Hospitaliers se réfugient à Malte. En 1526, c'est la défaite hongroise de Mohács qui permet à Soliman de s'approcher de Vienne, qu'il assiège en 1529. Vainement. Il est obligé de refluer : c'est la fin de ses conquêtes européennes. Il portera dès lors la guerre en Perse, de 1532 à 1555, où le shah Tahmasp Ier avait fait assassiner le gouverneur de Bagdad, favorable à Soliman. Celui-ci finit par l'emporter, obtenant la ville de Bagdad, la Mésopotamie, l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, et devenant le leader du monde islamique sur terre comme sur mer, puisque ses marins s'aventurent jusqu'en Inde, où ils combattent les Portugais, règnent sur

la mer Rouge, s'emparent de l'émirat de Mascate, qui leur permet de contrôler le détroit d'Ormuz. Lorsque l'amiral génois Andrea Doria, au service de Charles Quint, prend la forteresse de Koronie, dans la Morée (c'est-à-dire le Péloponnèse, où les Français viendront au secours des Grecs, en 1828, lors de la célèbre expédition de Morée), Soliman lance son amiral Barberousse (Khayr ad-Dine) contre les Européens, mais celui-ci sera battu à Tunis par les Espagnols. Soliman conclut alors une alliance avec François Ier , avant de défaire la flotte hispano-vénitienne à Prévéza, en Grèce, ce qui lui assurera le contrôle de la Méditerranée pendant trente-trois ans. Il étend sa souveraineté sur l'Afrique du Nord (Tripoli, Tunis, Alger), renouvelle son alliance avec François Ier, qui veut lutter non plus contre Charles Quint mais contre les Habsbourg : Soliman lui envoie cent galères, qui pillent la Sicile, Naples, Nice. La trêve de Crépy-en-Laonnois, en 1544, marque la fin de l'alliance franco-ottomane. En 1565, Soliman tente de s'emparer de Malte qu'il assiège ; mais il est défait par les Hospitaliers aidés par les Espagnols. Six ans plus tard, a lieu la bataille de Lépante, l'une des plus importantes batailles navales de l'histoire, qui marque la fin de l'apogée ottomane, où 30 000 Turcs laissent la vie, tandis que la majeure partie de la flotte est détruite : une victoire dont la France, de nouveau alliée à la Sublime Porte, ne bénéficiera pas.



Le génie de Soliman est aussi intérieur ; s'il est appelé le Législateur, c'est pour avoir réformé non pas la charia (sacrée) mais le kanun, c'est-à-dire le droit pénal, fiscal, foncier, qu'il a unifié et rendu plus juste, notamment pour les Juifs, et pour les chrétiens, malgré la

devchirmé, qui est le fait d'enlever des enfants chrétiens à leur famille pour les élever en Turcs, comme ce fut le cas du grand architecte Sinan, bâtisseur de la mosquée Süleymaniye, à Constantinople, et de la Selimiye à Andrinople. Soliman fera même restaurer la vieille ville de Jérusalem et la Qaaba de La Mecque. Sur le plan personnel, il a fait de Roxelane, une esclave d'origine slave (ruthénienne), sa favorite, avec la possibilité pour celle-ci de lui rester attachée jusqu'à la fin, contrairement à la tradition. Hürrem Sultan (Roxelane) mènera à la cour des intrigues sanglantes pour assurer une postérité à ses fils. C'est en effet l'un d'eux, Selim II, qui régnera à la mort de son père, survenue le 7 septembre 1566, après quarante-six ans de règne. Soliman et Roxelane reposent dans un mausolée de la mosquée Süleymaniye.

Soliman Pacha

Un destin comme seul Napoléon a pu en susciter, avec Murat et Bernadotte, devenus rois de Naples et de Suède. Soliman Pacha, qui possède au Caire statue et place à son nom, était né Joseph Sève, à Lyon, en 1788. Elevé par ses grands-parents dans une bourgade voisine, il changera de prénom, devenant Anthelme pour se soustraire aux conséquences de son indiscipline. Il est fait officier de la Grande Armée, sauve la vie du comte de Ségur, qui le protégera, participe aux campagnes d'Italie et de Russie, où il fait preuve de bravoure mais, là encore, d'indiscipline. Démobilisé en 1814, le lieutenant Sève se compromet dans une conjuration visant à sauver la vie du maréchal Ney, qui sera, on le sait, fusillé. Après les Cent-Jours, il devient négociant en chevaux, s'enfuit en Italie pour échapper à ses créanciers, puis en Egypte, toujours sous la protection du comte de Ségur. Méhémet Ali l'engage comme ingénieur et l'expédie en Hauterenv-Expédition pour y trouver du charbon. Il en rapportera du pétrole, dont il montrera l'excellence comme moyen d'éclairage. On se souvint qu'il s'était présenté comme colonel : on le charge de former à l'européenne les officiers mamelouks, au Caire, puis à Assouan, constituant six régiments avec le concours d'autres officiers français. Sève se convertit à l'islam, prend le nom de Soliman, épouse Maria

Myriam Hanem dont une des filles sera l'arrière-grand-mère du roi Farouk. Il mate une rébellion wahhabite dans le sud de l'Egypte, lutte contre les Grecs, participe à la conquête de la Syrie (1831-1833), écrase les Turcs en 1839, ses qualités de tacticien lui valant les titres de général et de pacha. Il meurt au Caire en 1860, ayant en quelque sorte vécu plusieurs vies, toutes extraordinaires.

Sôsos de Pergame

La peinture antique n'a pas donné que des peintres ; il y a aussi les mosaïstes. La ville grecque de Pergame, en Asie Mineure, a vu naître le plus illustre d'entre eux : Sôsos, auteur d'une œuvre des plus étranges que Pline appelle la « chambre non balayée » (*asarôtos oikos*) : sont représentés en diverses couleurs, en un quasi trompe-l'œil, ces détritus qui restent à terre après un repas, par exemple. « On admire sur cette mosaïque, dit Pline, une colombe en train de boire et colorant l'eau de l'ombre de sa tête. D'autres colombes se chauffent au soleil et se grattent sur le bord du vase. »



La mosaïque est perdue, mais dans la villa de l'empereur Hadrien, près de Tivoli, on en a découvert une qui pourrait être la copie de cette œuvre célèbre dans l'Antiquité, la copie romaine ne donnant cependant pas à voir ce que Pline admirait : le reflet, dans l'eau, d'une tête de colombe. Le musée du Latran, à Rome, conserve une mosaïque signée Héraclite, qui donne une idée saisissante de la chambre non

balayée de Sôsos, avec sur le sol les reliefs d'un repas, mais qu'on ne peut cependant dire une nature morte puisque y figure une souris qui s'approche d'une noix. Pour les Grecs, pas de hiérarchie dans les sujets, donc, ni d'un côté les sujets nobles, souvent allégoriques, et de l'autre les sujets profanes, voire sordides : le banal et le familier ont leur charme, les peintres de l'Age d'Or hollandais nous le prouveront, et aussi Jean-Baptiste Chardin. Et dans la chambre de Sôsos, ce sont moins les colombes, quelque réussies qu'elles fussent, qui nous émouvraient, aujourd'hui, que ces objets méprisés ou qu'on ne regarde d'ordinaire pas mais auxquels l'art donne une vie nouvelle.

Soulages (Pierre)

Dans son enfance aveyronnaise (il est né à Rodez, en 1919), Soulages est fasciné par les pierres sèches des Causses, les outils agricoles au rebut, les peintures pariétales de la grotte de Pech Merle, dans le Lot, et surtout les arbres dénudés en hiver, peu nombreux en cette région prise entre le Grand Causse et le Ségala : un paysage en quelque sorte en noir et blanc. Soulages visite aussi l'abbatiale Sainte-Foy de Conques dont, bien des années plus tard, il créera les vitraux – et que je trouve décevants, leur grisaille et leurs lignes n'ayant rien de spirituel dans leur trop évidente volonté de géométrie ondoyante, qui jure avec la splendeur austère de l'édifice dont la couleur ocre et le tympan nous proposent une tout autre vision de la foi. Je ne déteste pourtant pas l'austérité ni l'appel à l'archaïque, non plus qu'à l'intemporel et à l'improbable ; c'est d'ailleurs une des clés de ce peintre qui, après un bref passage par Paris, où il franchit la porte de l'Ecole supérieure des beaux-arts pour la repasser aussitôt, retourne dans le Midi, à Montpellier où, afin d'échapper au Service du travail obligatoire imposé par l'occupant allemand, il se déclare agriculteur, avec de faux papiers, travaille à Grabels, dans les vignes, où il rencontre l'écrivain Joseph Delteil et sa femme, une Américaine qui avait introduit en France les Ballets nègres. Ils se lient d'amitié. Soulages, qui n'avait vu de peinture que dans les reproductions en noir et blanc du Larousse, la découvre au musée Fabre de Montpellier, notamment Zurbarán, Campana, Bourdon, Courbet, Delacroix,

Bazille… En 2005, devenu mondialement célèbre, ayant fréquenté le gratin de l'art contemporain américain, dont Mark Rothko, il donnera au musée Fabre un important ensemble de toiles allant de l'abstraction des années 1950 au « noir lumière » des années 1990 : de grands formats qui trouvent là leur place, tout comme ils la trouvent au musée que sa ville natale vient de bâtir pour son œuvre. Sans être un homme de racines, au sens étroit, Soulages se sent occitan. Sa peinture, partie de ce que lui proposait le noir et blanc des arbres nus, en hiver, Delteil lui faisant joliment remarquer qu'elle obéit à la répartition entre magie noire et magie blanche. Soulages a d'emblée refusé la figuration (le récit de la ligne) avant d'en arriver, assez tard, à la « peinture informelle » et à l'expérience du noir, c'est-à-dire à ce que suscite l'usage massif et exclusif du noir – ce qu'il appelle l'Outrenoir : les reflets de la lumière dans le noir, soit une expérience semblable à la méditation religieuse, et à la contemplation de l'infini marin ou céleste, cela même que Soulages peut admirer comme une sorte de vide, depuis la maison qu'il a fait bâtir parmi les pins du mont Saint-Clair, à Sète, et d'où il pose sur la mer et le ciel un regard qui, j'imagine, abolit les frontières entre le dehors et le dedans : « Et ici, sur cette terrasse, je vois des verts sombres, rentrés en quelque sorte. Ce paysage marin n'est pas pour moi d'un bleu pétard. Dans ses subtilités, il me paraît plus proche de Goya », déclare-t-il – sa définition de l'art s'exprimant comme suit : « L'œuvre renouvelle le regard, le change et nous change, et à travers les époques exerce un pouvoir sur celui qui regarde. »

Spartacus

Un des noms les plus célèbres de l'Antiquité, une légende, et néanmoins un homme qui a réellement existé, encore que nous ignorions la date et le lieu exacts de sa naissance, qui pourrait avoir eu lieu vers 100 avant J.-C. Ce que nous savons de lui, et qui est parfois contradictoire, vient d'historiens grecs (Plutarque, Appien) et romains (Salluste, Florus, Eutrope). Au moins était-il thrace, peut-être un aristocrate, comme le montrerait le fait qu'il combattît à cheval dans la légion d'auxiliaires romains où il servait. Capturé et emmené à

Capoue, dans une école de gladiateurs, il ne supporte pas le dur régime auquel il est soumis. Il fomente une révolte qui donnera lieu à la troisième des guerres serviles de la République romaine – des guerres qui se sont étendues sur environ soixante-dix ans. Spartacus décide de recouvrer sa liberté en compagnie de trois cents esclaves. Dénoncés, ils ne sont que soixante-dix à s'échapper, sans pouvoir emporter d'armes ni de vivres. Ils en volent et marchent vers Naples, rejoints sur les pentes du Vésuve par les travailleurs des latifundia. Trois chefs prennent la tête de cette troupe, Crixus, Œnomaüs et Spartacus. Ils battent les gardes nationaux chargés de les mater ; mais Rome a sous-estimé leur puissance qui leur fera défaire les 3 000 auxiliaires envoyés contre eux. Ils pillent plusieurs villes, mais aussi violent et tuent, malgré les ordres de Spartacus qui comprend la nécessité d'organiser ces troupes en une armée régulière qui se séparera en deux corps, ce qui est une erreur, car Crixus est défait en Apulie. Spartacus, lui, bat les légions romaines et, pour venger Crixus et ses hommes, organise avec les captifs romains des combats où les légionnaires romains sont obligés de s'entre-tuer. Spartacus gagne ensuite Modène où il écrase les 90 000 hommes du proconsul de la Gaule cisalpine. Il s'installe dans le port de Thurii, sur le golfe de Tarente, cité fondée par Hérodote, et à laquelle le sophiste Protagoras avait donné ses lois. La légende veut que Spartacus y ait fondé une cité idéale. Entre en scène l'ambitieux Crassus, à qui on confie la tâche d'en finir avec cette guerre. Spartacus voulait passer en Sicile ; il en est empêché par des trahisons. Il recule. Crassus l'encercle : il force le blocus. L'affrontement final a lieu à Senerchia, en Campanie, dans la haute vallée du Sélé. C'est la défaite. Spartacus est tué. La répression est aussi terrible que célèbre : 6 000 hommes sont crucifiés le long de la Via Appia, entre Rome et Capoue. Les nazis se le rappelleront, qui crucifieront des Juifs en Ukraine, le long des routes, ainsi que le rapporte Malaparte, dans *La Peau*, comme s'ils rendaient un involontaire hommage à ces révoltés dont le chef est devenu un nom exemplaire, à telle enseigne que les radicaux allemands du début du XXe siècle, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, se regrouperont sous le nom de Ligue spartakiste. Les romans, le cinéma, la télévision ne pouvaient rester insensibles à un tel personnage dont Stanley Kubrick a tiré un film qui, parce qu'il prend trop de libertés avec le véritable Spartacus, est plutôt décevant.

Staël (Nicolas de)

Trajectoire exemplaire que celle de ce baron russe, Nicolaï Vladimirovitch de Staël von Holstein, né en 1914, à Saint-Pétersbourg, et devenu, français, l'un des plus grands peintres du xxe siècle. Son père, militaire, pieux, austère, était le vice-commandant de la forteresse Pierre-et-Paul ; sa mère a vingt-deux ans de moins que son mari. En 1917, la famille émigre en Pologne, où les parents décèdent. Orphelin, il est confié à des amis de Bruxelles, les Fricero, d'origine sarde : on peut dire que c'est son premier contact avec le monde méditerranéen, qui sera décisif pour lui. Il découvre la littérature française, les tragédies grecques, la peinture flamande, entreprend des études d'ingénieur puis une formation de peintre, aux Beaux-Arts de Bruxelles, voyage en Europe, notamment en Espagne, dans le Midi, à Paris où il découvre Cézanne, Matisse, Soutine, Braque. En 1937, il est à Marrakech où il rencontre Jeannine Guillou, peintre, elle aussi, avec laquelle il repartira, bien qu'elle fût mariée et mère d'un garçon. L'année suivante, il visite l'Italie avec Jeannine : Naples, Frascati, Paestum, Sorrente, Capri, puis s'installe avec elle à Paris, peignant beaucoup mais détruisant ses toiles à mesure qu'il les achève. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il s'engage dans la Légion étrangère, mais reporte son incorporation à cause de la maladie de Jeannine. Il rencontre la galeriste Jeanne Bucher ; peint des portraits de sa compagne malade ; continue à se chercher. En 1940, il est incorporé dans les régiments étrangers et envoyé à Sidi Bel Abbès, en Algérie, puis à Sousse, en Tunisie. Démobilisé en septembre, il rejoint Jeannine à Nice, où il rencontre les Delaunay, Magnelli, Arp, Vieira da Silva, Prévert, Carco. Il peint quelques toiles dans le goût fauviste. Anne naît en 1942. Premières toiles abstraites. Il rentre à Paris en 1943. Jeannine meurt en 1946. Il se lie avec Braque. Il épouse Françoise, la nurse de sa fille. Cette période est celle de toiles très sombres mais le peintre se soucie surtout de ne pas se laisser enfermer dans l'abstraction devenue un courant reconnu, quasi officiel. Il est en constante évolution ou, pour reprendre un terme d'André Chastel, dans une *involution* qui le fait cheminer vers une forme de figuration. Il rencontre alors un marchand américain qui l'imposera aux Etats-Unis. Naturalisé français en 1948, père de plusieurs autres enfants, il s'ouvre de plus en plus à la couleur, expose, entre au Museum of

Modern Art de New York. L'année 1952 le voit peindre 240 toiles. Il assiste au Parc des Princes à un match de football qui déclenche la série célèbre des « footballeurs ». « Je n'oppose pas la peinture abstraite à la peinture figurative. Une peinture devrait être à la fois abstraite et figurative. Abstraite en tant que mur, figurative en tant qu'espace », disait-il. En 1953, il retrouve le Midi, près d'Avignon : sa palette se colore. Il achète une maison dans le Lubéron, peint des vues de Ménerbes, de Marseille, de l'étang de Berre, d'Uzès. Des amours passionnelles l'amènent près de Nice, à Antibes, où il se défenestre, en mars 1955, à quarante et un ans, laissant une œuvre qui a réussi l'inconciliable, comme on le voit en particulier dans ses vues d'Agrigente, où le visible est saisi dans ses lignes essentielles pour assurer le chant de la pure couleur.

Stanhope (Lady Hester)

A la sortie du village de Joun, au-dessus de Saïda, dans le Liban du Sud, une étroite route sinue dans un ravin avant de remonter, à travers des collines couvertes d'oliviers, jusqu'aux restes d'une imposante demeure que les hivers délabrent d'année en année, et dont bientôt il ne restera qu'un tas de pierres. Ce sont les ruines de ce qui fut l'ultime demeure de Lady Stanhope. Ce personnage, l'un des plus singuliers de l'époque romantique, est né en 1776 ; elle était la nièce de William Pitt, avec qui elle a travaillé, lorsque celui-ci est devenu Premier Ministre. Après la mort de Pitt, en 1806, elle gagne le Proche-Orient. Elle est la première Européenne à visiter les ruines de Palmyre, dans le désert syrien. Les Bédouins qui l'accompagnaient voyaient volontiers en elle la réincarnation de la reine Zénobie. Elle se mêla de politique. La scène était tout autre qu'en Grande-Bretagne. La disparition d'un officier français dans les monts Nosaïris lui fournit l'occasion de monter une expédition militaire dans le pays des hachichins. En 1818, elle se retire à Joun, où elle mène une existence discrète, recevant des voyageurs illustres, dont Lamartine, en 1832, tenant en respect l'émir Béchir, de Beiteddine, son voisin, s'adonnant à l'astrologie, recueillant les réfugiés que l'Egyptien Ibrahim Pacha avait chassés de Saint-Jean-d'Acre, alimentant la rébellion druze de 1838, et

mourant en 1839, ruinée, enterrée non loin de là, parmi les oliviers. Sa célébrité était telle qu'elle pouvait agacer et que, dans *Illusions perdues*, Balzac la traite de « bas-bleu du désert ». J'ai connu, enfant, son beau tombeau de marbre blanc. On l'a détruit pendant la guerre civile de 1975 : il n'en reste qu'un trou dans le sol, là où la belle excentrique reposait en compagnie d'un ancien officier de Napoléon qui avait été son amant. Cette désolation m'attriste. Je marche dans les ruines de la demeure. J'y trouve des débris de poterie, un morceau de porcelaine ancienne à motifs bleus. Je le porte à mes lèvres en songeant que le bord de cette tasse a peut-être connu celles de la dame de Joun.

Stendhal (Henri Beyle, dit)

Peu d'écrivains qui aient su rassembler autour d'eux un tel cercle d'amateurs passionnés – un club sans protocole ni autre forme d'adhésion que la ferveur, dirais-je plutôt, en hommage à celui qui écrivait pour les *happy few*. Il était né en 1783, à Grenoble, dans ce Dauphiné qui n'était pas tout à fait la France, au moins pour l'esprit, l'Italie n'étant pas loin. L'Italie occupera d'ailleurs une grande partie de la vie de cet homme qui a perdu très tôt une mère qu'il adorait, qui haïssait son père, et subissait l'influence de son grand-père gagné aux idées des Encyclopédistes. Henri Beyle étudie les mathématiques, le dessin, les belles-lettres à l'Ecole centrale de sa ville, songe à l'Ecole polytechnique de Paris, y renonce, se lance dans une carrière militaire, grâce son cousin Pierre Daru, secrétaire général à la Guerre. En 1800, il rejoint l'armée d'Italie, où il devient sous-lieutenant du 6e dragons. Malgré son enthousiasme pour Bonaparte, à qui il consacrera un livre, hélas inachevé, l'armée l'ennuie ; il démissionne au bout de deux ans, gagne Paris où il rêve de gloire théâtrale, fréquente des actrices, ébauche des pièces, sans grande conviction. Il a commencé à tenir son journal intime en 1801, et a découvert les Idéologues, Destutt de Tracy et Cabanis. Il vit d'une médiocre rente que lui verse son père. Il passe deux ans à Marseille avec une actrice. En 1806, il reprend du service comme adjoint provisoire aux commissaires des Guerres. Il sillonne l'Allemagne, participe à la campagne d'Allemagne et

d'Autriche, est nommé auditeur au Conseil d'Etat, a une liaison avec une cantatrice, la musique ayant été une de ses grandes passions, retourne en Italie en 1811, devient l'amant d'Angela Pietragrua, rencontrée en 1801, revoit Milan, découvre Florence, Rome, Naples. Mais en 1812, il doit partir pour la campagne de Russie, et assiste à l'incendie de Moscou, puis à la retraite et au passage de la Bérézina, avant de se retrouver en 1813 dans la nouvelle campagne d'Allemagne. Il est nommé intendant à Sagan, en Silésie. A la chute de Napoléon, il est à Paris, où il écrit les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, retourne à Milan où il renoue avec Angela, et reprend son *Histoire de la peinture en Italie*, rencontre Byron, à la Scala, en 1816, voyage beaucoup, en Italie mais aussi à Londres, écrit *Rome, Naples et Florence*, fait la connaissance à Milan, en 1818, de Matilde Dembowski qui lui inspire un amour malheureux mais aussi un de ses plus beaux livres : *De l'amour* (1822). En 1823, il donne une *Vie de Rossini* ; en 1827, il écrit son premier roman, *Armance*. Il est expulsé de Milan en 1829, année où il publie ses *Promenades dans Rome*. *Le Rouge et le Noir* paraît en 1830. Molé, ministre de Louis-Philippe, le nomme consul à Trieste, nomination refusée par les Autrichiens ; Stendhal est donc affecté à Civitavecchia, dans les Etats pontificaux, non loin de Rome. Il travaille sur d'anciens manuscrits italiens qui lui donneront ses *Chroniques italiennes*, ce qui ne l'empêche pas de s'ennuyer, commençant et abandonnant des livres. En 1836, il obtient un congé de trois mois, retourne à Paris où il restera trois ans, voyage en France (ce qui lui fournira la matière des *Mémoires d'un touriste,* dans lesquels on trouve de précieuses considérations sur le Midi, notamment sur l'itinéraire qui va de Barcelone à Marseille, en passant par Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, Arles, Toulon, Aix, Beaucaire, Tarascon). Du 4 novembre au 26 décembre 1838, Stendhal s'enferme chez lui pour dicter *La Chartreuse de Parme*. Il retourne à Civitavecchia, en 1839, accompagne Mérimée à Naples, continue à écrire, rentre à Paris où il meurt d'une attaque qui l'avait terrassé, rue Neuve-des-Capucines. Il laisse de nombreux inédits. Il y a dans cette vie un ton, a-t-on envie de dire – un cravaché, staccato, une sincérité aussi, qui nous attachent à cet homme qui avait horreur de la pose et préférait à tout la vérité des sentiments qu'il analysait avec une extraordinaire finesse : romantique sans le romantisme, homme du XVIIIe siècle attardé dans un siècle bientôt démocratique, individualiste non

narcissique, et qui se méfie de l'éloquence, Stendhal est une sorte de frère secret. Une grande partie de son œuvre est consacrée à l'Italie ou inspirée par elle. Ce Grenoblois en avait fait sa patrie d'élection. Ne souhait-il pas qu'on inscrivît sur sa tombe : *Arrigo Beyle, Milanese Scrisse Amo Visse* ? Si l'on veut connaître l'Italie au XIXe siècle, mais aussi dans les siècles précédents, il y a des guides et des voyageurs autrement consciencieux ; mais le regard de Stendhal est irremplaçable, parce qu'il y a aimé, souffert, rêvé, écrit.

Stradivarius

Antonio Giacomo Stradivari est né à Crémone, en 1644, ville où il passera son existence et où il mourra, en 1737, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, laissant un millier de violons, cinquante violoncelles et une dizaine d'altos, environ 700 de ces instruments nous étant parvenus. Tout comme son rival Andrea Guarneri, ce luthier avait, entre 1666 et 1679, été l'élève de Niccolò Amati, dont l'ancêtre Andrea avait inventé le violon à partir de la viole. Stradivarius construit son premier violon en 1666. Dix ans plus tard, il s'est mis à son compte, fournit les cours d'Europe, est célèbre. A sa mort, deux de ses fils lui succéderont, sans l'égaler. Les spécialistes distinguent trois périodes dans sa production ; de 1680 à 1700, il reste proche d'Amati dans le dessin des volutes, des ouïes, des voûtes, des gorges, des filets : c'est le « Stradivarius amatisé ». Entre 1700 et 1710 ; les salles de concert se sont développées, nécessitant une plus grande puissance instrumentale : Stradivarius allonge le corps de l'instrument, et abaisse la voûte. De 1710 à sa mort, c'est l'âge d'or : il produit des instruments exceptionnels, dont beaucoup existent encore et portent des noms : le Viotti, le Vieuxtemps, le Dauphin, le Soil, le Messie, le Duport… Un trio à cordes s'est constitué, qui joue sur des stradivarius, avec l'Allemand Frank Peter Zimmermann, le Suisse Christian Poltéra et le Français Antoine Tamestit. Zimmermann joue sur le Lady Inchiquin de 1711, Poltéra sur le Mara de 1711, Tamestit sur l'alto Gustav Mahler, dont il dit que le dos en bois de peuplier et non d'érable donne à l'instrument des couleurs plus appuyées dans le médium et dans le grave. Le caractère exceptionnel de ces instruments

fait que leur prix est également exceptionnel : un alto de 1719, le MacDonald, est mis à prix à 45 millions de dollars. Ce qui fait que ces instruments sont la plupart du temps prêtés aux interprètes par leurs propriétaires.

Stranghelo

Après le village d'Afqa, au Liban, dans la montagne du Nord, non loin de la source où la légende veut qu'Adonis ait expiré, blessé à mort par un sanglier, on monte vers le bourg d'Aaquoura, qui se terre au pied d'une haute falaise, parmi des arbres fruitiers et des vignes. C'est un lieu important pour les maronites : l'un des premiers villages évangélisés par le missionnaire maronite Abraham. De là, on gravit longuement la pente vers une église abritée dans la roche et dédiée à mar Boutros (saint Pierre). Dans le fond de la grotte, on peut contempler quelque chose de rarissime : des noms de saints, peints en stranghelo, une écriture syriaque verticale, de couleur rouge, rapportée de Chine par des missionnaires nestoriens qui auraient, au VIIe siècle, également emprunté des éléments d'écriture chinoise – le mongol et le mandchou conservant par ailleurs des éléments de syriaque, ce qui nous rappelle qu'une des extrémités de la route de la Soie, avant l'invasion arabe qui l'a détournée vers Samarcande et la mer Noire, était la Méditerranée, notamment la région d'Antioche. Je ne contemple pas cette écriture sans émotion ; je l'avais autrefois recopiée sur un cahier d'écolier, persuadé que cela m'en donnerait l'accès, par la seule magie du recopiage, sans songer à ce qu'il y a de sacré dans l'écriture.

Stromboli

Une nuit, dans les années 1960, venant de Beyrouth, l'*Esperia* devait passer au large du Stromboli, une des îles Eoliennes, dans cette partie de la Méditerranée située entre la Corse, la Sardaigne et la Sicile, et qu'on appelle mer Tyrrhénienne (ou mer des Tyrrhéniens,

ancien nom des Etrusques). Le navire devait même faire le tour de l'île, m'avait dit ma mère qui m'avait promis de me réveiller pour me montrer ce volcan, le premier que je verrais. Elle m'a laissé dormir, me privant amèrement du spectacle d'un volcan en activité, qu'on appelle aussi le phare de la Méditerranée. Certes, je verrais le Vésuve, mais de loin, avec son cratère éteint, et bien des années plus tard je lirais et relirais l'impressionnant texte dans lequel Georges Bataille relate sa marche nocturne et tempétueuse vers les vents violents du sommet de l'Etna, dans le cratère duquel s'est jeté le philosophe Empédocle, selon la légende. Mais pour moi qui suis né non loin des vieux volcans éteints de l'Auvergne, n'avoir pas contemplé le Stromboli en pleine nuit demeure une telle déception que je voue une étrange passion au film que Roberto Rossellini tourna dans cette île, en 1949, avec Ingrid Bergman ; une passion qu'accroît le fait que Karen, le personnage joué par Ingrid Bergman, est une Lituanienne et que j'ai pour les pays baltes, qui sont en quelque sorte les Méditerranéens de l'espace slave, surtout l'Estonie, une affection de longue date. Me bouleverse particulièrement le fait que Karen est en fin de compte à la recherche de Dieu, comme on le voit à la fin, au cours de la nuit qu'elle passe au sommet du volcan où elle a grimpé comme au Golgotha, non loin du cratère (le titre italien du film étant d'ailleurs *Stromboli, terra di Dio*).

Suarès (André)

Les habitants du village rhodanien de Pontcharra-sur-Turdine s'étaient, sous l'Occupation, accoutumés à un étrange personnage vêtu de velours usé, aux longs cheveux noirs, moustache et bouc fins, le regard ardent, l'air d'un homme de la Renaissance égaré dans une époque barbare, et qui eût été inquiétant si sa voix et ses manières n'étaient d'une grande douceur. C'était, réfugié là parce que d'origine juive et recherché par la Gestapo, André Suarès, un des grands écrivains français de la première moitié du XXe siècle, et qui, parce qu'il n'a pas écrit de romans, est méconnu, quoique estimé par tout ce qui compte, de Bergson à Malraux, de Jouvet à Satie, de Bourdelle à Picasso – et, aujourd'hui, de René Girard à Yves Bonnefoy… Il était né

à Marseille, en 1868, d'un père juif et d'une mère catholique qu'il perdra à l'âge de sept ans. Son père la suivra quelques années plus tard. A seize ans, il obtient le premier prix de français au Concours général, ce qui le fait remarquer d'Anatole France, qui lui consacre un article. Il monte à Paris pour préparer l'entrée à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, où il aura pour condisciple et ami Romain Rolland ; mais il échoue à l'agrégation d'histoire, ce qui le renvoie à une pauvreté qui lui fait regagner Marseille où il vivra, jusqu'en 1895, de subsides octroyés par son frère, sa sœur, plus tard par des mécènes, dont le patron de la Samaritaine. Il écrit. En 1893, il avait accompli, à pied, un voyage en Italie dont il tirera l'un des plus beaux livres écrits sur ce pays : *Le Voyage du Condottière*. Il découvre Venise, Florence, Crémone, Gênes, Sienne. Voici ce qu'il dit de la ville de Simone Martini et de Sassetta : « Sienne aime trop la beauté, pour se satisfaire d'une vénusté matérielle et d'une grâce facile. Elle seule, en Italie, cherche cette pureté de la ligne, ces traits d'où toute lourdeur s'efface, cette forme à peine charnelle qui est si séduisante pour le poète, et la poésie même des corps : ils se font adorer quand on les oublie. Ou plutôt la chair est le parfum d'une vie exquise. A Florence, Botticelli est unique par là, et certes le plus poète des peintres toscans. Vinci, malgré tout, y réussit moins : son type est affecté ; il montre trop ce qu'il veut être. Quant à fra Angelico, cet ange est si loin de la vie, que la vie même dans son œuvre est un missel. » Ce livre, Suarès le commence à vingt-sept ans et le termine à soixante et un. Plus qu'un récit de voyage, c'est une expérience spirituelle, et l'œuvre de toute une vie marquée par la recherche de la grandeur, par la pauvreté, et par l'orgueil. En 1912, il fait partie des quatre écrivains qui, avec Gide, Claudel et Valéry, tiennent la *Nouvelle Revue française*, dont il s'éloignera en 1914, par incompatibilité d'humeur avec son nouveau directeur, Jacques Rivière, avant d'y revenir en 1926, lorsque le Nîmois Jean Paulhan sera à sa tête. En 1940, il doit quitter Paris et se réfugie d'abord dans la Creuse, avant de gagner Antibes, puis le département du Rhône. Il mourra en 1948, à Saint-Maur-des-Fossés, dans la banlieue parisienne. Son corps reposera, deux ans plus tard, aux Baux-de-Provence. Ce Méditerranéen était un esprit libre, qui laisse une œuvre considérable, dont une partie posthume, ayant abordé maints sujets, de l'Italie à de Gaulle, en passant par la peinture, la musique, surtout, et aussi la littérature, publiant par

exemple en 1916 un livre sur Cervantes à propos duquel le philosophe espagnol, Miguel de Unamuno a écrit : « On avait oublié ici la France de Pascal, qui est une France quichottesque et passionnée, la France de tous les croyants : catholiques, huguenots, jansénistes, jacobins, anarchistes. Et c'est la France que nous, les Espagnols, pouvons comprendre et aimer. »

Syrte

La ville libyenne qui porte ce nom n'a guère d'intérêt architectural, ni d'autre titre de gloire que d'avoir été celle d'un des tyrans les plus grotesques et nuisibles de ces dernières décennies – le colonel Kadhafi, l'un des derniers à avoir conjugué la terreur et le kitsch. Syrte nous parle surtout à cause de son seul nom, qui lui vient du golfe sur lequel elle est bâtie, et qu'on appelait autrefois la Grande Syrte, pour la distinguer de la Petite, ou golfe de Gabès (le grec ancien, *surtidos*, désignant un amas de sable et de rochers que les courants ont accumulés le long de la côte). D'importantes villes, Oea, Sabratha, Leptis Magna, y étaient le débouché du commerce venu du Sahara. Il n'en reste pas moins que ce nom est ancré dans notre imaginaire à cause du roman de Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, qui a superposé à la Syrte réelle des lieux infiniment plus poétiques, Gracq déployant là une géographie imaginaire et des personnages qui continuent de nous habiter familièrement ; les noms italiens d'Orsenna et de Maremma se mêlant à ce Farghestan qui évoque une Asie lointaine, et le volcan Tängri, au nom si étrange, qui est l'insituable même. Ces Syrtes existent cependant pour nous aussi puissamment que si nous errions dans les décombres de la Syrte réelle, l'ironie de l'histoire faisant que la ville libyenne est aujourd'hui détruite par la récente guerre civile, alors que, dans le temps du roman, que nous associons malgré nous à sa date de publication (1951), le personnage principal, Aldo, en franchissant une ligne interdite, avait déjà déclenché les hostilités, après une interminable attente, les deux guerres se confondant néanmoins dans une intemporalité énigmatique…

Szymanowski (Karol)

Né en 1882, à Tymoshivka, en Pologne, dans une famille de propriétaires terriens, Karol Szymanowski étudie, dès 1889, dans la petite ville d'Elisavetgrad, la musique sous la direction de Gustav Neuhaus, qui lui révèle non seulement les grands classiques mais aussi Chopin et Scriabine, qui seront ses premières influences. En 1895, à Vienne, il découvre *Lohengrin* et l'univers wagnérien. Il poursuit ses études à Varsovie, où il rencontre Arthur Rubinstein qui sera un défenseur de son œuvre. Il s'ouvre à la musique allemande, en l'occurrence celle de Max Reger et de Richard Strauss. Et puis, en 1910, Szymanowski se rend en Italie, notamment en Sicile : il y découvre la lumière, la puissance de la couleur, n'hésitant pas à écrire que, si l'Italie n'existait pas, il n'existerait pas, lui non plus. Cette existence tient toutefois à quelque chose de plus profond : la découverte, ou l'acceptation de son homosexualité. Arthur Rubinstein rapporte, dans un passage de ses mémoires, cette confidence du compositeur : « J'ai vu se baignant à Taormine un certain nombre de jeunes hommes qui auraient pu servir de modèles à un Antinoüs. Je ne pouvais en détacher mes yeux. » En 1912 et 1913, il découvre la musique de Stravinski, et en 1914, il retourne en Italie puis en Afrique du Nord. Comme pour Gide, c'est l'accomplissement d'une révélation sexuelle mais aussi spirituelle, ce qui le fait basculer du côté de Debussy et de Ravel. Ses œuvres portent la trace de cet éblouissement : ses deux concertos pour violon, sa troisième symphonie, *Le Chant de la nuit*, ses *Mythes* pour violon et piano (inspirés par l'Antiquité grecque), ses *Métopes* pour piano (d'après l'*Odyssée*), son opéra *Le Roi Roger* (Roger de Hauteville, roi du royaume normand de Sicile), où la dimension homosexuelle est très marquée, ses *Chants d'amour de Hafiz*, pour voix et orchestre, les *Chants du muezzin infatué*… Miné par la tuberculose, les soucis d'argent, le tabac, l'alcool et la drogue, Szymanowski se soigne dans une clinique de Grasse. Toujours la lumière méridionale. Mais la fin est proche : il meurt en 1937 dans une clinique de Lausanne. L'Etat polonais lui organisa des funérailles officielles, non sans avoir fait arrêter le convoi ferroviaire en gare de Berlin, afin qu'il lui fût rendu un hommage nazi – ce qui, pour un homosexuel notoire et auteur d'une musique que les nazis avaient toutes les raisons de trouver

« dégénérée », ne manque pas d'ironie. Une musique souvent somptueuse, chatoyante, qui a pris à la tradition du Nord son sens du contrepoint et au monde latin ses couleurs inoubliables.



Tabarja

Dans les années 1960, Tabarja était, à vingt-cinq kilomètres au nord de Beyrouth, un petit port de pêche au fond d'une anse sur laquelle était aussi bâti un motel. A présent, c'est une hideuse extension de Maameltein et de Jounieh, bourgades tuées par un urbanisme sauvage qui s'est développé avec la guerre civile (1975-1990), Jounieh étant devenu le port par lequel les chrétiens fuyaient le Liban pour gagner Chypre en bateau ; quant à Maameltein, sur le territoire duquel s'élève le célèbre Casino du Liban, c'est le bordel du pays, et l'on y trouve même des enseignes en russe, bulgare, roumain, ukrainien, selon la nationalité des vénales officiantes nocturnes. Comme dans bien des lieux du Proche-Orient, du moins sur le rivage, il me faut donc susciter le paysage d'autrefois sous le Liban contemporain. Je marche vers le port de pêche, entre des lauriers-roses et des jacarandas qui semblent avoir été oubliés là par l'urbanisme sauvage, entre les gratte-ciel, les marinas et ce que les Libanais appellent des chalets, et qui sont des appartements de plage ; je marche aussi bien en moi-même ; devant l'eau vert-bleu profondément remuée par un vent de quasi-tempête, je lèche le sel que la mer dépose sur mes lèvres, tâchant d'aller encore plus loin dans le temps et de me représenter que c'est là, d'après la tradition (mais en Orient les traditions ont une force qu'elles n'ont presque plus en Occident), que saint Paul aurait fait escale, lors d'un de ses voyages.

Tanagra

Dès 1870, la plupart des dix mille tombes de Tanagra, en Béotie,

avaient été ouvertes par des pillards qui en avaient tiré ces statuettes de terre cuite auxquelles les archéologues, à cette époque, ont donné le nom de tanagras, alors que le foyer de production était Athènes,



les Béotiens se contentant d'imiter les productions athéniennes. Fabriquées à la main ou bien dans des moules, à partir du IVe siècle avant J.-C., elles représentent des jeunes gens nus, des femmes drapées, des danseuses, imitées de la grande sculpture attique dont elles sont l'exquise réduction. Elles étaient placées, avec des vases d'offrandes, dans des tombes profondes de deux ou trois mètres. Certaines comptent parmi les plus belles choses que nous ait léguées la Grèce antique, avec la philosophie, les tragédies, les temples et les textes homériques. La ville est également la patrie de la poétesse Corinne, qui a vécu au VIe siècle avant J.-C., et dont seuls nous sont connus quelques fragments. Celui-ci, traduit par Yves Battistini, me touche particulièrement :

> *Terpischore me convie*
> *à chanter de beaux récits*
> *pour les filles de Tanagra aux blancs péplos.*
> *Une grande joie est dans la ville,*
> *Par le babil mélodieux de ma voix claire.*

Ces filles de Tanagra, je les imagine telles que sur les statuettes. Il est d'ailleurs remarquable que le sens figuré ait conquis un droit de cité pour désigner par « C'est un vrai tanagra ! » une femme à la plastique fine et gracieuse, comme si la Grèce antique n'en finissait

pas de nourrir notre imaginaire.

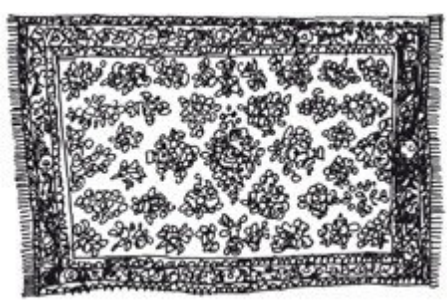
Tanger

Outre la beauté de son site et sa position exemplaire sur l'Atlantique, à l'extrémité ouest du détroit de Gibraltar (étagement de la casbah et extension de la ville moderne vers le rivage), Tanger doit sa réputation à son ancien statut international, c'est-à-dire aux étrangers, depuis les Phéniciens jusqu'aux écrivains européens et américains, aux marchands, aux espions, aux contrebandiers, si tant est que toutes ces qualités ne soient pas du même ordre. Ce statut est suspendu pendant la Seconde Guerre mondiale, avec l'occupation franquiste. Tanger le retrouve à la Libération, pour une dizaine d'années, jusqu'à l'indépendance du royaume chérifien, en 1956. La ville entre alors dans le sommeil postcolonial. La première guerre du Golfe y fait revenir les capitaux erratiques et les promoteurs immobiliers qui bâtissent à tour de bras, défigurant la ville qui s'enfonce en elle-même et devient l'objet d'une intense nostalgie, car à présent un mythe. Allons plus avant et affirmons que Tanger est, du point de vue mythique, une affaire en grande partie homosexuelle, qui doit l'essentiel de sa réputation à Paul Bowles, écrivain et musicien américain qui a passé une très grande partie de son existence dans cette ville qu'il aimait plus qu'il n'aimait les Marocains, et où il recevait Tennessee Williams, Truman Capote, Gore Vidal, Edouard Roditi, Kerouac, Ginsberg, Burroughs, sans compter ses amis musiciens. La gloire de Bowles est cependant due principalement au film que Bertolucci a tiré de son roman le plus célèbre, *Un thé au Sahara*, c'est-à-dire à l'imagerie hollywoodienne. Jean Genet aussi a fréquenté Tanger. Mort à Paris, en 1986, il est enterré à une centaine de kilomètres de Tanger, dans le cimetière espagnol de Larache. L'écrivain marocain Mohamed Choukri a laissé d'intéressants témoignages sur ces personnages. Pour moi, Tanger reste un songe, un de ces lieux où il vaut mieux aujourd'hui se rendre par la rêverie. Le poète Emmanuel Hocquard, qui a grandi dans cette ville, en a donné la couleur singulière dans son *Album d'images de la villa Harris*, laquelle n'est pas sans évoquer pour moi le Beyrouth cosmopolite des

années 1960, capitale des plaisirs mais aussi de la presse libre et de la littérature du monde arabe. C'est sans doute lui qui a le mieux parlé de ce qui reste du Tanger mythique, du lycée Regnault, de la rue Shakespeare où s'élevait la villa de Paul Morand, de l'avenue Pasteur, des rues du Mexique, des Vignes, de la Plage, de Fès, du Dradeb, de la place du Grand Socco, de la colline du Charf, d'où l'on peut voir tout le détroit jusqu'au rocher de Gibraltar et la côte espagnole, que les émigrants clandestins contemplent, cachés dans les bois de pins, comme une terre promise.

Tapis

Les tapis d'Orient, plus particulièrement ceux de Perse et du Caucase qu'on vendait à Beyrouth, dans les souks de Bab Edriss, hélas détruits par la guerre civile, ces tapis ont enchanté mon enfance. Mon père aimait les essayer, c'est-à-dire les emprunter pendant deux ou trois jours, afin de voir s'il les aimait vraiment, avant de les garder ou de les rendre. J'élisais les plus beaux pour m'y allonger et lire, à la belle saison, pendant des heures, heureux, lorsque mon attention se relâchait, de pouvoir me perdre dans les motifs d'un Sarouk, d'un Qom, d'un Boukhara, d'un Chiraz, d'un Hamadan ou d'un Tabriz.



Mon père n'avait en revanche pas de goût pour les kilims, ces tapis fabriqués en Turquie, mais aussi en Tunisie et en Serbie, dépourvus de velours, brodés au lieu d'être noués, faits de fils de chaîne et de fils de trame, ce qui leur donne un tissage serré, et dont les motifs et les couleurs gardent, selon les régions, les tribus, les villages, quelque

chose d'une écriture symbolique venue du chamanisme. Je ne savais pas encore que les tapis, quels que soient leurs motifs, boteh (motifs en forme de palmettes, d'amandes, de poires ou de flammes), ou bien étoiles, fleurs de lotus, oiseaux, chrysanthèmes, ou encore ces végétaux fortement stylisés qu'on appelle Shah Abbas, parce qu'ils remontent au règne du shah portant ce nom (1586-1628), ces tapis sont une réduction, une stylisation, une figuration plus ou moins abstraite et cependant extraordinairement évocatrice des jardins qu'on ne possédera jamais, voire du paradis. Il m'arrive de m'allonger encore sur ceux que j'ai rapportés récemment d'Istanbul ou de Beyrouth, après de longues négociations au cours desquelles sont servis du café, du thé, des sodas, sans lesquelles l'acheteur ne serait pas pris au sérieux, et de retrouver là l'enfant que j'ai été. Je lisais ; je rêvais ; je m'endormais même, parfois, sur ces tapis : j'étais en paradis.

Tarquinia

C'est Marguerite Duras qui m'a donné le désir de visiter Tarquinia, ville maritime de la province de Viterbe, dans la région du Latium, grâce à son roman, *Les Petits chevaux de Tarquinia*, un livre hanté par le soleil, la mer, la montagne, l'amour, l'envie de fuir, notamment le désir qu'ont deux personnages d'aller à Tarquinia pour visiter une tombe aux fresques représentant des chevaux… Tarquinia, qui s'est longtemps appelé Corneto – ce qui est moins suggestif que la ville de Tarquin –, était l'une des douze cités de la dodécapole étrusque, qui comptait aussi Cerveteri, Véies, Cortone, Volterra, Populonia, Chiusi, Arezzo, Vetulonia, Pérouse, Vulci… Non loin de la ville moderne, s'étend une nécropole de 6 000 tombes, aussi célèbre que celle, voisine, de Cerveteri, quoique différente d'aspect : on accède aux tombeaux par un couloir en pente ou un escalier. La plupart des tombes ne possèdent qu'une chambre, ce qui les destinait à un couple. Elles sont presque toutes ornées de peintures : la tombe des Lionnes montre des dauphins, des oiseaux, des scènes de la vie aristocratique ; la tombe du Pavillon de chasse un paysage ; la tombe de la Chasse et de la Pêche, qui a deux chambres, présente des scènes de danse dans un bois sacré, et des scènes de pêche et de chasse ; il y a aussi la

tombe des Jongleurs, celle des Léopards, celle, aux peintures érotiques, des Taureaux… Certaines de ces peintures nous émeuvent autant que celles de Pompéi. Elles nous parlent des Etrusques, peuple mystérieux de l'Italie préromaine, apparu là au XIe siècle avant J.-C., sans qu'on sache d'où il venait, tout comme leur langue dont on sait qu'elle n'était pas indo-européenne et dont il ne reste aucun ouvrage littéraire important. La langue alpine rhétique lui était apparentée, de même que le lemnien, langue de l'île de Lemnos. Son alphabet vient sans doute du grec, certaines consonnes ressemblant au phénicien. Une langue qui reste à découvrir, dit Braudel. Elle se lit – puisqu'elle utilise l'alphabet grec – mais reste incompréhensible. On a identifié deux cents mots, qui ne révèlent pas grand-chose. Il lui manque sa pierre de Rosette, les lamelles d'or bilingues étrusque-punique, trouvées à Cerveteri, n'ont rien donné de concluant, ni les inscriptions funéraires, non plus que ce qui est inscrit sur la « tuile de Capoue » et sur la « cippe de Pérouse ». Gardant une grande part de leur mystère, les Etrusques continuent de fasciner, notamment leurs urnes funéraires en terre cuite représentant des époux allongés l'un contre l'autre, sur un coude, et dont le sourire est si mystérieux qu'il semble le signe que le passage dans l'au-delà est un bienfait, en tout cas quelque chose que nous n'avons pas à redouter. Dans ses *Promenades étrusques* (1932), D. H. Lawrence y voyait, lui, au mépris de toute considération scientifique, une justification de la « vitalité étrusque » et, donc, de sa théorie pansexuelle, que le Mexique lui donnera l'occasion de mieux développer.

Templiers

Mon enfance passée parmi les forteresses édifiées par les croisés et par les Sarrazins m'a donné de l'indulgence pour ces pèlerins européens qui se lançaient sur les routes de la Terre sainte, notamment pour ceux qui étaient censés les protéger, chevaliers isolés ou bien – après la conquête de Jérusalem, dont on oublie qu'elle fut motivée d'abord par les exactions du calife fondamentaliste fatimide Al-Hâkim, qui avait fait détruire la rotonde protégeant le Saint-Sépulcre – les ordres de moines-soldats, chevaliers hospitaliers de

Saint-Jean de Jérusalem, ordre de Malte, chevaliers Teutoniques, et surtout les Templiers, qui ont fait le bonheur des historiens de toute sorte comme des amateurs de légendes sentant le sang, le soufre et le mystère. Il se passera quatre ans entre l'appel d'Urbain II pour la reconquête de la Ville sainte et la prise de la ville, en 1099. Encore fallait-il la tenir, et assurer la sécurité de ceux qui s'y rendaient, régulièrement massacrés par les Sarrasins et les Turcs. C'est un croisé, Hugues de Payns, qui en 1118 regroupe ses compagnons d'armes au sein d'un ordre qu'il appelle les « pauvres chevaliers du Christ ». Le roi de Jérusalem, Baudouin II, leur donne pour siège son palais qui s'élevait sur l'emplacement du temple de Salomon ; d'où leur nom de Chevaliers du Temple, que le siège de l'Ordre, à Paris, reportera sur la forteresse du même nom, détruite pendant la Révolution de 1789, et dont les rues du Temple et Vieille-du-Temple gardent trace. Au bout de dix ans, l'Ordre est reconnu par le pape : il se répartit entre chevaliers, les seuls à combattre, et leurs auxiliaires, sergents, écuyers, prêtres, les chevaliers vêtus de la robe blanche et de la croix vermeille portée sur le cœur ou l'épaule, qui fera leur célébrité. Peu à peu les Templiers entrent dans la danse politique qui se joue non seulement entre les musulmans et la chrétienté (celle d'Occident comme d'Orient), mais aussi entre musulmans, avec les menaces que fait planer Gengis Khan, l'erreur des croisés étant de n'avoir pas mesuré que cet envahisseur asiatique pouvait leur être d'un grand secours pour défaire des musulmans. La politique et l'argent : voilà ce qui perdra les Templiers après bien des croisades et des luttes intestines entre les divers ordres. Ils étaient devenus les grands argentiers du monde chrétien dans ses mouvements vers le Proche-Orient, plus puissants en matière bancaire que Saint Louis, captif des Sarrasins, par exemple. Des legs et donations affluaient dans les commanderies de France, d'Espagne et du Portugal, où leur influence était grande, et où l'architecture révélait leur implantation, notamment les forteresses d'Orient, comme celles de Safita, de Beaufort, d'Athlit, les églises à rotondes ou fortifiées comme celle de la Vera Cruz, à Ségovie, ou la forteresse d'Almourol, près de Tomar, au Portugal, ou les commanderies fortifiées de La Couvertoirade et de La Cavalerie, en France, sur le plateau du Larzac, cette portion du territoire français étant fondamentale pour l'acheminement des vivres en Terre sainte. Il fallait en finir avec cette puissance, une fois les Lieux saints

définitivement perdus ; Philippe le Bel s'en chargera, en 1312, à la suite d'un procès truqué, comme tous les grands procès politiques, le maître, Jacques de Molay, lançant au roi et au pape, sur le bûcher, des malédictions qui deviendront des réalités et feront entrer les Templiers dans une légende noire où il est également question d'un trésor vainement cherché depuis des siècles. Nous nous contenterons de constater que leur fin marque celle de la féodalité et l'entrée de la France dans les temps modernes.

Thérèse d'Avila

Teresa de Cepeda y Ahumada naît à Gotarrendura, Vieille-Castille, en 1515. Elle descend de Juifs convertis par son père, et par sa mère d'une famille de petite noblesse castillane. Elle est morte à Alba de Tormes en 1582. Maintes qualités la désignent à notre admiration : sainte, mystique, réformatrice du Carmel, femme d'affaires, écrivain, Freud la qualifiant même d'hystérique, ce qui, dans ce cas, est une espèce de compliment. Enfant, elle voulait être martyre en terre infidèle, puis ermite. Elle aimait les romans de chevalerie (elle en écrivit un), les vies de saints, l'aumône et l'oraison, et aussi plaire. Pendant des années, même au couvent de l'Incarnation d'Avila, où elle prononce ses vœux, en 1534, elle gardera des goûts mondains, les religieuses n'étant pas cloîtrées. La lecture des *Confessions* de saint Augustin est une étape décisive dans la voie de sa propre réformation, avant celle du Carmel, avec ce vœu de pauvreté, de solitude, de silence, qui allait tant indisposer ses contemporains. Elle écrit l'histoire de sa vie, reçoit des visions et connaît des extases qui vont de pair avec son goût de la perfection spirituelle, sinon de l'excès, l'extase et la vision étant les plus sûrs chemins en Dieu, ou de Dieu en soi, quoique ce soit encore là, selon le vocabulaire mystique, une infinie distance sans laquelle celui qui en est la proie risquerait la brûlure et la cendre. Elle voyagera beaucoup, à quoi l'oblige la fondation de 17 couvents, dont ceux de Valladolid, Ségovie, Blas de Segura, Séville, Malagón, Tolède, aidée dans cette tâche par le carme Jean de la Croix, immense mystique d'Espagne et poète génial, Thérèse étant sans doute la plus grande mystique d'Occident. Ses

écrits impressionnent : *Le Livre de la Vie, Le Livre des Fondations, Le Château intérieur, Le Chemin de la perfection*, ainsi que sa correspondance. Ce n'est pourtant pas la plus touchante : Catherine de Sienne, Angèle de Foligno, Hadewijch d'Anvers, Catherine Emmerich, Thérèse de Lisieux m'émeuvent davantage ; mais c'est la plus forte. Après sa mort, survenue le 4 octobre 1582, date où la chrétienté passe du calendrier julien au grégorien, Thérèse d'Avila fut exhumée : son corps était intact ; comme celui d'Osiris, on le démembra : Rome s'octroya le pied droit et la mandibule supérieure ; Lisbonne la main gauche ; Ronda la droite et l'œil gauche ; Alba de Tormes le cœur ; les doigts répartis en divers endroits du royaume d'Espagne. Seule compte pour nous la femme ravie en Dieu. Son autobiographie est un des grands livres de l'Europe méditerranéenne. Voici une de ses visions : « Ce n'est pas un éclat qui éblouit, mais une douce blancheur et un éclat infus qui charme délicieusement la vue sans la fatiguer, de même que la clarté dans laquelle on perçoit cette si divine beauté. C'est une lumière si différente de celle d'ici-bas, que la clarté du soleil que nous voyons semble si terne, comparée à cette lumineuse clarté qui se présente à la vue, qu'on voudrait ensuite ne pas rouvrir les yeux. C'est comme si l'on voyait une eau très claire couler sur du cristal en réverbérant les rayons du soleil, comparée à une eau très trouble qui coule de la terre sous de gros nuages » (traduction de Jean Canavaggio).

Thym

Je voue au thym une reconnaissance multiple. Cette plante aromatique, également appelée serpolet ou, en occitan, farigoule, est source de tant de bienfaits et de plaisir qu'elle est pour ainsi dire mêlée à l'histoire intime d'innombrables personnes, dont la mienne. Sans charme particulier avec ses solides petits buissons vert-de-gris qui peuvent pousser jusqu'à 2 000 mètres d'altitude, elle concurrence la sauge dans les tisanes antiseptiques, notamment pour les infections de l'appareil respiratoire mais aussi du foie. Avec le laurier (auquel on peut ajouter de la sarriette, du romarin, de la marjolaine et de la coriandre), le thym entre dans la composition du bouquet garni dont

la cuisine méditerranéenne fait grand usage.



Il est bon de savoir que son étymologie (*thumon*, en grec) désignait l'offrande qu'on brûlait en parfum, lors de sacrifices. Ses vertus antiseptiques la faisaient entrer dans l'embaumement des morts, chez les Egyptiens et les Etrusques. Au Liban, en Syrie, et sur la côte ouest de la Méditerranée, on l'appelle zaatar : réduit en poudre et mêlé au sumac et au sésame, on l'utilise dans la cuisine, le mélange étant si savoureux qu'il m'est possible d'en manger tel quel, en laissant cette poudre devenue ocre ou brune me piquer délicieusement la langue en pensant, moi, que c'est un résumé de la civilisation méditerranéenne que je goûte là.

Tibhirine

Dans la région de Médéa, en Algérie, à l'ouest de la plaine de la Mitidja, que ferment ces hauteurs, existait au temps de la colonisation française un vaste domaine agricole de 500 hectares, dont une douzaine appartenaient, depuis 1937, aux moines qui y avaient fondé le monastère Notre-Dame-de-l'Atlas. Ils vivaient là, dans un vaste bâtiment un peu austère mais environné de grands cèdres, de mandariniers, de palmiers, de rosiers. Dans un jardin ouvert aux villageois, qu'ils soignaient gratuitement, ils cultivaient des tomates, des pommes de terre, des courgettes, des fèves, des haricots, du piment, des salades et des fruits : pommes, cerises, kakis, rhubarbe, produisant également du miel qu'ils vendaient au marché. Dans la nuit

du 26 au 27 mars 1996, sept moines trappistes du monastère sont enlevés, deux réussissant à se cacher : séquestrés, ils seront égorgés, sans que leurs corps soient retrouvés, leurs têtes seules se trouvant dans les cercueils que la police avait fait lester de sacs de sable pour donner le change. Les raisons de leur enlèvement et de leur exécution restent mal connues. Parmi les hypothèses, la plus officielle reste l'enlèvement par le GIA (Groupe islamique armé) qui faisait régner la terreur pendant la guerre civile algérienne des années 1990, et dont le chef de commando avait été manipulé par les Services secrets algériens. On a ensuite parlé d'une bavure de l'armée algérienne, qui voyait d'un mauvais œil les moines soigner les terroristes qui s'étaient présentés au monastère. D'autres sources disent que ce sont les Services secrets qui auraient tenté de se faire valoir en enlevant les moines pour s'attribuer une libération qui aurait mal tourné. L'enquête reste donc en cours. On ne saurait oublier que, dans cette période, onze autres religieux français, dont l'évêque d'Oran, ont été assassinés. Un film français, *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois, inspiré du martyre de ces trappistes, a obtenu un immense succès : on y voit les dernières semaines de ces hommes dont tout d'abord éclate la bonté, et la volonté de servir les gens du pays dans lequel ils vivent, mais aussi leur itinéraire personnel au moment où il s'agit de décider s'ils restent ou abandonnent le monastère. « Partir, c'est fuir et abandonner le village aux terroristes », déclare l'un d'eux. On les voit vivre, sans pathos ni ostentation ; on les regarde prier, apporter des réponses chantées en grégorien aux problèmes qui nous semblent relever du politique ou du social. Le film fait entendre également la possibilité d'un dialogue entre la Bible et le Coran – une des scènes les plus fortes du film étant celle où frère Christian rappelle à l'ordre divin, *via* le Coran, le chef du commando terroriste débarqué en pleine nuit au monastère. Il y a aussi une interrogation sur le silence de Dieu et sur le sacrifice en des temps de grands troubles, qui nous rappelle que la Méditerranée est une terre de foi.

Tipasa

Malgré ses ruines romaines, cette ville de la côte algérienne, à une

cinquantaine de kilomètres d'Alger, doit tout à Albert Camus et à son texte, *Noces à Tipasa*, un des quatre qui constituent le recueil *Noces*, le livre que je préfère de cet écrivain – son texte le plus poétique, celui où il parle le mieux de la Méditerranée. Sans doute ne connaîtrai-je jamais Tipasa, ni le vent à Djemila, ni l'été à Alger – cependant je connais la Florence du dernier texte, *Le Désert*. Mais comment ne pas être touché par ce que Camus appelle les « noces de l'homme avec le monde » ? Comment ne pas se laisser envahir par ce que propose le monde – en l'occurrence le soleil, l'élément marin, la plongée dans une eau qui révèle le plein accord de l'esprit et du corps ; un accord qui est l'ivresse de ce qui est juste – sinon du juste : « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons sur les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. » La beauté des anciens dieux s'accorde avec celle de l'homme et du paysage. Tipasa, en fin de compte, on la trouve aussi à Byblos, à Tyr, à Leptis Magna, à Sélinonte, au cap Sounion, ou dans tout autre de ces sites antiques situés au bord de l'eau et où, enfant, je me baignais pour y trouver une joie grâce à laquelle l'adulte se réconcilie aujourd'hui avec l'enfant qu'il a été, manière d'actualiser les noces avec le monde…

Torga (Miguel)

L'écrivain portugais Miguel Torga est né Adolfo Correira da Rocha, en 1907, à São Martinho de Anta, dans la région de Trás-os-Montes au nord du Portugal, entre l'Espagne et la région du Douro. Il manifeste très jeune du goût pour la littérature et optera pour le pseudonyme de Torga qui signifie bruyère. Il vient d'une famille paysanne. Il fréquente le séminaire de Lamego, et à treize ans se rend au Brésil pour s'employer dans une ferme ; il y restera cinq ans. Il rentre au Portugal en 1925, et s'inscrit à l'université de Coimbra d'où il sortira docteur en médecine, en 1933. Il exerce dans son village natal avant de s'installer à Coimbra, menant de front la carrière de médecin et (si c'en est vraiment une) celle d'écrivain. Prolifique, auteur d'un vaste journal

intime tenu de 1933 à 1993, d'une importante autobiographie, de romans, de nouvelles, de contes, d'essais, Torga, après avoir été inquiété sous le régime de Salazar, devient un classique après la révolution des Œillets, en avril 1974. Profondément humaniste, comme beaucoup d'écrivains médecins (mais moins désenchanté que son cadet António Lobo Antunes, sans doute le romancier portugais vivant le plus important), il a beaucoup réfléchi au destin de son pays. Tout part de cette formule, à présent célèbre : « L'universel, c'est le local moins les murs. » A propos de quoi il ajoute : « Ce n'est qu'après avoir mesuré ses propres caractéristiques et les avoir mêlées dans le grand feu universel que n'importe qui peut se sentir à la fois citoyen de Trás-os-Montes et citoyen du monde. » Du moins Torga nous le fait-il sentir grâce à son art. Le Portugal, qui a su faire souche au Brésil, a échoué à s'implanter de la même façon en Afrique. C'est pourquoi ce pays peut sembler en marge de l'Europe, voire rétrograde, dit Torga, les Portugais restant « toute leur vie à observer le monde du rocher qui leur a servi de belvédère », nourrissant à l'égard des autres cultures méditerranéennes un complexe d'infériorité, ce qu'on voit à propos de la langue : « Le portugais est une très vieille et très noble langue latine répandue à travers les cinq continents. Mais l'Europe cultivée la méconnaît et elle a souffert, au fil des siècles, de l'injuste condamnation de se voir privée de sa participation au chœur polyphonique des nations. » Et cela malgré Camoëns, Pessoa, Saramago, José Cardoso Pires, Lobo Antunes, Lidia Jorge, pour ne pas parler des rameaux brésilien et africain.

Toulouse

Tant de choses me lient à Toulouse, berceau de la branche paternelle de ma famille, que je me devais d'en parler. La parole me fait cependant défaut, la ville rose se dérobant dans une multitude d'anecdotes personnelles qui n'auraient d'intérêt que dans un récit autobiographique ou dans leur métamorphose romanesque. La ville où j'ai vécu, enfant, entre deux et six ans, existe bien sûr encore. Pourtant, ma famille paternelle s'y est à peu près éteinte, et mes promenades dans Toulouse, lorsque j'y retourne, ne sont que des

rencontres avec des ombres. Il est vrai que l'ombre est parfois dense entre les murs de brique, rue Riquet, rue Garrigou, rue Labatut, boulevard Monplaisir, et aussi sous les arbres du Jardin des Plantes, au Grand Rond, dans le jardin de l'Observatoire, et surtout au fond de ma mémoire, où une étrange lumière le dispute à l'ombre pour susciter des personnages hauts en couleur, notamment ces protestants toulousains dont la rigueur se mâtinait de cette jovialité méridionale que je retrouverais bientôt au Liban.



J'aime cette ville moins pour elle-même, malgré ses monuments célèbres – la basilique Saint-Sernin, l'église des Jacobins qui renferme les restes de saint Thomas d'Aquin, le couvent des Cordeliers, Notre-Dame-du-Taur, la chapelle des Pénitents noirs, le Pont-Neuf sur la Garonne, les allées Jean-Jaurès, les anciens abattoirs –, que pour les noms de l'agglomération toulousaine qui bruissent comme un feuillage perdu – celui, par exemple, des hauts platanes qui bordent le canal du Midi : Jolimont, Blagnac, Fenouillet, Lespinasse, Cugnaux, Pechbusque, Pin-Balma, Tournefeuille, Montrabé –, mes errances finissant toujours par me conduire place du Capitole, parce qu'il faut toujours un centre, celui-ci fût-il géographique, sentimental ou intérieur, ou un accent, celui, très marqué, de Toulouse, qui fut le mien, enfant, avant qu'on me le fasse renier comme inélégant, voire indigne d'un Français, sur l'autre rive de la Méditerranée.

Tribunal des eaux (Le)

Dans la plaine de Valence, en Espagne, où l'eau est rare, surtout en été, il existe une juridiction singulière, héritée du Moyen Age, et qui veille à une répartition équilibrée de l'eau entre les agriculteurs. Le tribunal des eaux consiste en un rassemblement de représentants des huit communautés d'irrigants (ou gardiens des canaux d'irrigation) de la plaine ; ces canaux (*acequias*), qui captent et distribuent l'eau du fleuve Turia, sont au nombre de huit. Chaque jeudi, à midi, pendant que sonnent les cloches de la cathédrale, à la tour Miquelet, le tribunal se réunit sur la place de la Vierge, devant la porte des Apôtres. L'huissier appelle les accusés avec cette phrase, déclamée en dialecte valencien : « *Denunciats de la sequia de…* » (« Accusés du canal de… »). Le condamné acquitte une amende en gages (un gage consistant en une somme correspondant au salaire journalier d'un gardien de canal). La juridiction s'applique aux membres du tribunal, aux communautés d'irrigants, aux chambres d'agriculture, aux concessionnaires d'eaux… Cette étonnante juridiction survit de façon non folklorique, malgré le développement de l'urbanisme et de l'industrie qui marginalise peu à peu les activités agricoles et tendent à faire disparaître les traditions les mieux ancrées. Les touristes sont nombreux à assister à ce cérémonial qui, la plupart du temps, ne dure que quelques minutes, et peut paraître folklorique dans la troisième ville d'Espagne. Un peu plus loin, sur la place, on a érigé une fontaine en l'honneur du fleuve Turia qui prend sa source dans la Sierra de Albarracín, et s'appelle Guadalaviar, entre sa source et Teruel, jusqu'au moment où il conflue avec l'Alfambra, devenant donc le Turia qui avait son embouche à Valence, dans la Méditerranée, avant qu'on ne le détournât au sud de la ville, après les meurtrières inondations de 1957, les architectes créant dans son ancien lit ce qui est devenu le plus vaste parc d'Europe.

Trieste

On a beaucoup écrit sur Trieste, ces derniers temps. La ville est même devenue un lieu commun littéraire, comme Venise, Lisbonne ou Tanger. On a l'impression d'en savoir beaucoup sur elle , même si l'on ne s'est jamais rendu dans cette ville singulière, située au pied des

Alpes dinariques, et dont l'histoire mouvementée lui a fait partager avec Tanger un statut international : la ville et son territoire n'ont été définitivement rattachés à l'Italie qu'en 1977. Ultime ville de la latinité ou bien cité extrême de l'Europe centrale, ni autrichienne, ni slave, ni italienne, Trieste est en vérité elle-même, exigeant beaucoup de celui qui y vit : une ville-poème, infiniment plus mystérieuse et séduisante que Venise, et non seulement pour la qualité des écrivains qui y ont séjourné (Nodier, en 1813, Stendhal, qui y fut nommé consul en 1831 mais sans être agréé par les Autrichiens, Rilke, Joyce, Morand [qui y repose éternellement], et les Triestins proprement dits : Italo Svevo, Umberto Saba, Roberto Bazlen, Claudio Magris, Boris Pahor, mais aussi pour ses monuments : la gare centrale, la fontaine des Quatre-Continents, la cathédrale San Giusto, l'église orthodoxe San Spiridone, par exemple, et surtout le port et le Canal Grande – lequel est tout ce que je me rappelle de Trieste, lorsque venant de Beyrouth, en 1961, nous y avions débarqué : c'était un jour de bora, ce terrible vent catabatique qui souffle du nord ou du nord-est sur la mer Adriatique, et je m'étais retrouvé à l'entrée de cette voie d'eau qui s'enfonce dans la ville sans mener nulle part, sinon à l'église à coupole Sant'Antonio Nuovo. Un canal qui a gardé pour moi un attrait si mystérieux que je ne songe jamais à lui sans me dire qu'il me faut revenir à Trieste pour le longer enfin et pénétrer je ne sais où, ailleurs, dans le secret de la ville que les écrivains me livrent sans me le donner vraiment.

Trintignant (Jean-Louis)

Incarnation exemplaire de l'acteur français de l'après-guerre, avec Alain Delon et Jean-Paul Belmondo, et comme eux ayant joué à l'étranger, surtout en Italie, et dans des films devenus mythiques, Jean-Louis Trintignant est un Méridional. Il voit le jour en 1930 à Piolenc, pays d'ail et de vin (côtes-du-rhône), près d'Orange, dans le Vaucluse. Il est le fils d'un industriel et neveu du pilote de course Maurice Trintignant – ce qu'il rêve de devenir et qu'il sera, dans les années 1970-1980, participant notamment au rallye de Monte-Carlo et aux 24 Heures du Mans. A quatorze ans, il découvre la poésie de

Prévert, Apollinaire, Aragon, auxquels il restera fidèle toute sa vie. En 1949, alors qu'il est étudiant en droit, à Aix-en-Provence, une représentation de *L'Avare*, par la compagnie de Charles Dullin, le bouleverse ; lui, si réservé, timide, même, sera acteur, et il monte à Paris pour suivre des cours de théâtre, où il rencontre la future Stéphane Audran, qui sera non seulement sa femme mais surtout une des plus belles actrices françaises de ces années-là, notamment dans les films de Claude Chabrol, son second mari. Il débute au théâtre en 1951, puis en 1956 au cinéma, dans un film de Christian-Jaque, *Si tous les gars du monde*. La même année, il tourne sous la direction de Roger Vadim *Et Dieu… créa la femme*, avec Brigitte Bardot (qui est aussi l'épouse du réalisateur) : le succès est planétaire, consacre le mythe de Bardot et fait de Trintignant une vedette. Il a une liaison avec BB : les deux couples officiels se séparent. L'Algérie est en guerre ; Trintignant est appelé sous les drapeaux : il restera près de trois ans outre-mer. A son retour, il tournera dans bien des films d'auteur, qui deviendront des classiques : *Le Combat dans l'île* de Cavalier, *Les Liaisons dangereuses* de Vadim, *Eté violent* de Zurlini, *Le Fanfaron* de Risi, *Un homme et une femme* de Lelouch, *Les Biches* de Chabrol, *L'Homme qui ment* de Robbe-Grillet, *Ma nuit chez Maud* de Rohmer, *Le Conformiste* de Bertolucci, *Le Train* de Granier-Deferre, *Le Désert des Tartares* de Zurlini, *Rendez-vous* de Téchiné, *La Vallée fantôme* de Tanner, *La Terrasse* de Scola, film qui marque la fin de la comédie à l'italienne… Au début des années 1980, la cinquantaine venue, il se retire dans le Gard, à Uzès, petite ville célèbre pour les séjours qu'y ont fait Jean Racine et André Gide. Trintignant avait refusé d'aller travailler aux Etats-Unis, déclinant des propositions de Coppola et de Spielberg, et même *Le Dernier Tango* à Paris, de son ami Bertolucci, par pudeur physique. « J'aime les choses simples, les petits bistrots, la bonne nourriture, les rapports d'amitié, la vie en province. » Une forme de sagesse… Il n'a jamais aimé Paris et souhaite surtout être plus près de la nature ; il le sera en l'honorant, peut-on dire : il acquiert un domaine viticole, à Saint-Hilaire-d'Ozilhan, dont le nom à lui seul, méridional et magnifiquement sonore, méritait qu'on y investît : Trintignant y élèvera un côte-du-rhône qu'on dit remarquable, les oliviers n'étant pas non plus absents de ses préoccupations agricoles, puisqu'il fait presser sa récolte dans un moulin cévenol. Il n'a pas entièrement renoncé à jouer, mais il se fera

très rare : dans les années 1990, il incarnera des personnages murés en eux-mêmes, comme dans *Rouge,* de Krzysztof Kieślowski, ou *Regarde les hommes tomber*, de Jacques Audiard. Il se donne aussi davantage au théâtre, avant de revenir dans un film primé à Cannes en 2012 : *Amour*, de Michael Haneke, avec Emmanuelle Riva. Trintignant, c'est avant tout un visage et une voix ; une voix particulière, douce et presque automnale, mais qui n'est pas dépourvue de mordant : « Trintignant est un jaguar toujours prêt à bondir », disait Alexandre Astruc de cet homme qui, après la mort tragique de sa fille Marie, fait semblant de vivre. Le vieux jaguar est triste et las, mais il garde encore des griffes, comme on l'a vu dans le film de Haneke.

Tunis

De la capitale tunisienne, où je m'étais rendu au mois de novembre, pour une série de lectures, il y a une dizaine d'années, je garde le souvenir de la pluie qui tombait sur les collines. Une pluie légère qui brouillait les cartes et empêchait que la ville se donne à moi dans ses clichés, dans ses avenues coloniales (l'avenue de France, l'avenue Bourguiba), dans la Médina que j'ai visitée en accompagnant un groupe d'étudiantes qui travaillaient sur la « gestion de l'espace » dans l'architecture traditionnelle. Je me promenais avec à la main un *masbaha* : un chapelet musulman, tel qu'on les égrène au Proche-Orient et qui servent le plus souvent de passe-temps, comme les komboloï grecs. On me prenait pour un Libanais ; on me parlait en arabe, et je répondais dans cette langue. Aussi ne cherchait-on pas à m'importuner pour me vendre des souvenirs. Je marchais dans une ville blanche et propre, moi qui ai l'habitude de la poussière et du désordre de Tripoli, Tyr, Saïda, Damas, Alep, Hama, Homs. Le lendemain, la pluie ayant cessé, j'ai déjeuné d'un couscous au poisson sur la terrasse d'une maison où, quelque peu éméché, j'ai prétendu démontrer que l'amour n'existe pas, au grand dam de jeunes femmes qui m'écoutaient sans me croire, mais non sans négliger l'opinion d'un écrivain, c'est-à-dire un homme censé en savoir davantage sur les questions amoureuses. Les écrivains en savent-ils plus sur cette question ? Je n'en suis pas certain. Il se peut qu'ils en sachent moins,

car avant tout soucieux d'eux-mêmes, aurais-je dû déclarer à ces jeunes femmes pour qui l'amour semblait le rivage suprême. Je regardais le ciel gris perle. On devinait le lac de Tunis, au loin. L'après-midi, on m'a amené à La Goulette, qui est le port de Tunis, puis à Sidi Bou Saïd, au-dessus de Carthage dont, le soir, on me proposerait une bouteille de coteaux du même nom, lors d'une fête donnée par des gens de la haute société tunisienne, à La Marsa, dans une maison blanche, au milieu d'un parc où les palmiers se balançaient doucement, comme dans un roman colonial, ai-je dit à l'hôtesse, qui a souri en me faisant asseoir parmi des tables basses chargées de bouteilles d'alcool et de mets divers. Un joueur de qanûn frappait les cordes de son instrument, secondé par un tambourinaire. J'étais le seul Européen, mais tout le monde s'exprimait en français. Les conversations portaient le plus souvent sur la place de la femme dans la société tunisienne et dans le monde arabe. Un homme qui se disait psychanalyste est venu me dire qu'une femme, assise seule dans un coin, souhaitait m'être présentée. Je suis allé la trouver : une femme mûre, aux lèvres épaisses, très fardée, aux formes lourdes, et qui ne faisait aucun mystère du désir qu'elle me vouait – lequel ne rencontrait pas le mien, hélas, qui allait plutôt aux deux jeunes femmes qui s'étaient mises à danser à l'orientale, sur une table basse ; l'une d'elles était d'une extraordinaire beauté, très blanche, aux yeux en amande, semblable à ces Circassiennes que les Ottomans, les Libanais, les Syriens allaient autrefois chercher dans l'Asie centrale pour les épouser. Je l'ai regardée longtemps danser ; sa grâce n'empêchait pas l'érotisme de se manifester. Elle souriait. Elle était loin de nous, qui étions tous ivres. La nuit de Tunis était extraordinairement douce. J'aurais aimé retourner alors à Sibi Bou Saïd, et contempler la lumière lunaire sur le golfe, en attendant le lever du soleil sur ce que Jean Grenier, le maître d'Albert Camus, méditant sur le même lieu, appelle la « sereine indifférence de la mer », et un spectacle plein de grandeur et d'exactitude. « N'est-ce pas la définition de la Méditerranée : une brièveté qui suggère l'infini, comme un enfant d'une seule image fait le monde ? »



Ugarit

Entre toutes les cités côtières de l'ancienne Phénicie (et j'en ai vu de nombreuses, de plus prestigieuses, de plus saisissantes, comme Baalbek, Tyr, Byblos, ou même Amrit, avec son temple marin et ses méghazils – tombeaux en forme de bétyles rappelant ce qu'était la pierre noire d'Emèse, l'ancienne Homs), je garde un souvenir particulièrement vif d'Ugarit, quoique je ne m'y sois rendu qu'une fois. Ugarit (qu'on peut aussi écrire Ougarit) s'appelle en arabe Ras Shamra, c'est-à-dire « tête de fenouil ». Le site, qui se trouvait jadis au bord de la mer, a d'abord été occupé par les hommes de l'Age de bronze, puis par une population mésopotamienne qui introduit là le cuivre, à la fin du VIe siècle, avant de péricliter, laissant place aux Cananéens, suscitant l'intérêt des Egyptiens, puis des Hittites, et commerçant avec les Minoens, puis déclinant économiquement, à moins que la ville n'ait été envahie puis détruite par les Philistins. Découvertes en 1929, les ruines méritent d'être visitées en compagnie d'un archéologue. Je les ai vues, autrefois, sous la férule d'une guide en tarbouche et abbaya, et qui empestait l'ail. Il pleuvait sur le proche port de Lattaquié ; il bruinait sur les pierres de Ras Shamra, sur la forteresse, la maison du grand prêtre, le temple de Dagon, dieu des enfers, la maison de Rapanou, le palais royal. Ce qui m'intéressait davantage, et que je ne trouverai que plus tard, dans les livres, ce sont les alphabets des huit langues utilisées à Ugarit : une correspondance diplomatique rédigée majoritairement en akkadien, mais aussi en hourrite, en chyprio-minoen, en hittite, en hiéroglyphes égyptiens, et surtout dans le langage ougaritique qui consiste en la simplification, au XIVe siècle avant J.-C., de ces écritures, notamment la cunéiforme, pour obtenir un alphabet de trente lettres, le plus ancien du monde.

J'ai ramassé une noire pierre de mortier. Je l'ai toujours. Il me semble qu'elle contient un peu de la pluie, la dernière du printemps, qui tombait doucement sur les ruines, ce jour-là.

Ulysse

Ulysse, c'est l'homme moderne, déjà, bien plus, ou autrement, que Sisyphe ou Prométhée. Du légendaire roi d'Ithaque, du héros guerrier, du vainqueur d'Ajax, je retiens surtout l'homme de la *métis*, cette intelligence rusée qui est celle de la modernité et de l'homme seul, malgré ses compagnons. Des traductions de l'*Odyssée* que j'ai lues, enfant, puis jeune homme, je retiens celle de Bérard, la plus enchanteresse, et qui m'a fait aimer l'idée même de voyage ; un voyage qui contient tous les voyages à venir, c'est-à-dire la littérature mondiale, le récit de toutes les aventures que les autres écrivains ne font que réécrire, peu ou prou, pour les siècles des siècles : les Sirènes, la descente aux enfers, le Cyclope, Nausicaa, Circé, Charybde et Scylla, les Lotophages, Pénélope, Télémaque, la vengeance, etc. Le voyage des voyages. C'est pourquoi Joyce peut le réduire à une seule journée, à Dublin, au début du XXe siècle : une journée qui, pour jouer comme lui sur les mots, est un *journey*, un voyage, en anglais ; un voyage qui reprend les situations symboliques de l'*Odyssée* en passant aussi par tous les états de la langue anglaise. Un voyage intérieur, aussi bien : n'oublions pas que Joyce a été élevé dans la religion catholique. Nous sommes tous au cœur d'une odyssée personnelle, dont nous ne trouverons pas toujours le chant, ni le sens d'un cheminement qui n'appartient pourtant qu'à nous. Voilà pourquoi nous en revenons toujours à Ulysse. Il est aujourd'hui de bon ton de critiquer le *nostos*, le retour, la maladie du retour, la nostalgie de la patrie, la patrie elle-même. Cependant, sans nostalgie, pas de voyage, pas d'odyssée, pas de mouvement, pas de guerre, pas d'alternance entre la guerre et la paix, pas de foyer, de patrie. Ulysse est aussi moderne en cela qu'il a inventé la nostalgie, et défini un autre rapport au temps, une autre façon d'être au monde, celle-ci tendît-elle à confondre le voyage de retour avec l'existence elle-même, et le mouvement vers Ithaque avec un différé perpétuel, comme si Pénélope, la femme, était la mort, la

douce mort du héros – raison pour laquelle Joyce achève son *Ulysse* sur le monologue de l'épouse, sur la grande nuit féminine qui acquiesce à ce à quoi l'homme n'a pas accès : un chant de la nuit ; ce chant que nous entendons aussi dans l'opéra de Monteverdi : *Le Retour d'Ulysse dans sa patrie*. Ulysse, d'une certaine façon, c'est l'homme qui a décidé du temps, contre la vindicte divine : il est le temps. Il est nôtre. Nous sommes Ulysse.

Unamuno (Miguel de)

Le philosophe Miguel de Unamuno (un philosophe également poète, conteur, dramaturge, universitaire) est né à Bilbao, en 1864. C'est donc un Basque, non un Méditerranéen, d'abord soucieux d'enseigner la langue basque à l'université de sa ville natale, où il se heurte aux nationalistes, déjà… Il est donc obligé d'aller enseigner le grec à l'université de Salamanque, de 1891 à 1901. En 1897, une maladie cardiaque le plonge dans une crise religieuse à laquelle s'ajoute la certitude que l'Espagne est entrée dans le déclin avec la perte de Cuba, après la guerre de Dix Ans où ont pris parti, contre l'Espagne, bien sûr, les Etats-Unis qui occuperont d'ailleurs l'île. Unamuno est un intellectuel de la génération de 1898, comme on l'appelle en Espagne, laquelle regroupe entre autres Ramón del Valle-Inclán, Pío Baroja, Antonio Machado, tous hostiles à la monarchie et l'exprimant avec une véhémence qui a valu à Unamuno, devenu recteur de l'université de Salamanque, de s'exiler aux Canaries, en 1924. Ce qu'étaient les Canaries, à une époque où cet archipel n'était pas encore, comme les Baléares, la cour de récréation des Nordiques et des Scandinaves, laisse penser que ce fut un exil proche de l'expérience du désert. Unamuno ne rentrera qu'en 1930, après la chute du dictateur Primo de Rivera, retrouvant son poste de recteur, devenant même député, lors de la proclamation de la République. Il n'a pas perdu son sens de l'honneur moral, pourrait-on dire, lequel fait défaut à tant d'intellectuels : le 12 octobre 1936, alors que se déroule le fête franquiste de la « Race espagnole », le philosophe improvise un discours resté dans les annales de la pensée libre, et qui fait honneur à cet existentialiste chrétien : « Je viens d'entendre un cri nécrophile et

insensé : *Viva la muerte !* Et moi qui ai passé ma vie à façonner des paradoxes qui ont soulevé l'irritation de ceux qui ne les comprennent pas, je dois vous dire, en ma qualité d'expert, que ce procédé barbare est pour moi répugnant. […] Cette université est le temple de l'intelligence. Et je suis son grand prêtre. C'est vous qui profanez cette enceinte sacrée. Vous vaincrez parce que vous possédez plus de force brutale qu'il n'en faut. Mais vous ne convaincrez pas », s'écria-t-il, soulevant un tel scandale qu'il ne dut sans doute la vie qu'à l'épouse de Franco qui réussit à le faire sortir à la faveur du désordre. Il mourra la même année, assigné à résidence. De son œuvre, on connaît surtout trois titres, en France : *L'Agonie du christianisme*, *L'Essence de l'Espagne* et *Le Sentiment tragique de la vie*. Le sentiment spontané que nous avons du monde détermine nos idées et nos affects, notamment le sentiment de notre finitude qui trouve à s'apaiser dans la soif d'immortalité et la foi en Dieu ; d'où la nécessité de réconcilier raison et cœur, pour s'unir à Dieu, la « lutte pour la vie » n'étant rien d'autre que « la vie elle-même ».



Vaud (Pays de)

Grâce au lac Léman et au Rhône (qui prend sa source dans un glacier du Valais avant de se jeter dans le Léman puis, après Genève, de passer en France où son cours s'achève dans le delta de la Camargue et la Méditerranée), le pays de Vaud pourrait être l'extrême pointe de la Méditerranée : une certaine douceur, la vigne étagée sur les pentes occidentales du lac, la langue française… Cependant, note Charles-Ferdinand Ramuz, la Réforme en a décidé tout autrement, donnant une autre version de l'histoire, modifiant le paysage vaudois en le rattachant au Nord, remplaçant le maïs par le froment, les bœufs par les chevaux, la tuile par l'ardoise, la châtaigne par la pomme de terre, la vigne seule n'ayant pas été arrachée (le vignoble pentu de Lavaux, si beau en automne, est d'ailleurs inscrit au patrimoine mondial), le calvinisme achevant de rompre tout lien de cousinage avec les peuples établis le long du Rhône, c'est-à-dire avec la Méditerranée, alors que le français parlé par les Vaudois a plus à voir avec le dialecte franco-provençal qu'avec le français de Paris – ce qui fait que le Suisse Ramuz use dans ses romans d'une langue rude et savoureuse, plus proche de celle de Jean Giono que de Morand ou de Gide. Certes, le pays de Vaud n'est plus tout à fait celui qu'évoquait Ramuz, il y a cent ans ; il n'en reste pas moins qu'on peut jouir, à Lausanne, Montreux, Nyon ou Vevey, d'une douceur de vivre qui n'a rien à envier à celle des Rivieras française et italienne, comme ces moments où, sortant des ravines et de la forêt, il arrive à Ramuz de se retrouver « à la pointe d'un de ces lieux élus, au sommet d'une de ces bosses : alors le général m'était donné et je touchais au général en sortant du particulier », c'est-à-dire en regardant et en écrivant, lui qui s'était demandé, en découvrant la littérature grecque au lycée, ce

qu'écrirait Eschyle si celui-ci était né à la fin du XIXe siècle, dans le pays de Vaud, au bord de ce Léman que Ramuz aime tant contempler de haut, « vide de toute vie apparente », mais doué de « sa vie à lui, le mouvement de l'air, le passage des nuages ou bien un bateau à vapeur ou une barque de pêcheurs, et il y a des petits villages suspendus comme dans rien du tout quelque part sur le bord de l'eau, qui font une tache blanche avec un peu de rouge, vaguement aperçus à travers une brume plus fine que de la mousseline, où le plan du lac et la pente du mont se trouvent confondus » (in *Découverte du monde*).

Vauvenargues (Luc de Clapiers, marquis de)

Vauvenargues, c'est un château et un homme, le château sévère et sans grâce, quasi-forteresse ou même caserne, sur sa butte, avec deux tours à toit de tuiles, un petit jardin en terrasse, rien de séduisant, sauf pour Picasso, qui en fera l'acquisition en 1958, et dans le parc duquel il est enterré, non loin d'Aix-en-Provence, au pied du massif de la Sainte-Victoire ; et l'homme, né en 1715, à Aix, dans une famille noble mais modeste, qui l'envoie au collège d'Aix où il n'étudiera ni le latin ni le grec, se contentant de lire Plutarque dans la traduction d'Amyot, chétif, laid, solitaire, hobereau désargenté, souhaitant devenir diplomate mais y renonçant après une attaque de variole qui le défigure, et s'engageant dans l'armée pour dix ans, dans la guerre de Succession de Pologne, la campagne d'Italie de 1733, la désastreuse expédition de Bohême où une de ses jambes est gelée, ce qui mettra fin à sa carrière militaire, montant enfin à Paris, où il vit solitairement, et mourant là en 1747, à trente et un ans, néanmoins ami du marquis de Mirabeau (le père du futur homme politique), de Marmontel, de Voltaire, et pour nous grand moraliste, auteur de divers écrits, dont une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* et le recueil de maximes (un millier, dont la plus grande partie est posthume) qui l'ont fait passer à la postérité, illustrant cet esprit français qui a donné au monde, notamment grâce aux moralistes, de La Rochefoucauld à Cioran, quelque chose que l'on peut comparer à l'éclat de la Grèce antique.

Quelques maximes, donc, parmi les plus célèbres, et qui ont la

transparence de l'irréfutable, quand elles ne sont pas entrées dans l'anonymat de l'usage : « Les grandes pensées viennent du cœur » ; « L'estime s'use comme l'amour » ; « Nul homme n'est faible par choix » ; « Qui sait souffrir sait tout oser » ; « Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges qui ne sont pas sincères » ; « Le monde est un grand bal où chacun est masqué ».

Venise



Fondée au ve siècle par les Vénètes qui dans cet archipel d'îlots, de salines, de petits champs avaient trouvé de quoi échapper aux Barbares, cette ville est devenue pendant une dizaine de siècles une république considérable, dominant la Méditerranée orientale non seulement politiquement mais aussi par le commerce et les arts, sans se plier à l'Occident, et ne mettant genou à terre que devant Bonaparte. C'est Byzance aux portes de l'Europe du Nord, de la même façon qu'elle apporta le nord aux rives orientales et sur la mer Noire. Venise a inventé la Bourse, l'impôt sur le revenu, la statistique, et donné son essor à l'imprimerie. Les plus grands artistes y sont nés ou venus y mourir. Venise est aujourd'hui une ville de mort. C'est ainsi que, venant de Beyrouth, en 1961, et plus précisément de Trieste, je l'ai perçue, d'emblée, au début de l'été, effrayé par ses eaux mortes, ses palais décrépits, ses ruelles obscures, l'odeur de vase, néanmoins séduit par le mouvement des embarcations, gondoles et vaporettos, Venise n'étant pas encore, en ce temps-là, disneylandisée par les voyagistes qui font accoster leurs immeubles flottants aux quais de la

Sérénissime, inversant le mouvement qui avait porté les flottes vénitiennes dans la Méditerranée tout entière. Je viens de relire un des plus beaux romans d'Henry James, *Les Papiers de Jeffrey Aspern*, j'ai réécouté la *Lugubre gondole* de Liszt dans ses deux versions et j'ai revu *Mort à Venise*, de Luchino Visconti. Ces œuvres évoquent la mort : ces palais, ces canaux, le Lido, même, nous parlent de la fin, et je songe qu'on ne vient à Venise que pour y finir ses jours, pour y reposer, dans l'île San Michele, comme Wagner, Diaghilev, Pound, Stravinski. Une ville à part. Une ville provinciale. Une ville secrète sans doute, comme toutes celles qui se sont refermées sur un glorieux passé. La Venise de Casanova, bien sûr, et de l'empire commercial. Mais aussi Venise la défunte, comme Bruges la morte. Tout le contraire de l'industrieuse Amsterdam, de Sète la méridionale, ou des mondes flottants asiatiques. Il y a là une odeur qui n'est pas seulement celle de l'eau mais aussi celle des siècles, de l'enfoncement dans la vase et dans le temps, de la muséification – autre nom de l'oubli. On ne vient à Venise que pour des raisons personnelles, et souvent presque anodines : Proust n'en retient à peu près que l'expérience (fondamentale, il est vrai, pour l'économie de sa recherche du temps perdu) des pavés de la place Saint-Marc et du phénomène de mémoire involontaire qu'ils procurent au narrateur. Barrès y est allé toute sa vie et y a respiré une odeur de pourriture qui lui donne, dans *La Mort de Venise,* la vision la plus juste de la ville, qu'il est par ailleurs le premier à avoir survolée en avion, en 1916 : « La puissance de cette ville sur les rêveurs, c'est que, dans ses canaux livides, des murailles byzantines, sarrasines, lombardes, gothiques, romanes, voire rococo, toutes trempées de mousse, atteignent sous l'action du soleil, de la pluie et de l'orage, le tournant équivoque où, plus abondantes de grâce artistique, elles commencent leur décomposition. Il en va ainsi des roses et des fleurs du magnolia qui n'offrent jamais d'odeur plus enivrante, ni de coloration plus forte qu'à l'instant où la mort y projette ses secrètes fusées et nous propose ses vertiges. » Joseph Brodsky, lui, en propose une version nocturne, froide, pluvieuse, sans se souvenir que le peintre Whistler disait que c'était après la pluie qu'il fallait voir Venise. Butor se contente de décrire méticuleusement San Marco. Morand y trouve cependant son compte, au point de mettre la ville au pluriel : *Venises* – un de ses plus beaux livres, sans doute le meilleur qu'on ait consacré à la Sérénissime : en l'occurence

une autobiographie au miroir vénitien. Morand, qui a compris le caractère méditerranéen et oriental de la ville, y est revenu toute sa vie, et peut ainsi noter ceci : « Je me sens décharmé de toute la planète, sauf de Venise, sauf de Saint-Marc, mosquée dont le pavement déclive et boursouflé ressemble à des tapis de prière juxtaposés. » Venise était pour lui une manière de vivre… Et si Venise semble une étape obligée pour nombre d'écrivains moindres, qui cependant se croient tenus de nous donner leur « vision » de la ville, contribuant ainsi à l'effacement de celle-ci sous les clichés, c'est sans doute Hemingway qui en donne la version la plus moderne, dans un de ses derniers romans, *Au-delà du fleuve et sous les arbres* : évocation suprêmement désenchantée, puissamment alcoolisée, mais magnifique de l'écrivain vieillissant dans une Venise hivernale, glaciale, désolée, où il est cependant possible de vivre une ultime histoire d'amour. Mais c'est sans doute aux peintres, Guardi, Canaletto, Mušič et, davantage, aux musiciens que je confierai aujourd'hui le soin de déployer en moi la plus secrète Venise, la plus belle, celle qui se dresse à l'intersection des songes et du savoir : la Venise de Gabrielli, de Monteverdi, d'Albinoni, de Vivaldi, du dernier Liszt, du Stravinski de *Canticum Sacrum*, créé à Saint-Marc en 1956…

Ventoux (Mont)

Le 26 avril 1336, le plus grand poète et intellectuel italien de son temps, François Pétrarque (Francesco Petrarca), entreprend l'ascension du point culminant de la Provence, le mont Ventoux, haut de 1 911 mètres, limite septentrionale des pays de langue d'oc. Il est accompagné de son frère et d'un berger. Pétrarque était né à Arezzo, en 1304, d'un père notaire qui avait été banni de Florence parce que du parti de Dante ; la famille avait donc émigré à Marseille, puis dans le Comtat Venaissin, en Avignon, où elle s'installe en 1312, tandis que Francesco étudie à Carpentras, puis à Montpellier, enfin à Bologne, avant de revenir en Avignon, où il vit à la cour des papes, et rencontre Laure de Sade, à qui il vouera un amour célèbre. Il voyage : Paris, Liège, Aix-la-Chapelle, avant de regagner Avignon, en 1336. C'est cette même année qu'il entreprend l'ascension du Ventoux. Les

ascensions ne sont pas monnaie courante, à l'époque ; et un poète se contenterait volontiers de l'ascension symbolique du mont Parnasse.



C'est oublier que Pétrarque n'est pas qu'un poète lyrique ; c'est aussi un humaniste, un érudit, un penseur. Cette ascension, il la relate dans une lettre à un ami religieux, Dionigi da Borgo san Sepolcro. C'est un des textes les plus célèbres du poète, avec son *Canzoniere*. Du sommet, il aperçoit le Rhône, les monts du Lyonnais, la Méditerranée, puis il ouvre au hasard les *Confessions* de saint Augustin, qu'il avait emportées, et il lit ceci : « Et les hommes vont admirer les cimes des monts, les vagues de la mer, le vaste cours des fleuves, le circuit de l'Océan et le mouvement des astres et ils s'oublient eux-mêmes. » Son frère, lui, ouvre l'Evangile où il lit un passage sur la concupiscence. Les deux hommes se souviennent ainsi que la nature ne saurait être plus impressionnante que Dieu, et que tout admirable qu'elle est, et si haut qu'on s'élève, seule compte l'élévation intérieure, le livre ouvert nous fermant le monde, et la fermeture du monde entrebâillant la porte de l'invisible.

Vents

Ces très grands vents chantés par Saint-John Perse, je les ai tous connus et peu aimés, quand je ne les déteste pas, comme le khamsin, ce vent brûlant venu du désert égyptien qui souffle sur le Proche-Orient, ou le sirocco venu, lui, du Sahara et qui affecte le Maroc,

l'Algérie, la Tunisie, l'Andalousie, les Baléares, la Sicile, le Mezzogiorno, et qui s'appelle, comme un dieu aztèque, *Chloc* en Tunisie, *Xaloc* en Catalogne, *Xlokk* à Malte… Le khamsin souffle pendant une cinquantaine de jours, d'où son nom, jusqu'à Beyrouth où il offre au ciel l'aspect d'un couvercle de cuivre battu par la chaleur et qui se referme en donnant l'impression d'être vivant dans une tombe qui a la dimension d'une ville. Je me rappelle aussi le vent d'hiver, venu de la mer, qui jetait d'énormes vagues contre la corniche et faisait tomber la neige sur le Mont-Liban et sur le mont Hermon – auquel sa blancheur vaut en arabe la vénérable dénomination de Jabal el-Cheikh, la montagne du Cheikh : il me semblait être alors à Toulouse où il fallait subir le vent d'autan, notamment, en février, le terrible autan de Sibérie, très froid et violent, qui m'empêchait, enfant, de trouver le sommeil, sur la colline de Jolimont ; les autres vents d'autan, l'autan blanc qui souffle sur le Roussillon, le Languedoc, et jusqu'en Périgord, sec, par beau temps, et l'autan noir, humide et chaud, arrivent à travers le couloir constitué par le Lauragais et la Montagne Noire, particulièrement violent par son passage dans le goulet d'étranglement qu'est le seuil de Naurouze, l'autan noir pouvant rendre fou, dit-on, en tout cas déranger les âmes particulièrement sensibles aux variations climatiques. Un autre vent particulièrement pénible : la bora, dont le nom vient du dieu grec du vent, Borée, qui souffle du nord-est, depuis l'altiplano karstique, sur l'Adriatique, la mer Noire, la Grèce, la Turquie, et souvent terrible à Trieste, où il menace l'esprit de la même façon que les vents méditerranéens, le cers à Narbonne, et le mistral, ce fléau de la Provence, de la Corse et de la Sardaigne, très froid en hiver et fort chaud en été, assez semblable à la tramontane avec ses durs effets de foehn, comme tout ce qui vient des montagnes et rencontre l'air méditerranéen, ici celui du golfe du Lion.

Villa Malaparte

A Punta Mussallo, sur un petit et abrupt promontoire qui domine de 32 mètres le golfe de Salerne, dans la partie orientale de Capri, accessible après un long cheminement à travers la garrigue, ou bien

par la mer, par 99 marches à flanc de falaise, la villa Malaparte a été dessinée en 1937 par l'architecte Adalberto Libera et l'écrivain lui-même. C'est un long parallélépipède en maçonnerie rouge dont le toit en terrasse, orné d'un blanc muret ondoyant, est accessible par un imposant escalier pyramidal. Il est entouré de pins parasols. L'écrivain avait souhaité une maison qui lui ressemblât. Elle garde son mystère : ni demeure de nabab, ni refuge, elle semble un bâtiment prêt à fendre les eaux de la Méditerranée, en cela accordée à l'étrange personnage que fut Malaparte, écrivain contradictoire et grandiose, chroniqueur incomparable de la Seconde Guerre mondiale dans le nord de l'Europe et à Naples, en ses deux livres majeurs : *Kaputt* et *La Peau*. La villa n'est cependant pas son mausolée : Malaparte est mort à Rome, après s'être en un même geste converti au catholicisme et inscrit au parti communiste. Il est enterré sur les hauteurs de Prato, sa ville natale, où son tombeau porte cette phrase : « Je voudrais avoir ma tombe là-haut, au sommet du Spazzavento, pour lever de temps en temps la tête et cracher dans le courant froid de la tramontane. » Il avait légué sa villa à la République populaire de Chine, décision contestée par sa famille. Abandonnée pendant une vingtaine d'années, la villa a été restaurée à grands frais dans les années 1980 et sert à présent de lieu de conférences. Malgré son romanesque architectural, elle ne serait sans doute pas aussi connue si Jean-Luc Godard n'y avait tourné son film, *Le Mépris*, avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli et Jack Palance, d'après un roman d'Alberto Moravia qui avait été un temps le secrétaire de Malaparte. La musique de Georges Delerue a elle aussi beaucoup fait pour le film, si bien qu'on ne peut évoquer la villa Malaparte sans que se lève en nous la somptueuse mélodie néoclassique du film.

Villes mortes

Ils ont hanté mon enfance levantine, ces villages abandonnés du haut massif calcaire syrien, répartis en trois zones, au nord dans la région d'Afrin, au centre dans celle de Qalb Lozé, au sud autour de Ma'arat al-Numan, l'ensemble se tenant autrefois dans un quadrilatère formé par les grandes cités d'Antioche, de Cyrrhus, d'Alep et

d'Apamée. L'expression « villes mortes » est infiniment suggestive, mais seuls trois villages pouvaient prétendre au rang de villes : Al-Bara, Deir Semaan et Brad. Ces villages ou bourgades sont aujourd'hui à l'état de ruines, mais des ruines souvent si bien conservées que, pour bien des maisons et des églises, il suffirait de poser des toits pour se croire revenu entre le Ier et le VIIe siècle, à l'époque où de riches propriétaires hellénophones étaient au cœur d'une économie rurale. Les monastères étaient également nombreux. Certaines de ces ruines sont encore habitées par des paysans pauvres qui enferment leur bétail, la nuit, dans d'anciens tombeaux, eux-mêmes dormant dans des demeures vaguement restaurées. Je me rappelle avoir découvert par hasard les ruines de Roueiha, les panneaux indicateurs étant inexistants dans ces régions à l'écart du tourisme officiel, seule ma connaissance de l'arabe me permettant de me débrouiller : on arrive dans un immense champ de ruines au milieu desquelles des paysans labourent avec des araires attachés à des mulets, le keffieh sur la tête, dans un paysage où rien n'indique qu'on soit au XXIe siècle. Il faut écouter le bruit du soc de bois dans cette terre rouge, sèche, pierreuse, les mots lancés par l'homme à la bête qu'il encourage, le vent passant là-dessus comme un signe majeur d'éternité, le visage du laboureur aussi cuit et rouge que la terre. Il faut marcher dans les ruines de Géradé, de Serdjilla, d'Al-Bara, ou dans tout autre village ou hameau découvert au hasard des chemins. Alors on comprend ce que fut la civilisation de ce massif calcaire, à ceci près que l'islam y a établi son triomphe, entraînant sans doute leur ruine. C'est du moins la théorie de Melchior de Vogüé. Cet homme étonnant (qui vécut de 1829 à 1916) fut d'abord diplomate en Russie (où il sauva la vie d'un moujik en se battant avec l'ours qui le menaçait) avant d'abandonner la carrière après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 et de se rendre au Proche-Orient, en 1853 et 1854, notamment dans la Syrie du Nord où il sera l'« inventeur » des Villes mortes, en tout cas le premier à les inventorier, les décrire et les dessiner. Il publiera le résultat de ses travaux dans *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle* ; ouvrage très précieux, encore aujourd'hui, même si les conclusions de Vogüé à propos du délaissement de ces sites ont été discutées, certains l'attribuant à des changements climatiques ou à la surpopulation et à l'exode rural, voire à l'abandon d'Antioche comme débouché de la route de la Soie au profit de Samarcande.

L'extraordinaire Vogüé retourna à la diplomatie après la chute de Napoléon III. Nommé par Thiers ambassadeur en Autriche, il sera aussi le fondateur de la Croix-Rouge française, président de Saint-Gobain, académicien français. Il m'arrive d'ouvrir son livre sur la Syrie du Nord, la nuit, lorsque l'ennui européen me donne le sentiment d'étouffer ; je goûte alors la précision de ces descriptions et la finesse des planches qui les accompagnent. Je reviens alors en pensée dans cette région du monde qui m'est particulièrement chère, car il y souffle encore l'esprit des premiers chrétiens.

Vin

C'est au Liban que je dois, parmi tant d'autres choses, la découverte du vin. Enfant, en Limousin, j'assistais surtout à l'alchimique transfiguration du pastis, quand celui-ci blanchit en se mêlant d'eau, comme l'arak, ou qu'il se colore autrement selon qu'on y ajoute du sirop de grenadine ou de menthe, de la même façon que la gentiane, mêlée de cassis, acquiert une couleur de vieil or cuivré. Le vin, lui, celui que buvaient les campagnards, était sans mystère : du gros rouge – de ce vin sans âme, issu de cépages divers, voire de plusieurs pays, y compris l'Algérie, et propre à dégoûter de boire. Quant à ce qu'on appelait le vin bouché (par opposition à la vinasse vendue en litre et close d'une capsule en plastique), il venait d'une cave si profonde qu'il me répugnait, comme tout ce qui séjourne au sous-sol, me faisant même imaginer que, si j'en buvais, j'avalerais un peu du sang des morts dont je m'étais persuadé que certains reposaient dans les profondeurs de la cave… C'est donc à Beyrouth qu'on m'a fait découvrir le vin ; du rosé de Ksara, auquel on ajoutait de l'eau qui lui donnait la couleur d'une joue de jeune fille en proie à l'émotion. Je ne bois plus de rosé, mais je ne goûte presque jamais un vin sans revenir en pensée au plaisir que me donnait le rosé du Domaine des Tourelles, fondé par les pères Jésuites, à l'embranchement de la route de Baalbek, dans la plaine de la Bekaa ; si bien que je retarde souvent le moment de goûter un vin méridional, ignorant quelle partie perdue de moi-même il ramènera à ma conscience, laissant ainsi le rouge de Kefraya, dont le vignoble s'étend

plus au sud de la Bekaa, ouvrir d'autres portes de ma mémoire, notamment tels éléments du paysage libanais : les peupliers jaunes, à l'automne, du côté des marais de Aamiq, la neige qui tombe sur les bois de pins et de cèdres, le jaillissement des eaux printanières, vers Jezzine, l'éclatement de l'été dans les vergers de Saïda ou les orangeraies de Tripoli… Mon enfance est enclose dans le vin libanais ; c'est le temps qui dort dans ses bouteilles et qui coule en moi, lorsque je m'en verse : le temps perdu et sans cesse retrouvé dans le bouquet, la robe, la charpente d'un château-la-Bretèche ou d'un château-Musar, par exemple, ou encore d'un domaine-de-Baal, lesquels me font considérer le vin non seulement comme l'élément d'une célébration mais aussi comme une solution de continuité entre la sagesse un peu ivre de l'âge adulte et les éblouissements de l'enfance. Ce vin libanais, on en trouve en France, bien sûr, mais il est assez rare pour qu'on se rabatte sur d'autres vins de Méditerranée, comme le bargylus syrien, le solide magon ou le mornag de Tunisie, un vin des coteaux de Medea, en Algérie, un guerrouane du Maroc ; les vins grecs ne valent pas grand-chose ; parmi les turcs, je ne connais que le buzbağ, un rouge corsé, produit à partir d'un cépage dont le nom signifie œil de taureau ; les vins italiens, pour lesquels je n'ai pas grande estime, à l'exception du Lacryma Christi, ce vin récolté sur les pentes du Vésuve, et aussi du barbera d'alba ; les vins espagnols, dont certains riojas sont des merveilles, tout comme, dans une moindre mesure, des vins de Somontano ou d'Alicante, ou encore un rouge profond du Douro, au Portugal, et aussi les vins du bas Rhône, les puissants châteauneuf-du-pape, vacqueyras et beaumes-de-venise, les vins de Languedoc et du Roussillon, ceux qu'on trouve dans le périmètre du pic Saint-Loup, près de Montpellier, ou plus haut, dans la région de Montpeyroux, de Faugères, de Saint-Chinian, et puis ceux du Minervois, des Corbières, notamment de Fitou, tous ces vins fortement charpentés aux couleurs de soleil couchant sur des collines couvertes de garrigue, d'oliviers ou de pins maritimes.

Voyage en Espagne

Par rapport aux voyages en Italie et en Orient, le voyage en

Espagne fait figure de parent pauvre dans la littérature. Il est vrai que l'Espagne était une terre rude, souvent arriérée, de haut mysticisme et de vives passions politiques. Avant le XIXe siècle, l'exotisme ibérique n'était pas inconnu, principalement grâce à la politique, à la peinture et à la littérature, de Cervantes aux romans picaresques, et du théâtre de l'Age d'Or aux grands textes religieux d'Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, mais aussi politiques, notamment de Baltasar Gracián. Mais le territoire demeurait presque hostile, hormis les grandes villes. Mme d'Aulnoy y voyagea, délaissant ses contes de fées pour donner, en 1691, une intéressante *Relation du voyage d'Espagne*, dans lequel elle établit des parallèles entre les hautes sociétés française et espagnole, sans trop de préjugés, ce qui nous rend précieux son récit. Il y aura aussi les guerres : Napoléon y avait échoué pendant ce qu'on appellera ensuite la guerre de Succession d'Espagne (1807-1814), et, victorieuse, l'expédition d'Espagne, lancée en 1823 par les Ultras français pour rétablir le roi Ferdinand VII, qui faisait face à un soulèvement populaire mené par les libéraux. Le corps d'occupation (45 000 hommes) ne se retirera qu'en 1828. Chateaubriand était ministre de la Guerre ; on peut penser que ce n'est pas là son plus grand titre de gloire : on lui préférera son aventure avec Nathalie de Noailles à qui il avait donné rendez-vous à Grenade, au retour de son *Itinéaire* oriental de Paris à Jérusalem, en avril 1807. Elle s'y donnera à lui. Sainte-Beuve assure qu'on a longtemps pu voir sur une colonne de l'Alhambra leurs deux prénoms gravés. Chateaubriand transposera l'aventure en 1826 dans un petit roman historique, *Les Aventures du dernier Abencérage*, qui évoque un survivant de la tribu des Benserradj, après la prise du royaume de Grenade par les chrétiens, en 1492. C'est un peu plus tard que les récits de voyage deviennent plus nombreux : ceux d'Adolphe Blanqui (frère du révolutionnaire), de Louis Viardot (critique d'art et traducteur), de l'archéologue Jacques Boucher de Perthes, d'Edgar Quinet, du marquis de Custine (plus connu pour son voyage en Russie), de Victor Hugo (qui n'a séjourné que peu de temps dans les Pyrénées espagnoles, pour y abriter des amours adultérines), de Prosper Mérimée, d'Alexandre Dumas, de George Sand. Soyons juste : seul le texte de Sand a surnagé, à cause du célèbre séjour à Majorque (Baléares) qu'elle a fait avec Chopin, dans une chartreuse délabrée et montagnarde, l'hiver de 1838, où ils eurent à subir les mauvaises

grâces du climat et des habitants. Voici ce qu'elle écrit à ce propos, le 3 mars 1839, à François Rollinat, à propos de la chartreuse de Valldemossa : « Nom poétique, demeure poétique, nature admirable, grandiose et sauvage, avec la mer aux deux bouts de l'horizon, des pics formidables autour de nous, des aigles faisant la chasse jusque sur les orangers de notre jardin, un chemin de cyprès serpentant du haut de notre montagne jusqu'au fond de la gorge, des torrents couverts de myrtes, des palmiers sous nos pieds, rien de plus magnifique que ce séjour. Mais on a eu raison de poser en principe que là où la nature est belle et généreuse, les hommes sont mauvais et avares. Nous avions là toutes les peines du monde à nous procurer les aliments les plus vulgaires que l'île produit en abondance, grâce à la mauvaise foi insigne et à l'esprit de rapine des paysans, qui nous faisaient payer les choses à peu près dix fois plus que leur valeur, si bien que nous étions à leur discrétion, sous peine de mourir de faim. […] Chopin avait enfin reçu son piano, et les voûtes de la cellule s'enchantaient de ses mélodies. » La guerre civile de 1936 devait remettre l'Espagne à la mode, pour des raisons politiques et humanitaires, grâce à l'engagement d'écrivains et d'intellectuels occidentaux, Malraux, Simone Weil, Orwell, Koestler, Hemingway, qui nous ont laissé des livres puissants ou émouvants, avant l'invasion du tourisme de masse, dans les années 1960.

Voyage en Italie

Le voyage en Italie a longtemps été un des principes initiatiques de l'art occidental. Des peintres, surtout français et allemands (pour les Nordiques, c'est la France qui en jouait le rôle) : Poussin, Le Lorrain, Corot, Gustave Moreau, Turner, Schadow, Koch, Peter von Cornelius ; des musiciens : Berlioz, Debussy, qui s'ennuya à la Villa Médicis, Wagner, mort à Venise, comme le fera Stravinski, et aussi Szymanowski, Sibelius ; des écrivains, de Barrès à Zola, en passant par le président de Brosses, Sade, Rousseau, Burney (qui en a rapporté un passionnant *Voyage musical dans l'Europe des Lumières*), Chateaubriand, Stendhal, Paul-Louis Courier, Taine, Mérimée, Dumas, James, Suarès, Larbaud, Gide, Giono, Goethe, August von Platen, Rilke, Thomas

Mann, E. M. Forster, Pound, D. H. Lawrence, etc. Variante artistique et réduite de ce voyage de formation qu'était le grand tour d'Europe pour les Anglais et les Américains, au XVIIIe siècle et au XIXe, et où James, Forster et Huxley trouveront la matière de quelques-uns de leurs plus beaux romans, dont le cinéma s'emparera avec, par exemple, *Portrait de femme*, ou *Avec vue sur l'Arno*, le voyage en Italie a quelque chose d'un parcours obligé en même temps qu'un chemin spirituel. Comparons avec les voyages dans les autres pays d'Europe : l'Espagne n'a vraiment inspiré que Théophile Gautier, Sand et Mérimée, et, au siècle suivant, Hemingway. La Grèce devra surtout attendre le XXe siècle, avec les livres de Durrell, de Lacarrière, et *Le Colosse de Maroussi* de Henry Miller… Quant à la Russie, elle a donné à Custine, à Gautier et à Dumas d'intéressants récits de voyage ; mais ces deux pays restent marginaux par rapport à l'Italie, et ils sont surtout magnifiés par le flamenco ou le roman russe. C'est que l'Italie rassemble la peinture et la musique, le siège de la chrétienté et celui du monde romain. Elle est le conservatoire de la civilisation méditerranéenne, avec la France, la Grèce et la Turquie. Avec quelques peintres tels que Chirico ou Morandi, et des compositeurs comme Malipiero, Scelsi, Nono et Berio, le cinéma est la contribution contemporaine à ce qu'on allait autrefois chercher en Italie, grâce aux réalisateurs que l'on sait, et notamment ce film qui porte ce titre, *Viaggio in Italia*, que Roberto Rossellini a tourné en 1954, avec Ingrid Bergman et George Sanders, et qui montre la désagrégation d'un couple britannique au cours d'un voyage à Naples, à Cumes, à Capri et à Pompéi, où l'homme et la femme assistent à la reconstitution, par injection de plâtre dans la cavité laissée au cœur des cendres, d'un couple surpris par la mort. Scène bouleversante, tout comme les retrouvailles du couple pendant une procession en l'honneur de San Gennaro, le patron de Naples, dont les fioles contenant le sang se liquéfient régulièrement.

Voyage en Orient

Le voyage en Orient a été l'extension naturelle du voyage en Italie, avec souvent une dimension spirituelle plus vive, plus mystérieuse.

L'Orient proche, ce ne sont pas seulement les Lieux saints et les chrétiens d'Orient ; c'est aussi l'autre Méditerranée : celle de l'islam, sunnites et chiites, mais aussi druzes, nosaïris, kurdes, ismaéliens, alaouites… L'expédition d'Egypte lui a sans doute donné un essor décisif. Les voyageurs français semblent avoir été les plus nombreux, avec des itinéraires divers, Joseph-François Michaud et son collaborateur Jean-Joseph Poujoulat, tout comme Chateaubriand faisant le tour du bassin méditerranéen (Italie, Grèce, Palestine, Espagne) ; Lamartine s'attardant au Proche-Orient (Liban et Palestine) ; le comte de Marcellus découvrant ces territoires avec un regard de diplomate ; Melchior de Vogüé les arpentant avec un souci d'archéologue ; la baronne de Minutoli évoquant l'Egypte avec esprit et liberté ; Nerval séjournant longuement en Egypte et au Liban avec le désir d'être initié à la religion druze ; Flaubert accomplissant le même trajet mais poursuivant par la Turquie, la Grèce et l'Italie ; Tocqueville visitant la Sicile et l'Algérie ; Renan vivant au Liban et en Syrie, où il effectuera des fouilles décisives ; Barrès se rendant au Liban et en Syrie en 1914, pour des raisons politiques (il enquête sur les établissements scolaires de langue française dans le Levant), et finissant à Konya, en Turquie, auprès d'un dignitaire soufi qui satisfait ses interrogations spirituelles ; Pierre Loti décrivant sous diverses formes Constantinople, Jérusalem, Baalbek, Philae – et même, ce qui nous éloigne de la Méditerranée à quoi la rattachent cependant bien des liens, la Perse, avec Gobineau, auteur d'admirables *Nouvelles asiatiques*, et de non moins beaux récits grecs. Le Corbusier a écrit, en 1911, le récit d'un voyage en Orient, lequel s'arrête à Constantinople. John Dos Passos aussi. Nicolas Bouvier, lui, ira de la Suisse au Japon, en passant par la Yougoslavie, l'Afghanistan, Ceylan. Aujourd'hui, cet Orient-là semble trop proche, touristique, ou dangereux ; et le voyage n'existe plus de la même façon : le tourisme de masse l'a quasiment tué ; or, s'il n'est pas une aventure spirituelle, ou amoureuse, il n'est pas grand-chose. Le dernier voyage en Orient est peut-être celui, politique, paradoxal, insupportable, parfois, de Jean Genet, avec son soutien à la cause palestinienne, dont il donne le récit dans *Un captif amoureux*. Le voyage en Orient appartient donc au passé, sauf si le voyage est avant tout intérieur et qu'on séjourne dans un monastère ou une chambre isolée, dans la montagne, par exemple, ou au sein d'une ville perdue, pour échapper au tourisme de masse autant qu'à la

corruption des Orientaux par ce que l'industrie occidentale déverse sur ces peuples.



Wādī el Habīs

S'il est un site que je voulais revoir, depuis mon enfance, et dont la guerre m'aura privé pendant bien des décennies, c'est, au Liban, non loin de Zahlé, près du village de Fourzol (la Mariamnansis des Romains, et l'ancien siège de l'archiéparchie melkite de la Bekaa), ce Wādī el Habīs, ou vallée de l'ermite, dans laquelle, dans les années 1960, il fallait marcher pendant une demi-heure environ dans un vallon assez étroit pour qu'on y trouve de la fraîcheur (aujourd'hui une route asphaltée y conduit et aboutit à un restaurant qui défigure le site, comme si souvent, au Liban, dès lors qu'un site archéologique ou naturel devient à la mode), avant d'atteindre une haute paroi rocheuse, criblée de grottes étagées et qu'on appelle en arabe Mougharat el Habīs, grotte de l'ermite : des cavités creusées en forme de calotte, certaines revêtues de peinture rouge, avec un réservoir au milieu de la cellule. Beaucoup de ces grottes étaient des tombeaux, l'une d'elles un temple phénicien, probablement dédié à Baal ou à Astarté (Baalbek n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres). J'ai connu dans le silence de cette reculée une étrange paix : celle des ermites des premiers âges de la chrétienté, à l'écart de la route qu'ont empruntée, dans la Bekaa, toutes les armées de l'Antiquité. Le goût du silence et du retrait, voilà qui est à peu près incompréhensible à nos contemporains, et c'est ce que je désire plus que tout, persuadé que chaque homme porte en lui son Wādī el Habīs, sa vallée sainte, son ermitage, un lieu d'où regarder le ciel avec pour seule compagnie le bruit du vent et le murmure, au fond de soi, des textes sacrés.



Xenakis (Iannis)

Né en 1922, dans une famille grecque, en Roumanie, à Braïla, ville qui avait vu naître Panaït Istrati, Iannis Xenakis est envoyé en pensionnat sur l'île de Spetsai, en Grèce. Il poursuit à Athènes des études qui feront de lui un ingénieur. Il participe alors aux luttes contre l'occupation fasciste, puis nazie, connaît la prison, est grièvement blessé lors de la bataille d'Athènes par un mortier britannique. Il y perd un œil et gardera la joue gauche creusée d'une profonde cicatrice. Condamné à mort par un tribunal militaire, il s'échappe, gagne la France, entre dans l'atelier de Le Corbusier, devient un compositeur marginal par rapport à l'avant-garde officielle issue de l'Ecole de Vienne. Il mourra à Paris, en 2001. La capacité de novation de sa musique tient à une radicalité mathématique. Il la nomme « stochastique », c'est-à-dire qui cherche un but. Il est l'un des tout premiers à se servir de l'ordinateur pour composer : d'où ces pièces aux immenses glissandos de cordes, aux arborescences somptueuses, parfois jouées dans des lieux grandioses tels que les thermes de Cluny, à Paris, ou le palais de Persépolis, en Iran : *Tracées, Jonchées, Empreintes, Nuits*… Cela n'empêche pas Xénakis de rester particulièrement sensible à l'héritage hellénique, comme en témoignent ses pièces aux titres le plus souvent grecs : *Aïs, Knephas, Medea, Terretektorh, Nomos Alpha, Metastasis*… Une musique qui semble interroger la part mythique de l'homme jusqu'au sein du vertige, et qui contribue à l'universalité de l'héritage méditerranéen.

Xénophon

Un des écrivains les plus célèbres de l'ancienne Grèce, en outre philosophe et homme de guerre : Xénophon est sans doute né vers – 440 d'une riche famille aristocratique, dans le dème d'Erchia, en Attique. Son épouse se nommait Philisia. Il en a eu deux fils, Gryllos et Diodore, qu'on surnommait les Dioscures. Il fréquente les sophistes, notamment Prodicos, à Thèbes, avant de devenir l'élève de Socrate. Son hostilité à la restauration de la démocratie après la tyrannie des Trente laisse penser qu'il servait comme commandant de cavalerie sous ladite tyrannie. Proxène de Thèbes l'attire en Perse, à la cour du jeune Cyrus, avec lequel il prend part à une expédition contre Artaxerxès II, le frère de Cyrus. Cyrus périt à la bataille de Counaxa, en – 401. C'est le début de la Retraite des Dix Mille. Les Grecs marchent vers le nord, tombent dans un piège tendu par le satrape Tissapherne. Proxène est tué. Xénophon prend la tête de la retraite, entre le Tigre et l'Euphrate. C'est la célèbre Anabase, dont Xénophon écrira l'épopée. Une fois arrivé au Pont-Euxin, en Thrace, Xénophon se met au service du prince Seuthès Ier. De retour à Athènes, il est mal accueilli et part pour Sparte où il va combattre les Perses : il est alors banni d'Athènes, ses biens confisqués. En – 394, il combat les Athéniens à Coronée, puis s'installe à Scillonte avec sa femme et ses deux fils. En – 371, Sparte s'étant alliée à Athènes, Xénophon est réhabilité. Il meurt vers – 355, ayant été l'un des premiers à mettre au point la sténographie, et laissant une œuvre importante, dont il faut détacher la *Cyropédie,* les *Mémorables, Le Banquet,* l'*Apologie de Socrate,* les *Helléniques*, et l'*Anabase*, dont nous traduisions des pages entières, en classe de grec, impressionnés par la rigueur militaire et historique de ce texte dont nous sentions en outre la dimension épique. Tout le monde connaît le cri poussé par les mercenaires en apercevant le Pont-Euxin (la mer Noire), après la traversée des déserts et des hauts plateaux : « Thalatta, Thalatta ! » J'ai encore en mémoire le début de l'*Anabase* : « Darius et Paysatis eurent deux fils ; l'aîné, Artaxerxès, le plus jeune, Cyrus. Darius, étant tombé malade et sentant sa fin prochaine, voulut avoir près de lui ses deux fils. L'aîné se trouvait là. Cyrus fut mandé par son père des gouvernements dont il l'avait fait satrape, en le nommant aussi général de toutes les troupes campées dans la plaine du Castole. Cyrus vint donc, accompagné de Tissapherne, qu'il croyait son ami, et suivi des trois cents hoplites grecs que commandait Xénias de Parrahasie » (traduction d'Eugène

Talbot).



Yougoslavie

Pour avoir suggéré un éloge des micro-Etats comme Gênes, Venise, le Vatican, Malte ou l'Andorre, j'aimerais contrebalancer ce point de vue en donnant des arguments en faveur des grands ensembles, lesquels ont, au fond, toujours régi la politique méditerranéenne, d'Alexandre le Grand à Auguste, et de l'Empire ottoman à l'Empire français, les possessions coloniales italiennes et britanniques dans cette région ayant été de moindre importance. La Yougoslavie est sans doute le dernier ensemble méditerranéen à s'être disloqué, après la chute de l'URSS, l'Union européenne n'étant, elle, qu'une entité économique, et l'Umma arabe un songe qui ne résiste pas aux particularismes locaux ni aux ravages de l'islamisme. La Yougoslavie, dont on n'a jamais souligné la beauté du nom, était le pays des Slaves du Sud, dont la Serbie était le noyau. Il y a eu trois Yougoslavie : la première fut une monarchie qui dura de 1918 à 1941, date de l'invasion allemande. La deuxième fut la République fédérale de Yougoslavie, celle, communiste, de Tito, mi-croate mi-slovène, homme cultivé, charismatique, à l'intelligence pratique, et détesté des Serbes. La troisième est un Etat fédéral communiste né, en 1992, après la sécession de quatre Républiques : Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Macédoine. Un Etat fédéral qui durera jusqu'en 2003, lorsque fut proclamée la Fédération de la Serbie et du Monténégro, laquelle prend fin en 2006 avec l'indépendance du Monténégro, le Kosovo accédant lui aussi à une indépendance problématique. Cette partie des Balkans (ces trois péninsules d'Europe du Sud bordées par trois parties de la Méditerranée : l'Adriatique, la mer Ionienne, la mer Egée) a donné le mot de balkanisation, qui sert à désigner le morcellement d'ensembles territoriaux en entités politiques plus ou

moins viables, comme le Kosovo et le Monténégro, Etats quasi mafieux, et comme l'Albanie, ce vieux « pays des aigles » passé de la dictature communiste à la gangrène du crime organisé. La Serbie, dès lors privée des autres Républiques, n'a plus d'accès à la mer : elle est le cœur en quelque sorte désolé de ces Slaves du Sud, chez qui la nostalgie de la Yougoslavie est d'autant plus manifeste qu'elle est née d'une injustice, sinon d'un crime international : les bombardements de l'OTAN sur un pays souverain, au nom d'un Nouvel ordre mondial américain, dont le Proche-Orient fait également les frais. De cet Etat, une romancière slovène m'assure elle aussi garder la nostalgie. « Je me sentais yougoslave, me dit-elle en souriant. Les Slovènes, les plus riches de la confédération, nourrissaient un complexe de supériorité envers les autres peuples, et ne se sentaient pas balkaniques : "Les Balkans commencent à Zagreb", disaient-ils. Mais culturellement, ajoute la romancière, ça nous a fait du bien d'être yougoslaves », la référence étant le cosmopolitisme de Sarajevo, c'est-à-dire ces Bosniaques plus larges d'esprit que les autres et que la guerre civile a d'autant plus surpris, laissant, comme au Liban ou en Syrie, des blessures qui ne sont pas près de se refermer.

Yourcenar (Marguerite)

Marguerite Antoinette Jeanne Marie Ghislaine Cleenewerck de Crayencour est née à Bruxelles en 1903. Sa mère, qui appartient à la noblesse belge, meurt alors que le nourrisson n'a que dix jours. Son père était originaire de la Flandre française ; il la confie à sa propre mère qui l'élève à Lille, pendant l'hiver, et l'enfant passe les étés dans la propriété de Flandre, en un château détruit en 1918, une villa étant construite en 1930, à l'emplacement des écuries : elle sert aujourd'hui de résidence d'écrivains. Son éducation est toute personnelle, livresque. C'est en candidate libre qu'elle passe, à Nice, en 1919, la première partie de son baccalauréat. Deux ans plus tard, elle publie à compte d'auteur, sous l'anagramme de Yourcenar, qui deviendra en 1947 son patronyme officiel. Grand voyageur (et grand amoureux), son père l'emmène à Londres, dans le midi de la France, en Suisse, en Italie, notamment dans la villa de l'empereur Hadrien, à Tivoli, dont

on imagine quelle révélation elle a été pour elle. Elle publie en 1929 son premier roman, *Alexis ou le Traité du vain combat*, dans lequel est évoquée l'homosexualité, vers quoi vont les goûts de l'auteur. Son père meurt peu après. Yourcenar mène alors une vie errante et libre entre Bruxelles, Paris, Athènes, Constantinople. Elle donne, en 1936, des poèmes en prose, *Feux*, puis en 1938 ses *Nouvelles orientales*. *Le Coup de grâce,* écrit à Sorrente en 1938, paraît en 1939, sans doute son meilleur livre, le plus noir, également, et qui a pour décor la Courlande pendant la guerre civile russe, après 1918. Elle émigre la même année aux Etats-Unis où elle se lie avec une Américaine avec laquelle elle vivra jusqu'en 1979, dans l'île des Monts Déserts, sur la côte du Maine. Nous voilà bien loin de la Méditerranée ; pourtant, Yourcenar ne l'a pas tout à fait quittée : elle travaille au livre qui la rendra célèbre dès 1951, *Mémoires d'Hadrien*, longue lettre adressée par l'empereur romain, depuis sa villa de Tibur, à son fils adoptif, Marc Aurèle, dont il souhaite faire son successeur : il y évoque son parcours militaire et politique, son goût de la philosophie, son amour de la poésie, sa passion pour le beau Bithynien Antinoüs. Yourcenar avait longtemps hésité entre les personnages d'Hadrien et d'Omar Khayyam. On sait que la phrase de Flaubert à propos de l'époque d'Hadrien a été déterminante : « Les dieux n'étaient plus là et le Christ n'était pas encore ; il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment où l'homme seul a été. » Le succès des *Mémoires d'Hadrien* est mondial, comme si, après les décennies qui ont vu le naufrage de la civilisation européenne, le monde avait besoin de se ressourcer à ce qu'il avait de meilleur, du point de vue culturel : l'idéal gréco-latin. Yourcenar donnera beaucoup d'autres livres, parmi lesquels, en 1968, *L'Œuvre au noir*, qui est en quelque sorte le pendant renaissant et nordique des *Mémoires d'Hadrien*. En 1970, elle est élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, et, dix ans plus tard, à l'Académie française, où elle est la première femme. Dès lors, elle passera son temps entre sa retraite des Monts Déserts et de longs voyages autour du monde, écrivant notamment une trilogie autobiographique qui aura un grand succès : *Souvenirs pieux, Archives du Nord, Quoi, l'Eternité ?* Elle meurt en 1987. Ce qu'elle doit à la Méditerranée est fondamental : un essai sur Pindare (1932) ; quelques-unes des *Nouvelles orientales* (1938) ; *Electre ou la Chute des masques* (1954) ; *Sous bénéfice d'inventaire,* recueil d'essais parus en 1962, et

qui portent en partie sur Octave (futur empereur Auguste), sur Piranèse, sur Cavafy, qu'elle a traduit ; *Le Mystère d'Alceste* (1963) s'inspire de Thésée ; *La Couronne et la Lyre* (1979) est une anthologie de la poésie grecque, traduite par ses soins. D'elle, le livre que je préfère, outre *Le Coup de grâce*, est un court roman de 1925, *Anna soror…*, qui se déroule à Naples, en 1580, dans le royaume des Deux-Siciles. Yourcenar a beaucoup traduit, notamment Henry James, Virginia Woolf, s'intéressant aux negro spirituals, à Hortense Flexner, à Mishima, à la Bhagavad-Gita, à l'islam, laissant sans doute une des dernières œuvres qui doivent ouvertement beaucoup à la Méditerranée classique.

Yuste

Une allée d'eucalyptus conduit au monastère de Yuste, non loin du village de Cuacos de Yuste, en Estrémadure. Il a été fondé au xve siècle par les Hiéronymites, et est de dimension modeste, malgré ses deux petits cloîtres, l'un gothique flamboyant, l'autre de style plateresque, ajouté en 1554, deux ans avant que fût construit, contre l'église, un petit palais donnant sur un étang, et dont l'austérité ne jurait pas avec celle des bâtiments conventuels.



Saccagé en 1809 par les troupes napoléoniennes, il restera abandonné jusqu'en 1949, date de sa restauration. C'est là que s'est retiré, en 1556, après avoir abdiqué en faveur de son fils Ferdinand II, un des hommes les plus puissants de l'Occident : Charles Quint qui, né à

Gand en 1500, aura été duc de Bourgogne, roi des Espagnes, roi des Deux-Siciles, empereur du Saint Empire romain germanique. Le dernier à avoir nourri le grand songe carolingien d'un empire unifiant la chrétienté face aux poussées de l'Empire ottoman. De langue française, ce monarque a vu son rêvé brisé par les rois de France et par la Réforme. Il n'en porta pas moins très haut la gloire de l'Espagne, poursuivant la conquête du Nouveau Monde, des Philippines, des îles Marianne. Il souffrait de la goutte, de l'asthme, du diabète. Dès 1540, il rêvait de renoncer à ses charges. Il abdique dans son palais de Bruxelles. Son voyage de Madrid à Yuste a lieu dans une litière d'apparence funèbre, qu'on voit à Yuste, tout comme son fauteuil roulant. Dans sa chambre tendue de noir, il assistait aux offices par une petite fenêtre donnant sur l'autel – autant dire à sa propre fin. Il y a de la grandeur dans cette abdication et cette retraite dans ce palais dont les dimensions se justifient par le fait que Charles Quint devait y accueillir les soixante personnes de sa suite. Visiter Yuste à la tombée du jour a quelque chose de saisissant, voire de funèbre, qui fait réfléchir sur la grandeur et la vanité des hommes.



Zahlé

« Zahlé sombre, depuis la nuit des temps, dans un ennui mortel. On n'y rencontre que des rêves abîmés et des projets d'avenir enlisés. Zahlé ne me manquera jamais. Sauf les nuits d'été ; elles valent toutes les nuits de l'Orient : douceur de la brise, air frais, parfum de jasmin qui vient d'on ne sait où… », m'écrit une jeune amie zahliote qui s'est exilée à Paris, par dégoût du provincialisme. Zahlé, qu'on surnomme aussi la ville des poètes, ne mérite pourtant pas autant de sévérité à mes yeux. Enfant, j'aimais plus que tout les déjeuners dominicaux, sous les treilles, dans un des restaurants bordant le Berdaouni, la rivière qui traverse cette ville sise sur les contreforts orientaux du mont Sannine et siège du mohafaza (gouvernorat) de la Bekaa – la quatrième du Liban, avec ses 120 000 habitants, des melkites (Grecs catholiques) qui font de Zahlé la plus grande ville catholique du Proche-Orient. Nisrine, ma jeune amie, a pour sa ville natale la cruauté de ceux qui connaissent l'ennui de la province ; et Zahlé est une province d'autant plus reculée qu'elle est environnée de musulmans chiites et de montagnes dont la hauteur interdit, par temps de neige, de rejoindre Beyrouth, que ce soit par le col du Baïdar, ou par la petite route de Bikfaya et de Tarchiche. Je me rappelle cependant une arrivée à Zahlé, par cette route-là, en décembre : le brouillard et la neige rendaient la circulation dangereuse ; aujourd'hui, il faut y ajouter les bandits de grands chemins. Mais ce soir-là, Zahlé était admirable, palpitante sous la neige qui éclairait la nuit, veillée par la Vierge Marie au sommet de l'immense tour de béton érigée sur une colline, dans le grand silence de la Bekaa.

Zaïm

On appelle zaïm, au Liban (mais j'imagine qu'il existe aussi sous d'autres noms en Turquie, en Grèce, en Albanie, dans l'ex-Yougoslavie, comme en Sicile, à Naples et en Calabre, où il devient le *parrain*), un homme puissant, appartenant à une vieille famille féodale ou politique, les deux se recoupant d'ailleurs souvent, et qui entretient avec un groupe de gens plus ou moins nombreux des rapports de domination ambigus, liés à des devoirs, protections, services qui correspondent, en gros, à ce qu'on appelait les clients, dans l'ancienne Rome. Ces zaïms, j'en ai vu plusieurs au Liban, dont Rafiq Hariri, le Premier ministre, se promenant en propriétaire plein de mansuétude, parmi les odeurs de chich taouk, de chawarma et de narguilé, dans les rues vespérales du nouveau centre de Beyrouth, qu'il possédait en grande partie et qu'il avait contribué à remodeler, et qui ne savait pas qu'il mourrait bientôt dans un attentat, près du port, en 2005 ; ou encore Walid Joumblatt, le chef druze, en son palais de Moukhtara, dans la montagne du Chouf. C'était un jour d'audience. La vaste salle et les petits salons attenants bruissaient de conversations à mi-voix ; les cheikhs druzes se tenaient sur une terrasse avec leurs tarbouches blancs et leurs sérouals noirs, leurs longues moustaches ou leurs barbes blanches et abondantes. Walid bey est enfin apparu, grand, mince, quasi dégingandé, un peu comme un parent qui était occupé dans la pièce d'à côté et qui se retrouve parmi des proches – en vérité des solliciteurs, étrangers et libanais, venus là dans l'espoir de faire avancer un dossier, débloquer une affaire, ou pour simplement rendre hommage, ou encore, comme moi, poussés par la curiosité, pour voir de plus près et échanger quelques mots avec ce personnage singulier, héritier d'une féodalité des plus marquées, chef d'une religion ésotérique et cependant (et ce n'est pas le moindre paradoxe) membre de l'Internationale socialiste…

Zénobie

Quand on parvenait à Tadmor (Palmyre), venant de Damas ou d'Alep, dans les années 1960, en un temps où le tourisme n'était pas

devenu une migration de masse, même en Syrie, on avait l'impression de mériter l'arrivée sur ces ruines splendides, après une traversée du désert qui laissait la gorge aussi sèche que chez un damné brûlant en enfer. La ville antique était là, près de la bourgade moderne, précédée de reflets aquatiques qui n'étaient que mirages. Il n'y avait qu'un seul hôtel, de médiocre rang, où on mourait presque de soif, ainsi qu'à Pétra, l'autre ville mythique, dans le désert jordanien. L'impression était vive, comme à Baalbek ou à Apamée ; mais, au soir comme au matin, lorsque le soleil frappe l'ocre du calcaire et que la vue s'ouvrait sur les colonnades, les temples, les tours funéraires et le château arabe sur son aride montagne, à l'horizon, le silence qui régnait là, comme dans le désert tout entier, me laissait rêver à la reine Zénobie, dont on m'avait dit qu'elle prenait des bains de lait d'ânesse et qu'elle avait prétendu régner sur l'Empire romain. On ignore la date de naissance de Septimia Bathzabbai, épouse d'un notable palmyrénien, Odénat, chargé par Gallien de veiller à la défense de l'Orient romain et qui y réussit assez pour se proclamer « roi des rois » de Palmyre. Il est assassiné en 267, laissant Zénobie prendre la tête de ce qui sera l'éphémère empire de Palmyre. De cette ville, fondée par Salomon, et qui tire sa richesse de sa situation privilégiée entre la Mésopotamie et la Méditerranée, comme Pétra, qu'elle détrônera dans le trafic caravanier, Zénobie fait un centre très actif pour la culture, grâce aux gens qu'elle y attire, premiers chrétiens, artistes, philosophes, rhéteurs, dont Longin.



Cruelle, habile, autoritaire (et, je l'imagine, belle), Zénobie profite des dissensions romaines pour proclamer empereur son fils Wahballat, en

271, elle-même se désignant comme Augusta, impératrice. Aurélien la vainc à Emèse et à Antioche, reconsolidant l'empire contre les Barbares, exilant Zénobie en Italie, à Tibur (Tivoli) où elle mourra à une date indéterminée. Tibère avait intégré la ville à l'empire en 19 après J.-C. Elle connaît son apogée sous Hadrien, devient colonie romaine sous Caracalla, puis décline peu à peu, et elle n'est plus qu'une ville de garnison, au IVe siècle, pillée par Tamerlan en 1401, puis redevenant ville de garnison lors du Mandat français, ce qui fut l'occasion de fouilles archéologiques sérieuses. De ces fouilles ce qui me fascine le plus, autant que les sarcophages anthropoïdes de Sidon ou les portraits du Fayoum, ce sont les stèles funéraires : elles ont la beauté intemporelle, mais non sans réalisme, de ce qui est sorti du temps pour entrer dans l'éternité. Et il n'est guère de stèle représentant un personnage féminin où je ne cherche à contempler la beauté de l'impératrice déchue.

Zizim

A l'époque où, comme La Fontaine, je me rendais lentement en Limousin, j'abordais la Marche soit par Felletin, soit par Bourganeuf, ma préférence allant à cette dernière, plutôt qu'à l'autre ville de la tapisserie (avec Aubusson), à cause de l'imposante tour médiévale dite de Zizim, devant laquelle je ne manquais pas de m'arrêter en hommage à ce prince exilé, otage des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont Bourganeuf était un des sièges. Né en 1459, Zizim (*Cem*, en turc) était le plus jeune des fils du sultan ottoman Mehmed II. Dans les troubles qui ont suivi la mort du sultan, en 1481, Zizim s'oppose à son aîné, nommé sultan sous le nom de Bayezid II (Bajazet). Il lève des troupes, défait celles de son frère, se proclame sultan d'Anatolie, avec Brousse pour capitale, propose à Bajazet de se partager l'empire. Bajazet refuse et défait les armées de Zizim, lequel, en exil au Caire, décline une offre de renoncement à l'empire, retourne au combat, est battu à Konya, se réfugie à Rhodes, auprès des Hospitaliers qui en font un otage et l'envoient en France, où Bajazet subvient à son entretien, puis à Rome, où le pape Innocent VII tente de lever une croisade en le mettant en avant mais y renonce devant

l'opposition des monarques européens. Le pape se servira néanmoins de lui, menaçant de libérer Zizim quand Bajazet voudra reprendre la guerre dans les Balkans. Zizim retrouve sa prison dorée en 1483, en Dauphiné, puis à Bourganeuf, dans la tour construite pour lui, et où cet homme cultivé et spirituel vivra entre 1486 et 1488. Zizim meurt à Naples le 24 février 1495. Son corps sera rapatrié à Brousse, quatre ans plus tard. Devant la tour, je songe à ce destin exemplaire de la Méditerranée médiévale ; digne, également, d'un drame shakespearien, et qui excitera l'imagination de la Berrichonne George Sand, qui aimait croire que Zizim, fin lettré et homme pieux, était l'auteur des mystérieuses tapisseries de *La Dame à la licorne*, conservées à Paris, au musée de Cluny.

Zorba

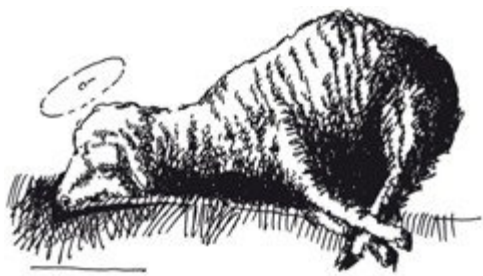
En 1964, sortait sur les écrans *Zorba le Grec*, un film de Michael Cacoyannis, qui allait connaître une belle carrière internationale : inspiré d'un roman de Nikos Kazantzákis, *Aléxis Zorbás*, paru en 1946, il est interprété par Anthony Quinn, Alan Bates, Irène Papas, Lila Kédrova. Il raconte l'histoire d'un jeune écrivain anglais qui se rend en Crète pour entrer en possession de l'héritage paternel. Il rencontre Zorba, qui lui servira de guide et le convaincra de s'associer à lui pour exploiter une mine. Ce sera un échec. Zorba en rira néanmoins, et apprendra sur une plage au jeune Anglais le sirtaki, une danse inventée pour le film, et calquée sur des modèles traditionnels. La scène, sur une musique de Mikis Theodorákis, fera le tour du monde, contribuant à une érotisation du mâle grec qu'on avait déjà vue à l'œuvre dans un film de 1959, *Crépuscule sanglant*, d'Andreas Lambrinos, dans lequel une Suédoise, venue en Grèce à la recherche de Pan (et oubliant que celui qui voyait ce dieu en mourait), rencontre un beau berger avec qui elle file le parfait amour, celui-ci abandonnant une fiancée dont l'honneur sera vengé par son père, tandis que la Suédoise est tuée par son mari. Un film violent, donc, tout comme *Zorba le Grec*, dont on ne peut oublier la scène de lapidation de la jeune veuve, ces deux films nous rappelant que le poids de la tradition, notamment du machisme, n'est pas du folklore à

l'usage des touristes, aujourd'hui encore, surtout dans l'arc du Proche-Orient. D'ailleurs, le roman de Kazantzákis est beaucoup plus sombre que le film, qui obéit aux règles d'une production internationale. Reste la beauté de la langue, des paysages, des ciels, des visages…

Zurbarán

Francisco de Zurbarán, le plus grand peintre espagnol, avec le Greco et Vélasquez, est né en 1598, à Fuente de Cantos. C'est un contemporain de Ribera, Cano et Vélasquez. A l'âge de quatorze ans, il entre en apprentissage à Séville, dans l'atelier de Pedro Diaz de Villanueva. En 1617 (année où naît un autre grand peintre espagnol, Murillo), il épouse Maria Páez, une femme plus âgée que lui, et vit en Estrémadure, à Llerena, où il peint des retables. Devenu veuf, en 1625, il se remarie avec Beatriz de Morales. Il passe un contrat avec les dominicains de Séville où il ira s'installer, en 1627, grâce à son ami Vélasquez et à la renommée que lui vaut un beau *Christ en croix*, saisissant de réalisme en même temps qu'il témoigne d'une promesse eschatologique. Zurbarán exploite les ressources du ténébrisme caravagesque. C'est à Séville qu'il peint le non moins impressionnant *Saint Sérapion*, martyrisé à Alger en 1240, qui est la représentation debout d'un cadavre en robe blanche, aux mains retenues par des chaînes. Il travaille donc pour les ordres religieux, les Franciscains, les Jésuites et les Carmes s'ajoutant aux Dominicains, et aussi pour des mécènes andalous. Il retourne à Madrid en 1634, y retrouve Vélasquez, découvre la peinture du Bolognais Guido Reni. Sa manière s'éclaircit. Il est nommé peintre du roi. Ses commandes sont de plus en plus nombreuses, y compris de l'Amérique latine. Sa deuxième épouse meurt en 1639. Il peint un *Christ à Emmaüs*, et un *Saint François en extase* à la tête de mort. Il se remarie deux ans plus tard avec Mariana de Quadros, qui meurt peu après. Il attendra trois ans avant de convoler en quatrièmes noces avec une jeune femme de vingt-huit ans, Leonor de Tordera. Il a quarante-six ans. Il retourne à Madrid, où il peint une magnifique Vierge de l'*Annonciation* et un *Christ portant sa croix*. Il est le peintre emblématique de la Contre-Réforme espagnole. En 1658, il donne *Le Voile de Véronique* et *Le Repos pendant la fuite en*

Egypte. Il meurt en 1664, quatre après Diego Vélasquez. Une des parties les plus fascinantes de son œuvre, outre la série ténébriste des Saint François, ce sont les Vierges martyres, représentées non pas avec le dolorisme habituel, mais de façon presque solennelle, en habits d'apparat, les signes du martyre presque invisibles, les seins de sainte Agathe se remarquant à peine sur le plat qu'elle porte, mais le drapé des étoffes est d'une richesse extraordinaire, comme dans les portraits de sainte Apolline, de sainte Lucie, de sainte Marguerite, de sainte Casilde. On peut être également ému par le dépouillement de l'*Agnus Dei*, simple mouton aux pattes liées sur un fond bleu et noir.



Zurlini (Valerio)

De ce remarquable cinéaste, la biographie officielle dit peu de chose, sinon qu'il est né à Bologne, en 1926, et mort à Vérone en 1982, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il avait fait des études de droit et d'histoire de l'art avant de se lancer, comme ses confrères débutants, dans la réalisation de courts métrages à caractère documentaire, entre 1948 et 1955, date à laquelle il tourne son premier long métrage, d'après un roman de Vasco Pratolini : *Les Jeunes Filles de San Frediano*. Suivra, entre 1959 et 1962, une trilogie constituée d'*Eté violent*, avec Eleonora Rossi Drago et Jean-Louis Trintignant, *La Fille à la valise* (Claudia Cardinale et Jacques Perrin) et *Journal intime* (Marcello Mastroianni et Jacques Perrin), films dans lesquels ce qui habite les personnages est sans cesse rapporté à l'extérieur, à la société, aux paysages (une ville balnéaire pendant la guerre, par exemple, dans *Eté violent*, les rapports sociaux abrupts et l'aristocratique villa de *La Fille à la valise*). Les relations intimes entre

les êtres ne sont pas moins difficiles (et on pourrait parler, comme pour Antonioni, d'incommunicabilité), comme on le verra, non pas dans les deux films suivants, moins bons, voire négligeables, mais dans *Le Professeur*, beau film crépusculaire de 1972, qui se passe à Rimini, et dans lequel un Delon à quasi contre-emploi cohabite avec une épouse pour laquelle il n'éprouve plus rien (Lea Massari) et tombe amoureux d'une jeune fille, incarnée par la belle Sonia Petrovna, la seule de ses élèves qui ne soit pas insupportablement superficielle ni frivole. Zurlini donnera encore, en 1976, *Le Désert des Tartares*, d'après Buzzati, qui est son testament, puisqu'il meurt six ans plus tard, sans avoir tourné davantage. Une demi-douzaine de films, donc, mais qu'on ne peut oublier. Si l'officielle biographie est peu diserte, Jean-Louis Trintignant, qui a tourné deux fois avec Zurlini, rapporte que ce dernier était fin, cultivé, et très costaud, et qu'on le disait le fils naturel de Mussolini, à qui il ressemblait fort. C'était aussi un grand menteur qui menait une double vie : deux femmes, dont chacune ignorait l'existence de l'autre, Zurlini déjeunant et dînant souvent deux fois par jour, seule la nuit ne pouvant être partagée. Une des femmes finit par apprendre la vérité et le quitte ; Zurlini se découvre pour elle un amour qu'il ne se soupçonnait pas, tente tout pour rentrer dans ses grâces. En vain. Il s'est détruit par l'alcool.

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard

La Voix d'alto, 2001 ; « Folio », 2003.
Le Renard dans le nom, 2003 ; « Folio », 2004.
Ma vie parmi les ombres, 2003 ; « Folio », 2005.
Musique secrète, 2004.
Harcèlement littéraire, entretiens avec Delphine Descaves et Thierry Cecille, 2005.
Le Goût des femmes laides, 2005 ; « Folio », 2007.
Dévorations, 2006 ; « Folio », 2008.
L'Art du bref, Le Promeneur, « Le Cabinet des lettrés », illustrations Philippe Ségéral, 2006.
Désenchantement de la littérature, 2007.
Petit Éloge d'un solitaire, « Folio 2 € », 2007.
Place des pensées. Sur Maurice Blanchot, 2007.
L'Opprobre. Essai de démonologie, 2008.
La Confession négative, 2009 ; « Folio », 2010.
Brumes de Cimmérie, 2010.
Le Sommeil sur les cendres, 2010.
Tarnac, « L'Arpenteur », 2010.
L'Enfer du roman. Réflexions sur la postlittérature, 2010.
Gesualdo, « Le Manteau d'Arlequin », 2011.
La Fiancée libanaise, 2011.
Eesti. Notes sur l'Estonie, « Le sentiment géographique », 2011.
La Voix et l'Ombre, « L'un et l'autre », 2012.
Une artiste du sexe, 2013.
Sibelius. Les cygnes et le silence, 2014.

Au Mercure de France

L'Orient désert, « Traits et portraits », 2007 ; « Folio », 2009.

Aux Éditions P.O.L.

L'Invention du corps de saint Marc, 1983.
L'Innocence, 1984.
Sept Passions singulières, 1985.
L'Angélus, 1988 ; « Folio », 2001.
La Chambre d'ivoire, 1989 ; « Folio », 2001.
Laura Mendoza, 1991.

Accompagnement, 1991.
L'Écrivain Sirieix, 1992 ; « Folio », 2001.
Le Chant des adolescentes, 1993 ; « Folio », 2008.
Cœur blanc, 1994 ; « Folio », 2008.
La Gloire des Pythre, 1995 ; « Folio », 1997.
L'Amour mendiant, 1996 ; La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2007.
L'Amour des trois sœurs Piale, 1997 ; « Folio », 1999.
Lauve le pur, 2000 ; « Folio », 2001.

Aux Éditions de La Table Ronde

Le Sentiment de la langue, « La Petite Vermillon », I, II, III, 1993, 2003.
Un balcon à Beyrouth, 1994 ; « La Petite Vermillon », 2005.
Le Cavalier Siomois, 2004.
Fenêtre au crépuscule, conversations avec Chantal Lapeyre-Desmaison, « Vermillon », 2004.

Aux Éditons Dar An Nahar, Beyrouth

L'Accent impur, 2001.

Aux Éditions Champ Vallon

Le Sentiment de la langue, I & II, 1986-1990.
Beyrouth, 1987.

Aux Éditions Fata Morgana

Le Plus Haut Miroir, 1986.
Cité perdue. Istanbul : 1967-1995, illustrations Abidine, 1998.
Le Dernier Écrivain, 2005.
Corps en dessous, 2008.
Autres jeunes filles, nouvelle édition, 2009.
Cinq Chambres d'été au Liban, 2010.
Printemps syrien, 2012.
Esthétique de l'aridité, 2012.
Sous la nuée, 2014.
Sermon sur la mort, 2015.

Aux Éditions François Janaud

Autres jeunes filles, avec des dessins d'Ernest Pignon-Ernest, 1998.
Le Cavalier Siomois, 1999.

Aux Éditions Fayard

Pour la musique contemporaine, 2004.

Aux Éditions L'Archange Minotaure

Sacrifice, avec des photographies de Silvia Seova, 2006.
Tombés avec la nuit, 2007.

Aux Éditions L'Orient des livres

Lettre aux Libanais sur la question des langues, 2012.
Chrétiens jusqu'à la mort, 2014.

Aux Éditions Pierre-Guillaume de Roux

Fatigue du sens, 2011.
Langue fantôme. Essai sur la paupérisation de la littérature, suivi d'*Eloge littéraire d'Anders Breivik*, 2012.
De l'antiracisme comme terreur littéraire, 2012.
Intérieur avec deux femmes, 2012.
Trois Légendes, 2013.
L'Etre-bœuf, 2013.
Lettre aux Norvégiens sur la littérature et les victimes, 2014.
Charlotte Salomon, précédé d'une lettre à Luc Bondy, 2014.
Le Corps politique de Gérard Depardieu, 2014.

Aux Éditions Léo Scheer

Solitude du témoin. Chroniques de la guerre en cours, 2015.

DANS LA MÊME COLLECTION

Ouvrages parus

Philippe ALEXANDRE
Dictionnaire amoureux de la politique

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BARATON
Dictionnaire amoureux des jardins

Alain BAUER
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie
Dictionnaire amoureux du crime

Olivier BELLAMY
Dictionnaire amoureux du piano

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Denise BOMBARDIER
Dictionnaire amoureux du Québec

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine DE CAUNES
Dictionnaire amoureux du rock

Patrick CAUVIN

Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Jacques Chancel
Dictionnaire amoureux de la télévision

Malek Chebel
Dictionnaire amoureux de l'Algérie
Dictionnaire amoureux de l'islam
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Jean-Loup Chiflet
Dictionnaire amoureux de l'humour
Dictionnaire amoureux de la langue française

Catherine Clément
Dictionnaire amoureux des dieux et des déesses

Xavier Darcos
Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Bernard Debré
Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain Decaux
Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas

Didier Decoin
Dictionnaire amoureux de la Bible
Dictionnaire amoureux des faits divers

Jean-François Deniau
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain Duault
Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Alain Ducasse
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Jean-Paul et Raphaël Enthoven
Dictionnaire amoureux de Marcel Proust

Dominique Fernandez
Dictionnaire amoureux de la Russie
Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)
Dictionnaire amoureux de Stendhal

Franck Ferrand
Dictionnaire amoureux de Versailles

José Frèches
Dictionnaire amoureux de la Chine

Max Gallo
Dictionnaire amoureux de l'histoire de France

Claude Hagège
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel Herrero
Dictionnaire amoureux du rugby

Homeric
Dictionnaire amoureux du cheval

Serge July
Dictionnaire amoureux du journalisme

Christian Laborde
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques Lacarrière
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean Lafaurie
Dictionnaire amoureux du golf

Gilles Lapouge
Dictionnaire amoureux du Brésil

Michel Le Bris
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves Leloup
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul Lombard
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter Mayle
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian Millau
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Richard Millet
Dictionnaire amoureux de la Méditerranée

Pierre Nahon
Dictionnaire amoureux de l'art moderne et contemporain

Alexandre Najjar
Dictionnaire amoureux du Liban

Henri Pena-Ruiz
Dictionnaire amoureux de la laïcité

Gilles Perrault
Dictionnaire amoureux de la Résistance

Bernard Pivot
Dictionnaire amoureux du vin

Gilles Pudlowski
Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Yann Queffélec
Dictionnaire amoureux de la Bretagne

Alain Rey
Dictionnaire amoureux des dictionnaires
Dictionnaire amoureux du diable

Pierre Rosenberg
Dictionnaire amoureux du Louvre

Danièle Sallenave
Dictionnaire amoureux de la Loire

Elias Sanbar
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme Savary
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël Schifano
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain Schifres
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs (épuisé)
Dictionnaire amoureux du bonheur

Robert Solé
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe Sollers
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel Tauriac
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis Tillinac
Dictionnaire amoureux de la France
Dictionnaire amoureux du catholicisme

Trinh Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

André Tubeuf
Dictionnaire amoureux de la musique

Jean Tulard
Dictionnaire amoureux du cinéma
Dictionnaire amoureux de Napoléon

Mario Vargas Llosa
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique Venner
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques Vergès
Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal Vernus
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric Vitoux
Dictionnaire amoureux des chats

A paraître

Christophe Barbier
Dictionnaire amoureux du théâtre

Nicolas d'Estienne d'Orves
Dictionnaire amoureux de Paris

Mathieu Laine
Dictionnaire amoureux de la liberté

Jean-Robert PITTE
Dictionnaire amoureux de la Bourgogne

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr

et sur les réseaux sociaux